
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01469406 1

MANUEL D'ASSYRIOLOGIE

TOME PREMIER



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

CHARLES FOSSEY

MANUEL D'ASSYRIOLOGIE

FOUILLES, ÉCRITURE, LANGUES
LITTÉRATURE, GÉOGRAPHIE, HISTOIRE, RELIGION
INSTITUTIONS, ART

TOME PREMIER

EXPLORATIONS ET FOUILLES
DÉCHIFFREMENT DES CUNÉIFORMES
ORIGINE ET HISTOIRE DE L'ÉCRITURE

OUVRAGE CONTENANT TROIS PLANS ET UNE CARTE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1904

PRÉFACE

« Il est assez rare, lorsque les progrès d'une science sont très rapides, qu'il se trouve un savant qui veuille publier un ouvrage général représentant l'état de cette science au moment où il s'en occupe. Cette répugnance est assez naturelle, parce qu'on sait que le travail qu'on entreprend sera bientôt dépassé ; mais les ouvrages de ce genre n'en sont pas moins utiles, non seulement au public en général, mais aux savants eux-mêmes, auxquels ils présentent le compte du passé et l'indication des lacunes qui existent et qu'ils sont appelés à remplir[1]. » Ces quelques lignes de Mohl résument assez exactement les raisons qui m'ont déterminé à entreprendre le travail, dont je publie aujourd'hui le premier volume, et celles qui sans doute en ont détourné de plus autorisés. Peu de sciences, en effet, ont fait dans ces dernières années, ou peuvent se promettre dans les années qui vont suivre, des progrès plus rapides que ceux de l'Assyriologie : le déchiffrement des cunéiformes a déjà subi l'épreuve d'un

1. J. Mohl., *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales. Rapports faits à la Société asiatique de Paris de 1840 à 1867.* Paris, 2 vol. in-8°, 1879-80. T. I, pp. 23-24.

long usage, qui l'a mis au-dessus de toute discussion; l'interprétation, fondée, à l'origine, sur l'étymologie *sémitique*, repose maintenant sur la comparaison des textes et sur une connaissance sans cesse élargie du lexique *assyrien* : chaque jour voit se résoudre quelque énigme, et des séries de textes, jusque-là délaissées comme trop difficiles, sont copiées et traduites; enfin, tandis que la bibliothèque de *Kuyunjik*, inventoriée et cataloguée, se publie méthodiquement, voilà qu'on annonce de *Nuffar* la découverte d'une bibliothèque non moins considérable, et que les fouilles de Suse et de Babylone promettent de centupler le nombre des documents déjà rendus à la lumière. A combien de questions aujourd'hui insolubles trouvera-t-on une réponse dans ces textes nouveaux; à combien d'autres, qu'on croit résolues, faudra-t-il chercher une nouvelle solution; combien d'autres enfin, non soupçonnées aujourd'hui, se poseront? Nul n'oserait le prédire; mais il est impossible que l'étude, de plus en plus approfondie, d'une littérature sans cesse accrue ne modifie pas rapidement nos idées sur le monde assyro-babylonien et que le tableau de nos connaissances, établi aujourd'hui, ne soit pas incomplet demain.

Si la prévision très nette de cette fatalité ne m'a pas empêché de tenter un pareil ouvrage, c'est que j'étais encore trop près de mes débuts dans l'assyriologie pour avoir oublié combien j'en avais alors ressenti le manque. Qu'il s'agit de l'archéologie assyro-chaldéenne, du déchiffrement des cunéiformes, d'un point de géographie, de religion ou de métrologie, il m'était le

plus souvent impossible de connaître l'état de la question sans dépouiller un grand nombre de revues. Aujourd'hui encore, il n'existe ni un tableau de la littérature assyro-babylonienne[1]; ni un relevé complet des innombrables données géographiques que contient cette littérature; ni un inventaire des textes relatifs à chacune des divinités du panthéon assyrien; ni une étude d'ensemble sur les institutions, et spécialement le droit, pour la reconstitution duquel nous avons tant de matériaux. Beaucoup de points de détail ont été étudiés dans des articles de revues, ou même des ouvrages étendus; beaucoup d'autres n'ont pas été traités. Il reste à résumer des travaux déjà trop nombreux pour qu'il soit toujours facile de les consulter tous; à passer au crible des conclusions quelquefois aventurées, et que les recherches ultérieures n'ont pas vérifiées; à les corriger et à les compléter sur bien des points; enfin à ordonner dans un ensemble méthodique et facile à consulter une somme de connaissances déjà considérable.

Ce programme se divise naturellement en plusieurs parties, que j'espère aborder successivement. En premier lieu vient le récit des explorations, qui ont suscité les premières recherches sur les cunéiformes, et des fouilles qui ont fourni aux assyriologues la matière de leurs études. L'exposé critique du déchiffrement des écritures cunéiformes complète cette introduction historique.

1. L'excellent livre de Bezold, *Kurzgefässter Ueberblick ueber die Babylonisch-Assyrische Literatur*, 1886, n'est plus au courant, et ne prétend pas être autre chose qu'une simple bibliographie.

J'étudierai ensuite l'origine et l'évolution de ces écritures; puis les langues sumérienne et babylonienne seront caractérisées et classées, la littérature inventoriée et analysée. La mine de renseignements que les textes contiennent sur la géographie de l'Asie antérieure sera exploitée avant que ne soit abordée l'histoire des guerres et des conquêtes qui ont soumis cette partie du monde à l'influence babylonienne. Après l'évolution politique, viendra l'évolution religieuse, la constitution du panthéon et les cérémonies du culte. Enfin, une revue des institutions (droit public et privé, calendrier, poids et mesures, etc.), la vie privée et l'histoire de l'art compléteront ce *Manuel d'Assyriologie*.

On remarquera peut-être qu'après avoir exposé l'histoire du déchiffrement de l'écriture achéménide, qui fut en quelque sorte la première étape du déchiffrement de l'écriture assyrienne, l'histoire des écritures susienne et perse qui sont sorties de l'écriture babylonienne, je laisse complètement de côté les antiquités perse et susienne. Je ne m'occuperai pas davantage des textes vanniques ou mitâniens. Peut-être aborderai-je un jour l'étude de ces littératures, si l'accueil fait à ce livre m'y engage. Mais il m'a paru d'autant plus utile de la séparer de l'Assyriologie et de l'ajourner, que ce domaine, encore peu exploré et mal connu, est en ce moment même l'objet de recherches, qui permettront peut-être de porter l'étude du vannique et du susien au même degré de rigueur scientifique que celle de l'assyrien. Au contraire, dans l'histoire des voyages et des fouilles, non seulement

j'ai compris l'Arménie et la Perse, mais je suis descendu, dans le temps, jusqu'à l'époque des Sassanides. Les monuments de toutes les races, de toutes les langues et de toutes les périodes, sont en effet si souvent rapprochés ou superposés dans l'Asie antérieure, qu'il est impossible au voyageur de ne pas les signaler tous, et qu'en négligeant de relever dans son récit l'indication de telle ruine sassanide, on risquerait beaucoup de laisser passer un renseignement qui, demain peut-être, nous mettra sur la trace de monuments babyloniens de l'antiquité la plus reculée. Dans l'histoire de la littérature, je ne séparerai pas non plus les textes sumériens des textes assyriens. Trop longtemps le sumérien a été l'unique langue de la Chaldée, trop longtemps il a vécu côte à côte avec l'assyrien, — presque toute la littérature religieuse est bilingue et *Šamaš-šum-ukin* (668-648) joignait encore à ses inscriptions assyriennes une version sumérienne d'ailleurs assez incorrecte, — pour qu'il soit possible de parler de la Chaldée primitive, ou de la littérature assyrienne, sans avoir étudié les monuments de la langue sumérienne. Autant vaudrait tenter une histoire de l'Irlande d'après la littérature anglaise seule.

Quelques personnes semblent n'avoir vu dans l'Assyriologie qu'une science auxiliaire de l'exégèse biblique, ou tout au moins ont étudié les textes assyriens avec le souci constant et apparent d'y trouver la justification d'idées préconçues, sur la valeur historique des récits bibliques, ou, dans le camp opposé, sur l'importance des emprunts faits par Israël à la civilisation babylonienne.

Chaque année nous apporte ainsi quelque découverte retentissante, annoncée dans toutes les revues, et qui, à l'examiner de près, n'est qu'une lamentable bévue. Il m'est à peine besoin de condamner ici ces procédés peu scientifiques et de déclarer que j'entends rester complètement étranger à la question de la révélation du Pentateuque. Quant aux éclaircissements que l'étude de la Bible peut légitimement attendre de la connaissance du monde assyro-babylonien, c'est un sujet que je réserverai jusqu'au jour où j'aurai fait, en dehors de toute préoccupation biblique, le tour de l'Assyriologie. Il est assez naturel, en tout cas, que la science pure précède la science appliquée; et l'indifférence aux applications religieuses ou morales est, dans les sciences historiques plus encore que dans toutes les autres, le premier article de la *Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité.*

Je dois à la libéralité de M. Heuzey la communication du plan inédit de *Tellôḥ* inséré dans ce volume. Qu'il me permette de lui témoigner ici ma sincère reconnaissance. Mon ami J. Lesquier a bien voulu se charger de dresser la carte des explorations et des fouilles. Je suis heureux de pouvoir le remercier publiquement de la conscience avec laquelle il s'est acquitté de cette tâche.

ABRÉVIATIONS

BA : Beiträge zur Assyriologie und vergleichenden semitischen Sprachwissenschaft. Leipzig.

EM : Expédition scientifique en Mésopotamie, par Jules Oppert, 1859-63.

JA : Journal Asiatique. Paris.

JRAS : Journal of the Royal Asiatic Society. London.

JRGS : Journal of the Royal Geographical Society. London.

OBI : The babylonian expedition of the University of Pennsylvania, series A : cuneiform Texts, edited by H. V. Hilprecht, volume I ; Old babylonians inscriptions chiefly from Nippur. Philadelphia, 1893.

OLZ : Orientalistische Litteratur-Zeitung. Berlin.

PSBA : Proceedings of the Society of Biblical Archæology. London.

R (I, II, III, IV, V) : A Selection from the historical inscriptions of Chaldæa, Assyria and Babylonia, prepared for publication by Major General Sir H. C. Rawlinson, etc. 5 vol. in-fol. London, 1861-1884.

RA : Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale. Paris.

RT : Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes. Paris.

TSBA : Transactions of the Society of Biblical Archæology. London.

ZA : Zeitschrift für Assyriologie. Leipzig-Weimar-Strassburg.

ZDMG : Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft.

ZK : Zeitschrift für Keilschriftforschung. Leipzig.

TRANSCRIPTION

č	چ	*tch*	dans « tchèque ».
ḍ	ذ	*th*	dans « this ».
ḏ	ض		
ğ	غ		
ḥ	ح		
ḫ	خ		
ǰ	ج	*dj*	dans « djinn ».
ḳ	ق	*k*	emphatique.
ṣ	ص	*s*	emphatique.
š	ش	*ch*	dans « chat ».
ṭ	ط	*t*	emphatique.
ṯ	ث	*th*	dans « thing ».
u		*ou*	dans « cou ».
ʿ	ع		

Les noms propres dont je n'ai pas pu vérifier l'orthographe indigène sont précédés d'un astérisque*.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME

ORIGINE ET HISTOIRE DES CUNÉIFORMES

MANUEL D'ASSYRIOLOGIE

LIVRE PREMIER

EXPLORATIONS ET FOUILLES

CHAPITRE PREMIER

CHALDÉE, ÉLAM, ASSYRIE.
DESCRIPTION SOMMAIRE. — ASPECT GÉNÉRAL DES RUINES

Trois fleuves, qui confondent aujourd'hui leurs eaux avant d'arriver à la mer, mais qui avaient encore, au temps de *Sin-aḫê-irba* (Sennachérib, 705-681 av. J.-C.) une embouchure distincte[1], l'Euphrate, le Tigre et le *Ḳârûn*, arrosent et fertilisent les pays où la civilisation chaldéenne naquit et se développa. Les montagnes, d'où descendent ces fleuves et les affluents qui viennent les grossir de leurs eaux, marquent assez exactement le cadre où ont vécu les trois peuples, babylonien, élamite et assyrien, qui ont créé ou reçu cette civilisation. Au nord, ce sont le Taurus arménien, et ses ramifications du *Ḳaraǰa-Dağ*, de l'*Ašit-Dağ*, du *Ḫaldî-Dağ* et du *J̌ûdî-Dağ* qui envoient à l'Euphrate le *Bâliḥ* et les innombrables ruisseaux dont la réunion forme le *Ḫâbûr*, au Tigre le *Bohtân-Čay*. A l'est, ce sont le Zagros, ses

1. Morgan, *Délégation en Perse. Mémoires*, t. I (1900), pp. 3-24.

ramifications du **Pirmam*, du *Kurkur*, du *Ḳara-Dağ* et du **Dalahû*, et le *Pušt-i-Kûh*, d'où descendent vers le Tigre le *Zâb-A'la* (Lycus), le *Zâb-Asfal* (Caprius), le *Šaṭ-el-Aḍem* et la *Diyâlah*. La *Kerḫah* et le *Ḳârûn* prennent leur source par delà les montagnes des *Lûrs* et des *Baḫtyârîs*, qui limitent au nord et à l'est la plaine susienne. A l'ouest, la vallée de l'Euphrate est bordée par un plateau désertique, le *Badiyet-eš-Šam*, coupé de *wâdîs* desséchés. Le triangle ainsi déterminé est une vaste plaine, piquée, au nord, de quelques massifs assez importants, comme le *Sinjâr* et le *Jebel 'Abd-ul-'Azîz*, légèrement vallonnée au centre, et absolument unie au sud, où elle a été formée uniquement par les alluvions. Elle est inclinée du nord au sud et de l'ouest à l'est, de telle sorte qu'à la hauteur de *Bağdâḍ* le lit de l'Euphrate est d'environ cinq mètres plus élevé que le lit du Tigre.

Partout où les ruisseaux descendus des montagnes, ou des saignées faites aux grandes rivières portent un peu d'humidité, le sol de la Mésopotamie se couvre chaque année des plus riches moissons. Mais l'ensablement des anciens canaux d'irrigation a transformé en steppes arides, bordées de marais pestilentiels, la plus grande partie des plaines autrefois si fertiles de la Babylonie. Quant à la partie septentrionale de la Mésopotamie, en dehors de quelques vallées bien arrosées, le manque d'eau l'a toujours rendue impropre à la culture : après les pluies d'hiver, le sol argileux se couvre d'une herbe abondante ; mais, aux premiers rayons du soleil, le salpêtre affleure de nouveau, toute verdure disparait, et, de juin à février, le voyageur, qui veut aller directement de *Birejik* ou de *Meskene* à *Mauṣil*, a devant lui un pays absolument nu, où seul, le chameau trouve à brouter quelques broussailles desséchées. A l'exception des palmeraies du sud, qui ne remontent guère plus haut que *Beled*, sur le Tigre, et **Hit* sur l'Euphrate, seule, la bordure montagneuse de l'est et du nord est boisée ; mais, depuis les derniers gradins où mûrit l'olive, jus-

qu'aux sommets couverts de neige, on y rencontre presque toutes nos essences forestières.

Malgré les chaleurs accablantes de l'été et les habitudes pillardes des tribus arabes et kourdes, le pays que nous venons de décrire d'une manière sommaire[1] n'offre pas de bien grandes difficultés à l'explorateur, et nous verrons que, si nous avons peu de relations de voyages antérieures au XVII[e] siècle, en revanche, depuis Figueroa et Pietro della Valle, les observateurs curieux et fidèles qui ont parcouru le *Kurdistân* et l'*ʿIrâḳ* forment une pléiade imposante. Pourtant Botta fut le premier qui, en 1842, découvrit un monument de l'architecture assyrienne. Si une tradition ininterrompue a toujours désigné *Hilleh* comme le site de Babylone, aucun des monuments dont les traces sont apparentes en ce lieu n'a pu, avant ces dernières années, être identifié avec une certitude absolue ; et les anciens palais de Ninive avaient si bien disparu qu'en 1813 Macdonald Kinneir croyait que *Ḳuyunjiḳ* et *Nabî-Yûnus* marquaient le site d'un camp romain du temps de Hadrien[2]. Un mot sur le caractère particulier des ruines assyro-babyloniennes est nécessaire pour expliquer ce fait. Tandis que les monuments grecs et romains, même ruinés, se révèlent encore au voyageur par quelque pan de mur, des colonnes, ou tout au moins par un amas considérable de pierres taillées ou sculptées, les palais et les temples babyloniens, élamites ou assyriens, enfouis sous une épaisse couche d'argile, se confondent, pour un observateur non prévenu, avec les collines naturelles qui çà et là rompent la monotonie de la plaine. Construits pour la plus grande partie en brique crue, surmontés de terrasses épaisses, ces monu-

1. Détails dans le tome III du *Manuel*.

2. Il y a toutefois quelque exagération dans la phrase de Lucien : Ἡ Νίνος μὲν ἀπόλωλεν ἤδη καὶ οὐδὲ ἴχνος ἔτι λοιπὸν αὐτῆς οὐδ' ἂν εἴποις ὅπου ποτ' ἦν (Χάρων 23) ; car Tacite (*Ann.*, XII, 13), Ptolémée (VI, 1, 3) et Ammien Marcellin (XVIII, 7, 1, et XXIII, 6) connaissent encore l'emplacement de Ninive.

ments, une fois détruits, ne présentent plus qu'une masse informe de terre, où sont engloutis tous les éléments en pierre : parements, bases de colonnes, statues, etc., et où le fouilleur le plus expérimenté a beaucoup de peine à suivre les murs et à retrouver un plan. Certaines de ces collines, appelées *tel* en arabe, *tepe* en turc, atteignent trente et quarante mètres de hauteur, car les ruines s'y sont superposées sans que jamais les constructeurs les plus récents aient pris la peine de faire disparaître les débris des anciennes bâtisses. Si la pioche du fellah ou les pluies torrentielles mettent parfois à jour un bas-relief, dont la présence révèle une antique construction, le plus souvent l'archéologue n'a pour se guider que des indices parfois trompeurs : la forme plus ou moins régulière du *tel*, et l'absence de ces pointes rocheuses qui, dans les collines naturelles, percent en maint endroit la terre. Il y a sans doute quelques exceptions fameuses : les ruines d'*'Aḳarḳûf*, le *Birs Nimrûd*, le *Ḳaṣr* et le *Muḳallibeh*, avec leurs murs encore debout, se révèlent à l'œil le moins exercé comme des constructions en ruines ; mais la masse de terre, où ces restes de maçonnerie sont comme noyés, est si considérable qu'on hésite sur leur destination, et que les déblayer semble une tâche presque impossible.

Des buttes de sable et d'argile n'attirent pas l'attention du voyageur, et l'on s'explique que plus d'un ait traversé sans même s'en douter les ruines d'*Aššur* et de *Kalaḫ*. La chose se comprend mieux encore si l'on se rappelle que jusqu'au XVIIIe siècle, et même pendant la première partie du XIXe, on s'intéressait beaucoup moins à l'histoire ancienne de l'Orient qu'à l'étude des mœurs et des coutumes du monde musulman. En décrivant copieusement la tyrannie des pachas et la vie du harem, les auteurs de *Voyages* étaient sûrs d'intéresser des lecteurs, que la topographie des ruines de l'*'Irâḳ* eût laissés d'autant plus indifférents que personne n'y soupçonnait alors la présence des trésors épigraphiques dé-

couverts depuis un demi-siècle, on n'espérait même que l'on pût un jour trouver la clef des caractères étranges, déjà signalés sur certaines briques de Babylone et dans quelques ruines de la Perse. Si les copies de Niebuhr ont été l'élément le plus indispensable aux recherches d'un Grotefend, le déchiffrement des cunéiformes pouvait seul donner à l'exploration archéologique de la Mésopotamie l'essor qu'elle a pris depuis un demi-siècle. Mais ce retard a eu d'heureuses compensations : si les ruines de l'Assyro-Babylonie se dérobaient sous l'argile aux investigations des voyageurs, elles échappaient en même temps au fanatisme iconoclaste des Musulmans, et au zèle non moins fatal des fellahs en quête de matériaux[1]. Et comme les tablettes d'argile cuite, sur lesquelles écrivaient les Assyro-Babyloniens, résistent à presque tous les agents de destruction et ne périssent guère que par écrasement, on peut dire que rien n'est perdu de la littérature chaldéenne, mais qu'elle doit se retrouver tout entière.

1. A Babylone même, où les ruines sont depuis longtemps exploitées comme carrières à briques, les *ṣakḳâr*, sans cesse menacés d'éboulements, n'ont pas fait la centième partie du mal qu'ils auraient fait aux ruines d'une ville construite en pierre.

CHAPITRE II

DE BENJAMIN DE TUDÈLE A BOTTA (1160-1842)

Benjamin de Tudèle, 1160-1173. — Barbaro, 1472. — Rauwolf, 1574. — Eldred, 1583. — Gouvea, 1602. — Shirley, 1599. — Cartwright, 1601. — Pietro della Valle, 1614-1626. — Garcias de Silva Figueroa, 1617-1624. — Herbert, 1626-1627. — Mandelslo, 1636-1640. — Tavernier, 1638-1663. — Thévenot, 1664. — Daulier-Deslandes, 1665. — Chardin, 1665-1677. — Struys, 1676. — Kæmpfer, 1686. — Flower, 1693. — Le Brun, 1704. — Witsen, 1691, 1705. — Otter, 1734-1744. — Niebuhr, 1761-1767. — Le vase de Caylus, 1762. — Sestini, 1781. — Michaux, 1782. — Franklin, 1786-1787. — Beauchamps, 1780-1790. — Olivier, 1793-1799. — L'Inscription de la Compagnie des Indes, 1801. — Denon, 1802. — Rousseau, 1807. — Morier, 1808-1809 et 1810-1816. — Kinneir, 1808-1810. — Ouseley, 1810-1812. — Rich à Babylone, à Ninive et en Perse, 1811-1821. — Buckingham, 1816. — Ker Porter, 1817-1820. — Walpole, 1820. — Keppel, 1824. — Mignan, 1827. — Schulz en Arménie, 1826-1829. — Rawlinson en Perse, 1833-1839; 1844-1847. — Ross et Lynch dans la vallée du Tigre, 1834-1837. — Fraser, 1834-1842. — Chesney et l'expédition anglaise du Tigre et de l'Euphrate, 1835-1837. — Ainsworth, 1835-1838. — Texier, 1839-1840. — Layard, 1840-1842. — De Bode dans le *Lûristân* et l'*ᶜArabistân*, 1841. — Voyage en Perse de Flandin et Coste, 1840-1842.

La plus ancienne relation d'un voyage en Mésopotamie par un Européen est peut-être celle de Rabbi Benjamin, de Tudèle, en Navarre. Parti d'Espagne vers 1160, il traversa le sud de la France, l'Italie, la Grèce, les îles de l'Archipel, la Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie et la Perse, d'où il revint par l'Arabie, le Yémen, l'Égypte et la Sicile, en 1173. Le récit, en hébreu, de ses pérégrinations, écrit en 1178, fut publié pour la première fois à Constantinople en 1543. L'objet principal de son voyage était l'étude des communautés juives, et il est facile de voir qu'il est mieux informé sur ce sujet que sur les ruines babyloniennes : « La suivante route, à *Al-Mutsal* (*Mauṣil*), qui avait autrefois le nom de la grande

Assur, n'est pas plus longue que la précédente ; mais le nombre des Juifs monte à sept mille, gouvernés par Zachée, prince du sang du roi David, et par Joseph, l'astrologue, conseiller du roi Zinaldin, frère de Noraldin, roi de Damas. Cette ville... a conservé toute son ancienne grandeur ; elle est sur le bord du Tigre, et n'est séparée que d'un pont de l'ancienne Ninive qui était près du même fleuve, et est ruinée de fond en comble. Il est cependant resté quelques villages et plusieurs châteaux dans l'espace de sa première enceinte. » Parlant de Babylone, il dit : « En un jour je me rendis à l'ancienne Babel, qui avait trente milles de circuit, mais qui est entièrement ruinée. Il y reste encore des ruines du palais de Nabuchodonosor, qui sont inaccessibles à cause que c'est un repaire de dragons et de bêtes venimeuses. »

La première description de Persépolis est due à un ambassadeur vénitien, Giosafat Barbaro, qui visita la Perse en 1472, et dont la relation parut en 1545. Il décrit les quarante colonnes et le lieu appelé d'après elles *Cehil-Minâr*, les terrasses et les sculptures, sans se douter le moins du monde que ces ruines sont celles de Persépolis. A quatre jours de là, il visita les tombeaux de *Mesjid Mâder-i-Suleimân*, qui marquent l'emplacement de Pasargade, mais il se contenta de la tradition qui y place le tombeau de la mère de Salomon.

Rauwolf, médecin et naturaliste souabe, qui visita Babylone en 1574, semble se faire l'écho des légendes déjà recueillies par Rabbi Benjamin, lorsqu'il dit : « Juste devant le village d'Elugo (*Fellûjiyah ?*) est la colline d'où le château dominait la plaine, et d'où l'on peut encore voir les ruines des fortifications, qui sont complètement démolies et inhabitées. Derrière et assez près, était la tour de Babylone (*Birs-Nimrûd ?*), que les enfants de Noé entreprirent de faire monter jusqu'au ciel. Nous l'avons encore vue ; elle a une demi-lieue de diamètre, mais elle est si complètement ruinée et si pleine d'une vermine qui l'a percée de trous, qu'on ne peut pas en

approcher à moins d'un demi-mille, sauf pendant deux mois d'hiver, pendant lesquels elle ne sort pas de ses trous. Parmi les insectes, il y a particulièrement ceux qu'on appelle en persan *egla,* et qui sont très venimeux ; ils sont, m'a-t-on dit, plus gros que nos lézards et ont trois têtes, et sur le dos des taches de différentes couleurs. »

En 1583, John Eldred, marchand anglais, visita Babylone et *'Akarkûf,* qu'il appelle la tour de Babel.

L'ouverture de la Perse au commerce européen, sous le règne de *Šâh-'Abbâs* (1587-1628) provoqua un certain nombre de missions diplomatiques, qui ne furent pas toutes inutiles pour l'archéologie. En 1602, une ambassade, envoyée par Philippe II et conduite par Antoine de Gouvea, visita *Čehil-Minâr,* dont Gouvea rapporta une description assez confuse et par endroits manifestement inexacte : suivant lui, les colonnes seraient surmontées de statues. Il ne songe pas encore à identifier *Čehil-Minâr* avec Persépolis, qu'il place à *Šîrâz.*

Anthony Shirley visita *Mauṣil,* à la fin du XVI[e] siècle, et reconnut dans les ruines de la rive gauche du Tigre l'ancienne Ninive.

Peu après, John Cartwright décrivait les ruines de Ninive comme un quadrilatère dont les grands côtés avaient 30 kilomètres, et les petits côtés 18 kilomètres.

En 1650, un gentilhomme romain, Pietro della Valle, publiait en italien, sous forme de lettres, le récit d'un voyage accompli pendant les années 1614-1626, et au cours duquel il avait visité Rhodes, Alexandrie, le Caire, Alep, *Baǧdâḍ,* où il avait épousé une Géorgienne, la Perse, où il avait été l'hôte de *Šâh-'Abbâs,* et l'Inde. Dans une lettre datée du 10 décembre 1616, voici comment il décrivait les ruines de Babylone :

« Au milieu d'une plaine fort vaste et tout unie, environ à un bon quart de lieue de l'Euphrate, qui la traverse en cet endroit vers le couchant, se voit, encore aujourd'hui assez élevée, une masse confuse de bâtiments

ruinés, qui font un tas prodigieux du mélange des divers matériaux, soit que cela ait été fait de la sorte dès le commencement, comme c'est mon opinion, soit que le débris ait confondu toutes ces ruines, et les ait pêle-mêle réduites à la forme d'une grosse montagne, de quoi il ne paraît aucune marque où l'on puisse arrêter son jugement. Elle est de figure carrée, en forme de tour ou de pyramide, avec quatre faces qui répondent aux quatre parties du monde, mais, si je ne me trompe et si ce n'est pas le désordre des ruines, comme il peut arriver, il semble qu'elle paraît avoir plus de longueur du Septentrion au Midi que du Levant au Couchant. Elle peut avoir de circuit, ainsi que je l'ai mesurée tellement quellement, environ 1134 pas des miens, qui font bien, à mon avis, un bon quart de lieue. Sa mesure, son assiette et sa forme ont du rapport avec cette pyramide que Strabon appelle le tombeau de Belus ; et ce doit être apparamment celle dont la Sainte-Écriture fait mention, la nommant la tour de Nemrod en Babylone, ou Babel, comme ce lieu s'appelle encore aujourd'hui... Il est à remarquer que, depuis le pied de cette montagne en avant, on ne voit rien, entre ces ruines, qui puisse servir de marque assurée pour convaincre l'esprit qu'il y ait eu là autrefois une aussi grande ville que cette fameuse Babylone : puisque tout ce qui s'y peut découvrir, à cinquante ou soixante pas plus loin que cette masse, c'est seulement le reste de quelques fondements çà et là, lesquels sans doute ont eu au temps passé une juste élévation d'architecture. Pour ce qui est du terrain d'alentour, c'est un pays très plat, où il semble impossible qu'il y ait eu jamais des bâtiments notables. »

Cette description vaut d'être citée pour la confirmation qu'elle apporte à ce que nous disions plus haut, sur la difficulté de reconnaître une ruine babylonienne, et parce qu'elle rompait définitivement avec la tradition erronée qui confondait *Bağdâḍ* avec Babylone. La relation de Pietro della Valle contient des renseignements

plus précieux. Il visita en 1621 les ruines achéménides de *Čehil-Minâr* (Persépolis) et de *Naḳš-i-Rustam*, et décrivit les inscriptions trilingues qui servirent de base au déchiffrement des cunéiformes. Nous verrons même, en faisant l'histoire de ce déchiffrement, qu'il émit sur l'écriture de Persépolis quelques remarques judicieuses, confirmées depuis. Della Valle apporta de *Ḥilleh* et de *Muḳayyar* quelques briques, probablement les premières qui parvinrent en Europe.

A peu près à la même époque, Garcias de Silva Figueroa, ambassadeur d'Espagne en Perse (1617-1624), où il avait été envoyé par Philippe III, pour conclure un traité de commerce, profitait de sa mission diplomatique pour parcourir et étudier le pays. La relation de son voyage, publiée en français par Wicqfort (1667) d'après le mémoire manuscrit qui avait pour titre : *Totius legationis suae et Indicarum rerum Persidisque commentarii*, venait confirmer les récits et les descriptions de Pietro della Valle. Il semble avoir été le premier à identifier *Cehil-Minâr* avec Persépolis (1618).

Thomas Herbert, qui parcourut la Perse et les Indes orientales de 1626 à 1627, avec l'ambassadeur anglais Sir Dormer Cotton, nous a dit un mot de Persépolis, de Babylone et de Suse. Il croit que *Baǧdâḍ* s'est élevée sur les ruines de Babylone, et que le tertre, à 12 milles de la ville, représente le grand temple que Sémiramis bâtit en l'honneur de *Bêl*, aïeul de *Ninus*. Il y a dans sa description de Persépolis des détails qui déconcertent : « D'un côté de la porte est un éléphant d'une grosseur monstrueuse, et de l'autre un rhinocéros, la figure d'un roi faisant ses dévotions en adorant ces trois divinités, le soleil, le feu et le serpent. » Ailleurs, il voit des tigres, des jeux olympiques. Il n'a pas pu juger si l'architecture est « ionique, dorique ou corinthiaque ». A *Naḳš-i-Rustam* est « un beau tombeau, sur lequel on voit la figure d'un géant d'une proportion extraordinaire ». Herbert copia trois lignes de cunéiformes.

Parti en 1636 avec l'ambassade que le duc de Holstein envoya en Russie et en Perse, Jean Albert de Mandelslo visita le golfe Persique, l'Inde, Madagascar et Ceylan. On lui doit une bonne description de *Mesjid Mâder-i-Suleimân*.

Les six voyages de Tavernier (1638-1663), qui avaient pour but la recherche des pierres précieuses, n'augmentèrent pas d'une manière notable les connaissances relatives à l'archéologie perse ou babylonienne. Tavernier raconte qu'il se rendit à Persépolis « en la compagnie du sieur Angel, Hollandais, qui avait été envoyé par la Compagnie pour montrer à dessiner au roi de Perse, qui était alors *Šâh-ʿAbbâs II* », et que l'artiste « demeura plus de huit jours à dessiner toutes ces ruines ». Tavernier paraît avoir vu l'inscription de *Behistûn* (liv. III, c. V); il visita Ninive en 1644.

Le troisième livre des Voyages de Thévenot contient deux chapitres (VI et VII) « des antiquitez qui sont à voir depuis *Šîrâz* jusqu'à *Čehil-Minâr*, et depuis *Čehil-Minâr* jusqu'à *Naḳš-i-Rustam* ». Thévenot les avait visitées en 1664.

Daulier-Deslandes, qui visita Persépolis en 1665, publia (1673) des dessins très supérieurs à ceux de ses prédécesseurs, et une inscription d'une ligne.

Chardin, fils de joaillier, parti avec l'idée de se livrer au commerce des diamants, puis séduit par l'Orient, séjourna presque sans interruption en Perse, de 1665 à 1677, et rapporta des dessins des ruines de Persépolis et de *Naḳš-i-Rustam*, qu'il visita deux fois avec le dessinateur Grelot. Il croit que ce sont des ruines de temples. Il copia l'inscription trilingue qui entoure la fenêtre du palais de Darius. (Darius *L.*)

Les *Voyages* de Struys, publiés en 1676, ne sont remarquables que par l'extrême fantaisie d'un dessin qui est donné comme représentant les ruines de Persépolis.

Engelbert Kaempfer passa de longues années en

Orient et spécialement en Perse, où il dessina, en 1686, les monuments de *Nakš-i-Rustam*, de *Čehil-Minâr* et de *Mesjid Mâder-i-Suleimân :* ces dessins médiocres ont été publiés dans le second livre de ses *Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum Fasciculi V*, avec une copie de l'inscription babylonienne désignée depuis par la lettre L dans *Niebuhr*, et de l'inscription déjà copiée par Chardin (v. p. 11), et un plan.

En 1693, le directeur des *Philosophical Transactions* recevait une copie de plusieurs caractères des inscriptions de Persépolis, prise en 1667 par un négociant anglais, S. Flower[1].

Corneille Le Brun parcourut au commencement du XVIII[e] siècle la Moscovie, la Perse et les Indes orientales. En 1704, il prit à Persépolis de nombreux dessins, et copia cinq inscriptions[2] dont quatre étaient encore inconnues. Il dessina également les tombeaux de *Nakš-i-Rustam*, et les ruines de *Mesjid Mâder-i-Suleimân*.

Nicolas Witsen communiqua en 1694 deux vues de Persépolis d'un dessin médiocre. Dans la seconde partie de son recueil de voyages, publiée en 1705, il donna, d'après le médecin allemand Stenko Rasin, disait-il, deux spécimens d'inscriptions provenant du château de *Tarku* (E.-S.-E. de *Tebrîz*), et de la même écriture que celles de Persépolis[3].

Jean Otter, qui séjourna dix ans (1734-1744) en Turquie et en Perse, par ordre de Maurepas, visita *Mauṣil* et en rapporta, sans toutefois s'y arrêter, la tradition indigène qui place Ninive sept ou huit lieues en amont, à *Eski-Mauṣil*. Bien qu'il fût averti par le texte

1. Silvestre de Sacy croit que la prétendue copie de Flower est en réalité de Chardin (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pp. 19-20).

2. Perse : Pl. 126, 131, Xerxès Pers. *b* et *e*; pl. 132, 133, 134, Darius Pers. *a*, *b* et *c*. — Susien, Darius *L*; Xerxès *Ca*.

3. Löwenstern estime que la prétendue copie de Rasin est la même que celle de Flower (*Revue archéologique*, 1851, VII[e] année, deuxième partie, pp. 455-457).

d'*Abû-'l-Fidâ*, qui « prétend que la ville d'Açour était située au confluent du petit *Zâb* et du Tigre », il n'en reconnut pas les ruines dans le site de *Ḳal'at-Širgât*, et déclara « qu'il n'en reste aucun vestige aujourd'hui ». Il visita les ruines de *Ṭâḳ-i-Bustân*, de *Ṭâḳ-i-Kesra* et même de *Behistûn*. Au sujet de celles-ci, il dit : « L'on voit à une grande élévation douze figures d'hommes en relief, taillées dans le roc, et surmontées d'une cotte d'armes. Au pied de la montagne, sur la même face, on aperçoit des restes de bas-reliefs et des inscriptions qui ont été effacées. » La tradition qu'il recueillit sur *'Aḳarḳûf*, « élevée de main d'homme par les ordres de Kici Kiams, et qui est célèbre pour avoir été le lieu de la sépulture des anciens princes du pays », n'est peut-être pas sans intérêt.

Le voyage de Karsten Niebuhr en Arabie, en Perse et en Mésopotamie (1761-1767) marque une date dans l'histoire de l'assyriologie. Attaché comme mathématicien à l'expédition envoyée en Arabie par le roi de Danemark Frédéric V, Niebuhr rapporta le premier des copies exactes de douze inscriptions de Persépolis[1], presque toutes inédites, qui servirent de base aux recherches de Grotefend, et lui-même compléta les remarques de Pietro della Valle sur la direction et les variétés de l'écriture persépolitaine. Il visita *Iṣṭaḫr*, *Naḳš-i-Rustam*, et *Naḳš-i-Rajab*, et copia dans ces deux derniers endroits les inscriptions pehlvies qui servirent au déchiffrement de Sacy. De Persépolis il se rendit à *Baṣrah*, *Baǧdâḍ*, *Kûfah*, *Ḥilleh* (Babylone), dont il décrivit les ruines, les jardins suspendus (?) et le temple de Bélus, et atteignit Alep en passant par *Kerkuk*, *Erbîl*, *Mauṣil* et *Nabî-Yûnus*, dont il donna une vue, *Mârdîn* et *Diyâr-Bekir*, notant un grand nombre de lo-

1. Perse : Pl. xxiv A, Xerxès Pers. *b*; B, Darius Pers. *a*; G, Xerxès Pers. *e*; pl. 31 H, Darius Pers. *d*; I, Darius Pers. *e*. — Susien : Pl. xxiv D, Darius *B* et Xerxès *G*; xxxi K, Xerxès *H*. — Babylonien : xxiv C et xxxi L, Darius; xxiv E, Xerxès.

calités dont le nom même n'était pas encore connu.

En 1762, CAYLUS publia, dans le tome V de son *Recueil d'Antiquités*, un vase de Xerxès avec inscription quadrilingue.

D. SESTINI (1781) se rendit avec Sulivan, résident de la Compagnie des Indes anglaises auprès du nabab de Golconde, de Constantinople à *Baṣrah* par Nicomédie, *Sivas, Diyâr-Bekir, Naṣîbîn, Mauṣil* et *Baǧdâḍ*. Il revint par *Ḥilleh*, mais sans visiter les ruines de Babylone : « Non loin de la ville, dit-il, on trouve des ruines qu'on dit être celles de la tour de Babel et de la grande Babylone. Une tribu d'Arabes, qui passe pour de grands voleurs, empêche les voyageurs d'aller les visiter. »

Quelques années après (1802), le botaniste MICHAUX, qui avait accompagné en 1782 Rousseau, consul de France en Perse, envoyait en France le premier monument épigraphique babylonien de quelque importance, qui soit parvenu en Europe. C'est une espèce d'ovoïde en pierre noire, couvert d'écriture et de figures bizarres, qu'on a su depuis être un *kudurru*, ou borne, et sur lequel Oppert a lu un titre de propriété et des malédictions contre toute atteinte portée aux droits du propriétaire. Ce monument, connu sous le nom de caillou Michaux, est aujourd'hui conservé au Cabinet des Médailles de Paris. Il provient de *El-Bustân*, une lieue à l'est de *Ṭâḳ-i-Kesra*.

W. FRANKLIN, qui parcourut le sud de la Perse en 1786-1787, nous a laissé une description de Persépolis et de *Naḳš-i-Rustam*.

En 1790, BEAUCHAMP, vicaire général de Babylone, publiait dans le *Journal des Savants* une description de la ruine sassanide de *Ṭâḳ-i-Kesra*, à 6 lieues au S.-E. de *Baǧdâḍ*, sur la rive gauche du Tigre, et des ruines babyloniennes de *Ḥilleh*, dont il avait rapporté quelques briques estampées à l'abbé Barthélemy. Il tenait d'un maçon qui exploitait le *tel Maḳlûbeh* (*Mûḳallibeh*) comme carrière, qu'on y avait trouvé « une chambre, sur un mur

de laquelle il y avait une vache formée avec des briques vernies, et l'image du soleil et de la lune », et lui-même avait trouvé « une brique sur laquelle était un lion ». On lui avait aussi signalé un endroit appelé **Kaides*, au S.-O. de *Ḥilleh*, au delà de *Brousse* (*Birs-Nimrûd*), dans le désert, où se trouvaient, disait-on, beaucoup de statues de marbre.

Le voyage entrepris par Olivier dans l'Empire ottoman, l'Égypte et la Perse, sur l'ordre du Gouvernement de la première République (1793-1799), avait surtout pour objet l'étude économique des pays du Levant. Pourtant le missionnaire de la Convention décrivit avec soin les ruines d'*ʿAḳarḳûf*, *Ṭâḳ-i-Kesra*, *Ḥilleh*, en Babylonie, *Ṭâḳ-i-Bustân* ou *Ṭâḳ-i-Rustam* (près *Kermânšâh*) et *Behistûn*, en Perse.

Sir Harford Jones Bridges, résident de la Compagnie des Indes à *Baǧdâḍ*, envoya en 1801 à Sir Hugh Inglis la grande inscription de *Nabû-kudurri-uṣur* (Nabuchodonosor), connue depuis sous le nom d'Inscription de la Compagnie des Indes, et trois briques de construction du même roi.

L'expédition de Bonaparte en Égypte, dont les résultats furent si considérables pour la connaissance de l'Égypte ancienne et moderne, amena aussi la découverte d'un nouveau texte rédigé dans l'écriture persépolitaine. Le général Dugua découvrit aux environs de *Suez*, en plein désert, les ruines d'un monument en granit élevé en cet endroit par Darius. Denon en donna un dessin dans son *Voyage* (1802, pl. 124), et Rozière, en 1809, écrivit pour la *Description de l'Égypte* une notice détaillée.

En 1807, Rousseau, consul général de France à Alep, visita *Ṭâḳ-i-Bustân*, près de *Kermânšâh* ; il publia en 1813, dans les *Fundgruben des Orients*, quelques notes sur son voyage.

James Morier, secrétaire de l'ambassade anglaise en Perse conduite par Sir Harford Jones, puis par Sir Gore Ouseley, parcourut en 1808-1809, et en 1810-1816, la Perse,

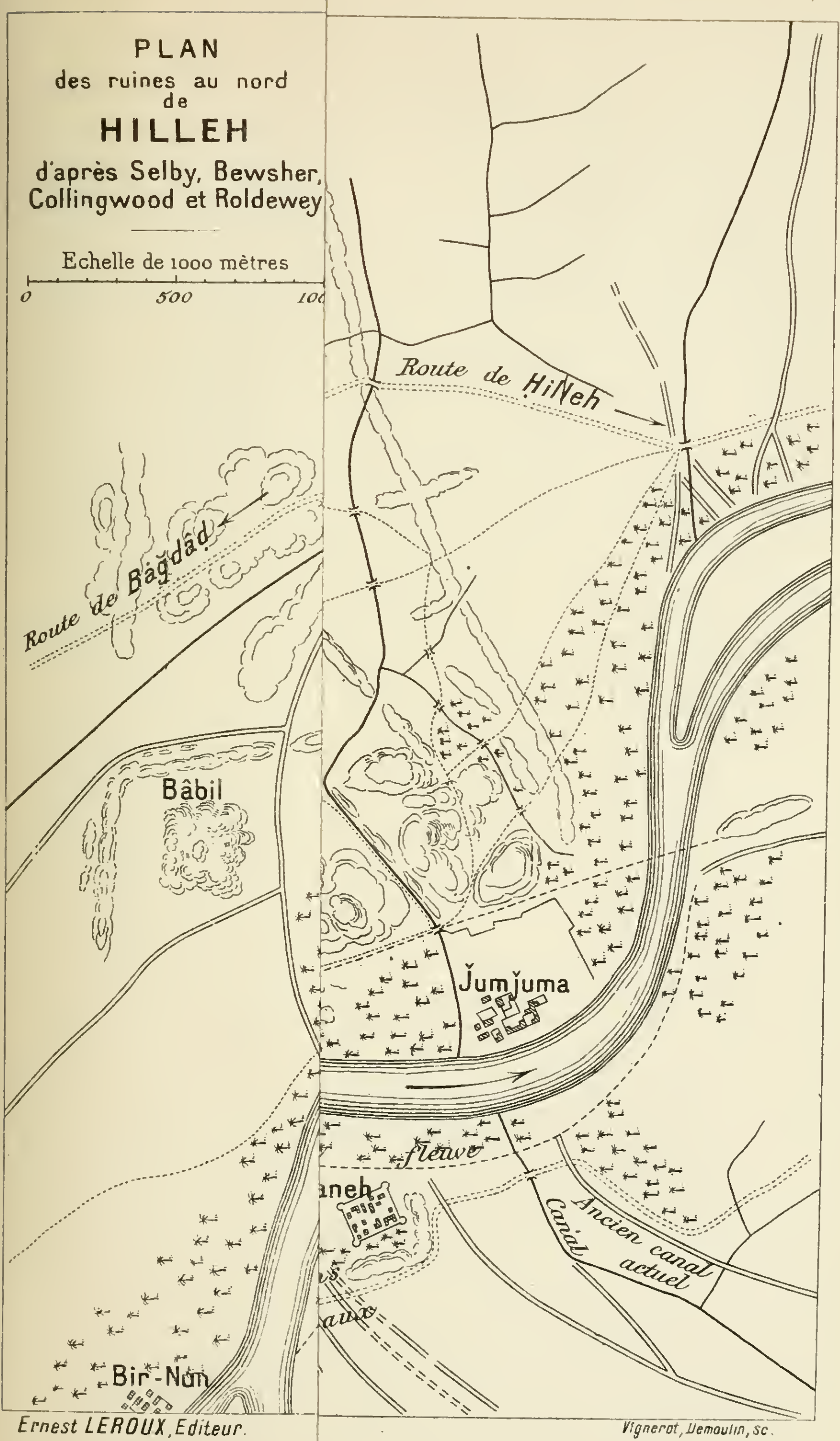
l'Arménie et l'Asie-Mineure. Il décrivit et dessina les monuments rupestres de *Šâpûr*, au nord-est de *Bušir*, près de *Kâzrûn*, et de *Naḳš-i-Rustam*, les ruines de Persépolis, *Mesjid Mâder-i-Suleimân* et *Ḳal'ah-Dârâb* près *Abhar*. Il copia aussi l'inscription de Cyrus à *Murğâb*, et signala la ressemblance du monument avec la description du tombeau de Cyrus faite par les anciens. Il découvrit à *Hamadân* la base d'une colonne semblable à celles de Persépolis, et signala les inscriptions de l'*Elvend*.

J. M. Kinneir, qui accompagna le général Malcolm dans sa mission à la cour de Perse (1808-1810), publia en 1813 un mémoire géographique sur l'Empire de Perse, où il faisait une part honorable à l'archéologie. Il décrivait les ruines et les sculptures rupestres de *Šâpûr*, les ruines sassanides de *Firûz-Âbâd*, avec son autel du feu, et à six milles sur la route de *Šîrâz* un bas-relief rupestre ; Persépolis, *Naḳš-i-Rustam*, *Murğâb* et le *Taḫt-i-Suleimân*, Suse, l'*Elvend* et ses inscriptions cunéiformes, *Kangavar* et son temple de Diane, les sculptures rupestres de *Behistûn*, *Kermânšâh*, les sculptures de *Ṭâḳ-i-Bustân*, Ctésiphon, *Ḥilleh* et *Bursippa* ou *Borsippa*, *Mauṣil*, *Erbîl*.

De 1810 à 1812, W. Ouseley, secrétaire de Sir Gore Ouseley, décrivait et dessinait la plus grande partie des antiquités de la Perse. Dans les trois volumes qu'il publia de 1819 à 1823, citons, au tome I, les ruines de *Šâpûr*, cinq briques de Babylone, des cylindres gravés, un dessin de la pierre noire de Suse (d'après Monteith), avec inscription et reliefs analogues à ceux des *kudurru ;* au tome II, les sculptures près de *Šîrâz* et de *Dârâb* représentant Sapor et Valérien, une longue description de Persépolis, avec dessin de nombreux détails, et copie de l'inscription encadrant les fenêtres (Darius); les antiquités et les inscriptions de *Murğâb ;* au tome III les ruines de *Rey* ou *Ragès* près Téhéran. Ouseley vit, sans les copier, les inscriptions de l'*Elvend*.

La première description détaillée et raisonnée des

16 A.


PLAN
des ruines au nord
de
HILLEH
d'après Selby, Bewsher,
Collingwood et Roldewey
Echelle de 1000 mètres
0
500
Route de Hilleh
Route de Bağdad
Bâbil
Jumjuma
fleuve
Ancien canal
Canal
actuel
Bir-Nun
Ernest LEROUX, Editeur.
Vignerot, Demoulin, sc.

PLAN
des ruines au nord
de
HILLEH
d'après Selby, Bewsher,
Collingwood et Roldewey

Echelle de 1000 mètres
0 500 1000

Ancien Nil
Nouveau Nil
Mur d'enceinte
Mur d'enceinte
Route de Bagdad
Route de Hilleh
Humeira
Bâbil
El-Kaṣr
Kuweireš
Jumjuma
Euphrate
Ancienne rive du fleuve
Abû Ğozaila
Ananeh
Mur d'enceinte
Anciens canaux
Canal actuel
Ancien canal
N
S
Bir-Nun

Ernest LEROUX, Editeur.
Vignerot, Demoulin, sc.

ruines de Babylone est celle que Rich, résident anglais à *Bağdâd*, publia d'abord dans les *Fundgruben des Orients*, en 1812, puis séparément, en 1815. Non content de décrire le *Tel ʿAmrân-ibn-ʿAlî*, le *Ḳaṣr* et le lion que les chercheurs de briques y ont découvert, le *Muḳallibeh*, *Birs-Nimrûd*, *Moḳâtal* et *El-Adwâr*, à quatre lieues au sud de *Ḥilleh*, *J̌erbuya*, et, six milles à l'est de *Ḥilleh*, *El-Uḥaimir*, *ʿAḳarḳûf*, dix milles au nord-ouest de *Bağdâḍ*, il essayait, à l'aide des textes classiques, de retrouver les grandes lignes de la topographie de Babylone. Il remarqua que les briques, lorsqu'elles sont trouvées *in situ*, ont toujours la face écrite tournée en bas. Un plan des ruines levé par Locket, des dessins très exacts des différentes faces du *Muḳallibeh*, du *Birs-Nimrûd* et du *Ḳaṣr*, des copies de briques estampées, de cylindres gravés et d'un fragment de *kudurru* faisaient de son *Memoir* le premier travail scientifique sur les antiquités babyloniennes. Il réunit un certain nombre de textes, parmi lesquels des contrats, et surtout un cylindre de *Nabû-kudurri-uṣur*.

Obligé par le mauvais état de sa santé à quitter *Bağdâḍ*, pour aller chercher un peu de fraicheur dans les montagnes du *Kurdistân*, Rich en profita pour étudier les ruines de la vallée supérieure du Tigre (avril 1820-octobre 1821). Il visita et releva soigneusement les *tels* d'*Erbîl*, de *Ḳuyunǰiḳ* et de *Nabî-Yûnus*, en face de *Mauṣil*, dont il mit hors de doute l'origine assyrienne, et quelques *tels* voisins, comme *Ḥašamyah*, sur le *Ḥausar*, *Yarymǰa*, au sud-est de *Mauṣil*. Il acquit à *Mauṣil* le cylindre de *Sin-aḫê-irba* appelé depuis cylindre de Bellino, du nom du secrétaire de la résidence anglaise, qui en envoya une copie à Grotefend. Au retour, il recueillit à *Nimrûd*, près de l'embouchure du *Zâb*, des fragments de briques avec inscriptions cunéiformes. De *Bağdâḍ* il se rendit encore aux ruines de *Naḳš-i-Raǰab* (sculptures arsacides et sassanides, une inscription grecque et deux inscriptions sassanides), de *Naḳš-i-Rustam* et de

Mesjid Mâder-i-Suleimân. Il copia l'inscription achéménide de *Murğâb*, et, à Persépolis, une grande quantité d'inscriptions trilingues[1] dont deux alors inédites. Il mourut bientôt après, du choléra, à *Šîrâz.*

De 1827 à 1829, J. S. Buckingham publia trois volumes sur des voyages en Mésopotamie, en Médie et en Perse commencés en 1816. Le monde arabe contemporain l'intéressait plus que les antiquités babyloniennes. Notons pourtant ses descriptions de *Tel-*Hermuš, Nabî-Yûnus, Erbîl, ʿAḳarḳûf,* où Niebuhr avait proposé de reconnaitre les ruines d'une demeure surélevée, bâtie par les califes de *Bağdâḍ*, et dont il devina le véritable caractère de tour à étages babylonienne; Babylone, le *Muḳallibeh,* où il vit le palais décrit par Diodore, le *Ḳaṣr,* où il plaça les jardins suspendus, *Birs-Nimrûd, El-Uḥaimir,* qu'il crut partie intégrante de Babylone, Ctésiphon, Séleucie, *Ṭâḳ-i-Bustân,* une lieue au nord-est de *Kermânšâh, Behistûn,* où il mentionne une grande inscription de deux ou trois cents lignes en caractères cunéiformes, Persépolis et *Šâpûr.*

Robert Ker Porter, peintre anglais, parcourut de 1817 à 1820 la Géorgie, la Perse et l'Arménie, et en rapporta une description des ruines d'*Ardešîr,* de *Rey* ou *Rages,* de *Taḫt-i-Suleimân* et de *Taḫt Mâder-i-Suleimân,* de *Murğâb* avec le bas-relief et l'inscription de Cyrus, de *Naḳš-i-Rustam* avec ses tombes, ses bas-reliefs et ses inscriptions cunéiformes, de *Naḳš-i-Rajab* avec ses bas-reliefs. A Persépolis, il copia les inscriptions[2], mais il renonça à atteindre celles de l'*Elvend* et de *Behistûn.* Après avoir vu *Ṭâḳ-i-Bustân* et *Kesr-Sirene* (*Ḳaṣr-i-Šîrîn*), il pénétra en Babylonie, visita *ʿAḳarḳûf,*

1. Perse : Pl. xiii, xvi, xviii, xx, xxiv, Xerxès Pers. *ca, da, e, eb, a*; Pl. xxiii, Artaxerxès Pers. *a.* — Susien : Pl. xiv, Xerxès *Ca*; xvii, Xerxès *Ea*; xxi, Xerxès *eb*; xxv, Xerxès D. — Babylonien : Pl. xv, I; xxii, 5; xxviii, 2, 3, Xerxès.

2. Perse: Pl. xliv, Xerxès Pers. *b*; lv, Darius Pers. *d, e.* — Susien, Pl. lvi, nº 3, Darius Pers. *H.*

Birs-Nimrûd, *Ḥilleh* et les *tels* de *Muḳallibeh*, du *Ḳaṣr*, où il place les jardins suspendus et où il découvrit un cylindre de *Nabû-kudurri-uṣur* II, *El-Ḥomairah*, *ʿAmrân ibn-ʿAlî*, *El-Uḥaimir*, d'où il rapporta une brique d'*Adad-pal-idinnam*, et qu'il déclara n'avoir jamais été compris dans l'enceinte de Babylone. Il leva un plan général de ces ruines; aidé de Bellino, il copia les inscriptions des briques de Babylone. Enfin, il se rendit au *Ṭâḳ-i-Kesra* et à Suse.

En 1820, ROBERT WALPOLE, dans une courte notice insérée dans son recueil: *Travels in various countries of the East*, décrivait divers monuments trouvés sur l'emplacement de Suse, et notamment un fragment de *kudurru* dont il donnait un dessin.

Au cours de son voyage en 1824, G. T. KEPPEL ALBEMARLE remarqua sur la rive occidentale du Tigre, à 5 milles de Séleucie, une statue que personne n'a signalée depuis, mais dont il a donné un dessin (p. 67), et qui ressemble singulièrement à celles que Sarzec découvrit plus tard à *Tellôḥ*. Keppel ne dit pas qu'elle ait porté d'inscription. Outre le *Ṭâḳ-i-Kesra*, Keppel signalait les ruines de *Filifileh*, sur la rive gauche du Tigre, de **Suruh* et de **Mumliheh*, décrivait les ruines de Séleucie, Ctésiphon et Babylone. Il signalait les sculptures de *Dukkân-i-Dâvud* (Boutique de David) près de *Ser-i-Pul*, puis celles de *Ṭâḳ-i-Bustân* et de *Behistûn*. Il vit les inscriptions trilingues de l'*Elvend*, mais n'eut pas le temps de les copier.

ROBERT MIGNAN, capitaine attaché à la résidence anglaise de *Baṣrah*, parcourut en 1827, sur une *turrâda* (canot), la partie inférieure de la vallée du Tigre. Il visita *Šejur*, sur la rive droite, un peu au-dessus de *Ḥilleh*, où il trouva les ruines d'une construction en briques cuites; **Humanis*, sur l'autre rive; Ctésiphon, *ʿAḳarḳûf*, *Ḥilleh*, *Birs-Nimrûd*, qui, fit-il remarquer, ne peut pas être le temple de Bélus, attendu que « tous les auteurs anciens s'accordent à le placer au milieu de Babylone »,

El-Uḥaimir, le *Ḳaṣr,* où il fit faire quelques fouilles, et où il découvrit un cylindre en argile.

Dans l'été de 1826, l'Allemand Fr. Ed. Schulz, professeur à l'Université de Giessen, fut envoyé par le baron de Damas, ministre des affaires étrangères en France, pour étudier les antiquités de l'Arménie et surtout les inscriptions de *Van* et des environs. Dans une lettre datée du 11 mars 1828 et publiée par Saint-Martin, il annonçait l'envoi de quarante-deux copies d'inscriptions parmi lesquelles celles de *Gurâb* ou Château de Van, et de l'Eglise Saint-Jean, au pied du Château, de *Ḫazane-Ḳapussi,* de *Meher-Ḳapussi,* une demi-lieue à l'est de Van, d'*Artamib* sur le *Samiram-Ṣu,* d'*Ağtamar,* île du lac de Van, de *Sikkeh* et de **Šusanz* à une lieue et demie de Van, de *Varaḳ-Dağ,* à deux lieues et demie au sud-est, de **Ḳošbanz,* à l'est, de *Ḳalajiḳ,* à une lieue au nord, de *Yazlu-Ṭaš,* à deux lieues au nord-ouest de *Daher.* « En retournant à *Erzerûm,* disait-il, j'ai suivi les bords du lac par **Awanz,* **Berğiri* et *Arjîš,* où le fameux rocher aux serpents (*Yilan-Ṭaš*) m'a offert deux inscriptions dans le genre de celles de Van. » Il fut malheureusement assassiné par les Kourdes l'année suivante. On trouva dans ses papiers, outre les copies des inscriptions citées plus haut : « l'Inscription de *Tarku* (v. p. 12) d'après un dessin du prince Dimitri Cantémir, qui se trouvait avec les inscriptions du Güdenstädt, » et des copies des inscriptions de l'*Elvend,* par Vidal et Steuart.

De 1833 à 1839, Henry Rawlinson, officier de l'armée des Indes, employé avec d'autres officiers anglais à réorganiser l'armée persane, profita d'un séjour prolongé et des facilités que lui donnait sa situation officielle pour augmenter d'une manière considérable la connaissance que l'on avait alors des ruines de la Perse. En avril 1835, il copia les inscriptions cunéiformes de l'*Elvend.* En 1836, il parcourut le pays compris entre **Zohâb,* au pied du Zagros, la Susiane et *Kermânšâh,* et signala dans ses notes sur cette « marche » : les sculptures et les

statues qui seraient à *Pay-i-Ḳalʿah* ou *But-Ḫâne*, dans la plaine de *Semiram* entre *Zohâb* et *Suleimâniyeh*, sur le *Sirwân*; les ruines peut-être babyloniennes, que les Kourdes appellent *Šahr-i-Fadak*, dans la plaine du *Hurin*, près de *Hersel*; au sud, *Šeiḫân*, avec une tablette sculptée sur le roc, dans le style des cylindres babyloniens, et une inscription cunéiforme divisée en trois compartiments de quatre lignes chaque; près de *Ḥolwân*, des bas-reliefs sassanides avec des parties plus anciennes et peut-être babyloniennes; à *Dukkân-i-Dâvud*, des tombes de style persépolitain; à *Sirwân* ou *Šahr-i*-Keilun* (la *Celonæ* de Diodore ?), des ruines sassanides. A Suse, il ne trouva plus la pierre noire, avec inscription, décrite par Ouseley, et qui était conservée à la tombe de Daniel comme un talisman : pour la soustraire plus sûrement aux étrangers, on l'avait fait éclater avec de la poudre. Mais il découvrit un obélisque brisé portant une inscription de trente-trois lignes en susien. Au nord-ouest de Suse, il vit les ruines sassanides d'*Eivân-i-Kerḫah*; au sud de *Šuster*, les buttes de *Laškar*, qu'il supposait d'origine babylonienne; entre **Mugašt* et *Šuster*, les ruines babyloniennes de *Manjanîḳ*. A **Tul*, il entendit parler des ruines de **Mal-Amir* et de **Susan*, sur le *Ḳârûn*, avec leurs inscriptions rupestres, mais ne put vérifier ce renseignement. Enfin, par *Ḫurrem-Âbâd* et **Ḫarsin* (ruines sassanides), il atteignit *Kermânšâh*, et 26 kilomètres à l'ouest, *Behistûn*, avec ses ruines sassanides, l'inscription grecque de Gotarzès, l'inscription trilingue de Darius, dont il copia de 1835 à 1837 la première colonne (texte perse); au nord de *Kermânsâh*, *Ṭâḳ-i-Bustân* (sculptures et inscriptions sassanides).

L'année 1838 fut marquée par une nouvelle exploration de Rawlinson dans le *Kurdistân* perse, où il visita les ruines sassanides de *Ṭaš-Ḳalʿeh* sur le **Dezziya-Rûd*, qui descend du *Sehend*; *Ṭaš-Tepe*, à 5 milles au sud de **Šillik*, au sud du lac d'*Urmiyah*, avec une inscription rupestre en susien, dont il prit copie; *Keli-Šin*, dans la

passe qui va d'*Ušnuh* à *Rûyin-Diz*, au nord des monts *Kendilân*, mais il ne put pas y copier l'inscription de quarante et une lignes en caractères cunéiformes, ni même voir une autre inscription située à cinq heures plus loin ; **Fakrakah*, au sud de *Ṭaš-Tepe*, où il découvrit des inscriptions peintes en caractères inconnus ; enfin *Taḫt-i-Suleimân* et ses ruines.

De 1833 à 1839, les visites de Rawlinson à *Behistûn* avaient été rapides, et il n'avait pu copier que la moitié du texte persan de la grande inscription de Darius. Après la guerre afghane, en 1843, il refusa un poste important aux Indes pour continuer ses recherches sur les antiquités babyloniennes et perses. Nommé à *Bağdâd*, il put retourner à *Behistûn*, en 1844 et 1847, et terminer un travail de copie que Flandin et Coste avaient déclaré impossible.

En 1834, John Ross, médecin de la résidence anglaise de *Bağdâd*, étudia les ruines d'Opis, qu'il plaçait à l'endroit appelé *Ḳanâtir;* les ruines de *Saḳrân* et de *Loḳmân*, plus près de *Bağdâd;* près du Tigre, non loin de *Ḳâdisiyeh*, il notait une ruine sassanide, et à l'endroit appelé* *Terma*, ou *Makân-eṣ-Ṣanam*, il trouvait une statue en pierre noire qui fut transportée à *Bağdâd* chez Taylor. Près des collines de *Ḥamrin*, il retrouva les traces d'une digue de l'*Aḍem*, aujourd'hui rompue, et dont les Arabes font remonter la construction aux Amalécites, après le Déluge. En 1836-1837, il fit deux fois le voyage des ruines sassanides de *Al-Ḥaḏr*, dans le désert de Mésopotamie, à l'est de *Ḳalʿat-Širgât*. Au nord-ouest de *Bağdâd*, à l'endroit appelé *Ḥiyat-es-Sûḳ* ou *Isḥâḳî*, il remarquait les ruines d'un aqueduc et d'un pont construit avec des briques à inscriptions cunéiformes ; plus loin, le mur médique appelé *Šalu* ou *Sid-Nimrûd*, et qui, au dire des Bédouins, irait jusqu'à *Ramleh* sur l'Euphrate ; près de *Samarrâ*, les ruines importantes d'*Isṭabulât* (sassanides ?).

A la même époque, Lynch, de la marine indienne,

visita les ruines d'Opis, au confluent de l'*Adem* et du Tigre; entre *Beled* et *Šumeišah*, les ruines de *Tel-Ḍahab*, et, près de *Sindiyeh*, le *Tel *Agadeh*. Il joignit à ses notes une carte du Tigre entre *Bağdâd* et *Mauṣil*.

C'est en 1834-1842 que se placent les voyages de G. Baillie Fraser dans le *Kurdistân*, et en Mésopotamie. Fraser en rapporta une description de *Ṭâḳ-i-Ḳesra*, du *Ḳaṣr*, du *Muḳallibeh*, de *Tel'Amrân-Ibn-'Alî*, du *Birs-Nimrûd*, de *El-Uḫaimir*, *Tel-Isḫarie*, *Tel-'Îd*, *Guttubeh*, *Zibliyeh*, *'Aḳarḳûf*, *Bakubah*, **Širûan*, *Ḳaṣr-i-Širin*, *Behistûn*, *Kangavar* (temple de Diane), au sud, il vit *J̌ebel-Sunam*, site de *Teredon*, construit par *Nabû-kudurri-uṣur*, et plus grand que le *Birs-Nimrûd*; *Warḳah*, *Senkereh*, *J̌ôḫâ*, *Muḳayyar*, *Isḫuriati*, *Tel-Sifr*, **Atlah*, *Tel Medinah*, *Mezistah*, *J̌ayitah*, *Abû-*Ğurut*, *Wâsiṭ*, Séleucie et Ctésiphon ou *Al-Madâ'in*. Une bonne partie de ces localités n'avait jamais été visitée avant lui.

Le Gouvernement anglais, voulant recueillir des données précises sur la navigabilité de l'Euphrate et du Tigre, envoya en 1835 une expédition commandée par le colonel F. R. Chesney, et chargée de reconnaître d'abord le cours de l'Euphrate en le descendant sur deux bateaux transportés de *Suwaidiyeh*, sur la côte syrienne, jusqu'au sud de *Bîrejik*. Pendant deux ans, et malgré la perte d'un de ses bateaux, Chesney explora la Mésopotamie, et l'on pouvait espérer que la publication de ses notes ferait faire un progrès considérable à la connaissance du pays. Mais deux volumes seulement parurent du grand ouvrage que Chesney avait préparé, et ils ne contenaient guère que le résumé des travaux anciens sur l'Asie Antérieure, et un atlas de douze cartes qui, d'ailleurs, n'ont pas été surpassées. En 1868 seulement, un travail de proportions plus modestes vit enfin le jour.

Nous devons à Ainsworth, médecin et géologue de

l'expédition Chesney, une relation personnelle du voyage, parue seulement en 1888. On y trouve d'intéressants détails sur *Ḥarrân*, où Ainsworth vit un lion de style assyrien, hors des murs, Babylone, le *Ḳaṣr*, *Muḳallibeh*, *El-Uḥaimir*, *Ibrâhîm-el-Ḫalîl*, *Birs-Nimrûd*, Séleucie et Ctésiphon, *Warḳah*, *J̌ayitah* et *Tel-Sifr*, *Senkereh*, *J̌ôḫâ*, et, au nord-ouest, *Tel-*Aidah*; **Guttubah*, **Zib-liyeh*, *Iskuriyeh*, *Muḳayyar;* Persépolis, *Šâpûr*, Ninive et *Tel-*Kešav*, au sud-est. Dans un appendice, Ainsworth a réuni sur les ruines de la Chaldée des renseignements empruntés à Loftus et à Taylor.

En 1838, Ainsworth de retour en Mésopotamie, visita les ruines importantes de *Ḳalʿat-Sirġât*, sur la rive droite du Tigre, entre les confluents des deux *Zâb*. De là il se rendit aux ruines sassanides de *Al-Ḫaḏr*. Il parcourut ensuite la partie du *Kurdistân* située au nord-est de *Mauṣil*.

Texier, déjà connu par sa description de l'Asie-Mineure, entreprit en 1839-1840 un voyage en Arménie, en Perse et en Mésopotamie, à l'effet de dessiner les monuments de l'antiquité. Il en rapporta une copie de l'inscription trilingue de *Van*, des inscriptions de l'*Elvend*, et les premiers dessins exacts de Pasargade et du tombeau de Cyrus, des ruines de Persépolis[1], de *Naḳš-i-Rustam* et de *Naḳš-i-Rajab*, et des sculptures rupestres de *Šâpûr*. Il copia en outre les inscriptions de *Murġâb* et de la muraille sud de *Naḳš-i-Rajab*.

A la fin de l'année 1840, A. H. Layard, préludant aux découvertes qui devaient illustrer son nom, parcourut une partie de la montagne des *Baḫtyârîs*, déjà visitée par Rawlinson, dont il compléta ou rectifia sur plusieurs points les renseignements. D'après lui, les ruines de *Manjanîḳ* (v. p. 21) sont des ruines sassanides sans aucune importance. Dans la plaine de **Mal-Amir*, il

1. Pl. 97, Xerxès, Pers. *b*; 143, Darius, Pers. *d*, *e*.

copia l'une des inscriptions de *Sikaft-i-Salmân*, mais non celles qui sont sur la route de **Susan* sur le *Ḳârûn*. Il recueillit un témoignage, qu'il ne put vérifier, sur des inscriptions qui seraient près de *Susan-sir-Âb*, au nord-est de **Susan*. A une journée de **Susan*, vers l'ouest, à deux jours de *Šuster*, on lui signala une caverne avec une inscription cunéiforme; dans les montagnes des **Bahmei* et de **Mungašt*, les localités de **Obid*, **Kalassir*, **Puton* et **Fosenz*, où doivent se trouver des inscriptions et des bas-reliefs; dans le voisinage de *Halağun* entre **Mal-Amir* et **Guğird*, à droite de la route, *Šâh-Ruben*, *Nuterği*, et *Abla*.

Nous devons à Layard une description du *Ḫûzistân* qui paraît également complète au point de vue géographique, ethnographique et archéologique. A *Pây-i-Rah*, près de Suse, Layard avait entendu dire qu'il y avait des sculptures dans une grotte, mais il en doutait. Il notait : dans la plaine d'**Akilî*, de nombreuses buttes artificielles qui lui paraissaient d'une grande antiquité; au sud de *Šuster*, des ruines étendues sur la rive droite de l'*Âb-i-Gargar;* au confluent de l'*Âb-i-Gargar* et du *Ḳârûn*, des ruines « kæaniennes », sassanides et musulmanes d'une circonférence de huit milles; à *Šâh-Âbâd* et entre la rivière de *Dizfûl* et la *Kerḫah*, un grand nombre de tumuli; quatre milles au sud-ouest du *Pay-i-Pul* les ruines d'*Eivân-i-Kerḫah;* sur le *J̌errâḥî*, avant *Behbehân*, des ruines sassanides considérables; dans les montagnes près de *Dehi-Dašt*, à onze milles du **Ṭib*, les ruines de *Šahrišch;* sur la rivière de **Badraï* ou **Kunjidan*, la butte de **Badraï*, qui doit renfermer des ruines babyloniennes; les ruines de **Mal-Amir*, qu'il décrivait complètement; au nord, les sculptures de *Kul-i-Fira'ûn*, trois cent quarante figures de l'époque « kæanienne », dont le groupe principal est traversé par une longue inscription cunéiforme de vingt-quatre lignes parfaitement conservée; à l'est, près de l'*imâm-zâde* appelé *Šâh-Suvâr*, un bas-relief de six figures; au sud, dans une gorge

étroite, une caverne avec sculptures, et inscription de 36 lignes; au nord, dans la gorge **Hong*, des sculptures sassanides; — à *Mesjid-i-Suleimân*, nord-est de *Beitavand*, des ruines peu importantes; à *J̌unǰerî*, nord-nord-est de *Šuster*, inscriptions et sculptures (?); à *Ṭâḳ-i-Bustân*, treize figures sassanides et une inscription pehlvie dont il prit copie; à *Pul-i-Negin* une inscription (?); à **Deh-Naw*, vingt-quatre kilomètres ouest de *Suster*, un *tel* d'aspect babylonien; à l'ouest de *Ḳunaḳ*, **Sağamiš*, **Tuwah-Doverah*, *Asmarî*; *Amad-Bil*, près de *Ḳalʿat-Aʿla*; *Tang-i-*Saulak* près de *Behbehân*; *Serhunî*, près de **Me-i-Dâvud*, *Ḳalʿat-ʿArabân*, près de *Râm-Hormuz*; *Ḳalʿat-Garah*, près de *Tel-Ḫayyat*; *Lalar-Kotek* et *Pây-i-Râh*, près de Suse, qui lui paraissaient marquer le site de villes antiques.

A **Mal-Amir*, Layard se rencontra avec le baron de Bode, premier secrétaire de l'ambassade de Russie en Perse. De Bode a décrit dans sa relation de voyage: *Murğâb*; *Taḫt Mâder-i-Suleimân*; *Mesǰid Mâder-i-Suleimân*; *Naḳš-i-Rustam*; *Taḫt-i-J̌emšîd* (Persépolis); les grottes de *Šâh-Šarmu* et les inscriptions pehlvies déjà copiées par Ker-Porter; le relief sassanide de *Ṣaḥrây-i-Behrâm*, entre *Kâzrûn* et *Fahliyân*, déjà vu par Kæmpfer; entre *Behbehân* et la rivière *Kurdistân*, les ruines où Kinneir trouva une dalle avec inscription cunéiforme; *Tang-i-*Saulak*, où se trouvait une pierre noire avec reliefs et inscriptions sur les deux faces; les ruines sassanides de *Râhdâr-*Dervagši* et de *Manǰanîḳ*, *Šâh-Âbâd* et Suse.

Depuis un demi-siècle, les voyageurs s'étaient succédé en Perse sans interruption; presque tous les restes de l'antiquité apparents à la surface du sol avaient été signalés ou décrits. Mais pour la plupart d'entre eux, on n'avait pas d'image fidèle qui permît d'en étudier le style. Dessiner exactement ces sculptures, ces inscriptions et ces débris d'architecture, tel fut l'objet de la

mission confiée en 1839 à Flandin et à Coste par le Gouvernement français, et dont l'accomplissement demanda deux années de travail (1840-1841). L'ouvrage magnifique où furent publiés les dessins du peintre et de l'architecte est encore aujourd'hui le meilleur guide pour ceux qui veulent connaître les monuments de *Tâḳ-i-Bustân* ou *Taḫt-i-Rustam* (caveau taillé dans le roc avec sculptures représentant une chasse au sanglier et au cerf, inscription pehlvie); *Behistûn*; **Sâḫne* (caveau sépulcral), entre *Behistûn* et *Kangavar*; *Kangavar* (temple de style grec), entre *Kermânšâh* et *Hamadân*; *Hamadân* (nombreuses ruines, notamment à **Mussala*); les inscriptions de l'*Elvend*, au nord-ouest, dans la gorge d'ʿ*Abbâs-Âbâd*; **Sarbistân*, à soixante-dix kilomètres à l'est de *Šîrâz*, ruine sassanide; *Dârâbjerd*, au sud-est de *Šîrâz*, ruines d'un palais sassanide et bas-relief rupestre représentant Sapor et Valérien; *Fîrûz-Âbâd*, ruines achéménides d'un tombeau ou d'un autel du feu; au nord, dans la gorge du *Sîlâ-Reijân*, palais sassanide; deux kilomètres plus haut, bas-relief rupestre sassanide; un kilomètre encore plus haut, autre relief avec inscription pehlvie; *Šâpûr*; *Taḫt* ou *Mesjid Mâder-i-Suleimân*, et, à deux kilomètres de là, quatre figures de style sassanide, sur un rocher; Persépolis[1]; les caveaux achéménides creusés dans le roc, les bas-reliefs sassanides et l'inscription pehlvie de *Naḳš-i-Rustam*, dans la plaine de **Merdašt*; les bas-reliefs sassanides et l'inscription pehlvie de *Naḳš-i-Rajab*, à l'est de **Merdast*; les inscriptions pehlvies de la grotte de *Šeiḫ-ʿAlî*, au nord-ouest d'*Iṣṭaḫr*; le mausolée de Cyrus, la forteresse et les deux *ateš-gah* de *Murğâb* (Pasargade); le bas-relief sassanide de **Selmas*, cent kilomètres au sud-ouest de *Tebrîz*; les bas-reliefs sassanides de *Serpul-i-*Zohâb* ou *Ḥolwân*, à mi-route entre *Kermânšâh* et *Bağdâḍ*; *Dukkân-i-Dâvud*;

1. Pl. 71, 128, Darius, *d*, *e*, *a*, *e*; Pl. 83-86, 111, 126, 127, 139, 140, 141, Inscriptions perses : Xerxès *b*, *cb*, *ca*, *db*, *da*, *e*.

Ḳalʿa-i-Ḫûnä, trois kilomètres au sud-ouest; la ruine sassanide de *Taḫt-i-*Girrah*, onze kilomètres de *Serpul*, sur la route de *Bağdâḍ;* Ctésiphon; le plan des ruines de Babylone; les bas-reliefs de *Tang-i-*Saulak*, **Mal-Amir*, *Šikaft-i-Salmân*.

CHAPITRE III

DE BOTTA A SARZEC (1842-1876)

Fouilles de Botta à *Ḫorsâbâd*, 1842-1844. — Westergaard à Persépolis, 1843. — Rouet et les monuments de **Maltaï* et de *Bâviân*, 1845. — Le vase de Venise, 1844. — Découverte d'une stèle de *Šarrukin* à *Lasnaka*, 1845. — Fouilles de Layard à *Ḳuyunǰiḳ*, à *Nimrûd* et à *Ḳalʿat-Širgât*, 1845-1847, 1849-1851. — Voyages et travaux topographiques de Jones, 1846-1852. — Fouilles de Ḥilmî-pacha à *Nabi-Yûnus*, 1852. — Loftus en Chaldée (*Warḳah*, *Muḳayyar*, *Senḳereh*) et à Suse, 1849-1854. — Place reprend les fouilles de *Ḫorsâbâd*, 1851-1855. — Oppert et l'expédition française en Mésopotamie, 1851-1854. — Taylor en Chaldée (*Muḳayyarr*, *Abû-Šahrain*, *Tel-el-Laḥm*), 1854-1855. — Fouilles de Rawlinson au *Birs-Nimrûd*, 1854. — Vase de Xerxès à Halicarnasse, 1856. — Selby dresse la carte des ruines de Babylone, 1859. — Découvertes de Taylor à *Kurḫ* et aux sources du Tigre, 1861-1866. — La stèle de *Šaluf*, 1866. — Études topographiques de Bewsher, 1866. — Trigonometrical survey of Mesopotamia, 1871. — Voyage de Černik, 1872-1873. — Fouilles de Rassam et Smith à *Kuyunǰiḳ*, *Nimrûd*, *Balawât*, 1872-1878. — Fouilles clandestines à *Jumǰumah*, 1875-1876. — Stolze en Perse, 1874-1878.

Jusqu'en 1842, l'effort des voyageurs et des archéologues s'était surtout porté sur la Perse, et, à l'exception de quelques intailles, de quelques briques de construction, du barillet de *Sin-aḫê-irba* (v. p. 42), et de l'inscription de la Compagnie des Indes, la Perse seule avait fourni tout ce que l'on connaissait alors d'inscriptions et de monuments figurés. Grâce au nombre considérable d'agents qu'elle entretenait dans les États du *Šâh* et à *Bağdâḏ*, l'Angleterre pouvait revendiquer la plupart des découvertes. Cette exploration superficielle était achevée, et elle ne nous avait rien révélé des cités antiques de la Babylonie et de l'Assyrie. Le temps était venu d'arracher au sol de ces contrées les trésors qu'il recouvrait, et dont les trouvailles faites par les fellahs démontraient

l'existence. Ce fut l'honneur d'un Français, Botta, de fouiller et d'exhumer le premier une ville assyrienne. Il venait d'être nommé agent consulaire à *Mauṣil* (1842). Encouragé et guidé par Mohl, secrétaire de la Société asiatique, il résolut de consacrer ses loisirs à la découverte des antiquités assyriennes. Le *tel* de *Nunia* ou de *Nabî-Yûnus*, en face de *Mauṣil*, sur la rive gauche du Tigre, l'attirait beaucoup : il savait que Rich y avait vu des murailles couvertes d'inscriptions cunéiformes. Mais la mosquée et le cimetière musulman que porte le *tel* rendent les fouilles impossibles, au moins pour un Européen. Il attaqua donc la face sud-ouest du tel voisin, *Ḳuyunǰiḳ*, où apparaissaient quelques briques de grande dimension cimentées avec du bitume. Les fouilles poursuivies pendant trois mois lui donnèrent de nombreux fragments de bas-reliefs et d'inscriptions, mais rien de complet. « Il était impossible, dit Flandin[1], de reconnaître un plan ou une construction quelconque dans le chaos du bouleversement des édifices qui jadis avaient couronné cet emplacement. Là comme en beaucoup d'endroits, il semblait que l'on eût après coup enlevé les pierres, arraché les briques, très probablement pour faire servir les unes et les autres à la construction d'une ville ou de maisons modernes. » Au mois de décembre, il avait appris qu'on avait trouvé à *Ḫorsâbâd*, — *Ḫurustâbâḍ* dans *Yâḳût* — sur la rive gauche du *Ḫausar*, seize kilomètres au nord-est de *Mauṣil*, deux grandes briques à inscription cunéiforme. Le 20 mars 1843, il envoya donc quelques ouvriers en cet endroit, et trois jours après, il eut la joie d'apprendre qu'on avait découvert des « figures et des inscriptions ». Ainsi qu'on le sut plus tard par les inscriptions, Botta venait de retrouver la ville et le palais de *Sarrukin* (Sargon), roi d'Assyrie, appelés par leur fondateur, *Dûr-Sarrukin*, et dont Rawlinson proposa justement de reconnaître le nom dans la forme syrienne صرعون

1. *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1845.

Sarʿûn, citée par *Yâkût*. Le 16 mai 1843, le Ministère de l'intérieur accorda une subvention de 3.000 fr. à Botta, qui jusque-là avait fouillé avec ses propres ressources, et lui envoya le dessinateur Flandin pour relever et dessiner les monuments découverts. Les travaux continuèrent malgré les difficultés de toute sorte soulevées par Mehmed Pacha ; ils mirent au jour plusieurs taureaux ailés et un lion en bronze, un nombre considérable de bas-reliefs et d'inscriptions. Ils cessèrent en octobre 1844, et, à la fin de 1846, la première collection d'antiquités assyriennes arriva au Havre, d'où elle fut transportée au Louvre.

En 1843, le Danois N. L. WESTERGAARD se rendit à Persépolis et à *Naks-i-Rustam*, pour y copier les inscriptions. Sa connaissance des travaux, déjà fort avancés, sur le déchiffrement de l'écriture perse donnait à ses copies une valeur toute particulière. L'inscription de *Naks-i-Rustam* n'avait pas été copiée avant lui.

Après le départ de Botta, le gérant du consulat de *Mauṣil*, ROUET, sans faire aucune fouille, découvrit quelques monuments intéressants. Dans une lettre du 12 octobre 1845, il signala le premier les bas-reliefs de **Maltaï*, à 13 lieues N.-N.-O. de *Mauṣil*, dans le massif de *Šenduk*. Ce sont quatre tableaux composés de neuf personnages, assis ou debout sur des animaux. Aucune inscription ne précise le sens de cette scène, ou ne permet d'identifier les divinités ainsi représentées. — C'est encore à Rouet que l'on doit la découverte des sculptures et des inscriptions taillées par *Sin-aḫê-irba* sur les rochers de *Bâviân*, trente kilomètres au N.-O. de *Mauṣil*, dans la vallée du *Gômal*, affluent du *Ğâzir*, lui-même affluent du *Zâb* supérieur.

En 1844, le monde savant apprit que WILKINSON venait de découvrir dans le trésor de Saint-Marc, à Venise, un vase portant une inscription cunéiforme trilingue et un cartouche égyptien au nom d'Artaxerxès.

L'année suivante, le hasard fit découvrir à *Larnaka* (Chypre), vers l'extrémité nord du port, aux environs de

la saline, une stèle où Rawlinson lut bientôt le nom de *Šarrukin.*

Encouragé par le succès de Botta, LAYARD vint à son tour interroger le sol de l'Assyrie. Ses premières recherches (1845) se portèrent sur les monticules de *Nimrûd,* au confluent du *Zâb* inférieur et du Tigre, qui renfermaient, comme on l'a su depuis, les ruines de *Kalaḫ*, seconde capitale de l'Assyrie. A fleur de sol, il découvrit, dans le *tel* du sud-ouest (palais d'*Ašur-aḫê-iddin*, construit avec des matériaux empruntés aux palais du centre et du nord-ouest), treize dalles couvertes de sculptures et d'inscriptions. En poursuivant les fouilles en cet endroit et dans les *tels* du nord-ouest (palais d'*Ašur-nâṣir-apal* restauré par *Šarrukin*), du centre (palais de *Šulman-Ašarid II*, reconstruit par *Tukulti-apal-Esarra III*), du sud-est (palais d'*Ašur-etil-ilâni*) et de l'ouest (palais d'*Adad-Nirâri III*), il retrouva un nombre considérable de ces dalles, de taureaux ailés et de lions (treize paires), deux sphinx, l'obélisque en marbre noir de *Šulman-Ašarid II* (palais du centre), et quelques statues. Aux environs, il sonda sans succès le *tel* de *J̌errayah*, mais celui de *Baḫšîḳâ* lui fournit des fragments de sculptures et d'inscriptions, et il découvrit à *Ḳaramles* une plate-forme en briques au nom de *Šarrukin*, dans le tunnel de *Negub* une inscription mutilée d'*Ašur-aḫê-iddin.* Sans interrompre les fouilles de *Nimrûd*, il attaqua la face sud du *tel* de *Ḳuyunǰiḳ*, qui ne lui donna d'abord que des fragments ; mais bientôt, substituant aux puits de Botta le système des tranchées, et la recherche de la plate-forme en briques crues sur laquelle reposaient les constructions assyriennes, il pénétra au sud-ouest du *tel*, dans un palais (construit par *Sin-aḫê-irba*, restauré par *Ašur-bân-apal*), dont il déblaya neuf chambres et qui lui fournit quatre paires de taureaux ailés et un certain nombre de dalles sculptées. Enfin, à *Ḳalʿat-Širgât*, l'antique *Ašur*, première capitale de l'Assyrie, s'il ne réussit pas à découvrir la plate-forme en

32 A.

Palais
Sud-Ouest

40
41

Bibliothèque

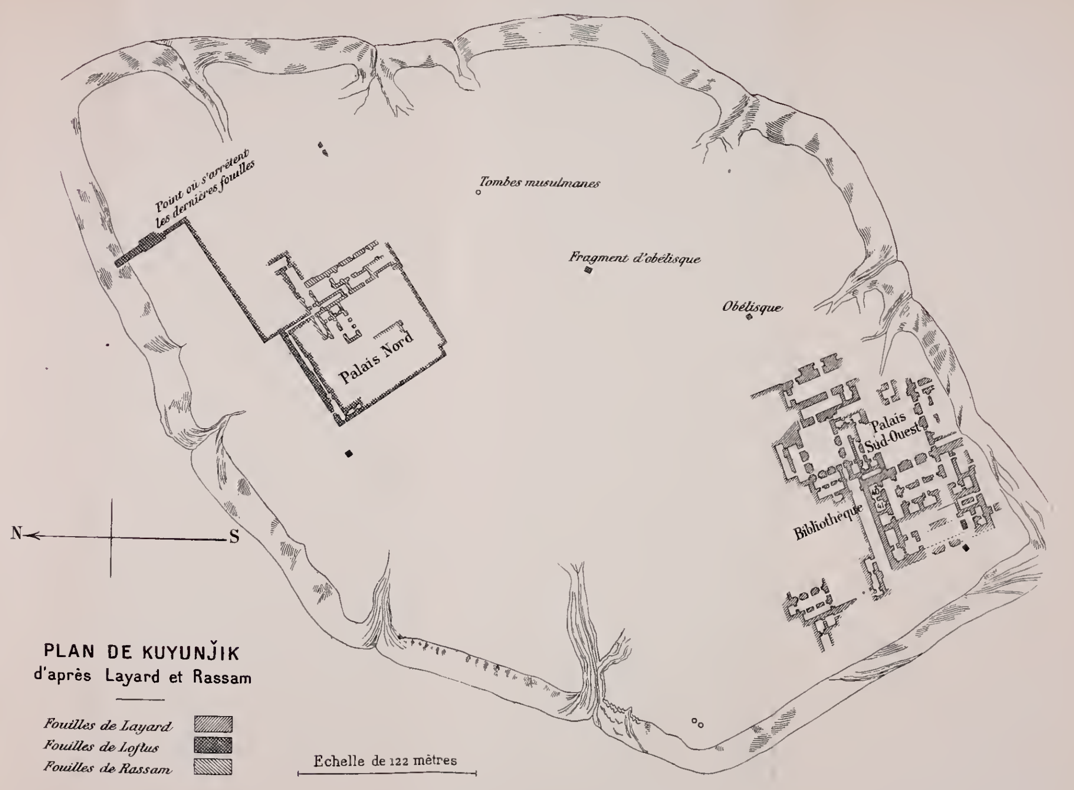
N

PLAN
d'après

Fouilles
Fouilles
Fouilles

Ernest LEROUX, Editeur.

32 A.



Point où s'arrêtent les dernières fouilles
Tombes musulmanes
Fragment d'obélisque
Obélisque
Palais Nord
Palais Sud-Ouest
Bibliothèque
N
S
PLAN DE KUYUNJIK
d'après Layard et Rassam
Fouilles de Layard
Fouilles de Loftus
Fouilles de Rassam
Echelle de 122 mètres
Ernest LEROUX, Editeur

briques crues, il découvrit la statue en basalte avec inscription de *Šulman-Ašarid II.* Il quitta l'Assyrie en 1847, laissant à Ross et à Rassam le soin de continuer ses travaux, et surtout d'en surveiller le champ.

A son retour (1849), il reprit les fouilles dans le palais nord-ouest de *Nimrûd*, dont il avait déjà ouvert vingt-huit chambres, et dans la *ziggurat*, où il avait inutilement poussé deux tranchées jusqu'au centre, et où un tunnel pratiqué au niveau du roc ne donna aucun résultat. Ses travaux sur ce point aboutirent seulement à reconnaître que l'édifice était bâti sur plan carré et à découvrir, au niveau de la plate-forme du palais nord-ouest, une galerie voûtée, en briques crues, de cent pieds de long. Pourtant, en poursuivant le déblayement, il découvrit sur les faces est et sud de cette *ziggurat,* quatre chambres dont les murs étaient décorés de sculptures, et le sol pavé d'énormes dalles où sont gravées les annales d'*Ašur-nâṣir-apal ;* dans l'une d'elles était aussi la statue du même roi. Le palais nord-ouest fournit au contraire des objets en bronze (trépieds, chaudrons, armes), en verre et en ivoire, et un trône. Les fouilles poursuivies en même temps à *Ḳuyunǰiḳ* avaient amené la découverte d'une porte monumentale dans une butte de la ligne nord-ouest du mur d'enceinte, puis, dans le grand *tel*, de dix taureaux ailés, dont plusieurs couverts d'inscriptions de *Sin-aḫê-irba,* et surtout (dans les chambres XL et XLI du plan I de Layard), les premiers débris des archives ou de la bibliothèque d'*Ašur-bân-apal.* A la fin de cette seconde campagne (1851), il avait dégagé soixante et onze chambres, et retrouvé deux mille bas-reliefs et vingt-sept portails plus ou moins décorés. Il estimait d'ailleurs lui-même qu'il restait beaucoup à faire, à *Ḳuyunǰiḳ* ainsi qu'à *Nimrûd.* Ne cherchant que les sculptures, Layard n'avait vidé complètement qu'un petit nombre de chambres : il découvrait seulement les dalles sculptées qui décoraient les murs, de sorte que beaucoup de petits objets peuvent n'avoir pas été mis

à jour ; quant aux salles dont les murs n'étaient recouverts que d'une légère couche de plâtre décorée de peintures, Layard les négligea presque complètement.

Au cours de cette seconde expédition, Layard visita ou sonda un certain nombre de ruines : *Lak*, à 4 heures de *Mauṣil*, près de *Baḥšîḳâ*, où il trouva un fragment d'inscription ; *Baḥšîḳâ*, où il découvrit des briques de construction au nom de *Sulman-Ašarid II*, et qui ne lui paraissait guère moins important que *Nimrûd ; Bâviân*, où Rouet venait de signaler les inscriptions de *Sin-aḫé-irba*. La butte de *Kešâf*, les ruines de **Moḥamur*, entre le sud du *Ḳaračoḳ-Dağ* et le Tigre, qu'il sonda rapidement ne donnèrent rien. Mais à *El-Ḳaṣr*, à **Gla* (*Ḳalʿah*), dans la plaine de *Šemâmyḳ*, il trouva des briques de construction au nom de *Sin-aḫé-irba*. Dans le *Sinjâr*, il interrogea sans succès les *tels* de *Abû-Ḫamura, Tel-*Ermah, Boraij*. A *Arbân*, sur le *Ḫâbûr*, il vit deux taureaux ailés à tête humaine. découverts par la rivière : ils portaient l'inscription : *Ekal ⁿMušezin* ^{ilu} [signes cunéiformes], palais de *Mušezin-*^{ilu}*Nusku* (?)[1]. Trois semaines de fouilles mirent au jour une seconde paire de taureaux, un lion, un bas-relief avec une figure humaine, un scarabée égyptien de la XVIIIe dynastie. A trois heures d'*Arbân*, il signala la butte de *Šeddâdî*, puis celle de *Šemisânî*, et, vers l'est, *Maḫlaibiyeh* et *Tel-Kaukab ;* enfin, en rentrant sur *Mauṣil, Abû-Mâriya* et *Tel-'Aʿfar*.

Dans une nouvelle tournée, Layard découvrit à *Gunduk*, au nord-ouest d'*Akra*, des bas-reliefs rupestres de style assyrien, et, à *Van*, quelques inscriptions qui avaient échappé à Schulz. Enfin, cette expédition se termina par une visite aux ruines de la Babylonie, au cours de laquelle Layard, explora aux environs de *Bağdâḍ*, quelques *tels* sur la rive est du Tigre, et notamment *Tel-Moḥammed* (palais de *Ḫammurabi*), près de *Gerârah*,

1. En supposant que l'inscription porterait un signe [signes cunéiformes] détérioré, ou mal lu par Layard.

où il trouva des balles de bronze creuses avec inscriptions, et quelques terres cuites. Au *Birs-Nimrûd* et à *El-Uḥaimir*, il recueillit quelques briques de *Nabû-kudurri-uṣur*, et, dans le *Muḳallibeh*, des fragments de sculpture. Il nota la butte d'*Ariana*, sur la rive ouest de l'Euphrate, en face du *Muḳallibeh*. A *Nuffar*, il ne trouva que des briques d'*Ur-Gur* et des cercueils, et partit fort sceptique sur le succès des fouilles qu'on y pourrait faire. Au retour, il visita *Zibliyeh* et Ctésiphon, revint de là en Assyrie, où il découvrit à *Ḳalʿat-Sirgât* les fragments d'un prisme de *Tukulti-apal-Esarra I* (Tiglatphalasar), à *Nabî-Yûnus* des dalles sculptées portant le nom d'*Ašur-aḫê-iddin*, et une paire de taureaux ailés, enfin à *Šerîf-Ḫân* (ancienne *Tarbiṣu*), trois milles au nord de *Ḳuyunjik*, des briques de *Šarrukin*, un temple de *Nergal* construit par *Sin-aḫê-irba*, et un palais d'*Ašur-aḫê-iddin*.

Tandis que les fouilles exhumaient l'art et la littérature de l'Assyrie, l'exploration topographique et archéologique de la Chaldée et de la Perse se poursuivait. En 1844, Jones, « commander Indian Navy and surveyor in Mesopotamia », et Rawlinson profitèrent d'un voyage qu'ils firent comme membres de la Commission pour la délimitation de la frontière turco-persane, afin d'étudier les ruines de *Ḳaṣr-i-Šîrîn*, *Dukkân-i-Dâvud*, et les ruines d'un temple du feu à **Surḫi-Dizr*. Ils se rendirent à *Behistûn* (cf. pp. 21-22), où Rawlinson revit ses copies de l'inscription de Darius, à *Ṭâḳ-i-Bustân*, enfin à *Yassin-Tepe*, sur le **Tagrud*, au sud de *Suleimâniyeh*, qui leur parut présenter les caractères d'une ruine babylonienne. — En 1846, Jones remonta le Tigre en bateau à vapeur jusqu'au *Nahr-Ḥafî*, au-dessus de *Tekrît*, et remarqua auprès de *Samarrâ* les buttes de **Mašûḳeh*, où il crut reconnaître une ruine babylonienne; au nord, *Tel-*Alij*, et, à l'est de *Dûr*, *Tel-Banât*, tous deux semblables, dit-il, aux *tels* de Syrie. — En 1850, il étudia le Mur Médique, aux environs du Tigre, *Tel-Ibrâhîm*, déjà signalé

par Rawlinson[1], les ruines de *Sûḳ*, sur la rive droite du Tigre, entre *Baġdâḍ* et *Suwaidiyeh* (*Ḥân Tarmiyeh*), *Ḥarbeh*, site probable d'une ville antique sur la rive droite du Tigre, au sud du Mur Médique, *Al-Alt et *J̌ibbareh*, *Ḥâ'iṭ-el-Abyaḏ*, au nord du Mur, *Tel-Ḍahab*, en face de l'embouchure de l'*Adem*, et à côté *Tel-Manǰûr*, où il crut reconnaître l'emplacement d'Opis. — Enfin, au cours de l'année 1852, il dirigea ses recherches vers l'Assyrie, dans la région comprise entre le Tigre et le Zâb supérieur, et releva la position de nombreux *tels*, *Tel-Kimeh*, *Tel-es-Sabt*, *Ḥazneh*, *Ḳaramles*, *Fâḏiliyyeh*, **Beiboḫ*, **Neǰmoḳ*, *Tel-*Tameḳ*, *ʿAbbâsiyeh*, *Tel-Yara*, **J̌ittel*, *Tel-*Billa*, *Šerîf-Ḫân*, où Rawlinson fit faire quelques sondages, et où l'on découvrit un temple fondé par *Sin-aḫê-irba*, *Baʿwirâh*, *Beiṣan*, *Rešîdiyyeh*, *Ḳubbeh*, *Balawât* ou *Ḳara-Tepe*, sur la route de *Ḳara-Ḳuš* à *Nimrûd*. Le premier, il étudia en détail la topographie de Ninive et de *Nimrûd*.

Un habitant de *Nabî-Yûnus*, ayant trouvé un taureau ailé, en creusant dans sa maison, le wali de *Mauṣil*, Ḥilmî-pacha, dans l'espoir de découvrir quelque trésor, entreprit des fouilles (1852) qui amenèrent la découverte d'une inscription de *Sin-aḫê-irba*, mais furent abandonnées au bout de huit ou neuf mois.

Membre de la Commission de délimitation de la frontière turco-persane, William Kennet Loftus, se rendant de *Baġdâḍ* à *Baṣrah* (décembre 1849), visita un grand nombre de localités où les traces de l'antiquité sont souvent très apparentes : *Serfiyeh*, à l'est de *Ḥilleh*, *Zibliyeh*, *Nuffar*, *Bismiya*, *Farâ*, où les menus objets abondent à la surface, **Šḳyer* et les buttes qui sont à 5 milles et 8 milles de là, *Berhain*, à sept milles au sud de *Diwâniyeh*, *Ḥammâm*, au nord de *Warḳah* et à l'ouest de *J̌ôḫâ*, *Wafrî*, *El-*Azrah* et* *Wašî*. A *Ḥammâm*,

1. *Commentary on the cuneiform inscriptions*, 1850, p. 77, note 1.

il trouva une statue de diorite, en trois fragments couverts d'inscriptions effacées en partie, qui fut envoyée en Angleterre, avec une autre statue, découverte en 1854, à *Jôḫâ; Ḥammâm* lui parut mériter des fouilles prolongées. De *Tel-ʿÎd*, il se rendit à quatre milles de la rive est de l'Euphrate, à *Warkah*, dont les ruines centrales sont entourées d'un mur de 5 milles et demi de circonférence, en dehors duquel se trouvent encore jusqu'à trois milles vers l'Est, de nombreuses buttes, comme celle de **Nuffaiyi*, haute de 90 pieds, et où il trouva des tablettes de l'époque d'Antiochus et de Séleucus. *Senkereh*, dix milles au sud-est de *Warkah*, *Mukayyar*, où les buttes se succèdent sur une longueur d'un demi-mille, et où il trouva des briques et un bloc de granit noir avec inscription, *Abû-Sahrain*, vers le sud-est, *Sûk-es-Suyûḫ*, et les *tels* que l'on aperçoit à l'ouest, **Mal-Battuš*, *Šan-el-ʿAbd*, *Muṣbaḥ*, *Tel-el-Laḥm* furent ses dernières étapes avant *Baṣrah*. — Il revint quelque temps après fouiller pendant trois semaines à *Warkah*, et réussit à enlever, en les entourant de papier mouillé, les trois premiers cercueils d'argile qui soient parvenus entiers au British Museum. En 1854, il entreprit, en ce même point, pour le compte de l'*Assyrian excavation fund*, des travaux plus importants, au cours desquels il sonda : un tumulus de 200 pieds carrés et de 100 pieds de hauteur, le *Buwariyyah* (natte de joncs), sans toutefois découvrir les cylindres qu'il cherchait; une autre butte, le *Wuswâs*, où il rencontra des colonnes semi-cylindriques en briques, et au sommet duquel il dégagea six chambres. Le *Buwariyyah*, dont les briques portent les noms d'*Ur-Gur* et de *Sin-Gâšid*, est entouré d'un mur de briques au nom de *Marduk-apal-iddina*. A l'angle sud, les murs d'un édifice étaient décorés de clous en argile dont les têtes jaunes, blanches ou rouges, formaient des carrés, des triangles, des zigzags, des bandes. Au sud, Loftus découvrit une colonne de basalte sur laquelle était sculpté un soldat armé de la lance; au coin de la

plate-forme Est du *Buwariyyah*, une quarantaine de tablettes d'argile crue de l'époque comprise entre les règnes de *Nabû-apal-uṣur* (Nabopolassar) et de Darius; au nord, des briques avec inscriptions en relief de Cambyse; à un mille au sud-est, une chambre remplie de fragments qui trahissent l'influence grecque, et un chapiteau avec figure à coiffure sassanide; en O et en G de son plan, presque à la surface du sol, des tablettes couvertes d'écriture, enfin un fragment d'inscription himyarite. Il rencontra dans la plupart des buttes des piles de cercueils en terre cuite, descendant parfois jusqu'à quatre-vingts pieds de profondeur. Après trois mois de fouilles, vu l'importance des ruines, il jugeait que *Warḳah*, était « unexplored ».

Avant d'entreprendre cette seconde campagne à *Warḳah*, Loftus avait travaillé : à *Senkereh*, où les ruines de l'époque babylonienne ne sont pas, comme à *Warḳah*, enfouies sous les débris de civilisations postérieures, et où il trouva, dans la *ziggurat*, deux cylindres de *Nabû-kudurri-uṣur*, dont un en excellent état, des briques de *Ḫammurabi*, *Nabû-nâid*, *Burnaburiaš*, *Ur-Gur* et Cyrus, et une tablette arithmétique; à *El-Uḫaimir*, qui lui fournit des inscriptions de *Ḫammurabi* et de *Nabû-nâid;* à *Tel-Sifr*, dont il rapporta des objets en bronze et des tablettes de *Ḫammurabi* et de *Samsu-iluna*. Avec le colonel Williams, il avait dégagé, en 1851, un certain nombre de colonnes dans le *tel* nord-ouest de Suse, et, reprenant les fouilles en 1852, après un an d'interruption, il avait déblayé complètement ce palais et retrouvé les chapiteaux ornés de taureaux, une inscription trilingue d'Artaxerxès Mnémon, et des bases de colonne avec inscriptions du même, des vases d'albâtre dont plusieurs avec inscriptions trilingues, une inscription grecque de Pythagoras à la mémoire d'Arrénéidès, gouverneur de la Susiane, et environ deux cents figures de terre cuite.

Les fouilles de *Ḫorsâbâd* avaient été abandonnées en 1844, alors qu'elles étaient encore très loin d'être ache-

vées. V. PLACE, nommé consul général à *Mauṣil,* avec mission de les reprendre, les poursuivit activement pendant quatre ans (de 1851 à 1855), au bout desquels le palais était complètement dégagé, ainsi que le mur d'enceinte et sept portes monumentales. Mais la ville presque entière restait intacte sous l'argile qui la recouvrait. Place avait mis à jour un grand nombre de sculptures sur pierre et d'objets en bronze et en terre cuite, qui furent chargés sur quatre *keleks* et une barque. Malheureusement, deux de ces *keleks* et la barque furent coulés par les Bédouins à *Kurna,* quelques kilomètres au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate. — Tout en dirigeant les fouilles de *Ḫorsâbâd,* Place s'était livré à une exploration des ruines voisines, dont le récit ne forme pas la partie la moins intéressante de son livre sur *Ninive et l'Assyrie*. Il avait remarqué que les *tels* coniques n'ont jamais rien donné aux fouilleurs, et que les plus productifs sont les *tels* peu élevés, à surface unie et à flancs escarpés. Il examina *Bâḳâfâ, tel* de 116 mètres sur 76, à huit kilomètres de *Ḫorsâbâd,* et, tout près de là, *Tel-eḍ-Ḍahab,* où les paysans découvrirent du bois calciné, en extrayant de la pierre d'un mur de soutènement ; *Tel-Iskoḟ,* où il découvrit quelques poteries ; **Ǐigan,* au bord du Tigre, formé de deux éminences, dont l'une a 300 mètres sur 200, où il vit plusieurs lits de pierre de taille, et qu'il recommandait à l'attention de ses successeurs ; *Tel-*Girgok,* 152 mètres sur 123 ; *Gerepane,* où il trouva une brique d'un roi de Ninive inconnu ; *Sîmêl;* au nord-ouest de **Maltaï, Dulab,* 260 mètres sur 102, fragments de mortiers et de pilons ; à 3 heures nord-est de *Ḫorsâbâd,* *Gerembarek ; Bâviân ;* au sud-ouest de *Ḫorsâbâd, Tel-Keif ;* entre *Tel-Keif* et le Tigre, un palais, où, dit-il, les Anglais ont trouvé des objets d'art de l'époque de Sardanapale VI ; entre *Ḳuyunjiḳ* et *Nimrûd, Selâmîyeh ;* au sud-est de *Ḫorsâbâd, Baḫšîḳâ ;* entre *Baḫšîḳâ* et *Ḫorsâbâd, Fâḏiliyyeh* et *Beiṣân ; Ḳaramles,* où il trouva des briques de *Šulman-Ašarid* et de *Šar-*

rukin, à 2 mètres de profondeur; *Ḳara-Ḳuš;* entre *Ḳara-ḳuš* et la rive droite du *Zâb, Barṭellâ, Tel-Ḫazneh, Ḥamza, *Ḫod-Elias, Tel-Leben,* où des fouilles seraient probablement fructueuses, *Tel-*Šenef; Erbîl,* l'antique *Arba-ilu* avec son fameux sanctuaire d'*Ištar*; à deux heures d'*Erbîl, Šemâmyk,* et six heures plus loin *Tel-*Amar; Ḫammâm-ʿAlî; Tel-Agûb,* fragments de briques assyriennes; *Sulṭan-ʿAbdallâh,* sans intérêt; *Tel-*Hatrub,* avec un palais à cheval sur l'enceinte, comme à *Ḫorsâbâd; Tel *Ergubba, *Tel-Čula.* L'ouvrage dans lequel Place a raconté ses fouilles forme encore aujourd'hui le meilleur guide du fouilleur en Mésopotamie.

Pendant que Place faisait en quelque sorte la carte archéologique de l'Assyrie, une expédition française, composée de F. Fresnel, ancien consul à *Ǯeddah,* F. Thomas, architecte, et J. Oppert, alors professeur au lycée de Reims, et pour laquelle l'Assemblée nationale, sur la proposition du ministre Faucher, avait voté, le 8 août 1851, une somme de 70,000 fr., étudiait les ruines de la Babylonie (1852-1854). Après avoir vu les inscriptions du *Nahr-el-Kelb* (Syrie), et visité les fouilles de Place à *Ḫorsâbâd,* elle examina Babylone, le *Ḳaṣr,* qu'Oppert identifiait avec le grand palais de Diodore, et où il trouva des fragments d'un cylindre de *Nabû-kudurri-uṣur,* et des briques vernissées qui semblent provenir d'une frise d'animaux ou d'une scène de chasse; *Tel ʿAmrân-ibn-ʿAlî,* qui représentait pour lui les jardins suspendus, et où l'on découvrit des statuettes de « Vénus mammifera », des fragments de cylindre et des tablettes astrologiques, *Bâbil,* qui serait le tombeau de Bélus, le *Birs-Nimrûd* étant Borsippa et le temple de Bélus[1]. *El-Uḥaimir* (temple de Nergal), composé de *El-Bender* et de *El-Ḫazneh* (ancienne *Kutha); Abû-Ǧozaylat, *Šetai-*

1. Fresnel, dans ses lettres à Mohl, a émis et soutenu longuement l'étrange avis que cette construction énorme n'aurait été destinée qu'à procurer aux prêtres de Bêl des nuits fraîches et sans moustiques.

teh, une heure et demie au nord-ouest de *Hilleh; Ġazâleh,* une demi-heure au sud-sud-est de *Setaiteh, Maṣalib;* **Mohayzim,* une heure au nord-nord-ouest de *Ḥilleh; El-Beḥḥ* ou *El-Baḥuḥ,* une heure et demie au nord-ouest d'*Abû-Ġozaylat;* **Adwat,* une heure au sud-sud-est de *Ḥilleh;* enfin l'enceinte même de Babylone, sur laquelle on discutait depuis longtemps, et qui fut déterminée pour la première fois. À *Zaʿleh,* près de *Hindiyeh,* sur la rive gauche de l'Euphrate, à la hauteur de *Ḫân-Moḥawwil,* on découvrit un texte de *Marduk-nâdin-aḫê;* à *ʿAḳarḳûf,* des briques de *Kurigalzu,* qui invitent à identifier cette localité avec *Dûr-Kurigalzu.* Les antiquités réunies par l'expédition se perdirent le 23 mai 1855, dans le Tigre, en même temps qu'une partie de celles qu'avait découvertes Place (v. p. 39).

Muḳayyar, visité en 1849 par Loftus, fut en 1854 fouillé sommairement par TAYLOR, consul d'Angleterre à *Baṣrah.* Il attaqua d'abord la *ziggurat,* et reconnut que les briques du premier étage étaient jointes au bitume, celles du second étage à la chaux ; une tranchée poussée vers le centre sur une longueur de trente-six pieds n'amena aucune découverte, mais au coin sud-ouest du second étage, à six pieds de la surface, Taylor découvrit un cylindre de *Nabû-nâid* placé debout dans une niche ménagée au milieu des briques, et successivement aux trois autres coins, à des profondeurs de 12, 6 et 2 pieds, trois autres cylindres du même roi. Il ouvrit en outre un certain nombre de tombes. En janvier 1855, il fit sans succès quelques recherches à *Abû-Sahrain,* où il faut toutefois noter qu'il trouva des traces de constructions dans lesquelles le marbre, le grès et le granit ont été employés ; à *Tel-el-Laḥm,* trois heures au sud de *Sûḳ-eš-Šuyûḫ,* il trouva une tablette avec inscriptions. Au delà du *Ḳasâ'im,* et parallèlement au *wâdî,* il signalait le district rocheux de *Ḥijârah,* ainsi appelé à cause des nombreux blocs de granit noir ou de diorite qui y abondent[1],

1. *JRAS.*, XV, 404.

et auquel on aurait peut-être dû penser avant d'imaginer que la pierre des statues de *Tellôḫ* provient du fond de l'Arabie ou du Taurus. — Taylor acheta en 1846 le prisme de *Sin-aḫê-irba* découvert, dit-on, en 1830 à *Ḳuyunǰiḳ*.

En 1854, Rawlinson fouillait ou faisait fouiller par Joseph Tonietti le *Birs-Nimrûd*, où il découvrait, aux angles sud et est du troisième étage, à la hauteur de la dixième couche de briques, les cylindres de *Nabû-kudurri-uṣur;* il dégageait la face sud-est et les coins, et recommandait la face nord-est aux futurs archéologues. Dans un mémoire publié en 1857, il signalait la découverte à *Bender-Bušir,* sur le golfe Persique, de briques au nom de *Tirhakah,* contemporain de *Sin-aḫê-irba,* de *Šutruk-Naḫḫunta* et de *Kudur-Naḫḫunta*.

Un nouveau vase de Xerxès, à inscription quadrilingue, fut découvert en 1856 par Newton, dans le mausolée d'Halicarnasse.

En 1859, Selby publia la première carte à grande échelle (1 : 20.000) des ruines de Babylone.

Nommé consul d'Angleterre à *Diyâr-Bekir,* Taylor, en quittant la Chaldée pour le *Kurdistân,* ne renonça pas à la recherche des antiquités. Sur la rive droite du Tigre, non loin de l'embouchure du *Gueuk-Ṣu,* quatorze milles au sud-sud-est de *Diyâr-Bekir,* s'élève le vieux fort sassanide de *Kurḫ;* c'est au coin nord-est de cette ruine que Taylor découvrit en 1861 les monolithes d'*Ašur-nâṣir-apal* et de *Šulman-ašarid*. Aux environs, il nota les buttes de *Pumag,* de **Buttal-Tepe,* semblable au *Birs-Nimrûd*. *Miyâfârîkîn,* à mi-chemin entre *Diyâr-Bekir* et **Sert,* serait selon lui très antique. Au sud-est, il visita *Tel-*Mem,* les ruines sassanides d'*Arzen,* et *Tel-Biyât,* au sud de *Ḥasan-Keif,* sur la rive droite du Tigre. A *Eggil,* huit heures au nord de *Diyâr-Bekir,* près de l'**Arġâneh-Maʿden,* il découvrit sur des rochers une stèle avec inscription cunéiforme effacée; à *Bošat,* non loin du *Baṭman-Ṣu* et à l'est de **Heyni,* un bas-relief rupestre de style sassanide; à **Korḫar,* sur la rive gauche de **Sebene-*

Ṣu, la stèle d'un roi assyrien, et, dans la grotte voisine, des inscriptions de *Tukulti-apal-eṡarra I* et de *Ašur-nâṣir-apal;* à *Mûs*, une inscription vannique et plusieurs buttes qui lui semblèrent mériter une fouille; enfin à *Tel-Nuas*, trois quarts d'heure au nord-est de *Naṣîbîn*, des cylindres gravés babyloniens. Un nouveau voyage que Taylor entreprit en 1866 à travers l'Arménie, le *Kurdistân*, la Mésopotamie supérieure, intéresse moins les études assyriennes. Notons pourtant parmi les localités qu'il visita : *Duneiser* (ancienne *Tamnusia*), *Ras-el-ʿAîn*, sur le *Ḥâbûr*, *Veirân-Šehr*, *Tel-Bešme*, entre *Mârdîn* et *Veirân Šehr*, *Tel-*Mir-Sin*, au sud de *Diyâr-Bekir*, et *Ḳazuḳ-Tepe*, deux heures au sud-est de *Diyâr-Bekir*.

Les travaux exécutés dans l'isthme de Suez pour le percement du canal amenèrent, en 1866, la découverte d'une stèle bilingue (égyptienne et perse) à 12 kilomètres de **Šaluf*, 2 kilomètres à l'est du canal d'eau douce, à la hauteur du kilomètre 61 de ce canal, à 13 kilomètres de Suez.

Vers la même époque (1er mai 1866), le lieutenant anglais Bewsher envoyait de *Baǧdâḍ* une étude topographique sur la partie de la basse Mésopotamie comprise entre *Šeriyat-el-Beiḏâ* (dix milles au nord de *Baǧdâḍ*, sur le Tigre) et *Tel-Ibrâhîm*. Il décrivait *ʿAḳarḳûf; ʿAḳer-el-*Aǰedeh*, avec des constructions en briques cuites, à l'est de *Kuneyseh; ʿAḳer-el-Ǧerbî*, au nord-ouest, avec des constructions en briques crues; *Abû-Ḥabbah*, entouré d'un mur rectangulaire; *Deir*, trois milles au nord-est, avec son enceinte en quadrant de cercle; *Ǧazeliyat* et ses larges buttes, au nord du *Nahr-Malkah*, et, un demi-mille à l'est, *Muneyter;* Séleucie et Ctésiphon; *Ṭuwaibeh*, à l'est de la route de *Baǧdâḍ* à *Ḥilleh*, constructions en briques crues; *Tel-Ibrâhîm*, qui semble promettre des fouilles fructueuses.

En 1871, parurent les deux premières feuilles d'une carte, dont l'exécution avait été confiée à une Commission com-

posée de Selby, Collingwood et Bewsher,, et qui devait comprendre toute la Mésopotamie; elles en donnaient la partie comprise entre *Šeriyat-el-Beidâ* sur le Tigre et *Diwâniyeh* sur l'Euphrate, à l'échelle de 1 : 144.000, et un plan des ruines de Babylone au 1 : 28.800. Cette publication qui devait faire honneur à l'Angleterre fut malheureusement abandonnée.

Le chemin de fer de *Bağdâḏ*, dont la construction semble maintenant décidée, préoccupait déjà les Allemands il y a plus de trente ans. En 1872, le directeur des chemins de fer ottomans, Ressel, envoya l'ingénieur Černik faire en Mésopotamie les premières études. Bien que le relief du sol, la géologie et les ressources économiques fussent l'objet principal de ses recherches, Černik nota plus d'une observation dont l'archéologie assyrienne peut faire son profit. *'Aḳarḳûf*, Séleucie et Ctésiphon reçurent naturellement sa visite, mais il signala surtout *Tel-Moḥammed*, six kilomètres au sud-est de *Bağdâḏ*; **Ferejat*, à dix kilomètres au nord de *Bağdâḏ*, série de buttes qui s'étendent sur plusieurs milles le long du Tigre et qui lui paraissaient antérieures aux Sassanides; **Jemah*, entre **Gumayrah* et le canal de **Babušan*, les ruines de *Babušan*; **Timbeh*; **Kunjeki*; **Bedran*; au nord de *Dâvudiyeh*, **Sahunduk* et **Debauyeh*; les deux tumuli de *Baredân*, dans le *Zengâbâd-Dağ* (vallée de la *Diyâlah*); les ruines d'*Eski-Kifrî*, dans la vallée du *Kifrî*; de nombreuses ruines entre *Zengâbâd*, *Ḳyzilrabat* et *Baredân*; *Erbîl*, *Ḳaramles* et ses deux *tels*, dont le plus petit porte le nom de *Ḳuyun-Tepe*; les *tels* de *Šeiḫ-*Hamir*, *Ḫazneh*, *Abû-*Zuwâyah*; Ninive; **Dulub*, ruine importante près du **Dulub-Çay*.

Après le départ de Layard (v. p. 32), les fouilles de *Ḳuyunjiḳ* et de *Nimrûd* furent abandonnées pendant quelque temps. En 1872, Layard refusant de retourner en Assyrie sous les ordres de Rawlinson, Hormuzd Rassam, qui l'avait assisté pendant ses deux premières campagnes, fut chargé de reprendre les travaux. Il a

raconté lui-même comment il fouilla secrètement, la nuit, le coin nord du tel de *Ḳuyunjiḳ*, qu'un accord conclu entre Place et Rawlinson, avait réservé aux Français. Il y découvrit le palais d'*Ašur-bân-apal*, les cylindres contenant les annales de ce roi, les sculptures représentant la chasse au lion; dans la partie sud du *tel*, il découvrit l'obélisque en calcaire blanc d'*Ašur-nâṣir-apal*, une statuette avec dédicace d'*Ašur-bêl-kala*, la seconde partie de la bibliothèque d'*Ašur-bân-apal*, plusieurs milliers de tablettes et, parmi elles, la tablette de la légende de *Gilgameš* où est raconté le Déluge. A *Nimrûd*, il découvrit, à l'angle sud-est, le temple de *Nabû* avec quatre statues du dieu, et une stèle de *Šamši-Adad*, et, dans le palais central, des fragments d'un obélisque en basalte d'*Ašur-nâṣir-apal*; à *Ḳalʿat-Širgât*, deux nouveaux exemplaires du cylindre de *Tukulti-apal-Ešarra I*. A la fin de 1854, il rentrait en Angleterre. Nommé consul d'Angleterre à Aden, il refusa une nouvelle campagne, et fut remplacé par Loftus, qui fit quelques découvertes sans importance particulière, et Boutcher, qui dessina les monuments figurés et copia les inscriptions. Les fouilles furent ensuite interrompues pendant plusieurs années.

En 1873, G. Smith ayant publié la traduction du récit assyrien du Déluge, le *Daily Telegraph* lui confia une mission à l'effet de retrouver les fragments qui manquaient encore, et le succès d'une première campagne décida les « Trustees » du British Museum à fournir une subvention de 25.000 fr. pour de nouvelles recherches. Arrivé le 2 mars à *Mauṣil*, Smith acheta au consul de France une tablette avec inscription de *Adad-Nirâri*, provenant de *Ḳalʿat-Širgât*. Pendant que l'ambassade anglaise de Constantinople s'employait à lui obtenir un firman, il visita *Nimrûd*, *Ḳalʿat-Širgât*, Babylone (*Ḳaṣr*, *ʿAmran-ibn-ʿAlî*, *Birs-Nimrûd*, *El-Uḥaimir*) et *Tel-Ibrâhîm*. Il revint au commencement d'avril à *Mauṣil* et en repartit aussitôt pour fouiller à *Nimrûd*. Suivant lui, le palais nord-ouest est d'*Ašur-nâṣir-apal*; *Šulman-aša-*

rid II a construit le palais central et la base du palais sud-est, dont les chambres supérieures sont d'*Adad-Nirâri III*, ainsi que le temple de *Nabû; Tukulti-apal-ešarra III* a restauré ou agrandi le palais du centre; *Šarrukin* a restauré le palais nord-ouest; le palais sud-ouest date d'*Ašur-aḫê-iddin; Ašur-etil-ilâni* a reconstruit le temple de *Nabû*. Smith fouilla le temple de *Nabû*, où il trouva des doubles des inscriptions déjà connues de *Šulman-ašarid II* et d'*Ašur-etil-ilâni*. Il découvrit de nouveaux fragments des annales de *Tukulti-apal-Ešarra III*, chercha sans succès les cylindres de la tour à étages et trouva dans le palais sud-est des briques de *Šulman-ašarid II*. Le 4 mai, il quitta *Nimrûd* pour se porter à *Ḳuyunǰiḳ*. Au sud du *Ḫausar*, sur la route d'*Erbîl* et de *Baǧdâḍ*, il signala une double butte qui doit marquer une des entrées principales de Ninive et qu'il recommande à l'attention des fouilleurs. Sur le *tel* de *Ḳuyunǰiḳ*, entre le palais d'*Ašur-bân-apal* au nord, et celui de *Sin-aḫê-irba* au sud-ouest, s'élevaient quatre temples, dont deux à *Ištar*, un à *Nabû* et un à *Marduk*. C'est sur ce point que Smith trouva des inscriptions ou des briques de *Šulman-ašarid I*, fils d'*Adad-nirâri*, de *Tukulti-Ninip*, de *Šarrukin* et d'*Ašur-bân-apal*. Au centre du *tel*, il trouva une pierre noire avec texte de *Mutakkil-Nusku*, des inscriptions d'*Ašur-nâṣir-apal* et de *Šulman-ašarid II*. A l'est des temples, des briques de construction au nom de *Tukulti-apal-Ešarra III* marquent l'emplacement d'un palais de ce roi. Au coin sud du palais nord, Smith déterra de nombreuses tablettes, des inscriptions d'*Ašur-bân-apal*, et une copie faite sous son règne d'une inscription d'*Agumkakrime*, un syllabaire à quatre colonnes, des fragments de la sixième tablette de la légende de *Gilgameš*, de la chronique babylonienne et du canon assyrien des éponymes; au nord du même palais, trois mille fragments de la bibliothèque, de nombreux fragments qui se répartissent entre l'époque d'*Ašur-riš-iši* et d'*Ašur-bân-apal*, et un fragment d'as-

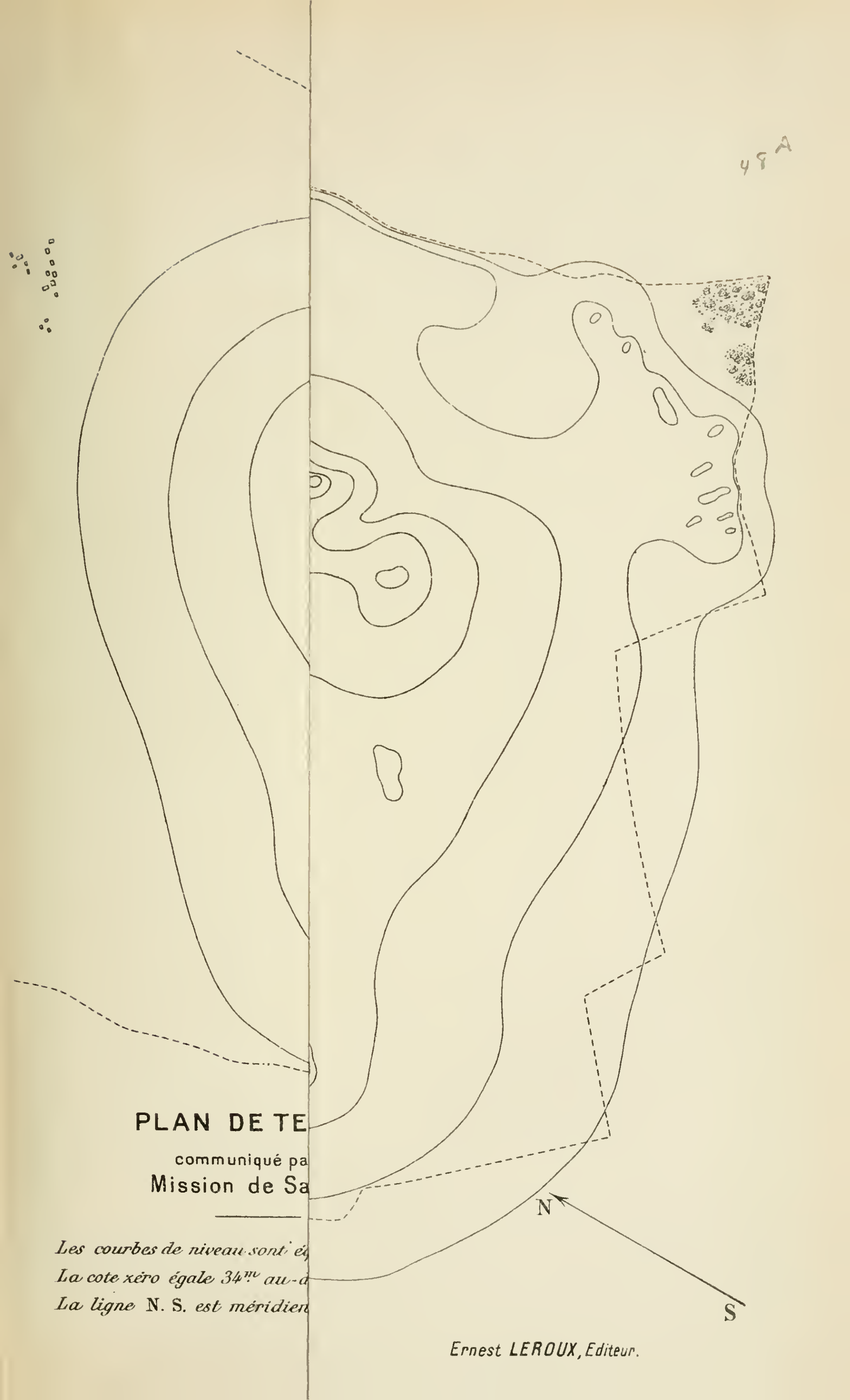
trolabe ; dans le palais du sud-ouest, des fragments d'un prisme octogonal de *Šarrukin* (expédition contre *Ašdod*) ; enfin, entre les palais nord et sud-ouest, des fragments de cylindre de *Sin-šar-iškun* et des briques de *Tukulti-Ninip* et de *Šulman-ašarid*. Il inspecta rapidement *Ḥammâm-ʿAlî* et le *tel* de *Ḳalaṭa* sur la route de *Ḥorsâbâd*. Smith calculait qu'il ne restait pas moins de 20.000 fragments de la bibliothèque à découvrir, et que trois ans de travail et une somme de cinq mille livres suffiraient pour mener à bien cette tâche. Il estimait que le centre et l'est du *tel* de *Ḳuyunǰiḳ* devaient contenir les ruines les plus anciennes.

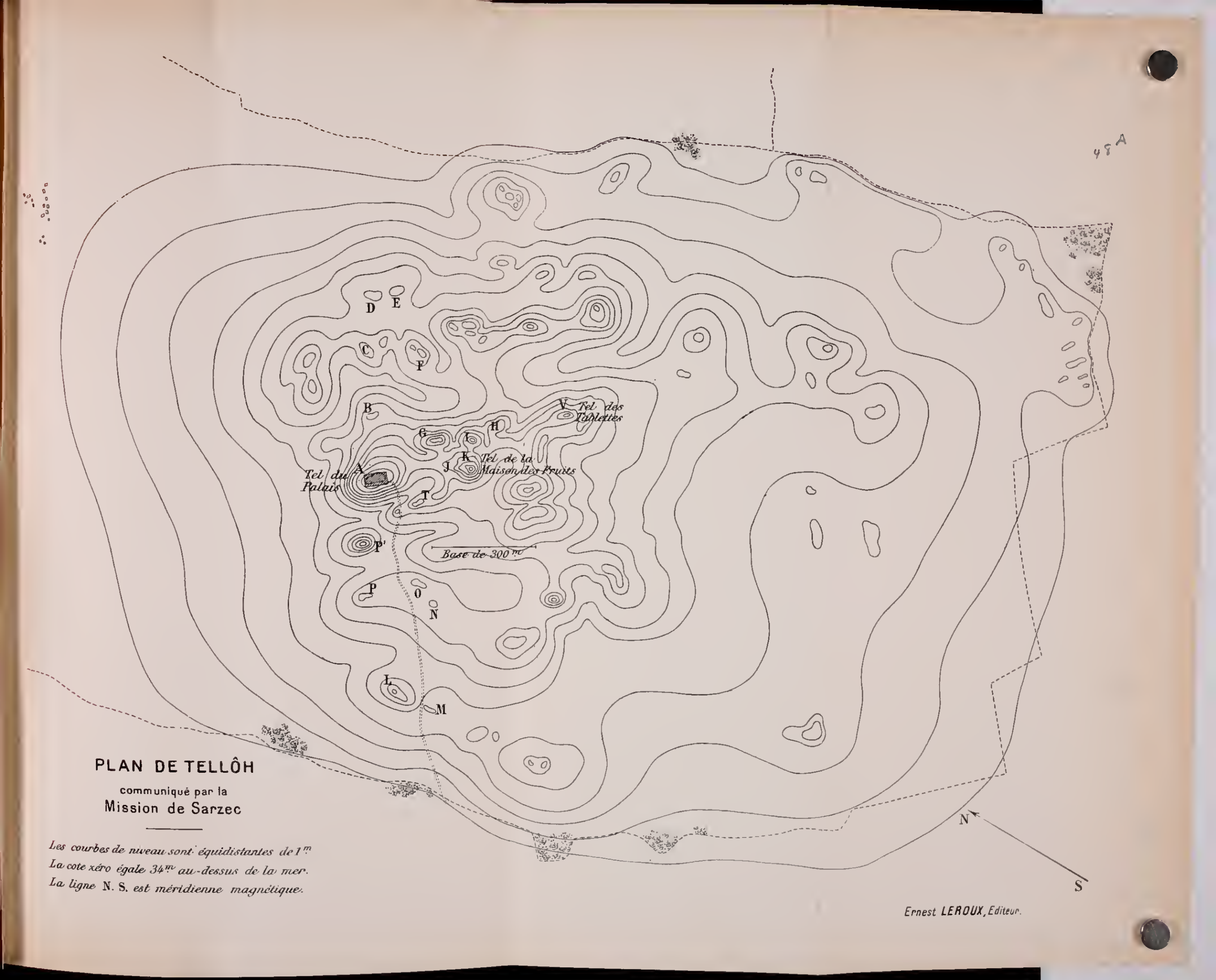
Smith étant mort de fatigue et d'épuisement à Alep, le 19 août 1876, au retour d'une troisième campagne, Rassam reprit (1877-1878) les fouilles à *Ḳuyunǰiḳ*, où il trouva de nouveaux fragments de l'histoire synchronique et de la légende de *Gilgameš*, un sabot de bœuf (?) avec texte relatif aux présages, et un cylindre intact d'*Ašur-bân-apal*, et au palais sud-est de *Nimrûd*, où il dégagea un temple de l'époque d'*Ašur-nâṣir-apal*. A *Balawât* (l'antique *Imgur-Bêl*), près de *Ḳara-Ḳuš*, il découvrit deux portes de bronze de l'époque de *Šulman-ašarid II*, un temple avec un autel de marbre à 5 marches, et, à l'entrée, un coffre de pierre avec deux inscriptions d'*Ašur-nâṣir-apal*. A *Ḳalʿat-Širğât*, il retrouva une inscription de *Pudil*.

En 1875-1876, les Arabes trouvèrent à *J̌umǰumah*, non loin de *Ḥilleh*, une série de tablettes, qui représentaient la comptabilité de *Egibi* et de ses fils et successeurs, depuis l'époque de *Nabû-apal-uṣur* jusqu'à celle de Darius. Elles furent achetées par Smith.

La mission astronomique allemande, chargée d'aller étudier en Perse le passage de Vénus sur le soleil (1874), fut doublée d'une mission archéologique dirigée par Andréas. Stolze, membre de cette mission, qui dura quatre ans, fit d'abord un relevé photogrammétrique de Persépolis, et des voyages à *Firuz-Âbâd*, **Fasa* et *Dârâb*,

pour déterminer l'emplacement de Pasargade. Au commencement de 1876, il rejoignait à *Bender-Bušir* Andréas, qui depuis deux ans y avait découvert une série de briques de construction avec inscriptions cunéiformes. Après un voyage à *Šâpûr* et à *Nûbendejân*, il revint à Persépolis où les fouilles exécutées en 1877 par le gouverneur de *Fârs*, *Ḥajjî Muʿtamad-ad-daulah Farhâd Mîrzâ*, l'obligèrent à faire un nouveau relevé de la plate-forme. Outre le plan de Persépolis, on trouve dans l'ouvrage de Stolze des photographies du palais sud-est, des palais de Xerxès, d'Atarxerxès III et de Darius, de la salle des cent colonnes, de trois tombeaux, de la salle de Xerxès et des propylées; d'*Isṭaḫr* (relief sassanide et inscription pehlvie de *Naḳš-i-Rajab*, tombeaux, autel du feu, reliefs sassanides de *Naḳš-i-Rustam*, porte, palais, inscription pehlvie de *Ḥajjî-Âbâd*); de Pasargade (tombeau de Cyrus, maison des mages, relief de Cyrus, piliers avec inscriptions trilingues de Cyrus, autel du feu, *Taḫt-i-Suleimân*); de *Šâpûr* (six reliefs sassanides); de *Barm-i-Dilak*, près *Šîrâz* (reliefs sassanides); de *Ṣaḥrây-i-Behrâm* (relief sassanide); de *Nûbendejân* (temple du feu). Les photographies de Stolze ne valent pas toujours les excellents dessins de Flandin et Coste.


48 A
PLAN DE TE
communiqué pa
Mission de Sa
Les courbes de niveau sont é
La cote zéro égale 34m au-d
La ligne N. S. est méridien
N
S
Ernest LEROUX, Editeur.



48 A
D
E
C
F
B
V Tel des Tablettes
H
G
I
K Tel de la Maison des Fruits
J
A
Tel du Palais
T
P'
Base de 300 m
P
O
N
L
M
N
S
PLAN DE TELLÔH
communiqué par la
Mission de Sarzec
Les courbes de niveau sont équidistantes de 1 m.
La cote zéro égale 34 m. au-dessus de la mer.
La ligne N. S. est méridienne magnétique.
Ernest LEROUX, Editeur.

CHAPITRE IV

DE SARZEC A MORGAN (1877-1902)

Fouilles de Sarzec à *Tellôh*, 1877-1900. — Voyage de Sachau en Syrie et en Mésopotamie, 1879-1880. — Fouilles de Rassam en Chaldée (*Abû-Ḥabbah*, *Tel-Ibrâhim*, Babylone), 1879-82. — Löytved et les inscriptions de *Nabû-kudurri-uṣur* au *Nahr-el-Kelb*, et d'*Ašur-bân-apal* à *Tarṭûs*, 1882-1885. — Carte des ruines de Babylone par Kiepert, 1883. — Pognon découvre les inscriptions babyloniennes du *Wâdi-*Berisa*, 1883. — Dieulafoy en Perse et à Suse, 1881-1886. — L'expédition Wolfe en Babylonie, et les fouilles de l'Université de Pennsylvanie à *Nuffar*, 1884-1902.— Fouilles de Koldewey à **Surğul* et à *El-*Hibba*, 1887.— Découverte de tablettes babyloniennes à *El-Amarna*, 1887. — Les fouilles allemandes de *Zenjîrli* et la stèle d'*Ašur-aḫê-iddin*, 1888. — *Tel-el-Hesi*, 1890-1892. — Mission de Morgan en Perse, 1889-1891. — Berger à *Zohâb*, 1890. — Pognon et le pays d'*Ašnunak*, 1892. — Mission de Chantre en Cappadoce, 1893. — Oppenheim en Mésopotamie, 1893. — Fouilles de Scheil à *Abû-Ḥabbah*, 1894. — Stèle de *Nabû-nâid* au *Muḳallibeh*, 1895. — Voyage de Sachau en Mésopotamie et fouilles allemandes à Babylone, 1897-1902. — Découvertes en Arménie : Reynolds, 1877; Rassam, 1880 ; Mesrop Sembatiantz, Wünsch, 1883; Lynch, 1893-1898; Belck et Lehmann, 1898-1899; Basmadjian, 1887-1901. — Second voyage d'Oppenheim, 1899. — Morgan et la Délégation française en Perse, 1897-1902.

A la suite des découvertes de Botta à *Ḫorsâbâd*, l'attention des archéologues s'était portée pendant plusieurs années presque exclusivement sur l'Assyrie; c'est entre le Tigre et le *Zâb* que les fouilles importantes avaient été entreprises. Les recherches de Loftus, de Taylor et de Rawlinson à *Warḳah*, à *Muḳayyar* et au *Birs-Nimrûd* n'étaient guère autre chose que des sondages assez rapides : les résultats n'en étaient certainement pas dépourvus d'intérêt; mais, à part quelques briques de construction, les documents découverts ne nous renseignaient guère que sur le second empire babylonien, de *Nabû-apal-uṣur* à *Nabû-nâid;* et l'art baby-

lonien, où l'on supposait qu'il fallait chercher les origines de l'art assyrien, restait totalement inconnu. Lorsque E. de Sarzec, consul de France à *Massauah*, fut nommé à *Baṣrah*, en 1877, il entreprit aussitôt de chercher en Chaldée une ruine encore inexplorée, pour y tenter la fortune. Des indigènes lui signalèrent sur la rive est du *Šaṭ-el-Ḥay*, à 4 heures de *Warḳah*, une suite de monticules désignés sous le nom de *Tellôḥ*, répartis sur une longueur de six à sept kilomètres, et parmi lesquels gisaient, à la surface du sol, des statues en diorite. Sarzec vérifia facilement l'exactitude de ces indications, et deux courtes campagnes, du 5 mars au 11 juin 1877, et du 18 février au 9 juin 1878, lui donnèrent des résultats assez importants pour lui faire obtenir, à son retour en France, l'appui des Ministères. Ses premières trouvailles furent acquises par le Louvre au prix de 130.000 francs, pour lequel les Chambres votèrent en 1882 un crédit exceptionnel, et il put reprendre le 21 janvier 1880, avec une subvention du Gouvernement français et l'autorisation du Sultan, les travaux qu'il avait conduits jusque-là à ses frais et clandestinement. En trois mois, il découvrit neuf statues. Une quatrième campagne, du 12 novembre 1880 au 15 mars 1881, lui rendit encore une statue, deux têtes, et un grand nombre de petits objets. En même temps que le grand *tel*, où il avait découvert la plupart des statues, et qui est couronné par une construction de *Adad-nâdin-aḫê* (IIIe siècle avant J.-C.) faite avec des briques de *Gudea*, sur l'emplacement du temple *E-Ninnû*, Sarzec sonda dix-sept autres *tels* de moindre importance, qui tous donnèrent quelque résultat, entre autres : le *tel* B, un bronze agenouillé, à quatre paires de cornes, trouvé à l'un des angles, dans une logette en brique, deux plateaux en onyx et en albâtre, des briques au nom d'*Ur-Ninâ* et des bas-reliefs du même, un fer de lance, la masse d'armes de *Mesilim*, le vase d'argent d'*Entemena*, trois fragments de la stèle des vautours ; le *tel* H, une tête coiffée d'un turban et un

réduit en briques contenant un grand nombre de petites tablettes; le *tel* I, une corne de taureau en lames de bronze montées sur une forme de bois; le *tel* I' les cylindres de *Gudea;* entre J et K, la stèle des vautours; le *tel* M, un taureau couché et une tablette de pierre blanche avec inscription; le *tel* N, un taureau d'un fort beau style. Enfin Sarzec acheta à *Šaṭra* une tête en calcaire dur provenant de *Muiagareb* (*Um-el-ʿAḳârib*). Ces découvertes révélèrent aux assyriologues une période complètement ignorée, et des plus anciennes, de l'histoire politique et artistique de la Chaldée, celle des *patesis Ur-Ninâ* et *Gudea*. Elles marquent une date dans l'histoire des fouilles en *ʿIrâḳ*. Malheureusement elles ne furent ni continuées ni publiées avec toute la rapidité désirable. Onze campagnes, parfois très courtes, qui se succédèrent à d'assez longs intervalles jusqu'à la mort de Sarzec (1901), et dont il est encore impossible de faire l'histoire, ne semblent pas avoir fort avancé le déblayement de *Tellôḥ*. En 1897, Peters pouvait écrire : « Le travail de Sarzec à *Tellôḥ,* qui représente six saisons, ou à peu près, n'est probablement pas même la dixième partie de notre travail d'autant de mois.[1] » Et, ce qui est plus grave, trente ou quarante mille tablettes, découvertes en 1893 par Sarzec, furent dérobées en son absence par les Arabes, et dispersées aux quatre coins du monde.

Le voyage de Sachau en Syrie et en Mésopotamie (1879-1880) n'intéresse pas directement les études assyriennes, mais il mérite d'être signalé ici à cause des nombreuses données géographiques que le voyageur a recueillies sur la Mésopotamie septentrionale.

En 1879, Rassam (v. pp. 44-47) revint fouiller en Chaldée pour le compte du British Museum. A *Abû-Ḥabbah*, il découvrit sous le pavé d'asphalte d'une chambre, à trois pieds de la surface, un coffre en terre qui contenait une tablette en pierre de *Nabû-apal-iddin*, et, dans une

1. *Nippur*, t. II, pp. 111-112.

chambre voisine, deux cylindres en terre cuite de *Nabû-nâid*. *Deir*, à quelques kilomètres de là, fut également sondé, mais sans donner autre chose que quelques briques au nom de *Nabû-kudurri-uṣur*. — En 1881, Rassam trouva à *Abû-Ḥabbah* quatre ou cinq cents tablettes d'argile crue, qu'il réussit à sauver en les cuisant. Il supposait que la chambre voisine de celle où il avait trouvé le texte de *Nabû-apal-iddin* contenait également des documents historiques, mais il ne put enlever complètement le pavé d'asphalte. Il reprit les fouilles en mai 1882, et découvrit de 60 à 70.000 tablettes, plusieurs *kudurru*, et près de 36 cylindres de terre cuite. Après son départ, cent trente chambres sur trois cents restaient inexplorées. — Un sondage à *Tel-Ibrâhîm* ne donna guère que des briques de construction de *Nabû-kudurri-uṣur;* au *tel El-*Garaini*, entre *Ḥilleh* et *Tel-Ibrâhîm*, il trouva quelques tablettes; à *Tel-Dailam*, six milles au sud-est du *Birs-Nimrûd*, six milles au sud de *Ḥilleh*, quelques tablettes d'argile. A *Ǧumǧumah*, il découvrit un cylindre de Cyrus racontant la prise de Babylone; au *Birs-Nimrûd*, un palais de *Nabû-kudurri-uṣur* avec l'inscription de fondation, et, dans la plate-forme supérieure, une pièce de bronze avec dédicace de *Nabû-kudurri-uṣur* à *Nabû;* à *Ibrâhîm-el-Ḫalîl*, quelques tablettes d'argile. En l'absence de Sarzec, il alla, ainsi qu'il l'a écrit lui-même, fouiller trois jours à *Tellôḥ*, d'où il rapporta quelques objets. Au cours d'un de ses voyages de *Mauṣil* à Alexandrette, il visita quelques *tels* de la vallée du *Ḫâbûr*, *Fadǧamî* et *Šemisânî*, qui lui parurent mériter des fouilles, *Šeiḫ-Ḥammâd*, où il trouva des fragments d'une stèle royale assyrienne, enfin un *tel* dont il ne donne pas le nom, au confluent du *Ǧaǧǧaǧa* et du *Ḫâbûr*, où ses ouvriers trouvèrent quelques antiquités qui furent saisies. En Chaldée, comme en Assyrie, ses travaux ressemblent plus à un pillage qu'à une fouille scientifique.

Le consul de Danemark à Beyrouth, Löytved, auquel

on doit plusieurs découvertes archéologiques, signala à Sayce, en 1882, l'existence d'une inscription de *Nabû-kudurri-uṣur* au *Nahr-el-Kelb*, et, en 1885, estampa à *Tarṭûs* (Antaradus) une inscription d'*Ašur-bân-apal* en l'honneur de *Bêlit*.

Une carte des ruines de la Babylonie, entre *Tekrît* et *Ḳut-el-Amâra*, le *Nahr *Seklawiyeh* et le *Šaṭ-er-*Rumahiyeh*, fut publiée par Kiepert en 1883, d'après les travaux de Selby, Bewsher, Collingwood et Jones (v. pp. 35-43).

Deux inscriptions de *Nabû-kudurri-uṣur*, malheureusement très mutilées, ont été copiées, en 1883, par Pognon, à 2 heures au nord du *Wâdî-*Berisa*, dans le Liban.

Les monuments achéménides et sassanides de la Perse, tant de fois décrits et dessinés, furent visités en 1881 par M. Dieulafoy : *Taḫt Mâder-i-Suleimân*, *Naḳš-i-Rustam*, *Mesjid Mâder-i-Suleimân*, Persépolis, *Sarvistân*, *Firûz-Âbâd*, *Ferrâš-Âbâd*, Ctésiphon, *Eivân-i-Kerḫah*, *Naḳš-i-Rajab*, *Šâpûr*. De 1884 à 1886, Dieulafoy fouilla à Suse l'*apadâna* d'Artaxerxès Mnémon, et rapporta au Louvre la frise des archers et quelques morceaux d'architecture achéménide.

Les États-Unis d'Amérique, restés jusque-là étrangers à l'exploration de la Mésopotamie, débutèrent en 1884 avec une expédition subventionnée par Miss Wolfe, et composée de H. Ward, J. R. S. Sterrett et J. H. Haynes. Elle visita *Abû-Ḫabbah, Tel-Ḳrênî, Bâbil, Ibrâhîm-el-Ḫalil, Birs-Nimrûd,*Zibliyeh, Nuffar,Bismiyah, Ḥammâm, Dahar,*Fâra, Jôḫâ, Um-el-ʿAḳârib, Šaṭra, Tellôḥ, Tel-el-*Hibba,*Surǧul,Mukayyar,Abû-Berdi,Samawa, El-Ḫudr, Warkah, Diwâniyeh, Ḥilleh, Kerbelâ, Tel-Ibrâhîm, ʿAḳarḳûf, *Sefeira, Anbâr, Ramadiyeh,*Hit.* Sur le rapport de cette expédition et le conseil de divers assyriologues, l'Université de Pennsylvanie entreprit de fouiller les ruines de *Nuffar*, l'antique *Nippur*. De généreux donateurs, et principalement Clark, banquier de

Philadelphie, fournirent les fonds nécessaires à l'entreprise, soit plus de 70.000 dollars, au 15 mai 1887. En janvier 1889, la première mission, composée de PETERS, HILPRECHT, HAYNES et HARPER, était à *Bağdâḍ*, d'où, après avoir visité *Abû-Ḥabbah*, *Bâbil*, **Homeira*, *Ḳaṣr, ʿAmrân*, *J̌umǰumah*, *Muḳallibeh*, *Birs-Nimrûd*, *Ibrâhîm-el-Ḫalîl*, elle arriva à *Nuffar*. Les fouilles commencèrent aussitôt. Pendant qu'elles se poursuivaient, la mission visitait les ruines voisines, *Delehem*, *Abû-Erîǰ*, *Tellôḥ*, *Jôḫâ*, *Bismiya*. Cette première campagne, marquée par des recherches dans le temple de *Bêl* et la découverte d'un palais parthe, donna plus de deux mille documents, dont trois du règne d'*Ašur-etil-ilâni*, un fragment de barillet de *Šarrukin*, un moule à briques de *Narâm-Sin*, un fragment de *Lugal-zaggisi* et une pierre de seuil de *Kurigalzu*. Malheureusement, elle fut interrompue (15 avril 1889) par des difficultés avec les Arabes, qui mirent le feu au camp. Les fouilles furent reprises l'année suivante, et cette fois avec un plein succès. Dans cette seconde campagne, dirigée par Peters et Haynes, de janvier à mai 1890, on découvrit des archives de l'époque cassite, plus de huit mille tablettes et objets divers, dont 3 moules à briques et 3 pierres de seuil de *Šargani-šar-ali*, 1 moule à briques de *Narâm-Sin*, 61 fragments de vases d'*Âlušaršid*, 2 fragments de vases d'*Entemena*, plusieurs fragments de vases de *Lugal-kigubnidudu* et de *Lugal-zaggisi*, deux pierres de seuil de *Bur-Sin II*. La troisième campagne, dirigée par Haynes, secondé pendant quelques mois par l'architecte J.-A. Meyer, d'avril 1893 à février 1896, avec une interruption de deux mois seulement, étendit les recherches hors du temple de Bêl aux ruines voisines, et amena la découverte de 21.000 tablettes et objets divers, parmi lesquels des contrats de l'époque de *Dungi*, de Darius II et d'*Artaxerxès*; des briques de *Sargani-šar-ali*, de *Narâm-Sin* et de *Dungi*, 15 moules à briques de *Šargani-šar-ali* et un de *Narâm-Sin*, un torse de statue

en diorite avec inscription, une tablette votive d'*Ur-Enlil,* trois blocs de marbre de *Lugal-kigubnidudu,* soixante fragments de vases d'*Âlušaršid,* un de *Šargani,* trois d'*Entemena,* une pierre de seuil et une tablette votive d'*Ur-Gur,* une tablette votive de *Dungi.* En 1896, plus de 32.000 tablettes, réparties sur une période de plus de trente-trois siècles, de 3.800 à 450 av. J.-C. avaient été découvertes. La quatrième campagne, par Haynes, sous la direction scientifique de Hilprecht (1898-1900), dégagea complètement le palais parthe, et plus d'un millier de tombes, dans différentes parties de la ruine, une table votive de *Narâm-Sin* et un grand vase en dolérite de *Gudea.* La *ziggurat* était en partie déblayée, et déjà on pouvait en esquisser l'histoire ; construite bien avant *Ur-Gur,* elle fut réparée ou agrandie par *Ur-Ninib, Kurigalzu II, Kadašman-Turgu* et *Ašurbân-apal.* En 1900, on apprit la découverte, au sud-est du temple de *Bêl,* de la bibliothèque du temple, comprenant plus de vingt-trois mille tablettes du XXIIIe siècle avant notre ère. Enfin la mission américaine avait encore visité, en 1890, **Nowâwis ; Zibliyeh,* qui ne serait pas une *ziggurat,* comme l'avaient cru Layard et l'expédition Wolfe, mais une tour parthe ; en 1891, *Warkah, Bismiyah, Ḥammâm, Tel-ʿÎd, Jôḫâ,* où elle recueillit plusieurs tablettes ; **Ferwa* et *Abû-Âdam,* qui ne sont sur aucune carte, *Um-el-ʿAḳârib, Tellôḥ, Šaṭra, Muḳayyar,* où elle trouva une pierre de seuil de *Gimil-Sin* et une inscription d'*Ur-Gur ;* en 1900, *Abû-Ḥatab,* et surtout **Fâra,* où elle découvrit une tête de chèvre en bronze, de l'époque d'*Ur-Ninâ,* de nombreuses tablettes de l'époque présargonique et une soixantaine de coquilles incisées, et qui, selon Hilprecht, doit donner d'aussi beaux résultats que *Tellôḥ* et *Nuffar.*

Les nécropoles de **Surğul* et de **El-Hibba,* 10 kilomètres au nord de **Surğul,* furent fouillées en 1887 par Koldewey, Moritz et Meyer. Koldewey put constater que les cadavres ont été brûlés, au moins sommairement ;

il croit que les tombes sont de l'ancienne époque babylonienne.

La même année, une des découvertes les plus considérables qui aient jamais été faites dans le domaine assyriologique vint surprendre le monde savant. Des fellahs trouvèrent à *El-Amarna*, sur la rive orientale du Nil, à cent soixante milles en amont du Caire, près de trois cents tablettes d'argile couvertes d'écriture cunéiforme, et que l'on a su depuis être la correspondance d'Aménophis II et d'Aménophis IV, rois d'Égypte, avec les rois de Babylonie (*Kallima-Sin* et *Burnaburiaš*), d'Assyrie (*Ašur-uballiṭ*), de *Mitani* (*Dušratta*), de Chypre, les princes de Phénicie et de Syrie. Cette trouvaille a jeté une lumière inattendue sur l'état de la Palestine au xve siècle, sur les rapports de l'Égypte avec l'Asie Antérieure, et l'influence de la civilisation babylonienne.

Une trouvaille également inespérée fut faite, en 1888, par les Allemands, au milieu des ruines de *Zenǰîrli*, dans la vallée du *Ḳara-Ṣu*. Dans un redent d'une porte de forteresse « hittite », ils découvrirent une stèle d'*Ašur-aḫê-iddin*, en basalte, avec inscription.

Tel-el-Hesî (*Laḫis*), dix-huit milles au nord-est de Gaza, fouillé par Flinders Petrie (1890), puis par Bliss (1891-1892), n'a donné qu'une seule tablette à caractères cunéiformes : mais les deux tiers du *tel* sont encore à fouiller.

Bien que l'archéologie n'ait pas été l'unique objet de la mission de J. de Morgan en Perse, au cours des années 1889-1891, et que la géographie et la géologie aient été également étudiées, la description des ruines et des monuments tient encore une place fort importante dans la publication qui suivit. On y trouve : les stèles de **Zohâb*, l'une dans le ravin de *Šeiḫân*, près de **Homrin* et de *Meidân*, l'autre, à *Hazâr-Girih*, entre *Ser-i-pul* et *Ḥa-ṣân-Âbâd*, accompagnée d'une inscription babylonienne, déjà estampée en 1890 par le capitaine Léon Berger, et datée du règne de *Anu-banini*, roi de *Lulubi ;* une étude

sur les ruines de *Hamadân;* les stèles de **Kel-i-Sin;* les monuments de *Behistûn;* les tels nombreux de *Beulbeurde;* plus haut, dans la vallée du **Gamas-Âb*, et, en face de *Behistûn*, *Taḫt-i-Šîrîn*, qui promet des fouilles fructueuses; les tombes achéménides de *Taḫiraka*, près **Endir-Kaš*, à quelques kilomètres au nord de **Sauj-Bûlâḳ*, chef-lieu du *Kurdistân* de *Mukri*, de *Kel-i-Dâvud*, à 3 kilomètres de *Ser-i-pul* (*Zohâb*); les monuments sassanides de *Ṭâḳ-i-Bustân*, *Taḫt-i-*Girrah*, sur la route de *Bağdâḍ* à *Kermânšâh*, de *Ser-i-Pul*, de *Ḳaṣr-i-Šîrîn*, de **Hauš-Kuri*, une journée au nord de *Ḳaṣr-i-Šîrîn*, de *Zeiš* et de *Ḳalʿat-Sâm* dans la vallée du **Sein-Merre*.

H. Pognon, consul de France à *Bağdâḍ*, annonça en 1892 la découverte de documents qui lui permettaient d'identifier le pays d'*Ašnunak :* briques de construction au nom d'*Ibalpil*, *Ur-Ningišzida*, *Nulaku*, etc. Jusqu'à présent il n'a pas cru devoir donner d'autres détails sur cette découverte, ni révéler le nom moderne d'*Ašnunak*.

De la même année date la découverte fortuite d'une stèle de *Narâm-Sin* aux environs de *Diyâr-Bekir*.

Les recherches archéologiques de Chantre en Cappadoce (1893-1894) intéressent l'assyriologie par les tablettes à inscriptions cunéiformes qu'il rapporta de *Boğaz-Keuy*, de *Ḳaiṣariyeh* et de *Ḳara-Euyuk*, et qui contiennent des listes de villes, des présages et des fragments lexicographiques.

Les deux volumes qu'Oppenheim a publiés sur un voyage de la côte de Syrie au golfe Persique, en 1893, sont plus importants pour la géographie contemporaine que pour l'archéologie assyro-babylonienne.

Les ruines d'*Abû-Ḥabbah*, déjà exploitées par Rassam (v. pp. 51-52), ont été fouillées de janvier à avril 1894, par V. Scheil, pour le compte du Musée impérial ottoman, et ont encore fourni le contingent ordinaire de tablettes : un millier environ de contrats (première dynastie babylonienne), de lettres, de documents lexicographiques, de textes religieux, quelques briques de *Bur-Sin II*, *Kuri-*

galzu, *Šamaš-šum-ukim* et *Nabû-kudurri-uṣur II*, etc. Au retour, Scheil nota, entre *Musabbaḫ-Ḫân* et *Deli-ʿAbbâs*, un ensemble de *tels* qui doivent marquer les ruines d'une grande ville; près de *Derbend-Giaur*, dans le *Ḳara-Dağ*, un relief rupestre signalé par Jacquerez, ingénieur de la liste civile. A *Ṭuz-Ḫurmati*, il trouva une brique de *Buḫia*, fils d'*Aširim*, du pays de *Ḫuršitim*; à *Kerkuk*, un fragment de stèle provenant de *Ḫoi-Sanjaḳ*; à *Terjillah*, au delà du *Ğàzir*, des taureaux ailés; à *Mauṣîl* des tablettes que l'on dit venir de *Šeiḫûn*. D'après une indication de Pognon, il recommande aux fouilleurs la petite ruine de *Ḳâdisiyeh* près *Samarrâ*.

En 1895, Pognon signala à Hamdy-Bey, directeur du musée impérial de Constantinople, une stèle de *Nabû-nâid*, découverte à Babylone, dans le *Muḳallibeh*, par des chercheurs de briques. La stèle est aujourd'hui à Constantinople.

E. Sachau, chargé par le Gouvernement prussien de rechercher l'endroit le plus propice à des fouilles en Mésopotamie, parcourut, pendant l'hiver 1897-98, les ruines de la Babylonie (*Abû-Ḫabbah*, *Tel-Ḳrênî*, *Bâbil*, le *Ḳaṣr*, *Tel ʿAmran-ibn-ʿAlî*, *Nuffar*, *Warḳah*, *Senkereh*, *Tel-ʿAbla*, *Tel-Medâ'in*, *Tel-el-Miḫzin*), de l'Assyrie (*Ḳalʿat-Širgât* et *Mauṣil*) et de la vallée du *Ḫâbûr*. Il recommandait aux fouilleurs : Babylone et spécialement le *Ḳaṣr*, *Ḳalʿat-Širgât*, et, sur les rives du *Ḫâbûr*, *Ṣau'ar*. La « Deutsche Orient Gesellschaft », constituée la même année, envoya, dès le printemps de 1899, une mission dirigée par Koldewey, et chargée de faire la topographie de Babylone et de fouiller le *Ḳaṣr*. Nous n'avons encore que des renseignements incomplets sur es travaux de la mission, qui a découvert successivement une grande stèle « hittite » *(Ḳaṣr)*, un bas-relief en terre émaillée représentant un lion, des plaques avec inscription du pavage de la voie sacrée appelée *Aibur-šabu*, une grande quantité de bas-reliefs dans la porte d'*Istar*, un bas-relief avec inscription *de Šamaš-reš-uṣur (Ḳaṣr)*,

une inscription sur granit de *Adad-Nirâri II (Kaṣr)*, et une stèle en diorite de Darius *(Kaṣr)*; deux masses d'armes de *Melišiḫu* et d'*Ulaburarias*, deux inscriptions sur lazulite de *Marduk-nâdin-šum* et d'*Ašur-aḫê-iddin*, provenant du *tel 'Amrân-ibn-'Alî;* un cylindre d'*Ašur-bân-apal*, découvert dans l'*E-maḫ;* un clou d'argile de *Sin-Mâgir* et un barillet de *Nabû-apal-uṣur*, venant de l'*E-pa-tu-ti-la*. Les découvertes ont déjà permis de reconnaître que l'*E-maḫ* est à l'est du *Kaṣr*, et que le *tel 'Amrân-ibn-'Alî* est l'*Ešagila*. Le mur *Imgur-Bêl* et la voie *Aibur-šabu* sont dégagés en partie. La mission allemande a en outre exploré les tels de *Fâra*, où a été trouvé un cylindre de *Dada, patesi de Sukurru; Tel-'Îd, J̌ôḫâ, Ḥamâm, Bismiyah, Abû-Ḥatab, Hêtime, *J̌idr, Ḏubâ'î*. — En 1902, les journaux ont annoncé que le Sultan venait d'accorder au Gouvernement allemand l'autorisation de fouiller *Kal'at-Širgât*.

Depuis la mort de Schulz (v. p. 20) l'Arménie n'avait guère attiré les assyriologues. Layard seul avait fait une courte visite au pays de *Van* (v. p. 34), et, depuis plus de trente ans, aucune découverte n'était venue apporter d'éléments nouveaux à l'étude, encore fort incomplète, des inscriptions vanniques, lorsque en 1877 Reynolds, sur les indications de Rassam, entreprit des fouilles à *Dere-Kilise*, près de *Van* : il y trouva des boucliers avec inscriptions de l'époque de *Rusas*. — Rassam reprit les fouilles sans beaucoup de succès en 1880. A **Šaruvans*, six milles à l'est de *Van*, il ne crut pas devoir prolonger ses recherches plus de trois ou quatre jours. A *Ḳara-Ḫân*, 40 milles au nord-est de *Van*, il trouva une inscription cunéiforme de vingt-huit lignes. Il signale les ruines de *Tirmait*, 15 milles au sud de *Mûš*. Il copia plusieurs inscriptions à **Kirkor* et à **Sirka;* à *Ḳaiṣar-Rûm*, au-dessus de *Šâḫ*, dix milles à l'est de *J̌ezîreh*, il trouva des inscriptions assyriennes qu'il ne put copier.

En 1883, Patkanoff et Sayce publièrent une note sur des inscriptions vanniques découvertes par Mesrop

Sembatiantz à *Zaḫalu,* près de *Novo-Bâyezîd,* et à *Surp-Nšân,* près d'*Armavir.*

Le 27 mai 1885, D. H. Müller lut à l'Académie de Vienne un travail sur un texte découvert par Wunsch, à la fin de mai 1883, aux environs du village kourde de **Pagan,* près de *Salâḫâna.* Il communiqua en même temps l'estampage d'une inscription de **Astwadzašen,* près *Van,* apporté par un marchand arménien.

Au cours de deux voyages en Arménie, 1893-1894, Lynch copia les inscriptions de *Čoban* ou *Meher-Ḳapussi,* près *Van, Aḫtamar, Melâzgerd, Bingeul-Dağ* (texte de *Sardur*) et *Palu.*

Mais la contribution la plus importante à l'étude de l'épigraphie vannique fut fournie par les recherches de Belck et Lehmann (1898-1899). Déjà Belck, employé à l'usine électrique de *Kedâbeg,* avait copié beaucoup d'inscriptions en 1891-1892, notamment celle de **Norkjuš,* près *Van.* Dans le voyage qu'il fit avec Lehmann, des textes inédits ou mal publiés furent estampés, photographiés et soigneusement copiés dans les endroits suivants : *Zaḫalu; Keulani-Kirlan,* près du *Geuk-Čay ; Ordaḳlu ; Elar,* près *Ečmiadzin; Kulijan,* près de *Širag; Ṭopraḳ-Ḳalʿeh* (treize inscriptions nouvelles) ; *Ṭaš-Tepe* (inscription mutilée par le pasteur Faber) ; sur le *Kešîš-Geul, *Ḳaissaran ; Ḳara-Gündüz* sur le lac *Erjek ; *Begri ; Gonjalu, *Šoṭanlu,* 3 heures au sud de *Melâzgerd ; Ada,* 3 heures au sud-ouest ; *Marmos,* au nord-est ; *Bustân-Ḳalʿah,* à 2 heures de *Ḳara-Ḳaya ; Adeljevaz ; Išḫanikom,* sur le *Šamiram-Ṣu ; *Šurkumon* près d'*Išḫanikom ;* églises de *Surp-Boğos, Surp-Sahag* et *Surp-Vartan ;* mosquée de *Ḳuršun ;* citadelle, porte de *Tebrîz,* à *Van ; Zevestan,* au sud de *Van ;* église de *Kâšim-Oğlu,* 5 heures au nord de *Van ;* église de *Sikkeh ; *Thor ;* gorge de **Katebanz,* près d'*Artamid ; *Simakar, Hağî* et *Čelebi-Bağî,* près d'*Arjîš ; Degirmen-Keuy,* 2 heures à l'est de *Van ; Šušanz,* 1 heure à l'est de *Van.* — Ces inscriptions se répartissent ainsi : *Tukulti-apal-Ešarra I, Gonjalu ; Sardur I,* rochers de

Van; Ispuinis, porte de *Tebrîz, Zevestan; Ispuinis* et *Menuas, Ḳara-Gündüz, Kâṣim-Oğlu, Surp-Boğos; Menuas,* intérieur de la citadelle de *Van, Surp-Vartan, Sikkeh, *Begri, *Thor, Išḫanikom, *Katebanz, *Šurkumon, *Šotanlu, Ada, Marmos, Bustân-Ḳalʿah, Ḳuršun, *Simakar; Argistis I, Surp-Sahag; Sardur III, Surp-Boğos; Argistis II, Haği, Čelebi-Bağı; Rusa II, Adeljevaz.* — Des fouilles à *Ṭopraḳ-Ḳalʿeh* firent découvrir des vases de 4 à 600 litres, avec l'indication de la capacité en caractères cunéiformes et, sur l'un d'eux, une inscription en perse.

Poursuivant leur voyage, Belck et Lehmann découvrirent : à *Bâbil,* près de *J̌ezîreh-ibn-ʿOmar,* six fragments d'une stèle d'*Ašur-bân-apal;* à **Finik,* dans la même région, une sculpture rupestre; à *Mauṣil* une inscription de *Tukulti-Ninip,* fils de *Šulman-ašarid I,* et un fragment, provenant de *Dehòk,* avec le nom d'*Argistis;* à *Tel-Ğâzir,* vingt-cinq kilomètres de *Nimrûd,* une brique de *Sin-aḫê-irba;* sur la route de *Rûyin-Diz,* à *Ḥerîr,* une sculpture rupestre sans inscription, assez semblable à celle de *Boğaz-Keuy;* à *Sidikan* ou *Topzana,* une stèle, de *Rusas I,* écrite en assyrien sur une face, en vannique sur l'autre.

Dans une tout autre direction, Belck et Lehmann copièrent à *Miyâfârîkîn* ou *Farkin,* près de *Ḫarput,* une inscription grecque; à *Bošat,* plus au nord, ils trouvèrent une sculpture rupestre; à la source du Tigre (qui ne s'appellerait pas le *Sebeneh-Ṣu*), quatre inscriptions de *Šulman-ašarid II;* à *Mazgerd,* une inscription de *Rusas II;* à *Midyat,* des inscriptions de *Tukulti-apal-Ešarra I* et de *Šulman-ašarid;* à *Palu,* une inscription de *Menuas;* à *Keumur-Ḫân,* près *Izoğlu,* une inscription de *Sardur III;* à **Gamušwan,* une inscription cunéiforme; à *Delibaba* et *Bergri,* des inscriptions de *Menuas;* à *Ḳara-Ḫân,* à l'embouchure du *Bendimâhi-Čay* dans le lac de *Van,* deux inscriptions.

Dans un voyage qu'il fit seul, de *Rûyin-Diz* à *Alaš-*

gerd, Lehmann put photographier les bas-reliefs de **Maltaï,* et copier au musée de *Tiflîs* l'inscription de *Sarykamyš* (*Argistis I*) et celle d'*Atam-Ḫân* ou *Novo-Bayezîd.*

De 1897 à 1901, Basmadjian a publié quatre inscriptions vanniques de *Šahriyâr*, près d'*Armavir*, de *Ğazanji* (Caucause), de *Zuartnotz,* près d'*Ečmiadzin,* et de *Ḳizil-Ḳa'leh,* près de *Ḫarput.*

Les résultats d'un second voyage d'Oppenheim en Turquie d'Asie (1899) n'ont pas encore été publiés, mais une note parue en 1900, annonce qu'il a visité le *J̌ebel Tektek* et le *J̌ebel 'Abd-ul-'Azîz*, et qu'il a découvert aux sources du *Ḫâbûr* un *tel* avec les restes d'un temple, des sculptures et des inscriptions cunéiformes.

Le sol de la Perse, qui avait fourni les premiers monuments de l'écriture cunéiforme, fut, parmi les contrées où avait fleuri la civilisation babylonienne, la dernière à laquelle la pioche des fouilleurs vint arracher ses secrets. Là encore ce fut la France qui ouvrit la voie. Loftus n'avait guère fait à Suse autre chose qu'un sondage; Dieulafoy n'avait pas dépassé la couche achéménide. Les fouilles commencées par J. de Morgan, en décembre 1897, promettent d'être exhaustives, et les énormes buttes qui marquent l'emplacement de Suse seront non pas traversées de galeries et de puits, mais tout entières déblayées et passées au crible. Jusqu'à présent, les efforts ont surtout porté sur le *tel* de la citadelle. Voici les monuments épigraphiques publiés: langue assyrienne : obélisque de *Manistusu;* stèle de *Narâm-Sin;* clou et statuette de *Karibu-ša-Šušinak;* briques de *Narâm-Sin, Ardumnarâm-Šušinak, Kukkirpiaš, Temti-Ḫalki, Attapakšu,* ME-KU-BI et *Šušinak-šar-ilâni, Dungi, Gimil-Sin, Kal-Ruḫuratir, Attapakšu, Tepti-aḫar, Nabû-kudurri-uṣur II; kudurru* de *Nazimaruttaš, Bitiliaš, Adad-sum-uṣur, Melišiḫu;* textes de *Ḫammurabi, Agabtaḫa, Kutir-Naḫḫunte, Nabû-kudurri-uṣur, Narâm-Sin, Mutabil* (?); stèle de *Karibu-ša-Šušinak;* code de *Ḫam-*

murabi; — langue susienne : textes de *Ḫumbanummenna, Untaš-GAL, Šutruk-Naḫḫunte, Kutir-Naḫḫunte, Šilḫak-in-Šušinak, Intiumena-in-Šušinak, Šutur-Naḫḫunte, Tepti-Ḫutran, Ḫallutuš-Šušinak;* textes de *Ḫanni* gravés sur les rochers de *Kul-i-Fira'ûn* et de *Sikaft-i-Salmân.* Monuments sans inscription : bas-relief de la fileuse, table de bronze et bas-relief de bronze. De tels résultats permettent les plus belles espérances pour l'avenir. Ajoutons que la France a obtenu en 1895 le droit exclusif de pratiquer des fouilles archéologiques dans toute la Perse, et, en 1900, le droit d'emporter la totalité des objets trouvés en Susiane. Les découvertes de la Délégation française en Perse marqueront donc une date dans l'histoire de nos musées, comme dans celle de l'assyriologie.

Le travail accompli depuis un siècle dans les pays de civilisation assyro-babylonienne est considérable. En ce moment même, la France, sur deux chantiers, les États-Unis et l'Allemagne rivalisent d'efforts pour enrichir leurs collections assyriennes. Mais il est permis de se demander si les recherches ne pourraient pas être conduites d'une manière plus scientifique. Comme au temps de Botta et de Flandin, et comme si on ne lisait pas les cunéiformes, c'est encore à des consuls, à des architectes, ou à des ingénieurs, que l'on confie la direction des fouilles : il semble que la qualité d'assyriologue soit incompatible avec cette fonction. Ce qui paraîtrait monstrueux dans le domaine grec et latin semble tout naturel dans le domaine assyrien. Personne n'eût osé charger un architecte excellent, mais absolument étranger au grec, de déblayer seul les sanctuaires de Delphes ou d'Olympie; mais jamais un savant autorisé n'a été invité à visiter les tranchées de *Tellôḥ*, et c'est à peine si, de loin en loin, un assyriologue paraît à *Nuffar,* à Babylone ou à Suse. On croirait que là il n'est pas indispensable de pouvoir lire un document dès qu'il sort de terre, et qu'il n'y a rien à tirer des monuments épigraphiques pour la conduite des tra-

vaux. Hilprecht[1] a fort bien montré que Peters et Haynes, pour avoir ignoré les cunéiformes, ont complètement gâté la fouille de *Nuffar*. Il n'y a pas de raison de penser que les mêmes causes produisent sur d'autres points des effets différents, et la conclusion naturelle de cette étude est sans doute : qu'il serait temps de renoncer aux anciens errements, de substituer à la tranchée et à la recherche de pièces de musée le déblayement méthodique des couches successives, reconnues et datées par l'épigraphie, de surbordonner le terrassier au savant, en un mot, de remettre les fouilles assyriennes aux mains des assyriologues.

1. *Explorations in Bible Lands*, pp. 323 et suiv. Haynes a du moins le mérite « d'avoir montré pour la première fois, par son propre exemple, qu'il est possible de fouiller une ruine babylonienne, même pendant la partie la plus chaude de l'année sans danger sérieux » (*ibid.*, p. 361).

CHAPITRE V

LES PRINCIPAUX MONUMENTS ÉPIGRAPHIQUES ASSYRO-BABYLONIENS CLASSÉS D'APRÈS LE LIEU D'ORIGINE

Le tableau des principaux monuments épigraphiques assyro-babyloniens, que l'on trouvera ci-dessous, n'est point destiné à remplacer une bibliographie qui sera mieux à sa place dans le second volume de ce *Manuel*. Dans la pensée de l'auteur, il résume simplement les découvertes faites en chaque endroit, et indique par là même celles que l'on peut espérer pour l'avenir.

Abû-Ḥabbah

Šargâni-šar-âli, masse d'armes, *PSBA* VI, 11.
Nabû-kudurri-uṣur I, inscription, V *R* 53.
Nabû-apal-iddin, inscription sur pierre, V *R* 60-61.
Marduk-balâṭsu-iḳbi, dédicace, *PSBA* VI, 181.
Šamaš-šum-ukin, cylindre, V *R* 62, 2.
Ašur-bân-apal, cylindre, V *R* 62.
Nabû-kudurri-uṣur II, cylindre, publié par O'Conor 1885 ; fragment de brique, *OBI*, 70.
Nabû-nâid, cylindres, V *R* 63-65.

Abû-Šahrain

Bur-Sin, briques, I *R* 3, nº XII, 1, 2.

**Afaji*

Kudur-Mabuk, statuette de bronze avec inscription, Lenormant, *Choix de textes cunéiformes*, nº 70.

'Akarkûf

Kurigalzu, brique, I *R* 4, nº XIV, 1.

'Arbân

Musezin-Nusku (?), inscription sur des taureaux ailés, Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 235.

Bâbil

Asur-bân-apal, stèle, v. p. 61.

Babylone[1]

Sin-Mâgir, clou d'argile (cour du temple Epatutila), 1.
Dungi, inscription sur pierre, Smith, *Discoveries*, p. 232.
Hammurabi, fragment, *OBI*, 15 (provenance incertaine).
Burnaburiaš, mortier, *OBI*, 16-17 (provenance incertaine).
Melišihu, masse d'armes (*Tel 'Amrân*), 1.
Ulaburariaš, masse d'armes (*Tel 'Amrân*), 1.
Bêl-nâdin-aplu, tablette de calcaire, *OBI*, 30 (provenance incertaine).
Adad-Nirâri II, inscription (*Kaṣr*), 6.
Marduk-nâdin-šum, inscription sur lapis-lazuli (*Tel 'Amrân*), 6.
Asur-ahê-iddin, fragment de brique cuite, *OBI*, 69; dédicace, I *R* 48. 9 (*Tel 'Amrân*); inscription sur lapis-lazuli (*Tel 'Amrân*), 6.
Asur-bân-apal, brique, Smith, *Discoveries*, p. 380; cylindre (E-MAH), 7.
Šamaš-reš-uṣur, relief et inscription (*Kaṣr*), 3-5.
Nabû-apal-uṣur, cylindre, *OBI*, 32; barillet (Epatutila), 8.
Nabû-kudurri-uṣur II, inscription de la Cie des Indes,

1. Sauf indication contraire, les chiffres renvoient aux planches de Weissbach : *Babylonische Miscellen*, 1903.

I *R* 53-58 ; cylindre Philips, I *R* 65-66 ; cylindres, I *R* 52, 3 et 4 ; briques, *EM* II, 276 ; I *R* 52, 6 ; inscriptions diverses, I *R* 52, 7, *TSBA* VIII, 188 ; fragment de cylindre, *OBI*, 34, 35.
Nergal-šar-uṣur, cylindre, I *R* 67 ; brique, I *R* 8, 5.
Nabû-nâid, briques, I *R* 68, 2, 3; stèle, *RT*, XVIII, 15-29.
Cyrus, cylindre, V *R* 35.
Darius, stèle en diorite (*Ḳaṣr*), 9,

Bağdâd

Ḫammurabi, fragment de pierre avec inscription, Smith, *Disc.* 233 ; inscription du Louvre, *RT* II, p. 76.
Époque de *Marduk-apal-iddin*, rive droite du Tigre, *kudurru*, IV *R* 41.

Balawât

Asur-nâṣir-apal, inscription, V *R* 69.
Šulman-ašarid II, portes de bronze à inscriptions, *TSBA* VII, 83.

Baḫšîḳâ

Šulman-ašarid II (?), briques inédites. Cf. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 113.

Bâviân

Sin-aḫê-irba, inscription, III *R* 14.

Behistân

Darius, inscription trilingue, III *R* 39-40 ; petite inscription trilingue, *JRAS* XIV, 1.

Bender-Bušir

Šutruk-Naḫḫunta, brique de construction, v. p. 42.
Kudur-Naḫḫunta, — —
Tirhakah, — —

Birs-Nimrûd

Nabû-kudurri-uṣur, cylindres, I *R* 51, 1.
Antiochus I, cylindre, V *R* 66.

Deir

Nabû-kudurri-uṣur, briques, v. p. 52.

Diyâr-Bekir (?)

Narâm-Sin, fragment de bas-relief en basalte, RT XV, 62-66.

El-Amarna

Lettres de l'époque de *Kallima-Sin* et de *Burnaburiaš*, et d'*Ašur-uballiṭ*.

El-Bustân (?)

Caillou de Michaux, I *R* 70.

El-Uḥaimir

Adad-apal-iddin, brique, I R 5, XXII.

Elvend

Darius, inscription trilingue, Schulz, *JA*. 1840, pl. VIII.
Xerxès, inscription trilingue, Schulz, *ib.*, pl. VII.

Erbîl

Ašur-bân-apal, inscription sur terre cuite, I *R* 8, 2.

Ǧerâra

Ḫammurabi, vase de bronze avec inscription, Layard, 1853, p. 477; Oppert, *EM*, I, 129.

Gerepane

Briques à inscriptions, Place, t. II, p. 152.

Halicarnasse

Xerxès, vase à inscription quadrilingue, Newton, *A history of discoveries*, I, pl. 7.

Hazâr-Girih

Anu-banini, stèle et inscription, RT, XIV, 102.

Hamadân

Artaxerxès II, inscription trilingue, *PSBA* VII, 132.

Ḥoi-Sanǰak

Ipru Stèle, RT, XVII, p. 27.

Ḫorsâbâd

Adad-apal-iddin, clou d'argile, Oppert, *Dour-Sarkayan,* 28.

Šarrukin, barillet, I *R* 36; taureaux avec inscription, Botta 22-62; inscriptions sur bronze, argent, or, antimoine, *Dour-Sarkayan,* pp. 3-27; Annales, Botta 63-68; Fastes, Botta 93-104, 121-154, 181; plaques avec inscriptions au revers, Botta, 164-179; inscription du pavé des portes, Botta, 1-21; inscription du Harem, *EM* II, 533; dédicace, Botta, 180, nº 4; briques de construction, Botta, 103, nºˢ 2 et 3; inscription sur un autel Botta, 180; 181, 1; 183, 5.

Ḳalʿat-Širgât

Šamši-Adad, brique, I *R* 7, nº 1.
Irišum, brique, I *R* 6, nº II.
Pudil, brique, Lenormant, *Choix de Textes,* p. 169.
Adad-Nirâri, inscription sur pierre, IV *R* 44; fragment d'albâtre avec inscription, I *R* 6, nº III *A*; briques, I *R* 6, nº III, *B.C.*

Šulman-ašarid I, inscription, I *R* 6, nº IV.
Tukulti-apal-Ešarra, prisme, I *R* 9-16; brique, I *R* 6, nº V.
Ašur-bêl-kala, fragments d'inscription, Layard, 73.
Šulman-ašarid II, statue assise, avec inscription, Layard, 76; brique, Layard, 77 *B*.

**Kalwaḍa*

Ḫammurabi, anneaux de cuivre avec inscription, I *R* 4, nº XV, 3.

Karamles

Šulman-ašarid, briques, Place, t. II, p. 169.
Šarrukin, brique, Layard 82, *D*.

Kel-i-Šin

Išpuinis et *Menuas*, inscription vannique et assyrienne, RT XIV, 155-160.

Kermân

Darius, inscription babylonienne, Gobineau, *Traité des écritures cunéiformes*, pl. XVI.

Kurḫ

Ašur-nâṣir-apal, monolithe, III *R* 6.
Šulman-ašarid II, monolithe, III *R* 7.

Ḳuyunjiḳ

Agum-kak-rime, inscription (copie assyrienne), II *R* 38, nº 2.
Šulman-ašarid I, brique de construction, Smith, *Discoveries*, 246.
Tukulti-Ninip, brique de construction, Smith, *Disc.*, 103.
Mutakkil-Nusku, inscriptions, Smith, *Disc.*, 142, 252.

Ašur-bêl-kala, fragment de statue avec inscription, I *R* 6.
Ašur-nâṣir-apal, obélisque, I *R* 28; inscription, III *R* 4, nº 8; fragment, III *R* 3, nº 10.
Šulman-ašarid II, deux taureaux à inscription, Layard, 12–16, 46–47; obélisque, Layard, 87–98.
Tukulti-apal-Ešarra III, fragments de tablette d'argile, Schrader[1] 15; briques, Smith, *Disc.* 139.
Šarrukin, fragments de barillets, Smith, *Disc.* 98; briques, I *R* 6, VII; dédicace, III *R* 3, 12.
Sin-aḫê-irba, cylindre de Taylor, I *R* 37–42; cylindre de Bellino, Layard 63-64; taureaux avec inscriptions, Layard 38–42, 59–62; tablettes, III *R* 4, 4, 2; 3, 13; 16, 3; inscription sur pierre, I *R* 7, VIII F; statue avec inscription I *R* 7, VIII I, J; briques, Botta, 182, 183; inscription sur pierre noire, Layard, 75 A.
Ašur-aḫê-iddin, barillet, III *R* 15-16; vase d'albâtre avec inscription, I *R* 48, 7; pierre noire d'Aberdeen, I *R* 49.
Ašur-bân-apal, cylindre, III *R* 17-26 et V *R* 1-10; inscription de chasse, I *R* 7, IX *a*; bibliothèque.

Larnaka

Šarrukin, stèle, III *R*, 11.

Mukayyar

Ur-Gur, briques, I *R* 1, nº I, 1, 2 et 5; inscription sur pierre noire, I *R* 1, nº I, 2; clou d'argile, I *R* 1, nº I, 4.
Dungi, inscriptions, I *R* 2, nº II, 1 et 2; tablette, OB I, 9 (provenance incertaine).
Bur-Sin, briques, I *R* 3, nº XII, 1; 5, nº XIX.
Išme-Dagan, briques, I *R* 2, nº V, 1 et 2.
Gungunum, clou d'argile, I *R* 2, nº VI, 1; brique, I *R* 2, nº VI, 2.

1. *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II, des Asarhaddon und des Asurbanipal. Abhandlungen d. k. Akademie d. Wissenschaften zu Berlin*, 1879.

Libit-Ištar, clou d'argile, I *R* 5, nº XVIII.
Sin-idinnam, brique, I *R* 5, nº XX.
Nûr-Adad, clou d'argile, I *R* 2, nº IV.
Arad-Sin, brique, I *R* 5, nº XVI; clou d'argile, IV *R* 35, nº 6.
Kudur-Mabuk, brique, I *R* 2, nº III.
Rim-Sin, inscription sur pierre, I *R* 3, nº X.
Kurigalzu, briques, I *R* 4, nº XVI, 2, et XIV, 3.
Nabû-kudurri-uṣur II, brique, I *R* 8, 4.
Nabû-nâid, cylindres, I *R* 59, et 68, 1; briques, I *R* 68, 5, 6, 7.

Murǧâb

Cyrus, inscription trilingue, Rich, *Babylon and Persepolis,* XII.

Nahr-el-Kelb

Ašur-bêl-kala (?), inscription, *EM,* I, 19.
Nabû-kudurri-uṣur (?), inscription, *PSBA* IV, 9 et 34.

Naḳš-i-Rustam

Darius, inscription trilingue, *EM,* II, 164, et 192.

Nabî-Yûnus

Adad-Nirâri III, brique, I *R* 35, 4.
Sin-aḫê-irba, inscription, I *R* 43-44.
Ašur-aḫê-iddin, prisme hexagonal, I *R* 45-47; dalle, I *R* 48, 2, 3; inscription sur un lion de bronze, I *R* 48, 4.

**Negub*

Ašur-aḫê-iddin, fragment, Layard, 35.

Nimrûd

Adad-Nirâri, inscription sur pierre, I *R* 35, nº 1; statue de *Nabû, ib.,* nº 2; inscription sur pierre, *ib.,* nº 3.

Ašur-nâṣir-apal, Annales, I *R* 17-26; "standard-inscription", Layard, 1-11; inscription de la chambre *B*, Layard, 43-45; inscription des lions, Layard, 48-49; briques à inscription, Layard, 83 *A, B, D;* inscription sur pierre, Layard, 84 *D.*

Sulman-ašarid II, brique, Layard, 78 *B*; obélisque, Layard, 87-98.

Šamši-Adad, obélisque, I *R* 29-31.

Tukulti-apal-Ešarra III, Annales, Layard, 34 et 69, III *R* 10; frises avec inscriptions, Layard, 51-52, 29 et 67, 71-73; inscriptions diverses, Layard, 65-66, III *R* 10, 2 et 9, 2; Fastes, II *R* 67; dalle avec inscription, Layard, 17.

Šarrukin, dalles, Layard 33, 34; vase avec inscription, Layard, 84, *A*.

Ašur-aḫê-iddin, inscription, Layard, 19 *a;* brique, Layard, 83 *C* 1.

Ašur-etil-ilâni, brique, I *R* 8, 3.

Nuffar [1]

Enšagkušanna, fragments de vase, 42-43.

Ur-Enlil, tablette votive, 93: fragments de vases, 44, 47.

Ur-Mama, fragment de vase, 43.

Entemena, fragments de vase, 48.

Lugalzaggizi, cinq fragments de vase, 38-42.

Lugalkigubnidudu, fragment de vase, 36-37.

Lugalkisalsi, deux fragments de vase, 42.

Urzaguddu, deux fragments de vase, 43.

Šargâni-šar-ali, pierres de seuil, 1, 2; moule à briques, 3; fragment de vase, 49.

Narâm-Sin, moule à briques, 3.

Âlušaršid, trois fragments d'un vase en dolomite, 4; fragment de vase en calcaire rouge, 5; fragment de vase en diorite, 5.

1. Sauf indication contraire, les chiffres renvoient aux planches de Hilprecht : *Old Babylonian Inscriptions*, 1893-96.

Ur-Gur, inscription sur pierre noire, I *R* 1, nº 1, 8 ; brique I *R* 1, nº 1, 9; pierre de seuil, 51; tablette, 52.
Dungi, tablettes d'agate, 8 ; tablettes, 52-54.
Išme-Dagan, fragment de diorite, 9.
Ur-Ninib, fragment de brique, 10.
Bur-Sin I, fragment de brique, 11.
Bur-Sin II, pierres de seuil en diorite, 12, 13 ; brique, 13; tablette, 56.
Gimil-Sin, fragment de tablette, 58.
Ine-Sin, fragments de tablette, 55.
Rîm-Sin, fragment de tablette, 58.
Gande, blocs de marbre blanc et de granit rouge, 14.
Ammizaduga, fragments de tablette, 59.
Burnaburiaš, tête de sceptre en ivoire, 18; sceau en chalcédoine, 60.
Kurigalzu, tablette en feldspath, 18; bloc de lapis-lazuli, 18 ; pierre de seuil, 19; fragment de brique, fragment de hache en imitation de lapis-lazuli, 20-21 ; fragments de tablette en lapis-lazuli, tablette d'agate, fragment de tablette en turquoise, tablette en lapis-lazuli et fragments, 21-22; fragment d'anneau en agate, camée en agate et fragment, 22 ; fragment d'agate, 26 ; fragment de lapis-lazuli, 60; fragments de camée en agate, 61.
Nazi-Maruttaš, fragments de lapis-lazuli, 22; têtes de sceptre en magnésite, 23; fragments de lapis-lazuli, 23; fragment de hache, 27.
Kadašman-Turgu, fragments de lapis-lazuli, 23-24 ; fragments de disque en lapis-lazuli, 81.
Kudur-Enlil, disque en lapis-lazuli, 25.
Kadašman-Enlil, fragment de camée en agate, 25.
Šagaraktišuriaš, tête de sceptre en magnésite, 25.
Bibeiašu, tête de sceptre en magnésite, tablette en lapis-lazuli, fragment de hache, 26, 27.
Tukulti-Ninip I, brique, I *R* 5, nº XXIV, et IV *R* 35, nº 5.
Adad-šum-uṣur, fragment de brique, 28.
Asur-aḫê-iddin, fragment de brique, 69.

Asur-bân-apal, brique, 29.
Nabû-kudurri-uṣur II, fragment de brique, 70.
Documents de l'époque d'Artaxerxès I et de Darius II, *The Babyl. Expedition of the Univ. of Penns,* t. IX.

Persépolis

Darius, inscription trilingue, Niebuhr, II, pl. XXIV, *C;* inscription trilingue des fenêtres, *EM* II, 250; inscription babylonienne du mur sud de la terrasse, Niebuhr, XXXI, 4.
Xerxès, inscription trilingue, troisième terrasse, Niebuhr, XXIV, *E;* inscription trilingue sur une porte, *EM* II, 154: inscription trilingue, *EM* II, 159; inscription trilingue du pilastre du coin S.-O., Rich, pl. XV; inscription trilingue, Rich, pl. XXII.

Šaṭ-en-Nil

Narâm-Sin, vase, I *R* 3, n° 7.

Šeiḫân

Tar...dunni, inscription rupestre, RT, XIV, 105.

Šemâmyḳ

Sin-aḫê-irba, brique, I *R* 7, VIII H.

Senkereh

Ur-Gur, brique I *R* 1, n° I, 7.
Sin-idinnam, clou en argile, I *R* 3, n° XIX; IV *R* 36, n° 2.
Ḫammurabi, inscription, I *R* 4, n° XV, 2.
Burnaburiàš, brique, I *R* 4, n° XIII.
Nabû-kudurri-uṣur, cylindres, I *R* 51, 2; brique, I *R* 52, 5.

Nabû-nâid, brique, I *R* 68, 4.
Cyrus, brique, *TSBA* II, 148.

Šerîf-Ḫân

Ašur-bêl-kala, fragment, *TSBA* VII, 338, note 1.
Sin-aḫê-irba, brique, I *R* 7, VIII *C*; inscription sur pierre, I *R* 7, VIII, *D*.
Ašur-aḫê-iddin, inscriptions sur pierre, I *R* 48, 5, 6; brique, I *R* 8, 8.
Šarrukin, briques de construction inédites (Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 509).

Sidikan

Rusas I, stèle à inscription assyrienne et vannique.

Sources du Tigre

Tukulti-apal-Ešarra I, inscription et stèle, III *R* 4, n° 6.
Šulman-ašarid II, inscriptions, v. p. 61.

Suse[1]

Maništusu, obélisque, II, 1-10.
Narâm-Sin, stèle, II, 11; brique, II, 13, 1; fragment de vase, IV, 1.
Dungi, brique, IV, 1, 4.
Gimil-Sin, brique, 1, 5 + 18, 1.
Ḫammurabi, fragment, II, p. 84; code, IV, 3-15.
Nazimaruttaš, *kudurru*, II, 16-19.
Adad-šum-uṣur, *kudurru*, II, p. 97.
Melišiḫu, *kudurru*, II, 21-24; stèle, IV, 16.
Bitiliaš, *kudurru* II, p. 93.
Agabtaḫa, table, II, 20.
Šutruk-Naḫḫunte, brique de grès, II, 25; stèle, IV, 17.
Tepti-aḫar, brique, IV, 18, n° 3.

1. Sauf indication contraire, les chiffres renvoient aux planches des tomes II et IV des *Mémoires de la Délégation en Perse*.

Karibu-ša-Šušinak, clou d'argile, II, 12 ; statuette, II, p. 63 ; stèle, IV, 2.
Ardum-Narâm-Šušinak, briques, II, 13, nos 2, 3.
Kuk-Kirpiaš, brique, II, 14.
Temti-Ḫalki, brique, II, 15, no 1-4.
Attapakšu, brique, II, 15, no 5.
Mekubi, brique II, 15, no 6 ; IV, 1, no 8.
Šušinak-šar-ilâni, brique, II, 25.
Nabû-kudurri-uṣur, barillet, II, pp. 123-125.
Artaxerxès II, inscription trilingue, *EM* II, 194.

Ṭarṭûs

Ašur-bân-apal, inscription sur calcaire, PSBA, VII, 141-143.

Tel-Abta

Bêl-ḫarran-bêl-uṣur, stèle, *RT,* XVI, 176.

Tel-el-Hesî

Vers 1400, tablette d'argile, *OBI,* 64.

Tel-Ğâzir

Sin-aḫê-irba, brique, v. p. 61.

Tel-ʿÎd

Dungi, inscription sur pierre noire, I *R* 2, no II, 4.

Tellôḥ[1]

Urukagina, pierre de seuil, 5, 1.
Mesilim, masse d'armes aux lions, 1ter, 2.
Ur-Ninâ, tablette, 1 ; reliefs avec inscriptions, 1, 2 ;

1. Sauf indication contraire, les chiffres renvoient aux planches des *Découvertes en Chaldée* de Sarzec-Heuzey.

Heuzey, *Catalogue*, pp. 92-95; 2bis, 2ter, 1; pierre de seuil 2ter, 4; brique, 31, 1; tête de lion 25bis, 4; protome de lion. Heuzey, *Catalogue*, nº 114; figurine votive 2ter, 2.

Ur-Dun, fragment de masse d'armes sculptée, 25bis, 2.

Akurgal, tête de lion, Heuzey, *Catalogue*, nº 215; fragments, 3, 4.

Eannatum I, colonnette, 2ter, 5; galet, 2ter 6; brique, 31, 2; stèle des vautours, 3, 4ter; mortier, RA. III, 31.

Entemena, pierre de seuil, 5, 2; tablettes et statuette votive, 5bis, 1, *a*, *b*, *c*; brique, 31, 3; vase d'argent, 43-43bis.

Dudu, bloc de matière noire, 5bis, 2.

Enannatum II, texte, 6, 4.

Ezuab, fragment de statuette, 5, 3.

Âlušaršid, texte, 5, 4.

Narâm-Sin, vase, 44, 1.

Ur-Bau, statue, 7-8.

Nammaḫni, dédicace de *Kandu* pour *Nammaḫni*, *RA*, II, 79.

Gudea, statues, 9-20; tablettes votives, 29; cylindres, 33-36; vase à libation 44, 2; fragment de relief avec dédicace, 26, 9; figure de lion, 24, 3; croupe de lion assis, 24, 2; statue avec consécration à *Gudea*, 22bis, 2, *a*, *b*; masse d'armes, 25bis, 1, *a*, *b*; vase sculpté, 43, 2, *a*, *b*, *c*; cônes d'argile, I *R*, nº 23, 1 et 2.

Ur-Ningirsu, coquille à inscription, 46, 9.

Ur-Ninsun, fragment de coupe, *RA*, III, 121.

Ur-Gur, inscription, IV *R* 35, nº 1.

Dungi I, torse avec consécration à *Dungi*, Heuzey, *Catalogue*, nº 101; fragment de tablette d'argile, *OBI*, 53-54.

Galalama, fragment de figure de femme avec dédicace, 21, 4.

Bur-Sin II, inscription, *RA* IV, XXXI, 80; tablette d'argile, OBI, 56-57.

Rîm-Sin. Clou d'argile, 41, 1 *a*, *b*, *c*, *d*.

Nombreuses pièces comptables des époques de *Ur-Lama, Dungi, Ur-Lig, Bur-Sin, Kinuner, Gimil-Sin, Ine-Sin*[1].

Ṭuz-Ḥurmati

Buḫia, brique, v. p. 58.

**Ursag-Keš* (?)

Ur-Gur, tablette de basalte, *OBI*, 8.

Van

Xerxès, inscription trilingue, Schulz, *JA*, 1840, XI.

Wâdî-Berisa

Nabû-kudurri-usur II, inscriptions publiées par Pognon, 1887.

Warḳah

Gudea, clou d'argile, I *R* 5, n° XXIII, 1 et 2.
Ur-Gur, brique, I *R* 1, n° I, 6.
Sin-gâsid, brique, I *R* 3, n° VIII; clou d'argile, IV *R* 35, n° 3.
Marduk-apal-iddin, brique, I *R* 5, n° XVII.
Contrats de l'époque de *Nûr-Adad, Rim-Sin, Ḫammurabi, Samsu-iluna*, etc.

Za'leh

Document de l'époque de *Marduk-nâdin-aḫê*, I *R* 66.

Zenjîrli

Ašur-aḫê-iddin, stèle, *Mittheilungen aus den Orient. Sammlungen*, XI, pl. 1 et 2.

1. G. Reisner, *Tempelurkunden aus Telloh*, 1901; F. Thureau-Dangin, *Recueil de Tablettes Chaldéennes*. 1903.

LIVRE DEUXIÈME

DÉCHIFFREMENT DES CUNÉIFORMES

CHAPITRE PREMIER

LES AUTEURS CLASSIQUES
LES PREMIERS ESSAIS ET LES ÉTUDES AUXILIAIRES, DE HERBERT A MILLIN (1634-1802)

Les auteurs classiques grecs et latins : Hérodote, Thucydide, Thémistocle, Bérose, Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Arrien, Diogene de Laerte, Athénée. — Išu'dad, vers 800. — Herbert, 1634[1]. — Pietro della Valle, 1658. — Mandelslo, 1658. — Hyde, 1700.—Chardin, 1711.—Kaempfer, 1712. — Cuper, 1712. — Caylus, 1764. — Anquetil du Perron, 1768-1771. — Murr, 1777. — Niebuhr, 1778. — Wahl, 1784. — Herder, 1787. — Heeren, 1796. — Raspe, 1791. — Sacy, 1793. — Tychsen, 1798. — Witte, 1799. — Münter, 1800. — Hager, 1801. — Lichtenstein, 1801. — Millin, 1802.

L'antiquité classique ne nous a transmis sur les écritures cunéiformes que des indications extrêmement vagues, qui n'ont été d'aucune utilité dans le déchiffrement. La mention la plus ancienne de « lettres assyriennes » est due à Hérodote, qui raconte qu'en arrivant sur le Bosphore, Darius fit graver deux stèles, l'une en caractères grecs, l'autre en *caractères assyriens*, avec les noms des peuples qu'il traînait à sa suite. Les habitants de Byzance se servirent plus tard de ces stèles pour bâtir

1. Pour les explorations et les fouilles, j'ai donné la date des voyages et des découvertes; pour les théories, la date de la publication.

l'autel d'*Artémis Orthosia;* une seule pierre, couverte de *caractères assyriens*, avait été laissée auprès du temple de Dionysos[1].

Thucydide rapporte que le Perse Artapherne, qui se rendait à Lacédémone avec une mission d'Artaxerxès, fut arrêté à Eion, sur le Strymon, par Aristide, et qu'il fut conduit à Athènes, où l'on prit connaissance de ses lettres après les avoir transcrites des *caractères assyriens*[2].

Dans une des prétendues lettres de Thémistocle[3], les vieilles *lettres assyriennes* sont distinguées de celles que Darius a plus récemment données aux Perses.

Bérose, cité par Eusèbe[4] dans un passage dont nous n'avons plus que la traduction arménienne, raconte que la ville de Tarse, en Cilicie, fut fondée par *Sin-ahê-irba,* après sa victoire sur les Grecs, et que le roi d'Assyrie éleva en cet endroit une stèle où le récit de ses exploits était gravé en *lettres chaldéennes.*

Strabon, citant Aristobule, prétend qu'à Anchialè, ville de Cilicie fondée par Sardanapale, était le tombeau de ce roi, avec une épitaphe en *lettres assyriennes*[5].

Suivant une tradition rapportée par Diodore de

1. Hérodote, IV, 87 : Θεησάμενος δὲ καὶ τὸν Βόσπορον, στήλας ἔστησε δύο ἐπ' αὐτῷ, λίθου λευκοῦ, ἐνταμὼν γράμματα, ἐς μὲν τὴν 'Ασσύρια, ἐς δὲ τὴν Ἑλληνικὰ, ἔθνεα πάντα ὅσαπερ ἦγε..... Τῇσι μὲν νῦν στήλῃσι ταύτῃσι Βυζάντιοι, κομίσαντες ἐς τὴν πόλιν, ὕστερον τουτέων ἐχρήσαντο πρὸς τὸν βωμὸν τῆς 'Ορθωσίης 'Αρτέμιδος, χωρὶς ἑνὸς λίθου· οὗτος δὲ κατελείφθη παρὰ τοῦ Διονύσου τὸν νηὸν ἐν Βυζαντίᾳ, γραμμάτων ασσυρίων πλέος.

2. Thucydide, IV, 50 : Καὶ αὐτοῦ κομισθέντος, οἱ 'Αθηναιοῖ, τὰς μὲν ἐπιστολὰς μεταγραψάμενοι ἐκ τῶν ασσυρίων γραμμάτων ἀνέγνωσαν.

3. Thémistocle, Lettre XXI : Τῶν κρατήρων..... καὶ τῶν θυμιατήρων τῶν χρυσῶν, ἐφ' οἷς ἐπιγέγραπται τὰ 'Ασσύρια τὰ παλαιὰ γράμματα, οὐχ ἃ Δαρεῖος, ὁ πατὴρ Ξέρξου, Πέρσαις ἔναγχος ἔγραψεν.

4. Eusèbe, éd. Maï, p. 19 : Suamque imaginem, ut esset victoriae monumentum, eo loco erectam reliquit; cui Chaldaicis litteris res a se gestas insculpsi mandavit, ad memoriam temporum sempiternam.

5. Strabon, XIV, v, 9 : Εἶτ' 'Αγχιάλη μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης, κτίσμα Σαρδαναπάλλου, φησὶν 'Αριστόβουλος· ἐνταῦθα δ' εἶναι μνῆμα τοῦ Σαρδαναπάλλου καὶ τύπον λίθινον, συμβάλλοντα τοὺς τῆς δεξιᾶς χειρὸς δακτύλους, ὡς ἂν ἀποκροτοῦντα, καὶ ἐπιγραφὴν εἶναι 'Ασσυρίοις γράμμασι τοιάνδε· Σαρδανάπαλλος, ὁ 'Ανακυνδαράξεω παῖς, 'Αγχιάλην καὶ Ταρσὸν ἔδειμεν ἡμέρῃ μιῇ· ἔσθιε πῖνε, παῖζε· ὡς τἄλλα τούτου οὐκ ἄξια τοῦ αποκροτήματος.

Sicile, « Sémiramis étant arrivée à la montagne que l'on nomme Bagistan *(Behistûn)*, campa près de cette montagne, et y fit faire un jardin de douze stades de circuit. Ce jardin était dans la plaine et renfermait une grosse source qui l'arrosait abondamment. Le mont Bagistan est consacré à Jupiter : du côté où il est voisin de ce jardin, il offre des rochers escarpés qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de dix-sept stades. Sémiramis, ayant fait couper et tailler le bas de la montagne, y fit graver son image, entourée de cent gardes armés de piques. Elle y fit aussi graver une inscription en *caractères syriens*, qui portait que Sémiramis, ayant fait amonceler les bagages, dont étaient chargés les animaux qui la suivaient, depuis la plaine jusqu'au haut de la montagne, était parvenue par ce moyen à monter sur le sommet[1].

Pline croyait que les Assyriens avaient de tout temps connu l'écriture, mais hésitait entre deux traditions qui en attribuaient l'invention l'une à Mercure, en Égypte, l'autre aux Syriens[2].

Suivant Arrien, une inscription en *caractères* et en langue *perses* était gravée sur le tombeau de Cyrus à Pasargade[3].

Démocrite d'Abdère, qui avait été l'élève des Chaldéens,

1. Diodore, II 13 : Ἡ δὲ Σεμίραμις... καταστήσασα δὲ πρὸς ὄρος τὸ καλούμενον Βαγίστανον. πλησίον αὐτοῦ κατεστρατοπέδευσε, καὶ κατεσκεύασε παράδεισον, ὃς τὴν μὲν περίμετρον ἦν δώδεκα σταδίων, ἐν πεδίῳ δὲ κείμενος εἶχε πηγὴν μεγάλην, ἐξ ἧς ἀρδεύεσθαι συνέβαινε τὸ φυτουργεῖον. Τὸ δὲ Βαγίστανον ὄρος ἐστὶ μὲν ἱερὸν Διός, ἐκ δὲ τοῦ παρὰ τὸν παράδεισον μέρους ἀποτομάδας ἔχει πέτρας εἰς ὕψος ἀνατεινούσας ἑπτακαίδεκα σταδίους. Οὗτο κατώτατον μέρος καταξύσασα τὴν ἰδίαν ἐνεχάραξεν εἰκόνα, δορυφόρους αὐτῇ παραστήσασα ἑκατόν. Ἐπέγραψε δὲ καὶ συρίοις γράμμασιν εἰς τὴν πέτραν ὅτι Σεμίραμις, τοῖς σάγμασι τοῖς τῶν ἀκολουθούντων ὑποζυγίων ἀπὸ τοῦ πεδίου χώσασα εἰς τὸν προειρημένον κρημνὸν, διὰ τούτων εἰς τὴν ἀκρώρειαν προσανέβη.

2. Pline, *Hist. nat.*, VII, 56, 192 : Litteras semper arbitror Assyriis fuisse, sed alii apud Ægyptios a Mercurio, ut Gellius, alii apud Syros repertas volunt.

3. Arrien, *Anabase*, VI, 29, 7-8 : Ἐπεγέγραπτο δὲ ὁ τάφος Περσικοῖς γράμμασι καὶ ἐδήλου Περσιστὶ τάδε· ὦ ἄνθρωπε, ἐγὼ Κῦρός εἰμι, ὁ Καμβύσου, ὁ τὴν ἀρχὴν Πέρσαις καταστησάμενος καὶ τῆς Ἀσίας βασιλεύσας. Μὴ οὖν φθονήσῃς μοι τοῦ μνήματος.

avait écrit, au dire de Diogène de Laerte, un traité sur l'*écriture sacrée de la Babylonie*[1]. Ce traité est perdu.

Le tombeau de Sardanapale, suivant Amyntas, cité par Athénée[2], n'était pas à Anchialè, mais à Ninive, et l'épitaphe, gravée sur la stèle de pierre, était en *caractères chaldéens*.

Ainsi donc, à part une indication, fournie d'ailleurs par un ouvrage apocryphe, sur l'origine de l'écriture perse, l'antiquité ne nous a guère laissé que les noms des écritures assyrienne, syrienne, perse et chaldéenne, qui paraissent même employés indifféremment l'un pour l'autre.

Dans les temps modernes, la plus ancienne mention de l'écriture cunéiforme serait probablement, si le passage a été bien compris, celle que J.-P. Martin a signalée dans un manuscrit d'Išu'dad (viii[e] ou ix[e] siècle), évêque syrien de *El-Ḥadita*, en aval de l'embouchure du grand *Zâb*, dans le Tigre[3].

Herbert (v. p. 10), bien qu'il eût été précédé par plusieurs Européens sur les ruines de Persépolis, fut peut-être le premier (1634) à émettre une opinion sur les caractères cunéiformes :

« Il y en avait, dit-il, à mon avis, qui avaient quelque ressemblance aux anciens caractères grecs, et l'on en pouvait composer ces deux mots : *Ahasueros Theos*, c'est-à-dire le dieu Assuérus. Et néanmoins, il faut avouer qu'elles n'ont point de rapport du tout aux caractères hébreux, grecs et latins. Il ne faut point douter, pourtant, que l'inventeur n'ait fort bien su ce qu'il a

1. Diogène de Laerte, *De Vitis philos.*, VII, 49 : Τὸ περὶ τῶν ἐν Βαβυλῶνι ἱερῶν γραμμάτων.

2. Athénée, *Deipnosophistæ*, XVI, 7 : Ἀμύντας δ' ἐν τρίτῳ Σταθμῶν ἐν τῇ Νίνῳ φησὶν εἶναι χῶμα ὑψηλὸν, ὅπερ κατασπάσαι Κῦρον ἐν τῇ πολιορκίᾳ ἀναχωννύντα τῇ πόλει. Λέγεσθαι δὲ τὸ χῶμα τοῦτ' εἶναι Σαρδαναπάλλου τοῦ βασιλεύσαντος Νίνου, ἐφ' οὗ καὶ ἐπιγεγράφθαι ἐν στήλῃ λιθίνῃ χαλδαϊκοῖς γράμμασιν, ὃ μετενεγκεῖν Χοιρίλον ἔμμετρον ποιήσαντα. Εἶναι δὲ τοῦτο.....

3. Cf. E. Nestle. Ob ein syrischer Schriftsteller die Keilinschriften erwähnt ? *ZK.*, I, p. 185.

voulu dire, et il se peut que ce soient des choses bien excellentes ; mais aujourd'hui il est impossible d'y rien connaître. »

Dans une lettre datée du 21 octobre 1621, mais publiée seulement en 1658, Pietro della Valle (v. p. 8) suggéra le premier que les écritures de Persépolis devaient se lire de gauche à droite :

« Près de ce lion, il y a une grande inscription qui occupe en long tout l'espace de la muraille, tant depuis le haut de ces figures que jusque au bas. Or, de vous dire en quelle langue cette inscription est composée, nul le peut savoir, parce que ce sont des caractères inconnus. Tout ce que j'y ai pu remarquer est que ces caractères sont d'une grandeur prodigieuse, qu'ils ne sont point liés et joints les uns aux autres pour former un mot, mais distincts et séparés, chacun à part, comme les caractères hébreux, et un peu plus, ce qui me fait croire qu'un seul caractère fait un mot entier ; encore ne puis-je pas bien le comprendre. Que ce soient des mots entiers ou des caractères seuls, j'en ai copié cinq entre autres, le mieux qu'il m'a été possible, de ceux qui étaient les plus fréquents dans cette inscription. Mais parce que les lignes étaient entières, je ne puis connaître si cette sorte de caractère s'écrivait de la droite à la gauche, à la mode des Orientaux, ou de la gauche à la droite, comme nous le pratiquons. Voici donc les cinq caractères que j'ai transcrits :

Le second caractère, qui est composé de quatre figures semblables faites en pointes de pyramides, trois droites qui ont la pointe en bas, et la quatrième couchée sur les autres, me fait penser que cette manière d'écriture se formait et se lisait comme la nôtre, de la gauche à la droite, parce que la tête, ou la base de ces figures pyramidales est toujours en haut, quand elles sont droites; et partant la base de cette autre figure, qui est couchée sur les trois

qui sont debout, étant, comme la tête, tournée vers la main gauche, et sa pointe ou sa queue vers la droite, est un témoignage que cette façon d'écrire commence à la main gauche et finit à la droite. Néanmoins je ne l'assure pas comme une chose indubitable. Le même paraît dans le quatrième caractère, composé d'une seule figure pyramidale pendant obliquement, dont la partie supérieure, qui est la plus large et comme la tête, se repose sur la main gauche; et la pointe, qui est sa queue, s'étend vers la droite... J'ai remarqué, de plus, que tous ces caractères sont composés des mêmes figures pyramidales et de quelques autres angulaires beaucoup plus menues, et qu'il n'y a que le nombre et la disposition de ces figures qui fassent la différence et la diversité des lettres. »

Mandelslo (1658, v. p. 11), montra à cet égard beaucoup moins de pénétration que Della Valle. Repoussant l'idée que les signes gravés sur les murs de Persépolis étaient des lettres, il n'y voulut voir que les figures cabalistiques d'un talisman. « Auprès de ces chambres, dit-il, se voyent gravés dans un pillier carré certains caractères inconnus, qui n'ont rien de commun avec le grec, l'hébreu ou l'arabe, ni même avec aucune langue... Il y en a qui croient que ce sont des talismans et qu'ils cachent des secrets que le temps pourra découvrir. »

Ainsi que nous aurons plus d'une fois à le constater dans l'histoire du déchiffrement, les progrès furent loin d'être continus. Les remarques fort sensées de Della Valle furent combattues, et l'existence même d'une écriture persépolitaine fut mise en question. Hyde, dans son Histoire de la religion des anciens Perses (1700) disait qu'à son avis il n'y avait pas de lettres, mais simplement des ornements, dans lesquels l'architecte des palais de Persépolis s'était amusé à montrer toutes les combinaisons que l'on pouvait obtenir avec un certain nombre de traits[1] : « Si ces caractères, disait-il, exprimaient des

1. Hyde, *Hist. relig. vet. Pers.*, p. 527 : Me autem judice, non sunt

lettres ou des mots, la même figure y paraîtrait plusieurs fois : que le lecteur examine donc si le même caractère se trouve répété; dans ce cas, notre conjecture tombe entièrement. » Ce qui explique son erreur, c'est qu'il n'avait à sa disposition que les quelques caractères reproduits dans le tome XVII des *Transactions philosophiques* (v. p. 12).

Chardin (1711, v. p. 11), revenant à une opinion plus sensée, admettait l'hypothèse non seulement d'une écriture, mais encore d'une écriture alphabétique, contre ceux qui la prétendaient hiéroglyphique. Toutefois, trompé par les inscriptions qui tournent autour des fenêtres et des portes, il croyait que cette écriture se traçait non seulement de gauche à droite, mais aussi de haut en bas, comme le chinois. En revanche, il affirmait, comme une chose hors de doute, que l'écriture, aussi bien que les palais, remontait à l'époque perse :

« Il n'y a que deux sortes de figures dans cette écriture des anciens Perses. L'une ressemble à une équerre, mais on ne saurait proprement dire à quoi l'autre ressemble, si ce n'est pourtant qu'on veuille qu'elle ait du rapport à la figure pyramidale. L'une et l'autre figure n'est pas toujours posée d'un même sens comme nos lettres..... Ces figures paraissent jointes ou combinées en tant de diverses sortes, qu'on peut compter plus de cinquante lettres..... Des gens croient cette écriture de purs hiéroglyphes, mais il n'y a pas d'apparence, et je tiens pour certain que c'est une véritable écriture comme la nôtre, d'autant plus qu'autour de ces caractères il y a

litteræ, nec pro litteris intendebantur, sed fuerunt solius ornatus causa, in prima palatii exstructione merus lusus primi architecti, qui ludendo tentavit quot figurationes a se invicem diversæ a vario talium ductulorum seu scriptulorum situ et diversa eorumdem positione et compositione oriri possent, ita ut ne duæ horum inter se convenirent..... Non itaque sunt litteræ vocem componentes, nec simplices integrarum vocum characteres : nam sive hoc, sive illo modo accipiantur, certe vel eadem littera vel idem character in hisce lineis aliquoties recurreret et repeteretur; quod non fit.

quantité de points dont on sait que les caractères hiéroglyphiques n'ont pas besoin. C'est là tout ce qu'on peut savoir de cette écriture..... Figueroa se peine fort à chercher si elle se faisait de gauche à droite, comme la nôtre, ou de droite à gauche, comme l'écriture orientale, et il conclut qu'elle se faisait de gauche à droite. J'ajouterai qu'elle se faisait aussi de haut en bas, comme la chinoise... Quelques doctes critiques prétendent que c'est le caractère punique, et que si ce ne l'est pas, ce n'est pas non plus le caractère perse commun des premiers temps; mais pour cette dernière opinion, elle n'a pas de vraisemblance, puisque ce caractère-là est le commun et naturel du temple en tous endroits, et qu'il n'y en a pas d'autre du même ciseau. »

Kaempfer (1712, v. p. 11), au contraire, tenait que les clous exprimaient des choses différentes suivant leur position, et en concluait qu'il n'y avait pas à s'occuper de la langue qu'avaient pu parler les auteurs des inscriptions[1]. Le premier, il donna aux inscriptions de Persépolis le nom de cunéiformes *(cuneatæ)*.

Cette opinion dut réunir un assez grand nombre de partisans, car, en 1742, Cuper était encore obligé de la combattre. « Les caractères, disait-il, dont les inscriptions de Persépolis sont composées, causeront bien de la peine à ceux qui tâcheront de les expliquer, et quoiqu'ils soient fort simples, et presque d'une même façon, je ne doute pas néanmoins, n'en déplaise à ceux qui sont d'un sentiment contraire, que ce ne soient de vraies lettres dont on se servait dans le temps que ce grand ouvrage a été bâti » (*Lettres de critique*, p. 226).

Mais l'époque elle-même de la construction commençait à être très discutée. Chardin, qui avait la plus haute idée de l'antiquité de Persépolis, en faisait remonter la

1. Kæmpfer, *Amœnitatum fasciculi V*, p. 331. Ego postremum auguror et cuneolos, pro diverso positu et compositione aliam atque aliam denotare rem; adeoque parum referre quo idiomate lectio investigetur.

fondation à quatre mille ans. Le Brun (1704) croyait que *Čehil-Minâr* est le palais détruit par Alexandre, sur le conseil de la courtisane Thaïs. CAYLUS (1764), tout à la fois trop sceptique et trop dogmatique, jugeait également difficile d'attribuer ces bâtiments soit aux Perses avant Cyrus, soit à ce prince, soit à ses successeurs. Il croyait en effet avoir établi que ce n'étaient pas des palais, mais des temples. Or, d'après lui, « ce que nous savons de l'état et du caractère des Perses avant Cyrus ne nous permet pas de leur attribuer ces magnifiques entreprises. Il n'est pas moins difficile d'imaginer que ces temples soient l'ouvrage de Cyrus ou de quelqu'un de ses successeurs, si l'on songe que Xerxès mit le feu aux temples de la Grèce, sur ce principe que l'univers était le temple des dieux. La même difficulté se présente au sujet des Arsacides ; bref, dans tous les temps connus de la Perse, la religion s'oppose à la construction d'un temple de l'espèce de celui-ci ». Caylus croyait que Persépolis était une colonie égyptienne.

En même temps que des copies fidèles fournissaient à l'étude des inscriptions de Persépolis la base la plus nécessaire, la connaissance de la langue qui devait en fournir la clef commençait à se répandre en Europe. Après un séjour de sept années aux Indes (1755-1762), ANQUETIL DU PERRON publiait en 1768 deux mémoires, lus en 1763 à l'Académie des Inscriptions, sur les anciennes langues de la Perse, le zend, le pa-zend, le pehlvi, le parsi et le deri, et donnait en 1771 la première édition du Zend-Avesta, suivie d'un vocabulaire.

MURR, qui publia dans son *Journal*, en 1777, une lettre de Niebuhr sur Persépolis, admettait avec Caylus que les ruines de Persépolis étaient celles de temples et de demeures de prêtres, plutôt que de palais, mais il estimait que la construction remontait à l'époque de Cyrus. Quant à l'écriture, il jugeait qu'elle resterait éternellement indéchiffrable, et que c'était perdre son temps que

de vouloir lui arracher son secret. Il la croyait idéographique[1].

Niebuhr (1778, v. p. 13) ne se contenta pas de livrer aux savants ses précieuses copies des inscriptions de Persépolis, où il avait séparé les lettres par des points. Le premier, il remarqua que les inscriptions triples qui se répètent en plusieurs endroits sont écrites en trois écritures différentes, dont la plus simple ne comporte pas plus de quarante-deux caractères, et il dressa la liste de ces signes. Il confirma en outre l'hypothèse de Della Valle sur le sens de l'écriture, en faisant observer « que deux lettres que l'on trouve à l'une des portes, à la fin de la troisième ligne, se trouvent à l'autre, au commencement de la quatrième. Les savans qui veulent prendre la peine de les déchiffrer peuvent donc être assurés qu'elles sont écrites de la gauche à la droite, de même que les écritures européennes ». Il rectifia l'opinion de Chardin (v. p. 87) sur les inscriptions des fenêtres : « Quelques voyageurs en ont tiré la conséquence que les anciens Perses ayent écrit de haut en bas, comme les Chinois. Mais si l'on examine de plus près les inscriptions, comme quelques-uns les ont copiées ici, et qu'on les compare avec mes copies, on trouvera que les lignes qui sont droites sont toutes couchées de côté, ce qui fait que le nombre des lettres n'est à beaucoup près pas si grand que peut-être on a pu le penser d'après les copies de mes prédécesseurs. »

Toutefois, la période des tâtonnements, des hypothèses hasardées et contradictoires n'était pas encore close. En 1784, Wahl, dans un ouvrage où il s'était surtout proposé de réfuter Richardson, qui contestait l'authenticité du zend, résumait ainsi ses conclusions sur les inscriptions de Persépolis : « 1° C'est une véritable écriture.— 2° C'est une écriture du genre le plus ancien, car les caractères

1. Murr, *Journal*, IV, p. 136 : Diese Striche werden, so wie die Hieroglyphen, nicht errathen werden können, so lange die Welt stehet, und ich halte es für die unnützeste Zeitversplitterung, sie nur errathen zu wollen.

dont elle est composée ne sont pas des lettres proprement dites : ce sont des figures qui représentent des mots, et on pourrait avec quelque restriction appeler cette écriture une écriture syllabique. — 3° La direction de cette écriture n'est pas uniforme; tantôt elle procède de gauche à droite, tantôt elle paraît suivre la marche de l'écriture nommée par les Grecs *boustrophédon*. — 4° Toutes les inscriptions de ce genre qui ont été publiées ne présentent qu'une même espèce d'écriture, et non trois sortes d'écritures différentes, comme l'a pensé Niebuhr. — 5° Des lignes entières de différentes inscriptions offrent trait pour trait la même série de caractères, ce qui donne lieu de penser que le contenu de ces inscriptions est peu varié. »

Herder fut l'un des premiers (1787) à vouloir s'aider des découvertes d'Anquetil pour dater les monuments de Persépolis : « Les caractères gravés autour des différents sujets représentés sur ce monument prouvent, dit-il, surtout que la date en est très ancienne, et que probablement il est du temps des Pichdadiens. Le pehlvi fut, sous les Kæaniens, la langue de la cour, mais il faudrait qu'aucune lettre de cette langue ni du zend des Mèdes ne fût exacte dans l'ouvrage d'Anquetil ; ou les langues et les caractères qu'il indique devraient être de la création des adorateurs postérieurs du feu, ce qui serait certainement une supposition incroyable, ou du moins fort difficile à concilier avec la nature de ces langues ; ou les caractères tracés sur les murs de Persépolis appartiennent à une époque beaucoup plus reculée. Et comme il est à présumer que ces caractères ont été exécutés en même temps que les figures, puisqu'on y découvre le même genre de travail, on ne peut les placer qu'à la même date que la signification de ces figures elles-mêmes nous indique » (*Conjectures sur Persépolis*, pp. 243-244). En conséquence, Herder faisait remonter les inscriptions à l'époque de *J̌emšid* : « Sur le tombeau de *J̌emšid* on trouve encore le simple autel des anciens Perses avec

le soleil, et sans aucun appareil ordonné par Zoroastre. Or, la réformation de Zerduscht devant avoir eu lieu sous les yeux d'Hystaspe, qui l'a établie lui-même dans tout l'Empire, nos monuments doivent dater d'une époque où l'on n'avait encore aucune connaissance d'une pareille réforme. »

L'opinion de Herder fut vivement combattue par Heeren, qui opposa à la tradition persane, suivie par Herder, la tradition grecque contemporaine des monuments, telle qu'on la trouve surtout chez Ctésias. Dans le seconde partie de ses *Ideen*[1], parue en 1796, il étudia longuement les bas-reliefs de Persépolis, et conclut que les monuments dont il fait partie sont d'une origine vraiment perse : le costume est médo-perse, la religion celle de Zoroastre. On n'y voit aucune trace d'art égyptien. Les sculptures et les inscriptions sont contemporaines des Achéménides.

Raspe, beaucoup plus aventureux, se contenta (1791) d'une vague ressemblance, qu'il crut saisir entre les caractères gravés sur un cylindre en pierre dure, et l'écriture chinoise, pour affirmer que celle-ci était l'ancienne écriture de la Perse.

Le mémoire de Silvestre de Sacy sur les inscriptions de *Naḳš-i-Rustam*, lu à l'Académie des Inscriptions en 1787 et publié en 1793, nous ramène à des travaux plus mûris et appuyés sur une profonde connaissance des langues orientales. Sacy soutient contre Wahl (v. p. 90) l'opinion de Niebuhr sur la diversité des écritures à Persépolis :

« Toutes les inscriptions composées de ces caractères que l'on nomme écriture à clous, paraissent, dit-il, d'une égale antiquité et aussi anciennes que l'édifice... Cependant, si l'on compare trois de ces inscriptions gravées l'une auprès de l'autre sur la même muraille, et dont les

1. Dans la seconde édition, la seconde partie (Asie) est devenue la première.

caractères sont formés des mêmes éléments et suivant les mêmes principes de combinaison, on reconnaîtra que dans l'une les figures sont plus variées, et que dans l'autre elles présentent un moins grand nombre de combinaisons : ici on les trouvera plus simples, là elles paraîtront généralement plus composées; dans l'une, elles affectent la position perpendiculaire ou horizontale, dans l'autre la plupart sont placées obliquement; le même caractère qui, dans l'une, revient très fréquemment, ne se trouve pas une seule fois dans les autres : ici les traits perpendiculaires sont coupés par des figures horizontales, là on ne voit rien de semblable. Ces différences pourraient conduire à penser, contre le quatrième résultat de M. Wahl, que toutes ces inscriptions ne présentent pas le même genre d'écriture. »

Il combat ensuite l'opinion de Chardin sur le sens de l'écriture :

« Chardin dit que ces caractères paraissent aussi être écrits par colonnes de haut en bas, à la manière des caractères chinois. Cette opinion n'est fondée que sur ce que la même inscription paraît occuper quelquefois le dessus et les deux côtés d'une fenêtre, ce qui est plus aisé à concevoir, en supposant une écriture dont les caractères soient disposés par colonnes et placés perpendiculairement l'un au-dessus de l'autre, comme l'écriture chinoise. Mais il suffit de jeter les yeux sur les dessins de Corneille Lebrun, de Kæmpfer et de Niebhur pour se convaincre que dans les inscriptions de *Čehil-Minâr*, les lettres ou caractères ne sont point placés perpendiculairement l'un au-dessus de l'autre, de manière à former des colonnes distinctes. Quant aux inscriptions qui entourent les fenêtres, comme celle qui a été copiée par Chardin, il me semble que la direction de l'écriture suit celle du contour de la fenêtre, de la même manière que la légende d'une médaille. »

Mais c'est surtout par son beau travail sur les inscriptions grecque et pehlvie de *Naḳš-i-Rustam*, que Sacy

aida au déchiffrement des inscriptions de Persépolis. Il restitua d'abord l'inscription grecque très mutilée, qu'il lut : Π[ρ]όσ[ω]πον τοῦτο μασ[δα]σνου θεοῦ Σαπ[ορ]ου [β]ασιλέως [β]ασιλέων [ἀρια]νῶν καὶ ἀναρια[ν]ῶν ἐ[κγε]-νοῦς θεῶ[ν] υἱοῦ μασ[δα]σνου θεοῦ Ἀρτ[αξ]αρου [βασιλέως] βασιλέων ἀριανῶν ἐκγενο[ῦς θεῶν] ἐκ γόνου θεοῦ Παπακου βασιλ[έως]. Il partit de ce texte pour déchiffrer l'inscription pehlvie, où il lut également le titre de roi des rois : *malkan malka.*

L'année qui suivit la publication du mémoire de Sacy vit paraître le premier travail où l'on sortait des généralités sur les cunéiformes pour essayer le déchiffrement. Tychsen (1798), lecteur à l'Université de Bützow, prétendait que les restes de Persépolis dataient des premiers temps des Arsacides. Le palais construit sous Cambyse par des artistes égyptiens a été détruit par le feu; or, les ruines ne présentent aucune trace d'influence égyptienne ni d'incendie; aucun historien d'Alexandre ne parle des monuments de Persépolis que nous connaissons; les inscriptions sont écrites de droite à gauche, et les Grecs sont les premiers qui aient écrit dans ce sens : donc les inscriptions sont postérieures à la domination grecque en Asie. D'autre part, Tychsen n'a pu y lire aucun nom des dynasties antérieures aux Arsacides; enfin l'écriture déchiffrée par Sacy (v. *supra*) est, d'après Thémistocle (v. p. 82), l'ancienne écriture des Perses; donc celles de Persépolis sont des écritures étrangères : la première est parthe, ainsi que la langue, le persan étant exclu, puisqu'il s'écrit de droite à gauche; les deux autres sont médique et bactrienne. Tychsen constitua, sans toutefois indiquer par quel moyen, un alphabet au moyen duquel il transcrivit cinq des inscriptions de Niebuhr. Voici comment il traduisait, en s'aidant du zend, du pehlvi, du chaldéen, de l'arabe, du syriaque et de l'arménien, une inscription de Xerxès (Niebuhr, XXIV G) : « Is (est) monarcha, is Aksak magnus, is

Aksak, is Aksak, perfectus et rex, is Aksak divus, pius, heros admirabilis[1]. » Il identifiait Aksak avec Arsaces. Il admettait qu'un même son pouvait être représenté par plusieurs caractères (homophonie) et qu'un même caractère pouvait avoir des sons différents (polyphonie). Par une rencontre purement fortuite, et sans qu'on puisse faire remonter à lui la découverte, puisqu'il ne l'établit sur aucune base sérieuse, il attribua correctement à 𐎠 la valeur *a*. Il remarqua qu'un même groupe de signes répété deux fois revenait fréquemment, toujours suivi d'un autre groupe de trois ou quatre lettres; mais sans songer à y reconnaître la formule « rex regum », il décomposa ces deux mots en cinq : is aksak, is aksak divus.

Ce prétendu déchiffrement fut critiqué aussitôt avec vigueur par S. S. Witte, professeur à Rostock (1799). Witte accordait à Tychsen que les ruines de *Čehil-Minâr* ne pouvaient pas être celles de la ville détruite par Alexandre. Mais si les monuments datent des Arsacides, il lui paraissait impossible que la langue fût parthe. Tychsen avait dit que ce ne pouvait pas être le grec, qui avait été parlé trop peu de temps en Perse. Witte fit observer que, d'Arsace Ier à Arsace XXIV, les rois s'appelèrent philhellènes sur leurs monnaies à légende grecque, et que ces barbares n'auraient pas pu inventer une écriture, ni construire les palais de *Čehil-Minâr*. Il remettait en question le sens de l'écriture. Mais surtout il critiquait le principe sur lequel Tychsen s'appuyait pour défendre son déchiffrement. Celui-ci, disait-il, a lu les inscriptions en supposant, d'après Ammien, qu'il doit y trouver le nom d'Aksak, qu'il lit en effet vingt-huit fois dans les inscriptions qui entourent son image, et chaque fois devant le mot monarque ou roi. Mais cela prouve seulement qu'il y a vingt-huit fois le même mot ou le même signe, non pas qu'il peut se lire ainsi et non autrement.

1. Le sens est : Xerxès, roi grand, roi des rois, fils de Darius, roi, Achéménide.

Le raisonnement de Tychsen est un cercle vicieux : les signes ont cette valeur parce que je peux les lire ainsi, et je peux les lire ainsi parce qu'ils ont cette valeur. D'autre part, nous ne savons rien de la langue parthe, sinon qu'elle tenait le milieu entre le médique et le scythique, que nous ignorons également[1]. Nous ne pouvons donc nous en servir pour lire les inscriptions. Ces remarques fort justes sont gâtées par une hypothèse d'après laquelle les signes de l'écriture de Persépolis ne seraient « qu'une sorte d'ornements et d'entrelacs ». Dans un autre travail de la même année, sur l'origine des Pyramides, il prétendait que les caractères des briques babyloniennes ne sont que des productions mécaniques, ou le produit du travail de quelques vers ou insectes.

L'année même où Tychsen publiait sa dissertation, Münter avait lu à l'Académie de Copenhague un travail sur le même sujet (1798). Il le publia en 1800. Il établissait définitivement que les monuments de Persépolis et les inscriptions remontaient à l'époque des Achéménides. Le succès de Sacy dans le déchiffrement des inscriptions sassanides devait, disait-il, faire espérer qu'on pourrait découvrir la clef des inscriptions cunéiformes ; car les rois sassanides ont régné sur le même peuple que les successeurs de Cyrus, et parlaient sans doute la même langue. Diodore raconte qu'à 400 pieds à l'ouest de Persépolis se trouve une montagne où sont creusés les tombeaux des rois, dont la description répond à celle que les voyageurs nous ont rapportée des tombeaux de *Nakš-i-Rustam*[2]. La décoration de ces tombeaux est bien celle que l'on peut attendre d'adorateurs du feu. Les palais et les tombeaux sont de la même époque, comme le prouve l'unité dans le style de la décoration. Ces monuments témoignent d'une perfection artistique qui n'a pu être atteinte qu'à

1. Justin, XLI, 2, 3 : Sermo his (Parthis) inter scythicum medumque medius, ex utroque mixtus.
2. A 5 kilomètres et demi au N.-O. de Persépolis.

l'époque de Cyrus et de ses successeurs. Les mêmes animaux fabuleux se retrouvent sur les monuments de Persépolis et sur les pierres gravées perses. Le costume des personnages sur les bas-reliefs de Persépolis est le costume perse : ils portent le poignard à droite, comme Hérodote (VII, 61) l'avait remarqué. La variété des costumes que l'on remarque sur l'un des escaliers correspond à la description qu'Hérodote nous a donnée des peuples réunis dans l'armée de Xerxès. La représentation des Éthiopiens, des peuples sauvages de Nubie et des Nègres est très importante, car ces peuples n'ont pu être sujets de l'Empire perse qu'à l'époque où l'Égypte lui appartenait, entre Cambyse et Darius Codoman. Les monarques assyriens et babyloniens ont étendu leurs conquêtes jusqu'à l'Égypte, mais ils ne résidaient pas à Persépolis. Quant aux Arsacides, il n'est pas besoin de démontrer qu'ils n'ont jamais possédé un pouce de terre en Afrique (contre Tychsen). Les monuments de l'art perse à l'époque parthe ont un caractère très différent de ceux de Persépolis, comme on peut le voir par les monnaies. Les monuments de Persépolis sont donc l'œuvre des rois de la dynastie achéménide ; les inscriptions sont de la même époque, et sont écrites dans une ou plusieurs des langues parlées alors dans l'Empire perse.

Le second chapitre de la dissertation de Münter traite de ces langues. Le zend, quel que soit l'âge de la rédaction de l'Avesta qui nous est parvenue, est un moyen précieux pour expliquer le perse. Le pehlvi ou huzvareš est, d'après les auteurs orientaux, la langue des plus anciens rois de Perse. Le parsi s'est conservé assez pur jusque chez Firdousi (934). Il est difficile que d'autres langues aient été employées dans les inscriptions des palais et des tombeaux des rois.

Il y a à Persépolis trois écritures : la première est alphabétique, chaque mot y est séparé du mot suivant par un signe spécial ; la seconde semble être syllabique ; la troisième, que l'on retrouve aussi sur les monuments

de Babylone, est vraisemblablement idéographique. Mais il y a dans la seconde, et même dans la troisième écriture, des signes de la première qui semblent indiquer qu'elles sont mêlées de signes alphabétiques. Les trois écritures doivent représenter trois versions d'un même texte.

Münter commence par l'écriture alphabétique, dans laquelle, la langue n'étant pas tout à fait inconnue, on doit pouvoir déterminer les voyelles et les consonnes principales. La comparaison avec les alphabets des langues voisines doit aussi nous aider. Münter reconnait un point important : que le clou oblique [signe cunéiforme] ne représente aucun son, mais sert simplement à séparer les mots. Trois signes [signe cunéiforme], [signe cunéiforme] et [signe cunéiforme] reviennent très fréquemment et doivent être des voyelles; donc la langue n'est pas le pehlvi, qui n'exprime pas les voyelles, mais le zend, dans lequel les voyelles les plus usitées sont l'*e*, et l'*ŏ* pour lequel il y a deux signes : ces trois sons doivent être ceux que représentent nos trois signes. Münter cherche ensuite à déterminer les autres voyelles, également d'après la fréquence des caractères, ou leur ressemblance avec ceux du zend. Il faudra, suivant lui, quand on connaîtra bien la grammaire du zend, et qu'on aura un nombre suffisant d'inscriptions persépolitaines, faire le tableau comparé des flexions.

Il y a un mot qui revient jusqu'à vingt-huit fois dans les inscriptions, et quelquefois deux et trois fois de suite; il contient sept lettres, dont trois et peut-être quatre sont des voyelles. Ce mot [mot cunéiforme de sept signes] doit être la clef de tout l'alphabet. C'est celui que Tychsen a lu *oš aksak*, sans expliquer la règle qu'il a suivie pour arriver à cette lecture. Münter reconnaît qu'il n'a pas pu le lire. Il ne trouve aucun nom propre qui puisse s'y ajuster, et dont la répétition trois fois de suite s'explique. C'est plutôt le titre de roi des rois, roi de.....; mais aucune des langues perses ne donne une forme qui s'adapte au groupe en question.

Münter abandonne donc cette hypothèse qui devait se vérifier plus tard, et d'où sont sorties toutes les découvertes de Grotefend. Peut-être, conclut-il, est-ce une formule religieuse.

L'arrivée à Londres des briques babyloniennes envoyées par la Compagnie des Indes fut, pour J. Hager, chargé de les copier et de les décrire, l'occasion d'une dissertation sur l'écriture cunéiforme (1801). Il montra que cette écriture devait avoir été inventée par les Chaldéens, qui étaient déjà un peuple fameux, alors que les Perses étaient à peine connus. Les cylindres gravés étaient pour lui la preuve que, primitivement tout au moins, l'écriture était tracée et lue verticalement, car c'est ainsi qu'elle se présente à côté de personnages debout; cette hypothèse a été reprise depuis. Mais il ne croyait pas que les inscriptions des briques fussent composées de caractères alphabétiques ou syllabiques; car dans ce cas, disait-il, les mêmes formes reviendraient bientôt, ce qui n'est pas. L'écriture devait donc être idéographique et le texte contenir, comme les estampilles des briques romaines, le nom et la ville du fabricant.



Parmi les extravagances suggérées par l'écriture cunéiforme, une des plus folles est celle que Lichtenstein exposa pour la première fois, en 1801, dans le *Braunschweigisches Magazin*, et qu'il réédita en 1803. Suivant lui, cette écriture est semblable à l'estranghélo, et surtout au coufique, et doit se lire de droite à gauche. Pour donner à cette théorie un semblant de consistance, Lichtenstein est obligé d'admettre que les signes simples se compliquent d'éléments secondaires, qui sont les uns l'équivalent des points diacritiques, les autres des signes de séparation, d'autres enfin des ligatures. Il suppose ainsi que, dans chacune des figures ou combinaisons formées par la réunion d'un plus ou moins grand nombre de clous ou de coins, il n'y en a qu'une partie qui constitue véritablement la figure de la lettre, les autres étant ajoutés arbitrairement, sans aucune

nécessité, sans aucune règle, et ne servant qu'à altérer la configuration primitive et essentielle. Ainsi 𒁹 est l'*élif* cufique, [illegible] le *beth* syriaque, [illegible] le *sin* cufique. [illegible] est le *kaf* hébreu, et [illegible] la même consonne mue par la voyelle *a*, כָ. Des trois écritures de Persépolis, la première recouvre le zend, la seconde le pehlvi, la troisième l'araméen. Il traduisait ainsi qu'il suit le texte babylonien d'une inscription de Darius à Persépolis (Niebuhr, C) : « Rex quoque sospitat Aramaeos fratres nostros, consilia ejus firma sunt, ut ferramentum lapidis. Syria in tempus sempiternum ore laudum celebrabit illum[1]. » Quant au caillou Michaux, il contenait, disait-il, « naeniam quasi quamdam ab archimago parentantibus feminis inter Sabaeos, sive Persas ejus aevi, quae nuper maritos, fratres, vel alios cognatos amiserant... praelegendam vel recitandam ». Sa traduction commençait ainsi : « L'armée du ciel ne nous abreuve de vinaigre que pour nous prodiguer les remèdes propres à procurer notre guérison. Si elle sépare souvent tant d'amis fidèles, elle les réunit ensuite pour toujours..... » Nous savons aujourd'hui que c'est un *kudurru*, et que le texte est un acte de cession de propriété, avec des malédictions contre celui qui attenterait aux droits du propriétaire.

Millin, qui publia le premier ce curieux monument en 1802, était plus réservé, et se bornait à l'étude des reliefs qui en décorent la partie supérieure. Pour l'écriture, il se contentait de montrer qu'elle doit se lire de gauche à droite. « La colonne de gauche, disait-il, a été écrite avant celle qui est à droite... A la fin de la douzième ligne, le sculpteur, gêné par le peu d'espace qui lui restait, a d'abord rapetissé et serré les derniers traits : il lui restait encore une lettre qui, sans doute, ne pouvait pas être rejetée à la ligne suivante : il l'a écrite

1. Le texte signifie en réalité : Darius, roi grand, roi des rois, roi des pays de toutes langues, fils d'Hystaspe, Achéménide, qui a construit ce palais.

en dehors du cadre. Lorsqu'il a écrit ensuite la colonne à droite, pour que le caractère de la douzième ligne, qui répondait ici à la onzième ligne, ne se confondit pas avec l'écriture de celle-ci, il l'en a séparé par ce signe). »

CHAPITRE II

DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE PERSE

Grotefend, 1802. — Sacy, 1803-1820. — Grotefend, 1805 et 1815. — Saint-Martin, 1823. — Rask, 1823. — Price, 1825. — Burnouf, 1836. — Lassen, 1836. — Grotefend, 1837. — Jacquet, 1838. — Beer, 1838. — Lassen, 1844. — Holtzmann, 1845. — Hincks, 1846. — Rawlinson, 1846-1849. — Oppert, 1847. — Wall, 1848.

Le 4 septembre 1802, Grotefend lut à l'Académie de Göttingen un mémoire ayant pour titre : *Prœvia de cuneatis quas vocant inscriptionibus persepolitanis legendis et explicandis relatio,* et divisé en trois parties.

La première traitait des inscriptions cunéiformes en général :

1° Les caractères sont bien des caractères d'écriture. C'est à tort qu'on a soutenu que ce n'étaient que des ornements ou le produit des vers ou des insectes.

2° Il y a plusieurs genres d'écritures cunéiformes. Les inscriptions de Persépolis sont trilingues et se correspondent mot pour mot, en sorte que le déchiffrement d'une écriture permettra de lire les deux autres.

3° Les caractères de ces inscriptions ne désignent pas des mots ou des syllabes, comme ceux des Chinois ou des Japonais, mais des lettres comme ceux des Européens. En effet, un trait oblique dans les inscriptions du premier genre, vertical dans celles du second, marque la fin des mots. Certains mots contiennent dix de ces signes. Bien plus, certaines flexions sont composées de quatre signes. Il est donc peu probable que ce soient des syllabes. Il est peu probable aussi que ce soient des mots ; car alors

des séries, comme [cunéiforme], et d'autres, reviendraient bien souvent. En outre, [cunéiforme] se trouve comme abrégé du mot cité plus haut, qui quelquefois est augmenté des flexions [cunéiforme] ou [cunéiforme], ou [cunéiforme]. Enfin, il y a seulement une quarantaine de signes, ce qui ne peut convenir qu'à une écriture alphabétique ou syllabique.

4° Toutes les inscriptions connues doivent se lire de gauche à droite et horizontalement, jamais κιονηδόν ni βουστροφηδόν. Dans toutes les inscriptions de Persépolis, les mots sont coupés à l'extrémité de la ligne, de telle sorte que la partie droite de la ligne supérieure se raccorde à la partie gauche de la ligne inférieure. De plus, les flexions s'ajoutent toujours non à gauche, mais à droite.

La seconde partie de la dissertation traite des inscriptions de la première écriture en particulier :

1° La première écriture a des signes spéciaux pour les voyelles.

Déjà Münter a remarqué que certains signes reviennent si fréquemment qu'ils ne peuvent être que des voyelles. Les quarante signes de l'écriture sont aussi trop nombreux pour une écriture qui n'aurait pas de voyelles. Il faut même supposer plus de cinq voyelles : les brèves et les longues ayant des signes particuliers.

2° Les voyelles sont :

[cunéiforme], *ê*, *â*, qui revient le plus souvent ;

[cunéiforme], *o*, qui se trouve rarement au commencement d'un mot, mais très souvent à la fin, comme flexion ;

[cunéiforme], *ô*, qui est est très fréquent, et se trouve redoublé dans Niebuhr, XXIV, A, l. 19, au commencement d'un mot ;

[cunéiforme], *é* ; [cunéiforme], *e* ; [cunéiforme], *â* ; [cunéiforme], *û* ; [cunéiforme], *i*.

Un grand nombre de mots ne contiennent que des

voyelles, ce qui est le propre du zend. Donc la langue des inscriptions est le zend.

3° Toutes les inscriptions connues se rapportent à Darius ou à Xerxès. Heeren et Münter ont montré que les monuments et les inscriptions de Persépolis datent des rois perses, entre Cyrus et Alexandre.

La troisième partie de la dissertation traite du déchiffrement des inscriptions de la première écriture.

1° Le premier mot des inscriptions G et B de Niebuhr, [cuneiform] et [cuneiform], que Tychsen lit *Osch patscha* et *malkeusch*, représente, comme dans les inscriptions pehlvies déchiffrées par Sacy, le nom du roi. — [cuneiform], que Tychsen lit *Osch Aksak*, signifie *roi;* car ce dernier mot se retrouve souvent dans toutes les inscriptions, et avec des flexions, ce qui prouve que ce n'est pas un nom propre; en outre, comme un titre connu, il se retrouve abrégé dans les autres inscriptions (v. p. 103).

2° Le même nom [cuneiform], qui est placé au début de l'inscription B, est écrit dans l'inscription G, ligne 3, après le titre de *regis regum*, avec une flexion du génitif : donc le même roi, qui, dans la première inscription, était nommé au nominatif comme l'auteur même de l'inscription, est nommé dans la seconde au génitif, comme père de l'auteur de cette seconde inscription. Donc, des deux inscriptions l'une appartient au père, l'autre au fils. Le nom de Darius (Darheusch). dans la Bible *Darjaveš*, paraît s'appliquer au groupe [cuneiform], et celui de son fils Xerxès, *Ḫsheršê*, au groupe [cuneiform]. La lecture du mot *roi* : [cuneiform], ne pouvait donc être difficile à découvrir. En effet, par les noms de Darius et de Xerxès, les quatre premières lettres de ce mot sont déjà connues; ce sont *Ḫ, š, e, h*. Or, le lexique zend d'Anquetil donne pour *roi* le mot *Ḫšeïô*.

3° Dans le mot [cuneiform], qui vient après le mot *roi*, et que, par la comparaison des inscriptions pehlvies déchiffrées par Sacy, Grotefend conjecture être un adjectif, les lettres [cuneiform] et [cuneiform] sont connues par le nom de Darius. Le Dictionnaire d'Anquetil donne le mot *eğré* (vis, fortitudo). Grotefend lit donc la première ligne du vase de Caylus :

[cuneiform]

Ḫ s h ê r š ê . Ḫšêiôh . e ğ r é

4° Des quatre lettres [cuneiform], dont s'augmente le titre de *roi* dans la troisième ligne de Niebuhr, XXIV, B, la dernière est *o*, car c'est une voyelle, et dans Niebuhr, XXIV, l. 2 sqq., elle sert à la flexion du nom ; la seconde lettre, [cuneiform], est *č*, de sorte que l'on a comme désinence du génitif pluriel *êčêo* ou *âčâo*. Dans l'inscription G, ligne 3, le nom de Darius, père de Xerxès, est augmenté de la lettre [cuneiform], et le mot *roi* de la flexion [cuneiform], pour signifier le génitif singulier. Il faut lire ces flexions *â* et *âhê*. — Dans l'inscription B, ligne 4, le mot *roi* est suivi d'un mot [cuneiform], qui, dépouillé de la flexion du génitif pluriel (les trois dernières lettres), donne un nom de peuple, *dahu*, d'après Anquetil, le même que Δαοῦς (Hér., I, 125), *la nation perse*. Le mot suivant, [cuneiform], avec la flexion du génitif singulier, est *Goštaspâhe*, ce qui nous donne les valeurs [cuneiform] = *g*, [cuneiform] = *t*, [cuneiform] = *s*, [cuneiform] = *p*. Le mot *roi* est omis après *Goštasvahe*.

5° Dans l'inscription G, de Niebuhr, le mot *âḫêočôšôh* contient au milieu la marque du génitif [cuneiform]; il semble donc que c'est un composé du pehlvi *aḫé*, monde, et *šah*, roi. Quel est ce roi du monde ? L'inscription A, de Niebuhr, nous l'apprend : ligne 16, nous y lisons, [cuneiform]

, *jĕmôh = Ĵemšid,* ou Achéménide, ce qui nous donne = *m*. Donc, puisque Hérodote (I, 125) nous apprend que les rois perses descendent d'Aché-mènes, l'avant-dernier mot de Niebuhr G, , désigne *la race*. Si on admet que le même caractère a les valeurs *p* et *b,* nous le lirons *bun,* qui en pehlvi signifie « stirps ».

6° Après les mots *bun aḫêočôšôh,* qui terminent l'inscription G, on lit, dans l'inscription B, quatre autres mots qui doivent désigner l'époque où ce qui précède a été écrit. Le troisième de ces mots, *moro* (est le même signe que), d'après le *Bundeheš,* est une des vingt-huit constellations mâles. De là, Grotefend conclut que le mot précédent, *ôoo,* dont la dernière lettre est la flexion de l'accusatif, signifie constellation mâle; il le dérive de *oûé, copula mascula* (Anquetil). *Ah* est l'article démonstratif (Anquetil).

7° La seconde lettre du dernier mot de l'inscription B, , est douteuse. Grotefend croit que c'est la même que , *z,* et lit le mot *êzûčûš,* génitif de *iezečê = ized,* nom des bons génies du second ordre, nom donné à Ormuzd et aux autres génies qui président aux trente jours du mois.

8° Grotefend lisait donc et traduisait ainsi qu'il suit[1] les inscriptions B et G de Niebuhr.

1. Pour faciliter la comparaison, j'ai joint sous la transcription et la traduction de Grotefend celles que les travaux de ses successeurs ont établies.

NIEBUHR, XXIV, B.

D *â* *r* *h* *e* *u* *š* . *Ḫ* *š* *ê* *h* *ι* *ô* *h* .

Darius rex

D *â* *ra* *ya* *va* *u* *š* . *Ḫ* *š* *â* *ya* *ṯ* *i* *ya* .

Darius , roi

e *ğ* *r* *é* . *Ḫ* *š* *ė* *h* *i* *o* *h* . *Ḫ* *š* *ê*

fortis rex re

va *z* *ra* *ka* . *Ḫ* *š* *â* *ya* *t* *i* *ya* . *Ḫ* *š* *â*

grand , roi des r

h *i* *o* *h* *è* *č* *â* *o* . *ḫ* *š* *ê* *h* *i* *o* *h* .

gum rex

ya *t* *i* *ya* *à* *n* *â* *m* . *ḫ* *š* *â* *ya* *t* *i* *ya* .

ois , roi

D â h û č â o . G ô š t â s p â h
Daharum (filius) Hystaspis
da h y u n â m . V i š t â s pa h y
des pays , d'Hystaspe

ė . b u n . â ẖ ė o č ô š ô h . â
stirps mundi-rectoris i
â . pu u tra . ha ẖ â ma n i š i ya . h
le fils, , Achéménide, qui

h . ô o o . m ô r o . ė z u č u š
n constellatione môro τοῦ Ized
ya . i ma m . ta ca ra m . a k u na u š
ce palais a fait

NIEBUHR, XXIV, G

Ḫ š h ê r š ê . ḫ š ê h i ô h . e ğ r

Xerxès rex fortis

Ḫ ša y â r s â . ḫ š â ya t i ya . va z ra

Xerxès , roi grand

é . ḫ š ê h i ô h . ḫ š ê h i ô h ê

rex regum

ka . ḫ š â ya ṯ i ya . ḫ š â ya ṯ i y a

, roi des rois

č â o . D â r h e a u s . ḫ s ê h i

(filius) Darii regis

n â m . D â ra ya va ha u š . ḫ š â ya ṯ

, de Darius roi

NIEBUHR, XXIV, G, FIN

ô h â h â b u n . â ḫ ċ o č ô š ô h .

stirps omnium rectoris,

i ya h y â . p u tra . ha ḫ â ma n i š i ya .

le fils , Achéménide.

La deuxième dissertation, du 2 octobre, porte comme sous-titre : *De zendici alphabeti cuneati atque sermonis charactere.* Grotefend y donne l'alphabet suivant, d'après l'ordre du lexique zend d'Anquetil.

A, È	[cuneiform sign]	*Z*	[cuneiform sign]	*M*	[cuneiform sign]	*E*	[cuneiform sign]
B	[cuneiform sign]	*S*	[cuneiform sign]	*N*	[cuneiform sign]	*Ô*	[cuneiform sign]
T	[cuneiform sign]	*Ś*	[cuneiform sign]	*V*	[cuneiform sign]	*O*	[cuneiform sign]
J̌	[cuneiform sign] ?	*Ğ*	[cuneiform sign]	*H*	[cuneiform sign]	*É*	[cuneiform sign]
Ḫ	[cuneiform sign]	*F*	[cuneiform sign]	*I*	[cuneiform sign]	*Ì*	[cuneiform sign]
D	[cuneiform sign]	*K*	[cuneiform sign]	*Č*	[cuneiform sign]	*T̲*	[cuneiform sign]
R	[cuneiform sign]	*G*	[cuneiform sign]	*P*	[cuneiform sign]	*Ù*	[cuneiform sign]

[cuneiform sign] est l'abréviation pour *Hsèioh*, roi. *Ng* [cuneiform sign]

La troisième dissertation de Grotefend (13 novembre 1802) : « *De primae secundaeque scripturae inscriptionibus per singulas voces inter se comparatis,* » donnait un tableau des équivalences entre le texte de la deuxième écriture et celui de la première, dans l'inscription 131 de Le Brun. Grotefend concluait que la deuxième écriture s'écrivait aussi de gauche à droite ; qu'elle était alphabétique et quelquefois syllabique ; qu'elle correspondait mot pour mot, et quelquefois lettre pour lettre, non pas seulement dans les noms propres, mais même dans les noms communs, à la première écriture ; que la langue qu'elle recouvrait avait des suffixes et des flexions, et qu'elle n'était ni égyptienne ni araméenne, mais perse dialectale. — Enfin, une quatrième dissertation, du 20 mai 1803, donnait la traduction de Niebuhr A (début), I et H.

Le mémoire de Grotefend ne fut pas publié *in extenso* avant 1893. Les *Göttingische gelehrten Anzeigen* du 18 septembre 1802 n'en donnèrent qu'une courte analyse.

Le premier exposé à la fois complet et critique de la découverte de Grotefend fut fait en 1803 par Sacy dans sa *Lettre à Millin sur les monuments persépolitains*. Le savant orientaliste commençait par une vigoureuse réfutation des folies de Lichtenstein (v. p. 99).

« Il a remarqué, dit-il, un mot composé de trois lettres qui, suivant la marche qu'il suppose à cette écriture, commence une des inscriptions publiées par M. Niebuhr. Dans une autre inscription, une partie de ce même mot termine la deuxième ligne à gauche, et le reste occupe à droite le commencement de la troisième ligne. Mais si on lit de gauche à droite, on remarquera que ce mot est composé de quatre et non de trois lettres; que dans l'inscription C, les trois premières lettres finissent la première ligne à droite, et que la quatrième commence la deuxième ligne à gauche; et que dans l'inscription E, la première lettre du même mot termine la première ligne à droite, et les trois autres commencent la deuxième ligne à gauche.

2° C'est d'une manière purement arbitraire, sans aucune règle, sans aucun système tant soit peu plausible, que M. Lichtenstein supprime à volonté une partie des traits qui composent chaque groupe, pour n'avoir égard qu'à ceux qu'il lui plaît de considérer comme primitifs, essentiels, ou fondamentaux.

3° Il est étonnant qu'entre les différents systèmes d'écriture persépolitaine, ce soit précisément ceux qui sont visiblement les plus compliqués qui aient été les premiers déchiffrés et expliqués. Dans le système qu'il adopte, chacun des groupes de ce genre d'écriture n'est qu'une seule lettre, tandis que la comparaison des trois genres d'écriture que nous offrent les inscriptions de Persépolis m'a toujours paru démontrer que ces groupes si compliqués équivalent à des mots entiers... Ajoutons que le système d'écriture le plus simple, celui que les savants ont regardé comme une écriture vraiment alphabétique, se prête bien moins à la supposition de Lichten-

stein, qui, au moyen de la suppression arbitraire d'une partie des éléments de ces groupes, y retrouve un alphabet coufique ou estranghélo. »

Sacy faisait ensuite remarquer combien une traduction ininterrompue, donnée du premier coup par Lichtenstein, rendait sa bonne foi suspecte, et déclarait que, pour lui, il ne pouvait pas reconnaître de l'arabe dans les mots que Lichtenstein prétendait avoir lus.

Passant à la découverte de Grotefend, il faisait d'abord certaines réserves sur quelques-unes des propositions préliminaires :

Contre la troisième proposition de M. Grotefend, (v. p. 100) on pourrait objecter que dans plusieurs langues où les mots se composent les uns avec les autres, ou bien reçoivent dans leur corps ce que l'on exprime ailleurs par des mots séparés, comme les adjectifs possessifs, les prépositions, les conjonctions, l'adjectif conjonctif, etc., il se trouve des mots de plus de dix syllabes : tels sont le sanscrit, le basque, le groënlandais. — Contre le cinquième résultat (v. p. 103), on pourrait aussi objecter que toutes les consonnes, ou du moins la plus grande partie, sont susceptibles d'une sorte d'aspiration qui en double le nombre, et le sanscrit en fournirait encore un exemple; ainsi il ne serait, à la rigueur, pas impossible que l'écriture des inscriptions cunéiformes n'offrit que des consonnes.

Il expliquait ensuite, d'une manière beaucoup plus méthodique et plus lumineuse que Grotefend lui-même, par quel procédé celui-ci était parvenu à lire les noms de Darius et de Xerxès. Bien qu'il en eût merveilleusement saisi le mécanisme, il était d'ailleurs fort loin d'accepter la découverte de Grotefend. Tout au plus admettait-il que le mot roi fût bien lu. Mais il lui paraissait impossible d'admettre qu'un alphabet possédât deux signes pour *o*, et trois pour *e*. Dans une lettre qu'il écrivit à Dorow en 1820, il semblait même ne pas mettre les travaux de Grotefend beaucoup au-dessus de ceux de

Lichtenstein : « Quoique les monuments de l'écriture cunéiforme soient en grand nombre, on n'a rien, jusqu'à présent, publié à cet égard qui me paraisse solide et digne de confiance. Je n'excepte de ce jugement ni les conjectures de M. Lichtenstein, ni les travaux de M. Grotefend. »

Grotefend, dans l'appendice qu'il a écrit en 1805 pour la seconde édition des *Ideen* de Heeren, a donné de ses découvertes un exposé un peu différent de celui de 1802, et qui semble avoir été influencé par celui que Sacy en avait fait. « Il y a, dit-il, deux inscriptions fort bien copiées par Niebuhr (XXIV, B et G). Un mot qui y est souvent répété doit signifier roi. Je traduisis donc les deux inscriptions suivant l'analogie des inscriptions en pehlvi expliquées par Sacy : N, rex magnus (?), rex regum, filius N. (regis), stirps Achæmenis..... Cela me conduisit naturellement à la remarque que les deux rois devaient être le père et le fils, vu que dans Niebuhr le roi G était nommé fils du roi B, et que, dans les deux traductions des autres écritures, il y avait le même rapport entre les deux noms. Alors je cherchai dans l'ouvrage de M. Heeren, et dans l'essai de M. Münter, à quel âge des rois perses pouvaient appartenir les bas-reliefs des ruines de Persépolis, afin de trouver les noms qui leur étaient propres, par lesquels seuls je pouvais réussir à connaître la signification de quelques lettres et arriver ainsi à les deviner toutes. Convaincu par les historiens grecs que je devais y chercher deux rois de la dynastie des Achéménides, je parcourus la liste des rois, et j'en adaptai les noms aux caractères des inscriptions. Ce ne pouvaient être ni Cyrus ni Cambyse, puisque les deux noms de ces inscriptions ne commençaient pas par la même lettre, ni Cyrus ou Artaxerxès, puisque le premier nom était trop court relativement aux caractères, et le second trop long. Il ne me restait que les noms de Darius et de Xerxès, et ces derniers s'accordaient si bien avec les caractères, que je ne pouvais pas hésiter à les choisir. Au surplus, il était à

remarquer que, dans l'inscription du fils, le titre royal était attribué au père, mais non dans l'inscription du père. Connaissant ainsi plus de douze lettres, parmi lesquelles se trouvaient justement celles du titre royal, à une seule près, il s'agissait de donner à ces noms, publiés seulement par les Grecs, une forme perse, pour employer la juste valeur de chaque caractère à déchiffrer les titres des rois, et pour deviner la langue dans laquelle ces inscriptions étaient conçues. Le Zend-Avesta d'Anquetil me parut fournir les meilleurs renseignements, d'autant que l'emploi fréquent des voyelles avait déjà fait incliner M. Münter vers la langue zend. Le Zend-Avesta m'apprit que le nom grec d'Hystaspe se prononçait en perse Goschtasp, Gustasp, Kistap ou Wistap. Voilà donc les sept premières lettres du nom d'Hystaspe dans l'inscription de Darius indiquées; quant aux trois dernières, la comparaison de tous les titres de roi me les avait fait reconnaître pour la flexion du génitif singulier. . . . . . J'avais trouvé dans la dissertation de Reland, *De vetere lingua Persarum*, la citation suivante de Strabon XVI, *in fine* : τὸν Δαρειάυην Δαρεῖον ἐκάλεσαν... Pour le nom de Xerxès, je pris pour modèle le nom d'Araxès, sur lequel M. Anquetil avait consigné cette note dans les *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions*, t. XXXI, p. 367 : « Araxes s'est formé de Weorokesche ou Waraksche, en retranchant simplement la première lettre; pour le *ksch*, les Grecs le rendent toujours par ξ.

Je ne me fis donc pas le moindre scrupule de transformer le nom de Xerxès en Kscherscho ou Ksharscha, en me fondant sur les lettres indiquées dans les noms d'Hystaspe et de Darius; j'y rencontrai cependant encore un autre signe, entre le premier *s* et l'*e*, qui, regardé comme première lettre de l'alphabet zend, désigne en outre un *a* clair. Je trouvai que le quatrième caractère du nom d'Hystaspe devait avoir trois grands coins de la même longueur, mais que le troisième caractère du nom de Xerxès devait avoir un coin vertical, et le cinquième trois.

Cela me fit voir que le troisième caractère du nom de Xerxès était identique avec le quatrième et dernier du titre royal; et comme le nom de Xerxès de ce titre avait fixé les trois premiers signes, et le nom d'Hystaspe l'avant-dernier, je cherchai à les déchiffrer, pour deviner le signe inconnu placé également dans le nom de Darius, derrière les trois premiers caractères connus *Dar*. Le Dictionnaire du zend, par M. Anquetil, ne m'offrait pas de mot signifiant roi sous les lettres *kše*, mais quantité de formes équivalentes sous les lettres *ḫše*, ce qui m'instruisit complètement sur la langue de l'inscription, et me donna la certitude que la première lettre du nom de Xerxès était *ḫ;* mais je n'obtins aucune lumière sur le caractère inconnu. Aucune forme du zend ne s'accordant mieux avec les caractères de l'inscription que celle de *ḫšèhioh*, j'adoptai le caractère inconnu pour le signe d'aspiration ou de longueur *h*. J'hésitai d'autant moins à admettre un tel signe d'aspiration, que le Zend-Avesta contient beaucoup de mots écrits tantôt avec, tantôt sans *h*. Cela servait du reste à expliquer parfaitement le troisième caractère du nom de Xerxès, comme le quatrième dans celui de Darius; aussi l'*h* s'adaptait-il aussi bien à la flexion du génitif singulier *ahe*, et à la fin du mot *dah* plusieurs fois répété, que le *č* à la flexion du génitif pluriel *ečao*. »

On remarquera que Grotefend ne s'est jamais expliqué sur les déductions au moyen desquelles il avait attribué une valeur aux lettres qui n'entraient pas dans les trois noms de Darius, de Xerxès et d'Hystaspe. Il déclare seulement : « Sur la manière dont j'ai cherché à déduire la valeur de tous les autres caractères, je n'ai rien à dire, car il paraît assez par ce qui précède, que j'ai procédé toujours logiquement et non arbitrairement, et que mon déchiffrement ne mérite pas le reproche de hasard aveugle, dont quelques partisans de mes adversaires ont voulu le charger. »

Au commencement de 1815, le directeur de la biblio-

thèque de Saint-Pétersbourg communiqua à Grotefend une inscription copiée par Ouseley (v. p. 16) à *Murğâb*. L'étude de ce texte amena Grotefend à corriger son alphabet : [signe cunéiforme] devint *k*, au lieu de *z*; [signe cunéiforme], qu'il confondait avec [signe cunéiforme], *sr* au lieu de *š*, et il lut : *Edo Kusrueś ḫšebioh aḫeôčošôh*, ce qu'il traduisit : « Dominus Cyrus, rex, orbis rector[1]. » De ces corrections la première seule était un progrès. Grotefend ne lut jamais correctement que dix lettres, contenues pour la plupart dans les trois noms propres. Heeren observait justement à cette époque qu'il n'y avait plus de progrès possible tant que les savants n'auraient pas acquis une connaissance plus parfaite des anciennes langues de la Perse, et spécialement du zend. Rask faisait remarquer plus tard que « la confusion et l'inexactitude extrêmes de l'alphabet d'Anquetil ont empêché Grotefend, qui le prit pour une fondation solide, de déterminer la vraie valeur de nombreuses lettres » ; et Jacquet disait qu'Anquetil « avait autorisé les savants, par ses transcriptions ridiculement fautives, à considérer comme zends tous les mots qu'on ne pouvait ni prononcer ni retenir[2] ».

J. Saint-Martin, dans un mémoire qu'il lut devant l'Académie des Inscriptions en 1822, dont il publia un extrait dans le *Journal asiatique* de 1823, et qui parut in-extenso en 1836, reprit, en les augmentant de quelques inexactitudes, les critiques de Sacy au système de Grotefend, et prétendit arriver par une voie toute différente et bien plus scientifique au déchiffrement de la première écriture de Persépolis. Il reprochait à Grotefend d'attribuer à un même caractère cinq ou six valeurs différentes et de corriger arbitrairement le texte à traduire. En fait,

1. Il faut lire : *Adam Kuruš ḫšâyatiya. Haḫâmanišiya*, et traduire : Moi Cyrus, roi, Achéménide. Sans justifier sa nouvelle lecture, Grotefend, pour obtenir la lecture *Kusrueš*, donnait la valeur *e* au signe [signe cunéiforme], qu'en 1802 il avait lu correctement *d*, dans le nom de Darius. Ce signe n'existe d'ailleurs pas dans l'original.
2. *Journal asiatique*, 1838, t. V, p. 373.

il se servit des mêmes textes que Grotefend, et la chaîne de ses raisonnements, telle qu'il l'expose lui-même, est remarquable surtout par ses ressemblances avec celle qu'il prétend dépasser en rigueur. Son point de départ est l'inscription gréco-pehlvie de *Nakš-i-Rustam*. « Comme il est facile de se convaincre au premier coup d'œil que le contenu des inscriptions cunéiformes de Persépolis n'est pas beaucoup plus considérable, il est naturel de conjecturer qu'elles contiennent des choses sinon semblables, au moins tout à fait analogues à celles-là. Or, en jetant les yeux sur les inscriptions B et G de Niebuhr, on remarque tout d'abord deux mots placés à la suite l'un de l'autre, desquels le premier ne diffère du second que par la terminaison. C'est donc là, selon toute apparence, le titre de « roi des rois ». Des deux mots pareils, à la terminaison près, le plus long doit être le pluriel; dans les idiomes d'origine persane, le génitif pluriel précède le nominatif singulier. C'est le contraire dans les inscriptions persépolitaines, qui suivent le même ordre que le français.

Le mot qui, dans les inscriptions de Persépolis, doit avoir le sens de roi, est composé de sept lettres, et celui qui en est évidemment le pluriel en a onze. Le premier est répété plusieurs fois dans le cours de ces inscriptions. Il est à remarquer qu'il est le second mot des inscriptions B et G. Le mot qui le précède dans l'inscription B est différent de celui qu'on trouve à la même place dans l'inscription G, mais il se retrouve dans l'inscription G, ligne 3, avec une légère différence, et il y est suivi de même de la série de caractères qui doit répondre au mot roi. Cela peut faire penser que le premier mot de chacune des deux inscriptions est le nom propre du personnage représenté près de cette inscription; que, des deux personnages, l'un est fils de l'autre, et que, si le nom qui commence l'inscription B se retrouve, avec une légère différence, dans le cours de l'inscription G, cela tient à la différence de position et de rapport : dans l'une

il commence l'inscription, il est vraisemblable qu'il y fait fonction de nominatif ; dans l'autre, étant placé au milieu, il doit représenter un autre cas, le génitif sans doute. Une autre considération vient à l'appui de ceci. Le mot qui doit répondre à celui de roi reparait encore ici, à la suite du nom propre, mais non tel qu'il est au commencement de l'inscription ; il a trois lettres de plus, et ce ne sont pas celles par lesquelles il se termine quand il est au pluriel. Il est donc naturel de croire que le mot roi est ici, comme le nom propre qui le précède, au génitif singulier..... L'un de ces princes est vraisemblablement fils de l'autre, puisque dans l'inscription G, après l'énoncé des titres du premier, on trouve le nom du second avec une légère variation qui n'indique qu'un cas ou une différence de relation. »

Le nom d'un des monarques représentés sur les murs de Persépolis présente, dans les éléments qui le composent, une grande ressemblance avec le mot qui, dans les mêmes inscriptions, doit avoir le sens de roi. Il s'agit maintenant de savoir si l'on peut trouver une pareille analogie entre le nom propre de quelqu'un des anciens rois de Perse que nous connaissons, et le mot de l'ancien idiome persan qui exprime le titre de roi. Or, une telle analogie se remarque effectivement entre le nom de Xerxès et le mot qui, à peu près du temps de ce prince, servait à désigner la dignité royale. Le mot qui, dans la langue zende, signifie roi est *ḫšetro*. Il en résulte la connaissance de deux des lettres de l'alphabet qui nous occupe, le *ḫ* et le *s*.

𐎠 = *a* ; 𐏃 = *â* : dans l'écriture zende l'*a* simple et l'*a* long ont aussi beaucoup d'analogie : 𐬀, 𐬁. Ces formes d'ailleurs offrent une assez grande ressemblance avec les deux lettres cunéiformes qui paraissent leur correspondre.

𐎴 (G, ligne 3), ne peut guère être qu'une consonne formant le signe essentiel du pluriel. Les seules carac-

téristiques du pluriel en zend sont *aun* et *bio ;* il est évident que la première n'est pas applicable ici : il reste donc la seconde; en l'admettant, nous avons pour la valeur de notre lettre inconnue le *b*.

Le nom qui suit doit être celui de Darius, père de Xerxès. Les noms de Darius et de Xerxès ont une lettre commune, c'est le *r*. Or, la troisième lettre du nom du prince indiqué ici comme père de Xerxès est précisément celle à laquelle, dans le nom de Xerxès, nous avons attribué la valeur *r*. Cette coïncidence est frappante.

Pour achever le déchiffrement du nom de Darius, nous nous servirons de l'inscription B, où ce nom, se trouvant au commencement de l'inscription, doit être au nominatif. Or, dans 𐎭 𐎠 𐎼 𐎹 𐎺 𐎢 𐏁 nous connaissons la troisième lettre qui est un *r*, et la seconde qui est *a ;* la première doit être *d ;* la quatrième, déjà connue, est *e*. La cinquième doit être un *i ;* la sixième est inconnue, peut-être *o*, *u ;* la dernière est *š*.

Dans l'inscription B, après le nom de Darius, viennent les mots *ẖšaéhiê ducubaâ* (roi des démons). La mention du père de Darius vient ensuite. Le titre de roi ne suit point le nom de ce personnage, ce qui est conforme au témoignage de l'histoire, qui nous apprend que le père de Darius n'avait jamais été qu'un simple particulier.

Darius, père de Xerxès, était fils d'Hystaspe ; ce nom ressemble assez à celui que les Persans donnent à un de leurs rois, qu'ils appellent *Guštasp*, pour que l'on soit fondé à penser que, dans la réalité, *Hystaspe* et *Guštasp* ne sont qu'un seul et même nom, prononcé un peu diversement. M. Grotefend a donc lu *Gôštâspâhê*. Quoiqu'il n'ait certainement pas eu tort de croire à l'identité de ces deux noms, il n'a pas fait une heureuse application de cette pensée. Il n'a pas fait attention, que la forme *Guštasp* étant fort moderne, il n'est pas naturel de croire qu'elle doive se retrouver dans les monuments anciens. Dans les livres zends, ce nom existe sous la forme *Vištaspo*. C'est sous la forme zende qu'il faut cher-

cher ici cet antique nom. L'inscription de Persépolis le présente au génitif, écrit avec dix lettres : 𐎻 𐎡 𐏁 𐎫 𐎠 𐎿 𐎱 𐏃 𐎹 𐎠. Saint-Martin le lit *V-i-s-t-a-s-p-u-e-a*. Dans le *Iešt Farwardin* en zend, on trouve au génitif *Vištaspeha*.

Ce nom seul nous fait connaître trois nouvelles consonnes, le *v*, le *t*, l'*s*, sans compter le *p*, que nous avons déjà vu dans le mot *pun*, et dont il assure la valeur. La lettre que nous avons toujours regardée comme un *i* long est la première voyelle qui se rencontre dans ce mot, comme dans les textes zends et dans la transcription *Hystaspe*.

Comme on le voit, le mémoire de Saint-Martin pourrait être regardé comme un assez bon exposé de la découverte de Grotefend, dont il adopte les erreurs les plus caractéristiques, telles que la lecture *pun*, pour 𐎱 𐎢 𐏂. La seule trouvaille heureuse qu'il ait faite, sur les quelques points où il s'écarte de lui, est la lecture *v* pour le signe 𐎻, et au total son alphabet était moins exact que celui de Grotefend. Pourtant la question avait fait un progrès, car Saint-Martin pouvait se prévaloir de la confirmation de la lecture du nom de Xerxès par le cartouche égyptien du vase de Caylus (v. p. 14), où Champollion lisait le même nom.

A la même date (1823), mais avec beaucoup moins de fracas, et comme en passant, le Danois Rask, qui avait étudié aux Indes le sanscrit et le zend, faisait à l'alphabet de Grotefend quelques corrections d'une importance capitale. L'objet de son étude était de définir exactement la nature et l'âge du zend, et d'en donner un alphabet plus correct que celui d'Anquetil. William Erskine avait prétendu que le zend n'était qu'un dialecte du sanscrit, qu'il n'avait jamais été parlé par le peuple en Perse, et qu'il ne remontait pas au delà d'*Ardešir Babegan* (230 ap. J.-C.). Rask montra que le zend n'était ni une langue

artificielle, inventée à la basse époque, ou reconstituée d'après des souvenirs obscurs, ni une altération volontaire du sanscrit, imaginée pour les besoin du culte, mais une langue à part, aussi ancienne que le sanscrit, voisine de celle des inscriptions cunéiformes, sans être pourtant identique. Il fut ainsi amené à s'occuper des inscriptions déchiffrées par Grotefend. Dans un premier mémoire communiqué à Sacy par Münter, il s'appuyait sur son alphabet zend rectifié pour maintenir, contre Sacy, les trois *a* et les deux *e* que Grotefend avait admis. Il rectifiait seulement l'opinion de celui-ci touchant le double *š*, sur ce point que l'un est l'*s* ordinaire, et que l'*s* ordinaire de Grotefend est le *ç*. De cette manière, disait-il, les trois *s* du caractère cunéiforme correspondent parfaitement aux trois *s* du zend. Mais il ajoutait : « Il me reste des doutes sur plusieurs de ses consonnes, particulièrement sur son génitif pluriel en *ečao*, qui ne ressemble point du tout aux inflexions du zend ; car en zend tous les génitifs pluriels se terminent en *anam*, *inam*, *unam* ; *am*, dans les noms impurs. Je crois donc que dans les inflexions finales il faut lire *ânâm* au lieu de *éčâo*, et *unam* au lieu d'*učâo*. Cela donnerait une nouvelle *m* et une nouvelle *n*. » Cette attribution des valeurs *m* et *n* aux caractères 𐎶 et 𐎴, qui donnait une lecture correcte pour des désinences aussi fréquentes que celles du génitif pluriel, était un progrès considérable. Elle permit aussitôt à Rask de retrouver le mot « achéménide » que l'on avait jusque-là cherché inutilement dans les inscriptions B et G, et qu'il lut d'ailleurs incorrectement *âqamnôšoh*. Dans son travail sur l'antiquité du zend (1826), Rask formulait ce double principe : que, dans un alphabet si voisin du sanscrit, on doit partir de la supposition que chaque lettre n'a qu'une valeur, et qu'une valeur n'est pas représentée par plusieurs lettres. La première de ces deux propositions seule est vraie.

Dans une dissertation sur les antiquités de Persépolis, publiée en 1825, l'Anglais Price, qui avait voyagé en

Perse avec une ambassade britannique, prétendit avoir découvert à *Šîrâz* un vieux manuscrit, qui donnait l'équivalence des caractères cunéiformes et des caractères persans. Mais il eut l'imprudence de donner un spécimen des traductions auxquelles il arrivait avec ce prétendu alphabet. Voici comment il lisait la troisième colonne de l'inscription 132 de Le Brun (= Niebuhr, XXIV, B) : « His majesty king Kacha Keib, the father of beauty, sensible of the demise (of the late king) and his royal (brother) his majesty king Kacha Keibed, came (in the name of the three) to establish the triumvirate. We are four (brothers) all of equal right, but one refusing to join us, three of us, united as one king, are come to the seat of government. »

La traduction des livres de Zoroastre par Anquetil était restée pendant soixante ans la base de toutes les recherches sur l'ancienne Perse. « Mais cette traduction n'était pas faite sur l'original zend ; c'était l'interprétation d'une ancienne traduction en pehlvi, telle que les Guèbres de Bombay pouvaient la donner à Anquetil ; car eux-mêmes n'entendaient plus l'original, et ne comprenaient même la traduction en pehlvi que difficilement et imparfaitement... Burnouf se trouva donc devant une langue inconnue, sans autres secours qu'un mince vocabulaire, un alphabet assez mal déterminé, et une traduction suspecte. Il avait, il est vrai, à sa disposition une traduction sanscrite des livres de Zoroastre ; mais au lieu d'être faite sur l'original, elle n'était qu'une traduction de cette même traduction, dont les Guèbres d'Anquetil s'étaient servis, et par conséquent plus propre à contrôler leurs connaissances en pehlvi qu'à aider à l'intelligence de l'original. Néanmoins, ce secours, si précaire qu'il parût, fut d'une grande utilité à Burnouf, qui s'assura bientôt que l'ancien persan était un dialecte du sanscrit ; et dès ce moment il tint pour certain qu'il parviendrait à reconstruire la langue de Zoroastre. Il faut voir dans son *Commentaire sur le Yaçna* (1834), quel

art et quelle merveilleuse sagacité il a déployés dans cette recherche ; comment il a réussi à retrouver la grammaire, à refaire le dictionnaire de cette langue, et à rendre son véritable sens à ce livre obscur qui avait été obscurci encore davantage par les gloses et les interprétations des Guèbres[1] ». En possession d'une connaissance véritablement scientifique du zend, Burnouf ne tarda pas à appliquer ce puissant instrument à l'étude des inscriptions cunéiformes de la première écriture. Ses recherches portèrent sur les inscriptions encore inédites de l'*Elvend*, dont on venait de trouver une copie dans les papiers de Schulz (v. p. 20). Au sujet de la méthode qu'il employa, il disait lui-même :

« Il ne peut exister qu'un seul procédé scientifique pour la détermination d'un signe inconnu : il faut réunir tous les mots où il se trouve, les comparer entre eux, et essayer d'appliquer au signe qu'on ne connaît pas les valeurs de l'alphabet pour lesquelles on ne possède pas encore de caractère propre et rigoureusement déterminé. » Or, après avoir soumis à cette épreuve la première lettre de l'inscription de l'Elvend, 𐎲, que Grotefend lisait *v*, et que Saint-Martin regardait comme une simple variante de 𐎼, *r*, Burnouf acquit la certitude que ces lectures ne produisent que des termes obscurs, et pour l'explication desquels les langues connues de l'Asie ancienne ne fournissent aucun secours. En outre : 1° Parmi les seize mots où il se rencontre, on ne le trouve pas une seule fois remplacé par 𐎼. Si ces deux signes n'étaient que de simples variantes l'un de l'autre, il est incontestable que le caractère auquel cette dernière valeur appartient en propre aurait pu quelquefois se glisser à la place de l'autre signe. — 2° Parmi ces seize mots, on en remarque trois dans lesquels les deux signes, qu'on regarde comme exprimant la même valeur, sont

1. Mohl, *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales*, t. I, pp. 461-462.

juxtaposés; d'où il suit que ces trois mots doivent renfermer deux *r*. On obtient ainsi par cette lecture des mots comme *frèrr*, *èrr*, *èrrèh*. — Si l'on assigne à ce caractère la valeur d'un *b*, le mot *frèrr* devient *fràbr*, *èrr* devient *ăbr*, et *èrrèh* se change en *àrbâh*. Ces mots offrent une apparence persane qui frappe immédiatement. On obtient aussi, par ce moyen, le mot *bâḫtrâš*, l'ancienne *Bactra*, nom qui est placé, dans une énumération géographique, entre ceux de *Hérat* et de *Saghd*; enfin, la désinence du datif pluriel *boš*. — Cette identification a été admise depuis.

Le second signe, 𐎽, lu *û* par Grotefend, sans doute à cause de l'analogie que l'on remarque entre la forme de ce caractère et celle de la lettre qu'il regarde aussi comme représentant la voyelle *ü*, savoir 𐎢, ne remplace jamais 𐎢, qui est pour nous le véritable *u*. — 𐎽 est un *û*. En effet : 1° Si la langue dans laquelle sont écrites nos inscriptions a quelque analogie avec les autres idiomes de la famille indo-persane, on doit y trouver la distinction des voyelles en longues et en brèves. — 2° Si la voyelle *u* a sa longue dans l'alphabet persépolitain, cette dernière forme de la voyelle doit être beaucoup plus rare que l'autre. — 3° Les signes employés pour représenter ces deux valeurs de la même voyelle peuvent avoir l'un avec l'autre une certaine ressemblance. — Les successeurs de Burnouf n'ont pas ratifié ses conclusions au sujet du signe 𐎽.

Le mot suivant est [mot cunéiforme], que Grotefend a lu *ĕğré*, et Saint-Martin *iéré*, ce qui a l'inconvénient d'introduire un nouveau caractère pour *e* dans un alphabet qui, suivant Saint-Martin, en a déjà quatre, et donne exactement la même valeur au deuxième et au quatrième signe de notre mot, lesquels sont très différents l'un de l'autre. Le premier signe est *i* (Saint-Martin), le troisième *r* (Grotefend). Le second est *z*, comme le prouve sa présence dans *Aurmzdâ*. Le quatrième, lu *é* par Gro-

tefend et Saint-Martin, est un *k*. En effet, on le trouve dans *krtm*, qui est le zend *kĕrĕtĕm*; *ktpdhuk*, Cappadoce, qui se lit à la ligne 12 de l'inscription I de Niebuhr, dans l'énumération des provinces tributaires de Darius, et qui rappelle si complètement le nom antique de Καππαδοκία. Le mot est donc *izrk*[1].

Dans la suite du mémoire de Burnouf nous ne trouvons plus à relever que deux choses : l'affirmation du principe fort juste : « On ne peut admettre qu'un caractère est le synonyme d'un autre que quand on les rencontre tous les deux employés indifféremment l'un pour l'autre, dans des mots où l'identité de leur valeur peut être aisément constatée » ; — et la constatation de ce fait que l'écriture qui occupe le premier rang sur les monuments de Persépolis ne représente pas toutes les lettres qui sont étymologiquement nécessaires dans chacun des mots employés par l'auteur. Mais Burnouf ne chercha pas à déterminer dans quel cas la voyelle est omise, quelles voyelles peuvent être omises, si ce sont seulement les brèves, ou seulement l'une d'elles, et l'explication qu'il donnait de l'omission a été absolument abandonnée. Pour lui, ces faits paraissent annoncer entre la langue et l'écriture des inscriptions cunéiformes un désaccord marqué, car le dialecte dans lequel elles sont écrites appartient à la famille des idiomes indo-persans, dans lesquels l'indication complète et régulière des voyelles est un des besoins de la langue et un des produits naturels de l'écriture. Il en tirait la conséquence que l'alphabet persépolitain est d'origine sémitique. Il était réservé à Lassen de montrer la véritable nature de cette omission de la voyelle, de la limiter à la voyelle *a*, et de la rapprocher du phénomène analogue dans l'écriture dévanagari. Lassen devait en outre, en faisant un plus large emploi de la liste géographique découverte par Burnouf dans l'inscription I de Niebuhr, établir définitivement la valeur de sept lettres, alors que

1. Il doit se lire *vazraka*.

Burnouf en avait seulement reconnu trois, le *b*, le *z* et le *k*. Le principal mérite de Burnouf fut d'établir le premier « un texte où l'on reconnaissait avec satisfaction ces formes grammaticales si précises de la langue arienne, où l'on touchait pour la première fois une réalité philologique qu'on aurait vainement poursuivie sous les formes bizarres et insaisissables des lectures de Grotefend et de Saint-Martin[1]. »

Le travail de Christian Lassen, paru la même année que celui de Burnouf, et peu de temps après, le dépassait sur beaucoup de points. La méthode en est assez remarquable pour que nous l'analysions avec quelque détail.

Lassen reconnait comme certaine la lecture des noms de Xerxès, de Darius et d'Hystaspe par Grotefend. Avec les lettres qui composent ces noms, nous lisons en outre un mot qui doit signifier « roi », et un autre qui doit signifier « pays »; mais les formes grammaticales que Grotefend a données à ces deux mots paraissent impossible à quiconque connaît le sanscrit et le zend. C'est d'ailleurs tout ce que l'on peut lire avec l'alphabet de Grotefend. Si l'on veut aller plus loin, on obtient des mots inconnus, des formes grammaticales suspectes, et souvent même des syllabes imprononçables, à moins de supposer des fautes d'écriture. Si donc cet alphabet est exact, il faut reconnaître que le déchiffrement ne nous a pas donné jusqu'à présent de grands éclaircissements sur le détail des inscriptions, et il reste à découvrir la langue qui nous en donnera l'intelligence. Pour assurer à de nouvelles recherches leur liberté, il faut d'abord éprouver la base sur laquelle Grotefend a construit son alphabet. Si les fondements en sont inébranlables, nous n'aurons plus qu'à expliquer autant que possible les inscriptions lues avec cet alphabet. Dans le cas contraire, nous devrons d'abord aviser à le remplacer par un alphabet plus exact.

Comment Grotefend a-t-il procédé pour donner aux

1. Jacquet, *Journal asiatique*, 1838.

lettres leur valeur? Il ne l'a pas exposé en détail (v. p. 116). Dans les noms royaux, il avait un fil conducteur qui était la forme connue de ces noms; il ne lui restait qu'à trouver la forme du nom à laquelle les caractères s'adaptaient. Mais dans les autres mots il n'avait plus ce fil conducteur. Il ne savait plus ce qu'il devait lire, il ne connaissait plus d'avance les mots auxquels les signes devaient s'ajuster. Il n'avait donc que trois moyens pour passer du connu à l'inconnu : la comparaison des caractères, la connaissance de la langue, et la découverte d'autres noms propres. Mais le premier ne pouvait donner de résultat que si les signes cunéiformes étaient composés l'un avec l'autre; par exemple si < signifiant l'aspiration se retrouvait dans toutes les aspirées, ou si l'alphabet cunéiforme ressemblait à un alphabet déjà connu; or, aucune de ces deux hypothèses n'est vraie. Si la langue dans laquelle les inscriptions sont écrites avait été connue, on pouvait, avec les quatorze lettres que contiennent les noms des rois, découvrir le reste. Mais on ne la connaissait pas. On supposait, avec raison, que c'était le perse ancien, qu'on ignorait d'ailleurs. Grotefend recourut au zend, comme plus tard Lassen, mais il ne connaissait pas le zend, et il eut le tort de le supposer *identique* au vieux perse. Cette erreur primordiale devait le conduire à plusieurs autres, et notamment lui faire attribuer à plus d'une consonne la valeur d'une voyelle, pour retrouver dans la langue des Achéménides la richesse vocalique du zend. D'ailleurs, on avait alors une connaissance du zend qui devait causer beaucoup de méprises. Beaucoup de lettres avaient été mal fixées ou confondues par Anquetil, et les formes grammaticales qu'il avait données étaient très défectueuses. Quant au troisième moyen, Grotefend ne s'en servit pas. Or, Hérodote (v. p. 81) raconte que Darius avait fait graver, sur les colonnes qu'il éleva au bord du Bosphore, en mémoire de son expédition contre les Scythes, les noms des peuples qui l'accompagnaient. Comme nous avons des représen-

tations des peuples tributaires sur les murs des palais où se trouvent les inscriptions cunéiformes, il est assez naturel de chercher dans ces inscriptions une liste de peuples analogue à celle des colonnes du Bosphore. Lassen l'y trouva en effet, avec l'aide des quatorze lettres déchiffrées par Grotefend, et l'étude de ces noms propres lui donna la valeur d'un grand nombre de lettres inconnues. Il prouva en outre que l'*a* est inhérent à toutes les consonnes, quand il n'est pas exclu par la présence d'une autre voyelle.

Pour assurer à ses recherches une base solide, Lassen fit d'abord une critique très serrée de la lecture des noms de Xerxès, de Darius et d'Hystaspe, sur laquelle reposait l'identification par Grotefend de quatorze lettres. Dans le nom de Xerxès, la valeur *ḫ* pour le signe 𐎧 lui parut assurée, car le mot qui signifie roi commence par la même lettre, et trouve des garants dans le zend *ḫsaetra* et *ḫsatra*, roi, le sanscrit *kši, kšatra,* guerrier. Pour le 𐏁, il hésitait entre *s* et *ś*, tout en faisant remarquer que le sanscrit et l'égyptien du vase de Caylus parlaient en faveur de *s*. La cinquième lettre du nom de Xerxès, 𐎼[1], est la troisième du nom de Darius; c'est donc bien *r,* et la lecture des hiéroglyphes confirme cette attribution. Grotefend donne à la lettre 𐎠 tantôt la valeur *é,* tantôt la valeur *à*. C'est celle-ci qu'il faut choisir, car quiconque sait le zend et le sanscrit n'admettra pas que *à* puisse s'échanger avec *é, guna* de *i;* 𐎠 est en outre la voyelle du féminin *(imâm)* et de la terminaison du génitif pluriel *(pšunàm, dahunàm),* comme en sanscrit. L'altération que les Grecs ont fait subir au nom des Perses, Πέρσαι, *pàraça* en perse et en sanscrit, ne prouve rien contre ces conclusions. Lassen accepta pour 𐎹 la valeur *h* proposée par Grotefend, mais qui fut rejetée plus tard.

1. Sur le vase de Xerxès, mais non dans Niebuhr G, qui porte, évidemment par erreur, [illegible].

La première lettre du nom de Darius 𐎭, est bien un *d;* on le retrouve dans le vieux perse *dahu,* pays (zend *daughu,* sanscrit *dasyu*). Grotefend a donné à 𐎢 la valeur d'un *û.* Lassen préfère *u,* parce qu'en sanscrit et en zend Darius suit la déclinaison des mots en *u.* Il n'y a aucun doute sur la valeur de cette lettre, qui se retrouve dans le nom de l'Assyrie et de la Sogdiane (en zend *çugdî*). Le 𐎺, lu *e* par Grotefend, *i* par Saint-Martin, *y* par Rask, est un *w.* En effet, le mot 𐎴 𐎢 𐏁, *nuš,* fait à l'accusatif 𐎴 𐎺 𐎶, 𐎶 étant le *m* de l'accusatif, ainsi que cela sera établi plus loin. Or, un mot dont le thème finit en *u* ne peut perdre cet *u* à l'accusatif, ni en zend, ni en sanscrit. Notre signe est donc *u,* ou la semi-voyelle *v.* Mais dans le nom de Darius 𐎺 est suivi d'un *u;* c'est donc la semi-voyelle, et la seule question est de savoir si c'est *v* ou *w.* Lassen se décida pour *w,* parce qu'il rencontre ce signe dans des groupes que le zend rend par *q,* le persan par خو, et qui devaient en conséquence être fortement aspirés.

Dans le nom d'Hystaspe,

𐎻 𐎡 𐏁 𐎫 𐎠 𐎿 𐎱 𐏃 𐎹 𐎠

Grotefend propose pour 𐎱 *b* ou *p;* cette dernière valeur est la seule bonne, car il y a déjà un autre signe pour *b*[1], et la lecture *pâraçâ,* les Perses, suffirait à lever tous les doutes. Le zend et le sanscrit n'échangent jamais le *b* et le *p,* et la supposition que 𐎱 pourrait être *b* repose seulement sur cette hypothèse malheureuse que le mot qui suit Hystaspe, et signifie « fils », doit se lire *bun.* — 𐎿 est bien *s* (Lassen préfère la transcription *ç,* à cause

1. Cette raison n'est pas aussi décisive que le croyait Lassen, car nous verrons que certaines consonnes ont plusieurs formes, suivant la voyelle qui les suit.

du zend *açpa*, sanscrit *açva*, « cheval »); outre le nom d'Hystaspe, Lassen s'appuie sur ceux de *çakâ*, les Saces, *çugd*, Sogdiane, en sanscrit *çaka*, en zend *çugdi*. — Le doute peut porter sur les deux premières lettres du nom d'Hystaspe, attendu que la forme est en grec *Hystaspes*, en persan *Guštasp*, en zend *Vîstâçpa*. Grotefend lit *gô*, Saint-Martin *vy*. Nous verrons que 𐎡 est *i*; 𐎺 est *v*, comme le prouve le mot *viz*, demeure, en zend et en sanscrit *viç*.

Ayant ainsi confirmé sur la plupart des points, corrigé sur quelques autres la lecture des noms propres proposée par Grotefend, Lassen examine quelques flexions. Il admet pour 𐎶 et 𐎴 les valeurs *m* et *n* proposées par Rask, et apporte une nouvelle preuve tirée de la lecture de 𐎡 𐎶 𐎠 𐎶 *imâm*, « cette ». Cette lecture confirme en outre une des découvertes les plus fécondes qui aient été faites dans le déchiffrement de l'écriture perse. Lassen remarque en effet deux fois 𐎡 𐎶 𐎶 suivi d'un mot finissant en *m* et, qui doit être un accusatif singulier. Or, *imm* ne peut se prononcer dans aucune langue, sans une voyelle brève entre les deux *m*. Le zend fait à l'accusatif masculin singulier *imem*, le sanscrit *imam*. C'est cette dernière forme qu'il faut adopter pour le perse. Puisque le perse en effet garde l'*à* du féminin pur devant *m*, comme le sanscrit, l'analogie nous conduit à penser qu'il le garde aussi au masculin, et ne l'altère pas en *e*, comme le zend. Nous lisons ainsi *tìram*, porte; *pàrasam*, Perse; *framâtâram*, gouverneur; écrits *tîrm*, *pàrsm*, *frmàtârm*. Et du même coup s'expliquent quelques erreurs de l'alphabet de Grotefend, qui, pour avoir des mots prononçables, dut donner à plusieurs consonnes la valeur de voyelles, et supposer beaucoup de fautes dans les excellentes copies de Niebuhr. Mais dans quels cas faut-il introduire l'*a* que n'exprime pas l'écriture? Lassen ne croit pas pouvoir le déterminer complètement avec le petit nombre de textes qu'il possède, mais il pose en

principe : 1° que les *tenues* et les *mediae* ne peuvent pas se suivre immédiatement; 2° qu'aucune consonne ne peut être redoublée (cf. le zend); 3° qu'une voyelle exprimée exclut le *a;* 4° que les lettres qui ne peuvent pas être finales prennent forcément un *a* à la fin des mots; 5° que le doute subsiste seulement dans la rencontre d'une nasale avec une semi-voyelle, ou de deux ou trois consonnes, qui ne sont pas incompatibles. Il rapproche naturellement ce système de celui du dévanagari.

Lassen passe ensuite à la liste géographique dont il a été question plus haut. Dans le nom de 𐎲 𐎠 𐎲 𐎡 𐏁 𐎢 𐎽, le 𐎲 est la seule lettre qu'il ne connaisse pas. Elle se trouve dans une flexion après *i* et avant *is;* elle ne peut donc être qu'un *b*, ce qui donne la flexion *bis*, avec une voyelle de liaison, *ibis*, c'est-à-dire l'instrumental du pluriel (cf. le zend *bîs* et le sanscrit *bhis*). Nous lirons donc notre nom *Bâbiruš*[1].

Le 𐎰 qui se rencontre dans 𐎠 𐎰 𐎢 𐎼 𐎠, nom de l'Assyrie, est évidemment l'équivalent du σσ grec, du ש hébreu, du *th* syriaque et chaldéen. Mais comment choisir entre ces valeurs? Le σσ doit être un à peu près pour le ש que les Grecs ne pouvaient pas prononcer; *š* est exclu, car nous avons déjà pour ce son la lettre 𐏁[2]. Il reste donc la valeur *th*. Lassen l'écarte aussi pour la même raison, et parce qu'elle ne lui paraît pas admissible dans un certain nombre de mots. Jacquet devait établir deux ans plus tard que cette valeur est la bonne.

𐎣 𐎢 𐎫 𐎼 𐎠 [?] 𐎫 .....

commence par un signe inconnu[3]; mais ce signe doit être

1. Lassen, trompé par une mauvaise copie qui porte 𐎽 au lieu de 𐏁, lit *Babišuš*, et cherche à expliquer cette forme, qu'il juge surprenante. Il ajourne la solution définitive au moment où on lira sur une inscription le nom de la Lydie.

2. Cette attribution a été depuis reconnue fausse.

3. Niebuhr porte [?], que Lassen corrige en [?].

une consonne, et il n'en reste que deux entre lesquelles nous puissions choisir, le *g*[1] et le *y* initial. D'autre part, pour des raisons géographiques, nous devons chercher dans le nom en question celui du pays des Kurdes, la Gordyène. Nous attribuerons donc à 𐎦 la valeur *g*.

Dans le mot 𐎠 𐎼 𐎷 𐎡 𐎴, *Ar? in*, 𐎷 est le seul signe inconnu. L'attribution à ce signe de la valeur *m* nous permet de lire ici le nom de l'Arménie, et plus loin le nom de la Chorasmie. Cette identification est confirmée par le mot 𐎲 𐎢 𐎷 𐎡 𐎹 𐎠, *bumiyâ*, hindoustani *bûmi*. Cet *m* ne se rencontre que devant *i*.

Le nom de la Cappadoce permit à Lassen de retrouver la valeur de deux lettres. Il est écrit :

𐎣 𐎫 𐎱 𐎬 𐎢 𐎣

La valeur *k* est la seule qui convienne au premier et au dernier signe; elle convient aussi dans le mot *Sakâ*, Saces; *kartam*, palais; *kârâ*, ministres (sanscrit *kâra*). Le signe 𐎬 est un *t*, que l'on retrouve dans *pâtaqa*, protège; *bartaqa*, prends; *dâtaqa*, donne, etc. Le nom perse de la Cappadoce est donc *Katpatuk*.

Le 𐎥, qui se trouve dans

𐎠 𐎿 𐎥 𐎼 𐎫

est un *g*, car il se trouve au commencement de *Gadâr*, les Gandaréniens, dans *baga, bagibis, baganam* (zend *baga*, sanscrit *bâga*). Le nom en question est donc *Asagart*, Sagartie.

𐏀 𐎼 𐎣 commence par une lettre qui se retrouve dans *Âuramazdâ* et ne peut être qu'un *z*. Ce nom doit se lire *Zarak*, Ζαράγγοι, la Drangiane.

1. Le texte de Lassen porte *s*, par suite d'une faute d'impression évidente.

𐎭 se rencontre dans le mot 𐏃𐎡𐎭𐎢𐏁 l'Inde, où il ne peut avoir que la valeur *d*. Cette valeur donne également des lectures satisfaisantes en d'autres endroits : *daqista*, le plus sage (zend *daughiçta*).

Le mot fils, 𐎱𐎢𐏂, revient souvent. On voudrait naturellement le lire *putra*. La lecture *bun* (Grotefend) est aussi impossible que celle de *pin* pour 𐎱𐎡𐏂, père. Pourtant Lassen n'osa pas tirer de ce rapprochement toutes ses conséquences et donner au signe 𐏂 sa vraie valeur *tr*.

Grotefend écrivit encore sur l'écriture perse (1837), à propos des ouvrages de Burnouf et de Lassen, mais ce n'était guère que pour défendre ce qui devenait de plus en plus indéfendable. Il ne reconnaissait pas encore la justesse des valeurs *m* et *n* attribuées par Rask à 𐎶 et 𐎴, et lisait *Aurŏgda* pour *Auramazda*, *ôoâo* pour *imàm* celle-ci, *ôoo* pour *imam*, « celui-ci ». Jacquet disait à ce propos : « M. Grotefend ne pouvait persister dans son ancienne lecture qu'en contestant celle de MM. Burnouf et Lassen, et il n'a pas hésité à exprimer ses doutes sur les résultats de leur déchiffrement ; mais il n'a dans aucun cas essayé de les justifier par des raisons philologiques ou paléographiques ; il emprunte tous ces doutes soit à des comparaisons arbitraires de certains caractères, ou de certains passages des inscriptions du système le plus simple, avec quelques groupes ou quelques portions des inscriptions correspondantes du second et du troisième système, soit à des idées préconçues, dont il a cru pouvoir négliger d'exposer les motifs, sur le sens nécessaire et absolu de certaines parties de ces inscriptions, dont il se refuse à admettre toute autre interprétation, quelque satisfaisante qu'elle puisse paraître d'ailleurs. » Pourtant ses *Neue Beiträge* contenaient quelques idées justes. Il y distinguait 𐏁 et 𐎣,

qu'il avait crus longtemps être un seul et même caractère, et attribuait au second la valeur *r* ou *rh*, dans le nom de Cyrus. Le premier, il suggérait pour 𐏂 la valeur *ṭr*, dans *puṭra*, fils et *Artaḫšaṭra*, Artaxerxès, mais ne la maintenait pas dans sa table de l'alphabet persépolitain.

Les travaux de Burnouf et surtout de Lassen furent accueillis avec toute l'attention qu'ils méritaient, analysés et critiqués par des savants comme Jacquet et Beer, qui eux-mêmes apportèrent au déchiffrement de l'écriture perse de nouvelles et importantes contributions. L'*Examen critique* que Jacquet publia dans le *Journal asiatique* de 1838 fut interrompu par sa mort, avant qu'il eût commencé la partie dans laquelle il devait exposer ses propres découvertes. Nous savons seulement, par des allusions semées au cours de sa critique de Lassen, qu'il avait établi pour le signe 𐏃 la valeur *h*, et par un article de Lassen paru en 1839, qu'il avait également identifié 𐎹 *y*, 𐎫 *ṭ*, 𐎽 *r* devant *u*.

En même temps que Jacquet, et d'une manière tout à fait indépendante, Beer arrivait à déterminer les valeurs de 𐎹 *y* et de 𐏃 *h*. Lassen, attribuant à 𐎹 la valeur *h*, avait lu 𐎹 𐎢 𐎴 *Huna*, les Huns, et avait cherché inutilement à soutenir cette lecture insoutenable. Burnouf, qui lisait de la même manière, supposait une faute sur l'original. Il faut lire *Yunâ*, les Ioniens. Mais si on accepte pour 𐎹 la valeur *y*, au lieu de *h*, les groupes identifiés par Burnouf et Lassen avec *y* sont mal identifiés; il faut leur chercher une autre valeur, ainsi qu'un autre signe pour *h*, car le vieux perse ne peut être dépourvu de ce son. Or, si on a dans 𐎹 le véritable *y*, on trouve facilement l'*h*, car il est souvent auprès de *y*. Le signe 𐏃, lu *a* par Grotefend, Rask, Burnouf et Lassen, est en réalité un *h*. Beer s'appuie, pour le montrer, sur la permutation constante du *s* sanscrit avec

le *h* zend, et sur quelques noms géographiques. Le nom de l'Inde, dans Niebuhr I, 17 est *Hinduš*, sanscrit *Sindhus*, zend *Hendu;* celui de l'Arie (*ib.*, 16) *Hariwa*, sanscrit *Sarayu*, zend *Harôyu ;* celui-ci de l'Arachosie, *Haruwatiš*, sanscrit *Sarasvatî*, zend *Haraqaïti. Hadâ*, que l'on lit dans Niebuhr H, 14 et A. 28, est l'équivalent du sanscrit *sadâ*, toujours[1]; dans *Haḫâmanišiya* on retrouve le sanscrit *saḫa*, φιλόσοφος; la terminaison du génitif masculin singulier des substantifs et adjectifs à thèmes en *a* est en sanscrit *asya*, en zend et en vieux perse *ahyâ ; martiyahya*, « homme », est l'équivalent vieux perse du sanscrit *martyasya ;* de même le vieux perse *dahyu*, peuple est exactement le sanscrit *dasyu ;* enfin le relatif *hya*, accusatif masculin *tyam*, accusatif féminin *tyâm*, est le sanscrit *sya*, *tyad*, etc. — Beer établissait d'autre part que 𐎠 est un *a* long seulement dans le corps des mots ; au commencement des mots et devant une voyelle, il est *a* aussi bien que *â*. 𐎢 et 𐎡 ne sont pas seulement *u* et *i*, mais aussi *û* et *î*.

Dans son mémoire de 1837, Grotefend avait publié une inscription d'Artaxerxès. En 1839, les copies prises par Rich (v. p. 17-18) des inscriptions de Darius et de Xerxès à Persépolis avaient vu le jour. En 1843, Westergard (v. p. 31) avait rapporté d'excellents fac-similés des inscriptions de Persépolis et de *Nakš-i-Rustam*. A l'aide de ces matériaux nouveaux, LASSEN reprit l'étude des inscriptions persépolitaines. Son travail parut en 1844. Il acceptait les valeurs *t*, *r*, *j*, *h*, attribuées, par Jacquet à [cuneiform] et [cuneiform], par Jacquet et Beer à [cuneiform], [cuneiform]. Mais il abandonnait les valeurs *k* et *t* attribuées correctement à [cuneiform] par Grotefend, et à [cuneiform] par lui-même dans son premier travail.

Ce second mémoire fut violemment attaqué par HOLTZMANN (1845), qui alla même jusqu'à accuser Lassen d'avoir

1. Cette interprétation n'a pas été maintenue.

plagié Burnouf [1]. Au point de vue de l'interprétation du texte, il rectifia plusieurs erreurs de Lassen, par exemple la traduction de *hadâ* par « toujours », que Lassen avait empruntée à Beer (v. p. 136). Au point de vue de la lecture, Holtzmann n'a à son actif qu'une seule découverte, celle de la valeur *d* pour 𐎮, auquel Lassen attribuait avant lui la valeur *ḫ*. Il remarqua qu'aucun des mots dans lesquels se trouve ce signe n'avait encore été expliqué d'une manière satisfaisante, et que cela permettait d'élever des doutes sur la valeur attribuée à cette lettre. Par exemple, à la ligne 54 de l'inscription de *Nakš-i-Rustam*, le mot lu *zaḫijamij* doit signifier « peto, oro » ; c'est l'équivalent du zend *gaidyemi ;* il faut donc donner à 𐎮 la valeur *d* et lire *zadiyamiy*[2]. De même *haḫis* devient *hadis*, sanscrit *sadas*, « réunion » ; *yaḫiya* devient *yadiya*, sanscrit *yadi*, zend *yedhi*, *yezi*, « quand »; *paḫiya* devient *pâdiya*, « protège », etc. Holtzmann remarque que cette forme du *d* est toujours suivie d'un *i*.

Deux dissertations de Hincks, lues à l'Académie d'Irlande le 9 juin, le 30 novembre et le 14 décembre 1846, établirent un principe important dont les travaux antérieurs n'avaient relevé que des applications isolées. Lassen avait reconnu que la forme 𐎷 de *m* ne se ren-

1. Suivant Holtzmann, une lettre de Lassen à Bohlen, datée de novembre 1835, et publiée dans la seconde édition de la biographie de celui-ci, contiendrait ce passage : « Was Burnouf für Entdeckungen gemacht hat, nicht nur im Zend, sondern auch in den Keilinschriften ist zum Erstaunen. So hat er die Namen aller altpersischen Provinzen aus einer der grössern Keilinschriften entziffert. » Il est possible qu'en effet Lassen ait découvert la liste des provinces de l'inscription I d'après Burnouf, avec qui il était en correspondance, et non, comme il le dit, d'après Hérodote (v. plus haut, p. 129) : mais il ne doit rien à Burnouf pour la valeur de sept lettres que Burnouf avait tout à fait méconnue. Et il importe assez peu que l'on ait « entendu raconter à Burnouf lui-même que, pendant qu'il s'occupait de la rédaction de son savant mémoire, il écrivit un jour à Lassen une lettre qu'il avait signée en caractères cunéiformes » (Saulcy, *Exposé historique*, 1867, p. 70).

2. La valeur exacte de la première lettre, *j*, ne fut publiée que plus tard par Rawlinson.

contre que devant *i*, Jacquet que la forme 𐎽 de *r* ne se rencontre que devant *u*, Holtzmann que la forme 𐎮 de *d* ne se rencontre que devant *i*. Mais aucun d'eux n'avait complété la série de ces particularités, ou n'avait établi le *principe* de l'influence de la voyelle sur la forme de la consonne qui la précède. Dans sa première dissertation, Hincks distingue les consonnes en deux classes, primaire et secondaire. La première peut être employée devant la voyelle *a*, exprimée ou sous-entendue; la seconde ne peut pas être employée devant *a*, mais devant *i*, *u*, *r*. Lassen pense que ces consonnes secondaires ont un pouvoir différent de celui des consonnes primaires correspondantes, et suppose qu'elles sont toutes aspirées. Au contraire, Hincks croit qu'elles sont toutes parfaitement équivalentes aux primaires pour le son, et les considère comme des restes du système syllabique primitivement en usage. La forme primaire de la lettre *m* est 𐎶; la forme secondaire est 𐎷, employée seulement devant *i*. Lassen écrit cet *m* : ʻ*m*, et prétend que *m* et ʻ*m* pouvaient être employés devant *i*; d'où il conclut qu'ils devaient exprimer des sons différents. Hinks maintient que cet *m*, 𐎶 n'est jamais employé immédiatement devant *i*, mais que là où il paraît le précéder il faut toujours suppléer un *a*, convertissant l'*i* en *ê*. Ainsi ce que Lassen lit *utâmija ḫšatram* et traduit, « alors ce règne », Hincks le lit *utamê ḫšatram*, et le traduit « et mon règne ». De même, la contrée dont Lassen écrit le nom *Haruwatiš*, il l'appelle *Haraûvatiš*, insérant un *a* entre 𐎼 *r* et 𐎢 *u*, parce qu'il existe un *r* secondaire 𐎽, qui ne précède que *u*. Hincks pose cette règle invariable : que si une consonne primaire précède *i* ou *u*, lorsqu'il existe une consonne secondaire de même valeur, appropriée à cette voyelle, il *faut* interposer un *a*, soit comme syllabe distincte, soit comme *guna* de la voyelle.

Dans sa seconde dissertation, Hincks donne de nouvelles preuves de sa théorie, empruntées à l'inscription

de *Behistûn :* 1° pour l'absence de *a* final dans les mots en *iy, uv,* il compare les formes simples *imiya,* ceux-ci; *huva,* lui, avec les formes prolongées par une enclitique, *imiva,* « et ceux-ci »; *hušiya,* « à lui », qui sont une preuve décisive que, dans les premières, il faut lire, sans *a* final, *imiy, huv;* de même, *patiya* et *anuva* doivent se lire *pati* et *anu,* comme le montrent les composés *patikara* et *anušiya;* et, dans le corps d'un mot, *tuvm* (zend *tum*), nominatif du pronom de la seconde personne du singulier, et non *tuvam.* — 2° La forme secondaire d'une consonne est employée pour exprimer une syllabe dans *vištaspa, vizam, nabukudracara,* écrits *vštaspa, vzam, nabukdracara.* — 3° Quand une lettre primaire se trouve devant *i, u,* et qu'il existe une lettre secondaire propre à ces voyelles, il faut insérer un *a,* quelquefois comme syllabe distincte, mais généralement comme *guna* ou *vriddhi* de la voyelle. Enfin, l'échange des consonnes primaires et secondaires quand, dans la flexion d'un mot, la voyelle qui les suit est changée, s'oppose à l'hypothèse suivant laquelle ces consonnes auraient des valeurs différentes. La manière de former les dérivés des racines en *u* fournit un argument remarquable en faveur de l'identité de son du *v* primaire et du *v* secondaire, le *w* et le *v* de Rawlinson et de Lassen : 𐎺 et 𐎻. Lorsqu'une racine est terminée par un *u,* cet *u* est suivi d'un *v.* Si ce mot entre en combinaison avec un mot ou une terminaison commençant par une consonne, le *v* disparaît. Il est remarquable que lorsque la seconde partie du composé commence par un *i* le *v* reparaît; mais c'est la forme secondaire de *v* devant *i* qui est invariablement interposée, au lieu du *v* primaire. Ainsi de *Babirʿuš,* Babylone, suivant l'orthographe de Rawlinson, celui-ci tire *Babirʿuviya,* babylonien. Suivant Hincks, ces mots s'écriraient *Bâbiruš* et *Babiruviya,* le 𐎻 n'exprimant que la semi-voyelle *v,* introduite par euphonie ou par nécessité après *u,* lors-

qu'une autre voyelle la suit, sans suspension de l'émission de voix.

Depuis 1835 (v. p. 21), Rawlinson étudiait les inscriptions cunéiformes de la Perse, dont il avait pris des copies. D'une manière, dit-il, tout à fait indépendante de Grotefend et de Saint-Martin, dont il ne connut les travaux qu'en 1836, il arriva dès la première année à des résultats analogues et même plus considérables. Sa méthode était très voisine de celle de Grotefend. Ayant comparé les deux inscriptions de l'Elvend, il remarqua que « les caractères coïncidaient complètement, excepté dans certains groupes particuliers. Il était raisonnable de supposer que ces groupes devaient représenter des noms propres. Il n'y avait que trois de ces groupes dans les deux inscriptions, et l'on pouvait supposer qu'ils contenaient une généalogie. Il se trouva que les trois premiers noms que Rawlinson appliqua, au hasard, à ces trois groupes, ceux d'Hystaspe, de Darius et de Xerxès, étaient en fait exactement identifiés. Il s'attaqua alors au début de l'inscription de *Behistûn*, et lut de la même manière cinq autres noms propres, Arsames, Ariaramnes, Teispes, Achéménes et Perse. Il identifia ainsi exactement dix-huit caractères. Mais lui-même avouait, en 1846, qu'il était incapable de donner la date exacte et le détail de chaque découverte. En janvier 1838, il envoya à la Société anglaise de Londres un mémoire contenant la traduction des deux premiers paragraphes de l'inscription de *Behistûn*, et entra en relations avec Burnouf et Lassen, dont il reçut les ouvrages, et notamment le *Commentaire sur le Yaçna*, auquel, dit-il, il dut en grande partie le succès de ses traductions. En 1839, un mémoire dans lequel il traduisait deux cents lignes du texte perse de l'inscription de *Behistûn*, était prêt pour l'impression. Il le garda pour le retoucher et le compléter, et la guerre afghane qui éclata sur ces entrefaites en retarda la publication jusqu'en 1846-1849. A cette époque[1], il ne restait plus

1. La seule règle que l'on puisse appliquer dans l'histoire des décou-

que trois signes de l'alphabet persépolitain, dont la valeur fût inconnue, 𐎪, 𐎷, et 𐎵. Pour le premier, Rawlinson établit qu'il devait se lire *j*, attendu qu'il occupe toujours une place intermédiaire entre les sifflantes et la gutturale, qu'il s'échange avec celle-ci dans les inflexions verbales, comme en zend et en sanscrit, qu'il est enfin le substitut de la sifflante palatale (*ç*) en sanscrit; il lut ainsi le nom de Cambyse, *Kabujiy*. Le second signe aussi fut identifié exactement par Rawlinson, qui lui attribua la valeur *m*, et lut ainsi le mot *amuṭa*, « de là ». (sanscrit *amutas*), et le nom perse de l'Égypte, *Mudraya,* confirmé par la glose d'Étienne de Byzance, Αἴγυπτος = Μύδρα[1] (cf. l'hébreu מצרים). Lassen, qui paraît avoir connu cette identification par Rawlinson, la contestait en 1844 et maintenait sa première lecture *Ḥudra.* «La première explication, disait-il, d'après laquelle il s'agirait des Kurdes, devra, me semble-t-il, être maintenue comme la seule exacte; l'*u* est tout à fait sûr, et une prononciation perse *Mudrâjâ* pour *Miṣraïm*, Égypte, est peu vraisemblable; enfin, nous avons déjà deux *m*, et nous n'avons pas le droit d'en admettre un troisième sans exemple sûr. » Rawlinson pourtant conserva sa lecture. Enfin, le signe 𐎵, qu'il rencontra le premier, fut lu exactement par lui *n*, dans *anušiya,* successeur. Il eut en outre le mérite d'adopter, dès 1839, d'après Lassen, la valeur *tr* pour le signe 𐏂, alors que Grotefend, qui l'avait proposée le premier, ne l'avait pas maintenue.

Dans sa *Supplementary Note* du 25 août 1846[2],

vertes, est que la priorité de publication constitue la priorité de découverte. Max Müller a dit très justement : « There is a great difference between communicating a discovery to our friends, or even committing it to writing in a letter, and really publishing it. Until a paper is published we can modify it, or even withdraw it altogether. » *The Athenæum*, 15 nov. 1884, p. 624 *a*.

1. Le texte porte ΜΥΑΡΑ qu'il est facile de corriger en ΜΥΔΡΑ.

2. Communiquée le 5 décembre 1846 à la Société asiatique de Londres : « M. Norris remarked upon the curious fact, that the modifications enounced from Major Rawlinson agreed almost exactly with those con-

publiée en 1847, Rawlinson, en même temps qu'il établit la vraie lecture de 𐎪 et de 𐎵, montra que ces lettres sont respectivement réservées au *j* devant *i*, à l'*n* devant *u*. Au sujet de la multiplicité des signes pour une même consonne, il proposa cette règle : la sourde (*k*, *š*, *t*, *p*, *n*, *r*, *s*) a deux caractères, un pour la combinaison avec *a* et *i*, l'autre exclusivement pour l'*u*. L'aspirée (*ḫ*, *šh*, *th*, *f*, *ñ*, *y*, *sh*, *h*) n'a qu'un caractère, qui s'unit indifféremment avec toutes les voyelles, tandis que la sonnante (*g*, *j*, *d*, *b*, *m*, *v*, *z*) a trois signes de formes différentes, mais de valeur identique, employés suivant qu'elle est jointe à un *a*, un *i*, ou un *u*.

Quelques semaines seulement après la publication de la Note supplémentaire de Rawlinson, J. Oppert, qui devait par la suite ouvrir la route dans toutes les parties de l'assyriologie, publiait, à l'âge de vingt-deux ans, son premier ouvrage sur les inscriptions perses : *Das Lautsystem des Altpersischen* (juillet 1847). Il y étudiait méthodiquement la pluralité des signes pour une même consonne. Il y a, disait-il, toute une série de consonnes qui ne se rencontrent que devant une voyelle déterminée. Jusqu'ici on les a prises pour des aspirées, appelées par la voyelle suivante. Il n'en est rien. 𐎣 est un *k* qui se place seulement devant *a* et *i*, encore ce dernier emploi n'est-il pas sûr; car *adakiya* doit se lire *adakaiy; kufa* doit se lire *kaufa*, pehlvi *kof*. — Au contraire, 𐎤, que Lassen a lu *q* et Rawlinson *kh* est un *k* simple, auquel

tained in a paper by Dr. Hincks, which was that morning received by the Society. He *said* that about four months ago, Dr Hincks had written to him, annoucing and giving some details of this mode of reading the cuneiform characters, and these he communicated to Major Rawlinson in a letter which left England on the 20th of August; and that on the 27th day of the same month, Major Rawlinson despatched from Baghdad the paper now before the Society, containing the fullest details on the subject, and applying the new mode to the inscription of Behistun. » *Athenæum*, 1846, p. 1302. — La seconde partie du travail de Rawlinson, avec laquelle la Note supplémentaire fut imprimée, était à la Société asiatique de Paris le 11 mai 1847.

un *u* est inhérent, et que nous ne rencontrons que devant *u*, dans *kuruš*, *kuganaka*, *akunauš;* ce dernier mot, dérivé de *kar*, montre bien l'identité de 𐎤 et de 𐎣. — Nous avons de même un *g* devant *a* et *i :* 𐎥, et un *g* devant *u :* 𐎦. Le premier ne se trouve pas devant *u :* au lieu de *Gumâta*, *Gubruva*, *guša*, il faut lire *Gaumata*, *Gaubruva* (Γωϐρύας), *gauša* (sanscrit *ghôša*, zend *gaosa*, persan *gôš*). Le *g*(*u*) n'est pas un *gh*, comme l'ont cru Lassen et Rawlinson, car personne n'admettra qu'on ait décliné : Nom., *maghuš;* acc., *maghum;* gén., *maguš;* loc., *maguva*. La déclinaison en indogermanique ne se fait pas par l'aspiration du radical. Le phénomène se produit en celtique, mais pour d'autres raisons. Il faut donc décliner *maguš*, *magum*, *magauš*, *magauv*. — 𐎫, *t*, se rencontre fréquemment devant *a* et *i*, jamais devant *u : tumâ* doit se lire *taumâ* (*tômâ*). 𐎬 que Lassen a rendu par *dh*, Rawlinson par *th*, est un *t* suivi de *u : patuv*, *dadatuv*, *katpatuka*.— Le perse a trois formes de *d :* 𐎭 devant *a; Mâdiya*, *Madišuv*, *duštâ*, doivent se lire *Madaiy*, *Madaišuv*, *dauštâ*. 𐎮 devant *i*, sans aspiration. 𐎯 devant *u*, dans *duraiy*, *Gadutava*, *Marduniya*, *Hindu*. — Des deux formes de l'*n*, l'une, 𐎴, se rencontre seulement devant *a* et *i : akunuš* et *adarsnuš* doivent se lire *akunauš* et *adaršnauš* (sanscrit védique *akṛṇôt*, *adṛšnot*) ; l'autre, 𐎵, se rencontre seulement devant *u : anuv*, *anusiya*, *danutuv*. — Trois formes de l'*m*, 𐎶, 𐎷, 𐎸, sont respectivement réservées aux voyelles *a*, *i*, *u*. Un mot comme *imiy*, où 𐎶 semble précéder un *i*, doit se lire *imaiy*. — 𐎼 est la forme de l'*r* devant *a* et *i :* là où il paraît précéder un *u*, la voyelle *a* lui est inhérente, et il faut lire *rauca*, *drauga*, *Kurauš* (génitif de *Kuruš*). 𐎽 est un *r* sans aspiration, qui ne se trouve que devant *u*. — Enfin, tandis que la forme 𐎺 du *v* précède l'*a* ou l'*u*, la forme 𐎻 est toujours suivie d'un *i*.

L'origine de ce fait est dans le syllabisme primitif de l'écriture perse.

Un autre fait, de grande importance pour l'intelligence de l'écriture achéménide, est l'existence d'un son *n*, *m*, non représenté par l'écriture, devant les lettres *d*, *t*, *p*, *b*. On écrivait *Vidrafranâ*, *Kapada*, *Kabujiya*, *badaka*, mais on prononçait *Vindafranâ*, *Kampada*, *Kambujiya*, *bandaha*, comme le montrent les transcriptions grecques Ἰνταφέρνης, Καμβαδήνη, Καμβύσης (égyptien *Kambut*), et le moderne *bendek*.

Il est extrêmement difficile de déterminer dans quels cas la voyelle *a* est inhérente aux consonnes, dans quels cas elle ne l'est pas. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle ne l'est presque jamais dans les terminaisons *iy*, *uv*. Les voyelles *i* et *u*, à la fin d'un mot, sont toujours suivies d'un *y* et d'un *v*. On a lu *dadamiya*, *dadâhiya*, *dâdâtiya*, formes prolongées qu'aucune analogie ne justifie. Holtzmann a cru que *iy* marquait un *i* long. C'est une pure graphie sans importance pour la prononciation, comme le montre la comparaison des formes simples *imaiy*, *tyaiy*, *yadiy*, et des formes, augmentées d'une enclitique, *imaiva*, *tyaipatiy*, *yadipatiy*, dans lesquelles le *y* disparait. De même, dans le corps des mots, un *i* précède le *y*, là où le sanscrit présente simplement un *j* : à l'optatif *avavaniya*, sanscrit *avahanjat*. Il en résulte que si, dans l'écriture, un *y* suit immédiatement une consonne, il faut décider qu'un *a* est inhérent à cette consonne : on doit lire *Hsayârsâ*, car *Hšyâršâ* se serait écrit *Hsiyârsâ*. — Il en est de même pour la terminaison *uv* : si dans un mot une voyelle suit l'*u*, un *v* est introduit entre les deux, comme en prakrit, où *tuvam* (= le *tuvam* perse) est l'équivalent du *tvam* sanscrit.

Au sujet du signe ⊢⊨Ỵ, Oppert disait : « Si les Perses ont réellement eu un signe particulier pour *l*, ce qui reste douteux, malgré le nom Τάβαλος (Hérodote, I, 154), et la désignation de Πανδιαλαῖοι, il ne nous reste qu'une seule lettre, celle que Rawlinson transcrit *ñ*, et qui ne

se rencontre que dans les noms propres. Mais ce n'est pas nécessairement un *l*, bien que la chose soit assez vraisemblable.

Wall (1848) contesta que le son *a* dut toujours être suppléé, là où l'écriture ne présente pas de voyelle. On se fonde, pour l'introduire, sur l'affinité du perse avec le sanscrit; mais il faudrait aussi tenir compte du persan, et le groupe *v z r k*, pourrait tout aussi bien se lire *vuzurk* que *vazark*, comme le propose Lassen, ou *vazarka*, comme le propose Rawlinson.

TABLEAU DE L'ALPHABET PERSE

RÉSUMANT L'HISTOIRE DU DÉCHIFFREMENT

à	Grotefend 1802
b	Burnouf 1836
c	Jacquet 1838
d[1]	Grotefend 1802
d[4]	Holtzmann 1846
d[5]	Lassen 1836
f	Grotefend 1802
g[1]	Lassen 1836
g[5]	Lassen 1836
h	Jacquet et Beer 1838
ḫ	Grotefend 1802
i	Lassen 1836
j[1]	Lassen 1836
j[4]	Rawlinson 1846
k[1]	Burnouf 1836
k[5]	Grotefend 1815
l(?)	Oppert 1847
m[1]	Rask 1826
m[4]	Lassen 1836
m[5]	Rawlinson 1846
n[2]	Rask 1826
n[5]	Rawlinson 1846
p	Grotefend 1802
r[2]	Grotefend 1802
r[5]	Jacquet 1838
s	Grotefend 1802
š	Grotefend 1802
t[2]	Grotefend 1802
t[5]	Lassen 1836
ṯ	Jacquet 1838
tr	Rawlinson 1846
u	Grotefend 1802
v	Jacquet 1838
v[4]	Saint-Martin 1823
y	Jacquet et Beer 1838
z	Burnouf 1836
signe de séparation	Münter 1800

1. Devant *a*.
2. Devant *a*, *i*.
3. Devant *a*, *u*.
4. Devant *i*.
5. Devant *u*.

CHAPITRE III

DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE SUSIENNE

Grotefend, 1837. — Westergaard, 1844. — Rawlinson, 1846. — Hincks, 1846-1847. — Saulcy, 1849-1850. — Löwenstern, 1850. — Luzzatto, 1850. — Holtzmann, 1851-1854. — Norris, 1855. — Haug, 1855. — Westergaard, 1854. — Oppert, 1859. — Mordtmann, 1862-1870. — Sayce, 1874. — Oppert, 1879. — Sayce, 1885. — Weissbach, 1890.

La seconde écriture de Persépolis, plus compliquée que la première, puisqu'elle comprend 111 signes, mais beaucoup plus simple que la troisième, puisqu'elle est presque exclusivement phonétique et n'admet pas la polyphonie, aurait dû, semble-t-il, être déchiffrée plus facilement et plus rapidement que la troisième. Pourtant, s'il est vrai que Westergaard (1844) et Norris (1855) ont du premier coup identifié exactement un grand nombre de signes, et qu'aucun savant n'a commis dans ce domaine d'erreur comparable à celles de Saulcy sur le syllabisme et la polyphonie de la troisième écriture, il n'en est pas moins certain qu'un syllabaire définitif a été établi dans ces dernières années seulement, et que, tout compte fait, le déchiffrement de la seconde écriture a plus profité du déchiffrement de la troisième qu'il ne lui a servi. L'interprétation des textes laisse encore à désirer. Le nom même qu'il convient de donner à la langue de la seconde colonne des inscriptions persépolitaines a été l'objet de longs débats : on a proposé ceux de médique, proto-médique, médo-scythique, scythique, élamite, susien, amardien, anzanite, et celui de néo-susien, sur lequel l'accord paraît s'être fait, — le nom de vieux susien étant réservé aux

inscriptions de *Mal-Amir* et de Suse antérieures aux Achéménides — n'indique guère que la région où l'on croit qu'elle était parlée. La première cause de ce retard et de ces hésitations a été la rareté des documents : longtemps on n'a possédé d'autres inscriptions susiennes que celles des Achéménides. Or, il est certain que si les fouilles de Botta et de Layard n'avaient pas fourni aux savants d'autres matériaux que les inscriptions de Persépolis, le déchiffrement de l'écriture assyro-babylonienne n'aurait pas été achevé en 1859. D'autre part, le caractère franchement sémitique de l'assyrien a été d'un puissant secours pour l'interprétation : il y avait là un avantage qui compensait, et peut-être au delà, les difficultés inouïes d'une écriture paradoxale. Au contraire, si l'on a reconnu de bonne heure que le susien est une langue agglutinante, il est encore impossible de dire à quel groupe, ouralique, altaïque, ou caucasique, il faut le rattacher. La question est des plus difficiles, puisque quatorze siècles séparent le texte susien le plus récent (inscription d'Artaxerxès Mnémon, 365 av. J.-C.) du texte finno-tartare le plus ancien (le *Kudatku Bilik,* XIe siècle ap. J.-C.) que nous possédions. En tout cas, ce sont les progrès futurs des études susiennes qui pourront aider à la trancher, bien loin que l'interprétation puisse recevoir aujourd'hui un secours quelconque de la comparaison du susien avec les langues finno-tartares. Heureusement les fouilles françaises de Suse (v. p. 62) nous ont déjà rendu de nombreux textes susiens ; d'autres encore reviendront à la lumière, et l'on peut espérer que, le jour où les documents trouvés et publiés par la mission Morgan, seront étudiés par un philologue, la plupart des difficultés seront surmontées.

Les savants n'attendirent pas que le déchiffrement de l'écriture perse fût parachevé, pour s'essayer à celui de l'écriture susienne. GROTEFEND avait joint à sa première dissertation quelques observations sur l'écriture susienne (v. p. 111). En 1837, il fit remarquer que si

l'écriture susienne n'avait pas, comme l'écriture perse, un signe spécial pour séparer les mots, du moins les noms propres et quelques autres mots importants étaient distingués par un déterminatif, le clou vertical [cuneiform]. Il reconnut aussi la valeur de l'idéogramme [cuneiform], qui signifie « roi ».

Westergaard, qui avait le premier copié l'inscription trilingue de *Nakš-i-Rustam* (v. p. 31), et qui avait donné à Lassen sa copie du texte perse (v. p. 136), s'était réservé l'étude de la version susienne. Il prit comme point de départ de ses recherches la transcription du texte perse donnée par Lassen, et son travail, publié en 1844, se ressentit naturellement des erreurs de lecture commises par celui-ci. Westergaard reconnaît avec raison, dans le clou horizontal [cuneiform], un nouveau déterminatif ; mais il attribue au signe [cuneiform], qui précède (d'après Westergaard, commence) le mot *Auramazda*, la valeur *a*, et croit que les mots Ormuzd, dieu, ciel, n'étaient point précédés d'un déterminatif. Ses recherches portèrent d'abord sur les noms propres de Darius, Hystaspe, Perse, Ionien, Cyrus, Achéménide, que leur fréquence permettait d'isoler facilement, puis sur les autres noms propres contenus dans la liste géographique de l'inscription de *Nakš-i-Rustam*. Par exemple, au perse *Darjawuš* correspond le susien : [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform]. Il observe que le premier signe se retrouve dans le nom de *Tigraḫudâ*, et dans le mot emprunté au perse *dahjuš ;* il en conclut, justement que ce signe a la valeur *da*, sans que l'on puisse toutefois fixer la quantité de la voyelle. Le second signe correspond au perse *r;* mais dans les mots *Hariwa, Arija, Baḫtris*, il correspond au perse *ri*, et il y a un autre signe pour la valeur *r ;* donc le signe [cuneiform] a la valeur *ri*. Par un raisonnement analogue, Westergaard montre que le troisième signe a la valeur *ia*, et que les trois derniers ont respectivement les valeurs *w*, *u*, *š*. Il

en conclut que l'écriture susienne est à la fois syllabique et alphabétique. Remarquant ensuite que le même signe exprime *da* dans Darius, et *ta* dans Hystaspe, il pose le principe, admis par ses successeurs, que l'écriture susienne ne distingue pas les consonnes fortes des douces, mais que *k* et *g*, *t* et *d*, etc., sont désignés par un seul et même caractère ; de même le *v* et le *m*. Sur 82 signes relevés par Westergaard, 18 seulement étaient correctement identifiés ; pour 22 d'entre eux, il ne proposait aucune valeur. Son unique procédé de déchiffrement, la comparaison avec le perse, ne lui permit pas de découvrir les valeurs *al*, *la*, *ul*, *l*, le *l* manquant au perse. Enfin, il croyait à tort que toutes les valeurs syllabiques commençaient par une consonne.

Rawlinson consacra quelques pages de son Mémoire sur les inscriptions cunéiformes perses (1846) à la seconde écriture. Elle comprend, dit-il, une centaine de caractères, et les voyelles, à moins qu'elles ne commencent une syllabe, sont, pour la plupart, inhérentes aux consonnes. Il y a des muettes et des sonnantes, comme dans l'alphabet babylonien, et les lettres d'une même classe sont interchangeables. Le caractère distinctif de cet alphabet est sa répugnance pour la lettre *r*, qui, dans la transcription des mots persans, est élidée ou changée en *l*. Sur le dernier point, Rawlinson se trompait.

Hincks (1846) réduisit les six voyelles de Westergaard à quatre : *a*, *i*, *u*, *er*, et ses seize consonnes nues à cinq : *p*, *t*, *k*, *s*, *n*; tous les autres caractères représentent pour lui la combinaison d'une consonne avec une voyelle qui la précède ou la suit, ou même une voyelle entre deux consonnes, et, dans un seul cas, une consonne entre deux voyelles, *ersa*. — Westergaard avait supposé que lorsque une consonne simple est placée devant une syllabe qui commence par la même consonne, cela indique une consonne forte : *k-ka*, aurait été *ka*, tandis que *ka* seul pouvait aussi bien être lu *ga*. Hincks rejette absolument cette hypothèse, et objecte que *n-na*, fréquemment em-

ployé pour *na*, ne se prête pas à cette distinction. — Westergaard croyait que toutes les voyelles n'étaient pas exprimées, mais qu'il fallait quelquefois, comme dans l'écriture perse, suppléer un *a* bref. Hincks au contraire estime que toute voyelle est exprimée au moins une fois et souvent plus : *anap* s'écrit *a-na-ap*. Hincks laisse sans leur attribuer de valeur des signes que Westergaard avait cru pouvoir identifier, et *vice versa ;* au total, il admet quinze des valeurs exactement déterminées par Westergaard et en ajoute neuf autres. Il reconnaît la valeur du signe 𒀭 comme déterminatif des mots Ormuzd et dieu. Trois de ses voyelles, *a*, *i*, *u*, étaient exactement identifiées.

Dans le Mémoire suivant (1847), Hincks applique à l'écriture susienne un principe qu'il croit avoir découvert dans l'écriture assyrienne : si un caractère qui exprime une syllabe commençant par une consonne est précédé d'un caractère exprimant la même syllabe, ou une syllabe contenant la même consonne suivie de *a*, le premier des deux caractères perd sa voyelle, et devient en fait purement explétif. Il modifie ainsi quelques-unes des lectures du mémoire précédent et lit 𒀭 *na*, au lieu de *an ;* 𒁍 *pu*, au lieu de *ap ;* 𒌅 *tu*, au lieu de *ut ;* 𒋫 *ta*, au lieu de *t ;* 𒈾 *na*, au lieu de *n*, etc.

Saulcy, dans un travail publié en 1849, reconnaissait que l'écriture susienne est syllabique, mais admettait l'existence de nombreux caractères représentant des consonnes nues : « Chaque articulation avait une image propre à la représenter lorsqu'elle était quiescente, et autant d'images distinctes que cette articulation pouvait recevoir de motions, c'est-à-dire comporter de sons voyelles différents. » Après avoir donné la liste des valeurs que l'on peut établir par la comparaison des noms propres, il cherche à l'augmenter par l'étude des inscriptions de l'Elvend. Il arrive à ces conclusions, qui rappellent malheureusement les erreurs de Wes-

tergaard et de Rawlinson, que, pour renforcer les consonnes inhérentes aux signes syllabiques, ces signes étaient précédés de la quiescente analogue ; que l'articulation *r*, isolée dans l'intérieur des mots empruntés aux langues congénères, comme le sanscrit ou le perse ancien, s'évanouissait dans l'idiome médique. Il est mieux inspiré quand il remarque que certains signes de l'écriture médique ont une assez grande ressemblance avec les signes perses de même valeur, mais que la plupart d'entre eux sont identiques aux signes de l'écriture assyrienne.

Un second mémoire de Saulcy, sur le même sujet, publié l'année suivante (1850), était consacré aux inscriptions de *Murġâb*, de Persépolis et de *Van*.

Dans une lettre à Saulcy, où il s'attachait surtout à démontrer que la langue de la seconde écriture n'est pas le mède, Löwenstern (1850) proposait l'abandon du syllabisme, et le retour au système des homophones qu'il avait préconisé pour la troisième écriture (v. p. 174). Dans ses *Remarques sur la deuxième écriture cunéiforme de Persépolis*, publiées la même année, il appliquait ce système à l'invocation qui se trouve reproduite dans la plupart des inscriptions de Persépolis. Comme preuve de son assertion que cette écriture n'est point syllabique, il faisait remarquer que « le signe , considéré par M. Westergaard comme représentant la syllabe *ra*, ce qui dans la lecture de Xerxès, amoindrit l'analogie entre les formes de ce nom propre dans les trois écritures, offre un désavantage bien plus sensible encore dans Artaxerxès, où ce même signe est initial, de sorte qu'il faudrait lire ce nom, qui dans le persan est écrit *Artaḫšatra*, avec M. Westergaard, *Radaḫsatra* ». Après Hincks, il reconnaissait la valeur idéographique de placé devant le mot qu'il lisaitt *nap*[1]. Enfin, il recourait,

1. Westergaard, faisant un seul mot des trois signes, et donnant au premier la valeur *a*, lisait *anap*.

comme pour l'écriture assyrienne (v. p. 174), à la théorie des « homotypes, lettres qui non seulement se trouvent employées successivement pour exprimer des voix et même des articulations différentes, mais dont la suppression éventuelle est un fait constaté ». Grâce à ce système commode, il se flattait d'avoir démontré l'origine sémitique de la langue susienne.

Ph. Luzzatto (1850), dans un travail sur les inscriptions assyriennes dont nous aurons à nous occuper plus loin (v. p. 195), releva vingt-quatre signes qui se retrouvent avec la même valeur dans « l'alphabet médique » et dans l'alphabet assyrien. Il se bornait à cette constatation, sans prétendre découvrir si c'est le premier qui dérive du second, ou le second du premier, ou si tous les deux dérivent d'un alphabet cunéiforme plus ancien. L'un au moins de ses rapprochements avec l'assyrien était faux : ⊢E⊢ = E], et ceux mêmes qui étaient justes l'étaient sans profit, puisque Luzzatto, méconnaissant le syllabisme de l'écriture assyrienne, ne pouvait attribuer aux signes leur valeur exacte.

S'appuyant sur une remarque déjà faite en 1837 par Grotefend, que, des trois écritures persépolitaines les deux dernières sont celles qui ont entre elles le plus de ressemblances, Holtzmann (1851-1854) faisait valoir les secours que l'on pourrait tirer du déchiffrement de l'écriture susienne pour celui de l'écriture babylonienne. Beaucoup de signes de la seconde écriture se retrouvent identiques dans la troisième, et il est facile de s'assurer qu'ils ont la même valeur dans les deux écritures ; d'autres ne diffèrent que par une légère altération dans la disposition des éléments qui les composent, comme ⊏<⊤⊤ et ⊏<⊤⊤, ⊢⊤⊤⊤< et ⊢⊤⊤<⊤. Si donc la valeur des signes de l'écriture médique était trouvée, une grande partie de l'écriture babylonienne serait déchiffrée. Or, l'une est plus facile que l'autre, car elle est plus simple; la version médique (non publiée alors) de l'inscription

de *Behistûn* est mieux conservée que la babylonienne; enfin la langue médique est plus voisine de la perse que la babylonienne. J'ai expliqué (pp. 147-148) pourquoi c'est au contraire le déchiffrement de l'assyrien qui a facilité celui du susien.

Holtzmann rectifie plusieurs lectures de Westergaard : au signe , il attribue la valeurs *mi* au lieu de *z*. Dans le nom de la Sattagydie (*Sattaguš*), il corrige heureusement en , et donne au signe sa vraie valeur, *sa,* ce qui lui permet de lire *Satgus* au lieu de *Arttagus* (Westergaard). Il lui arrive de démontrer longuement une chose déjà établie, par exemple que est un déterminatif, ou de contester à tort une valeur exactement identifiée, comme celle de , *tu*. Quant à la langue, elle lui paraît, comme le pehlvi, essentiellement arienne pour la structure grammaticale, en partie arienne et en partie sémitique pour le lexique.

Le dernier article de Holtzmann parut après le travail de Norris (v. *infra*), dont il contestait en partie les résultats, et surtout les rapprochements avec les langues tartares. Il est presque en entier consacré aux questions de grammaire.

La version susienne de l'inscription de *Behistûn* fut publiée par E. Norris, à qui Rawlinson abandonna ses estampages, et dont le Mémoire, lu à la Société asiatique de Londres en juillet 1852, parut en 1855. Dans le commentaire qui accompagne ses excellentes copies, Norris étudie le syllabaire, où il compte une centaine de caractères. Deux de ces signes au moins semblent être des idéogrammes, dix sont rarement employés, quelques-uns n'étant peut-être que de simples variantes. Chaque caractère représente une syllabe. L'auteur note que beaucoup de caractères ressemblent à ceux de l'écriture babylonienne, et croit que le syllabaire susien est une adaptation du syllabaire babylonien,

faite par les Babyloniens eux-mêmes à la langue susienne. Il se sert de cette ressemblance pour déterminer la valeur d'un certain nombre de signes déjà identifiés dans l'écriture babylonienne, par exemple , auquel il attribue correctement la valeur *e*, par comparaison avec l'assyrien . Il admet comme Westergaard que l'écriture susienne ne distingue pas la sourde de la sonnante au commencement d'un mot; au milieu d'un mot, la même consonne doit avoir été prononcée comme sonnante, quand elle est simple, et comme sourde quand elle est redoublée, fait que l'on observe aussi en tamoul. Bien qu'il ait posé en principe que l'écriture est syllabique, Norris donne encore à six signes la valeur de simples consonnes : *t*, *t*, *m*, *r*, *s*, *ṣ*. Cinquante-sept signes étaient lus correctement.

Le mémoire de Norris fut longuement étudié par Haug (1855) dans les *Göttingische Anzeigen*. Sur l'origine de l'écriture susienne, Haug déclarait qu'on ne pouvait rien savoir tant qu'on ne connaitrait pas le développement historique de l'écriture assyro-babylonienne, et que pour lui, il ne voyait aucune trace d'adaptation comparable à celle de l'alphabet latin aux langues africaines ou polynésiennes. Au sujet de la détermination des valeurs, il reprochait à Norris de s'être laissé dominer par le désir d'obtenir des mots tartares.

Westergaard, qui avait le premier déterminé scientifiquement quelques valeurs du syllabaire susien (v. p. 149), profita des nouveaux et importants matériaux publiés par Norris (v. *supra*), pour reprendre cette étude, dans un mémoire qu'il lut le 24 février 1854 à l'Académie de Danemark. Des douze signes qu'il avait considérés comme douteux ou faux, il n'y en avait plus que six qu'il rejetait. Il arrivait ainsi au nombre de 87 signes, auxquels s'ajoutaient 22 signes nouveaux fournis par l'inscription de *Behistûn*, soit un total de 109. Il faisait remarquer la ressemblance de quelques-uns de ces signes

avec des signes babyloniens ou assyriens de même valeur, par exemple :

, , , , , (susien)

, , , , , (babylonien)

Mais il s'arrêta à ces quelques rapprochements et n'osa pas en tirer un principe général de déchiffrement : « Ces cas, dit-il, sont peu nombreux, mais il semble cependant qu'il y a entre ces deux écritures une parenté étroite, qui peut servir à éclairer l'une par l'autre, lorsque la valeur d'un signe est connue dans l'une ou dans l'autre. Toutefois, il faut user de ces correspondances avec prudence, car il y a des signes communs, comme ou , , , auxquels Hincks et Rawlinson donnent en babylonien des valeurs qu'ils ne peuvent absolument pas avoir eues en susien. » Il prend donc encore comme base du déchiffrement les noms propres déjà connus par le texte perse, et les mots empruntés au perse par le susien. A l'exemple de Hincks, il admet que les syllabes représentées par les signes de l'écriture susienne ne sont pas seulement composées d'une consonne suivie d'une voyelle, mais aussi d'une voyelle suivie d'une consonne, ou même d'une voyelle entre deux consonnes, et d'autre part que l'écriture n'est pas exclusivement syllabique, mais qu'elle contient aussi des signes qui représentent une consonne sans voyelle. Mais il accepte aussi un principe faux, qui le dispense de pousser jusqu'à l'exactitude absolue la détermination des syllabes fermées, savoir que dans ces syllabes la voyelle est indifférente, et qu'un même signe exprime à volonté les valeurs *tak, tik* ou *tuk*. Si l'on fait abstraction de cette erreur, le nombre des signes exactement identifiés dans le tableau dressé par Westergaard à la fin de son second mémoire était de 67, contre 18 seulement dans le premier travail, soit 49 en plus. Sur ce nombre de 49, 34 avaient été déjà reconnus par d'autres savants (Hincks, et surtout Norris) depuis

la publication du premier mémoire de Westergaard. Il restait donc à son actif l'identification de 15 signes, soit [cuneiform], *al;* [cuneiform], *sr, zr* (exactement *sir, zir*); [cuneiform], *np* (*nap*); [cuneiform], *az;* [cuneiform], *at;* [cuneiform], *kr* (*kar*); [cuneiform], *kër* (*kur*); [cuneiform], *tp* (*tup*); [cuneiform], *për* (pir); [cuneiform], *zi;* [cuneiform], *ip. p;* [cuneiform], *l;* [cuneiform], *si* (*ši*); [cuneiform], *mu;* [cuneiform], *iz, z.* Voici comment Westergaard établissait ces valeurs[1] :

Le signe [cuneiform] se rencontre dans deux des mots qui rendent le perse *Uvaja* ou *Uvajiya* (Susiane). La forme la plus fréquente du mot, [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform], *Aperti (A-per-ti)* montre qu'il n'est pas une simple transcription du perse. A la place de cette forme, on trouve deux fois [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform], ce qui a conduit Norris, qui donnait au signe [cuneiform] la valeur *far,* à admettre pour le premier la valeur *af,* et devrait nous faire supposer la valeur *ap.* Mais il y a déjà un signe pour cette valeur. La troisième forme du mot est [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform], soit ?-*la-per-ti.* Comme le nom appartient à un pays sémitique, nous sommes fondés à supposer qu'il contient l'article arabe *al,* et à donner au signe [cuneiform] cette valeur : nous obtenons ainsi les trois formes *A-per-ti, Al-per-ti, Al-la-per-ti.* Le redoublement de *l* dans la troisième provient de ce que l'écriture susienne ne peut pas exprimer l'*a* initial du mot après l'article, autrement que par une syllabe commençant par la consonne finale de cet article. Dans la seconde forme, l'article a entraîné la disparition de cet *a.* Cette théorie sur l'article arabe est sans valeur, et le signe [cuneiform] *tu,* était mal lu *la;* mais l'identification du signe [cuneiform] était juste. Elle s'appuyait d'ailleurs sur d'autres considérations. Le signe en question se rencontre en effet dans la

1. J'analyse longuement cet important travail, parce que Ménant (*Les Écritures cunéiformes*, 1860) semble l'avoir ignoré, et que Booth (*The discovery and decipherment of the trilingual cuneiform inscriptions*, 1902, p. 301, n. 2) déclare en termes ambigus « n'avoir pas pu le consulter ».

transcription susienne du perse *Hardita*[1], où *har* est rendu par [cuneiform]. On pourrait donc conclure que [cuneiform] est *ar;* mais nous avons déjà un signe pour cette syllabe. Il vaut donc mieux croire que le susien a conservé le son *l*, que le perse, auquel il était étranger, a rendu par *r*. Enfin la valeur *al* est confirmée par le babylonien, où le signe [cuneiform] a la valeur *ḫal;* car le susien, qui ne connaît pas la gutturale *ḫ,* a de la même façon transformé les syllabes *ḫu, ḫa,* en *u, a.*

Le perse achéménide, *parsa,* « un Perse », est rendu en susien par le groupe [cuneiform] [cuneiform]. La langue susienne exige une terminaison *r*, et la sifflante *s* du perse a été maintenue, comme le prouve une autre forme du mot, où elle est rendue par [cuneiform] *sa;* donc le signe [cuneiform] exprime une syllabe fermée, *sar,* ou *sr*. Il forme la première syllabe du mot *Zaranka;* il a donc aussi la valeur *zr*.

Le signe [cuneiform] se rencontre dans deux mots. Dans le nom de *Nabukudracaṛa* (forme perse de *Nabû-kudurri-uṣur*), il rend les deux syllabes *na-bu,* tandis que ces deux syllabes, dans le nom de *Nabunita* (forme perse de *Nabû-nâid*) sont rendues par deux signes : [cuneiform] [cuneiform], ou [cuneiform] [cuneiform]. Puisque le signe [cuneiform] est employé devant *bu,* il n'a pas la valeur *nabu;* il n'a pas non plus la valeur *na,* pour laquelle nous avons déjà un signe [cuneiform]; il a donc la valeur *nab,* que Hincks lui a déjà donnée en babylonien.

[cuneiform] se trouve seulement dans le mot [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform]. ?-*za-ka,* qui traduit le perse *vazarkâya* rendu ailleurs par *a-z-za-k-ka* et *a-za-ka*. Comme la terminaison *zaka* est commune aux trois formes, sauf le redoublement du *k* dans l'une d'elles; comme en outre les deux dernières formes sont identiques, sauf le redoublement du *z* dans

1. Westergaard admettait alors que le [cuneiform] perse n'était qu'une forme fautive du [cuneiform] *r*. On a reconnu depuis que c'est un *l*, ce qui confirme encore les conclusions de Westergaard relatives au signe [cuneiform].

l une d'elles, on a tout lieu de croire que la première n'est qu'une nouvelle graphie du même mot, et que le signe [cunéiforme] rend le son qui, dans les deux autres formes, est exprimé par *a* ou par *a-z*. Nous en conclurons qu'il a la valeur *az*.

[cunéiforme] se rencontre devant *t*, dans les transcriptions susiennes du perse *Gaumâta*, *Vahyazdata*, et devant un *d*, dans *Daduhya*. Dans ces trois noms, il vient après un signe syllabique terminé en *a* (*ma* ou *da*), *a* long en perse. De même il se trouve, alternant avec [cunéiforme] (auquel Westergaard attribue la valeur *it*), devant une dentale, dans *Ṯataguš* et *Ḫšaṯrita*, et dans *Katpatuka*, où il rend le perse *t*. Il doit donc représenter une dentale avec ou sans voyelle la précédant. Or, comme [cunéiforme] seul se rencontre après un *a*, tandis que [cunéiforme] se rencontre aussi après *i* et *u*, le premier doit avoir la valeur *at* et le second la valeur *t*.

La syllabe *gar*, dans *Asagartiya* et *Garmapada*, est rendue par [cunéiforme], tandis que dans *Ṯaigarcis* elle est exprimée par [cunéiforme] qui, dans *Karka*, correspond au perse *kar*. Ces deux signes doivent pourtant différer sous un certain rapport, car ils ne sont pas employés indifféremment l'un pour l'autre dans un même mot. Westergaard suppose qu'ils diffèrent par la voyelle médiale, qui aurait été faible dans le second.

Le signe [cunéiforme] rend la première syllabe du perse *dipi*; il en résulte qu'il commence par une dentale. En outre, dans l'ethnique dérivé de *Aperti*, Susiane, il s'échange avec [cunéiforme] *ti-ip*. Il a donc la valeur *tp*, avec une voyelle médiale indifférente.

La syllabe *fra* du perse *fravartiš*, *framataran* et *Frada* est rendue en susien par [cunéiforme]*-ru* ou [cunéiforme]*-ra*. Westergaard, suivant en cela Saulcy, Hincks et Grotefend, avait donc attribué à ce signe la valeur *f*. Mais il remarqua ensuite

qu'il rend la syllabe *bar* du perse *Bardiya,* et lui donna la valeur *pĕr.*

La syllabe *ci* du perse *Cišpiš (Caišpiš), ciṯra, ciratahma, Ṯaigarciš,* est rendue en susien par [cunéiforme], qui exprime aussi la syllabe *ji* dans *Kambujiya.* Westergaard a démontré que le susien ne possède pas la palatale perse; d'autre part, le signe [cunéiforme], se trouvant encore dans le mot [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme] après [cunéiforme] *iz,* doit commencer par la consonne finale de cette syllabe; il a donc la valeur *zi.*

[cunéiforme] ne se rencontre que dans la transcription susienne du perse *Ufratu,* après le signe [cunéiforme] *u;* il correspond au perse *f.* Mais il ne peut pas avoir exprimé ce son, car l'écriture susienne ne distingue pas les aspirées. Il ne peut pas non plus avoir exprimé une syllabe terminée par une voyelle, et encore moins une syllabe fermée, car on trouve, au lieu de la forme ordinaire [cunéiforme] [cunéiforme] *u-pa (u-pe),* [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme]; or, d'après les règles de l'écriture susienne, le signe inséré [cunéiforme], qui ne marque pas une forme spéciale, doit se terminer par la consonne qui commence la syllabe suivante, soit *p* ou *b.* Cela résulte aussi : de formes du pluriel comme [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme], *ta-sa-p-pe,* où est inséré un [cunéiforme] qui ne se rencontre pas au singulier; de ce que [cunéiforme] s'échange avec [cunéiforme] *ap,* dans le gérondif *perru-arsarra-*[cunéiforme] [cunéiforme], ou [cunéiforme] [cunéiforme]; et de ce que les pluriels des ethniques *Putiya* et *Maciya* sont terminés en [cunéiforme] à *Naḳš-i-Rustam* et en [cunéiforme] à *Behistûn.*

La forme susienne du perse *Naditabira* se termine par le signe [cunéiforme]. Comme la première partie de la forme susienne se rapproche plus du babylonien que du perse, il est naturel de penser qu'il en est de même de la dernière. Celle-ci est en babylonien *bêl,* en susien [cunéiforme] [cunéiforme]: donc le dernier signe ne peut avoir que la valeur *l,* [cunéiforme]

étant *be*. De même ce signe se trouve dans la forme susienne de *Arbira*, dont les formes babylonienne et grecque contiennent un *l* (*Arba-ilu*, Ἄρβηλα). De plus, on trouve deux formes d'un même mot : et [1], qui ne diffèrent que par l'insertion d'un *lu* (*la*) dans la seconde. Donc le signe se termine par la consonne qui commence le signe *lu* (*la*); car s'il se terminait par une voyelle, l'une des formes aurait une syllabe entière qui manque à l'autre. Enfin ce signe se trouve après les signes *a*, *pa*, *ta*; *u*, *lu*; *vi*, *gi*, c'est-à-dire après toutes les voyelles; il est donc vraisemblable qu'il n'exprime que la consonne nue *l*.

La syllabe perse *ši*, dans *šiyati*, *Kušiya*, *Dadaršiš*, *Haḫamanišiya*, est rendue en susien par . Comme le perse *si*, qui ne se rencontre que dans le nom *Sikaṯauvatiš*, est également rendu par , il est clair que la valeur la plus approchée de ce signe est *si*, et que, comme , il est employé indifféremment pour rendre la chuintante ou la sifflante dure. Sur ce dernier point, les successeurs de Westergaard ne lui ont pas donné raison, et la valeur admise aujourd'hui pour n'est pas *si* ou *ši*, mais seulement *ši*.

La syllabe *mu* du perse *Mudraya* est rendue en susien par . Ce signe correspond en outre à la syllabe *ma* dans *Humavarga*, comme dans d'autres mots, *ru*, *gi*, *ri* du susien correspondent à *ra* du perse devant un *v*, ou à *ga*, *ra* du perse devant un *y*. Il exprime donc la syllabe *mu*.

Les deux premières syllabes du perse *Zazana* étant rendues en susien par , il en résulte que le signe exprime une syllabe terminée par une consonne iden-

1. La coupure de Westergaard est mauvaise : le signe fait partie du mot suivant; mais cette erreur n'enlève rien à la force du raisonnement.

tique à la consonne initiale de la syllabe , *za*. Cela étant posé, il reste à savoir si exprime une syllabe ou une consonne simple. Il est employé après *a* et *u*. C'est donc une simple consonne. Toutefois, comme il est employé au commencement des mots, devant des signes commençant par une consonne, Westergaard admettait que, dans la prononciation, cette consonne pouvait s'appuyer sur une espèce de *ševa* la précédant, et il proposait pour le signe en question la valeur *iz*, qui a été depuis admise définitivement.

Le second volume de l'*Expédition en Mésopotamie* d'Oppert (1859), consacré spécialement à l'écriture assyrienne, contient néanmoins un chapitre sur l'écriture « médo-scythique ». « Tous nos devanciers, dit l'auteur, l'ont prise pour une écriture distincte de celle des Assyriens : nous avons prouvé, au contraire, l'identité complète de ces deux systèmes graphiques, et nous avons pu faire marcher le déchiffrement en nous appuyant sur le principe d'identité, pour reconnaître, dans les signes scythiques inconnus, les formes dérivées de lettres assyriennes dont les valeurs n'étaient plus un mystère. — Nous avons constaté un autre fait, à savoir que le système scythique de l'écriture anarienne contient également une série très nombreuse de lettres idéographiques, et que ces monogrammes correspondent encore aux signes connus comme représentant les mêmes idées en assyrien. »

A l'appui de l'identité des deux écritures, à laquelle il avait le premier donné toute son importance comme moyen de déchiffrement, Oppert présentait en face de chaque signe susien la forme babylonienne correspondante.

Les valeurs syllabiques contenues dans le tableau dressé par Oppert étaient presque toutes exactes. Les huit idéogrammes qu'il avait admis étaient tous bien interprétés : notons en particulier , homme; , chemin, et , qui n'a pas de valeur phonétique, mais indique seulement que le signe précédent est un monogramme ou un

groupe idéographique. « Il restait six ou sept signes qui, ne se lisant pas dans des noms propres, et n'ayant pu se réduire jusqu'ici à une forme babylonienne, ne représentent encore que des valeurs inconnues. »

Le déchiffrement fut repris en 1862 par Mordtmann, qui ne réussit pas à lui faire faire de grands progrès. Son syllabaire contient plus de ving-tsept signes dont les valeurs sont fausses, bien que, pour la plupart, elles eussent été correctement déterminées par ses prédécesseurs. Mordtmann assigna aussi des valeurs à un certain nombre de prétendus signes qui ne sont que des formes vicieuses. Notons pourtant quelques trouvailles heureuses, comme la valeur *zu* pour .

Sayce donna en 1874 une liste des caractères susiens, mais sans indiquer le nombre de ses corrections, et sans les justifier par aucune discussion. Il acceptait la plupart des corrections d'Oppert aux lectures de Norris. Pour quelques caractères comme , *tu*, il revenait avec raison à l'ancienne lecture de Hincks. Il reconnaissait enfin le premier la valeur de quelques signes comme , *ban*, , bateau.

En 1879, la question « médique » fut traitée à fond par Oppert, qui y consacra un volume entier. Il modifia sur plusieurs points son syllabaire de 1859 : , *zi*[1] au lieu de *si*; *yi*, au lieu de *a*, etc. Mais ses corrections portaient presque uniquement sur la vocalisation des signes : *kar* au lieu de *kur*, *po* au lieu de *pa*; toutes n'ont pas été acceptées. Il augmenta la liste des idéogrammes : , montagne ; , race ; , voûte ; , cité ; , mer ; , maison ; , tête.

Sayce revint à l'écriture susienne en 1885, à propos des inscriptions de *Mal-Amir* (v. p. 25), dont il rapprocha justement la langue et l'écriture de celles de Suse et de *Behistûn*. Il reprochait à Oppert de ne pas s'être servi

1. Déjà reconnu par Westergaard, v. plus haut, p. 160.

exclusivement du syllabaire babylonien pour déterminer les valeurs des signes susiens, et proposait quelques corrections à ses lectures. Pour le signe [signe], auquel Oppert attribuait la valeur *git* ou *gut*, il proposa la valeur *am*, que Weissbach n'admet pas sans réserve, mais qui semble parfaitement justifiée, non pas seulement par les noms *Am-ma-zi-ras* et *Za-am-ban*, mais par la comparaison avec la forme babylonienne [signe] (Cf. de même le *gi* [signe] susien et le *gi* [signe] babylonien). De la même manière, le signe [signe], rapproché par Sayce du babylonien [signe], reçoit la valeur *en*, au lieu de *sen* (Norris), *ṭu* (Oppert, 1859), ou *gin* (Oppert, 1879), qui n'ont aucun fondement paléographique ; le signe [signe], comparé avec l'assyrien [signe], reçoit la valeur *tum*.

Le dernier mot sur l'écriture susienne — telle qu'on pouvait l'étudier avant les fouilles françaises de Suse (v. p. 62) — semble avoir été dit par WEISSBACH (1890), qui, dans une édition des inscriptions achéménides de la seconde espèce, soumit le syllabaire susien à une nouvelle enquête. Il fit d'abord un tableau systématique de comparaison entre l'écriture susienne et l'écriture babylonienne, et dégagea les quelques lois générales qui expriment la transformation des signes babyloniens en signes susiens. Par exemple, *un* clou vertical qui, en babylonien, coupe des clous horizontaux, les précède en susien : le babylonien [signe], [signe] devient en susien [signe], [signe]. *Plusieurs* clous verticaux qui, en babylonien, coupent des clous horizontaux, les suivent en susien : le babylonien [signe] devient le susien [signe]. Ces remarques lui permettent d'écarter un certain nombre de fausses identifications de signes susiens, par exemple celle de [signe] avec [signe] *im*, qui aurait donné [signe]. Au sujet des signes primitivement syllabiques, qui en sont venus à n'exprimer en susien que des consonnes, Weissbach est aussi plus systématique

que ses devanciers. Plusieurs signes, dit-il, qui expriment une voyelle (*i* ou *u*) et une consonne, sont lus comme de simples consonnes après une autre voyelle. Ce sont : [sign], *ik*; [sign], *ip*; [sign], *in*; [sign], *ir*; [sign], *iz*; [sign], *iš*, qui, après *a, e, u* se lisent respectivement *k, p, n, r, z, š*; — [sign], *ut*; [sign], *um*; [sign], *ul*, qui après *a, e, i* se lisent respectivement *t, m, l*. Il en résulte que des signes pour *ak, uk*, etc., sont superflus, puisque ces sons peuvent être rendus par *a-(i)k, u-(i)k*. L'écriture susienne a cependant conservé plusieurs de ces signes, et cela a déterminé Sayce et Oppert à maintenir la voyelle, le premier toujours, le dernier quelquefois. Cela ne peut pas être exact. D'une part, dans une foule de noms propres, on aura ainsi, sans raison apparente, les diphtongues *ai, au, ei, eu, iu, ui*, au lieu de *a, e, i, u* dans les autres versions. D'autre part, des variantes comme *Ka-at-pu-tu-kaš* (*Behistûn*, I, 12) et *Ka-ut-pa-tu-ka* (*Nakš-i-Rustam*, 22) parlent contre ce système. Il faut donc lire *Ka-t-pu-tu-kaš*, et *Ka-t-pa-tu-ka*. — Dans le détail des signes, Weissbach revient, sur plusieurs points, aux valeurs babyloniennes dont Oppert avait changé la voyelle (*miš* pour *muš*, *kar* pour *kur*, etc.), soit pour éviter deux vocalisations différentes d'un même mot (*mi-iš-na-ka* et *muš-na-ka*), soit pour obtenir une transcription exacte des noms propres du texte perse (*Taigarciš* rendu en susien par *Sa-yi-*[sign]*-ri-zi-iš*). Weissbach montre, dans la partie de son étude consacrée à la grammaire, que l'échange des voyelles est un phénomène fréquent en néo-susien, et d'autre part, qu'il se produit souvent aussi dans la transcription de noms propres perses en susien. — Au signe [sign], qui, dans les noms propres, correspond à *car, zar*, du perse, à *ṣur, zar* du babylonien, et qui est dérivé du [sign] *sir*, babylonien, on attribuerait volontiers la valeur *zir*. Mais de *Paršin*, la Perse, le susien forme l'ethnique *Par-*[sign], et comme l'échange entre *š*

et *z* ne se produit jamais en susien, il faut donner au signe en question la valeur *šir*. — Le signe ne se rencontre qu'une fois, et personne n'a essayé de lui donner une valeur. Or, le babylonien est devenu en susien ; il est donc vraisemblable que provient du *sis, šis* babylonien, qui a pu passer à *ziš*, comme *šir* est passé à *zir*. Nous aurions ainsi (Darius, Persép. H, 23) un mot *zišne*, qui serait une excellente forme d'une racine connue, *zi, ziya*, voir.

CHAPITRE IV

DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE ASSYRO-BABYLONIENNE

Grotefend. 1814-1842. — Lövenstern. 1845. — Rawlinson, 1846. — Lövenstern, Botta, Longpérier et Saulcy, 1847. — Botta, 1847-1848. — Hincks, 1846-1848. — Wall, 1848. — Saulcy, 1849. — Luzzatto, 1849. — Lövenstern, Saulcy, Luzzatto, 1850. — Hincks, Rawlinson, Botta, Stern, 1850. — Rawlinson, 1851. — Hincks, 1852. — Grotefend, 1853. — Saulcy, 1854. — Oppert, 1855-1857. — Talbot et l'épreuve de 1857. — Gobineau et Oppert, 1858-1859.— Oppert et l'*Expédition en Mésopotamie*, 1859. — Gobineau, 1864.

Dès 1814, Grotefend se préoccupait du déchiffrement de la troisième écriture, que l'on prévoyait beaucoup plus difficile que celui de la première, et cherchait à déterminer la méthode.

Il estimait que l'on ne devait pas se servir des cylindres gravés, qui sont des talismans: car, disait-il, celui qui a fait des amulettes a pu emprunter les inscriptions à des écritures tout à fait inconnues de lui, sans y attacher un sens raisonnable. Dans un second travail, paru la même année, il comparait caractère à caractère les briques de construction babyloniennes que l'on possédait alors et l'inscription de l'East-India House. Il remarquait que, la même inscription se répétant sur des briques qui ont 3, 6 et 7 lignes, se trouve coupée de plusieurs manières ; que d'autre part, dans l'écriture babylonienne, un mot n'est jamais coupé à la fin d'une ligne ; et il se servait de ces remarques pour isoler exactement un certain nombre de mots. Il affirmait que tous les caractères ne sont pas des mots, mais aussi des flexions suffixées ou préfixées, ce qui est vrai en soi, mais faux des exemples qu'il donnait : (roi) ; (fils) ; (de).

Deux ans plus tard (1816), Grotefend abordait la question de la diversité des écritures. Il avait d'abord cru, comme tout le monde, que la troisième écriture de Persépolis était différente de celle que l'on trouvait sur les monuments de la Babylonie, tels que le caillou Michaux. Mais une table, qu'il avait dressée et qu'il publiait, montrait que les deux écritures différaient seulement par quelques caractères. Toutefois, il croyait encore qu'il y avait en Babylonie plusieurs écritures différentes, et que, par exemple, l'inscription de la Compagnie des Indes n'était pas écrite dans le même système que le caillou Michaux. Ce fut seulement en 1818 qu'il acquit la conviction que toutes les écritures connues de la Babylonie, malgré quelques différences de main, appartiennent à une seule espèce et recouvrent une seule langue (suivant lui, iranienne). Toute écriture cunéiforme est alphabétique; l'écriture babylonienne est syllabique seulement en tant qu'elle écrit différemment les consonnes selon les voyelles qui les accompagnent. Les inscriptions des briques sont des formules magiques, sans nom de roi.

Cette erreur empêcha Grotefend de chercher et de lire sur les briques de Babylone le nom de *Nabû-kudurri-uṣur*. Sa perspicacité le servit mieux l'année suivante (1819) : il reconnut la nature des tablettes babyloniennes appelées depuis « contrats », et distingua les noms des témoins. Il eut également le mérite de rapprocher l'écriture de ces documents des écritures babyloniennes déjà connues, bien qu'elle en diffère assez sensiblement. Il comptait dans ces écritures, identiques au fond, 287 signes, que cette fois il appelait syllabiques, sans faire la même restriction qu'en 1818. Il croyait que l'écriture babylonienne dérivait de l'écriture perse, suivant une idée très répandue alors, que le simple a précédé le compliqué.

Pendant plusieurs années, Grotefend cessa complètement de s'occuper des écritures cunéiformes. Nous avons

vu (p. 134) qu'il revint à l'écriture persépolitaine après les publications de Burnouf et de Lassen. Les documents dont Bellino lui envoya des copies, et qu'il publia de 1837 à 1842, lui furent une nouvelle occasion d'étudier l'écriture babylonienne. Il maintenait encore en 1837 son opinion sur les formules talismaniques des briques, mais il identifiait correctement le nom de Darius sur un fragment qu'il comparait avec une inscription de Persépolis, et reconnaissait que le babylonien est l'équivalent du persépolitain, qui signifie roi. En 1839, il continuait à soutenir contre Bellino que la langue des textes babyloniens n'est pas sémitique : si Bellino croit y retrouver des préfixes, les langues sémitiques ne sont pas les seules à avoir des préfixes ; et la langue de la troisième écriture persépolitaine décline au moyen de flexions, ce qui — pour Grotefend — n'est pas sémitique. En outre, il est possible que les écritures babylonienne et persépolitaine, quoique identiques, expriment deux langues différentes. Pourtant, comme le roi Darius et les autres rois non identifiés portent, dans les documents publiés par Grotefend, le même titre qui, dans l'inscription babylonienne de Persépolis (C. de Niebuhr), signifie « roi des peuples ou des pays », on doit supposer que la langue des documents babyloniens est la même que celle de la troisième écriture persépolitaine.

Löwenstern, le premier (1845), essaya de déchiffer un texte assyrien. Il choisit un texte de *Ḥorsâbâd*, unilingue, et renonça par conséquent à s'aider de la comparaison avec une version perse déjà comprise.

D'après la Bible, les Assyriens ont conquis seulement quatre villes importantes : Damas, Samarie, Asdod ou Azot, Ecbatane. Des raisons historiques portent Löwenstern à considérer l'événement, dont la 25e planche de Botta perpétue le souvenir, comme représentant la prise d'Asdod. Aussi est-ce à ce nom qu'il s'est arrêté pour le déchiffrement des caractères cunéiformes représentés par Botta dans sa 31e planche.

En examinant les inscriptions cunéiformes de *Horsâbâd*, il a reconnu que, malgré la différence que présentent d'abord les signes avec ceux de la troisième écriture persépolitaine, le plus grand nombre d'entre eux est analogue, et que c'est surtout la longueur des crochets formant un rectangle dans la troisième écriture de Persépolis, qui la fait paraître différente de celle de *Horsâbâd*, où ces mêmes signes sont remplacés par des triangles.

On voit dans l'écriture de *Horsâbâd* un nombre de lettres s'élevant à plusieurs centaines, circonstance qui paraîtrait enlever tout espoir d'une solution quelconque, si un examen plus sévère ne faisait reconnaître que la plupart de ces signes reproduisent en partie les mêmes formes différemment combinées, de manière à faire supposer une union syllabique dans beaucoup de ces signes.

Grotefend ne veut trouver dans la troisième écriture cunéiforme, quoiqu'il la nomme assyrienne, aucun indice sémitique. Gesenius considère les noms assyriens qui se sont conservés jusqu'à nous comme appartenant à la souche de la langue médo-persane, tandis qu'Adelung, tout en déclarant l'assyrien très différent de l'hébreu et du chaldéen, ne met pas en doute son origine sémitique. J.-D. Michaëlis se montre favorable à l'idée si étrange d'une analogie entre l'assyrien et le slave. Wilford explique enfin les noms de quelques divinités assyriennes au moyen du sanscrit, quoiqu'il fasse dériver certains autres du japhétique et du sémitique combinés. Les recherches philologiques sur la langue assyrienne ne pouvant s'exercer sur une base assez étendue pour établir des lois précises de comparaison, Lövenstern croit devoir s'en tenir uniquement aux conclusions résultant de la tradition sacrée, qui place les descendants d'Assur dans la même division que les fils d'Héber. Il suppose donc que ces deux peuples ont parlé des langues analogues, dont la parenté, résultant d'une même origine, sans se déceler dans toutes les formes du langage, doit exister dans les racines.

Convaincu que les lettres actuelles des Hébreux ont une origine assyrienne, il recherche les analogies que l'écriture cunéiforme de *Ḫorsâbâd* pourrait présenter avec elles, et trouve un signe , qui lui paraît avoir la plus grande ressemblance avec le ש des Hébreux. Or, c'est précisément le second signe qui se rencontre dans le nom placé au-dessus de la forteresse d'Asdod, et dans ce qu'il suppose être le nom du vainqueur. Dans

.

 représente, en le considérant comme la première lettre du mot Asdod, l'*alef* des Hébreux.

, identique au *d* persépolitain, qui se trouve dans le nom de Darius, est *d*.

 doit représenter le ו, à cause de sa ressemblance avec le signe , qui, dans le mot *Dareios* de la troisième écriture cunéiforme, remplace le *v* du nom hébreu D^a*rivs* ou D^a*riut*.

 est ה ou ח[1]

Dans les signes :

[2]

R *s* *k* ?

Löwenstern lit le nom d'Asarhaddon.

 a été identifié avec *r* par Grotefend, et ressemble au ק hébreu retourné. et sont des affixes.

Pour tirer Asarhaddon de (*A*)*rsak*, Löwenstern invoque les rapprochements suivants; Asarhadon = *Asardon* et

1. Les caractères étaient mal coupés ; il faut lire *alu Ḫar-ḫa-ar*.

2. [*E-kal* ⁿ*Šarru-*]*gi-na šar kiššati :* [palais de Sar]gon, roi de l'univers. forme un seul signe.

Arna (Septante), *Asaradin* (Ptolémée), *Sarchedon* (Tobie, I, 21), *Asnappar* (Esra, IV, 10), *Sargon* (Esaïe XX), et le texte du Syncelle : « Ex Polyhistore Sarax, sive Saracus, non est Nabopolasarus, at Saracus est ipse Sardanapalus[1]. »

Par un hasard singulier, le nom du vainqueur d'Asdod, Sargon, était en effet contenu dans le passage en question. Mais la lecture de Löwenstern n'en était pas moins complètement erronée.

Rawlinson, dans son mémoire sur l'écriture perse, de 1846, consacra quelques lignes à l'écriture assyrienne. Il connaissait, par des communications particulières, le système suivant lequel Botta (v. p. 181) cherchait à expliquer le grand nombre de signes de l'écriture assyrienne par l'usage de variantes. Il repoussait ce système :

« Pour l'alphabet babylonien, disait-il, je ne suis pas disposé à admettre avec M. Botta l'existence de véritables variantes de signes dans un même monument, excepté là où la variation, provenant d'une augmentation, d'un allongement ou d'un rapprochement de signes purement arbitraires, est patente et indubitable. J'attribue la grande diversité que l'on remarque dans l'orthographe de noms et de mots à l'une des quatre causes suivantes ou à toutes ensemble : 1° Chaque consonne possédait deux formes, comme sourde et comme sonnante, de sorte qu'en exprimant un dissyllabe dans lequel une consonne était médiale, on avait le choix de l'une ou de l'autre forme, ou de toutes les deux en même temps. 2° Les sons vocaliques étaient inhérents aux consonnes sonnantes, et peut-être aussi aux sourdes qu'ils précédaient ; cependant, pour plus de clarté, on pouvait à volonté représenter les voyelles par des signes définis. 3° Des consonnes redondantes étaient fréquemment introduites, sans autre but que celui de l'euphonie. 4° L'organisation phonétique était si minutieuse et si perfectionnée que, bien que

1. Georgii Syncelli Chronographia, p. 210, Dindorf, Bonn, 1829, p. 396.

chaque forme fût destinée à représenter un son spécial et distinct, dans l'orthographe des noms (particulièrement les noms étrangers) l'artiste était perpétuellement exposé à confondre les caractères. »

Ces propositions furent critiquées par Löwenstern dans son *Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis* (1847), où il se proposait d'examiner spécialement « ce fait de l'existence simultanée de différents caractères, pour exprimer le même son, ou des sons analogues ».

Il suffit, suivant lui, des exemples de permutation tirés des différentes parties du texte, en dehors des noms propres, pour démontrer qu'il n'y avait point confusion, de la part de l'artiste, dans le choix des signes. Il reste donc à savoir si, en effet, le changement entre les lettres était conforme à des lois immuables, conséquence de la précision phonétique de la langue, ou s'il y a lieu d'adopter exactement l'hypothèse contraire, celui d'une indifférence complète dans le choix des équivalents. C'est ce dernier principe qu'adopte Löwenstern.

Rawlinson, pour expliquer la présence d'équivalents pour les consonnes, énonce pour chacune d'elles deux formes dont l'une aurait représenté la consonne comme sourde *(mute)* et l'autre comme sonnante. En outre, il considère les sons des voyelles comme inhérents aux consonnes sonnantes, et peut-être aussi aux sourdes. Lassen et Burnouf l'avaient déjà supposé pour la première écriture. Mais il est peu probable que dans une écriture sémitique, qui se distingue par la nature inconstante de ses voyelles, on puisse supposer la voyelle *a* inhérente aux consonnes.

L'objection la plus grave naît de la circonstance que ce n'est point uniquement la présence ou l'omission des voyelles qui frappe dans ce que Rawlinson nomme les écritures cunéiformes compliquées, mais surtout ce fait si important de la permutation des lettres, qui s'applique aussi bien aux voyelles qu'aux consonnes.

Il faut donc adopter pour ces lettres le principe, inconnu dans les langues indo-germaniques, non seulement que les mêmes sons étaient représentés, dans la troisième écriture cunéiforme de Persépolis, par différents signes équivalents, mais que plusieurs de ces équivalents servaient encore à exprimer des sons différents. Löwenstern appelle *homophones* les signes différents pour la forme, mais équivalents pour le son : Ex. [cuneiform] et [cuneiform] dans les deux formes du nom de Xerxès :

[cuneiform]

[cuneiform]

et *homotypes*, les lettres qui, pour une seule forme, admettent plusieurs sons.

Löwenstern se déclarait convaincu de l'existence d'un nombre de voyelles bien plus considérable que celui qui résulterait de la lecture de la première écriture d'après le système de M. Lassen. La Bible nous a conservé des noms propres babyloniens et assyriens, tels que Belsazar, Nebucadnezar, Tiglatphileser et tant d'autres, où l'*e* domine aussi bien que les voyelles dites primitives. Löwenstern adopte donc le principe que certains signes assyriens, tels que [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform] et [cuneiform], se représentent, avec la même facilité que א, ו, י, ה et ע en hébreu, le son des voyelles *é* ou *o*, ou de la diphthongue *ao ;* et qu'ainsi il serait plus juste de lire *Hšerši* que *Hšyarša ; Haḫemenušya*, que *Haḫamanišya*.

Dans toutes les classes des écritures cunéiformes, comme dans toutes les écritures sémitiques, le son de la voyelle est sous-entendu dans les consonnes, et il n'y est pas inhérent. Le fait que les signes exprimant les voyelles sont à volonté employés ou omis exclut toute idée d'une combinaison syllabique effective.

La théorie des homotypes était la première forme de celle qui devait finir par triompher sous le nom de poly-

phonie. Mais Löwenstern lui-même n'en pouvait alors saisir toute la portée. Quant à sa théorie de l'homophonie et de l'alphabétisme qui en était la conséquence, elle est probablement la cause première des erreurs de Saulcy. Ce second mémoire marquait cependant un progrès sur le précédent, en ce que l'auteur renonçait à identifier les signes assyriens en se fondant sur une prétendue ressemblance avec les lettres hébraïques, et reconnaissait que « le déchiffrement de la troisième écriture de Persépolis est basé sur l'analogie que les noms propres de cette écriture offrent avec ceux de la première écriture ».

A la suite d'une lecture de Saulcy à l'Académie des Inscriptions, Löwenstern revint encore au nom de Sargon (1847). Saulcy l'avait lu *Saakhan*, en donnant la valeur *s* au signe [cuneiform], du mot [cuneiform] [cuneiform] *(e-kal)*, qu'il prenait pour la première lettre du nom. Löwenstern fit justement remarquer que ce signe ne faisait pas partie du nom du roi. Mais négligeant toujours les signes [cuneiform] [cuneiform], qu'il s'obstinait à considérer comme représentant simplement le titre de roi, il décomposa encore les deux signes restant [cuneiform] [cuneiform] en trois signes [cuneiform], [cuneiform] et [cuneiform], auxquels il crut pouvoir donner les valeurs *s*, *ḫ*, *n*. La forme *Saḫan* lui paraissait une forme suffisamment approchée de l'hébreu *Sargon*. En revanche, il lisait exactement le nom de Asdod dans [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform], sauf que, fidèle à son principe de l'alphabétisme, il décomposait [cuneiform] en [cuneiform] *a*, plus [cuneiform] *s*, et attribuait au signe [cuneiform] la valeur d'une simple consonne *d*.

Ces lectures furent critiquées par Botta et Longpérier. Botta (1847) fit remarquer que pour arriver à lire [cuneiform] [cuneiform] *s*, *ḫ*, *n*, Löwenstern est obligé de décomposer le premier signe en deux portions, [cuneiform] et [cuneiform], dont la première serait *s* et la seconde *ḫ* ; que si ces déterminations étaient exactes, elles devaient l'être éga-

lement pour le signe inverse [cunéiforme] qu'il faudrait lire *ḫs*. Or, ce signe [cunéiforme] est la forme ninivite du persépolitain [cunéiforme], que Löwenstern lit *ia* dans le nom de Xerxès. Par conséquent cette dernière détermination contredit celle du signe [cunéiforme] comme *s* [1].

Dans [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme], Botta se refusait à lire *Asdod*, car suivant lui on ne pouvait faire un *d* du signe [cunéiforme] sans détruire tout ce que Löwenstern a dit du nom de Sargon, écrit très souvent avec ce prétendu *d* : si le nom du roi est *Saḫan*, comment peut-il être représenté par un *d* unique ? Ces valeurs sont inconciliables, et il y a erreur dans l'une ou l'autre de ces déterminations. Ici Botta était trompé par l'ignorance où il était de la polyphonie du signe [cunéiforme]. Mais il disait avec raison que le signe [cunéiforme], ou son équivalent [cunéiforme], doit entrer dans la composition du nom de Sargon : il faisait valoir que si la valeur de ces signes était *sar*, comme il était vraisemblable, ce serait un très bon argument en faveur de la lecture Sargon. Quant aux signes qui suivent le nom du roi, il faisait encore remarquer justement qu'on a tort d'y voir des noms propres et d'en faire la généalogie du souverain, car on les trouve à Ninive, à *Van*, à *Nimrûd*, à la suite de noms tout différents, et l'on ne peut pas supposer que tous ces souverains aient eu tous les mêmes père, grand-père, aïeul, etc. Ce sont des épithètes, et l'une d'elles, qui se lit aussi à Persépolis, doit signifier « grand ».

Longpérier (1847) fit à peu près les mêmes remarques et les mêmes réserves. Contre Botta, il donna à [cunéiforme] une valeur différente de celle de [cunéiforme], et y vit justement le mot *ville*. Il croyait encore que le nombre très considérable de signes qui se reconnaît dans les inscriptions as-

1. [cunéiforme] a la valeur *im*, et [cunéiforme], qui est un signe tout différent, a les valeurs *'a*, *'i*, *'u*, etc.

syriennes tient en grande partie aux combinaisons de lettres, dont les portions caractéristiques sont soudées les unes aux autres, comme en dévanagari. Sans nier formellement l'existence d'homophones, il déclarait qu'il fallait se montrer fort difficile à ce sujet. Il entrevit la véritable nature de ces prétendus homophones. « Si, disait-il, il y a un signe différent pour *m*, suivant que cette lettre est suivie de *a*, *i*, *u*, on peut comprendre qu'une semblable pratique, étendue à un grand nombre de consonnes augmente le nombre des signes alphabétiques. » Sans donner aucune preuve, mais avec une justesse parfaite, il reconnaissait dans [cuneiform] le nom de l'Assyrie, et lisait de même [cuneiform], Amanus; [cuneiform], Émèse; [cuneiform], Médie. Comme il ne donne pas la justification de sa lecture, ni la forme assyrienne de ces noms propres et spécialement de la terminaison, on peut croire qu'il les avait devinés plutôt que lus.

Dans un article destiné au grand public, SAULCY (1847), à propos du Musée assyrien du Louvre, exprima aussi son opinion sur les travaux de Löwenstern. Il jugeait que la comparaison des noms de lieux ou de peuples ne peut pas fournir des résultats positifs ; car souvent, d'une contrée à une contrée toute voisine, le nom d'une même localité change de physionomie au point de ne plus présenter les mêmes consonnes. Mais les noms propres d'hommes offrent une base de comparaison plus certaine. Suivant Saulcy, Löwenstern a justement reconnu l'emploi des homophones, c'est-à-dire de signes très divers de forme, représentant, comme cela a lieu dans les écritures égyptiennes, des articulations alphabétiques identiques ; en outre, il a mis le public en possession d'un certain nombre de valeurs alphabétiques qui paraissent parfaitement sûres. Au sujet des homophones, Saulcy faisait remarquer qu'il restait à reconnaître si, parmi les permutations constatées, toutes sont des indices évidents d'ho-

mophonie, ou si quelques-unes d'entre elles ne cachent pas en réalité de simples désinences grammaticales à déterminer. Passant bientôt de la critique à la pratique, il apporta la même année sa contribution au déchiffrement de la troisième écriture. Ses efforts portèrent sur l'inscription n° 8 de Schulz (v. p. 20), que nous savons maintenant être écrite dans un idiome non sémitique. Suivant lui, les inscriptions relatives à Darius donnent la filiation de ce prince, en indiquant à la suite de son nom celui de son père Hystaspe. Celles de Xerxès, fils de Darius, portent simplement les noms de Xerxès et de Darius juxtaposés[1], de telle sorte qu'il reste évident que la filiation du roi régnant est indiquée par la simple adjonction du nom de son père à la suite du sien. A l'aide de cette remarque, il construisit un tableau généalogique des rois de Van, qu'il croyait être des rois d'Assyrie, et chercha à l'expliquer en le rapprochant du canon des rois d'Assyrie de Ptolémée. Chacun sait, disait-il, que la dynastie assyrienne commence par Salmanasar ou Nabonasar, auquel ont succédé, par ordre chronologique :

Ναβιος
Χινζηρος καὶ Πυρρος
Ιλουλαιος, etc.

Or, son tableau généalogique de *Van* lui donnait pour la cinquième génération deux noms désignant deux princes fils d'un même roi, ou bien un même prince connu sous deux noms différents[2] :

1. C'est une erreur : la filiation est indiquée en perse par *putra* (qu'on avait déjà lu à cette époque), en susien par *šakri*, en assyrien par *aplu*.

2. En réalité, un seul et même nom écrit de deux manières différentes : ᴵ *Ar-gi-is-ti* et ᴵ *Ar-gis-ti*. ne forme qu'un signe.

Ces deux noms commencent par deux signes qui, pour lui, se lisent indubitablement *s* et *r*, c'est-à-dire *sar*, roi. Il reste alors pour le premier nom *ḫ*, *s*, *r*, et pour le second *p*, *r*, et quelquefois *p*, *i*, *r*. « On en conviendra, dit-il, voilà un bien singulier hasard, qui nous donne des noms si voisins des deux noms *Khinzer* et *Pir* de la liste de Ptolémée. »

Ιλουλαιος est le nom du successeur de Χινζηρος et de Πυρρος. Or, le nom assyrien que nous trouvons à cette place est : [1]

ir *ri* ?

Le troisième caractère est encore inconnu : « mais si par hasard il représentait un son tel que *o*, *ou*, *u*, nous aurions lettre pour lettre notre nom Iloulaios, car personne ne réclamera sérieusement contre l'identification des deux liquides *l* et *r*, si constamment remplacées l'une par l'autre ».

Reste le nom du père, *Nabios*. Saulcy le retrouve dans [2]

Des trois lettres qui composent ce nom, la dernière seule nous est connue ; c'est un *a*. La première peut être un *u* et la seconde un *b*. Toutefois, Saulcy reconnaît que c'est là une pure hypothèse.

Les variantes de ce nom :

lui permirent de tirer des conclusions plus heureuses : 1° le signe , interposé à volonté entre les deux arti-

1. [*Sa*]-*ar-du-ri-e*.
2. *Me-nu-a*.

culations et , ne peut être qu'une voyelle ou une aspiration simple. 2° Le signe , placé aussi à volonté entre et , est également une voyelle. 3° Ce signe, que l'on trouve aussi entre deux *a*, ne peut être lui-même un *a*, mais doit représenter un autre son, probablement un *o*[1]. Mais aussitôt Saulcy s'égare de nouveau et complètement. Dans un texte de Sargon :

[2]

des coupures malheureuses lui font voir dans le clou vertical du second signe le déterminatif des noms propres, et dans le quatrième signe deux signes distincts. Il obtient ainsi le nom propre

A p r n ? o ?

dans lequel il observe que le cinquième et le septième caractère semblent être identiques et représenter deux *m*, mais que, dans le dernier, le clou horizontal du milieu traverse le clou vertical. Si l'on considère que le *d* du nom de Darius, , semble composé de deux lettres unies en monogramme, et dont la seconde ne serait que la partie antérieure du signe , *s*, ce qui donnerait pour le son de *d* quelque chose comme le :, nous sommes, dit-il, amenés à considérer le comme un *d* simple, *m* étant , et étant *s*, puisqu'il termine le nom de Cyrus. Nous avons donc le nom *Aprndos*, qui est bien voisin de l'*Aparanadisos* de Ptolémée.

Enfin le groupe

doit se lire *k. h. n* ou *r. k. n*, ce qui représente l'*Arkéanos*

1. C'est un *u*.
2. *nak-liš u-šab-ni-ma e-kal*.

de Ptolémée. Saulcy n'a pas d'autre raison que son « instinct » pour donner au dernier caractère la valeur de *n*. Le nom *k. h. n*, dit-il, se lit aussi *khon* ou *gon*, nom voisin de *Sargon*, si, ce qui est très possible, le groupe initial qui comporte un *r* et signifie roi, pouvait se lire *sar*, mot qui doit signifier roi. Sargon et Arkéanos, Asarhaddon et Isarindinos pourraient être ainsi rapprochés l'un de l'autre. En somme, Saulcy appliquait avec un insuccès complet la méthode que Grotefend avait si heureusement employée à la lecture des noms royaux, dans la première écriture.

Les découvertes de Botta à *Ḫorsâbâd* (v. p. 30), en rendant au jour des centaines et des milliers de lignes d'assyrien, venaient d'élargir singulièrement le champ des études. Botta lui-même, que ses travaux avaient familiarisé avec l'écriture, entreprit de relever, dans les multiples copies qu'il avait trouvées d'un même texte, les nombreuses variantes d'écriture (1847-48). Il avait reconnu en effet que beaucoup de signes, en apparence très divers, étaient, dans l'écriture assyrienne, employés indifféremment les uns pour les autres. Son travail avait pour objet de démontrer :

1° Que dans l'écriture assyrienne certains caractères peuvent se mettre indifféremment à la place de certains autres ;

2° Que les écritures assyriennes de *Van*, Persépolis et *Ḫorsâbâd* ne diffèrent réellement pas entre elles ;

3° Que la langue employée dans les inscriptions de ces trois localités est très probablement la même, puisque les pronoms, articles et signes grammaticaux ne diffèrent pas.

Son catalogue des variantes de l'écriture assyrienne ne pouvait donner que des coïncidences purement matérielles, et à côté d'équivalences exactes, comme celle de 𒌅 *tu* et de 𒁺 *tu*, Botta en admettait d'autres qui ne le sont pas tout à fait, comme celle de 𒋾 *ti*, 𒋼 *te*, 𒋫 *ta*, 𒌅 *tu*. Il l'avait d'ailleurs soupçonné :

« Dans mon opinion, disait-il, il n'y a rien de commun entre les homophones égyptiens et les équivalents assyriens. Le principe de ces deux écritures est évidemment différent : un caractère hiéroglyphique représente un objet dont le nom, dans la langue égyptienne, commence par la lettre que ce caractère est destiné à représenter quand il est employé phonétiquement. Il ne peut y avoir rien de semblable dans l'écriture assyrienne, puisque les signes ne représentent pas des objets, et que, d'après la manière dont ils sont formés, à l'aide d'un seul élément, on peut assurer qu'ils n'ont jamais été figuratifs. »

Il y a des substitutions de signes causées par des erreurs, mais on ne peut ranger dans cette classe que celles dont les exemples sont rares et sont pris de caractères à formes très rapprochées. D'autres peuvent provenir de l'emploi de formes grammaticales différentes, et dans ce cas, les signes, quoique réellement substitués les uns aux autres, pouvaient cependant représenter des sons très différents. Par exemple, pour l'échange de [cuneiform] avec [cuneiform] au commencement du verbe [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform], si l'on suppose que le verbe soit à l'aoriste dans les inscriptions et que la langue soit sémitique, on peut voir dans les premiers caractères des formatives différentes de la 3e personne de l'aoriste. Or, il se trouve que, dans les langues sémitiques, il y a précisément, pour ce temps, deux formatives usitées, le iod [cuneiform] (?), en hébreu et en arabe, et le *noun* [cuneiform] (?), en syriaque. Par conséquent, il peut être permis de supposer qu'anciennement les deux formes ont été usitées dans la même langue, et l'on ne devrait plus voir, dans la substitution de ces deux signes l'un à l'autre la preuve d'une similitude de valeur. On peut aussi supposer que, dans ces passages des inscriptions, le verbe à l'aoriste est tantôt à la première personne, tantôt à la troisième. Si cela était, on comprendrait encore la substitution de la formative [cuneiform] à [cuneiform], ces deux signes ayant cependant

des valeurs très différentes. Mais cette supposition, dit Botta, est peu vraisemblable[1].

L'emploi de particules différentes peut aussi causer des substitutions apparentes, et l'on sait précisément combien les particules sont fréquentes dans la langue chaldéenne ou syriaque. Enfin, après avoir fait la part des suppositions précédentes, il n'en restera pas moins un grand nombre de signes dont la substitution des uns aux autres est indubitable. Faut-il y voir de véritables homophones, c'est-à-dire des signes ayant des valeurs identiques? Botta ne le pense pas; il croit, au contraire, qu'ils représentent tous des sons un peu différents, mais cependant assez rapprochés pour pouvoir être confondus. Il y a en outre, suivant lui, une autre cause à laquelle on peut attribuer les fréquents échanges de caractères dans l'écriture assyrienne : on peut concevoir que l'écriture a été syllabique, en ce sens du moins que chaque consonne était représentée par un signe différent, suivant la voyelle dont elle était affectée. On peut supposer qu'il y avait un signe pour le *b*, par exemple, un autre pour *ba, bi,* etc. Dans les langues sémitiques, les voyelles brèves ayant relativement peu d'importance, cela a pu causer un emploi facultatif de différents signes. Ainsi la syllabe *ba* a pu être représentée par le signe *b* seul, par les deux signes *b* et *a*, puis enfin, dans certains cas, par ceux qui représentent le *b* affecté d'autres voyelles. Si donc on parvient à déterminer avec certitude la valeur de l'un des signes, on connaitra la valeur précise de ses équivalents, ou, tout au moins, on saura dans quelles limites il faut la chercher. Ici Botta, après Longpérier, il est vrai (v. p. 177), était sur le chemin de la vérité.

Le premier mémoire lu par Hincks en 1846, et dont nous avons déjà parlé à propos de la première et de la deuxième écriture (v. pp. 137 et 150), contenait aussi

1. Elle était cependant tout à fait juste.

sur la troisième écriture quelques aperçus d'une grande justesse et d'une grande fécondité. La troisième écriture persépolitaine est la même que celle de Babylone et de *Van*, et la troisième langue de Persépolis est aussi celle de Babylone; certains caractères représentent des sons élémentaires, d'autres des combinaisons; deux ou plusieurs caractères sont employés pour représenter les mêmes sons; les voyelles ne sont pas omises, mais voyelles et consonnes sont répétées dans deux caractères consécutifs; si un caractère se rencontre dans plusieurs alphabets, il a la même valeur, ou à peu près, dans tous. Ainsi le *pa* de la seconde écriture est *pa* en assyrien, *ba* en babylonien. La langue de la troisième écriture paraît sémitique. — Un principe essentiel, le syllabisme de l'écriture assyrienne, était donc établi.

Dans son second mémoire, sur les trois écritures (1847), Hincks estime que Grotefend (1837) a découvert la nature des caractères babyloniens, en partie syllabiques, en partie alphabétiques, et le fait que certains caractères lapidaires correspondent à certains caractères cursifs. Il a correctement transcrit le nom entier de Darius en caractères lapidaires, bien qu'il n'ait pas assigné des valeurs parfaitement correctes à plus de deux caractères sur les cinq qu'il contient. Il ignorait deux faits importants: que dans cette écriture, comme dans la seconde, une syllabe commençant par une consonne peut prendre cette consonne devant elle au gré de l'écrivain, *s-sa*, pour *sa*, *n-ni*, pour *ni*; et que plusieurs caractères équivalents peuvent être employés pour représenter la même lettre ou syllabe. Dans la comparaison du babylonien cursif et du babylonien lapidaire, Hincks dépassa ses devanciers. Grotefend avait simplement montré que certains mots de l'inscription de la Compagnie des Indes se retrouvent sur les briques de Babylone, écrites dans le même caractère. Hincks fit remarquer qu'un fragment en caractères cursifs publié par Ker Porter (II, pl. 78) reproduit une partie du texte de la Compagnie des Indes.

Hincks posa les principes suivants : Un caractère qui représente une consonne suivie de *a* ou de *u* perd sa voyelle, s'il précède un caractère faisant partie du même mot et représentant une syllabe qui commence par la même voyelle. — Si trois caractères, qui représentent des syllabes commençant par la même consonne, se suivent dans le même mot, deux seulement doivent être prononcés ; ainsi *ba-bu-bu*, dans le nom de Babylone, doit se lire *ba-b'bu*. Ce principe, fondé sur une mauvaise lecture de l'idéogramme de Babylone, a été rejeté. — L'écriture babylonienne ne distingue pas *r* et *l* ; *b*, *p*, *v*, et *m* ; *k*, *g*, *ḫ* ; *s* et les autres sifflantes. On sait maintenant que *r* et *l* sont parfaitement distincts ; mais il est vrai que l'écriture ne distingue pas le plus souvent la douce et la forte. Hincks joignait à sa dissertation un tableau de 76 signes, dont il avait déterminé la valeur par la comparaison des différentes orthographes d'un même mot, ou des noms propres dans les colonnes perse et babylonienne des inscriptions de Persépolis. Dix-huit signes étaient exactement identifiés, ou à peu près. C'étaient :

	a		*ra*		*bu*		*us* (*uš*)
	ia		*ana*		*ku*		*sa* (*ša*)
	i		*na*		*ta*		*su* (*šu*)
	u		*nu*		*da*		
	u		*ba*		*bar*		

Dans la plupart des autres signes, il avait au moins reconnu la véritable nature de la consonne. Il ne s'était trompé absolument que pour douze signes. Comme on peut le voir, il admettait déjà des syllabes fermées.

Il reconnaissait en outre que signifie fils, que est l'équivalent de , qu'il lit *er-sa*, mais qu'il traduit exactement par « grand » ; que signifie la terre, et que est le signe du pluriel.

Le troisième mémoire de Hincks, publié en 1848, portait exclusivement sur la troisième écriture et la manière d'exprimer les nombres en caractères cunéiformes. L'auteur ne s'était pas dissimulé les imperfections de son précédent travail. Le nombre des dentales était trop petit; il n'y avait pas de caractère pour *tu* ou *du ;* et les noms d'Ormuzd et d'Artaxerxès ne pouvaient être expliqués qu'en supposant que le graveur avait commis des erreurs. Hincks donnait donc une nouvelle édition corrigée de sa table de signes; mais comme cette fois, poussé par le désir de se rapprocher de l'alphabet hébreu, il n'indiquait pour la plupart des signes que la consonne, sans la voyelle qui la meut, il est le plus souvent impossible de juger du mérite de ses corrections. Notons pourtant comme signes exactement identifiés :

ar; *ḫa;* *iš.*

Il donnait en outre la manière d'exprimer en caractères cunéiformes les nombres de 1 à 100.000.

Dans son quatrième mémoire, sur les inscriptions de *Van,* publié également en 1848, Hincks discutait longuement les valeurs qu'il attribuait à un certain nombre de signes assyriens. Grotefend avait remarqué que certains caractères peuvent être à volonté insérés ou omis, et en avait conclu justement que ce sont des voyelles. Hincks remarqua en outre que chacune de ces voyelles ne peut suivre qu'un certain nombre de caractères, et en conclut que ceux-ci sont syllabiques et qu'ils sont tous terminés par les voyelles insérées arbitrairement après eux : et sont des syllabes terminées par la voyelle , *i;* et sont des syllabes terminées par la voyelle , *a.* Il proposait comme principes de déchiffrement : 1° La comparaison des caractères de l'écriture de *Van* avec les écritures médique et babylonienne : il est à présumer qu'un même caractère avait la même valeur à *Van,* en Médie et à Babylone. —

2° L'échange des caractères et les variantes d'écriture pour un même mot. — 3° Le principe relatif aux voyelles exposé plus haut. — 4° La comparaison des noms de contrées avec leurs équivalents dans d'autres langages. — 5° La comparaison des formes grammaticales avec celles des langues sœurs.

Appliquant ces principes, Hincks établit d'abord la valeur des voyelles. est *i* en médique, comme le prouve la valeur du signe , *ia*, où il entre en composition; de même en babylonien, pour la même raison, et en outre parce que cette lettre commence la 3e personne du masculin singulier des verbes. Enfin cette valeur est confirmée par celle de , *ri*, qui le précède souvent et dont la valeur est mise hors de doute par sa présence dans *Baḫtariš, Aria, Darius*.

est *u*, car sous la forme babylonienne , il commence le nom d'Ormuzd. On en déduira la valeur du signe , dont la consonne est *n*, comme le prouve son emploi dans le mot *Iawanu* (Ionie), et dont la voyelle est *u*, puisque on le trouve prolongé du signe , *u*. est donc *nu*. De même a la valeur *du*, le *d* étant attesté par l'emploi du signe dans la forme babylonienne d'*Auramazda*, et le *u* par le prolongement facultatif en .

est *a*, car il est le premier signe dans les noms babyloniens d'*Auramazda* et d'Achéménide, et on le trouve quelquefois inséré après le *da* du nom de Darius.

La voyelle , *e*, est la seule sur laquelle Hincks se trompa; il lui attribua la valeur d'un *a*, bref, par opposition à , dont il fit un *a* long. Cette erreur en engendra d'autres. , *ni*, , *te*, souvent suivis du prétendu *a* furent lus *na, ta*, par Hincks.

Une autre erreur de Hincks montre l'insuffisance des noms de pays pour établir une lecture certaine. Par une étrange méprise, il choisit la forme du nom de Babylone, *Babiruš*, spéciale au perse, pour la comparer à la forme

assyrienne, et donna au signe *lu* la valeur *ru*. Sur le nom de l'Assyrie , Hincks se trompa également : il le lut *Bâ Athâ*.

Le principe qu'un signe doit contenir la voyelle qui lui est ajoutée facultativement n'est vrai qu'autant que le signe a une valeur phonétique. Hincks, qui ne pouvait alors faire cette réserve, fut amené à donner au signe , *an*, fréquemment suivi de *i*, la valeur *ni*, *bi*, ou *mi*. Il semble aussi avoir cru qu'un caractère a forcément pour initiale la voyelle finale du signe précédent et pour consonne finale la consonne initiale du signe suivant. Trouvant le signe , *is*, entre *ša* et *su* dans le nom d'*Ar-ta-'-ḫa-ša-is-su*, Artaxerxès, il lui donne en conséquence la valeur *as*. D'autre part, on trouve souvent dans une inscription de *Van* le groupe (*gi-is*), après un caractère qui a la valeur *ar*. Hincks en conclut que a la valeur *a* ou *ra*, et comme le signe revient trop rarement pour être une voyelle, et ne s'échange jamais contre (*a* de Hincks), c'est la valeur *ra* qu'il choisit définitivement.

Hincks réussit plus complètement dans la détermination de la valeur des chiffres, où l'on ne peut relever aucune erreur. Chose assez singulière, il remarqua que ne peut signifier « mois », puisqu'on trouve un contrat daté du 17ᵉ de la quatrième année d'Artaxerxès. Mais au lieu de donner à sa vraie valeur, qui est « jour », il imagina qu'il signifiait le demi-mois.

Malgré les erreurs qu'il contient, le travail de Hincks marquait un progrès sérieux. Les valeurs nouvelles correctement identifiées étaient :

	an, dieu		*pa*		pays
	ri		maison		*ḫar*
	sur		bœuf		femme

	ru		*du*		*si*
	ab		grand		*ḫa*
	at		*as (aš)*		

Wall, dans son mémoire de 1848 (v. p. 145), contesta le syllabisme de la troisième écriture, et en maintint le caractère exclusivement idéographique, en s'appuyant principalement sur la brièveté relative des textes de cette écriture comparés à ceux de la première. Par exemple, dans l'inscription de *Murġâb* ; « Moi, Cyrus, roi, Achéménide », le texte perse occupe 2 lignes, tandis que le texte assyrien tient dans une seule ligne. La teneur du texte perse étant exprimée par le plus petit nombre de mots possible, la brièveté plus grande du texte assyrien ne peut être causée par une plus grande brièveté de style ; elle ne peut l'être non plus par une différence de langue, car deux des termes étant des noms propres doivent être à peu près les mêmes dans les deux langues ; ni par le syllabisme de la troisième écriture, ce qui ne serait pas suffisant, étant donné que, sur quatorze syllabes du texte perse, sept sont déjà écrites par un seul caractère, ou, en tout cas, sans voyelle, et que si toutes étaient écrites de la même façon, la longueur du texte ne serait diminuée que d'un quart. Il faut donc admettre que nous avons dans la troisième écriture des contractions de groupes alphabétiques, ou des idéogrammes.

Le syllabisme ne peut se soutenir que si l'on accepte en même temps la polyphonie. Ainsi Hincks a admis pour les huit signes qui composent le nom de Nabuchodonosor, respectivement trois, quatre, huit, huit, quatre, huit, quatre, huit valeurs. Le produit de ces nombres, 393.216, représente la quantité de lectures possibles. Comment déterminer la bonne ? Une écriture qui admettrait ainsi une infinie variété de lectures serait pratiquement illisible.

En ce qui concerne les hypothèses proposées par

Rawlinson (v. p. 172), Wall n'est pas moins sceptique. Si on les admettait, dit-il, un déchiffreur pourrait tirer n'importe quel nom de n'importe quel groupe de signes d'une longueur suffisante. Il pourrait, par exemple, d'après la première proposition, se débarrasser de l'obstacle résultant d'une lettre médiale, dont les valeurs, déterminées par d'autres noms, ne conviendraient pas dans celui-ci, en écartant ici ces valeurs et en abaissant, pour la circonstance, la lettre au rang de muette. Ou bien il pourrait, par la troisième proposition, échapper aux effets gênants de lettres finales ou initiales, en les réduisant au rôle de redondants euphoniques, sans connexion avec les parties essentielles du nom à exprimer. Bien plus, s'il avait en outre besoin d'introduire à leur place de nouveaux sons, il pourrait avec l'aide de la parenthèse du second article, les convertir en une voyelle quelconque de son choix ou, au moyen du quatrième article, les transformer en d'autres consonnes ayant la valeur requise. Un déchiffrement qui doit tout à l'arbitraire n'a pas la plus légère valeur.

Les Recherches de Saulcy, qui parurent l'année suivante (1849), et qui portaient sur la version babylonienne des inscriptions achéménides, marquent un recul sur les travaux de Hincks. Par sa transcription en caractères hébreux des noms de Xerxès et d'Achéménide, il est visible que Saulcy ne connait pas la valeur exacte de [cunéiforme], ni de [cunéiforme], qu'il divise encore en deux parties. Il s'attarde toujours à décomposer les signes pour en retrouver la valeur: [cunéiforme] (*bîtu*, maison) est pour lui [cunéiforme] *n*, plus un clou vertical, dont le rôle est de manifester la présence d'une abréviation, ou d'affecter l'articulation d'une voyelle telle que le א hébraïque. De même [cunéiforme] *(ga)*, doit avoir suivant lui une valeur voisine de celle de [cunéiforme] qui est *t* ou *d (ta)*; c'est probablement le ذ arabe. Saulcy ne formule aucun principe de déchiffrement, mais se contente de juxtaposer les versions babylonienne et perse. Il en résulte une traduction exacte, sans doute,

dans l'ensemble, mais beaucoup de mauvaises lectures. Saulcy arrive ainsi à traduire 𒀭 𒂊 (*šame-e,* cieux) par « terre », 𒆠 𒁴 (*irṣitim,* terre) par « ciel », parce que l'ordre du perse : *hya imàm bumim adà hya avam asmàmam adà* est inverse de l'ordre du texte babylonien. Il méconnait encore le syllabisme de l'écriture assyrienne.

« Il semble probable, dit-il, que l'écriture assyrienne a été primitivement syllabique, et que chaque signe, image des articulations essentielles autres que les voyelles, a porté d'abord sa voyelle inhérente, qui sera tombée avec le temps, de telle sorte que, le syllabisme ayant été finalement abondonné, des signes, qui avaient eu d'abord des rôles fort distincts, sont devenus homophones. Je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer la diversité des signes destinés à représenter une seule et même articulation. » Il entrevoit pourtant des restes du système syllabique : « L'analyse des mots semble montrer fort souvent des traces manifestes d'un syllabisme abandonné de fait, mais que la force de l'habitude faisait encore respecter assez fréquemment. Enfin, il y a quelques signes qui, ayant encore l'apparence syllabique, comportent leur voyelle non pas comme appui du son initial de la syllabe, mais comme véritable prise de son précédant la consonne. » Mais il n'arrive pas à concevoir que le syllabisme est resté un caractère essentiel de l'écriture assyrienne.

Saulcy ignore encore la valeur phonétique de 𒀭 et sa valeur comme déterminatif des noms de dieux, toutes deux établies par Hincks. « 𒀭, dit-il, est un א dans l'écriture médique ; il est probable que le signe assyrien comporte la valeur que les Mèdes lui ont conservée, en l'empruntant aux Assyriens, lors de la constitution de leur alphabet propre. Remarquons d'ailleurs que cette lettre est l'initiale de la transcription assyrienne *Aura-mazda.* De plus, dans le nom Achéménide,

ה כ מ א נ שׁ ה

ce signe se trouve placé immédiatement après le signe *m*, et comme ce nom s'écrit en Perse *Haḫamanisiya*, notre signe est nécessairement une voyelle. C'est donc une image de l'א hébraïque. Cette lettre, isolée, représente l'idée de Dieu : c'est l'initiale du chaldéen אלה, une sigle tellement connue de tous que le mot qu'elle représentait par abréviation n'avait aucunement besoin d'être écrit en entier. »

Pour

qu'il coupe mal :

Saulcy rapproche les variantes

Il en conclut que le groupe constitue une syllabe que représentent également les caractères équivalents et , non suivis du deuxième signe . Or, celui-ci étant nécessairement une voyelle ou même une diphtongue *ou*, ainsi que le prouve suffisamment la forme du nom de Darius :

ד ה ר יא ה ו שׁ

1. est à tort décomposé en deux signes.

2. ne forme en réalité qu'un signe.

il faut nécessairement que les trois signes , et soient trois images d'une seule et même articulation. Le nom de Cyrus est écrit sur le pilier de *Murğâb*

כ ר שׁ

le signe est nécessairement *r*; il en est donc de même des signes et . Si l'écriture assyrienne était syllabique, comme l'écriture médique l'est de toute évidence, il faudrait admettre que les trois signes homophones , et comportaient la motion *u*, ו, qui est exprimée dans la variante

Dans l'écriture médique est l'image constante de la voyelle composée *ou*; de plus, elle représente la particule copulative; son homophone doit donc également se transcrire *ou*. Il nous reste donc à découvrir la valeur du signe . C'est *m*, dont personne ne contestera l'étroite affinité avec *b*. Nous avons donc, pour le mot signifiant « grand », un radical רמו, comparable au chaldaïque רום, « altus, sublimis fuit ».

Dans le nom d'*Auramazda* :

représente le ה hébraïque. En effet, il se rencontre avec cette valeur dans le pronom et dans le nom de Darius. doit être très probablement une voyelle munie de l'aspiration, *hu*, car en médique , forme toute voisine, a cette valeur.

Le signe , précisément à cause de la place qu'il occupe dans le nom d'Ormuzd, ne peut être qu'un *r* affecté de la motion *a*.

est *m*, avec la motion *a*.

paraît devoir se transcrire par un ו quiescent.

étant l'initiale de Darius, se lit nécessairement *d*, ou mieux *da*, si l'écriture est syllabique.

Quant au signe final , il permute avec le signe dans le pronom démonstratif ; il doit donc se transcrire ה, comme son homophone.

Le second membre de phrase de l'inscription de l'Elvend est :

se trouve dans l'écriture médique, où il comporte le son syllabique *ša*. D'autre part, le nom de Xerxès, dans l'inscription de droite au mont Elvend, est écrit :

et le nom Achéménide, à *Naḳs-i-Rustam* :

ou

De la comparaison de ces deux noms, il résulte forcément que :

= *ḫ*	= *an*	= *š*
= *si*	= *ah*	= *ša*
= *ri*	= *ah*	
= *ka*	= *n* ou *na*	

Seules, les valeurs *si*, *ri*, *ša*, étaient exactement déterminées; encore Saulcy avait-il le tort d'attribuer les deux premières aux deux parties du signe unique .

Un fragment de l'inscription de *Behistûn*, relatif au mage Gaumatas, que Saulcy interpréta en se servant de la version perse, ne donne pas une idée plus favorable de sa méthode.

Une leçon trop oubliée des amateurs d'étymologies fut donnée cette même année (1849) par l'ouvrage de Luzzatto sur le sanscritisme de la langue assyrienne. Luzzatto prétendait établir sa thèse par l'étude des seuls noms propres conservés dans la Bible. Voici quelques échantillons de ses étymologies : Salmanazar est le sanscrit *çariman-ezer*, chef vaillant; Sargon est *saraguna*, très-bon-qualité; Asarhaddon est *eser-hadhuna*, chef victorieux; Assyrie est *a+çura*, brave.

Löwenstern (1850) crut découvrir une généalogie royale dans un fragment de contrat publié par Ker-Porter, et prétendit la lire en s'aidant du canon de Ptolémée : Jugæos, Mardokempados, Arcianos et Belibos. Ces lectures fantaisistes n'ont d'intérêt que par le principe que Lövenstern fut amené à formuler, hypothétiquement d'ailleurs, à ce propos. Löwenstern et Saulcy avaient d'abord cherché le nom de Sargon uniquement dans les signes [cunéiforme] [cunéiforme]. Longpérier avait proposé d'ajouter le signe qui précède : [cunéiforme], de sorte qu'il considérait ce caractère, qui partout ailleurs représente le titre de roi, comme formant la première syllabe du nom de Sargon. Cela impliquait le principe qu'un signe peut avoir à la fois des valeurs idéographiques et des valeurs phonétiques. Lövenstern crut reconnaître l'application du même principe dans le nom [cunéiforme] [cunéiforme] [cunéiforme], qu'il lut Belibus, attribuant ainsi au signe [cunéiforme] la valeur idéographique *bêl*. C'était une erreur en fait, mais le principe accepté par Löwenstern devait être établi plus tard.

Saulcy, sans autre base que le relevé des homophones dans neuf copies de l'inscription du pavé des portes à *Horsâbâd*, prétendit en 1850 traduire les quatre-vingt-cinq premières lignes de cette inscription, qu'il attribuait

à Sardon ou Asarhaddon. Il s'abstint prudemment de donner une transcription.

Passant de la théorie à la pratique, LUZZATTO essaya d'appliquer sa théorie du sanscritisme (v. p. 195) aux inscriptions de Persépolis, *Hamadân*, *Van* et *Ḫorsabâd* (1850). Après avoir déchiffré au moyen du texte perse les noms d'Ormuzd, d'Achéménide, d'Hystaspe, de Gaumâta, de Darius, de Xerxès, d'Artaxerxès, il aborde les inscriptions des vases de Venise et de Paris, de *Murǧâb*, des portes de Persépolis, de l'*Elvend*, du pilastre sud-ouest du palais de Darius à Persépolis, de *Van* et enfin de *Ḫorsâbâd*. Il admet comme chose démontrée l'alphabétisme, et par conséquent l'homophonie : les sons de la langue sont représentés non par un seul, mais par plusieurs caractères, qui peuvent être employés indifféremment, et substitués l'un à l'autre dans la même inscription et dans le même mot. Mais Luzzatto ne croit pas pour cela à l'identité des écritures égyptienne et assyrienne. Les homophones sont en partie produits par les modifications d'un même caractère, non pas au gré du graveur, mais suivant des principes fixes et arrêtés. Au milieu et à la fin des mots des voyelles peuvent être indifféremment écrites, ou sous-entendues dans la consonne précédente.

Un mémoire de HINCKS, sur les inscriptions de *Ḫorsâbâd*, lu à l'Académie d'Irlande en juin 1849, fut publié en 1850 ; il paraît avoir fourni au second travail de Rawlinson (v. p. 205) d'utiles suggestions[1]. Hincks estime que l'écriture assyrienne distingue clairement les voyelles, les douces et les fortes (*t* et *d*[2]), mais non *l* et *r*[3], *v* et *m*. Il n'y a pas de caractère notant une consonne seule, mais seulement des caractères représentant une consonne pré-

1. Hincks a énergiquement réclamé l'honneur de la découverte du syllabisme dans une note du mémoire suivant (Transactions of the royal Irish Academy, t. XXII, p. 306).
2. La plupart des signes ne font pas cette distinction dans l'usage assyrien.
3. Ces lettres ne sont jamais confondues, et Hincks lui-même les distingue dans la table jointe à son mémoire.

cédée ou suivie d'une voyelle (cf. p. 181). Beaucoup de caractères paraissent avoir la même valeur, mais il y en a moins en réalité qu'on ne pourrait le conclure d'une « comparaison mécanique des inscriptions » : certains caractères interchangeables, comme *ru* et *ri*, n'ont de commune que la consonne.

Hincks formule, avec certaines restrictions encore, le principe de la polyphonie entrevu seulement par Löwenstern (v. p. 174). « Beaucoup de caractères, dit-il, admettent deux valeurs *de la même nature*, ou plus, dont la différence ne paraît pas avoir été assez grande pour exiger des manières différentes de les représenter. »

Il fait remarquer justement que les mêmes formes, dans des écritures différentes, n'ont pas nécessairement la même valeur, ne représentent pas nécessairement le même son. Ainsi [cuneiform sign] est à la fois le ninivite *mal* et le babylonien *bit* (en ninivite : [cuneiform sign]). Conclure que ces signes ont la même valeur serait faire un raisonnement aussi faux que celui-ci : *ſ* est *s* dans les manuscrits anglais, *h* dans les manuscrits allemands, donc *s* et *h* sont des caractères équivalents.

Mais l'objet principal de Hincks dans ce mémoire est d'étudier la manière dont les éléments idéographiques entrent dans les inscriptions assyro-babyloniennes. Certains caractères représentent des mots par eux-mêmes, comme [cuneiform sign], *bab*, porte, et n'ont pas de valeur phonétique. — D'autres caractères ont des valeurs phonétiques propres, avec lesquelles ils peuvent entrer et entrent dans la composition des mots ordinaires, et expriment aussi des idées notées par des mots qui n'ont pas de rapport avec leur valeur phonétique ordinaire. Ils sont à la fois idéographiques et syllabiques. C'est ainsi qu'en français, I a comme lettre une valeur déterminée, avec laquelle il peut entrer comme élément dans beaucoup de mots, et en outre une valeur idéographique : un, ou le premier. De même en assyrien [cuneiform sign] représente le son *a*

et l'idée de « fils ». Dans quelques cas, il se peut que la prononciation ait changé, de sorte qu'un caractère qui, primitivement, marquait le son initial du mot, peut avoir cessé de le marquer. Dans d'autres cas, la langue peut avoir employé des synonymes : la valeur phonétique ordinaire peut avoir été dérivée de l'un d'eux, tandis que l'autre était plus fréquemment employé. — Certains caractères non seulement représentent des mots par eux-mêmes, mais, en composition avec d'autres caractères, représentent d'autres mots, la composition respectant les idées et non les sons. 𒂍𒃲 se lit matériellement *bit-rab,* mais il est probable que le mot ainsi écrit se prononçait tout autrement[1]. C'est là un composé idéographique, et il ne faudrait pas vouloir déduire de sa lecture la valeur phonétique des éléments qui le composent. — Enfin d'autres caractères sont employés comme préfixes déterminatifs de mots qui sont phonétiquement complets sans eux : 𒀭, dieu ; 𒁹, nom d'homme. Ces caractères semblent avoir représenté des mots, et avaient pour la plupart des valeurs phonétiques. Ainsi 𒌷, cité ; [signes cunéiformes], pays ; [signes cunéiformes], peuple ; [signes cunéiformes], bête de somme ; 𒆳, pays.

Hincks analyse ensuite quelques noms royaux. Dans le nom de *Nabû-kudurri-uṣur,* [signes cunéiformes] peut être remplacé par [signes cunéiformes], ce qui fixe la valeur de [signes cunéiformes], *ṣur*. Mais Hincks, ne pouvant encore reconnaître que [signes cunéiformes] est l'idéogramme de *kudurru,* lit le nom *Nabic-dannuṣur*. Il se trompe également, et d'une manière analogue, sur le nom d'*Ašur-nâṣir-apal,* qu'il confond avec *Ašur-aḫê-iddin*. Il identifie exactement [signes cunéiformes] avec Sennachérib, mais lit *Sin-ki-ram*. Il échoue totalement sur le nom de Sargon, que d'autres

1. Cette ingénieuse idée a été confirmée : *bit-rab* se lit *êkal,* palais. L'exemple est d'ailleurs mal choisi, car les signes ont aussi les valeurs *e* et *kal*.

avaient déjà lu presque correctement (cf. pp. 181 et 195), et qu'il lit *Kinnil-li-nâ* ou *Kinnillu-nu*, en le rapprochant du Χινζῆρος de Ptolémée. Il reconnait clairement les idéogrammes qui désignent l'or et l'argent, et découvre même la prononciation du second, grâce à une variante qu'il lit fort exactement *ka-as-pa*, et rapproche de l'hébreu כֶּסֶף.

Dans un appendice écrit seulement en 1850, et publié en même temps que le précédent mémoire, Hincks étudie les valeurs syllabiques des signes. Chaque signe représente une consonne précédée ou suivie d'une voyelle déterminée. Le syllabaire est d'origine indo-européenne, car il ne distingue pas les lettres particulières aux Sémites, *ṭ*, *ḳ*. Pour établir que des caractères différents expriment la même consonne et ne diffèrent que par la voyelle, Hincks compare la première syllabe de la première et de la troisième personne (*ak-šu-ud* et *ik-šu-ud*) du singulier d'un même verbe ; la dernière syllabe de la première et de la troisième personne du singulier, avec la dernière syllabe de la troisième personne du pluriel (*ik-šu-du*), dans les verbes forts ; la terminaison des noms à l'état construit (*šar-ra-at*) et à l'état absolu (*šar-ra-tu*) ; les noms de pays et les noms de peuples qui en sont dérivés (*Ur-ar-tu*, *Ur-ar-ta-ai*). Jamais procédé aussi rigoureusement scientifique n'avait été employé. La même année, Hincks lut devant la British Association un travail où il montrait que « les caractères ont tous des valeurs syllabiques définies, qu'il n'y a pas de consonnes nues, et conséquemment ni besoin ni liberté de suppléer des voyelles ».

A la même époque (1850), un orientaliste qui avait déjà rendu de signalés services à la science par ses recherches en Perse et en Mésopotamie (v. pp. 20 et 42), Rawlinson, s'attaquait au problème de la troisième écriture. Il l'abordait armé d'un instrument qui lui donnait un avantage considérable sur ses devanciers, la version assyrienne de l'inscription de *Behistûn*.

Les inscriptions de *Behistûn*, *Naḳš-i-Rustam* et Per-

sépolis lui fournissent la forme babylonienne de plus de quatre-vingts noms, — ses prédécesseurs n'en connaissaient que vingt (Löwenstern), ou quarante (Hincks et Saulcy depuis la publication du texte de *Nakš-i-Rustam*), — dont la vraie prononciation est fixée par l'orthographe perse. Une comparaison attentive de ces deux manières d'écrire le même nom, et une exacte appréciation des différences phonétiques propres aux deux langages lui ont donné le moyen de déterminer, avec plus ou moins de certitude, la valeur d'environ cent caractères babyloniens, et une excellente base a été ainsi établie pour un déchiffrement complet de l'écriture. Il a collationné les inscriptions, et déduit des variantes orthographiques d'un même nom les homophones de chaque valeur syllabique connue. Il faut être très prudent dans l'emploi de ce dernier moyen, car il y a plusieurs sources de variété, en dehors de l'emploi des homophones. Des idéogrammes ou des abréviations peuvent être substitués à des mots écrits phonétiquement; quelquefois l'ordre des mots est renversé; quelquefois un synonyme est employé; des affixes et des suffixes grammaticaux peuvent être ajoutés ou supprimés, ou modifiés. Rawlinson a pourtant réussi à identifier par ce moyen cinquante nouveaux caractères. Malheureusement il ne donne pas le tableau des cent cinquante signes dont il croit connaître la valeur, de sorte qu'il est impossible de contrôler son affirmation.

Suivant lui, toute la structure du système graphique de l'Assyrie trahit une origine égyptienne : l'écriture est en partie idéographique, en partie phonétique, et les signes phonétiques sont en partie syllabiques, en partie alphabétiques. Il y a, on peut l'admettre, un syllabaire étendu, mais beaucoup de caractères ne peuvent être expliqués que comme des consonnes. Dans les signes syllabiques la voyelle tantôt précède la consonne, tantôt la suit. Il est impossible d'adopter aucun système au sujet de l'emploi des voyelles par les Assyriens. Certains

caractères représentent deux sons *entièrement* différents. La polyphonie, que Hincks avait proposée timidement (v. p. 197) est donc affirmée pour la première fois catégoriquement. Mais le principe absolu du syllabisme établi par Hincks (v. p. 176) n'était pas encore accepté par Rawlinson.

Certains signes sont employés comme déterminatifs. Les noms des dieux sont représentés par des signes qui paraissent être dans certains cas des monogrammes arbitraires, mais qui sont plus souvent ou bien le son dominant, ou bien le premier son du nom[1]. Les sons alphabétiques élémentaires sont rares. L'écriture ne distingue pas entre les dures et les fortes; les gutturales et les sifflantes s'échangent.

L'écriture assyrienne est plus difficile à déchiffrer que l'égyptienne. Dans celle-ci, l'objet représenté peut presque toujours être reconnu, et le nom copte de l'objet donne ordinairement, par le son initial, la valeur phonétique de l'hiéroglyphe. En assyrien le procédé par lequel la valeur a été obtenue est obscur; nous ne connaissons pas l'objet représenté, et si nous le connaissions, nous serions incapables de déterminer son nom assyrien.

La langue des inscriptions assyriennes et babyloniennes n'est certainement ni l'hébreu, ni le chaldéen, ni le syriaque, ni aucun des dialectes apparentés; mais elle présente tant d'analogie avec ces dialectes, pour la construction grammaticale et les mots élémentaires, qu'on peut la classer hardiment dans la famille sémitique. Rawlinson donne la première esquisse d'une grammaire.

Dans les adjectifs et les noms babyloniens, un *t* final marque le genre féminin. Le pluriel féminin semble être en *at*. Le nom abstrait se forme par l'addition de *ut* à la forme primitive. Le pronom personnel, indépendant, de la 1re personne du singulier est *anak;* suffixé aux noms, il

1. Hincks avait déjà montré (v. p. 197) que, dans la plupart des cas, la valeur idéographique n'a aucun rapport avec la valeur phonétique.

est *ua*, *i;* suffixé aux verbes, *ani*. Le pronom suffixe de la 2ᵉ personne est *k;* 3ᵉ personne, *su*. Le pronom démonstratif est *aga*, féminin *hagat*, cf. hébreu הזה, arabe هذا. La conjugaison assyrienne présente le *niphal*, l'*hiphil* ou *hophal*, l'*hitpael* de l'hébreu, l'*itpaal*, le *šaphel* et l'*ištaphel* du chaldéen. La préformante de la 1ʳᵉ personne du singulier est *a* ou *e;* pour la seconde *t;* pour la 3ᵉ *i*, long ou bref; pour la 1ʳᵉ personne du pluriel, *ni*. La négation est *la*, la conjonction *u*. Un certain nombre de mots apparaissent comme nettement sémitiques : *mit*, mourir; *el*, monter; *kun*, établir; *sib*, habiter; *am*, mère; *bet*, maison.

Rawlinson analyse ensuite, et en partant de membres de phrases déjà connus par l'inscription de *Behistûn*, traduit partiellement quelques inscriptions de *Nimrûd*, (obélisque), de *Ḥorsâbâd* et de *Van*. Chemin faisant, il fait sur quelques signes des remarques intéressantes.

Il détermine la valeur idéographique de et de son équivalent , par les noms de Sardanapale et de Nabopalasar, et leur attribue la valeur *pal* (exactement *apal*). Il identifie correctement les différents idéogrammes du Tigre et de l'Euphrate, mais ne peut encore les analyser; par une erreur assez singulière, il voit dans (*má-ḫa-zi*, ville), un nom de la Babylonie, pour lequel il suppose la prononciation *Peḳod*.

On ne peut pas épeler le nom du roi de *Ḥorsâbâd*, mais sous une de ses formes on peut très bien le lire Sargon, nom que nous savons par Isaïe avoir été en usage parmi les monarques assyriens, et qui est appliqué par les géographes arabes à la ruine de son palais (v. p. 30). Le premier signe du nom du roi de *Ḥorsâbâd* signifie roi, qui se lit *sar* en chaldéen, et le second élément *tsin*, *du*, ou *kon*. Rawlinson remarque l'équivalence de et de dans le nom de *Ia-kin*, mais il attribue faussement la valeur *kon* au groupe .

Les trois noms [signes cunéiformes], [signes cunéiformes] et [signes cunéiformes] doivent être ceux du Liban, de l'Amanus et de Shenir. Rawlinson les lit *Lemenen, Hamana, Serar.*

Le dieu dont le nom est écrit indifféremment [signes cunéiformes] ou [signes cunéiformes], ou simplement [signes cunéiformes], ou [signes cunéiformes], est sûrement le soleil, car il est impossible d'expliquer autrement la phrase qui revient dans presque toutes les inscriptions, pour indiquer l'extension de l'empire assyrien, et qui doit être traduite « du levant au couchant ».

Rawlinson repousse la lecture, du nom de Sennachérib par Hincks (v. p. 198), et propose pour ce groupe de signes la lecture *Bêl-adonim-ša.* Il lit de même : *Temenbar* (*Šulman-ašarid*), *Hevenk* (*Adad-Nirâri*), *Katibar* (*Tukulti-Adar*), *Assar-dan-pal* (*Ašur-nâṣir-apal*), *Husi-Hem* (*Šamši-Adad*), *Assar-adon* (*Ašur-aḫê-iddin*). Il est d'ailleurs convaincu que les Assyriens ne distinguaient pas leurs noms propres par le son, mais par le sens, et qu'ainsi il était permis, pour nommer un roi, d'employer des synonymes, soit que ces synonymes fussent des termes employés indifféremment pour indiquer la même divinité, soit que ce fussent des mots différents servant à exprimer la même idée. S'il fallait juger de la traduction de Rawlinson par la manière dont les noms propres sont rendus, on ne rendrait pas justice à cet essai, qui est en réalité merveilleux, malgré ses imperfections inévitables.

En 1850, dans son *Monument de Ninive,* Botta reprit, en l'élargissant, le travail qu'il avait publié dans le *Journal asiatique* (v. p. 176). Il y joignit une copie de l'inscription des taureaux, où il profitait de sa pratique, déjà longue, des textes assyriens, pour étudier l'inscription au point de vue de la séparation des mots. Tout en s'attachant à justifier ses coupures, il notait nombre de détails propres, comme il le disait, à faciliter le déchiffrement des inscriptions. Sans en expliquer toutefois le mécanisme, il signalait par exemple la substitution de

signes comme *(lišan)* à leur équivalent phonétique *(li-ša-an).*

M. A. Stern (1850) soutint contre Rawlinson que l'écriture assyrienne était purement phonétique, sans aucun mélange de signes idéographiques, et entièrement alphabétique. Il niait aussi l'existence de la polyphonie, et reprenant la théorie des homophones de Löwenstern et de Botta, répartissait les deux cents et quelques signes relevés dans les inscriptions de Persépolis entre 26 lettres. « On trouve, disait-il, beaucoup de mots qui ont le même sens, ou de noms propres, écrits en différents endroits d'une manière différente ; donc il y a plusieurs manières d'exprimer un même son. Pourtant, il ne faut user de l'homophonie qu'avec une extrême prudence. Si les signes se ressemblent, les différences peuvent n'être que des différences de main. Dans le cas contraire, on peut toujours se demander si les signes homophones, quoique très voisins, ne marquent pas de légères différences de prononciation, comme celle qui existe entre les deux mots *ṣâḫaḳ*, et *sâḫaḳ* qui signifient « rire ». Il faut aussi observer que nos inscriptions proviennent d'époques et de lieux très différents : telle forme de signe qui se trouve à Hamadan ne se trouve pas à Persépolis ; de Darius à Xerxès, l'écriture s'est modifiée. Il est possible aussi que certaines lettres aient une forme différente, suivant la place qu'elles occupent, ainsi que cela se voit dans plusieurs langues sémitiques. Enfin, des considérations esthétiques ou le simple caprice du scribe ont pu déterminer son choix. — Stern prétend découvrir la valeur des signes par la simple superposition des noms propres de la version babylonienne sur ceux du texte perse, ou d'après leur ressemblance avec des signes déjà connus ; et comme il ne songe pas qu'un même nom peut se couper et se vocaliser de différentes façons, il voit dans les variantes *U-ra-ma-az-da-a, U-ri-mi-iz-da, A-ḫu-ur-mu-uz-du*, qu'il lit toutes *Auramazda*, une con-

firmation éclatante du principe de l'homophonie. Naturellement ce procédé de superposition ne pouvait pas non plus lui faire découvrir les signes affectés aux sons propres aux langues sémitiques, et il déclara que l'écriture assyrienne n'a ni *ṭ*, ni *ḳ*, ni *ʿain*, ni même *l*, qui manquent à l'écriture perse.

Quant au syllabisme, il ne s'appuie, dit-il, que sur deux arguments : d'abord sur la grande quantité de signes ; ensuite sur le fait que, si les signes avaient la valeur de consonnes simples, beaucoup de mots seraient composés exclusivement de consonnes. Mais pour le premier point, il faudrait démontrer que plus de deux cents signes ont chacun une valeur syllabique particulière ; et ce nombre augmentera encore quand le texte de l'inscription de *Behistûn* sera publié. Il faudra bien avouer alors que des formes différentes ont la même valeur, c'est-à-dire adopter l'homophonie. Sur le second point, il n'est besoin d'aucune réfutation, car c'est là un fait commun à beaucoup d'alphabets sémitiques. — Enfin, les signes où l'on a reconnu depuis des idéogrammes, sont pour Stern de simples abréviations.

Le texte babylonien de la grande inscription de *Behistûn*, publié en 1851 par Rawlinson, apporta enfin aux assyriologues un secours longtemps attendu. Rawlinson joignit au texte une traduction qui ne dépassa pas la première colonne. Une étude sur l'alphabet devait justifier les lectures qu'il proposait pour 246 signes, qu'il avait réunis en une table donnant les valeurs phonétiques, les valeurs idéographiques, et les valeurs phonétiques dérivées de valeurs idéographiques. Mais les quinze premières pages seules en furent publiées, qui contenaient, outre une discussion des signes 𒀀 *a* et 𒂊 *e*, quelques considérations générales. Les signes assyriens sont idéographiques, déterminatifs, phonétiques ou mixtes. Il est hors de doute qu'un grand nombre sont polyphones. D'après l'analogie de l'écriture égyptienne, on peut sup-

poser que c'étaient primitivement des représentations d'objets. Suivant évidemment les traces de Hincks (v. p. 196), Rawlinson ne soutient plus qu'il y ait en assyrien une tendance à échanger les lettres d'une même classe. Il ne donne plus dans sa table aucune valeur alphabétique simple, tous les signes sont syllabiques : pourtant il croit encore que dans *Ka-at-pa-tu-ka* (Cappadoce) l'un ou l'autre des deux premiers signes doit représenter une lettre simple plutôt qu'une syllabe, et que cela justifie son opinion d'autrefois, que les signes phonétiques étaient dans certains cas syllabiques, dans d'autres alphabétiques (v. p. 200). Sa liste témoigne d'ailleurs d'un progrès considérable dans le déchiffrement. Les 163 premiers signes reçoivent en majorité leur valeur propre. Une large part est faite aux syllabes fermées, dont 50 sont identifiées exactement. Les erreurs proviennent le plus souvent d'une analyse inexacte des noms propres écrits idéographiquement. C'est ainsi que Rawlinson attribue au signe *sis*, qui termine le nom de *Nabû-kudurri-uṣur*, la valeur *ṣur;* au signe *i*, qui termine le nom de *Nabû-nâid*, la valeur *nit;* au signe , *en*, la valeur phonétique *bêl;* au signe *kak* la valeur *ep*. Les noms babyloniens des inscriptions trilingues, écrits idéographiquement, devaient en effet égarer ceux qui voulaient les épeler par les lettres de la forme perse. Le nom de *Nabû-kudurri-uṣur*, lu phonétiquement, devenait *Anpašadusis;* celui de *Nabû-nâid*, *Anpai ;* et celui de Babylone, *Dintirki;* ou bien, inversement, si l'on voulait maintenir à ces noms leur aspect ordinaire, on donnait aux signes *Din, tir, ki,* les valeurs *ba, bi, lu,* etc. Une autre difficulté, sur laquelle Rawlinson insistait, est celle qui provient de la polyphonie : « Le sens d'un mot, dit-il, peut être établi grâce aux inscriptions trilingues, ou à son emploi dans plusieurs passages où il ne peut avoir qu'une signification ; mais à moins que son équivalent n'ait été reconnu dans

quelque langue sémitique, il est souvent impossible, à cause de l'emploi d'un caractère polyphone, d'en fixer l'orthographe... Après des années de laborieuses recherches, je n'ai surmonté cette difficulté que dans des limites restreintes. »

Dans sa *List of assyro-babylonian characters* (1852 et 1855), Hincks insista sur la vraie méthode du déchiffrement, l'insuffisance de la comparaison des noms propres et la nécessité du recours à la philologie (cf. p. 199). L'analyse des noms propres, plausible comme fondement du déchiffrement, ne peut conduire qu'à une connaissance approximative des caractères. D'après le nom de Hamath, 𒀀 et 𒀉 seraient équivalents. Le Le nom d'Achéménès, écrit *haḫamanisiya* en perse, ferait croire que 𒀀 = *ha*, tandis que les considérations grammaticales montrent que c'était une simple voyelle. La première personne du singulier de l'aoriste de certains verbes commence par ce signe; l'analogie sémitique nous interdit donc d'y voir une syllabe commençant par *h*. Il faut prendre pour point de départ des inscriptions correctes, ce que celles des Achéménides ne paraissent pas être. Le moyen d'obtenir une connaissance exacte est d'analyser les noms et les verbes, et spécialement ceux qui ont trois radicales, dont aucune ne peut être omise ou altérée. Deux principes doivent régir cette étude : 1° Les caractères qui se rencontrent dans différentes inflexions de la même racine, s'ils ne sont pas les mêmes, doivent contenir les mêmes consonnes différemment combinées avec une voyelle. 2° Les caractères qui se rencontrent dans la même position, dans des formes analogues de racines différentes, contiennent la même voyelle et ne diffèrent que par la consonne. Le premier principe montre quels caractères expriment les différentes fonctions d'une même consonne; le second montre quelles sont les fonctions analogues de consonnes différentes. Il faut comparer par exemple les formes *as-*

nu-un, *za-ni-in*, *za-ni-na-ka*[1], *iz-za-an-nu-u-ma*, *mu-ša-az-ni-in*, *zu-un-nim*[2], *zi-in-na-a-ti*, d'une racine זנן.

Hincks remarque déjà que le suffixe de la troisième personne est *su*, *sa*, *sun*, *sin*, après un *t*. D'autre part, le signe (*ṣu*) n'est jamais employé pous exprimer la syllabe *tsu* extrêmement fréquente dans des mots comme *bilatsunu*. Hincks en conclut qu'il n'a pas la valeur *tsu*.

Chaque signe syllabique n'est pas complètement prononcé, mais il y a certaines élisions, lorsque les voyelles se rencontrent : 1° Une syllabe terminée par une voyelle et suivie de cette voyelle est généralement prononcée comme une seule syllabe longue : *nu-u=nû*. Quelquefois la voyelle est destinée à fixer la prononciation plutôt qu'à allonger la voyelle : on écrit *su-li-e*, parce qu'il n'y a pas de signe *le*; mais on prononce *sule*, avec un *e* bref. — 2° Une syllabe terminée par une voyelle, et suivie, dans le même mot, d'une syllabe commençant par la même voyelle, se fond avec celle-ci en une seule syllabe.

Hincks examine alors 252 signes, dont il fixe ou confirme la valeur au moyen de la méthode que nous venons d'exposer. Il établit ainsi que *u*, a aussi la valeur *šam*, dans *šam-ši*, le soleil, *mu-šam-me-ḫat*, qui réjouit; que *ku* a aussi la valeur *dur*, dans *ku-dur* et dans *e-dur*; que a la valeur *ḳa* dans *al-ḳa*, je pris, et dans *ḳa-ti*, génitif de *ḳat*, la main; que a la valeur *dan*, puisqu'il sert à écrire le verbe *dnn*, qui signifie donner, qu'il précède *nu* ou *ni*, et qu'il s'échange avec *da-an*, etc.

Grotefend n'avait pas cessé de s'occuper du déchiffrement de la troisième écriture; il avait publié sur ce sujet plusieurs mémoires et des copies de textes qu'il devait à Bellino. On n'en est que plus surpris de constater à quel point il s'obstina dans ses vieilles erreurs, en lisant le travail qu'il donna sur l'inscription de *Behistûn*

1. Hincks a pris *ka* pour un suffixe de la 2ᵉ personne; il appartient au mot suivant.

2. Hincks lit *zu-un-nu*.

en 1853. Il suffit de donner les premiers mots de sa transcription pour faire comprendre combien il était alors incapable de faire avancer la science qu'il avait fondée : *Achamanishiya nsi nsiun ish Parsa Daryawesh nsi tam yedin alwa abwa Istazp.*

Saulcy, qui critiqua le premier (1854) le travail de Rawlinson, déclara qu'il maintenait tous les résultats généraux auxquels il était arrivé dans ses précédents mémoires, et prétendit corriger la transcription et la traduction de Rawlinson, en appliquant au texte de *Behistûn* le système de déchiffrement qu'il avait publié en 1849 (v. p. 190). Il maintenait, sauf de rares exceptions, le caractère alphabétique de l'écriture assyrienne, ce qui lui donnait pour les noms de Darius, d'Achéménès, d'Auramazda, les lectures *Drias, Aḫmus, Urmzd.* Il transcrivait mal (*ram*), et traduisait avec intrépidité (grand), des mots comme *ki-a-am*, que Rawlinson avait transcrits correctement[1], mais avouait ne pas comprendre[2]. *Attua abua*, traduit exactement par Rawlinson « moi, mon père », est lu par Saulcy *attua attua* et traduit « mes pères », lecture qui ne donne aucun sens, et ne tient pas compte de la diversité des valeurs phonétique (*at*) et idéographique (*abu*, père), très heureusement observée par Rawlinson. Comme ces prétendues corrections ne sont appuyées d'aucune discussion, je n'insisterai pas davantage.

Un tableau représentant l'état du déchiffrement fut publié en 1855 par J. Oppert, et reproduit l'année suivante, avec des corrections, dans la *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft.* Les signes y étaient classés d'après leur valeur, avec l'indication du savant qui l'avait déterminée. C'était plus qu'un simple inventaire des découvertes, car l'auteur y avait fait figurer le résultat de ses recherches personnelles, qui établissaient un grand nombre de valeurs nouvelles

1. Ou peu s'en faut : *ki-ḫa-am.*
2. *Ki-a-am* signifie « ainsi ».

et d'une manière tout à fait indiscutable. Il avait en effet découvert au British Museum, parmi les tablettes de la bibliothèque d'*Ašur-bân-apal* rapportées par Layard, les documents appelés « syllabaires[1] », qui donnaient la valeur des syllabes fermées (une voyelle entre deux consonnes) en les décomposant. Ainsi le signe *lip* était expliqué par les signes *li-ip*, le signe *kal* par les signes *ka-al*, ce qui permettait de vérifier les valeurs déjà connues et d'en découvrir de nouvelles. Ces syllabaires montraient que non seulement les noms, mais aussi les verbes sont représentés par des idéogrammes, et donnaient en outre un grand nombre de valeurs idéographiques qu'on n'avait pas encore découvertes, et qu'on n'aurait peut-être jamais devinées, comme *Sippara* pour *Ut-kib-nun-ki*. Du même coup, les noms propres royaux, écrits idéographiquement, et qui avaient si longtemps résisté aux efforts, non seulement de Löwenstern et de Saulcy, mais de Rawlinson et de Hincks, étaient lus correctement : *Sin-aḫê-irba*, *Ašur-aḫê-iddin*. Oppert niait l'existence des homophones, et faisait même de cette négation un principe de déchiffrement ; si nous avons un signe pour une valeur donnée, *kat* par exemple, un autre signe, encore inconnu, ne peut pas avoir la même valeur, du moins phonétiquement (v. p. 230).

Dans son rapport à M. Fortoul (1856), Oppert indiquait la véritable origine des idéogrammes. Ce ne sont pas des sigles ou des abréviations, mais des images plus ou moins altérées : le signe qui se lit *nunu*, poisson, avait dans l'écriture archaïque une forme , qui rappelle l'image de cet animal. Il expliquait aussi le procédé du complément phonétique, que les Assyriens avaient imaginé pour préciser la lecture des idéogrammes *polylogues*, mais qui avait été une source féconde d'erreurs pour les

1. Hincks s'était déjà servi des syllabaires, dans le mémoire lu le 24 mai 1852, pour établir la valeur *mas* du signe , et les valeurs *lib, dan, kal* du signe ; mais il ne semble pas avoir vu tout ce que l'on pouvait tirer de ce nouveau moyen d'investigation.

premiers déchiffreurs : « Quand un idéogramme a plusieurs valeurs, on lui ajoute fréquemment la dernière lettre qui constitue le mot en assyrien. » La syllabe *ut* veut dire « soleil » et « jour », qui se prononcent en assyrien *šamši* et *urra;* on ajoute donc *si* à *ut*, pour indiquer que c'est du soleil qu'il s'agit, et *ra* pour faire voir qu'il faut lire *urra*. Mais il ne faut pas en conclure que ait les valeurs *šam* et *ur*, erreur que Rawlinson et Hincks ont souvent commise.

Bientôt après (février 1857), Oppert était en mesure de donner la première traduction d'une inscription assyrienne unilingue, c'est-à-dire non accompagnée d'une version perse. Cette fois, ce n'est plus le nombre des signes exactement lus qu'il faut compter, c'est celui des erreurs. Dans les vingt-cinq premières lignes, nous n'en trouvons que deux : est lu comme un complexe idéographique *rabu*, alors que c'est le mot *ra-bi-u*, écrit syllabiquement (la valeur *bi* du signe est encore méconnue) ; le signe *il*, est décomposé en deux signes *ga* et *tu*, d'ailleurs lus exactement. L'interprétation marche de pair avec la lecture, et les travaux postérieurs n'y ont apporté que des modifications de détail.

La même année (1857), une curieuse expérience fut faite pour démontrer aux incrédules l'exactitude des procédés admis pour le déchiffrement de l'écriture assyrienne. H. Fox Talbot envoya à la Société Asiatique de Londres un pli cacheté, contenant la traduction de l'inscription de *Tukulti-apal-Ešarra I*, et demanda que le pli ne fût pas ouvert avant la publication de la traduction annoncée par Rawlinson. Pour rendre l'épreuve plus concluante, le conseil de la Société demanda alors à Hincks et à Oppert de lui envoyer aussi une traduction du même texte, également sous pli cacheté. Les quatre traductions furent lues le même jour, par une commission nommée à cet effet, et qui déclara les coïncidences, et pour le sens

général, et pour le détail de chaque mot, si remarquables qu'elles excluaient l'hypothèse d'une interprétation arbitraire ou fondée sur des principes incertains.

Nous verrons (p. 223) que GOBINEAU critiqua vivement (1858) le système de Rawlinson, et particulièrement la polyphonie. Il prétendait résoudre la difficulté par un moyen plus acceptable. L'alphabet iranien est composé de signes pourvus de plusieurs valeurs, et de valeurs représentées par plusieurs signes. Cela vient de la confusion, normale dans ces dialectes, de sons bien distincts. De là vient que le même groupe peut se lire :

Kavu, Vagu, Bagu, Vahu,
Sahy, Sahu, Sakh,
Sary, Saru,
Satr,
Ysus, Ysety, Ysetu, Yzed, Yzedy, Yzedu.

Ainsi un alphabet phonétique atteint le but qui a paru jusqu'ici uniquement réservé aux alphabets idéographiques. Quand les racines arabes furent employées en concurrence avec des racines iraniennes, l'alphabet à valeurs mobiles devint impossible. On introduisit des signes destinés à ne représenter qu'une seule valeur; mais, appliqués à la fois aux mots arabes et aux mots iraniens, ils tombèrent dans la situation des caractères plus anciens, et devinrent flottants comme eux. On recommença. De là l'augmentation indéfinie des caractères. Alors on réunit plusieurs signes qui n'avaient qu'une valeur commune. Enfin, on en vint à l'alphabet des monnaies sassanides et au coufique. Il est à présumer que les écritures cunéiformes ont dû avoir les façons de procéder de l'écriture iranienne. Les signes que celle-ci emploie n'ont jamais de valeur syllabique, ni de valeur idéographique, ni de valeur phonétique résultant de l'application d'une valeur idéographique. On doit trouver sous les deux dernières écritures l'huzvarech, attendu que le règne des princes achéménides n'a pas été d'une assez longue durée pour

que l'idiome d'une province ait pu varier du tout au tout, entre Darius I et Arsace I; donc aussi l'arabe, puisque l'huzvaresch est composé d'arabe et de persan. Quant aux textes de la première espèce, Gobineau disait : « Je n'y ai encore rien trouvé que la conviction solide de l'inexactitude complète avec laquelle on les a lus. » Gobineau donnait pour finir quelques spécimens de traduction : la deuxième colonne de *Behistûn* (en huzvarech), la troisième colonne de *Behistûn* et l'inscription de Borsippa (en arabe). Il lisait le commencement de l'inscription de Borsippa : *Nnnemmmmmresusus ke bebell rese ak reya yedu ma tenessuz reseddum tyr nesek sennu heza nekeh meha an nemmat,* et traduisait : « *Nemresusus*, roi de Babel, inébranlable chef, l'abondance possédant, de la splendeur celui qui s'empare graduellement, saisissant l'élévation, ordonnateur des institutions, celui qui est excellent, celui qui frappe sur la monnaie. »

Le premier mot de cette transcription fantaisiste fut spirituellement choisi par Oppert comme titre d'une verte réplique qu'il fit (1859) à l'élucubration de Gobineau, et où il fasait ressortir ce qu'avaient d'arbitraire ses transcriptions, et de ridicule sa théorie d'une langue arabe parlée par les rois d'Assyrie. Mais la meilleure réponse aux objections des sceptiques fut le travail considérable qu'Oppert donna cette même année, sous le titre : *Déchiffrement des inscriptions cunéiformes,* et qui forme le tome II de son *Expédition scientifique en Mésopotamie.* Ce volume est divisé en trois parties : Des signes de l'écriture anarienne; interprétation des textes assyriens des rois achéménides; déchiffrement des inscriptions unilingues de Babylone et de Ninive. Dans la première partie, l'auteur étudie les bases du déchiffrement de l'écriture qu'il appelle anarienne, par opposition à l'écriture perse. Et d'abord, il se prononce nettement contre l'*homophonie,* telle que l'entendaient Löwenstern et Botta, et pour le syllabisme de l'écriture assyrienne. Une circonstance particulière avait frappé

Grotefend et Löwenstern, c'est qu'un même nom perse n'est pas toujours rendu en assyrien par un groupe composé des mêmes signes. Ayant vu par exemple que le groupe correspondant au perse *Auramazdâ*, Ormuzd, offrait tour à tour les articulations , , et , correspondant à l'articulation arienne *r*, Löwenstern en conclut que les quatre signes étaient homophones, c'est-à-dire qu'ils avaient une même valeur, celle de *r*, tandis que la découverte de M. Hincks a conduit à reconnaître que ces signes représentaient respectivement les articulations *ur*, *ru*, *ri* et *ra*. Deux signes contiennent la consonne *k;* l'un, , se rencontre dans les noms *Katpatuka* (Cappadoce), *Kampada* (Cambadène), *Kuganaka*, *Asagarta* (Sagartie), *Arakadriš*, *Karkâ*; l'autre, , se rencontre dans *Kuganakâ*, *Kuruš*, *Kunduruš*, *Kušiya*, *Skudra*. Nous pouvons donc en conclure que le premier avait la valeur *ka* et le second la valeur *ku*. De même, dans les syllabes commençant par une voyelle, il y a un caractère pour la valeur *ar* et un autre pour la valeur *ur*. D'autre part, pour exprimer une syllabe qui commence et se termine par une consonne, le système assyrien fait souvent usage de deux signes : le premier exprime la syllabe commençant par la première consonne et se terminant par la voyelle ; le second rend la syllabe composée de la même voyelle et de la consonne finale. Ainsi *maz* s'écrit *ma-az; miz*, *mi-iz ; muz*, *mu-uz*. Donc, quand plusieurs monosyllabes, qui se terminent par une même voyelle, sont suivis d'un des signes qui expriment une articulation finissant par une consonne, ce signe doit avoir la valeur d'une syllabe commençant précisément par la voyelle qui termine la syllabe précédente. Ainsi , et rendent tous les trois des syllabes finissant en *š;* mais le premier ne se voit qu'après *ra*, *ma*, *na*, etc.; le second ne se lit qu'après *ni*, *si*, *pi*, etc.; le troisième après *ru*, *ku*, *mu*, etc.; donc ils ont respectivement pour valeur *aš*, *iš*, *uš*.

Inversement, lorsqu'un caractère simple précède constamment une certaine catégorie de signes destinés à exprimer des syllabes se terminant par une consonne et comprenant une même voyelle initiale, ce caractère exprime une syllabe qui se termine précisément par la même voyelle. Ainsi le signe [signe cunéiforme], qui termine le nom de l'Arabie, a la valeur *bi*, parce qu'il se trouve toujours devant des signes *in*, *im*, *ir*, *is*, etc.

Les noms propres ne peuvent nous livrer la solution de toutes les questions. Le même signe [signe cunéiforme] se trouve dans la traduction de trois noms perses : *Kambujiya*, *Bardiya* et *Artabardiya*. Il rend donc deux fois le perse *di* et une fois le perse *ji*. Or, il ne se prononce ni *di*, ni *ji*. Nous savons qu'il rend le son *zi*, parce qu'il se lit souvent dans des racines, dont d'autres formes donnent à sa place [signe cunéiforme], que nous savons être *za*. De *zakâru*, se souvenir, on trouve ainsi un dérivé *zikir*. Des quatre-vingt-sept syllabes ouvertes que possède l'écriture anarienne, soixante-sept seulement sont données directement par les inscriptions trilingues.

Un signe qui remplace, dans les différentes graphies d'un même mot, deux signes qui ont la même voyelle, et dont l'un commence, l'autre finit par une consonne, représente la même syllabe fermée dont ces deux signes sont la monnaie : [signe cunéiforme] est *raš*, parce qu'il remplace *ra-aš* dans le nom de *Ku-ra-aš* ; [signe cunéiforme] est *par*, parce qu'il équivaut à *pa-ar* dans *Saparda*, *Parasa*, etc.

Il n'existe pas, dans l'écriture anarienne, de caractères homophones. Donc, quand une fois la valeur d'un caractère est fixée, on est assuré qu'un autre ne peut pas avoir cette même valeur. On peut donc arriver au déchiffrement par voie d'exclusion (v. p. 230).

Pour les signes qui contiennent des articulations étrangères à la langue perse, il faut faire intervenir la comparaison des langues sémitiques. Il est fort probable, par exemple, que le nom de Babylone, en hébreu *Babel*, doit

contenir la liquide *l*, que la forme perse *Babiruš* a remplacée par un *r*. *Ba-bi-* se lira donc *Ba-bi-lu*. Dans *mu-ša-ak-* *-il*, *mu-ša-ak-* *-lu*, *mu-ša-ak-*, le signe inconnu qui termine la troisième variante, doit contenir un *l;* dans la première forme et ailleurs, il se trouve devant *i;* donc il doit contenir un *i;* donc il a la valeur *li*. Le signe s'emploie surtout devant *a*, et se rencontre dans les noms d'Ascalon (hébreu *Aškalun*) et de Damas (hébreu *Dimašek*) ; il a donc la valeur *ka*.

Enfin, le dernier procédé pour la détermination des valeurs phonétiques est celui qu'Oppert appelle le déchiffrement par nécessité philologique. « Les traductions des inscriptions perses nous démontrent le sémitisme de la langue assyrienne ; nous ne devons donc chercher, dans les formes verbales, que celles qui sont d'accord avec la grammaire sémitique. Nous avons par exemple un mot . Cette forme est un participe commençant par *mu*, et se terminant par *rib*, ou *rip*. La lettre compliquée du milieu est encore inconnue. Les deux dernières consonnes du radical trilittère sont donc *r* et *b*. Mais quelle est la première, qui se trouve contenue dans le signe ? Nous l'indiquerons provisoirement par X. La forme grammaticale ne peut être un *nifal*, car le participe de cette forme serait *mu-XXa-rib ;* nous aurions donc, pour le caractère en question, une valeur *uXXa* (ou *XXa*), ce qui ne se peut pas. Elle n'est pas non plus un participe d'*iftaal*, car alors nous devrions former un mot *mu-Xtar-rib* et le caractère aurait la valeur plus étrange encore de *uXtar* (*Xtar*). Le mot soumis à notre examen ne peut donc être qu'un participe *piel* ou *šafel ;* dans le premier cas, il serait *mu-Xar-rib*, dans le second *mu-šaX-rib*. La lettre a donc une valeur *Xar* ou *šaX*. Or, nous connaissons déjà toutes les valeurs se terminant en *ar*,

sauf *nar*, *rar* et *lar*. Aucune de ces dernières, substituée au caractère en question, ne donne une signification plausible. Examinons donc les articulations que l'on peut admettre dans le cas où la forme serait un participe *šafel*. Presque toutes les syllabes de cette catégorie ont déjà leurs représentants, excepté *šaḫ*, *sas* et *saš*. Si nous substituons dans le mot la première de ces valeurs, nous obtenons *mušaḫrib*, participe *šafel* d'un verbe bien connu. Nous admettons donc la valeur *šaḫ* pour la lettre indiquée. »

Déjà Grotefend, en examinant la traduction des textes qui étaient à sa disposition, avait reconnu que plusieurs mots de l'original perse étaient représentés dans l'assyrien par un seul signe. Il supposa simplement que ces caractères étaient abréviatifs. Nous savons maintenant qu'ils sont idéographiques. En effet, des variantes donnent l'écriture phonétique de ces prétendues abréviations : , père, se lit , *a-bu ;* , pays, se lit , etc. On voit qu'aucun des idéogrammes n'a la moindre ressemblance avec les caractères qui en représentent le son en assyrien. L'idéogramme peut être composé de plusieurs signes . NIM-MA-KI, pour *E-lam-ti*, Élam.

En combinant le système phonétique avec les monogrammes, les Assyriens ont créé le complément phonétique dont voici le principe : quand un signe idéographique a plusieurs significations, on ajoute comme complément, pour l'intelligence du lecteur, la lettre qui devrait finir le mot, s'il était écrit phonétiquement (v. p. 210).

Les signes assyriens sont polyphones, c'est-à-dire susceptibles de représenter plusieurs valeurs : est à la fois *me* et *šip ;* est *šit*, *rit*, *lak* ou *miš*. Oppert le démontre par la comparaison de passages parallèles où un même signe est l'équivalent de *mu-uš* et de *ṣi-ir*, ce qui prouve qu'il a les valeurs *muš* et *ṣir ;* où un autre,

𒈠 est l'équivalent de *ma-at*, de *na-at* et de *ku-ur*, ce qui prouve qu'il a les valeurs *mat*, *nat* et *kur*. Le fait est confirmé d'une manière définitive par les syllabaires assyriens, où un même signe, 𒆗, par exemple, est expliqué par *da-an*, *ka-al*, *li-ip*.

L'écriture était primitivement idéographique; elle n'est pas d'origine sémitique[1]; elle est *une* sous les formes variées qu'elle a prises à Babylone, à Persépolis, à Ninive et à Van.

L'assyriologie était désormais en possession de sa méthode; si l'interprétation laissait encore à désirer sur bien des points, la lecture était certaine. L'histoire du déchiffrement finit avec la publication de l'*Expédition de Mésopotamie*. Pourtant, il faut encore mentionner, pour être complet, une dernière extravagance de Gobineau (cf. p. 212). En 1864, cet orientaliste de haute fantaisie publia en deux gros volumes un *Traité des écritures cunéiformes*, où il prétendait faire litière de tous les travaux de ses devanciers. Voici comment Mohl en rendait compte à la Société asiatique : « C'est un système tout nouveau, entier, qui embrasse toutes les variétés d'écritures cunéiformes et abandonne, depuis le point de départ, jusqu'aux derniers résultats, la voie qu'on a suivie jusqu'ici. L'auteur ne critique pas d'un mot la lecture ordinaire des cunéiformes assyriens, il se contente de combattre celle des inscriptions perses, et comme c'est d'elle qu'est dérivé le déchiffrement des inscriptions assyriennes, il pouvait logiquement abandonner tout ce qu'on avait construit sur cette base, pourvu qu'il fût parvenu lui-même à la miner... M. Botta avait remarqué, dès les premiers moments de sa découverte des monuments assyriens, que quelques inscriptions se trouvaient répétées dans plusieurs copies, et que ces différentes copies offraient des variantes nombreuses. Il dressa la liste de ces caractères qui

1. Ces questions seront exposées en détail dans le livre troisième de cet ouvrage.

paraissaient pouvoir s'échanger... Il avait espéré y trouver la clef de cet alphabet compliqué et en apparence surabondant, mais il ne poussa pas plus loin son entreprise. M. de Gobineau part de là, il refait la liste des caractères qui s'entr'échangent et, combinant ces caractères, par un procédé bien plus douteux, avec ceux qui ont quelque essemblance de forme avec eux, il parvient, par ces deux procédés, à distribuer les six à sept cents caractères assyriens en vingt-deux classes, auxquelles il assigne, par un autre procédé, qui m'a paru bien hardi, la valeur des vingt-deux consonnes des alphabets sémitiques primitifs. Ensuite il distribue de nouveau ces vingt-deux classes, d'après la nature des sons, en sept sections, les gutturales, les labiales, etc., et établit en principe que toutes les lettres qui appartiennent à une de ces sept sections peuvent s'échanger entre elles, mais non pas avec les lettres comprises dans les six autres sections. Il appuie ces échanges par de nombreux exemples tirés des dictionnaires arabes, et sur ce qu'il appelle la nature *fluide* des racines sémitiques. J'ai oublié de dire qu'il commence par établir par des raisons de probabilité que les textes assyriens devaient être écrits en arabe. Ayant ainsi fixé son alphabet, M. de Gobineau procède à l'interprétation des inscriptions et trouve, probablement à l'étonnement des lecteurs, que ses nombreux textes ne forment qu'une seule et même inscription, plus ou moins complète ou raccourcie, et consistant en une invocation de Dieu, composée dans le système de l'allitération la plus stricte. De plus, il trouve que chaque inscription peut être lue à rebours et qu'elle produit alors son antithèse, une imprécation; ensuite il découvre que grâce à la faculté de l'échange des lettres, chaque mot répond à deux mots arabes, l'un favorable, l'autre défavorable, ce qui, par l'application des deux manières de lire que j'ai indiquées, produit encore deux interprétations en sens contraire l'une à l'autre; enfin il reconnaît une cinquième interprétation de chaque phrase, qui proviendrait de la

combinaison de plusieurs mots, dont je n'ai pas pu me rendre bien compte. L'auteur transcrit et traduit, d'après ce système, en les soumettant toutes à l'épreuve des quatre ou cinq lectures contradictoires, un nombre considérable d'inscriptions assyriennes, et trouve la confirmation la plus éclatante de son système dans la facilité avec laquelle les inscriptions se prêtent à toutes ces manipulations. Ensuite il se tourne vers les inscriptions perses...; il applique à ces inscriptions le système de déchiffrement qu'il avait employé pour les textes assyriens, et en les lisant en langue zende, il retrouve les mêmes textes qu'à Ninive, énonçant les mêmes bénédictions et malédictions que dans les textes assyriens; il les soumet à la même épreuve de l'interprétation multiple et en obtient le même résultat. Enfin, il applique sa méthode aux inscriptions de la deuxième espèce, qu'il lit en langue pehlvie, et dont il obtient les mêmes résultats... Il soumet les inscriptions à de nouvelles épreuves en les interrogeant par la valeur numérique des lettres, d'après des formules qu'il emprunte à la Cabbale des Juifs. Il trouve alors que chaque texte se prête encore à d'autres interprétations plus nombreuses que les premières, et en variant les formules, il ouvre la perspective d'une infinité de sens cachés. Cette nouvelle donnée lui permet de résoudre un certain nombre de problèmes qui étaient restés insolubles par la lecture alphabétique, et lui fournit un moyen de retrouver sur les vases et les pierres gravées les noms des rois que son alphabet ne lui donnait pas directement[1]. »

1. J. Mohl, *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales*, t. II, pp. 563-567.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA CRITIQUE DU DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE ASSYRO-BABYLONIENNE

Saulcy, 1852. — Brandis, 1856. — Gobineau, 1858. — Ewald, 1858. — Critique de Renan et réponse d'Oppert, 1859. — Ménant, 1859. — Critique de Schœbel et réponse d'Oppert, 1861. — F. Talbot, 1863. — Olshausen, 1864. — Rawlinson, 1865. — Ménant, 1869-73. — Schrader, 1869-72. — Gutschmid, 1876. — Pinches, 1902.

Le déchiffrement de l'écriture perse n'a jamais été sérieusement contesté : les réserves mêmes que Sacy faisait sur les découvertes de Grotefend (v. p. 113) étaient formulées en termes trop généraux, et trop tard pour avoir une influence quelconque sur l'opinion; quant aux recherches ultérieures, si les résultats en furent plus d'une fois et sur plus d'un point abandonnés, la validité du principe directeur ne fut jamais révoquée en doute, pas plus que le système définitif auquel on était arrivé en 1847. L'écriture susienne, dont le déchiffrement ne fut d'ailleurs achevé que beaucoup plus tard, et lorsque l'assyriologie avait déjà conquis son droit de cité, ne donna lieu non plus à aucune discussion de principe, à aucune négation retentissante. Au contraire, les particularités si étranges de la troisième écriture, la polyphonie des signes, et l'emploi simultané du phonétisme et de l'idéographie, qui pouvaient paraître des inventions désespérées d'une science impuissante, provoquèrent, chez les orientalistes qui suivaient seulement de loin les progrès de l'assyriologie, et parfois même chez les assyriologues, un étonnement et un scepticisme peu déguisés. Longtemps la lecture des inscriptions de Ninive et de Babylone fut tenue pour arbitraire, incertaine, ou tout au moins insuffi-

samment démontrée. Il nous reste donc à faire l'histoire des luttes que les assyriologues durent soutenir pour faire accepter définitivement leurs découvertes, et des faits qui sont venus les confirmer.

La première et la plus acerbe des critiques adressées à l'hypothèse de la polyphonie émise par Rawlinson (v. pp. 200 et 205) vint d'un assyriologue. Dans une lettre à Prisse d'Avennes (juin 1852), Saulcy disait : « Un alphabet est annexé à la publication de M. Rawlinson, et cet alphabet contient tant de valeurs diverses pour un seul et même signe que son inspection seule suffit pour en faire suspecter la rectitude. Que penser d'une écriture où, par exemple, le même signe pouvait se prononcer indifféremment :

a, ha, pal, bu.	*da, rip, lap.*
i, ya, nit.	*pa, ḫa.*
ku, du.	*um, uv, vam, vav, ki.*
kuv, bil.	*um, vu, sum.*
du, kina, gina.	*bar, ḫu.*
tar, ḫas.	etc., etc. ?

» J'en passe, et des meilleures, en faisant abstraction des valeurs idéographiques que M. Rawlinson attache parfois à un seul et même signe, telles que : jour, temps et soleil ; que : fils, nouveau et petit ; que : année et nom propre, etc. — Ou cette écriture constituait pour les Assyriens eux-mêmes un *inexprimable gâchis*, ou, parmi les valeurs adoptées par le savant colonel, il en faut choisir une en mettant toutes les autres de côté. »

J. Brandis (1856) refusa également d'admettre la polyphonie. Dans toutes les écritures connues jusqu'à présent, on trouve un effort pour se faire comprendre et éviter les méprises. Un système qui s'écarte tellement de ce principe s'admet difficilement, et l'on a presque peur de se représenter toutes les conséquences qu'entraînerait avec soi la liberté de lire un signe qui revient souvent dans les inscriptions, *ta, kur, mat, šat, lat, nat, kimu* ou

ekšu. Si l'on arrive à démontrer que de telles libertés existent dans cette écriture, nos efforts pour la déchiffrer devront rester vains. La manière dont Rawlinson a essayé d'expliquer l'origine de la polyphonie ne peut pas non plus nous satisfaire. Il est contraire à toute vraisemblance que l'image d'un objet ait été employée pour désigner toutes les appellations synonymes de cet objet. Rawlinson a été conduit à l'hypothèse de la polyphonie par la remarque que, dans l'inscription de *Behistûn*, les noms de Nebucadnezar et de Nabonide sont écrits *An-pa-sa-du-aḫ* et *An-pa-ia ;* dans d'autres textes, le nom de *Nabopolassar* est écrit *An-pa-a-aḫ*. Tant que l'on donne aux signes qui se trouvent dans ces mots leur valeur ordinaire, il est impossible de les expliquer par aucune langue connue. Mais il faut distinguer l'orthographe des noms propres de l'orthographe des autres noms. Les différentes orthographes *Nabikudurruṣur*, *Anakkudirusur*, *Anakkudiraḫ*, *Anpasaduaḫ*, nous donnent tous les degrés de l'abréviation, qui est destinée à faire coïncider la fin d'un mot avec la fin d'une ligne, ou qui a son origine dans quelque superstition, quand il s'agit des noms de dieux. Mais ces abréviations ne se rencontrent guère que dans les noms propres ; d'autres noms, très faciles à reconnaitre, sont aussi abrégés çà et là, à peu près comme dans nos langues. Il faut en conclure qu'un groupe en remplace un autre, sans avoir la même valeur que lui. Nous ne savons pas d'ailleurs suivant quelle loi les noms propres s'abrégeaient. — Brandis, comparant des signes comme 𒈬 *mu* et 𒁍 *bu*, qui ont la même voyelle *u*, et une forme assez voisine, cherche à démontrer qu'une grande partie des signes a été formée méthodiquement, découverte qui, suivant lui, doit contribuer à démolir la croyance à la polyphonie.

L'effet produit par la publication de la quadruple version du texte de *Tukulti-apal-Ešarra I* (v. p. 211) fut tout différent de celui qu'avait espéré le promoteur de l'expérience, ou du moins, par un singulier

hasard, ce fut précisément à cette époque que se produisit la plus violente contestation des résultats obtenus par les assyriologues. Renan, dans son *Histoire des langues sémitiques*, avait observé une réserve prudente. Gobineau (1858) déclara bruyamment son incrédulité et prétendit en donner les raisons :

« Rawlinson, dit-il, s'aperçut que quelques signes possédaient à la fois plusieurs valeurs, parce qu'il les rencontra dans des noms d'hommes ou de lieux, où, de toute évidence, ils ne remplissaient pas des fonctions semblables... La résistance à toute interprétation se trouva si forte que, pour la vaincre, il fallut entrer dans une voie de véritables violences scientifiques, et recourir à un développement illimité d'hypothèses. Pour la première espèce, on avait décidé que l'alphabet était purement phonétique. Pour la troisième, on admit que les caractères étaient ou pouvaient être pourvus d'une sextuple qualité : d'abord, ils étaient phonétiques avec des valeurs multiples ; puis, au besoin, syllabiques ; puis, au besoin encore, idéographiques ; enfin, armés de puissances résultant d'une valeur idéographique double, celle tirée de la langue assyrienne elle-même, et une autre demeurée dans l'usage assyrien, bien que procédant de la famille d'idiomes, d'ailleurs inconnus, d'où provenaient, et auxquels s'adaptaient primitivement les signes cunéiformes. Ainsi, d'après cette manière de raisonner, tel signe a pour valeur syllabique *an* ; comme valeur idéographique, il signifie dieu, et parce que dans la langue assyrienne l'idée de dieu est rendue par *il*, ce mot *il* forme une valeur phonétique, qui, dépouillée de son sens, peut servir dans un mot à rendre indifféremment aussi bien la valeur *il* que la valeur *an*. Puis, tel autre caractère, indiqué par Sir H. Rawlinson comme ayant pour valeur idéographique *rab*, est traduit, pour ce motif même, *kal*, par M. Oppert ; car, dit ce savant, *rabu* en assyrien veut dire grand, or, cette idée est rendue en casdo-scythique par *gula*. C'est de cette antique expres-

sion que s'est formée, dans la période antésémitique, la valeur syllabique *gal*, et par un abus, *gal* sert aussi à rendre la syllabe *kal*. D'après ce système, les valeurs idéographiques se puisant aussi bien dans les langues étangères que dans la langue nationale, les moyens de trouver ce qu'on veut sont presque indéfiniment augmentés, et la faculté d'interprétation n'est bornée par aucune règle. D'ailleurs, on ne doit pas perdre de vue que toute lettre est susceptible déjà d'avoir plusieurs valeurs phonétiques, ce qui fait que chaque lettre peut être lue de six façons, au moins, par six méthodes différentes. Ces six méthodes étant, quant à quatre d'entre elles, les résultats de pures suppositions de convenance, bien certainement la critique ne possède là aucun moyen de contrôle; elle n'a rien à voir ni rien à dire dans de semblables procédés, et lorsque, en fin de compte, on lui présente une langue parfaitement inconnue, obtenue par de tels moyens, et qu'on lui affirme que c'est la langue assyrienne, elle ne peut que constater et se taire. M. Renan, dans son *Histoire des langues sémitiques*, a eu raison de ne pas aller au delà.

« Pour les trois textes, on a bien trouvé trois langues différentes, mais elles sont également inconnues toutes les trois. On rattache la première, tant bien que mal, au sanscrit ; la troisième montre des caractères sémitiques; quant à la seconde, après avoir beaucoup cherché, on ne lui a trouvé quelque parenté qu'avec le samoyède et l'ostiake; encore a-t-il fallu y mettre beaucoup, je dis beaucoup de bonne volonté. Ni dans le perse, ni dans l'assyrien, ni dans le médique, pas la moindre affinité directe, pas la moindre trace de parenté avec les langues connues pour avoir été parlées à un moment quelconque entre l'Euphrate et l'Indus. Ce fait est au moins peu naturel, et je m'étonne que les intéressés ne s'y soient pas arrêtés. Si, depuis l'époque de Darius jusqu'aux Sassanides, il y avait eu dans l'Iran quelque exemple bien constaté d'une invasion détruisant d'anciennes

populations, on pourrait y recourir pour venir en aide à la réalité des déchiffrements. On supposerait que, les multitudes une fois anihilées et complètement détruites, les langages qu'elles parlaient l'ont été de même. Cependant il serait hardi de conclure de la sorte, car on a précisément les preuves les plus éloquentes que les choses en pareil cas ne se passent point ainsi. Les invasions turques n'ont fait disparaître ni le persan, ni l'arabe. Les invasions arabes, avant elles, avaient usé de la plus extrême rudesse, non seulement envers la race persane, mais directement envers sa langue, qu'elles ont eu la prétention d'effacer; elles étaient aidées par toute la violence du sentiment religieux; elles n'ont réussi à rien. Les invasions mongoles ont fait périr des populations entières; elles n'ont pas fait oublier un mot, un seul, ni au turc, ni à l'arabe, ni au persan; et l'on veut qu'entre Darius Ier et Ardéchir, période dans laquelle des monuments numismatiques nous révèlent l'existence de l'huzvaresch, trois langues importantes aient disparu du sol de l'Iran sans laisser le moindre mot, sans laisser la moindre trace au sein des dialectes qui leur ont survécu! Assurément rien ne serait moins invraisemblable. Et encore, la vie de ces idiomes mystérieux ne finit pas au règne de Darius Ier. On reconnait que des inscriptions de la première espèce existent jusqu'au règne d'Artaxerxès Mnémon; quoi! on en avoue de la troisième qui descendent jusqu'aux Séleucides, et cette langue parlée sous les Séleucides n'aurait pas laissé derrière elle le moindre vestige de son existence! Où sont donc les invasions qui l'auraient fait disparaître si absolument! Il n'y en a pas une seule. »

L'étude d'Oppert sur l'inscription de Borsippa provoqua la critique d'Ewald (1858), qui contesta un certain nombre de points de détail, comme l'explication du nom de *Nabû-kudurri-uṣur*, la théorie de la mimmation assyrienne, le rapprochement de Mylitta avec Bêltis, la traduction de *rikutu* par « déluge », et d'une manière générale, reprocha à Oppert de ne pas savoir assez distinguer le

vraisemblable et l'invraisemblable, le possible et l'impossible, le vrai et le faux. Mais lui-même ne paraît pas avoir possédé ce critérium, car il doutait, bien à tort, que *uṣur* pût être l'impératif d'une racine נצר, et il affirmait, à propos d'un rapprochement parfaitement juste entre *imga*, sage, et עמק, profond, que les deux idées de sagesse et de profondeur sont aussi distinctes que le ciel et la terre[1].

L'*Expédition de Mésopotamie*, qui résumait un demi-siècle d'études assyriologiques, et présentait pour la première fois un corps de doctrines exposées méthodiquement, et une masse considérable de textes traduits suivant ces principes, devait provoquer l'attention des orientalistes, et spécialement les critiques des sémitisants. Renan (1859) entreprit de faire dans le *Journal des Savants* l'examen de l'ouvrage d'Oppert. Il admettait comme choses démontrées le syllabisme de l'écriture assyrienne, l'exactitude de trente ou quarante lectures obtenues par la comparaison des noms propres (qu'il estime le moyen de beaucoup le plus efficace que l'on possède pour pénétrer dans ces antiques obscurités), l'origine hiéroglyphique et non sémitique de l'écriture. Mais il considérait comme peu ou point probables, ou insuffisamment démontrées, la polyphonie des signes, l'absence d'homophones, l'existence d'idéogrammes composés, et l'emploi du complément phonétique. Il contestait la légitimité du principe de déchiffrement par nécessité philologique, où il voyait une pétition de principes, de l'emploi des syllabaires pour la détermination des valeurs, auquel il reprochait d'être « une sorte de cercle vicieux », et déclarait que des formes comme *usatris*,

1. Wir bemerken nur noch in der Kürze aus § 152, dass der Verf. ein assyrisches Wort, welches er *imga* liest und durch "le sage" übersetzt, von der semitischen Wurzel עמק "tief sein" herleiten will ; es wäre wohl schön, wen jeder weise tiefe Weisheit hätte; allein deshalb stehen die Begriffe tief and weise sein dennoch stets wie Erde und Himmel von einander ab.

murappišat, etc., « blesseront la plupart des personnes qui s'occupent de la philologie comparée des langues sémitiques, et leur paraitront d'abord inintelligibles ».

Passant ensuite à l'interprétation des textes, Renan exprime d'abord son scepticisme sur l'exactitude des assyriologues « dans la constatation de l'identité graphique des caractères, et dans leur reproduction typographique ». Puis il déclare que la langue qui résulte des lectures des assyriologues lui parait violer les habitudes de la grammaire générale des langues sémitiques : « La langue sémitique que nous donne M. Oppert blesse en plusieurs points le sentiment que je crois avoir d'une langue sémitique. » Il n'y trouve presque aucune orthographe, point d'*alef* ni de *'aïn*, mais des prépositions inconnues aux autres langues sémitiques, comme *ana*, *ina*, une forme abverbiale en *iš*, un pronom démonstratif *haga*, des racines et des formes verbales comme *epešu*, *etepuš*, *lutippiš*, *epšetusu*, également surprenantes. Il fait remarquer que suivant le principe de la non-homophonie, posé par Oppert lui-même, 𒌋 ne peut pas avoir la valeur *u*, déjà représentée par 𒌑, ni ⊬ la valeur *nu*, déjà représentée par 𒉡. Il reconnait que *li-ša-nu* est un mot sémitique, mais doute de la lecture : « Je ne vois pas sur quoi on se fonde pour lire le premier signe *li*, et j'ai déjà dit les objections que j'ai à faire contre la lecture du troisième. » Renan termine en critiquant quelques étymologies, qui sont en effet la partie la plus contestable du livre d'Oppert, encore que telle d'entre elles, celle du nom de Nabopolassar par exemple, ait été pleinement confirmée depuis.

L'étonnement de Renan devant les formes *ušatriṣ*, etc., semble aujourd'hui singulier. N'avait-il pas pour le rassurer les formes parallèles *esakteb*, *mkatteb*, du syriaque? On est surpris aussi de voir un critique aussi consciencieux demander sur quoi est fondée la lecture du signe *li*, alors que ce signe a été précisément pris pour exemple et ex-

pliqué (p. 38, citée plus haut p. 216). La réponse d'Oppert ne se fit pas attendre. Dans un article publié la même année (1859) par la *Revue orientale et américaine*, il relevait ce que la critique de Renan avait de vague et de trop général. Il lui reprochait de faire des réserves théoriques sur ses principes de déchiffrement, sans essayer d'en juger la valeur par les résultats, et d'opposer des objections *à priori* (Est-il bien acceptable que... ?) à des constatations de faits. Il donnait de nouvelles preuves de l'emploi de caractères idéographiques dans les noms propres, de la polyphonie, et du sémitisme de la langue assyrienne (formes dérivées des verbes, lexique, etc.). Sur ce dernier point, il concluait : « Notre savant critique semble dire : La langue assyrienne blesse le sentiment de M. Renan sur les langues sémitiques en plusieurs points : donc la langue assyrienne n'est pas sémitique. — Nous, qui ne constatons que des faits, nous dirons : La langue assyrienne blesse le sentiment de M. Renan sur les langues sémitiques en plusieurs points : donc M. Renan n'a peut-être pas le vrai sentiment de ces idiomes. »

Dans un chapitre consacré aux « moyens de faciliter la lecture des inscriptions assyriennes[1] », Oppert avait cherché s'il n'y avait pas quelque règle permettant au lecteur de choisir en toute certitude parmi les différentes valeurs d'un polyphone. En fait, l'écriture assyrienne ne comporte aucun indice destiné à aider le lecteur, et la seule règle que l'on ait pu établir est encore celle qu'Oppert formulait dans ces termes : « Puisqu'on n'a le choix qu'entre un nombre restreint de valeurs, on les essaye chacune à son tour, et l'on adopte celle qui va le mieux. Si, par exemple, nous avons un mot *mu*-𒆗-*nin*, et que nous reconnaissions à 𒆗 les valeurs de *rip*, *lab*, *kan*, *dan*, on voit que la valeur *dan* seule peut convenir, et que le mot doit se lire *mu-dan-nin*. Mais si, au contraire, nous avons *mu*-𒆗-*bir*, *lab* seul peut

1. *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, pp. 103-107.

donner une forme convenable, et il faut prononcer *mulabbir.* » Il s'agissait donc, dans ce passage, du moyen de *choisir* entre un certain nombre de valeurs *déterminées* par ailleurs, et non d'*établir* ces valeurs. Cette distinction capitale semble avoir échappé à plusieurs critiques, et notamment à J. Ménant qui, dans ses *Observations sur les polyphones assyriens* (1859), déclara que « ce procédé empirique ne pouvait satisfaire la critique la plus superficielle..., qu'il fallait chercher un moyen plus sûr de résoudre, par un principe, une difficulté si étrange », savoir la découverte des différentes valeurs des polyphones. Les règles qui devaient, suivant lui, guider l'assyriologue dans cette recherche étaient : 1º qu'un signe ne peut avoir pour valeur syllabique deux syllabes simples (ouvertes différentes; 2º qu'il n'y a pas une valeur syllabique complexe (syllabe fermée) qui ne se résolve par les signes syllabiques simples. Donc une valeur syllabique simple ayant été déterminée pour un signe, il ne reste plus à découvrir que des valeurs complexes, dont on trouvera un jour ou l'autre la monnaie dans une variante. — Malheureusement la première des deux règles posées par Ménant n'est vraie que d'une manière générale : [cunéiforme] a les valeurs *ne, ti, bi ;* [cunéiforme] les valeurs *ud, tu ;* [cunéiforme] les valeurs *pi, mi, tu.* Et surtout Oppert avait déjà indiqué pour la découverte des différentes valeurs d'un signe, non seulement la comparaison des variantes, mais d'autres moyens plus puissants (v. p. 213-216).

Schœbel reprit en 1861, mais en les aggravant d'erreurs plus ou moins volontaires, les critiques de Renan : « La raison, disait-il, se refuse à admettre que jamais un peuple aussi civilisé que l'ont été les Chaldéens et les Assyriens, et cela depuis la plus haute antiquité que l'histoire connaisse, ait pu consentir à recevoir et à garder une écriture excessivement incommode pour rendre sa propre langue, écriture à laquelle, bien qu'il en couvrît tous ses monuments, il comprenait si peu de chose,

qu'un de ses rois... eut à cœur de l'expliquer à ses sujets, afin qu'ils pussent déchiffrer une écriture qui était la leur. » L'écriture assyrienne, telle qu'Oppert nous la présente, est le système graphique le plus impossible que l'on puisse imaginer pour écrire un idiome sémitique : elle est syllabique, alors que toutes les écritures sémitiques sont alphabétiques. Il n'est pas sûr que les versions deuxième et troisième des inscriptions trilingues renferment les mêmes noms propres que la version perse; or, c'est la comparaison de ces noms propres qui a été le point de départ du déchiffrement. Il est impossible qu'un seul et même caractère ait autant de formes différentes que l'admettent les assyriologues. Il n'est pas prouvé que le syllabaire assyrien ne renferme pas d'homophones, et la nécessité philologique n'a aucune valeur comme procédé de déchiffrement. L'emploi des idéogrammes, simples ou composés, la polyphonie sont inadmissibles, et l'origine scythique de l'écriture cunéiforme, qui est encore à démontrer, ne peut pas expliquer ces bizarreries. Plutôt que d'admettre la polyphonie, « Schœbel croirait que les assyriologues confondent le signe idéographique qui, dans l'intention du lapicide doit rester idéographique, avec la valeur syllabique qu'il pourrait avoir ailleurs. Le signe idéographique ne se prononce pas, mais se traduit, et dès lors on ne peut pas l'assimiler aux polyphones : la polyphonie disparaît. Les syllabaires ne peuvent servir à l'établir, car ils sont chargés de la même écriture qu'on fait effort pour déchiffrer sur les autres monuments. Et puis, de deux choses l'une : ou bien l'écriture cunéiforme était assyrienne, ou bien elle ne l'était pas. Si elle était assyrienne, et que depuis des siècles et des siècles elle fût en usage parmi les Assyriens; si, en outre, elle était pratiquée encore pendant plusieurs siècles après Sardanapale, ainsi qu'on le voit par les monuments des Achéménides, comment pouvait-elle offrir de si graves difficultés au peuple de la Mésopotamie, et non seulement au peuple, mais même aux

rédacteurs de ces tablettes, aux savants par conséquent? » Le complément phonétique n'a rien d'invraisemblable, mais son existence n'est pas démontrée. Comment Oppert sait-il qu'il faut lire *akšu-ud* et *kišit-ti?* Le succès d'Oppert dans ses traductions ne prouve pas la justesse de son déchiffrement; il manque un contrôle analogue à celui que fournit le copte pour l'égyptien. L'expérience faite en 1857 sur le cylindre de Tiglatphalasar est insuffisante : Talbot, Rawlinson,[1] Hincks et Oppert ont opéré le déchiffrement d'après des données communes et purement subjectives, ils devaient donc aboutir au même résultat, ou à peu près. Alors que les inscriptions perses ont augmenté les connaissances historiques que nous possédions sur la Perse des Achéménides, on ne trouve rien dans les inscriptions de Nabuchodonosor traduites par Oppert, qui ait un intérêt tant soit peu historique, mais des choses invraisemblables, par exemple que ce roi aurait bâti son palais en quinze jours. — L'assyrien ne peut être une langue sémitique, puisque « lui » se dit *ag*, tandis qu'en hébreu il se dit *hou*. « D'ailleurs, cela ne résulte-t-il pas clairement aussi de quelques passages d'Isaïe et de Jérémie, où ces prophètes parlent d'Assur comme d'un peuple à la lèvre balbutiante, de langue étrangère, aux paroles obscures, qu'on n'entend pas, à la langue embarrassée?... Les inscriptions cunéiformes de l'Assyrie nous cachent un idiome chamite, altéré au contact de l'iranien, du mède surtout. » Dans les premiers mots de l'inscription de Nabuchodonosor : *Nabium-kudurri-uṣur šar Bâbili pal Nabium-pal-uṣur šar Babili anaku*, le dernier est le seul qui ait une physionomie sémitique. « Mais est-ce que cela prouve que la langue est sémitique? Pas le moins du monde. En effet, on sait que le pronom de la première personne est constitué, dans presque toutes les langues, par l'aspirée ou par une lettre qui la représente étymologiquement. L'aspiration est naturellement inhérente à l'expression

du *ich, ego, je*. L'aspirée, c'est le souffle; or, le souffle c'est moi, disent les savants de l'Inde. »

Pour répondre à cette critique déloyale, qui laissait ignorer au lecteur les bases véritables du déchiffrement, OPPERT reprit l'exposé de sa méthode, et expliqua comment les valeurs tirées de la comparaison des noms propres, dans les trois versions des inscriptions trilingues, étaient vérifiées par de nombreux exemples. Le déchiffrement phonétique lui a permis de retrouver dans la version assyrienne des textes trilingues 107 formes verbales qui sont sémitiques; il a donc le droit de conclure que la langue assyrienne est une langue sémitique. Il est vrai que quelques noms propres n'ont pas exactement la même forme en assyrien et en perse. « Mais pourquoi le discernement est-il donné à l'homme, sinon pour s'en servir? C'est l'œuvre de la critique sérieuse de relever ces exceptions qui confirment la règle. Quant à l'insinuation que « peut-être tel groupe est présumé à tort rendre un nom propre perse donné » ... un seul fait de ce genre, s'il était possible de le prouver, renverserait tout le système du déchiffrement; mais, énoncé sans preuve, il déconsidère le critique qui voudrait le jeter à la face de ses lecteurs. » — L'identification des groupes idéographiques avec les groupes phonétiques qu'ils représentent est fondée sur le relevé des permutations constantes, de *ki* (terre) avec *ir-ṣi-tim* (terre), de *gal* (grand) avec *ra-bu-u* (grand), etc. Les inscriptions trilingues ont rendu la totalité des syllabes ouvertes, une grande quantité de syllabes fermées, de signes idéographiques dont la valeur est assurée, de mots écrits phonétiquement, enfin la certitude que la langue assyrienne est sémitique. Ces premières acquisitions nous permettent de retrouver dans les inscriptions unilingues beaucoup de noms propres que nous connaissons par la Bible ou les auteurs anciens : *Yahuda* (Judée), *Aram* (Syrie), *Labnan*, Liban, etc., beaucoup de noms communs et de verbes, qui nous sont connus par les autres langues sémitiques, et dont le sens

est bien celui que veut le contexte dans lequel ils se trouvent. « On rencontre, il est vrai, beaucoup de mots assyriens d'une forme et d'une racine parfaitement sémitiques, qui ne peuvent pas être expliqués par les secours qu'offrent l'hébreu, l'arabe, l'araméen, l'éthiopien. Mais il serait aussi très difficile d'expliquer une de ces quatre langues par le moyen des trois autres. Qui pourrait, par exemple, expliquer le mot même de *Mohammed* par l'hébreu ou l'araméen! — Bérose, cité par Josèphe, dit, comme l'inscription de Nabuchodonosor, que le palais du roi fut achevé en quinze jours : ἐν πεντεκαίδεκα ἡμέραις. — Schœbel objecte que l'assyrien n'a pas de prétérit, et qu'il a un *iftaal*. Mais il a un aoriste, *azkur*, tout semblable à celui de l'hébreu *(ezkor)* et de l'arabe *(ezkur)*. L'allemand n'a que le présent et le parfait; il lui manque l'imparfait, le plus-que-parfait et l'aoriste, qu'ont le sanscrit, et le grec : en est-il moins une langue indo-européenne? L'*iftaal*, que Schœbel croit particulier à l'assyrien, se trouve en hébreu. — Il parle de *ag*, qui représente, selon lui, l'hébreu *hû*. Or, il sait bien que ce pronom est représenté par l'assyrien *šu*, *ši*, pluriel *šun*, *šin*. Et pourquoi ne cite-t-il pas, puisque les pronoms représentent suivant lui les caractères « les plus indélébiles de toutes les langues » (ce qui est faux), les suffixes possessifs *ya*, mon ; *ka* et *ki*, ton ; *šu* et *ša*, son ; *ni*, nôtre, etc.? — On aurait été curieux de voir comment le chamite *ra*, soleil, peut être altéré au contact de l'iranien et surtout du mède, en *šamaš*. Au sujet de la polyphonie, Schœbel avait dit : « Figurez-vous qu'on pût prononcer une seule et même lettre tantôt *l*, tantôt *r*, tantôt *k*, tantôt *d*, tantôt *t*, et vous avez le principe. » Oppert répond fort justement : « Ce serait effrayant, mais cela n'est pas ; car il y a des signes spéciaux pour *la*, *ra*, etc., et jamais *la* ne se lira *ra*, ni *ka*, ni *da*, ni *ta*, qui ont leurs expressions séparées et uniques. Mais les caractères exprimant des syllabes fermées rendent quelquefois plusieurs sons, comme le prouve la comparaison des noms propres dans les inscrip-

tions trilingues, et les syllabaires qui sont des auxiliaires fort légitimes, puisqu'ils expliquent par les signes déjà déchiffrés ceux qui ne le sont pas encore, ou confirment des résultats déjà obtenus. — Schœbel trouve que les Assyriens ne devaient pas avoir besoin de syllabaires pour se faire instruire dans leur écriture, qu'ils connaissaient depuis quinze cents ans. C'est vrai : ainsi un prochain décret abolira toutes les écoles primaires en France, puisque les jeunes enfants ont eu, depuis Charles le Chauve, assez de temps pour apprendre le français. »

Un document d'*Ašur-nâṣir-apal* (930-906 avant J.-C.), trouvé à *Nimrûd* en Assyrie, assurait, selon les traductions faites vers 1860, que ce monarque était allé aux sources du Tigre, y avait trouvé les inscriptions d'un roi, *Tukulti-apal-esarra*, et de son propre père ; il disait de plus qu'il y avait ajouté une stèle qui racontait ses exploits. Le fils et successeur d'*Ašur-nâṣir-apal*, *Sulman-ašarid*, racontait sur un monument connu sous le nom d'Obélisque de *Nimrûd*, que, dans la septième année de son règne, il était allé également aux sources du Tigre, et y avait, lui aussi, laissé un monument qui exposait ses hauts faits. Quelques années après la publication de ces traductions, un voyageur anglais, M. Jones Taylor (v. p. 42-43), pénétra jusqu'à la région peu accessible où ce fleuve prend naissance. Il trouva les inscriptions royales mentionnées dans les textes d'*Ašur-nâṣir-apal* et de *Sulman-ašarid*. C'était une confirmation matérielle du déchiffrement des cunéiformes. Talbot signala l'importance de ce fait en 1863.

Olshausen, dans une étude publiée en 1864 sur le caractère de la langue sémitique contenue dans les inscriptions assyriennes, examinait les Éléments de la grammaire assyrienne publiés par Oppert en 1860, et concluait que cet examen conduisait en général à un résultat très favorable pour la certitude du déchiffrement. Il reste quelques points à étudier, mais les particularités de l'assyrien sont tellement insignifiantes qu'il

n'est plus permis de douter de la nature de la langue assyrienne, et que l'on peut construire sans crainte sur le terrain déjà conquis.

Les preuves apportées jusqu'à ce jour en faveur de l'exactitude du déchiffrement étaient des preuves logiques, dont l'intelligence complète supposait une certaine pratique de l'écriture cunéiforme, et qui ne pouvaient, en conséquence, satisfaire pleinement que des assyriologues. Les savants étrangers à ces études, sceptiques à qui le doute semblait plus facile qu'une vérification minutieuse, arguaient de l'absence de tout contrôle extérieur, et déclaraient réserver leur opinion jusqu'au jour où quelque « pierre de Rosette » viendrait prouver que les étrangetés de l'écriture assyrienne ne sont pas de simples expédients d'assyriologues en détresse. Les inscriptions trilingues des Achéménides valaient bien une inscription gréco-assyrienne, depuis que le déchiffrement de l'écriture perse était parachevé. Mais sans oser contester ouvertement la valeur de cette base des études assyriennes, on affectait volontiers, dans certains milieux, de lui préférer le document gréco-égyptien. Nous n'avons pas encore l'équivalent gréco-assyrien de la pierre de Rosette, et la ville de Séleucie, où l'on aurait le plus de chances de le découvrir, n'a jamais été fouillée. Mais, dès 1865, Rawlinson publia les « étiquettes » d'un certain nombre de contrats assyriens, sur la tranche desquels était écrit en araméen le nom du vendeur et quelquefois la nature de l'acte : דנת ארבלסר[1], vente d'*Arbail asira*, en assyrien , *Arba-il-aši-rat;* דנת הושע, vente de *Husi'a*, en assyrien , *tadan-ni U-si-'a;* פקנארבאל[2], *Paḳanarbail*, en assyrien , *Pa-ḳa-a-na-arba-il*, etc. Rawlinson recommandait à l'attention des sceptiques ces documents, qui confirmaient d'une manière décisive les

1. C. I. S., II, 1, p. 26.
2. *Ibidem*, p. 25.

déductions des assyriologues. Depuis, d'autres documents du même genre ont été publiés; on les trouvera réunis dans le *Corpus Inscriptionum semiticarum*, seconde partie, tome premier[1].

Les valeurs des différents signes ayant été déterminées par des savants différents, la justification en était disséminée dans un grand nombre d'ouvrages, au milieu d'erreurs inévitables. Ménant rendit un réel service à la cause des études assyriologiques, en réunissant les preuves relatives à chaque signe. La première partie de son ouvrage sur le *Syllabaire assyrien* parut en 1869. Dans un chapitre consacré aux bases du déchiffrement, il réunit les quatre-vingt-dix noms propres des inscriptions trilingues, et trois termes techniques identiques dans les trois versions, cinquante-trois noms propres conservés dans le texte susien, cent neuf noms propres des inscriptions de Babylone et de Ninive, dont la lecture est garantie par une transcription étrangère, et qui sont écrits phonétiquement, onze noms propres des inscriptions arméniennes ou susiennes unilingues, dont on voit moins l'utilité, et sept noms propres conservés avec la transcription araméenne dans les documents assyriens publiés par Rawlinson (v. p. 236). Il étudie ensuite chaque syllabe ouverte (*ka*, *ki*, *ku*, *ak*, *ik*, *uk*, etc.), donne l'indication de tous les noms propres où se rencontre le signe auquel on a attribué pour valeur la syllabe en question, et fait l'historique de la découverte. Dans la seconde partie, parue en 1873, Ménant justifie les valeurs attribuées aux signes qui représentent des syllabes fermées. Cette justification est fondée : 1° sur le dépouillement des noms propres dont la forme est constatée dans les inscriptions trilingues; 2° sur la comparaison des mêmes expressions dans des textes identiques ou parallèles. La *nécessité philologique* (v. p. 216) ne peut

1. Cf. aussi J. H. Stevenson, *Assyrian and babylonian contracts with aramaïc reference notes*, 1902.

être qu'un procédé de lecture, non un procédé de déchiffrement. Après avoir contrôlé, par les deux moyens indiqués, 335 valeurs de syllabes fermées, groupées d'après la consonne initiale, Ménant donne un extrait des syllabaires assyriens, qui confirme encore les valeurs constatées. Il est étonnant qu'il n'ait pas fait un plus large emploi de ce moyen de contrôle. L'étude de quelques idéogrammes termine l'ouvrage.

E. Schrader constatait en 1869 que l'on ne pouvait plus douter du sémitisme de la langue assyrienne, mais que beaucoup de gens se demandaient encore si la langue en question était bien celle qui était contenue dans les inscriptions assyro-babyloniennes, en d'autres termes, si le déchiffrement de la troisième écriture reposait sur des principes scientifiques. Renan et Ewald ont eu raison de contester la valeur de l'épreuve faite sous les auspices de la Société asiatique de Londres (v. p. 211), car le fait que des savants, s'appuyant sur les mêmes principes, arrivent à des résultats sensiblement identiques, n'est pas une garantie de la justesse de ces principes. Il faut donc soumettre les bases du déchiffrement à une critique sévère. L'examen de Renan (v. p. 227) n'est pas assez impartial, et il lui manquait la compétence nécessaire. Le travail est donc à refaire.

Schrader examine d'abord la possibilité et les difficultés d'un déchiffrement. On pourrait imaginer que les 90 noms propres contenus dans la version babylonienne des inscriptions perses sont écrits tout autrement que les autres mots, idéographiquement par exemple. Mais cela n'aurait d'importance décisive que si cette particularité s'étendait à tous les noms propres. Si on peut démontrer le contraire, la comparaison des noms propres pourra être un moyen très efficace, car il deviendra très peu probable que les autres mots ne soient pas écrits, au moins pour la plupart, phonétiquement. Les représentations figurées aident aussi à interpréter les inscriptions qui les accompagnent. Enfin, les déductions historiques (Grote-

fend), chronologiques et philologiques, bien qu'il faille les employer avec une extrême prudence, sont encore des moyens légitimes de déchiffrement. Les difficultés proviennent de la polyphonie, qui est d'ailleurs un fait indéniable, établi par les syllabaires ; de l'emploi d'un même signe tantôt comme idéogramme, tantôt comme phonème, fait qui est également démontré par un grand nombre d'exemples tirés des inscriptions trilingues. Les déterminatifs compliquent encore l'écriture. Enfin, les idéogrammes composés, dont l'existence est également attestée par les syllabaires, semblent devoir rendre l'obscurité impénétrable.

Malgré toutes ces difficultés, on est arrivé à lire les textes assyriens, et à reconnaître le syllabisme, qui n'a jamais été contesté. Schrader étudie le texte assyrien de l'inscription de Xerxès à *Van,* traduit par Oppert et discuté par Renan, en s'attachant à répondre aux objections de celui-ci. Il montre que les syllabaires et les variantes justifient la lecture *ilu* pour le signe 𒀭 ; *šame* pour 𒀭 𒂊 ; *irṣitim* pour 𒆠 (Renan, p. 251), etc. « L'ignorance complète des faits a seule pu permettre à Renan de dire que ces explications faisaient honneur à la pénétration d'Oppert, mais qu'elles étaient loin d'emporter la conviction. Il faut affirmer, au contraire, qu'il n'y a rien de plus sûr dans le domaine scientifique. » Schrader s'élève aussi contre le système de Renan, qui conteste tous les mots assyriens dont il ne retrouve pas l'équivalent dans une langue sémitique. Toutes les langues sémitiques ont leurs particularités : dans quelle langue autre que l'hébreu « faire » se dit-il עשה ; dans quelle langue autre que l'arabe la même idée est-elle rendue par فعل, dans quelle langue autre que l'éthiopien est-elle rendue par ገብረ ፡ ? Schrader conclut donc que le déchiffrement de la troisième écriture a été scientifiquement fait, suivant les règles qu'imposait la nature du problème, et que la langue assyrienne est nettement sémitique.

Dans l'important travail sur l'écriture assyro-babylonienne, qu'il donna à la Revue de la Société orientale d'Allemagne (1872), Schrader étudia d'une manière encore plus approfondie les moyens mis en œuvre pour le déchiffrement et les résultats. Les ressources dont disposaient les assyriologues peuvent se diviser en six classes : les inscriptions trilingues, les textes parallèles ou retrouvés en plusieurs exemplaires, les syllabaires, les représentations figurées, la tradition historique, la nécessité philologique. Nous avons déjà vu comment les inscriptions trilingues avaient fourni aux premiers déchiffreurs, par la comparaison des noms propres, la valeur d'un certain nombre de signes. Elles peuvent aussi très souvent nous renseigner sur la véritable nature d'un mot : on pourrait être tenté de dériver l'assyrien *iḳabbi,* qui traduit le perse *ṯâtiy,* « il dit », d'une racine *ḳabâbu ;* mais la forme *iḳbu,* qui traduit le perse *agaubata,* « il nomma », appartient évidemment au même verbe et ne peut venir que d'une racine *ḳabû ;* le redoublement du *b* dans *iḳabbi* n'est donc pas primitif, mais amené par la conjugaison. — Les inscriptions trilingues permettent de déterminer le sens d'un certain nombre d'idéogrammes, dont la lecture aurait toujours été impossible, si l'on n'avait pas découvert d'autres documents. Mais certains textes de *Nimrûd*, de *Ḫorsâbâd*, de *Ḳuyunjiḳ* nous sont parvenus en plusieurs copies qui présentent d'intéressantes variantes, d'où l'on peut déduire la lecture phonétique d'un idéogramme. Par exemple, le signe ⊢⟨⟨, qui signifie race, remplace quelquefois le groupe *zi-ir*, dans le nom de la ville *I-zi-ir-tu ;* il a donc la valeur *zir,* et nous pouvons être assurés que le mot assyrien est identique au mot hébreu זֶרַע, semence. — Les syllabaires donnent naturellement un grand nombre de valeurs idéographiques ou phonétiques, qu'il aurait été impossible de déterminer autrement, et dont quelques-unes même ne se sont pas encore rencontrées

dans les textes que nous connaissons. Ils confirment en outre les valeurs obtenues par les deux moyens précédents. — Un bas-relief d'*Aššur-bân-apal* nous montre le roi saisissant un lion par l'oreille, et le texte qui l'accompagne dit : *aṣbat ina* 𒉿 *-su*, « je le pris par son...» Nous pouvons être sûrs que l'idéogramme 𒉿 signifie « oreille », et lorsque nous trouvons en un autre endroit cet idéogramme remplacé par le mot *uznâ*, si voisin de l'hébreu אֹזֶן, oreille, nous n'hésitons pas à transporter cette valeur dans le passage en question. C'est là un exemple du profit que l'on peut tirer des représentations figurées pour lire les textes qui les accompagnent. — Les noms propres, presque tous écrits idéographiquement, n'auraient peut-être jamais été déchiffrés, si on n'avait pas eu recours à la tradition. Mais quand on lit dans une inscription d'un roi d'Assyrie les noms d'*Ursalimmu* (Jérusalem), de *Ḫazakia* (Ézéchias), de *Muṣuri* (Égypte, en hébreu *Miṣraim*), on a le droit de penser que ce roi est Sennachérib, et les découvertes ultérieures permettent en effet d'analyser jusque dans le plus petit détail le complexe idéographique qui représente ce nom. — Enfin, Schrader admet la légitimité du déchiffrement par nécessité philologique, tel que l'a pratiqué Oppert (v. p. 216).

Quels sont maintenant les résultats obtenus par ces moyens, et quelle en est la valeur? Les assyriologues ont reconnu que l'écriture est à la fois phonétique et idéographique; que les valeurs phonétiques sont des valeurs syllabiques, c'est-à-dire qu'aucun signe n'exprime une consonne sans voyelle; enfin que les signes sont polyphones. — Pour les syllabes ouvertes, *ak, ik, uk, ka, ki, ku*, etc., Schrader se borne à renvoyer au *Syllabaire assyrien* de Ménant (v. p. 237); pour chacune des syllabes fermées (*bir*, *ram*, *lak*, etc.) il donne au moins un exemple tiré des syllabaires, des textes parallèles ou des noms propres contenus dans les inscriptions tri-

lingues, et par lequel il établit l'équivalence d'un signe et de deux autres signes qu'il remplace (*bi-ir, ra-am, la-ak,* etc.). Il ne reste plus qu'une quarantaine de valeurs, fort rares, au sujet desquelles on peut accorder que la discussion reste ouverte. — On a reconnu dès les premières recherches que l'écriture assyrienne comportait un grand nombre d'idéogrammes, qu'un signe qui avait la valeur phonétique *mu*, signifiait le « nom » (*sumu*), qu'un autre, qui avait la valeur phonétique *ad*, signifiait « père » (*abu*). Les noms propres, écrits pour la plupart en idéogrammes, ont longtemps résisté aux efforts des savants ; on a lu d'abord phonétiquement *Is-kur-mis-su,* le nom, écrit idéographiquement, de *Sin-aḫê-irba* (Sennachérib), et les critiques incompétents se sont emparés de ces variations pour contester tout le déchiffrement des cunéiformes. Comment est-on arrivé à lire les idéogrammes? Par la comparaison des textes parallèles, des variantes d'un texte conservé à plusieurs exemplaires, par les syllabaires. Schrader donne, avec preuves à l'appui, les valeurs de 49 idéogrammes, et analyse 81 noms propres écrits idéographiquement. — On a longtemps contesté la polyphonie ; on pensait qu'elle aurait le même sort que l'homophonie, remplacée par le syllabisme, et qu'un nouveau progrès de la science amènerait une théorie moins paradoxale. Mais le fait est au contraire devenu incontestable, depuis que les syllabaires eux-mêmes l'ont confirmé, en nous donnant pour un seul signe un nombre de valeurs encore supérieur à celui qu'on avait déduit de la lecture des textes.

La meilleure confirmation d'un déchiffrement est la découverte d'une langue qui se classe dans un groupe linguistique déterminé. Pourtant, avant d'étudier la langue assyrienne, Schrader examine encore neuf des noms propres, publiés par Rawlinson (v. p. 236) et dont la lecture assyrienne est confirmée par une transcription araméenne. — Le lexique, la morphologie et la syntaxe de la langue assyrienne, si nettement sémitiques,

apportent enfin la preuve décisive de la justesse des déductions faites par les assyriologues : ceux-ci ont prouvé le mouvement en marchant.

La question paraissait vidée et l'assyriologie hors de cause, lorsqu'un article de GUTSCHMID vint rouvrir le débat, à propos d'une Histoire de l'antiquité de Duncker (1875). A vrai dire, Gutschmid n'attaquait plus le déchiffrement dans son principe, mais il contestait que les assyriologues fussent en état de fournir des traductions assez sûres pour servir de base aux études de l'histoire. Il arguait de l'incertitude des assyriologues eux-mêmes sur les noms propres d'hommes et de lieux : le même roi, appelé d'abord *Hulihhus*, était devenu en peu de temps *Binlihhis*, *Vulnirâri*, *Binnirar*, et *Rimmonnirar*[1]. « Schrader, disait-il, a émis l'idée que peut-être *Rimmon* s'appelait aussi *Bin*, et que les éléments de même sens pouvaient s'échanger arbitrairement dans les noms des rois assyriens. C'est le cas de M. le marquis de Saint-Janvier, dont on fit sous la Révolution un citoyen Nivôse. » Il montrait aussi, contre certains traducteurs, que Salmanasar II ne peut avoir reçu de l'ébène comme tribut de la Syrie, ni des buffles de la Babylonie : car l'ébène ne pousse qu'aux Indes et en Éthiopie ; Aristote, chez lequel se trouve la première mention du buffle, ne le connait qu'en Arachosie, et c'est seulement un siècle après lui qu'il a pu se répandre à travers l'Asie. Schrader ayant distingué un pays de *Musur* à l'est de la Babylonie, et un pays de *Muṣur* (Égypte) à l'ouest, Gutschmid disait : « Ou bien Schrader a tort, et nous devons renoncer à l'espoir qu'un savant qui cherche à échapper à des difficultés momentanées par de pareilles propositions, arrive jamais à mettre l'assyriologie sur une base plus sûre que ses prédécesseurs, ou bien il a raison, et alors à toutes les difficultés déjà existantes des idéo-

1. La vraie lecture, *Adad-Nirâri*, n'a été définitivement établie que par la découverte d'un texte portant *A-da-ad* au lieu de l'idéogramme IM.

grammes, de l'homophonie, de la polyphonie, des imperfections d'une écriture faite pour une langue agglutinante et empruntée par une langue sémitique, s'ajoute un arbitraire extravagant dans la nomenclature géographique, qui interdit à un historien soucieux de travailler seulement sur des matériaux sûrs, l'emploi des textes assyriens. » Le dilemme, comme tant d'autres, était faux. Schrader répliqua, et Gutschmid à son tour répondit à sa réplique. Je ne les suivrai pas dans ce débat qui, si l'on excepte les noms propres, portait plus sur l'interprétation que sur le déchiffrement.

Une confirmation, en quelque sorte extrinsèque, du déchiffrement des cunéiformes a été fournie récemment par Pinches : elle était inutile depuis longtemps, mais il n'en est pas moins intéressant de l'enregistrer. En 1902, Pinches a publié de curieuses tablettes bilingues, qui donnent une quinzaine de mots en caractères babyloniens, avec la transcription grecque. Ces fragments sont très mutilés ; mais ils fournissent un témoignage éclatant, pour les esprits les plus prévenus, ou les moins informés, sur la valeur scientifique de la méthode appliquée par les assyriologues.

LIVRE TROISIÈME

ORIGINE & HISTOIRE DES CUNÉIFORMES

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE IDÉOGRAPHIQUE DE L'ÉCRITURE CUNÉIFORME ÉVOLUTION

L'origine idéographique, d'abord niée, est établie par Oppert. — Le nombre des signes primitifs d'après Delitzsch. — La composition de signes nouveaux. — Le GUNÛ. — Nécessité de chercher d'autres signes simples. — Évolution de l'écriture : elle devient rectiligne, puis cunéiforme. — Tendance à la régularité et à la simplicité. — Confusion et diversification des signes. — Le sens primitif de l'écriture : elle est d'abord verticale. — Pourquoi elle devint horizontale. — Noms des signes. — Classements ancien et moderne. — Développement du phonétisme. — Polyphonie et homophonie.

Les premiers savants qui s'occupèrent de l'origine de l'écriture cunéiforme furent tout d'abord frappés de n'y point trouver ces images d'animaux ou d'objets usuels, qui montrent que l'écriture égyptienne est sortie du dessin, qu'avant de représenter les choses par des signes destinés à évoquer certains sons, elle les a signifiées par une esquisse de leur forme, et que les valeurs phonétiques attachées aux signes sont dérivées du nom de la chose signifiée. BOTTA, comme nous l'avons vu (p. 177), déclarait avec raison que les caractères assyriens, tels qu'il les voyait sur les inscriptions de *Horsâbâd,* ne représentaient pas des objets, et il en concluait, avec un peu de précipitation, qu'ils n'avaient jamais été figuratifs.

Rawlinson, qui avait supposé en 1851 que les signes étaient primitivement des représentations d'objets (v. pp. 205-206), fut combattu par Ewald, qui déclara la chose « höchst unwarscheinlich » (Gött. Gel. Anz., 1851, pp. 606-607). Pourtant, en 1859, Oppert affirmait «que tous les signes cunéiformes sont dérivés d'images». L'étude attentive d'inscriptions comme celle de *Narâm-Sin*, beaucoup plus ancienne que celle de Sargon, ou comme celles de *Nabû-kudurri-uṣur*, d'un archaïsme affecté, mais néanmoins instructif, l'avait mis sur la voie. Il avait trouvé la confirmation de cette idée dans une tablette du British Museum, publiée depuis par W. Houghton (1878); mais, avec un sens critique très juste, il avait fait remarquer lui-même que, cette tablette remontant au milieu du viie siècle avant J.-C., c'est-à-dire à plus de mille ans (aujourd'hui il faut dire plus de deux mille ans) après la formation de l'écriture cunéiforme proprement dite, « l'examen des formes antiques des lettres fut déjà, à cette époque, un travail archéologique, et que, dans ces sortes de recherches, il faut faire la part de la capacité personnelle, qui a pu souvent manquer aux scribes assyriens ». Réduit aux rares inscriptions archaïques que l'on possédait alors, Oppert avait réuni seulement trente-cinq signes, dont il croyait avoir retrouvé la signification primitive, et pour douze seulement il pouvait mettre, en face de la forme moderne ou archaïque, la forme hiératique. A vrai dire, il remontait du sens idéographique à la forme primitive du signe, plutôt qu'il ne descendait de la forme au sens, comme l'avaient fait les égyptologues pour l'écriture égyptienne. Si donc la théorie de l'origine idéographique de l'écriture cunéiforme était fondée, c'était moins sur une démonstration complète que sur une sorte d'intuition, qui faisait d'ailleurs le plus grand honneur à l'esprit pénétrant d'Oppert; et si l'analogie de l'écriture égyptienne désarmait le scepticisme, il restait néanmoins à découvrir la forme primitive de chaque signe, et à suivre

l'évolution d'où était sorti le système cunéiforme. Mais, faute de matériaux nouveaux, la paléographie babylonienne, fondée par Oppert, resta longtemps sans faire le moindre progrès. Enfin, les découvertes de Sarzec à *Tellôḥ*, de Peters et de Haynes à *Nuffar* (v. pp. 50 et 54) vinrent fournir aux recherches une nouvelle base[1]. Vers la même époque (1888), Ward publiait deux petites tablettes couvertes d'une écriture encore plus ancienne, trouvées, dit-on, à *Warḳah*[2]. Enfin Morgan découvrait à Suse un fragment où plusieurs hiéroglyphes sont encore reconnaissables (v. p. 256).

Malgré ces découvertes, nous sommes toujours loin de posséder tous les éléments nécessaires à une histoire complète des origines de l'écriture. Pour beaucoup de signes, la forme la plus ancienne que nous connaissions est encore trop altérée pour que nous puissions reconnaitre avec certitude l'objet primitivement désigné. C'est ce qui explique l'échec presque complet de Delitzsch (1897-98) dans son analyse de l'écriture cunéiforme. Pour lui, sur plus de cinq cents signes que comprend l'écriture babylonienne, il n'y en a pas quarante qui soient des signes simples. Ce petit nombre de signes primitifs se décompose en trois classes : images, motifs et chiffres. Les images sont au nombre de vingt et une seulement :

1. étoile, ciel, dieu.
2. soleil, jour, lumière.
3. croître, croissant de la lune.
4. *penis*, homme.
5. vulve, femme.

1. Une bonne partie de ces matériaux a été réunie par Amiaud et Méchineau (1887), Scheil (1898), Thureau-Dangin (1898-99). Mais leurs recueils ne contiennent aucune vue sur l'origine de l'écriture. J'ai fait graver les signes archaïques d'après les planches des *Découvertes en Chaldée* de Sarzec-Heuzey, les *Recherches* de Thureau-Dangin, et surtout d'après Hilprecht, OBI (1893-1896).

2. L'authenticité de ces tablettes a soulevé quelques doutes.

6.		œil, voir, face, en face.
7.		langue, parler.
8.	et	main, bras.
9.		aller, se tenir.
10.		cœur.
11.		bœuf.
12.		poisson.
13.		chien.
14.		blé, végétation.
15.		bois, arbre.
16.		pointe, faire.
17.		instrument tranchant.
18.	[1]	pieu, séparer, courir.
19.	[2]	instrument pour ouvrir ; ouvrir, dissoudre, mourir.
20.		instrument inconnu.
21.		filet.

Les motifs sont au nombre de seize :

22.		enclos.
23.		côté.
24.		pourtour.
25.		orientation.
26.		équilibre.
27.		ondes lumineuses ou liquides

1. Je ne connais pas cette forme, mais seulement (Thureau, n° 2).

2. Forme supposée par Delitzsch ; la plus ancienne est (*Découvertes en Chaldée*, pl. 4 *bis*, 11, 7).

28. ⟍ dépression.
29. ⌒⟍ inclinaison.
30. ⟨ ou ⟩ pointe.
31. + distinction (?).
32. ∧ courbe.
33. ✕ protection.
34. ✕◇— longueur.
35. ⩧ partager (?)
36. ⩧— étendue.
37. △⟍ homme couché[1].

Les chiffres qui servent à la formation des signes sont au nombre de sept:

—, l'unité; ═, deux; |||| ou ≣, quatre; ≡≡, cinq; ⦀⦀, six; ‹, dix; ‹‹‹, trente.

Delitzsch n'a pas expliqué la distinction qu'il établit entre les signes et les motifs. Mais de l'emploi qu'il fait de ces deux mots, il semble résulter que les signes désigneraient plutôt des objets concrets et les motifs des idées abstraites. Cette liste appelle forcément quelques objections. Le numéro 3 ne représente pas plus le croissant de la lune que les cornes d'un animal, et l'identification de Delitzsch reste douteuse. De même les numéros 7, 13, 15, 17 ne rappellent que très vaguement, ou même pas du tout, les objets que désigneraient ces signes; et si, vu le petit nombre de leurs acceptions, on est tout disposé à croire que l'image primitive des numéros 13 et 15 était bien celle du chien et du bois, sur la signification primitive des numéros 7 et 17 on ne peut que rester sceptique : le signe ⊢ (n° 7) n'a pas en assyrien la valeur *lišânu*, «langue»; et

1. Composé du signe △, «tête», et ⌒⟍, «inclinaison», c'est-à-dire l'homme dans la posture de l'adoration!

la forme primitive de (n° 17) fait songer à un croisement de rues (*sûḳu*) tout aussi bien, sinon mieux, qu'à un instrument tranchant. Le grand nombre d'abstractions, comme « orientation, équilibre, dépression, protection, longueur, étendue », représentées par les « motifs primitifs », est également de nature à éveiller la défiance. Il est bien peu vraisemblable que les premières idées représentées par le dessin aient été des idées abstraites. On a dû tout d'abord s'appliquer à reproduire les objets matériels les plus connus, et c'est seulement par dérivation, et d'une manière secondaire, que la jambe (n° 9) et la balance (n° 26) ont été employées pour marquer les idées de « marcher » et d' « équilibre ». On est donc surpris de ne pas voir, parmi les signes primitifs, ceux de tête, nez, oreille, pied, âne, oiseau, mouton, lion, cochon, roseau, chameau, serpent, flèche, arc, etc. Écartons, si l'on veut, le lion et le chameau, qui étaient peut-être inconnus des inventeurs de l'écriture (v. p. 272) : il reste encore un grand nombre d'objets qui ne pouvaient être dépourvus de représentation dans une écriture idéographique, si rudimentaire qu'on la suppose.

On y aurait pourvu, suivant Delitzsch, par la composition des signes, des motifs et des chiffres énumérés plus haut, dont les combinaisons variées auraient suffi pour former les cinq cents signes du syllabaire et exprimer toutes les notions élémentaires. Les modes de composition sont : le redoublement externe ou interne d'un même signe, la juxtaposition et l'insertion de signes différents.

Le redoublement indique le pluriel ou renforce l'idée: , « pays », , « les pays » ; , « courir », , « courir vite ». A ces formes de redoublement externe, il suffit de comparer , « grand », et , « seigneur » ; , « aller » et , « aller et venir » ; , « clôture » et , « total », pour faire comprendre ce que c'est que le redoublement interne. Le signe , « ajouter » (*uṣṣupu*)

est un redoublement de , « donner » (*nadânu*), comme le prouvent les formes archaïques , et (OBI, 87, III, 21, et variante). Quelquefois les éléments du signe redoublé, au lieu de s'ajouter bout à bout, ou de se superposer, se croisent et s'additionnent deux à deux : , , a donné , . Le signe peut être répété trois et quatre fois : , de ; , de .

Des signes primitivement juxtaposés ont fini par se souder d'une manière indissoluble : de , « bâton » et , « tenir », on a fait [1], « berger », c'est-à-dire « porteur de houlette » ; de , « graisse », et , « arbre », on a fait [2], « huile » ; de , « grand », et , « homme », on a fait , « roi »[3], etc. Non moins souvent, l'un des signes s'est inséré dans l'autre : , « pleurs » (eau des yeux), est devenu ; , « satellite » est devenu . Il y a enfin un grand nombre de signes dont l'origine composite est certaine, mais dont les éléments sont déjà combinés dans les plus anciennes formes aujourd'hui connues : de , « bouche », et , « eau », , « pain », on a tiré , « boire », et , « manger » ; de , « pénis », et , « eau », , « urine » ; de , « jour », et , « trente », , « mois » ; de , « demeure », et , « grand », , « tombeau ».

Un signe employé très souvent à la composition d'autres signes, est le GUNÛ. Il se compose, dans l'écriture archaïque, de quatre petits traits horizontaux, ou de trois traits verticaux, suivant que l'une ou l'autre dis-

1. Les deux éléments sont encore séparés dans *Gudea*, F, IV, 7.
2. Écrit Thureau-Dangin, nº 324.
3. Les deux signes sont encore séparés dans OBI, 88, 2, et 104, 7.

position est plus commode pour le scribe; dans l'assyrien moderne, il est le plus souvent représenté par trois clous horizontaux. Il est pourtant impossible d'affirmer avec Delitzsch que le GUNÛ ait rien de commun avec les chiffres trois ou quatre. Le rôle du GUNÛ est d'exagérer l'idée exprimée par le signe auquel il est ajouté; le mot paraît dérivé de GUN, qui signifie « fardeau » : la *gunification* serait donc un alourdissement, un renforcement, une manière d'insister sur l'idée.

Par exemple, on a tiré de :

	visage,		visage.
	se remplir,		devenir énorme.
	tête,		fort, furieux.
	maison,		résidence.
	tenir debout,		fondation.
	fixer,		lier.
	être solide,		champ (par opposition au marais).
	long,		loin.
	seigneur, dix,		seigneur, dizaine de BUR.
	œil,		purifier, faire pâlir.
	poisson, pulluler,		abondance.
	pâšu,		tiare.
	placer,		vase.

Pour quelques signes, dont nous ne connaissons probablement pas toutes les significations, il nous est impossible de saisir le rapport entre le sens du signe simple et celui du signe *gunifié*. Mais le principe de la composition de nouveaux signes au moyen du GUNÛ n'en est pas moins certain, attesté qu'il est par l'étude des formes les plus archaïques de ces signes, et par les

noms mêmes des signes *gunifiés* (v. p. 264). En effet, on ne peut pas craindre que ces noms soient le résultat des spéculations tardives d'une époque qui, ayant perdu le sens de la véritable origine de l'écriture, aurait décomposé arbitrairement les signes et imaginé des rapprochements sans valeur. Ils sont certainement très anciens, car un scribe du temps d'*Aśur-bân-apal,* abandonné à sa seule perspicacité, aurait certainement décomposé en +, en +, en +. Pour la plupart de ces signes, la formation par le GUNÛ n'apparaît que si l'on remonte à la forme archaïque, mais elle est alors tout à fait évidente, sauf peut-être pour le signe . Nous sommes donc autorisés à rechercher s'il n'existe pas d'autres signes *gunifiés* que ceux dont le nom nous a révélé l'origine.

Le signe *gi*, sous la forme simple , ou augmentée du GUNÛ, , a les sens de « être devant, être plein, prendre, envoyer, tourner » ; la valeur de ces signes confirme donc un rapprochement que la seule comparaison de leur forme rendait très vraisemblable : le second est le GUNÛ du premier.

Le signe signifie principalement « la nuque », mais il désigne aussi le « battant de la porte (*daltu*), le mur (*igaru*), le verrou (*sikkatu*) », c'est-à-dire, en somme, l'idée générale de « clôture, barrière » ; il est donc assez naturel que le même signe, augmenté du GUNÛ, , ait désigné la porte par excellence, celle par laquelle le soleil sort, la clôture qui sépare le jour de la nuit, « le soir » (*šîmétan*). L'exactitude de cette explication est vérifiée par l'existence d'un autre signe , qui exprime la même idée que , et qui est évidemment composé de et du signe , « grand » (v. p. 254).

Il faut comparer ou et sous leur forme archaïque, et , pour comprendre que le

second est dérivé du premier. Le premier signifie « le mois » (*arḫu*), le second « le milieu du mois, la pleine lune » et simplement « le milieu » (*ḳablu*).

La liste des signes formés avec le GUNÛ n'est certainement pas close : l'analyse des formes archaïques de l'écriture en découvrira de nouveaux. Nous verrons plus loin (p. 259), en parlant des confusions de signes, que certains signes sont des *gunifications* de signes simples, qui ont disparu au cours de l'évolution de l'écriture. Mais un certain nombre de signes expliqués par Delitzsch au moyen du GUNÛ me paraissent réclamer une explication plus satisfaisante. Ce sont notamment [signe cunéiforme], [signe cunéiforme], [signe cunéiforme], [signe cunéiforme], [signe cunéiforme] et [signe cunéiforme]. En se reportant aux formes les plus archaïques, on comprendra facilement pourquoi j'estime que la formation de ces signes par le GUNÛ n'est pas suffisamment démontrée.

Le signe [signe cunéiforme], avec le sens de « grand » (*rubû*), est aussi un de ceux qui sont le plus fréquemment employés en composition avec d'autres. Sans parler des signes [signe cunéiforme], [signe cunéiforme], [signe cunéiforme], dont l'origine n'est pas encore établie, nous avons déjà vu (p. 253) que le signe [signe cunéiforme] est composé avec [signe cunéiforme]. De même, le signe [signe cunéiforme], « grouillement de poissons » (*agargarû*), dont nous n'avons pas, il est vrai, la forme archaïque, peut sans difficulté être considéré comme composé de [signe cunéiforme] et de [signe cunéiforme], « poisson ».

Le principe de l'origine composite de certains signes une fois admis, il nous reste à voir quelle extension il convient de lui donner. Et d'abord, il faut bien comprendre à quel danger est exposé le savant qui analyse les signes cunéiformes. Sous la forme la plus ancienne que nous connaissions, ces signes sont déjà très loin du dessin primitif : ce sont de véritables schémas, d'aspect géométrique, où la courbe apparaît très rarement, et dont la ligne droite ou brisée, l'angle, le triangle, le rectangle

et le carré constituent presque les seuls éléments. On conçoit que des figures de cette sorte, faites d'éléments peu nombreux et communs à beaucoup de signes, se laissent facilement décomposer de plusieurs façons, et qu'étant donné la pluralité des sens des divers éléments, il est presque toujours possible de grouper ceux-ci de manière à obtenir le sens d'un signe donné. Mais cette facilité même doit nous mettre en garde, et il ne faut jamais oublier qu'une forme plus ancienne du signe résisterait probablement à l'analyse qu'une forme relativement récente semble justifier. Il y a en effet plus loin de l'image primitive de l'objet à la forme archaïque du signe que de celle-ci à la forme assyrienne la plus récente. De ═▷ à , il n'y a guère que la différence du clou au trait simple; mais de ═▷ à l'image d'une tête de bœuf, quelle longue suite de simplifications ne faut-il pas supposer! Et qui nous empêcherait de voir dans le signe ainsi simplifié un composé de deux des éléments simples admis par Delitzsch : ▷, « pointe, corne », et ═, « deux », le bœuf ayant été désigné par ses cornes? Ce qui nous empêche, et ce qui a empêché Delitzsch lui-même de songer à une telle explication, c'est évidemment moins la forme du signe que l'invraisemblance du procédé. Chaque fois que la représentation matérielle de l'objet était impossible, on comprend qu'on ait eu recours pour le désigner à ce que j'appellerai une *périphrase graphique* : par exemple, aucun dessin ne pouvant distinguer l'urine d'un autre liquide, il est très naturel qu'on ait eu recours à un détour et qu'on ait écrit « phallus-eau ». C'est, en somme, le procédé qu'on emploie très souvent lorsqu'on a à dénommer un objet nouveau : on le rapporte à une classe, et on indique en quoi il se distingue des autres objets de la même classe; on le définit, comme disent les logiciens, par l'espèce et le genre prochain. C'est ainsi que tel volatile est le coq d'Inde (dindon), tel autre le coq du Phase (faisan). Mais on ne saurait admettre, sans preuves

tout à fait décisives, que des objets ou des êtres dont la représentation n'offrait aucune difficulté, comme la tête, le roseau et le palmier, aient été représentés par une périphrase graphique, et non par leur image; que , « tête », soit composé du « motif » de la pointe, , plus un élément , de valeur d'ailleurs inconnue; que , « roseau », ait été formé par la composition de , « abondance », et , « végétation »; enfin que contienne deux éléments signifiant: « être plein de bonté pour l'homme » (Delitzsch). Il faudrait en effet supposer, et nous n'avons aucune raison pour le faire, que les inventeurs de notre écriture avaient trouvé plus facile de signifier de purs concepts que de dessiner des formes visibles, et avaient cherché à représenter la rapidité avec laquelle le roseau se reproduit, et l'utilité du palmier, plutôt que le profil si caractéristique de ces végétaux. Nous y sommes d'autant moins autorisés que deux de ces signes, sous leur forme archaïque : et sont manifestement des images simples, encore reconnaissables, malgré l'exécution sommaire, de la tête et du cou, d'un végétal avec ses feuilles et son fruit.

Ces considérations nous dispensent d'examiner en détail toutes les décompositions de signes que Delitzsch a proposées : ce genre d'analyse ne pourra être tenté avec quelque succès que le jour où des spécimens d'une écriture vraiment primitive permettront de faire le dénombrement exact et complet des signes simples. Nous sommes encore très loin de pouvoir dresser cette liste. Mais il suffit de jeter les yeux sur un texte archaïque, comme celui qu'a dessiné Morgan[1], pour reconnaître plusieurs objets auxquels Delitzsch n'a pas pensé quand il a dressé sa liste des signes simples : dans la colonne de droite, le second signe est certainement un vase recouvert d'un objet indiscernable; dans la seconde colonne du

1. *Délégation en Perse*, t. II, 1900, p. 130.

milieu, le premier signe semble être un plat; dans la colonne de gauche, c'est un vase sur son support. Cela prouve combien est fausse l'idée de Delitzsch (p. 8) : qu'on ne peut espérer trouver de formes plus anciennes que celles de *Lugalzaggisi*, qui seraient suivant lui primitives.

La liste publiée par Hommel (1897), et qui comprend plus d'une centaine de signes simples, contient plus de vérité que la théorie péniblement échafaudée par Delitzsch.

Si, malgré l'insuffisance notoire des matériaux dont nous disposons actuellement, on veut quand même essayer de décomposer les signes en leurs éléments, il sera bon de borner d'abord ses efforts à ceux des signes dont le nom prouve que les anciens eux-mêmes les regardaient comme composés (v. p. 264). Il est probable, en effet, que la nomenclature a exagéré plutôt que réduit le nombre des composés; et analyser, contre le témoignage des Babyloniens eux-mêmes, un signe qu'ils ont considéré comme simple, ou sur l'origine composite duquel ils ne nous disent rien, c'est faire une hypothèse que l'évidence paléographique pourrait seule justifier[1]. Enfin, dans tout essai, pour retrouver par déduction la forme primitive d'un signe, il faudrait, comme je l'ai dit, partir de l'objet concret qu'il représente, et non de l'idée abstraite qui s'y rattache. Mais la partie la moins connue du lexique assyrien est précisément celle qui comprend les noms d'animaux et de plantes, d'instruments agricoles, d'objets du mobilier domestique ou religieux, dont les premiers signes ont dû être l'image. Tant que de nouvelles découvertes ne nous auront pas rendu ces signes primitifs, les progrès de la paléographie babylonienne seront donc liés à ceux de nos connaissances lexicologiques.

1. Les trois signes dont j'ai admis la composition par le gunû, p. 253, n'ont pas de nom connu qui affirme ni qui infirme l'hypothèse. Au contraire, pour la plupart de ceux auxquels Delitzsch reconnaît et auxquels je refuse une origine analogue (p. 254), la nomenclature confirme le témoignage de la forme archaïque.

De tout ce qui précède, il résulte que l'évolution de l'écriture nous échappe en grande partie. Depuis l'époque où nous pouvons la suivre, voici comment elle se caractérise :

Les derniers éléments curvilignes disparaissent et l'écriture devient absolument rectiligne. Dès l'époque d'*Ur-Nina*, cette transformation est complète.

L'élément purement linéaire devient peu à peu cunéiforme. Cette évolution s'accomplit sous l'influence de l'écriture cursive sur argile, dans laquelle le stylet attaquant profondément la matière, et sortant progressivement vers la fin du tracé, produit un trait épaissi à l'une de ses extrémités, , , plutôt qu'un trait uniformément délié. De l'écriture sur argile, cette forme est transportée artificiellement dans l'écriture lapidaire. Elle se rencontre déjà régulièrement sur les monuments d'*Ur-Bau*.

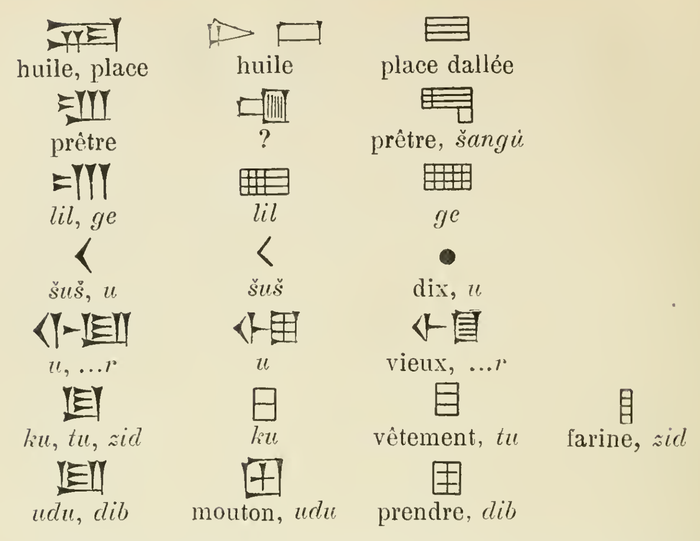
Le signe lui-même subit des modifications encore plus profondes. Il gagne tout à la fois en simplicité et en régularité. Ainsi le signe devient par une série de simplifications . Les traits obliques tendent à disparaître pour devenir soit verticaux, soit horizontaux : passe à . Les traits de même sens tendent à prendre une longueur égale, devient . Le signe offre un exemple de toutes ces modifications. La forme primitive passe à , qui ne contient plus que des clous horizontaux et verticaux. La tendance à un alignement plus régulier se manifeste dans les formes et ; elle a complètement abouti dans la forme . De même est devenu . Cette marche n'est d'ailleurs pas absolument régulière. Tel signe est plus près de sa forme moderne dans *Gudea* que dans le caillou Michaux. Sous l'influence de l'écriture sur argile, les traits se multiplient quelquefois capricieusement, chez des scribes qui ont absolument perdu le sens de l'origine première des signes, ou bien ils s'allongent abusivement.

Ainsi, entre le ᐳ𒁹 archaïque et le ⊢𒁹 de l'époque classique, nous avons une forme ᐳ𒁹 (Caillou Michaux, IV, 12) qu'on serait tenté de dire défectueuse, si on ne la retrouvait pas en plusieurs endroits.

Un autre élément de trouble dans l'évolution de l'écriture est la manie archaïsante de certains rois, qui ont employé dans leurs inscriptions un type absolument démodé à leur époque. Ainsi *Nabû-kudurri-uṣur II* nous a laissé des textes en caractères archaïques, que la paléographie seule nous aurait plutôt fait attribuer à *Ḫammurabi*, qui le précéda de plus de quinze siècles sur le trône de Babylone.

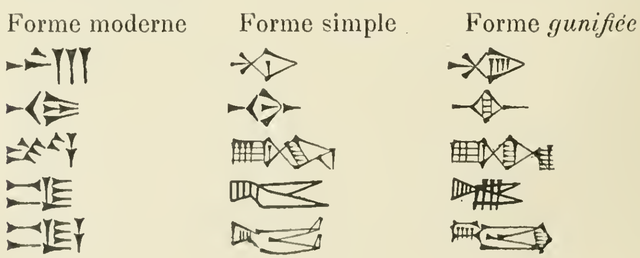
La simplification qui, somme toute, prévalut et domina l'évolution de l'écriture, amena les signes à des formes très voisines les unes des autres. Il devait arriver fatalement que deux ou plusieurs signes très semblables en vinssent à se confondre dans une seule forme, héritière unique de leurs acceptions idéographiques et de leurs valeurs phonétiques, souvent très différentes. C'est, en effet, ce que révèle la comparaison des formes archaïques et des formes modernes. Le signe ⊢< est le représentant de deux signes, —< et ←, qui ont, le premier le sens de « ouvrir » et la valeur phonétique *bad*, le second le sens de « finir » et la valeur phonétique *til*. Trois signes archaïques —|—, *maš*; |__, et ⊢⊐, « un demi », se sont confondus dans la forme moderne ⊢|—. Voici encore quelques autres exemples :





Une autre confusion, assez naturelle aussi, a été celle du signe simple et du signe *gunifié,* soit que graphiquement la différence des deux signes ne fût pas assez marquée, soit plutôt que la distinction de sens entre les deux formes du signe ne fût pas assez importante pour résister au mouvement qui tendait à simplifier le syllabaire. Tantôt c'est la forme *gunifiée* qui a survécu; tantôt, au contraire, et c'est peut-être le cas le plus fréquent, c'est la forme simple qui, seule, a été conservée. Voici quelques signes qui, après avoir existé sous la forme simple et la forme *gunifiée,* n'ont conservé dans l'écriture moderne qu'une seule forme :

Forme moderne — Forme simple — Forme *gunifiée*



Forme moderne — Forme simple — Forme *gunifiée*

Un phénomène tout contraire de celui de la confusion s'est aussi produit. Un même signe s'est diversifié et a finalement abouti à deux signes absolument différents, et dont la forme moderne ne pourrait pas nous faire soupçonner la communauté d'origine. Ainsi les signes , « mâle », et spécialement « serviteur mâle », , « mâle », dérivent tous deux de l'archaïque , différencié de bonne heure en , qui a donné , et , qui a donné . Un dédoublement du même genre a tiré de les signes et , et peut-être de les signes et .

Dans les inscriptions de l'époque moderne et de l'époque moyenne, l'écriture est disposée en lignes horizontales et dirigée de gauche à droite. C'est une disposition toute contraire qui avait été adoptée à l'origine: les signes furent d'abord rangés de haut en bas sur des bandes verticales juxtaposées de droite à gauche. Les textes très courts gravés sur les cylindres en pierre dure le faisaient déjà supposer (v. p. 99), car il était difficile de croire que les personnages et le texte ne dussent pas être considérés dans le même sens. Toutefois, on pouvait penser que cette disposition avait été adoptée exceptionnellement pour plus de commodité. Mais la découverte de monuments d'une incontestable

antiquité, qu'il était impossible de retourner, et dont la surface n'avait imposé aucune disposition au graveur, comme les statues de *Gudea* et la stèle rupestre d'*Anubanini* (v. p. 156), a permis de trancher définitivement la question : les signes de ces textes devaient être lus de haut en bas et de droite à gauche. Les signes mêmes, dont on peut reconnaître la forme première, montrent que la direction moderne de l'écriture cunéiforme n'est pas primitive, mais qu'on a fait faire à celle-ci un quart de tour, en la couchant en quelque sorte sur la gauche. Le signe ne représente un pays montagneux qu'autant qu'on lui fait faire le mouvement inverse pour l'amener dans la position . Personne n'imaginera que les signes du roseau, de la végétation, du jardin, n'aient pas été tout d'abord verticaux : [1], et . On ne concevrait guère non plus que les oreilles et la vulve n'eussent pas été tout d'abord figurées dans le sens que nous indiquons, plutôt que dans le sens horizontal qui a fini par prévaloir. Il a donc fallu, pour amener ces signes dans la position où nous les trouvons dans les textes modernes, que le sens de l'écriture fût modifié. Rien ne sert d'objecter[2] que, dans des textes écrits horizontalement, nous trouvons des signes comme , qui sont évidemment dans leur position primitive. Cela prouve simplement qu'à l'époque où l'écriture est devenue horizontale, la figure de ces signes était encore trop reconnaissable pour que le scribe ne les maintînt pas dans leur position verticale. Quant au signe , je ne comprends pas que Delitzsch ait pu en tirer un argument contre l'hypothèse du sens vertical, car en quoi représente-t-il moins une balance que ?

Delitzsch objecte que, si l'on place verticalement les

1. C'est tout à fait gratuitement que Delitzsch préfère à cette forme une forme déjà altérée, qui lui permet de nier l'origine figurative de ce signe.
2. Delitzsch, 1897, pp. 24-29.

signes que nous sommes habitués à lire horizontalement, un grand nombre d'entre eux présente un ou plusieurs clous dont la tête est placée à droite, , ce qui offre des difficultés pour l'écriture, et devait répugner aux scribes, puisque dans les textes modernes, c'est précisément la seule position du clou qu'on ne rencontre pas. Mais il oublie bien mal à propos que l'écriture n'est devenue cunéiforme qu'assez tard, qu'elle était primitivement linéaire, et qu'alors la difficulté de faire un clou avec la tête à droite n'existait pas. A l'époque même où l'écriture était cunéiforme, on n'était pas obligé d'écrire la tablette d'argile, comme on la lisait, par colonnes verticales[1]. On pouvait la coucher à gauche : ce qui devait être lu était ainsi écrit [2]. Cette pratique, née précisément de la difficulté d'écrire un , expliquerait parfaitement le changement de direction de l'écriture : on en serait venu peu à peu à lire dans le sens où l'on écrivait.

Les signes de l'écriture babylonienne avaient naturellement reçu un nom qui permettait de les désigner[3]. Les signes simples avaient un nom tiré de leur valeur phonétique, monosyllabique ou dissyllabique, le plus souvent augmenté d'une terminaison Û. Ainsi le signe , « rue », qui a la valeur SIL, s'appelle SILÛ ; le signe , « fils », qui a la valeur DUMU, s'appelle DUMU. Quelquefois, lorsqu'une même valeur est représentée par plusieurs signes, on en ajoute une seconde, afin d'éviter la confusion. Quatre signes ont la valeur ARA. Parmi eux le signe est le seul qui ait en outre la valeur GUB ; on l'appelle donc ARA-GUBBÛ. De même, le signe s'appelle KA-GU[4]. C'est le système que nous employons aujourd'hui encore

1. Cf. Thureau-Dangin, 1898, p. 12.

2. Cf. pour un usage analogue chez les scribes syriens, Rubens Duval, *Traité de Grammaire syriaque*, 1881, p. 3.

3. La liste de ces noms a été dressée par Brünnow, 1889, pp. 562-574.

4. C'est donc à tort que Brünnow (1889, p. 570 *a*) a classé ce nom parmi les formes redoublées.

avec nos élèves. Pour distinguer ŠA, de ŠA, nous appelons le premier ŠA-GAR. Plus rarement on a redoublé la valeur phonétique : MA, s'appelle MAMU ; NA s'appelle NANU. Enfin deux signes sont comparés à un autre qu'ils reproduisent imparfaitement : est appelé MU-NUTILLA, c'est-à-dire « MU imparfait » : est appelé UŠ-NUTIL, c'est-à-dire « UŠ imparfait ». Pour les signes composés, le nom est formé de plusieurs manières. Ou bien les noms des composants sont simplement ajoutés : formé de I, dont le nom est IGITTU, et de A, s'appelle IGITTA-À ; formé de , KI, et de deux fois , DILI, s'appelle KI-DILI-MINNABI[1] ; les signes formés avec le GUNÛ, dont nous avons parlé plus haut (p. 252), s'appellent USLANU-GUNÛ, SÎ-GUNÛ, SAGGA-GUNÛ, etc. On a ainsi des noms formés de trois, quatre et même cinq éléments. Ou bien le nom du signe est une véritable phrase qui en indique la composition : , donné comme composé de GEŠPU et de TUKULLU, s'appelle GEŠPU-TUKULLA-KU. Les noms les plus complets sont ceux du type NIG-LAGABBA-KU-ḪALLA-IGUB, pour , c'est-à-dire : « signe dans lequel ḪALLA se tient dans LAGABBA .

Les Chaldéens, dont le goût pour les classifications éclate de tant de façons, ne pouvaient manquer de dresser des listes méthodiques, leur permettant de se retrouver dans une écriture de plus de cinq cents signes, affectés chacun d'un grand nombre de valeurs idéographiques et phonétiques. Nous possédons en effet des documents appelés « syllabaires[2] », qui nous donnent en regard des signes, et dans des colonnes différentes, leur nom, leurs valeurs et leurs sens en assyrien. L'ordre dans lequel sont rangés les signes ne peut pas être l'effet du hasard. Mais

1. MINNABI signifie « deux fois ».
2. Sur les différentes classes de syllabaires, v. *Manuel*, t. III.

quel en est le principe? Ce n'est pas, comme dans les premiers syllabaires composés par les assyriologues, d'après la valeur phonétique la plus fréquente que les signes ont été groupés : on n'a pas réuni dans une même classe tous les signes commençant ou finissant par la même voyelle ou la même consonne. Sans doute, on trouve exceptionnellement des rapprochements comme celui de *na* et de *nu*[1], de *me* et de *mi*[2], de *gu* et de *ga*[3], etc. Mais s'il paraît difficile de les attribuer au hasard, il est tout à fait impossible de croire que les signes aient été groupés uniquement d'après leur valeur phonétique, quand on trouve, pour citer un exemple entre cent, le signe *lam* entre les signes *ub* et *pi*[4]. Cet ordre n'est pas davantage sémantique : il est en général impossible de retrouver dans les syllabaires un classement analogue à celui de nos listes méthodiques de mots. Citons cependant les séries *ka*, bouche; *sag*, tête; *du*, jambe[5]; — *gal*, grand; *min* grand[6].

Le plus souvent les signes sont groupés d'après leur forme. Il suffit en effet d'étudier avec quelque attention un syllabaire pour remarquer qu'en maint endroit plusieurs signes assez semblables se suivent. On trouve par exemple la série [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme][7], dont tous les signes ont en commun l'élément [cunéiforme], droit ou oblique, et dont la ressemblance est encore beaucoup plus frappante, si l'on se reporte à la forme archaïque. De même pour les signes [cunéiforme] et [cunéiforme], qui forment la classe suivante ; de même encore, dans un autre syllabaire, pour la série [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme][8]. Il serait facile de multiplier ces exemples. Ajoutons seulement que le signe *gunifié* est rappro-

1. *Cuneiform Texts from Babylonian tablets in the Br. Museum*, XI, 1 *b*, 48-49.
2. *Ibid.*, 2 *b*, 12-13.
3. *Ibid.*, 3 *a*, 47-48.
4. *Ibid.*, 3 *a*, 49-52.
5. *Ibid.*, 2 *a*, 35-43.
6. *Ibid.*, 2 *b*, 10-11.
7. *Ibid.*, 1 *a*, 2-9.
8. *Ibid.*, 17 *a*, 11-19.

ché du signe simple : vient après [1], après [2], etc.

On ne saurait, de ces données contradictoires, déduire un principe unique de classement. Jusqu'à plus ample informé, l'hypothèse la plus vraisemblable est que des listes construites sur des principes différents ont été compilées, sans qu'aucun système prévalût sur les autres.

Quoi qu'il en soit, les assyriologues devaient chercher un classement dont le principe, facile à saisir, facilitât les recherches. Norris (1868), dans la table qu'il donna en tête de son dictionnaire, classait encore d'après leur valeur phonétique les signes servant à l'expression des syllabes simples ; mais pour les signes représentant une syllabe fermée ou un mot, il avait adopté le système qui depuis a prévalu et a été étendu à tous les signes sans distinction. Les signes sont classés suivant la disposition et le nombre des clous dont ils se composent : clous horizontaux, clous obliques, clous verticaux. Ils sont analysés en allant de gauche à droite. Ainsi et ayant pour élément commun , vient après parce que commence par un trait vertical, tandis que commence par un trait oblique ou composé d'obliques[3].

D'après ce que j'ai dit plus haut de l'origine figurative de l'écriture cunéiforme, il est évident qu'elle était à ses débuts purement idéographique. Elle signifiait donc proprement les objets concrets, par analogie seulement les idées abstraites, en aucune façon les rapports syntactiques

1. Cuneiform Texts, XI, 1 *a*, 23-24.
2. *Ibid.*, 2 *a*.
3. Pour plus de détails, cf. Brünnow, 1897, pp. 309-310, et la liste des signes babyloniens et assyriens qui suit (pp. 311-342). Il est regrettable que cette liste ne contienne pas les formes archaïques. On trouvera celles de l'époque de la II[e] dynastie d'*Ur*, classées suivant ce principe, dans Reisner, *Tempelurkunden aus Tellôh*, 1901, pp. 150-155.

entre les objets ou les idées[1]. Un signe représentait le soleil; ceux qui représentaient la jambe et le feu évoquaient aussi l'idée de « venir » et de « chaleur », mais aucun signe ne pouvait représenter le rapport que nous établissons entre le soleil, l'action de venir et la chaleur, quand nous disons : « La chaleur vient *du* soleil. » Le besoin d'exprimer un tel rapport, et aussi de donner à l'écriture plus de précision qu'on ne le pouvait faire avec un système qui avait un seul signe pour « feu, chaleur, brûler, cuire, chauffer », etc., accéléra, s'il ne provoqua pas à lui seul, la transformation de l'écriture idéographique en écriture phonétique. Chaque signe évoquait, en même temps que l'idée de l'objet, le phonème qui la signifiait à l'oreille, c'est-à-dire, dans une langue en grande partie monosyllabique, comme l'était la langue sumérienne, une syllabe, et plus rarement deux ou trois. La tentation devait donc être grande de décomposer les polysyllabes, soit primitifs, soit formés par l'adjonction à un monosyllabe de préfixes, de désinences et de suffixes, et de représenter chaque syllabe par l'objet dont cette syllabe était le nom. Ainsi le préfixe verbal AN, dans la forme ANSI « il est plein », fut rendu par le signe 𒀭 « ciel », parce que « ciel » se disait en sumérien AN. Le jour où l'on s'avisa de ce procédé, l'écriture phonétique était créée. Les avantages de souplesse et de précision qu'elle avait sur l'écriture idéographique devaient en développer sans cesse l'emploi. Pourtant les Assyro-Babyloniens n'arrivèrent jamais au phonétisme pur : quelques idéogrammes restèrent toujours en usage.

La confusion de plusieurs signes en un seul (v. p. 259) eut naturellement pour résultat que des valeurs phonétiques fort différentes furent représentées par un caractère unique. Mais la polyphonie du syllabaire cu-

1. Nous ne possédons aucun texte chaldéen écrit dans ce système primitif, que nous imaginons par analogie. Cf. Ph. Berger, *Histoire de l'Écriture*, 1891.

néiforme est beaucoup trop développée pour que le fait, assez rare en somme, de la confusion des signes, suffise à l'expliquer. Elle a son origine dans la *polysémie* des idéogrammes, c'est-à-dire dans le pouvoir qu'avait chaque figure d'évoquer plusieurs idées. Le même signe qui représentait la bouche (KA), signifiant aussi la « parole » (I), « ordonner » (GU), avait non seulement la valeur KA, mais encore les valeurs I et GU. Lorsque le syllabaire sumérien fut emprunté par les Sémites, la polyphonie se compliqua encore de nouvelles valeurs. Le même phénomène qui s'était produit lorsque le signe 𒊕, qui d'abord signifiait « tête » (SAG en sumérien), avait été employé pour exprimer le son SAG, se produisit une seconde fois. Et comme « tête » se disait *reš* en assyro-babylonien, le signe 𒊕 reçut une nouvelle valeur, *reš*.

Dans toutes les langues, et particulièrement dans celles où les monosyllabes sont nombreux, il arrive que des choses fort différentes sont exprimées par le même son. Nous avons en français les homophones « sein, saint, cinq, sain, seing, ceint », que l'orthographe seule distingue. Supposons une écriture idéographique; des signes différents représenteront le sein et le seing, cinq et ceint, etc., de sorte qu'au jour où le phonétisme s'établira, six caractères représenteront la syllabe *sen*. C'est un phénomène de ce genre qui a donné lieu à l'homophonie des caractères cunéiformes. Le mot A signifiant à la fois « bras, dix, eau », dans la langue des inventeurs de l'écriture, le son *a* est représenté par les signes 𒁕, « bras »; 𒌋, « dix »; 𒀀, « eau ».

CHAPITRE II

ORIGINE SUMÉRIENNE DE L'ÉCRITURE BABYLONIENNE

Théorie de l'origine non sémitique de l'écriture cunéiforme : Hincks, 1850; Rawlinson, 1853; Oppert, 1854; Rawlinson, 1855; Oppert, 1856; Hincks, 1857; Oppert, 1859; Norris, 1868; Oppert, 1869; Lenormant, 1873-1874; Schrader, 1874. — L'origine scythique ou touranienne contestée par Löwenstern, 1853; Lottner, 1858; Renan, 1859; Schœbel, 1861; Eichhoff, 1869. — Discussion sur les noms d'*Akkad* et de *Šumer* : Rawlinson, 1855; Hincks, 1857-1863; Oppert, 1859-1872; Lenormant, Schrader, 1873; Delitzsch, 1874; Oppert, 1875. — Halévy revendique pour les Sémites l'invention de l'écriture, 1874. Il est réfuté par Lenormant, 1875; Oppert, 1875; Schrader, 1876. — Halévy modifie sa théorie, 1876-1903. Il est suivi par Guyard, 1880-1884; Pognon, 1887; Delitzsch, 1889; réfuté par Schrader, 1883; Lehmann, 1892; Weissbach, 1898. — Exposé et réfutation de la théorie d'Halévy (1874). A, Origine assyro-babylonienne de l'écriture cunéiforme : 1° tradition babylonienne; 2° tradition assyrienne; 3° caractère sémitique du syllabaire assyro-babylonien.

La première suggestion sur le peuple auquel il convient d'attribuer l'invention de l'écriture cunéiforme est due à Hincks. Dès le mois d'août 1850, il fit remarquer au congrès de l'Association anglaise pour l'avancement des sciences que l'emploi de caractères représentant des syllabes lui paraissait indiquer que, si la langue des Assyriens était sémitique, leur écriture ne l'était pas. Il tirait une seconde preuve de cette supposition du fait que l'écriture manquait de syllabes spéciales pour désigner les combinaisons des consonnes proprement sémitiques, ק et ט, avec une voyelle[1]. Il en concluait que le système assyro-babylonien avait été emprunté à quelque nation indo-européenne, qui avait conquis l'Assyrie. Il croyait probable que cette nation avait eu des rapports avec les

1. Il n'y a pas de signe spécial pour les syllabes *aḳ*, *iḳ*, *uḳ*, mais bien pour les syllabes *ḳa*, *ḳi* et *ḳu*.

Égyptiens, et avait, au moins en partie, dérivé son écriture de celle de ce peuple.

Dans son Mémoire de 1851 (v. p. 205), RAWLINSON acceptait aussi l'origine égyptienne des cunéiformes. Dès l'année 1853, il avait abandonné l'idée, qu'il avait d'abord admise, d'inscriptions écrites tout entières en idéogrammes, ou, comme on disait alors, en monogrammes. Annonçant à la Société asiatique de Londres la découverte d'inscriptions chaldéennes, il déclarait qu'elles étaient écrites dans une langue scythique, plus ou moins apparentée à la langue médique (susienne) des inscriptions achéménides; toutes les inscriptions de Chaldée, avant *Nabû-kudurri-uṣur* Ier, sont en scythique; les Scythes ont été premiers habitants de la Babylonie, et ont été suivis de loin seulement par les Sémites.

OPPERT (1854) accepta l'origine scythique des Chaldéens et l'appuya d'un passage de Justin[1], où il est dit que les Scythes ont régné sur l'Asie pendant 1500 ans, avant la domination assyrienne. Il admit aussi le rapprochement entre la langue des anciennes inscriptions de la Chaldée et celle de la seconde colonne des inscriptions achéménides : « père » se dit *atta* en susien, ADDA en chaldéen; « dieu » se dit *annap* en susien, AN en chaldéen. L'écriture cunéiforme est donc d'origine scythique.

La théorie de l'origine scythique du syllabaire cunéiforme fut exposée avec quelque développement par RAWLINSON en 1855. Suivant lui, les tablettes de *Ḳuyunjiḳ* appelées jusqu'à présent syllabaires, et regardées comme de simples explications phonétiques de monogrammes arbitraires et d'idéogrammes simples ou composés, sont des alphabets comparés, des grammaires et des vocabulaires des dialectes assyrien et scythique. Les Scythes de la Babylonie ont inventé l'écriture cunéiforme : ils ont donné aux lettres une valeur phonétique

1. Justin, II, 3 : His (Scythis) Asia per mille quingentos annos vectigalis fuit. Pendendi tributi finem Ninus rex Assyriorum imposuit.

correspondant au nom de l'objet d'abord représenté par le caractère. Les Assyriens semblent avoir retenu toutes les vieilles valeurs scythiques des lettres, tirées des noms scythiques, et avoir modifié l'alphabet seulement en assignant à chaque caractère une nouvelle valeur, tirée de l'équivalent sémitique du terme scythique. Cette double fonction échut aussi aux mots composés de plusieurs syllabes : les idéogrammes composés sont de vieux mots scythiques.

Au retour d'une mission à Londres, où il avait longuement étudié les « syllabaires », Oppert (1856) publia un rapport où il faisait remarquer que l'écriture cunéiforme ne pouvait pas avoir été inventée en cinq pays à la fois par les cinq peuples qui s'en sont servis. Les inventeurs ne sont pas les Assyriens : « comment expliquerait-on que jamais la valeur phonétique d'un caractère assyrien n'a le moindre rapport avec le son qui exprime l'idée affectée au signe ? » Oppert donnait à la langue des inventeurs le nom de casdo-scythique, et la comparait aux idiomes ouraliens de la Russie. Dans cette langue, telle que les « syllabaires » et les documents grammaticaux nous la révèlent, le nom de l'objet et la valeur syllabique du signe sont identiques.

En 1857, Hincks avait renoncé à l'idée d'un emprunt à l'Égypte. Il acceptait l'idée d'une origine euphratéenne, quoique non sémitique. Pour lui, les tablettes bilingues contiennent, outre l'assyrien, une langue absolument différente des langues indo-européennes, sémitiques et égyptienne pour la structure, mais qui présente avec elles quelques affinités lexicologiques.

La question fut enfin nettement posée et étudiée en détail par Oppert, dans le deuxième volume de son *Expédition scientifique en Mésopotamie* (1859). « Puisque nous avons constaté, dit-il, que l'expression d'une idée quelconque par un signe n'a rien d'arbitraire, qu'elle résulte de l'image même (v. p. 246), nous devons également penser que cette lettre doit avoir un certain rapport

avec le son qu'elle représente... Il est fort probable qu'à l'époque très reculée où l'écriture anarienne fut transmise à un peuple différent de celui qui l'avait inventée, l'image existait encore. Cette image portait avec elle le son syllabique. Mais quand il s'agissait d'exprimer l'idée, ce son n'avait plus de sens chez le peuple nouveau qui en faisait usage. Il fallait alors ajouter au caractère un son nouveau, qui était précisément le mot par lequel se rendait, dans leur langue, l'idée exprimée par le caractère. Quand les Sémites reçurent le caractère qui représentait la tête, ils acceptèrent en même temps le son de SAG, attaché à cette image dans l'idiome des inventeurs, parce que SAG signifiait chez ceux-ci la tête; mais ils ajoutèrent celui de *riš*, qui en assyrien signifiait tête. Ainsi il est advenu que la lettre 𒊕, dérivée de l'image de cette idée et la représentant, a les valeurs syllabique, SAG et *riš* ». Oppert admettait donc l'origine sémitique d'un certain nombre de valeurs, qu'il avait méconnue en 1856.

Renan (1859) et Schœbel (1861) acceptèrent le principe de l'origine non sémitique des cunéiformes. Norris (1868) l'admettait implicitement, lorsqu'il écrivait (p. VII): « Il n'y a pas le moindre doute, si étrange que cela puisse paraitre, que les Assyriens écrivaient un mot dans une langue et le prononçaient dans une autre. »

En 1869, Oppert apporta un nouvel argument en faveur de l'origine non sémitique des cunéiformes. Il fit remarquer que lorsqu'on examine les signes, en essayant de remonter aux images d'objets matériels qu'ils représentaient d'abord, la nature des objets ainsi devenus des éléments graphiques semble désigner, comme lieu d'origine de l'écriture, une autre région que la Chaldée, une région plus septentrionale, dont la faune et la flore étaient notablement différentes, où, par exemple, ni le lion, ni aucun des grands carnassiers de race féline n'étaient connus. « Il est probable, dit-il, que ce peuple venait du nord de l'Asie, car les animaux africains n'ont pas de

signe simple pour les désigner dans l'écriture. Le lion, qui a un nom dans la langue copte, n'a aucun signe cunéiforme qui l'exprime ; les Chaldéens avaient recours à un signe complexe pour le désigner et l'appelaient le chien grand (UR-MAḪ). Cela prouve que l'écriture cunéiforme avait été apportée par un peuple qui ne connaissait pas le lion. » (p. 74).

Les Études accadiennes de F. LENORMANT (1873), qui contenaient la première esquisse d'une grammaire de la langue primitive de la Chaldée, étaient naturellement une confirmation de l'hypothèse suivant laquelle l'écriture cunéiforme était l'œuvre d'un peuple non sémitique. Dans son livre sur la *Magie chez les Chaldéens et les Origines accadiennes* (1874), le même auteur étudiait la question ethnographique et historique, et réunissait les témoignages des auteurs relatifs à la présence en Chaldée d'une population touranienne. Dans l'intérieur de Babylone même, il se parlait, au temps du dernier empire chaldéen, des langues différentes qui souvent n'étaient pas comprises d'un quartier à l'autre. Eschyle (*Perses*, 52) appelle les habitants de Babylone πάμμικτος ὄχλος. Les édits des rois de Babylone rapportés dans le livre de Daniel (III, 4; V, 19; VI, 26; VII, 14) commencent par ces mots : « On vous fait savoir, peuples, tribus, langues... » Bérose raconte qu'il y eut à l'origine une multitude d'hommes de diverses nations qui avaient colonisé la Chaldée. Étienne de Byzance, après Hellanicus, distinguait deux éléments ethniques différents, les Chaldéens et les Céphènes. La Bible (Genèse, X, 11) place l'origine de l'Empire de Nimrod, fils de Coush, dans quatre villes qui existaient avant lui et qui doivent symboliser une population antérieure. Enfin : « les Akkads ne se disaient pas aborigènes en Chaldée. Ils se souvenaient que leurs ancêtres étaient venus d'ailleurs, d'une contrée physiquement tout autre. Et c'est pour cela que, dans les grandes plaines où ils s'étaient fixés depuis des siècles et des siècles, ils continuaient à s'appeler *Akkadi*, ce qui, dans

leur propre langue, voulait dire montagnards[1] » (p. 285).

La même année (1874), SCHRADER, qui avait déjà reconnu en 1872 (v. p. 240) que la langue de la première colonne des syllabaires n'était ni arienne ni sémitique, crut retrouver dans le développement littéraire de la Chaldée la preuve d'une influence touranienne. Seuls, parmi les Sémites, les Chaldéens ont eu des épopées. C'est sans doute au contact des nations de race touranienne qu'ils ont acquis le génie épique (pp. 58-59). — L'accord était donc complet à cette époque sur l'origine non sémitique de la civilisation babylonienne, et en particulier de l'écriture.

Au contraire, le nom de Scythes, donné aux inventeurs de l'écriture, fut contesté dès le premier jour. LÖWENSTERN (1853) critiqua le rapprochement tenté par Rawlinson entre la langue des plus anciennes inscriptions chaldéennes et les langues scythiques. « Bien fortuné, disait-il, celui qui, comme le savant officier, possède cette philologie élastique, qui fonde le déchiffrement d'une classe entière d'écritures remarquables sur une langue qui fut parlée par une race aux mille variétés, aux mille rameaux : langue dont il n'a survécu que quatre mots. » — LOTTNER (1858, p. 183) rejetait l'appellation de « scythique », qui, disait-il, a fait tant de mal, et proposait de la remplacer par celle de « susienne » ; il faisait valoir que « la Susiane semble être la contrée où était parlée au moins une langue apparentée à celle pour laquelle l'écriture cunéiforme fut d'abord inventée ». — RENAN (1859, p. 181) repoussait le mot *touranien* comme trop vague : « L'abus de ce mot, auquel on donne tantôt le sens vague de ce qui n'est ni sémitique ni arien, tantôt le sens précis de tartaro-finnois, a eu depuis quelque temps beaucoup d'inconvénients en philologie. J'admets volontiers que l'origine de l'écriture cunéiforme n'est ni sémitique ni arienne, mais je ne puis admettre qu'elle soit

1. Lenormant reconnut plus tard l'inexactitude de cette interprétation.

tartare. » — SCHŒBEL (1861, p. 179), confondant l'invasion du VII[e] siècle, dont parle Hérodote (II, 103-106), avec l'occupation primitive attestée par Justin (v. p. 270), disait : « Les Scythes, il est vrai, furent pendant un temps maitres de la Médie et de toute l'Assyrie, ainsi que nous l'apprend Hérodote. Mais leur empire fut si éphémère et si troublé que, quelque bonne volonté que l'on mette à faire des habitants de ce pays-là les hommes les plus curieux de tout usage étranger, on se refuse cependant à croire que, dans les circonstances données, ils aient pu ou voulu adopter le système d'écriture des Scythes. » — EICHHOFF (1869) objecta également à la théorie du touranisme qu'aucun auteur n'attribue aux Touraniens la fondation d'un État en Mésopotamie, et que les Chaldéens doivent être Coushites, comme Nimrod, le fondateur de Babylone, et les quatre-vingts souverains énumérés par Bérose.

Dans son mémoire de 1855, RAWLINSON avait proposé de donner aux Scythes de Mésopotamie, inventeurs de l'écriture, le nom d'*Akkad*, qui revient souvent dans les inscriptions. HINCKS, qui avait adopté en 1857 le nom d'*Akkad*, parce qu'il le trouvait dans la Bible (Genèse, x, 10), le rejeta en 1863 pour employer celui de « vieux chaldéen ». En 1856, OPPERT employait encore la désignation de casdo-scythique. Il combattait en 1859 (p. 335) le choix que Rawlinson avait fait du nom d'*Akkad* pour désigner les premiers habitants de la Chaldée: « Le nom d'*Akkad* est connu comme celui d'une des quatre villes que la Bible énumère parmi les points de départ de la puissance de Nimrod. Il est à remarquer que ce nom, dans les textes, ne se voit jamais autrement qu'au pluriel ou au duel, *Akkadi*; l'expression est purement géographique, ainsi que l'enseigne la désignation idéographique de ce nom. Je ne sais pas où M. Rawlinson a pris son aventureuse hypothèse que le nom des anciens Chamites a été *Akkad*. Le nom n'est pas plus ethnologique que les trois autres nommés avec lui dans le fameux passage de la *Ge-*

nèse (x, 10).» Pour la première fois en 1869, Oppert appela sumérienne la langue des inventeurs de l'écriture. Il donna ses raisons en 1873. Dans les textes cunéiformes, les plus anciens rois de Babylonie s'appellent rois de *Sumer* et d'*Akkad*. Le premier de ces noms désigne les Touraniens, maîtres du pays, et le second les Sémites. L'idéogramme employé par les Assyriens pour désigner le pays de *Sumer* est formé de deux signes, EME-KU, qui signifient «langue de l'adoration» : *Šumer* était donc pour eux le pays de la langue sacrée. L'idéogramme d'*Akkad* désigne aussi l'Arménie, ce qui témoigne d'une origine septentrionale du peuple ; il semble en outre formé par le redoublement de l'idéogramme d'Assyrie. Un texte astrologique assyrien[1] est qualifié de document akkadien ; un autre texte (II R 36, n° 1) identifie les grammairiens d'Assyrie et d'*Akkad*. Enfin, dans les textes non sémitiques, comme dans les textes postérieurs, le nom de *Sumer* précède celui d'*Akkad;* il est exprimé par trois signes KI-EN-GI, qui signifient « pays du seigneur vrai ».

Ces raisons furent combattues par LENORMANT (1873, troisième partie, pp. 59-93). La souscription du texte astrologique le qualifie simplement d'extrait de documents du pays d'*Akkad*, et ce terme géographique doit s'entendre de la Babylonie, ou plutôt de la Chaldée. Il n'y a rien de plus, rien qui s'applique à la langue d'*Akkad* et qui dise que le document est écrit dans cette langue. De ce qu'on indique une charte comme existant dans les archives de France, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle soit en français. — Dans le second texte, la clause finale *ki pî duppi u talmedi labiri gabri Ašur u Akkad*, dans laquelle *gabri* ne signifie pas grammairien, contient une opposition, ou tout au moins une distinction, et non une identification, entre *Ašur* et *Akkad*. Le texte appartient à la série des documents lexicographiques bilingues. Si donc il faut voir une in-

1. Donné par Saulcy au Musée du Louvre et resté inédit.

dication linguistique dans la phrase en question, elle contient la justification formelle et absolue du nom d'akkadien : des deux langues dans lesquelles est conçu le dictionnaire rédigé « conformément aux tablettes et aux documents antiques des héros d'*Ašur* et d'*Akkad* », nous en connaissons une avec certitude pour avoir été la langue d'*Ašur*. Par conséquent, c'est l'autre idiome, celui que l'on y voit traduit en assyrien, qui était pour les Assyriens eux-mêmes la langue d'*Akkad*. D'ailleurs, il est possible que le scribe ait voulu donner seulement une indication géographique, et non philologique, sur l'origine des documents qu'il copiait, car nous lisons au bas d'un document astrologique exclusivement rédigé en assyrien (III R 55, n° 2) : *ki pî duppi u* IS-LI-ḪU-SI-UM (*li'é*) *labiri gabri Ašur Šumer u Akkad*, « conformément aux tablettes et documents antiques des héros d'*Ašur*, de *Šumer* et d'*Akkad*. » — Quand le nom d'*Akkad* est pris dans son sens primitif et ethnique, il désigne un des deux éléments constitutifs de la population de la Babylonie et de la Chaldée, et s'oppose à *Šumer*, le nom de l'autre élément. Quand il est employé comme expression purement géographique, il désigne la réunion de la Babylonie et de la Chaldée, et s'oppose à *Ašur* (I R 45, c. 45). Donc les Akkadiens ne sont pas les Assyriens. — L'idéogramme d'*Akkad*, [cuneiform] [cuneiform] est formé par le redoublement de [cuneiform], *bur*, et non de [cuneiform], *Ašur*. — Il est vrai que l'idéogramme d'*Akkad* désigne aussi l'Arménie, et les Grecs connaissent en Arménie un peuple qu'ils appellent Χαλδαῖοι, Κάρδακες, Καρδοῦχοι, Κορδιαῖοι, Γορδυαῖοι, Γορδιηνοί, Κύρτιοι. Mais ces faits, loin de prouver le caractère sémitique du peuple d'Akkad, paraissent militer puissamment en faveur de l'opinion contraire. Car, s'il est vrai que les peuples de l'Arménie qui ont gardé jusqu'à nos jours le nom de Kurdes ont été constitués depuis bien des siècles par des couches de migrations successives, antérieurement et jusqu'au temps

des dernières conquêtes des rois d'Assyrie, les monuments cunéiformes nous montrent leur pays exclusivement occupé par des tribus touraniennes, étroitement apparentées à la plus ancienne population de la Médie, et par suite aussi aux Touraniens de la Chaldée. — L'idéogramme de *Šumer*, EME-KU, peut tout aussi bien signifier « langue usuelle » que « langue de l'adoration ». Cela prouverait donc que les Sumériens avaient la même langue que les Assyriens. — Dans les plus anciennes inscriptions, il n'est pas question de Sumériens : ce nom n'apparaît que dans les textes des rois d'Assyrie. Une inscription de *Hammurabi* porte, il est vrai, *nišê Šumerim u Akkadim* « peuple de *Šumer* et d'*Akkad* », ce qui correspond à la formule sumérienne UKUGANI KIENGI AKKAD. Mais cette preuve unique ne saurait prévaloir contre toutes les autres. Le mot KI-EN-GI, des textes chaldéens, qu'Oppert a voulu traduire par *Šumer*, n'est pas un idéogramme et ne signifie pas « terre du seigneur vrai ». C'est un phonogramme, comme le prouve la variante KI-IN-GI ; il signifie simplement « pays », d'après un document lexicographique (II R 39, nº 1, 9), et la formule LUGAL KIENGI AKKAD ne signifie pas roi de *Šumer* et d'*Akkad*, mais roi du pays d'*Akkad*. — Enfin, toutes les fois que les monarques de l'Asie se sont intitulés souverains de plusieurs pays, ils ont donné le premier rang au nom de leur propre nation; les rois de Perse, qui se qualifiaient de « rois d'Iran et d'Aniran », auraient trouvé monstrueux le titre de « roi d'Aniran et d'Iran ». Si donc l'examen des textes originaux nous avait montré que les plus anciens souverains de la Chaldée se qualifiaient eux-mêmes de « rois de *Šumer* et d'*Akkad* », il faudrait reconnaître que l'élément non sémitique était le peuple de *Šumer*, et que par conséquent la langue doit être appelée sumérienne. Mais, puisque les anciens rois de race touranienne se disaient seulement « rois du pays d'*Akkad* », et que ce sont des rois aux noms sémitiques, et après eux les Assyriens qui ont pris le titre de « roi

de *Sumer* et d'*Akkad* », il faut conclure au contraire que *Šumer* est le peuple parlant la même langue sémitique que les Assyriens, *Akkad* le peuple parlant une langue touranienne; d'où résulte que le nom d'Akkadien est bien celui qui appartient légitimement à celle-ci.

SCHRADER, dans sa critique des *Études accadiennes*, accepta le nom d'*Akkad*. Il rectifiait la traduction de la clausule II R 36, n° 1 : « eine Tafel angefertigt gemäss den alten Tafeln mit gegenüberstehenden assyrischen und akkadischen Columnen. » Pour l'autre (III R 55, n° 2), il faisait remarquer qu'elle se rapportait au texte primitif, qui avait sûrement contenu deux colonnes; le scribe assyrien n'en avait copié qu'une, mais on n'en pouvait rien conclure contre le nom d'Akkadien. — DELITZSCH (1874) se rangea aussi à l'opinion de Lenormant.

OPPERT répliqua à Lenormant en 1875. Il reproduisait ses arguments de 1872, augmentés de nouvelles considérations. Dans la *Genèse* (x, 10), Akkad est nommé parmi les quatre villes du pays de Sennaar, qui formaient au début le royaume de Nimrod; puisque les noms des trois autres villes et celui de Sennaar sont sémitiques, le nom d'Akkad l'est aussi. Le nom du pays d'Ararat (Arménie), est exprimé une fois par le signe qui ordinairement désigne le pays d'Akkad, mais au lieu de déduire de ce fait l'origine septentrionale d'Akkad, on en déduirait tout aussi légitimement l'origine méridionale d'Ararat ; il prouve simplement l'origine commune des mots *Akkad* et *Ararat*, c'est-à-dire le sémitisme des deux, Ararat étant un mot incontestablement sémitique. Il est parfaitement vrai que KU signifie encore autre chose que « adoration et prophétie ». Mais qu'aurait-on gagné si *Sumer* signifiait « langue des gens assis », ou « langue des armes », ou « langue du bois d'ébène » ? Pour l'Assyrien, *Sumer* serait toujours une langue étrangère, quelle qu'en fût la nature. Si l'on admettait en effet que la langue sacrée, EME-KU, a été l'idiome sémitique de l'Assyrie, on serait mené à cette traduction absurde du pro-

tocole des rois d'Assyrie : « roi d'Assyrie, roi du pays où l'on parle l'assyrien, et d'Akkad. » Oppert maintenait son interprétation de la souscription des tablettes unilingues et bilingues, et l'identité de KI-EN-GI et de *Šumer*. Si KI-EN-GI en est venu à signifier « pays », c'est que *Šumer* était le pays par excellence. En outre, si l'on se reporte au texte de *Ḫammurabi*, on voit que dans la formule « roi de *Šumer* et d'*Akkad* », LUGAL KI-EN-GI KI BUR-BUR, l'expression de « terre » ou de « contrée » se rapportant à *Akkad* (BUR-BUR) est déjà fournie par le mot KI, qui précède le nom du pays d'*Akkad*. Puisqu'il se trouve avant *Akkad* un autre idéogramme commençant par le même signe de « terre », il serait illogique d'y chercher une expression équivalente à celle qui est déjà représentée d'une manière complète.

Le nom « sumérien » est aujourd'hui communément accepté. Un syllabaire (V R 29 *f* 46) d'abord publié par DELITZSCH a montré que KI-EN-GI est bien *Šumer*, et Delitzsch lui-même a reconnu (1876) que le nom qui convient aux habitants non sémitiques de la Chaldée est celui de Sumériens.

Bien avant que la discussion sur les noms de *Šumer* et d'*Akkad* ne fût terminée, la théorie même de l'origine non sémitique des cunéiformes fut mise en question par un travail de J. HALÉVY (1874). Revendiquant pour les Sémites l'honneur d'avoir développé la civilisation sur les bords de l'Euphrate, et spécialement d'avoir inventé l'écriture cunéiforme, il prétendait démontrer : 1° que la langue akkadienne, en supposant qu'elle existe, n'appartient pas à la famille des idiomes touraniens; 2° qu'on ne peut pas admettre l'existence d'un peuple touranien sur le sol de la Babylonie ; 3° que les textes nommés akkadiens ne constituent pas une langue différente de l'assyrien, mais simplement un système idéographique inventé par les Assyriens eux-mêmes, à côté de l'écriture phonétique. — Ainsi, pour établir l'origine sémitique de l'écriture cunéiforme, Halévy niait l'existence du peuple

touranien auquel on en attribuait l'invention, et la réalité de la langue dont elle paraissait le mode naturel d'expression ; revenant à une hypothèse depuis longtemps abandonnée (v. p. 270), il ne voyait dans les textes sumériens qu'une rédaction idéographique à lire en assyrien.

Ce paradoxe fut vivement combattu par Lenormant, Oppert (1875) et Schrader (1876). Leurs critiques obligèrent Halévy à modifier son système, mais non à l'abandonner. A la thèse de l'*idéographie* pure et simple, devenue insoutenable, il substitua, à partir de 1876, celle de l'*idéophonie*. « A l'opposé du système démotique (l'assyrien) qui exprime les mots conformément à la prononciation réelle, le système hiératique (le sumérien des assyriologues) les figure artificiellement, soit par des idéogrammes, soit par des phonogrammes, soit enfin par une combinaison des deux ensemble. Ce mode de représentation *idéophonique* s'adresse beaucoup plus à l'intelgence des lecteurs qu'à leurs oreilles » (Halévy, 1885, p. 537). Ainsi il n'était plus question d'une représentation faite exclusivement pour les yeux, mais d'une combinaison mixte, où l'idéographie et le phonétisme avaient leur part. L'auteur y trouvait des ressources plus variées contre les arguments de ses adversaires : là où un phénomène d'harmonie vocalique, ou simplement une variation phonétique rendait impossible la théorie de l'idéographie, il se tirait d'affaire en admettant l'existence de phonèmes, tirés artificiellement, par voie de rébus ou de calembours, de mots assyriens[1]. Mais l'idéophonie, comme l'idéographie, n'était dans sa pensée qu'une *allo-*

1. Halévy emploie continuellement les mots « idéogramme, idéographie, graphique ». Il écrit encore en 1883 : « Ces pierres parlent très haut; elles ont même un double langage, un qui parle aux yeux, et un autre qui parle aux oreilles » (1883, p. 243). En 1902 (p. 246), il définit encore le sumérien : « une rédaction idéographique sans caractère linguistique. » Mais lorsqu'il est acculé à une absurdité, il revient à « phonogramme, idéophonie, phonétique », et invoque au besoin la faute d'impression ou le lapsus (1902, p. 170).

graphie, c'est-à-dire une manière plus subtile et plus abstruse d'écrire l'assyrien. Il maintenait donc le point essentiel de son premier système : l'inexistence d'une langue autre que l'assyrien, et par suite l'impossibilité d'attribuer l'invention de l'écriture à d'autres qu'aux Sémites.

Sans partisan jusqu'en 1880, Halévy reçut à cette époque l'adhésion de Stanislas Guyard, arabisant qui s'était fait connaître aussi par d'utiles contributions à la lexicographie assyrienne. Pognon (1887) et, pendant quelque temps (1889-1896), Delitzsch acceptèrent son système. Mais aucun d'eux ni des autres adhérents plus ou moins considérables, dont Halévy a plusieurs fois dressé la liste, n'apporta à la théorie un argument nouveau. La seconde forme de la théorie d'Halévy a été combattue par Schrader (1883), Lehmann (1892) et Weissbach (1898). L'histoire de la querelle est extrêmement peu variée. Elle a d'ailleurs été exposée très complètement par Weissbach. Il me paraît donc préférable de traiter la question au point de vue dogmatique, c'est-à-dire d'exposer et de critiquer tous les arguments qu'Halévy a produits à l'appui de ses deux théories. La plus grande partie en a déjà été réfutée par les adversaires d'Halévy nommés plus haut, et j'ai renvoyé aux ouvrages de ces auteurs pour tous les points qu'ils ont traités. Bien que sur ces points mêmes j'aie souvent renouvelé l'argumentation par des additions ou des suppressions, je n'ai pas cru utile de le marquer en détail. Il sera facile, à ceux que ces questions de priorité intéressent, de les résoudre en se reportant aux ouvrages de mes prédécesseurs.

Suivant un ordre qui me paraît plus logique que celui d'Halévy (v. p. 230), j'examinerai d'abord ses arguments en faveur de l'origine sémitique du syllabaire cunéiforme, puis les deux systèmes de l'idéographie et de l'idéophonie, qu'il a prétendu substituer au sumérien, puis enfin ses arguments contre la présence de Touraniens en

Chaldée. La question de savoir à quel groupe linguistique se rattache le sumérien sera provisoirement ajournée[1].

Halévy prétend appuyer la théorie de l'origine assyro-babylonienne de l'écriture cunéiforme : 1° sur la tradition babylonienne ; 2° sur la tradition assyrienne ; 3° sur le caractère exclusivement sémitique du syllabaire assyro-babylonien.

1° « Bérose rapporte qu'un dieu Oannès, sorti de la mer Érythrée, enseigna aux premiers habitants de la Chaldée l'écriture et les autres arts de la civilisation. Ce nom d'Oannès représente une expression assyrienne עַנִי signifiant en même temps « divin, céleste » et « enseigner » ; et le fait qu'Oannès sort de la mer Érythrée s'oppose à l'hypothèse suivant laquelle l'écriture cunéiforme aurait été introduite en Babylonie par des tribus touraniennes venues du Nord ou du Nord-Est. » (Halévy, 1874, pp. 497-498). — Halévy néglige la première phrase du récit de Bérose[2], d'après laquelle les premiers habitants de la Chaldée, instruits par Oannès, étaient ἀλλοεθνεῖς, « d'une autre race », c'est-à-dire évidemment d'une autre race que la population sémitique à laquelle lui-même appartenait. J'ajouterai que nous n'avons aucunement le droit d'affirmer l'origine assyrienne du mot *anu*, et que la seule racine ענה que connaisse l'assyrien signifie « plier, accabler » (Delitzsch, HW, 98 *a*). Enfin, il n'y a aucun rapprochement, ni linguistique ni mythologique, à établir entre Oannès, dieu-poisson, habitant de l'élément liquide, et *Anu*, divinité atmosphérique et céleste. (Lenormant, 1875, pp. 102, 326-328).

2° « Les souscriptions des tablettes lexicographiques de la bibliothèque d'*Aśur-bân-apal* qualifient l'écriture

1. Voyez t. II de ce *Manuel*.

2. Bérose, Didot, Fragm. hist. gr., II, 496, 2-3. Ἐν δὲ τῇ Βαβυλῶνι πολὺ πλῆθος ἀνθρώπων γενέσθαι ἀλλοεθνῶν κατοικησάντων τὴν Χαλδαίαν. Ζῆν δὲ αὐτοὺς ἀτάκτως ὥσπερ τὰ θηρία. Ἐν δὲ τῷ πρώτῳ ἐνιαυτῷ φανῆναι ἐκ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης κατὰ τὸν ὁμοροῦντα τόπον τῇ Βαβυλωνίᾳ ζῶον ἔμφρενον ὀνόματι Ὠάννην.....

de « mystère du dieu *Nabû* » *šipru šuatu nimeki Nabû*[1]. *Nabû* est un dieu assyrien. Or, on n'a pas d'exemple qu'un peuple ait attribué à un dieu national l'invention d'une écriture empruntée à une source étrangère. (Halévy, 1874, pp. 498-501). Dans une liste des noms de *Nabû* (II R 60, n° 2, 34), le dieu est appelé *banû šiṭri dupšarruti*, « celui qui crée les caractères de l'écriture.» Halévy, 1876, p. 205). — Mais si *Nabû* est un dieu assyrien, il est aussi l'équivalent exact d'un dieu sumérien, Sa, et l'attribution qui lui est faite de l'invention de l'écriture peut fort bien être le fait du syncrétisme qui a confondu les divinités sumériennes et babyloniennes. Quand bien même d'ailleurs le contraire serait prouvé, le mythe assyrien et le mythe babylonien auraient juste la valeur des mythes du même genre. Quoi qu'en dise Halévy, les peuples ne se sont pas fait scrupule d'attribuer à leurs héros nationaux des inventions empruntées à d'autres nations. Si une légende grecque faisait remonter au Phénicien Cadmus l'origine de l'alphabet, une autre en faisait honneur à Palamède[2], petit-fils d'Atrée, en qui l'on reconnaitra difficilement un étranger; d'autres l'attribuaient à Orphée[3], à Musée[4], ou à Linus[5]. Et quand les Hindous appellent *devanagari*, « écriture divine », une écriture qu'ils ont reçue des Araméens, ils n'entendent sans doute pas dire qu'une divinité étrangère est venue suppléer à l'ignorance de leurs dieux. On s'étonne qu'une théorie prétendue critique ait pu s'étayer sur d'aussi piètres arguments et faire de l'histoire avec des mythes. (Lenormant, 1875, pp. 102-104; Schrader, 1876, p. 59.)

3° Halévy ne conteste pas le principe d'où est issue la théorie sumérienne, savoir que « la syllabe représentée

1. La coupure de la phrase est mauvaise. Mais cela n'importe pas au débat.
2. Stésichore, fragm. 38: Euripide. *Palamède*, fragm. 101. Dindorf.
3. Alcide. *Contra Palamedem*, p. 75, t. VIII, éd. Reiske.
4. Bekker. *Anecdota graeca*, t. II, p. 783.
5. Diodore de Sicile, III, 66.

par chaque signe doit rappeler le mot qui désigne l'idée que ce signe est destiné à faire comprendre aux yeux ». Lui-même constate que, dans les hiéroglyphes de l'Égypte, le signe ⊂⊃, qui représente l'image de la bouche, a la valeur d'un *r*, parce que « bouche » se dit en égyptien *ro*; l'image de la feuille se lit *a*, parce que l'*a* rappelle le mot égyptien *aḥi*, qui veut dire « feuille, jonc ». Mais il prétend en tirer une conclusion tout autre que celle des assyriologues. Il dresse une liste de 106 caractères assyriens[1], pour lesquels on remarque, suivant lui, cette correspondance entre la valeur phonétique et la prononciation *assyrienne* de l'idéogramme, que l'on doit trouver dans une écriture où le phonétisme est sorti de l'idéographie. — Quand même ce tableau serait exact, il ne représenterait encore qu'un argument très faible, car nous connaissons actuellement plus de cinq cents signes, représentant 587 valeurs monosyllabiques, pour ne parler que de celles qui sont employées dans les textes sumériens. Halévy en explique seulement 106. Mais il y a plus. Les rapprochements tentés par Halévy à l'appui de sa thèse sont sans valeur. Ou bien Halévy donne arbitrairement au signe la valeur idéographique d'où il prétend qu'est tirée la valeur phonétique : , *ba* (n° 3) n'a pas la valeur *banu*, « constructeur »; , *ad* « père » (n° 106), n'a pas la valeur *adu*, « puissant »[2]. Ou bien il prend une lecture assyrienne d'idéogramme pour une valeur phonétique; (80), signifie *bâbu*, « porte », mais n'a pas la valeur phonétique *bab*[3]. — Une autre erreur, très fréquente, d'Halévy, consiste à

1. Certains signes reviennent deux fois, sans que l'on sache pourquoi (52 et 79, 47 et 89, 66 et 95, 92 et 105), ou n'existent pas (88).

2. De même les numéros 4, 5, 7 (*riḫut*, *garraru*), 17, 18, 19 (*dilu*), 23, 30, 35, 40, 44, 47, 48 (*ge*), 51, 68, 73 (*kuru*), 77, 82, 85, 95, 98, 101, 102, 104, 105. Je ne compte pas les signes qui ont une valeur voisine de celle qu'indique Halévy, comme *rabbu* (Halévy, *rapu*).

3. De même les numéros 24, 39, 55, 67, 70, 72, 92, 93.

donner comme valeur d'un signe une valeur secondaire, dont l'origine assyrienne n'est contestée par personne, et à se taire sur la valeur primitive qui est tout autre. 𒂍, « maison », assyrien *bîtu*, *bit*, se lit E en sumérien : 𒊕, « tête », assyrien *rîšu*, *riš*, se lit SAG en sumérien ; des gloses nombreuses nous avertissent de ce fait[1]. « Il est frappant que l'origine assyrienne et sémitique, si manifeste quand il s'agit de valeurs secondaires, ne le soit jamais pour aucune des valeurs primitives, employées dans les textes akkadiens. C'est un indice probant en faveur de l'invention de l'écriture par un peuple autre que les Assyriens, et de la distinction formelle que l'on établit entre ces quelques valeurs et la masse des autres. » (Lenormant, 1875, p. 86). Il faut sur ce point citer une page décisive d'Oppert (1876, pp. 108-109). « L'écriture anarienne a été en usage chez les Assyriens pendant des milliers d'années ; ils ont pendant ce laps de temps énorme introduit quelques modifications, peu nombreuses, il est vrai, pour approprier davantage cette écriture à leur langage. M. Halévy a complètement oublié le fait naturel, qu'ils devaient, sous quelque point de vue, *assyrianiser* l'écriture assyrienne... Certes, elle porte à faux cette hypothèse comparable à celle qui voudrait nier l'origine sémitique de notre alphabet, en s'appuyant sur l'existence des voyelles exclues du système originaire des Sémites. Les Grecs et les Romains ont employé les consonnes phéniciennes d'*alef*, de *hé*, de *'aïn*, de *yod*, pour en faire les voyelles *a*, *e*, *o*, *i*. On a même créé deux lettres nouvelles, le *v* et l'*y*. Il y a donc ici un changement radical, qui voile même le principe primitif de l'alphabet

1. Schrader ajoute (1876, p. 58) que tel signe aussi a pu n'être employé comme idéogramme que parce que sa valeur phonétique correspondait au nom de l'objet en assyrien. Ainsi 𒄑, ayant la valeur phonétique *iṣ*, serait devenu l'idéogramme de « bois », en assyrien *iṣu*. Mais cette hypothèse est inadmissible : 𒄑 signifie « bois » dans les textes les plus anciens, et en dehors de toute influence assyrienne.

sémitique. » Enfin les valeurs phonétiques sont tirées par Halévy de mots qui se trouvent, il est vrai, dans les textes assyriens, mais dont l'origine sémitique aurait elle-même besoin d'être démontrée. Rien ne sert de dire que *a* (1), vient de *aplu*, *te* (14) de *temennu*; *pal* 22) de *palu*; *maḫ* (26) de *maḫḫu*; *en* (33) de *enu*; *gal* (60) de *gallu*; *bar* (61) de *parakku*; *kat* (63) de *ḳatu*; *mat* (73) de *matu*; *el* (76) de *ellu*; *suk* (91) de *sukkallu*; *e* (101 𒂍!) de *ekallu*. Il faudrait d'abord démontrer que *aplu*, *temennu*, *gallu*, etc., ne sont pas des mots empruntés au sumérien. Aucun d'eux n'appartient à l'ensemble des langues sémitiques : جلّ (*gallu*), se trouve seulement en arabe ; קתא (*ḳatu*), seulement dans l'hébreu talmudique. Cette condition d'ailleurs ne serait pas plus suffisante qu'elle n'est nécessaire. Dans une même famille, il n'est pas de langue qui n'ait ses particularités de vocabulaire, de morphologie et de syntaxe; inversement, un emprunt fait à l'étranger par une langue a pu passer à toutes les langues de la famille. Or, dans le cas qui nous occupe, il serait étrange que les Sémites de la Chaldée eussent vécu des siècles à côté des Sumériens, leur eussent emprunté leur civilisation, sans que les deux langues se fussent fait des emprunts réciproques. J'accorde que le départ entre le fonds proprement assyrien et les emprunts est des plus délicats, mais ce n'était qu'une raison de plus pour user de prudence et ne pas craindre de laisser de côté quelques mots, dont l'origine purement assyrienne sera peut-être démontrée un jour. Dans l'état actuel de nos connaissances, il me semble que, pour démontrer sa thèse, Halévy aurait dû se borner à un choix de mots non seulement communs aux langues sémitiques, mais encore notant des idées très simples, des êtres et des objets pour lesquels on ne peut pas supposer que l'ensemble de ces langues ne les ait pas dénommés avant l'invention de l'écriture, et par des vocables tirés de leur propre fonds. Prenons quelques-uns de ces mots, les signes qui les représentent,

et les valeurs syllabiques, sumériennes et assyriennes, de ces signes :

père	*abu*	𒀜	AD ; *ad, at, aṭ, a.*
frère	*aḫu*	𒋀	SÈS, URU ; *šis, sis.*
terre	*irṣitu*	𒆠	GI, DU, KAN, KI, KIS ; *ki, ḳi.*
ciel	*samu*	𒀭	AN, AŠ, SA ; *an, il* (?)
soleil	*samas*	𒌓	BAB, BIR, ḪIS, LAḪ, PAR, TAM, U, ZAL ; *bir, pir, ḫis, ḫiš, laḫ, par, bar, pur, tam, tu, u, ud, ut, uṭ.*
étoile	*kakkabu*	𒀯	MUL : *mul.*
tête	*rêšu*	𒊕	SAG ; *sag, sak, saḳ, šag, šak, šaḳ, riš.*
bouche	*pû*	𒅗	GUG, GU, DUG, DU, I, KA, KIR, PI, SU, ZU ; *ka.*
oreille	*uznu*	𒉿	A, MÈ, PÈ, TAL ; *a, me, mi, ma, pi, bi, tal, tu.*
œil	*ênu*	𒅆	LIB, MAD, ŠI ; *in, lim, ši.*
cœur	*libbu*	𒊮	SA ; *sa, lib, lip.*
corne	*ḳarnu*	𒋛	SI ; *si.*

Sur ces douze signes, quatre seulement 𒊕, 𒅗, 𒅆, 𒊮 ont des valeurs, *riš*, PI, *in*, *lib*, qui correspondent à la lecture assyrienne de l'idéogramme, *mû, rêšu, pû, ênu, libbu*. Encore faut-il remarquer que les valeurs *riš, in, lib* se rencontrent seulement dans les textes assyriens, et que les syllabaires les ignorent : ce ne sont donc pas des valeurs primitives ; elles sont bien d'origine assyrienne,

mais tout démontre qu'elles sont aussi d'origine récente, et l'on ne peut en faire état pour prouver que les inventeurs de l'écriture parlaient une langue sémitique. La valeur PI du signe 𒅗 est peut-être primitive, mais sa ressemblance, d'ailleurs incomplète, avec le mot *pû* n'est pas d'un grand poids contre les centaines d'exemples où cette coïncidence fait défaut. Nous savons en outre que 𒅗, avec le sens de « bouche », se lisait KA, ce qui prouve que « bouche » se disait KA et non *pû* dans la langue des inventeurs, et que la valeur PI, si elle est primitive, n'a pas été tirée de *pû*.

En vain objecterait-on que le signe a pu représenter d'autres objets que ceux du nom desquels nous supposons dérivées ses valeurs phonétiques. Il est certain que, dans quelques cas, la représentation directe de l'objet étant graphiquement impossible, on a dû l'indiquer par un symbole, et non par une image. Mais alors il devait fatalement arriver que le signe eût deux valeurs phonétiques, une tirée du nom de l'objet désigné directement par l'image, une autre tirée de l'objet symbolisé par cette même image; et nous avons vu qu'en effet c'était là une des sources de la polyphonie (v. p. 267). Par exemple, les idées de paternité et de fraternité ne sont pas de celles qu'un dessin, forcément rudimentaire comme celui d'une idéographie, peut exprimer. J'accorderais donc volontiers à Halévy qu'au lieu de représenter « père » on a représenté « maître, puissant, vainqueur », — si toutefois il pouvait me montrer en quoi ces idées se prêtaient mieux que la première à une expression graphique. Mais alors il resterait à expliquer pourquoi le signe 𒀜 n'a jamais le sens de « maître, puissant, vainqueur », *addu*, d'où on prétend qu'est tirée la valeur *ad*, et inversement pourquoi, ayant uniquement le sens de « père », *abu*, il n'a pas la valeur phonétique *ab*. Tant que cette question et cent autres semblables n'auront pas été résolues d'une manière satisfaisante, il n'y aura pas de considérations

historiques ni d'étymologies sémitiques qui puissent prévaloir contre la thèse de l'origine sumérienne des cunéiformes.

Une écriture qui, dès l'origine, et sans aucune espèce de travail d'adaptation, exprimerait des sons particuliers à une seule famille de langues, paraîtrait naturellement avoir été inventée par un peuple parlant une de ces langues. Halévy a cru trouver dans le syllabaire cunéiforme un argument de ce genre en faveur de sa thèse: « Le syllabaire assyrien, dit-il, faisait emploi de signes particuliers pour représenter les articulations sémitiques ח, ט, ע, צ, ק. Une écriture qui prend soin de noter une série d'articulations communes aux langues sémitiques a été inventée par des Sémites, et pour des Sémites seulement. » (1874, p. 504; cf. Delitzsch, 1889, pp. 63-64). Que ces articulations soient communes aux langues sémitiques, c'est un fait indiscutable. Mais « commun » n'est pas « spécial ». Le *ḫ* se trouve en persan, سرخ, « rouge », et en turc, خان, « prince ». (Cf. BA, I, pp. 253-254.)

« Encore si ces sons sémitiques se trouvaient seulement dans les textes assyriens, on pourrait supposer que les signes qui expriment ces sons n'ont pas appartenu au syllabaire primitif, qu'ils y ont été introduits postérieurement par les Assyriens. Mais malheureusement pour la thèse de l'akkadisme, les plus anciens documents proto-chaldéens arrivés jusqu'à nous emploient ces signes aussi largement que les textes les plus modernes et incontestablement sémitiques. » (Halévy, 1876, p. 240). Cette affirmation est une fois de plus inexacte. Si l'on se reporte aux tables données par Brünnow (1889, pp. 574-595), on reconnaîtra que le syllabaire sumérien comporte :

cinq signes représentant des syllabes commençant par *ḳ*
huit — — — — *ṣ*
six — — — — *ṭ*

Au contraire, le syllabaire employé par les Assyriens contient :

cinquante-cinq	signes	rep^t	des syllabes	commençant	par *ṣ*
vingt-sept	—	—	—	—	*ḳ*
trente-six	—	—	—	—	*ṭ*

Seules, les syllabes commençant par *ḫ* sont représentées en nombre égal en sumérien (32) et en assyrien (31), et nous avons vu que le *ḫ* n'est pas un son exclusivement propre aux langues sémitiques. Donc à supposer que le *ḳ*, le *ṣ* et le *ṭ* se soient prononcés exactement de la même manière en sumérien et en assyrien, les deux syllabaires font un usage tellement disproportionné de ces sons qu'ils ne peuvent pas avoir recouvert la même langue. D'autre part, il n'est nullement prouvé que les syllabes *ḳa*, *ṣi*, *ṭu* aient eu la même valeur en sumérien et en assyrien. L'identité des écritures ne prouve pas l'identité du phonétisme. Il est probable que les Sémites babyloniens ont simplement pris, pour exprimer la syllabe *ḳa*, le signe dont la prononciation sumérienne se rapprochait le plus de ce son. Comme ils n'avaient aucun intérêt à noter la différence, ni aucun moyen de le faire, nous admettons que le se prononce de la même façon dans les deux langues. Cela n'a pratiquement aucun inconvénient tant qu'on n'en veut pas tirer de conséquences. Il serait bon cependant de se rappeler que le θ grec provient du ט phénicien et que, si nous connaissions aussi peu la prononciation du grec et de l'hébreu que celle de l'assyrien et du sumérien, nous conclurions de cette origine du θ, ou bien que le grec possède le son *ṭ*, ou bien que le ט a la valeur *th*. (Lehmann, 1892, pp. 142-162.) Je reviendrai sur cette question à propos de la Grammaire sumérienne, et j'essaierai de déterminer la vraie valeur des consonnes *ḳ, ṣ, ṭ*. Qu'il me suffise pour le moment d'avoir fait remarquer qu'Halévy, n'ayant pas démontré qu'elle est identique à celle des mêmes consonnes en assyrien, ne peut pas tirer, d'une identité supposée, un argument en faveur de sa thèse.

L'articulation notée par le ע hébreu est exclusivement sémitique. L'existence de caractères affectés primitivement à l'expression de ce son, soit seul, soit en composition avec une voyelle, aurait donc un certain poids. Mais la gutturale ע est tombée en assyrien, comme toutes les gutturales, sauf خ[1]. Il ne peut donc être question de signes destinés à l'exprimer[2]. Le signe et les autres signes, qui rendent le son transcrit ', n'expriment pas un ע, puisqu'on les trouve dans des mots comme *na-'i-du*, *ma-'a-du*, tirés de racines נאד, מאד, où il n'existe pas de ע. Ils rendent un léger hiatus et servent seulement à marquer qu'il ne faut pas prononcer en deux syllabes : *nai-du*, *mâ-du*. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, on ne saurait rien déduire de l'expression du son ' par le syllabaire cunéiforme, si l'on n'a pas d'abord établi que certains signes ont été primitivement affectés de cette valeur. Or, les deux signes et , que l'on transcrit ', *'a*, *'i*, *'u*, *a'*, *i'*, *u'*; ', *'u*, ne sont employés avec ces valeurs que dans les textes assyriens. Seules, les valeurs *'i* pour et *'u* pour sont comptées par Brünnow (1889, p. 574) comme valeurs sumériennes. La première, donnée comme douteuse, est attestée par le fragment 41512[3]. Quant à la seconde, elle n'a été admise qu'hypothétiquement par Zimmern[4] ; elle ne s'appuie sur rien et ne peut elle-même rien appuyer. L'existence du son ' en sumérien n'est donc établie que par un seul passage d'un syllabaire. On ne rencontre le signe avec cette valeur dans aucun texte sumérien. Bien plus, on ne le rencontre absolument dans aucun texte antérieur à *Nabû-kudurri-uṣur I*er. Enfin, il a le même nom, UMUNU, qu'un autre signe auquel il ressemble beaucoup, .

1. Scheil et Fossey, *Grammaire assyrienne*, § 5.
2. Halévy s'en est aperçu depuis. (1876, pp. 229-231).
3. *Cuneiform Texts from babylonian tablets*, XI, 5.
4. *Babylonische Busspsalmen*, 1885, p. 32.

Il est donc possible qu'il n'en soit qu'une différenciation artificielle et tardive, faite par les Sémites. Si l'on prétendait tout expliquer[1], on pourrait supposer que la valeur ʾ a été introduite par erreur dans le syllabaire S^a. Mais, sans lui contester son droit de cité, il est permis de penser que c'est un argument insuffisant pour la démonstration du paradoxe de l'origine sémitique. (Schrader, 1879, pp. 273-274; Lehmann, 1892, pp. 140-141.)

Si la notation des sons *ṭ, ṣ, ḳ* par le syllabaire cunéiforme ne peut pas être considérée comme une preuve de son origine sémitique, en revanche l'imprécision avec laquelle ces articulations sont marquées pourrait bien être une preuve d'origine non sémitique. Il est en effet remarquable que, dans une langue où il y a une telle différence entre la forte, ת *t*, ס *s*, כ *k*, et l'emphatique, ט *ṭ*, צ *ṣ*, ק *ḳ*, où *ṭibû* signifie « tremper », et *tibû*, « marcher »; *ṭamû*, « filer », et *tamû*, « parler »: où *saḫâru* signifie « se tourner », et *ṣaḫâru* « être petit »; *salâmu*, « être favorable », et *ṣalâmu* « être noir »; où enfin *kabru* signifie « grand », et *ḳabru* « tombeau »; *kalâlu* « être complet », et *ḳalâlu* « être petit », il est remarquable dis-je, que le même signe exprime les syllabes *tib* et *ṭib*; *saḫ* et *ṣaḫ*; *kab* et *ḳab*. La confusion est peut-être encore plus fréquente, on pourrait même dire qu'elle est constante, dans la consonne finale des syllabes fermées : , *sak* et *saḳ*, *šat* et *šaṭ*, etc., en sorte que si l'écriture distingue *ṭa-mû* « filer » de *tamû* « parler »; *ka-la-lu*, « être complet », de *ḳa-la-lu* « être petit », les formes dérivées de ces verbes : *u-šat-mi* et *u-šaṭ-mi*, *u-šak-lil* et *u-šaḳ-lil*, sont parfaitement identiques pour la graphie. On peut donc retourner l'argument d'Halévy et dire : on ne comprendrait pas que les Sémites n'eussent pas distingué soigneusement les fortes des emphatiques, s'ils étaient les inventeurs du

1. « L'hypothèse de l'allographie hiératique rend compte de tout », dit Halévy (1883, p. 394). La théorie opposée est moins ambitieuse.

syllabaire. (Lenormant, 1875, p. 33; Oppert, 1876, p. 110, note).

Halévy prétend, il est vrai, tirer de cette confusion un argument en faveur de son système : « Une des particularités les plus remarquables du syllabaire cunéiforme est sans contredit la représentation de lettres similaires par un signe unique... Or, la fixité des consonnes constitutives des mots, bien qu'elles soient capables de diverses transformations et mutations, est de rigueur dans les principaux idiomes monosyllabiques[1]. Au contraire, dans les mots sémitiques, le défaut de distinction d'une, et quelquefois même de deux lettres radicales, ne produit pas toujours un notable changement dans la signification. Pour l'hébreu, les formes לפת, לבט, לבד comprennent toutes trois le sens d'envelopper. L'assyrien fait usage de la même liberté et l'élargit encore : il dit, sans craindre de méprise : *rapàsu* et *rabàsu*, « étendre ». Quant à la confusion éventuelle de *m* et *n*, elle est constatée depuis longtemps en assyrien, où l'on trouve parfois *ḫanša*, cinquante. Toutes ces mutations sont dans la nature de la langue assyro-babylonienne, et les inventeurs de l'écriture cunéiforme ont profité de cette disposition de leur idiome national pour rendre le syllabaire moins chargé de signes, et par conséquent plus pratique. » (Halévy, 1876, pp. 232-238). Ainsi, d'après Halévy, la langue assyrienne, qui échangeait indifféremment les voyelles (v. plus bas, p. 299), n'avait pas un moindre mépris pour la distinction des consonnes. Ce n'est pas à cause d'une imperfection de l'écriture que *usaḳlil* « il a rapetissé », et *ušaklil* « il a complété » s'écrivaient de la même façon. C'est au contraire la confusion arbitraire de ces deux mots dans la prononciation qui a empêché l'orthographe de les distinguer. Langue étrange en vérité, où la prononciation des voyelles et des consonnes est également flottante, et qui pourtant se conserve, incorruptible, pendant plus de

1. Le texte porte, par erreur, « polysyllabiques ».

trois mille ans, de *Narâm-Sin* à *Nabû-nâid!* Chose plus étrange encore, les inventeurs de l'écriture éprouvent le besoin de distinguer, au moins en certains cas, par des signes spéciaux, des articulations que la langue parlée confond! Enfin, comble de l'étrangeté, ils n'ont pas étendu cette distinction aux syllabes fermées, afin de ne pas compliquer le syllabaire, et ces inventeurs, qui poussent le souci de la simplicité jusqu'à l'inexactitude, ont imaginé cinq cents signes, dont un grand nombre fait double emploi!

La seule confusion réelle est celle qu'Halévy a faite entre l'indétermination qui résulte, en certains cas, de l'imperfection de l'écriture, et les permutations véritables, mais limitées à des cas bien déterminés, de certaines consonnes. On trouve, il est vrai, des mots où le *m* de la racine est remplacé par un *n*, mais on a expliqué[1] que ce phénomène se produit seulement devant une dentale, la palatale emphatique *ḳ*, la sifflante emphatique *ṣ* et la chuintante *š*. Il est vrai aussi que le signe , que l'on trouve dans *rap-šu*, *u-rap-pis*, *mu-rap-pi-šat* a les valeurs *rab* et *rap;* mais pourquoi donc *ra-pa-šu*, *i-ra-ap-pi-iš*, *ut-tap pa-aš*, etc., sont-ils toujours écrits avec les signes et , qui n'ont pas les valeurs *ba* et *bi*, mais seulement les valeurs *pa* et *pi*? Pourquoi, sinon parce que la prononciation faisait très nettement sentir un *p* et non un *b*? Il faut d'ailleurs sur ce point retenir une constatation d'Halévy lui-même : « L'échange de consonnes similaires ne se montre jamais dans les mots akkadiens écrits phonétiquement, tandis qu'il est des plus fréquents dans les mots assyriens. Jamais on ne rencontre dans les textes soit-disant akkadiens BA mis pour PA, GA pour KA, SA pour ZA, DA pour TA, confusions qu'on trouve à chaque pas dans les textes sémitiques de Babylonie. » (1883, p. 281). Que nous importent alors ces confusions, et comment les invoquer comme une preuve de l'origine sémi-

1. Scheil et Fossey, *Grammaire assyrienne*, § 26.

tique du syllabaire, puisqu'elles ne se trouvent pas dans les textes les plus anciens, dans les textes non sémitiques? — J'accorderai donc très volontiers que la confusion, dans l'écriture, entre les consonnes d'une même classe, est d'origine sémitique, mais j'en tirerai une conséquence tout autre que celle d'Halévy. Celui-ci a en effet oublié de faire une distinction, qui a pourtant quelque intérêt, entre les valeurs sumériennes et les valeurs sémitiques. Si nous nous reportons aux deux tableaux qu'en a dressés Brünnow (1889, pp. 574-595), nous verrons que, dans l'usage sumérien, les signes qui ont la valeur AG n'ont pas les valeurs AK, AḲ; de même AD n'a par les valeurs AT, AṬ; AŠ les valeurs AS, AṢ, AZ. Les exceptions que je relève sont : BAD, BAṬ; BI, PI; BIL*, PIL; BU, PU*; BUR*, PUR*; GAD*, KAD*; GAL*, KAL; GI, KI; GIL, KIL*; GIM*, KIM; GU, KU; GUR, KUR; DA*, TA*, ṬA; DU, TU; DUB, TUB; IG, IK; GAL, ḲAL; GAR, ḲAR; SAR, ŠAR; SIN, ŠIN*; SIR*, ŠIR*; SUL, ŠUL; SUR, ŠUR; TU*, ṬU; ZU, SU; ZI, ṢI. Ainsi donc, sur un syllabaire de plus de cinq cents signes, exprimant 587 valeurs, nous trouvons vingt-cinq signes qui expriment à la fois la douce et la forte ou l'emphatique, ou bien la sifflante et la chuintante. Pour douze de ces signes, une au moins des valeurs qui donne au signe son imprécision, — je l'ai marquée d'un astérisque, — est douteuse. Il reste donc, dans le syllabaire sumérien, treize signes affectés de cette amphibologie dans laquelle Halévy croit reconnaître l'influence de la langue babylonienne. Il faudrait vraiment se contenter de peu pour en conclure l'origine sémitique de tout le syllabaire. Le nombre de ces signes pourrait même être plus grand encore, sans que l'on fût pour cela conduit à

admettre un système d'ailleurs insoutenable : les raisons d'économie et de simplicité, qu'Halévy suppose toutes-puissantes sur les Sémites, ont pu aussi avoir quelque influence sur les Touraniens. Il n'est pas d'écriture qui ne présente quelques-unes de ces imperfections, qui n'embarrassent que les étrangers, et ne choquent que les grammairiens : *ment* marque deux syllabes de son très différent dans « ils aiment » et « simplement ». Dans toutes les langues, *b* et *p*, *d* et *t* sont émis par les mêmes organes ; point n'est besoin d'être grand clerc en phonétique pour sentir la parenté de ces sons, et la confusion des syllabes DA et ṬA, représentées par un seul signe, ne pouvait pas être une cause d'embarras pour les premiers lecteurs des cunéiformes, si étrangers qu'ils aient pu être à la physiologie du langage.

Si maintenant nous considérons le syllabaire cunéiforme dans l'usage assyrien, nous constatons, il est vrai, une confusion presque illimitée entre la douce, la forte et l'emphatique. Cette confusion me paraît s'expliquer d'une manière très satisfaisante par l'inexpérience des Sémites, qui ont emprunté le syllabaire aux Sumériens, et par la nécessité où ils ont pu se trouver d'en forcer et d'en fausser le mécanisme pour l'adapter à leur langue. Il est tout naturel que, ne trouvant dans le syllabaire sumérien aucun signe pour les syllabes *kit* et *kiṭ*, ils aient employé avec cette valeur le signe ⊨𒐋 *kid*. Si, d'ailleurs, Halévy tient absolument à voir dans cet emploi abusif l'effet de la prononciation sémitique, je n'y contredirai point plus longtemps, puisque aussi bien le fait important est acquis, savoir que, si la confusion des consonnes de même ordre est bien d'origine sémitique, elle n'est nullement un caractère essentiel et congénital du syllabaire cunéiforme.

Halévy a tiré un argument analogue des imperfections du syllabaire dans la notation des voyelles. « Le syllabaire cunéiforme, dit-il, se borne à représenter quatre voyelles seulement : *a*, *e*, *i*, *u*...; il ignore la voyelle *o*

et les sons mixtes *eu* et *ü* (*u* français). Il n'existe pas de langue monosyllabique qui soit privée de la voyelle *o* : la plupart des langues de cette espèce possèdent notoirement un grand nombre de voyelles. Les inventeurs du syllabaire cunéiforme doivent donc avoir parlé un idiome polysyllabique, et non pas celui que, à première vue, on croit trouver dans les documents dits akkadiens ou proto-chaldéens. » (Halévy, 1876, pp. 211-212). Halévy confond ici la langue parlée et la langue telle que l'exprime l'écriture. Il aurait pu se rappeler que l'écriture arabe ne note que trois voyelles, *a*, *i*, *u*, alors que la prononciation distingue un *e* et un *o*. Cette imperfection a été admise par les Turcs, dont la langue possède une échelle vocalique encore plus étendue, et qui n'ont pas trouvé indispensable de perfectionner l'instrument fort insuffisant qu'ils empruntaient aux Sémites. On n'est pas fondé à conclure qu'une langue ne possède pas les sons que ne note pas l'écriture. « Comment juger des nuances de prononciation d'un idiome éteint depuis trois mille ans ?... En turc, *oldoum*, « je fus », et *euldum*, « je mourus », s'écrivent exactement de même. L'écriture, quelle qu'elle soit, ne rend pas toutes les nuances de la prononciation. » (Oppert, 1876, p. 81, note 1). La preuve en a été fournie récemment en ce qui concerne l'écriture cunéiforme. Des tablettes gréco-babyloniennes, publiées par Pinches (1902, pp. 108-109), transcrivent δομ, βωρ, φα, ce qui est écrit *dum*, *bur*, *pa*. La prononciation distinguait donc ce que confondait l'écriture : *o* de *u*, *ph* de *p*.

« Il y a dans l'écriture assyrienne, dit encore Halévy, un certain nombre de signes complexes[1], qui représentent le groupe de consonnes sans désigner rigoureusement la voyelle motrice : ainsi le signe 𒈛 se lit *laḫ* et *luḫ*; 𒉏 *nim*, *num*... L'idée de reléguer la voyelle à un rang secondaire n'aurait pas pu se présenter à l'esprit des inventeurs des cunéiformes, s'ils n'avaient pas parlé une langue

1. Comprenez : représentant des syllabes complexes, ou fermées.

sémitique. » (Halévy, 1876, pp. 222-223). Il y a dans l'usage sumérien huit signes qui présentent certainement cette double vocalisation dont parle Halévy. Ce sont : TIL, TAL ; SAR, SIR ; LAḪ, LUḪ ; ḪAR, ḪUR ; MAN, MIN ; KIR, KUR ; ZAR, ZUR ; DAB, DIB. On n'en peut légitimement conclure l'origine sémitique ni des cinq cent six autres signes du syllabaire, ni même de ces huit signes. Dans aucune langue les voyelles ne sont immuables, et l'on concevrait facilement qu'un même idéogramme, prononcé TIL dans un dialecte et TAL dans un autre, donnât naissance à deux valeurs phonétiques, TIL et TAL. D'autre part, la polysémie des idéogrammes (v. p. 268) ne devait pas réunir sous un même signe que des valeurs phonétiques absolument dissemblables. Le même idéogramme signifiant « laver », en sumérien LAḪ, et « ministre », en sumérien LUḪ, le signe a les valeurs phonétiques LAḪ et LUḪ. La ressemblance de ces deux syllabes est une coïncidence purement fortuite. Elle ne prouve pas que les inventeurs du syllabaire aient prononcé indifféremment LAḪ ou LUḪ. Si maintenant l'usage assyro-babylonien a étendu le nombre de ces vocalisations multiples d'un même signe, et s'il faut y voir avec Halévy l'effet de cette indifférence des voyelles qui caractérise en effet la prononciation sémitique, cela peut prouver que les Sémites ont détérioré le syllabaire emprunté aux Sumériens, mais non qu'ils l'ont inventé.

« Dans les documents dits d'Akkad, poursuit Halévy, les signes, quelle que soit la nature des syllabes qu'ils indiquent, ne peuvent pas changer de forme sans changer de signification, grâce à leur caractère primitif d'idéogrammes. Les exemples de décomposition sont tellement rares qu'ils ne font que confirmer la règle générale. Aucune solidarité ne subsistant plus entre les syllabes simples et les syllabes composées, on peut se demander comment il se fait que la langue des inven-

teurs, strictement monosyllabique, ait rejeté presque la moitié des syllabes composées, au détriment de son vocabulaire fondamental, déjà très maigre de sa nature, » (Halévy, 1876, p. 226). Les Sumériens n'ont pas de signes pour toutes les syllabes fermées : par exemple, RAB, RAN, RAḪ, RAL, RAM, RAN, RAS, RAT manquent à la série des syllabes commençant par RA. Cela ne prouve pas que la langue sumérienne n'ait point possédé les mots RAB, RAN, RAḪ, etc., mais simplement qu'aucun de ces mots n'a donné naissance à une valeur syllabique : contrairement à ce que prétend Halévy, le sumérien admet parfaitement la décomposition RA-AB, RA-AN, RA-AḪ, etc... (v. p. 304). Et quand bien même la langue sumérienne n'aurait vraiment possédé aucune des racines représentées par les syllabes fermées qui n'ont pas d'expression dans le syllabaire, il n'y aurait pas lieu de gémir sur sa pauvreté lexicologique : les monosyllabes sont au nombre de plus de cinq cents, et, avec les polysyllabes, ils suffisent à rendre toutes les idées exprimées par le vocabulaire assyrien. Il n'y a aucune raison de croire que les mots comme PA-TE-SI, KI-IN-GI ne sont pas de véritables polysyllabes. Mais quand il serait prouvé que ce sont des mots composés, cela montrerait simplement que cinq cents mots capables de se combiner peuvent exprimer toutes les nuances de la pensée. Aussi bien n'est-il pas sûr que les racines vraiment irréductibles d'aucune langue soient plus nombreuses. (Schrader, 1883, p. 18).

« L'écriture ninivite diffère considérablement de celle que fournissent les textes babyloniens, bien que la langue des deux provinces soit essentiellement la même. Mais nous avons beau chercher l'écriture de Sumer et d'Akkad, nous ne la trouvons nulle part. Comment se fait-il que, dans les syllabaires comme dans les textes réputés bilingues, l'écriture de la colonne sumérienne ou akkadienne ne diffère point de celle de la version assyrienne?... Aussi haut qu'on remonte dans l'antiquité babylonienne, on trouve qu'une seule et même écriture a été en usage

d'un bout à l'autre du pays. De ce fait matériel et indiscutable découlent deux conséquences d'une force toute mathématique : Premièrement, que les Sémites de Babylonie n'ont pas reçu le système cunéiforme de la main d'un autre peuple, car, dans ce cas, ils auraient développé une écriture particulière. Deuxièmement, que les textes dits akkadiens... sont rédigés dans un idéographisme particulier, inventé par les Sémites eux-mêmes. » (Halévy, 1876, pp. 292-293 ; 1883, pp. 241-245 et 394). L'écriture cunéiforme, comme toute autre écriture, a évolué de manières différentes dans les différents pays où elle a été employée, la Babylonie, l'Assyrie et la Susiane. L'évolution du type babylonien n'a pas subi une brusque déviation, lorsque la langue babylonienne a supplanté la langue sumérienne. Cela se pouvait d'autant moins que la disparition du sumérien n'a pas été l'œuvre d'un jour. D'ailleurs, la diversification d'une écriture est attachée à la diversité des lieux et des matériaux ou des instruments, bien plus qu'à celle des langues, comme le prouvent le développement même, invoqué par Halévy, d'un type assyrien de cunéiformes, et inversement l'identité parfaite, aujourd'hui encore, de l'écriture turque et de l'écriture arabe. Si les savants de l'an 6000 raisonnaient comme Halévy, ils devraient pourtant admettre que le turc et l'arabe sont une seule et même langue, et que les Turcs ont inventé leur écriture.

Aucun des arguments invoqués par Halévy en faveur de l'origine sémitique du syllabaire cunéiforme n'est probant : aucun ne prouve que ce syllabaire ait été construit pour exprimer une langue sémitique. Sur ce point tout au moins, la théorie de l'origine sumérienne reste donc indemne. Aux arguments qu'elle fait valoir, il me semble qu'on pourrait encore joindre celui-ci : Presque tous les signes ont un certain nombre de valeurs qui ne sont *jamais* employées en assyrien ; telles sont, par exemple, GAL pour [cunéiforme] ; GE pour [cunéiforme] ; GI

pour ; GIG pour ; GIN pour ; GIR pour ; GIŠ pour ; GU pour ; GUG pour , etc. Si ces signes et tant d'autres ont reçu ces valeurs, c'était vraisemblablement pour exprimer ces syllabes. On ne comprendrait pas qu'une écriture déjà compliquée eût doublé la polyphonie réelle d'une polyphonie purement théorique. Si donc un grand nombre de valeurs ne sont pas employées par les Assyriens, c'est qu'ils ont fait un choix dans l'ensemble des valeurs données aux signes par les Sumériens. De même qu'ils ont ajouté (v. p. 268), ils ont retranché; ils ne sont donc pas les inventeurs de l'écriture cunéiforme, et il faudrait le soutenir, même si les fouilles ne nous avaient pas rendu la langue dont cette écriture est l'expression naturelle, et n'avaient pas ainsi confirmé ce que l'étude de la seule écriture avait suggéré.

CHAPITRE III

ORIGINE SUMÉRIENNE DE L'ÉCRITURE (suite)

Discussion de la théorie d'Halévy, 1874. B. Caractère idéographique des textes réputés akkadiens : 1° Manque de fusion entre les syllabes. — 2° Groupement des syllabes. — 3° Composition des signes. — 4° Emploi de groupes akkadiens dans les textes assyriens. — 5° Emploi de mots assyriens dans les textes réputés akkadiens. — 6° Observations grammaticales et syntactiques : *a*) Répétition exagérée des signes; *b*) Permutation entre les caractères synonymes; *c*) Désinences du pluriel dans les noms; *d*) Noms de nombre; *e*) Pronoms; *f*) Verbe ; *g*) Prépositions; *h*) Particules; *i*) Vocabulaire. — Arguments positifs contre la théorie d'Halévy : 1° Les « syllabaires » sont des lexiques bilingues. — 2° Les textes assyriens écrits idéographiquement sont très différents des textes sumériens. — 3° Le sumérien présente le caractère qui distingue une langue d'une idéographie : il fait subir aux syllabes des modifications euphoniques.

Halévy, défenseur de l'origine sémitique du syllabaire cunéiforme, ne pouvait contester que l'attribution aux idéogrammes primitifs des valeurs syllabiques que nous leur connaissons ne s'expliquât d'une manière très satisfaisante, si l'on comparait ces valeurs syllabiques avec le nom sumérien de l'objet désigné par l'idéogramme. Pour asseoir sa thèse, il lui fallait donc démontrer que le sumérien n'était pas une langue, qu'il n'y avait pas deux langues sur les monuments épigraphiques de la Chaldée, mais deux manières d'écrire la même langue assyrienne, l'une phonétique, l'autre idéographique, ou, comme il l'a prétendu dans sa seconde théorie, idéophonique. C'est cette thèse étrange qu'il nous reste à examiner sous ses deux aspects successifs. Remarquons d'ailleurs que, si même la démonstration d'Halévy était satisfaisante, elle prouverait simplement qu'il faut chercher ailleurs que dans le sumérien l'origine du phoné-

tisme des cunéiformes, mais nullement que les Assyriens en sont les inventeurs : les objections que nous avons faites plus haut à une dérivation assyrienne resteraient entières.

Halévy prétend établir la nature idéographique des textes sumériens : 1° sur le manque de fusion entre les syllabes ; 2° sur le groupement des syllabes ; 3° sur la composition des signes ; 4° sur l'emploi de groupes akkadiens dans les textes assyriens ; 5° sur l'emploi de mots assyriens dans les textes réputés akkadiens ; 6° sur des observations grammaticales et syntactiques.

1° « Le procédé qui consiste à décomposer le son complexe dans ses éléments simples et à fondre deux sons simples en un signe complexe est tout à fait inusité dans les textes akkadiens. Le signe, quelle que soit la nature de l'articulation qu'il indique, reste toujours immuable et se fait connaître à première vue au milieu des signes qui l'entourent. D'où vient cette ténacité à conserver intacte la forme primitive du caractère ? Evidemment de ce que l'idée qu'il présente est intimement attachée à sa forme extérieure, *destinée à la vue seule,* et que les *sons identiques, perceptibles à l'oreille, sont incapables de le remplacer.* » (Halévy, 1874, pp. 512-513). Ainsi donc, suivant Halévy, jamais on ne trouverait en sumérien ces décompositions de syllabes fermées, *ba-ar* pour *bar*, *mi-ir* pour *mir*, si fréquentes en assyrien, et très naturelles, en effet, dans l'expression graphique des mots. Mais il faut admirer qu'une erreur matérielle aussi grossière ait pu être affirmée avec tant d'assurance. La vérité est que l'on trouve des milliers de fois, dans les textes sumériens, des décompositions comme NA-AM, DI-IN-GIR, qui montrent que les idées d' « abstraction » et de « dieu » n'étaient pas liées aux *signes* 𒉆 et 𒀭, mais aux *sons* NAM et DINGIR. (Lenormant, 1875, pp. 26, 52-59).

2° Dans une langue, la décomposition des mots en syllabes se fait ordinairement de manière que chaque syllabe

commence par une consonne. « Ainsi, par exemple, le mot « camarade » sera épelé *ca-ma-ra-de* et non pas *cam-ar-ad-e* : aucune écriture connue ne s'est soustraite à cette règle toute naturelle; les documents assyriens l'observent également d'une manière générale; l'akkadien seul fait exception, les mots tels que ḪULIK « funeste », NAMAD « paternité », LALE « poids », ANKAKA « il construit », etc., sont épelés ḪUL-IK, NAM-AD, LAL-E, AN-KAK-A. Une pareille façon de grouper les syllabes constitutives des mots ne peut s'expliquer qu'en admettant le rôle idéographique des signes qui, étant destinés à parler aux yeux seuls, n'avaient pas besoin de se conformer aux lois d'harmonie dont les langues vivantes ne peuvent pas se passer. » (Halévy, 1874, pp. 513-514). Il faut ici tenir compte d'un fait qu'Halévy semble avoir ignoré. Le sumérien, comme l'assyrien, s'écrit au moyen d'un mélange d'idéogrammes et de phonogrammes : les flexions sont rendues par des phonogrammes, les radicaux, en certains cas, par des idéogrammes. L'idée de méchanceté étant rendue par le signe [illegible], ḪUL, pour écrire l'adjectif « méchant », ḪULIK, on se contente le plus souvent d'ajouter au signe [illegible] le signe [illegible], IK, au lieu de décomposer le mot en ḪU+LIK, ce qui aurait été plus satisfaisant pour Halévy, mais beaucoup moins pour un Sumérien, aux yeux duquel la graphie ḪU-LIK n'aurait plus fait ressortir la vraie composition du mot : radical ḪUL + terminaison IK. Si d'ailleurs on comprend très bien la préférence que les Sumériens ont donnée à l'orthographe ḪUL-IK sur l'orthographe ḪU-LIK, il serait absolument faux de dire qu'ils n'ont pas employé cette dernière. Nombre de mots sont visiblement écrits suivant le système cher à Halévy : « effrayer » se dit ḪULAḪḪA, et s'écrit ḪU-LAḪ-ḪA et non ḪUL-AḪ-A; ARALI « enfer », s'écrit A-RA-LI et non AR-AL-I; MADA « pays », s'écrit MA-DA et non MAD-A. Enfin les suffixes ou les préfixes qui s'ajoutent au radical sont toujours

écrits de la manière la plus régulière : GABADANNAG « j'ai bu avec lui », s'écrit GA-BA-DA-AN-NAG et non GAB-AD-AN-NAG ; INNANIBLIG, « il fortifia », s'écrit IN-NA-NI-IB-LIG et non IN-NAN-IB-LIG. Et s'il y a des exceptions à cette règle, elles sont peut-être plus rares en sumérien qu'en assyrien, où l'on trouve des coupures fautives, comme *ir-a-mu* pour *i-ra-mu*, *i-ša-ka-an-u-šu* pour *i-ša-ka-nu-šu*. (Lenormant, 1875, pp. 15-19).

3° « Les langues humaines, même les plus pauvres, possèdent toujours un certain nombre d'expressions simples pour désigner les objets familiers, ou les conceptions les plus élémentaires : tels sont, par exemple, les mots père, mère, roi, troupeau, langue, pluie, rivière, bon, mauvais, manger, boire, etc. Or, l'akkadien, idiome qui, suivant l'opinion admise jusqu'à présent, a été le dépositaire de toutes les sciences cultivées alors par les Touraniens, se trouve exactement dans cet état impossible à concevoir : il lui manque des *mots* simples pour exprimer les idées les plus élémentaires, de sorte qu'il est obligé de recourir à des compositions tout artificielles, et quelquefois très bizarres. Ainsi « mère » s'écrit en akkadien MAL-AN[1] « habitation élevée, divine » ; « langue », KA-ME « parole beaucoup[2] » ; « roi » se dit UN-GAL « homme grand » ; « rivière »[3] A-DA « eau-dedans » ; « manger » KA SA « bouche-aliment » ; « urine » US-A « phallus-eau » ; « troupeau » « parc-bœuf-bœuf », etc. Un procédé qui représente les idées au moyen de *signes* combinés de cette façon ne s'annonce-t-il pas comme un système purement idéographique ? A quoi servirait tout ce mécanisme compliqué et artificiel, si le mot était intelligible par le son qui lui est propre dans la langue vivante ? » (Halévy,

1. Il faudrait au moins lire E-AN.
2. Exactement, « parole dans la bouche ».
3. « Rivière » s'écrit .

1874, pp. 514-515). J'ai souligné dans cette citation deux mots, dont le rapprochement suffira à faire comprendre la confusion, vraiment singulière, dans laquelle est tombé Halévy. Il a remarqué, après Smith, que certains signes sont obtenus par la composition de signes élémentaires, et il en a conclu que la langue qui s'écrivait avec de pareils *signes* n'aurait pas eu de *mots* pour rendre les idées simples signifiées par ce moyen. Mais nous savons que « mère » se disait en sumérien AMA ; « langue », ÉMÊ ; « roi », LUGAL ; « rivière », ID ; « manger », KU ; « troupeau », BARUM, etc. (Lenormant, 1875, pp. 9-12).

4° « L'introduction de mots ou de phrases entières d'une langue étrangère s'effectue ordinairement de manière que la forme propre à cette langue reste tout à fait intacte... Comment se fait-il que le signe remplace à lui seul l'expression assyrienne *aṡrup*, « j'ai brûlé », c'est-à-dire le verbe « brûler » joint au suffixe de la première personne du singulier?... Comment, à moins d'être un idéogramme pur et simple, le groupe « action-homme » peut-il signifier dans le même texte « il a fait » et « j'ai fait? » Ce n'est pas tout ; il arrive souvent qu'un mot assyrien affecte une terminaison qui appartient à l'idiome dont nous discutons l'existence. Ainsi, par exemple, le terme , *ḫi-bil-ta-šu-un*, se trouve aussi écrit , *ḫi-bil-ta*-NU-A-NI, d'où l'on voit que le complexe remplace le suffixe assyrien de la troisième personne, *šun*. Or, il est impossible de penser qu'une langue fléchisse ses propres mots au moyen de terminaisons empruntées à une langue étrangère... Par conséquent, à moins de se refuser à admettre une vérité évidente, on est forcé de reconnaitre que les groupes allophones qui figurent dans les textes assyriens, et partant aussi la totalité des signes qui composent les documents dits akkadiens, n'ont jamais fait partie d'une langue quelconque, mais qu'ils y fonctionnent seulement en qualité d'idéogrammes purs et sim-

ples. » (Halévy, 1874, pp. 516-518). Sur le premier point, la seule chose qui ressorte de l'argumentation d'Halévy est l'extraordinaire ignorance où il était encore en 1874 des résultats les mieux établis de l'assyriologie. Depuis quinze ans, Oppert (v. p. 210), avait expliqué le mécanisme des idéogrammes intercalés dans les textes assyriens, et du complément phonétique destiné à en préciser la lecture. Dans le groupe, le premier signe, , indique à lui seul l'idée de *sakânu*, « placer, faire », et le second, , *un*, est un complément phonétique, qui indique que le verbe est à l'une des formes terminées en : *aškun* « je plaçai », *iškun* « il plaça », ou *šukun* « place », entre lesquelles le contexte ne permet pas d'hésiter longtemps. — Sur le second point, il serait facile de fuir la discussion, car l'exemple d'Halévy est mal choisi. Il faut lire *ḫi-bil-ta-šu-nu a-*..... *Ḫibiltašunu* est un mot bien connu, accompagné d'un suffixe parfaitement assyrien ; *a-*..... est le commencement d'un verbe à la première personne, dont une cassure nous a dérobé la fin. Il n'y a donc pas ici de suffixe sumérien NU-A-NI, forme qui, d'ailleurs, n'existe pas, et dont l'étrangeté aurait dû mettre Halévy sur ses gardes. Mais il y a plus : je ne nierai pas qu'on ne trouve, en effet, des graphies comme [1] ; et [2]. Mais jamais aucun assyriologue n'a prétendu qu'il fallût lire *ina ekalli*-MU *u mati*-MU, *pi*-MU, et *maš-ti-ti*-MU, et que « les Assyriens soient allés jusqu'à substituer aux terminaisons de leur propre langue des désinences touraniennes ». Il est trop facile de prêter une absurdité à son adversaire pour le réfuter ensuite triomphalement. Les assyriologues avaient compris depuis longtemps que le pronom suffixe sumérien de la première personne, , MU, était dans ce cas employé idéogra-

1. King, *Babylonian magic and sorcery*, pl. I, 13.
2. Tallquist, *Die Beschwörungsserie Maqlû*, taf. I, 10, 11.

phiquement, et qu'il fallait le lire en assyrien *ia*. Si quelque sceptique avait besoin d'un supplément de preuve, il suffirait de le renvoyer à la variante [cuneiform] *maš-ti-ti-ia*, où le pronom est écrit cette fois phonétiquement. — Enfin, de ce que certains groupes « se comportent dans les textes assyriens comme des idéogrammes », il n'en résulte nullement qu'on ne puisse établir par d'autres preuves qu'ils étaient phonétiques dans les textes akkadiens. « Les Japonais, dans le système qu'ils appellent *yomi* ou *wa-kun*, usent de mots et de phrases chinoises, qu'ils lisent par les mots et les phrases correspondantes de leur idiome. D'un autre côté, M. Haug, en s'appuyant sur un passage formel du *Kitâb al-fihrist*, étudié dans le *Journal asiatique* par M. Clermont-Ganneau, a établi le rôle considérable de cette méthode dans les textes pehlvis, où une grande partie des mots sémitiques étaient lus par les mots iraniens correspondants. » (Lenormant, 1875, pp. 14-15).

5° Halévy admet que les Touraniens ont pu emprunter à leurs voisins sémitiques un certain nombre d'expressions. Mais il remarque qu'une inscription en sumérien, trouvée à *Muḳayyar*, relate la fondation par un roi à nom sémitique, *Sin-idinnam*, d'une forteresse dont le nom est également sémitique, *Kar-Ramani*. Et il s'écrie : « N'est-ce pas méconnaître les notions les plus élémentaires de l'histoire, que de supposer que, vingt-cinq siècles avant notre ère, et au moment même où, selon l'avis des assyriologues, l'empire touranien de Chaldée a été sérieusement entamé par l'invasion sémito-kouschite..., un roi touranien ait poussé l'amour de l'étranger jusqu'à prendre publiquement et faire insérer dans les documents officiels un nom sémitique, qui devait le faire confondre avec ses ennemis mortels ?... Ce n'est pas tout : ce roi, qui devait être considéré par ses sujets touraniens comme un traître et un apostat, n'a pas craint de donner aux constructions qu'il venait d'élever à

quelques pas de la capitale un nom étranger, inintelligible pour la masse de son peuple. Tout cet embarras cesse d'exister dès que l'on reconnait avec nous que les textes de *Sin-idinnam* ne sont pas moins d'origine sémitique que la nationalité de leur auteur, bien qu'ils soient rédigés dans un système graphique différent de celui qui est employé dans les textes ordinaires.» (Halévy, 1874, pp. 518-520). Il y a ici encore une confusion. *Sin-idinnam* porte un nom sémitique, et il donne à la forteresse qu'il fonde un nom sémitique : rien de plus naturel. Mais quand il rédige une inscription pour une population non sémitique, il fait ce que tous les rois et tous les gouvernements ont fait, il lui parle sa langue, le sumérien. Il ne faut pas, d'ailleurs, prendre comme vérité indiscutable les distinctions que les premiers assyriologues ont faites entre les villes sémitiques et les villes touraniennes. En fait, les populations étaient très mêlées, comme le prouve la circonstance qu'un même roi écrit tantôt en assyrien, tantôt en sumérien. (Lenormant, 1875, pp. 325-326. Schrader, 1876, pp. 35-42, 47-48).

6° Si l'on essaie d'étudier au point de vue grammatical les textes sumériens, on est frappé, suivant Halévy, du « caractère purement figuratif » de ces textes.

a) Répétition exagérée des signes. — « On trouve dans les textes akkadiens le signe 𒅗 KA, qui signifie « mâchoire, bouche, parole » ; redoublé, 𒅗 𒅗 KA-KA « confirmer la parole, commander » ; triplé, 𒅗 𒅗 𒅗 KA-KA-KA « confirmation vigoureuse, amen » ; et même quadruplé, 𒅗 𒅗 𒅗 𒅗 KA-KA-KA-KA « confirmation instante de l'ordre ». La répétition si exagérée d'un même signe avait évidemment pour but de frapper la vue, et ne devait pas se traduire de vive voix. » (Halévy, 1874, p. 521). Rectifions d'abord quelques erreurs matérielles. Ainsi que nous en sommes informés par des gloses, 𒅗 se prononce I ou INIM avec le sens de « parole », DU avec le sens de « parler » ;

de même, 𒅗 𒅗 se prononce DUṬṬU ou DUDU, « parler » ; 𒅗 𒅗 𒅗 et 𒅗 𒅗 𒅗 𒅗 se lisent..... DUDU et INIM-DUṬṬU, « répéter des paroles, des incantations ». Nous avons donc la série : DU « parler » ; DUDU intensif, « répéter » ; INIM-DUṬṬU, « répéter des incantations ». Le même *signe* représentait en sumérien les mots « bouche », « parler » et « parole » : cela est conforme à ce que nous avons dit de l'écriture primitive (p. 268), et ne prouve nullement que le même *mot* servit à désigner les deux choses. Et quand bien même il en serait ainsi, on n'en pourrait rien tirer contre la réalité de la langue : « manger de la nourriture » se disait en assyrien *akâlu akâlu*. Le redoublement du signe 𒅗 pour marquer l'intensif du verbe simple, correspond bien à la réalité phonétique : les gloses DU et DUDU le prouvent d'une manière indiscutable. Maintenant, que le redoublement du signe 𒅗, pour marquer le pluriel du mot « parole », soit un procédé idéographique et non phonétique, il faut l'accorder à Halévy ; mais la théorie sumérienne n'en est nullement atteinte, car elle n'a jamais prétendu que l'écriture sumérienne fût exclusivement phonétique. (Schrader, 1875, pp. 16-17).

b) Permutation entre les caractères synonymes. — « En akkadien, il n'est pas rare de voir un signe remplacé par un autre signe ayant une valeur idéographique analogue, mais différent de ce signe quant à l'articulation phonétique. La désinence akkadienne de l'état emphatique a trois formes bien distinctes : 𒀀 A, 𒂊 E, 𒂷 MAL, et ces terminaisons s'emploient indifféremment dans le même mot, de sorte que « la place » s'écrit en akkadien tantôt 𒆠 𒀀 KI-A, tantôt 𒆠 𒂊 K-IE, tantôt encore 𒆠 𒂷 KI-MAL... Nous avons donc dans ces signes de purs idéogrammes, et nullement des mots phonétiques. » (Halévy, 1874, pp. 521-522). Avant de s'étonner « de ce luxe peu naturel de désinences pour indiquer l'état empha-

tique », Halévy aurait bien fait de s'assurer de l'existence des formes sur lesquelles il a épilogué. La seule qui existe est . Mais quand même il en eût présenté deux ou trois autres bien établies, cela n'eût embarrassé aucun grammairien. Au nom de quel principe voudrait-on limiter les formes d'une langue, déterminer ce qui est le strict nécessaire, et ce qui est un « luxe peu naturel » ? Le latin a quatre terminaisons pour le nominatif pluriel : *ae, i, es, us.* Une seule aurait suffi à la rigueur. Halévy soupçonne-t-il Térence de n'avoir pas traduit Ménandre, mais d'en avoir seulement donné une transcription idéographique ? Enfin, il est inexact que les trois caractères , , aient en commun la signification d' « habitation, demeure », ce qui expliquerait, suivant Halévy, leur échange, comme désinence de l'état emphatique. Idéographiquement, signifie « eau »[1]; , « parler » ; [2], « placer ». (Lenormant, 1875, pp. 57-58).

c) Désinences du pluriel dans les noms. — « Le nombre pluriel est indiqué à volonté par les trois signes suivants : MEŠ, ZUN, E-NE. Voilà encore une profusion inutile de terminaisons, qu'on ne saurait considérer comme phonétiques, car les syllabaires d'*Ašur-bân-apal* expliquent les deux premiers signes par *mâdû* « abondant », tandis que le troisième complexe signifie notoirement « collection, réunion »... Ajoutons que la désinence

1. « a, entre autres valeurs, dit Halévy, celle de DUR, qui rappelle le radical דור, demeurer, habiter ». On voit poindre ici ce système de calembourgs et d'équivoques désespérées par lequel Halévy a prétendu soutenir un système condamné (v. p. 335). ne signifie pas « demeurer »; après cela il est à peine utile de faire remarquer que *dâru* ne signifie pas « habiter », mais « durer ».

2. Halévy confond perpétuellement MAL, et E. Ce dernier signe signifie bien « maison ». Mais le rapprochement phonétique A, E, É est alors beaucoup plus frappant que le rapprochement sémantique : eau, parler, maison. On concevrait sans difficulté qu'une même fonction grammaticale eût été exprimée par A, E, Ê.

ENE se place d'ordinaire après les postpositions, même quand celles-ci sont précédées par des suffixes possessifs; par exemple l'idée de « parmi mes hommes », se rend, en akkadien, par les signes UN-MAL-E-NE, pour UN-MU-LA-E-NE, mot à mot « homme mon parmi ». Or, une formation pareille va trop contre le bon sens naturel pour qu'on hésite à la déclarer impossible dans une langue quelconque. L'étrangeté disparait dès qu'on voit dans ce groupe un complexe de signes idéographiques. » (Halévy, 1874, pp. 522-523). Les erreurs matérielles sont toujours aussi nombreuses que les faits allégués : ne s'emploie qu'en assyrien, comme signe du pluriel : il fait partie de cette idéographie spéciale aux textes assyriens dont nous parlerons plus loin (v. p. 326). E-NE ne signifie pas « collection, réunion » ; c'est simplement le pluriel du pronom de la troisième personne, en assyrien *šunu*. Enfin, il est faux que la désinence ENE se place d'ordinaire après les postpositions : on dit DINGIR-RI-E-NE-GE (II R 10 *a* 19), « des dieux » ; NIN-E-NE-GE (K 246, III, 62), « des souveraines » ; [1] SIT [GAL] INIM-INIM-MA-GE-E-NE-A-TA, « dans le sceau des exorcistes » (II R 9 c 42). Dans la forme citée par Halévy, et qu'il faut lire : KALAM-MA-E-NE (II R 16 *b* 24), MAL ne joue pas le rôle de postposition, qu'il n'a d'ailleurs jamais, mais de prolongement ou de complément phonétique. Faisons remarquer maintenant que, dans une langue agglutinante comme le sumérien, il n'est nullement étonnant que le suffixe du pluriel ait à lui seul un sens complet, celui de « abondant », ou de « réunion ». Enfin, on ne voit pas comment une formation, qui « va contre le bon sens naturel » quand elle est phonétique, devient logique dès qu'elle est idéographique, ni comment des Sémites auraient inventé pour une prétendue idéographie un ordre si contraire à leur syntaxe (Lenormant, 1875, pp. 31-32, 74 ; Schrader, 1876, p. 35).

d) Noms de nombre. — « La seule articulation qui soit hors de doute appartient au numéral ME « cent »

qui est le sémitique באמ. Il faut rapporter à la même source le [cunéiforme] ID יד « main, part », qui, suivant quelques assyriologues, désigne l'unité. Le nom de nombre « quatre » s'écrit ER-BA et répond au ארבע sémitique. » (Halévy, 1874, pp, 523-524), Il est exact que « quatre » se dit *arba*, « cent » *me*, dans les langues sémitiques; mais en sumérien on dit LAMMU ou TATTAB pour « quatre »; quant à la prononciation sumérienne de chiffre 100, elle est inconnue. Et s'il est vrai que le signe [cunéiforme] ID exprime l'unité, — je ne connais pas d'exemple de cet emploi, — « je prie, disait Lenormant, mon ingénieux contradicteur de vouloir bien me citer un *seul exemple* assyrien où *id* signifie « part », et un seul idiome sémitique où le nom de nombre *un* s'exprime par le mot *main;* jusque-là son explication ne sera qu'une fantaisie, sans rien pour la justifier. » (Lenormant, 1875, p. 151; Schrader, 1876, pp. 33-35).

e) Pronoms. — « Le caractère figuratif des documents akkadiens saute aux yeux, quand on prête quelque attention à la manière dont les pronoms sont formés... Le pronom démonstratif akkadien est [cunéiforme] BI; il ne change pas au pluriel. Pourquoi? Evidemment parce que le monogramme [cunéiforme] indique l'idée collective de « double »; il est donc presque un pluriel par sa nature. — Les pronoms personnels présentent des épithètes élogieuses ou humiliantes qui, attribuées aux personnes, remplacent les vrais pronoms de la langue vivante : 1re personne [cunéiforme] MU « nom, renommée »; [cunéiforme] MAL-E « demeure, stabilité, perfection »; [cunéiforme] DA-AB, « intérieur humble »; 2e personne [cunéiforme] ZU, « tableau, image »; [cunéiforme] ZA-E « modèle, image »; [cunéiforme] MU-UN « renommée du peuple, du pays »; [cunéiforme] ME-EN, « prodigieuse domination ». Pluriel [cunéiforme] NI-E-ME-EN « adjonction, voisinage de prodigieuse domination »; 3e personne [cunéiforme] AN, « élevé »; [cunéiforme] NA, « marque,

souvenir »; NAM, « sort »: AB-BA, « humilité de l'œuvre »; BA-AB, « œuvre humble »; E-NE-BI, « collection de choses doubles ». — Le pronom réfléchi est IM, « gloire »; il est calqué sur l'assyrien *ramânu*, qui a la même signification. — Le pronom relatif pour les choses, « que », s'écrit en akkadien ŠA, comme en assyrien. Les assyriologues le prononcent GAR, afin d'en effacer l'affinité avec l'idiome sémitique; cela n'est cependant pas possible, puisqu'on le trouve aussi écrit , caractère qui représente ordinairement la syllabe *ša*. Comme il est impossible de croire qu'un pronom relatif puisse être emprunté à une langue étrangère, il faudra bien reconnaître que ces signes ne fonctionnent dans les documents akkadiens qu'à titre d'idéogrammes. » (Halévy, 1874, pp. 524-526; 1878, p. 16). Commençons par quelques rectifications de faits : n'indique pas l'idée de « double », qui est exprimée par le signe ; ne peut pas signifier « intérieur humble »; ni « tableau »; ni « modèle »; ni « prodigieuse domination »; ni « adjonction de prodigieuse domination »; ni « humilité de l'œuvre »; ni « collection de choses doubles ». Quelques-unes des analyses d'Halévy, comme « renommée du peuple », seraient, à la rigueur, possibles. Soyons généreux, acceptons-les toutes. A quel système sommes-nous conduits ? Le pronom démonstratif est rendu par l'idée de « double »; la 1re personne par les idées de « renommée, stabilité, ou intérieur humble »; la 2e par celles de « tableau, renommée du pays, prodigieuse domination, voisinage de prodigieuse domination »; la 3e par celles de « élevé, marque, sort, humilité de l'œuvre, et collection de choses doubles ». Pourquoi cet étrange rébus ? Quel rapport y a-t-il entre les pronoms et leur prétendue expression idéographique ? Aucun, évidemment,

puisque la même personne est désignée par les idées les plus contraires : « renommée » et « intérieur humble » ; « élevé » et « humilité de l'œuvre ». Jamais cabaliste en délire n'inventa rien d'aussi fou que le procédé d'expression dont Halévy prétend faire honneur aux Babyloniens. « La qualification de *galimatias triple*, inventée par Voltaire, ne serait pas suffisante pour un idéographisme qui emploierait indifféremment à l'expression du pronom de la troisième personne, onze signes divers, ayant des significations aussi opposée entre elles et aussi peu en rapport avec la notion essentielle de ce pronom. » (Lenormant, 1875, p. 20). Si nous n'avons pas le droit de repousser une théorie parce qu'elle choque nos idées, nous pouvons du moins demander que la force de la démonstration soit proportionnelle à l'invraisemblance. Halévy se contente d'une affirmation : c'est trop peu pour nous. — Le pronom réfléchi sumérien IM- (lisez NI-) ZU n'est nullement « calqué » sur l'assyrien *ramânika* : le sens étymologique de ces deux pronoms est encore inconnu ; et quand même il serait identique pour tous les deux, il faudrait prouver que ce n'est pas le pronom assyrien qui a été « calqué » sur le pronom sumérien, qu'il a une forme proprement et exclusivement sémitique ; ce qui n'est pas. Le pronom réfléchi « moi-même, toi-même », etc., est exprimé en hébreu, en arabe, en syriaque par « mon âme, ton âme ». Le sens le plus probable de NI-ZU, *ramânika*, est « ta force ». L'expression sumérienne et assyrienne n'est donc pas très différente de l'expression commune aux langues sémitiques, mais on en dirait autant de l'expression anglaise *my-self*, littéralement « ma personne ». Et cela montre bien qu'il n'y a rien à tirer de ces comparaisons pour établir qu'une forme a été « calquée » sur une autre.

Enfin, pour ce qui est du pronom relatif, la vérité est que le sumérien n'en possède pas ; le mot MULU ou GULU, « homme », en fait quelquefois fonction pour les personnes (Brünnow, 1889, n°s 1340, 6408). Mais, en règle générale,

le sumérien se sert d'une construction qui le dispense de recourir au pronom relatif : « Ils sont les tempêtes immenses qui, des cieux, s'abattent » se dit en sumérien « tempêtes immenses des cieux s'abattant eux » : UD GAL AN-TA SU-BAR-RA-MES. Dans les phrases comme 𒃻 MA-E NI-ZU-A-MU, en assyrien *ša anaku idû*, où 𒃻 semble l'équivalent de l'assyrien *ša*, il faut bien se rendre compte que 𒃻 n'est pas un simple relatif, mais un pronom indéfini, signifiant « tout ce que ». Ce pronom est rendu aussi par 𒎏 NIN. En l'absence d'une glose qui nous renseigne sur la prononciation de 𒃻, pronom indéfini, il est assez naturel de choisir la lecture NIG (préférée à GAR), parmi les valeurs que possède le signe 𒃻 : la permutation de N et de G est en effet des plus fréquentes en sumérien (v. t. II), et on ne saurait voir dans le choix de cette lecture le désir « d'effacer l'affinité avec l'idiome sémitique ». L'existence d'une variante [signe cunéiforme], si elle était établie[1], ne prouverait rien, car il serait trop facile de l'expliquer comme une faute de scribe assyrien. (Lenormant, 1885, pp. 19-25; Schrader, 1876, pp. 31-33).

f) Verbe. — « Le verbe akkadien suit strictement les modifications du verbe assyrien. Il a le même nombre de temps et de voix. 1° Comme lui, il distingue le verbe du nom par la préfixation de pronoms personnels, tandis que la désinence du pluriel se met à la fin. 2° Comme lui encore, il manque de parfait et développe un présent par modification intérieure. 3° Le piel sémitique, qui indique l'intensité de l'action par le redoublement de la racine ou d'une lettre radicale, se retrouve en akkadien. 4° Les voix verbales qui, dans les langues sémitiques, se forment par l'adjonction d'une consonne, telles que les voix *hifil*, *nifal*, *šafel*, montrent en akkadien également un préfixe

1. Halévy a omis de citer le texte sumérien où se trouverait ce signe, avec le sens du pronom relatif, et je n'en vois aucune trace dans la *List* de Brünnow.

consonnantique RA, DA, SU, IM. 5° L'assyrien forme un mode précatif au moyen d'un *l* préfixé : l'akkadien fait emploi d'un procédé analogue, en préfixant au radical les signes GA, GAN, ḪA. 6° L'assyrien incorpore au verbe les suffixes régimes directs et même indirects ; le même fait a lieu en akkadien. 7° Le passif des langues sémitiques se forme régulièrement par une modification intérieure des voyelles et n'ajoute pas d'autre formante au verbe actif : l'akkadien n'emploie pas non plus de formante particulière pour indiquer la voix passive; mais, ne pouvant pas modifier les voyelles du radical, il change la position des pronoms et des lettres formatives. » (Halévy, 1874, pp. 526-528). Nous aurons à examiner dans le tome II de ce *Manuel* les formes verbales sumériennes. Lenormant (1875, pp. 185-189) reconnaissait trois conjugaisons, dix voix pour les deux premières, seize modes et deux temps. Si cette théorie doit être modifiée, il n'en restera pas moins que le système sumérien ne rappelle en rien le système assyrien avec ses trois temps, ses dix-huit formes et ses quatre modes[1]. Examinons d'ailleurs en détail les ressemblances signalées par Halévy : 1° Il est vrai qu'une bonne partie des pronoms est préfixée au verbe et que la désinence du pluriel se met après le radical, mais est-ce là quelque chose de proprement assyrien ? Le français offre exactement le même phénomène : « il aime, ils aim-ent ? Au contraire, le sumérien ne rend pas la distinction que l'assyrien fait dans les verbes et les pronoms entre le masculin et le féminin : BARSA-ZU rend à la fois *piristi-ka* « la décision de toi » (homme) et *piristi-ki*, « la décision de toi » (femme) ; NI-IN-GAR signifie à la fois « il a placé », en assyrien *iškun*, et « elle a placé », en assyrien *taškun*. — 2° L'assyrien possède un parfait *iškul*, et un permansif *sakil*, qui a indifféremment le sens présent ou passé, mais qui est, morphologique-

1. Je ne considère pas comme un véritable mode le précatif *lù tamat*, formé de l'indicatif (permansif), précédé d'une particule *lù*, qui seule lui donne le sens précatif.

ment, l'équivalent exact du parfait hébreu ou arabe. Halévy n'a jamais présenté deux temps sumériens « calqués » sur ces deux temps de l'assyrien et présentant les mêmes nuances de sens. Il s'est contenté de comparer à l'assyrien *isakal,* formé suivant lui d'un préfixe *i* et « d'une forme nominale *šakal,* à laquelle répondent les ségolata de la langue hébraïque », le sumérien IN-LAL-E, « qui, à part le préfixe IN, ressemble tout à fait au nom. » Mais il est le seul à connaitre une forme assyrienne de substantif *šakal*, correspondant aux formes ségolées de l'hébreu, et c'est par pur arbitraire qu'il voit dans LAL-E un substantif répondant à cette prétendue forme ségolée. — 3° Il n'y a pas en sumérien de *piel* formé par redoublement de la seconde consonne radicale, comme cela a lieu en assyrien. Réciproquement, il n'y a pas en assyrien de *forme* verbale obtenue par le redoublement du radical, comme cela existe en sumérien : NA-AN-TUR-TUR, « qu'il n'aie pas ». Il est peu vraisemblable que, pour rendre le *piel* ASSYRIEN, les scribes aient « calqué » le *pilpel,* d'ailleurs assez rare, de l'HÉBREU. — 4° Halévy n'a pas démontré que les préfixes verbaux sumériens, RA, DA, SU, IM fussent l'équivalent des préformantes ה, נ, ש de l'*hiphil* (il n'y a pas de forme *hiphil* en assyrien !), du *nifal*, du *šafel*, et il serait au contraire facile de montrer par des centaines d'exemples qu'il n'y a aucune correspondance entre l'emploi de ces préformantes et celui des préformantes assyriennes : BA-RA-UD-DU-NE rend à la fois *ittaṣṣi* (ifteal), et *ušeṣû* (*šafel*) ; BA-RA-ZI est rendu en assyrien par *itbi* (*ifteal*), BA-RA-BAL par *ibbalkit* (*nifal*). Enfin, on ne voit pas comment « l'immutabilité » du radical sumérien (il y aurait donc des *radicaux* dans cette idéographie ?) aurait rendu « impraticable » l'insertion d'informantes équivalant au *t* et au *tan* des formes *iktasad, iktanasad*, etc., de l'assyrien. C'est pourtant la seule explication qu'Halévy trouve pour rendre compte de ces divergences entre le verbe sumérien et le verbe « dont il suit strictement les

modifications ». — 5° Le français et beaucoup d'autres langues forment le précatif au moyen d'une particule préfixée : « *que* tu sois exorcisé » est un « calque » aussi exact de *lû tamata* que peut l'être le sumérien ḪE-PAD. Nous n'en conclurons pas que le français soit une idéographie de l'assyrien. Nous verrons même (p. 329) que ce préfixe ḪE fournit une des preuves les plus claires du caractère *phonétique* et nullement *idéographique* du sumérien. — 6° Il est faux que l'assyrien incorpore au verbe les pronoms régimes directs ou indirects : il les suffixe. Le sumérien seul les incorpore entre d'autres préfixes et le radical verbal : IN-LAL, « il pesa », IN-NAN-LAL, « il le pesa » ; en assyrien, *iškul*, *iškul-šu*. — 7° L'assyrien n'a plus le passif interne qu'a conservé l'arabe : le passif s'y forme par une préformante *n*, assimilée à la première radicale dans la plupart des temps. La suffixation des pronoms ne marque pas le passif en sumérien. Mais, fût-il possible d'accorder à Halévy ses prémisses, nous aurions l'étrange raisonnement que voici : l'assyrien forme le passif par une modification intérieure des voyelles, le sumérien le forme en suffixant les pronoms préfixes de l'actif, donc le verbe sumérien « imite très ingénieusement » le verbe assyrien. (Lenormant, 1875, pp. 236-241 ; Schrader, 1876, pp. 25-29).

g) Prépositions. — « L'akkadien fait usage d'un grand nombre de prépositions, qui sont visiblement calquées sur l'assyrien. » (Halévy, 1874, pp. 529-530 ; cf. 1878, pp. 16-17). — C'est une question que nous examinerons plus tard, de savoir si le sumérien possède de véritables prépositions. En tout cas, la plus grande partie des rapports syntactiques exprimés en assyrien par des prépositions est rendue en sumérien par des postpositions : *ina risišu*, « dans tête de lui » se dit en sumérien : SAG-BI-KU « tête de lui dans ». Il faut une optique spéciale pour voir que ces deux constructions sont calquées l'une sur l'autre. Il est absolument faux que l'assyrien *ṣîru*, « sur », soit jamais rendu en sumérien par un signe ZER. Et s'il

est vrai que EN ou EN-E est traduit en assyrien par *adi*, personne ne prendra au sérieux l'idée d'Halévy, que « le choix de ce complexe (EN-E), qui, comme nom, signifie « puissant, maître, seigneur », a été visiblement déterminé par le sens du radical assyro-sémitique עד, אד, « être puissant, dominer » ; un pareil verbe est totalement inconnu à l'assyrien. Des similitudes relevées par Halévy, il reste donc que le mot « cœur » a servi à former en sumérien comme en assyrien des locutions signifiant « dans l'intérieur de » ; et que le sumérien TA a, comme son équivalent assyrien *ina*, le sens de « dedans » et de « hors de ». (Lenormant, 1875, pp. 253-262 ; Schrader, 1876, p. 29).

h) Particules.— « La formation de l'adverbe en akkadien se révèle comme une imitation servile du procédé propre à l'assyrien. On sait que ce dernier idiome forme les adverbes, soit au moyen de la préposition *ina* « dans », soit par l'adjonction du suffixe de la troisième personne *š*, abrégé de *šu* « son ». L'akkadien se sert également du monogramme 𒀸, qui est l'équivalent de *ina*, seulement il le place après le nom. Le suffixe assyrien *šu*, de son côté, est rendu par 𒁉 BI, suffixe qui désigne notoirement la même chose en akkadien. Ainsi l'akkadien 𒆗 𒀸 DAN-AŠ, ou 𒆗 𒁉 DAN-BI, présente un calque fidèle de l'assyrien *ina dan* ou *danniš*, puissamment. » (Halévy, 1874, pp. 530-531). Donc, suivant Halévy, il existerait deux sortes d'adverbes en assyrien, les uns formés au moyen de la préposition *ina*, les autres au moyen de la terminaison *iš*. On trouve, il est vrai, quelques locutions adverbiales de lieu et de temps formées avec *ina* : *ina bid*, *ina libbi*, « là-dedans » ; *ina pan*, « autrefois » ; mais ce sont plutôt des prépositions employées adverbialement : de même en français « avant, après » sont des prépositions, qui peuvent faire fonction d'adverbes. Mais il n'existe pas en assyrien d'adverbe de manière du type *ina dan*, forgé par Halévy. Il semble donc difficile que le type sumérien formé avec la terminaison 𒀸 en soit « une imitation ser-

vile ». Quant aux terminaisons adverbiales BI et IŠ, l'une peut bien paraître « le calque fidèle » de l'autre, si l'on admet que BI est, en ce cas, le pronom de la troisième personne sumérien, et *iš*, le pronom assyrien de la troisième personne, *šu*, diminué de *u*, et précédé de *i*. Mais on n'a aucune preuve de cette dérivation de la terminaison *iš*. Il n'est pas sûr que le BI, terminaison des adverbes sumériens, soit le BI pronom suffixe de la troisième personne, et l'on conçoit même assez difficilement comment « j'agis fort-lui » en serait venu à signifier « j'agis fortement ». Enfin, même si nous admettons cette formation de l'adverbe sumérien, comme elle est étrangère à toutes les langues sémitiques sauf l'assyrien, il restera toujours probable que l'assyrien l'a empruntée au sumérien. (Lenormant, 1875, pp. 262-267; Lehmann, 1892, pp. 146-147).

Le sumérien, dit encore Halévy, « emploie la copule assyrienne *u* = ו ; un pareil emprunt est sans analogie dans les langues connues. » (1874, p. 530). Cette dernière affirmation tombe devant le fait que le turc, qui est une langue touranienne, a emprunté lui aussi la même copule و à l'arabe. D'autre part, sans prendre pour définitive la démonstration qu'a donnée Haupt (1879, pp. 37-41), il reste au moins possible que le signe [illegible], avec le sens de « et », se soit prononcé ŠA, et non U. Enfin, il faut remarquer que le sumérien ne connaît pas une distinction, toujours observée en assyrien, entre *u* copule des noms ou des propositions et *ma* copule des propositions, et que même il omet le plus souvent toute copule, (Lenormant, 1875, pp. 267-269; Schrader, 1876, pp. 29-30).

i) Vocabulaire.—« Chaque expression assyrienne a un ou plusieurs équivalents en akkadien, non seulement pour les conceptions d'une nature générale, mais même pour les noms propres de dieux, d'hommes, de pays, de villes, de montagnes et de rivières... Assurément une nomenclature si différente et si complète, qui s'étend jusqu'aux divinités et aux villes sémitiques, et même aux pays en

dehors de la Mésopotamie, est au plus haut degré improbable. » (Halévy, 1874, pp. 531-533). Distinguons ce qu'Halévy a confondu, et occupons-nous d'abord des noms de divinités. Il est exact qu'un certain nombre de divinités, le plus grand nombre si l'on veut, a un nom babylonien différent du nom sumérien. Ce fait n'est ni étrange ni unique. Beaucoup de dieux et de déesses du panthéon grec se retrouvent dans le panthéon romain sous des noms très différents : il suffit de citer Athéna-Minerve, Aphrodite-Vénus, Dionysos-Bacchus, Arès-Mars. En Mésopotamie, on s'explique très bien comment cette double nomenclature a pu se produire. Ou bien les Sémites ont gardé leur panthéon national, et c'est un travail de syncrétisme, populaire ou sacerdotal, qui a rapproché En-lil de *Bêl*, En-zu de *Sin*, Babbar de *Šamaš*, comme plus tard, en Syrie, Baal de Zeus, Aphrodite d'Astarté, etc. Ou bien les Sémites ont emprunté aux Sumériens leur panthéon, et se sont contentés d'en traduire les noms dans leur langue, comme les Thibétains et les Mongols l'ont fait pour les noms de la mythologie bouddhique. Il est d'ailleurs possible que ces deux explications contiennent chacune une part de vérité, et il n'est nullement nécessaire de rejeter l'une pour adopter l'autre. En tout cas, il est inexact que chaque divinité sumérienne ait son équivalent en assyrien, et réciproquement : quantité de dieux et de déesses du panthéon sumérien, comme Ninaḫakuddu, Lugalbanda, Azagšud, bien que nommés très souvent dans les textes assyriens, n'ont jamais reçu de nom sémitique : et rien ne trahit mieux l'adaptation que ses lacunes. Inversement, on ne trouve jamais dans un texte sumérien le nom du dieu national de l'Assyrie, *Ašur*[1], et l'idéogramme par lequel il est souvent désigné 𒀭𒄭, « le dieu bon », rentre manifestement dans la

1. L'identification, proposée par quelques auteurs, avec le *Anšar* du poème *Enuma eliš*, n'est rien moins que certaine.

classe des idéogrammes d'origine assyrienne dont nous parlerons plus loin (v. p. 326). — Passons maintenant à la nomenclature géographique. Il est faux qu'elle soit en partie double pour toutes les localités ou les contrées de la Mésopotamie et des pays étrangers. On n'a pas encore trouvé de doublet pour les villes d'*Agade*, de *Ḫalule*, de *Kiš*, les pays de *Magan* et de *Meluḫḫa*, etc. Pour un grand nombre de localités, il n'y a pas à proprement parler de doublet, mais simplement deux formes, dont l'une n'est qu'une altération de l'autre : *Uruk*, de UNUKI ; *Uru*, de URUNU ; *Eridu*, de URUDUG ; *Barsiba*, de BADSIABBA, etc. Pour d'autres, il y a réellement un doublet, non toutefois en ce sens qu'un nom sumérien serait traduit par un nom assyrien, mais en ce sens qu'une ville est désignée tantôt par son vrai nom, tantôt par une périphrase : NIPPURU est appelée EN-LIL-KI, la ville du dieu ENLIL ; LARSAM est appelée BABBARUNU-KI, la demeure de BABBAR, et nous savons qu'en effet ces deux cités étaient respectivement le centre du culte d'ENLIL et de BABBAR. Rien, absolument rien ne nous autorise à voir dans NIPPURU et dans LARSAM des noms sémitiques substitués aux noms sumériens, et il est même matériellement impossible que LARSAM soit tiré d'une langue sémitique, aucune langue de ce groupe n'admettant de racine commençant par les deux liquides *l*, *r* : le rapprochement de ces deux sons répugne tellement à un organe sémitique, que le nom de LARSAM a subi en hébreu une métathèse, et est devenu ELLASAR. Enfin il existe quelques noms de villes et de contrées, bien sémitiques, comme *Bâbilu*, *Elamtu*, auxquels correspondent des noms sumériens non moins caractérisés : DINTIRKI, NIMMAKI. Mais le fait n'a rien de surprenant : le même pays que nous appelons « Allemagne » est nommé « Germany » par les Anglais, et aucun de ces deux noms n'est celui que connaissent les indigènes, qui emploient exclusivement celui de « Deutschland ». Et quand bien même Halévy découvrirait pour NIPPURU, LARSAM, etc., une étymologie sémitique indiscu-

table, quand bien même le nombre des doublets réels serait plus grand que nous ne le croyons, on en trouverait un nombre encore plus grand en Hongrie, où il n'est guère de ville importante qui n'ait à la fois un nom magyar et un nom allemand : Nagy-Szeben et Hermanstadt, Kolosvar et Klausenburg, Nagy-Varad et Gross-Wardein, etc. (Lenormant, 1875, pp. 356-363).

Nous avons suivi pied à pied Halévy dans son argumentation contre l'existence d'une langue sumérienne. Aucune de ses raisons ne nous a paru résister à l'examen. Sa thèse est par là même réfutée. Il nous reste à étudier quelques arguments positifs, proposés dans les répliques de ses adversaires, en faveur de la réalité d'une langue sumérienne.

La manière dont les matériaux sont disposés dans certains « syllabaires » montre bien qu'ils ont été composés pour faciliter l'intelligence d'une langue et non d'une écriture. Ainsi l'on trouve tantôt une série de mots sumériens qui peuvent être traduits par un même mot assyrien, tantôt une série de mots sumériens correspondant à des mots assyriens de sens fort différents, mais de son identique, comme *šaḳû*, « être haut », et *šaḳû*, « donner à boire ». Enfin des gloses indicatives donnent la prononciation des signes dans la première colonne des tablettes lexicographiques, et aussi, quoique plus rarement, au-dessus du texte sumérien des documents bilingues. On ne peut raisonnablement les expliquer que dans l'hypothèse d'une langue, c'est-à-dire d'un mode d'expression par le son. Si 𒃶 était un simple idéogramme de *lu*, préfixe du précatif, il n'y aurait aucun besoin de noter qu'il doit être prononcé ḪE, et non pas GAN. Ces « syllabaires » sont donc de véritables dictionnaires en deux langues : il y a une langue sumérienne. (Lenormant, 1875, pp. 38-51 ; Schrader, 1876, pp. 1-2).

Nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de parler de l'emploi des idéogrammes en assyrien. Ce fait nous

fournit encore une nouvelle preuve contre la théorie qui voudrait considérer les textes sumériens comme des textes assyriens écrits idéographiquement. En effet, l'idéographisme assyrien est quelque chose de très différent du sumérien, du prétendu idéographisme d'Halévy. Il possède d'abord un certain nombre d'idéogrammes qu'on ne rencontre *jamais* dans les textes sumériens : c'est seulement comme idéogramme assyrien, et dans les textes rédigés phonétiquement pour les 95 centièmes, que [cunéiforme] signifie « fils » ou *Ašur;* [cunéiforme] « donner » ; [cunéiforme], *Bêl;* [cunéiforme] « pour ». Le sumérien des textes bilingues est si peu une idéographie assyrienne, qu'il n'est pas rare de voir un ou plusieurs mots écrits phonétiquement dans la première ligne, traduits en idéogrammes assyriens dans la seconde. Ainsi DIM-ME-IR GAL-GAL-E-NE est rendu en assyrien par quatre idéogrammes 𒀭 𒈨𒌍 𒃲 𒈨𒌍 (IV R 26 *a* 30), soit : « dieu + pluriel + grand + pluriel ». Mais surtout cette idéographie assyrienne, comme on devait s'y attendre, respecte l'ordre syntactique de l'assyrien. Ainsi « depuis l'Orient », se dit en assyrien, *ultu ṣît* ^ilu^ *Šamši*, littéralement, « depuis la sortie du ^dieu^ Soleil ». Bien que le soleil soit désigné par un idéogramme, la phrase est construite exactement comme si elle était tout entière écrite phonétiquement. Pourquoi donc trouve-t-on dans un texte (IV R 3 *b* 35), au-dessus de cette rédaction si franchement assyrienne, une autre rédaction ^DINGIR^ BABBAR E-TA, mot à mot « ^dieu^ Soleil sortant depuis », dans laquelle l'ordre des mots est bouleversé et rendu tout à fait inintelligible pour un Sémite? C'est évidemment parce que cette rédaction est faite suivant le génie tout différent d'une autre langue, dans laquelle la postposition remplaçait la préposition, et où l'on n'appelait pas l'Orient « la sortie du soleil », mais « le soleil sortant ». Si [cunéiforme] devait se prononcer *ultu ṣît* ^ilu^ *Šamši*, et non ^DINGIR^ BABBAR E-TA, je ne vois pas pourquoi on n'aurait pas écrit [cunéiforme], TA-E ^DINGIR^ BABBAR. Or, une pareille construc-

tion ne se rencontre jamais dans cette « idéographie » que l'on prétend « calquée » si fidèlement sur l'assyrien. De même, dans l'exemple cité plus haut, DIM-ME-IR GAL-GAL-E-NE, le pluriel n'est exprimé qu'une seule fois, après l'adjectif, comme il est assez naturel dans une langue agglutinante, où, la marque du pluriel ayant conservé son individualité, « dieux grands » se dit « dieu-grand-eux ». Mais dans le groupe idéographique de la version assyrienne, l'idéogramme « dieu » 𒀭 et l'idéogramme « grand » 𒃲 sont suivis chacun de l'idéogramme du pluriel 𒈨𒌍, parce qu'en assyrien, comme en général dans les langues à flexions, chaque mot est affecté des désinences de nombre et de cas. (Lenormant, 1875, pp. 34-47 ; Oppert, 1875, pp. 61-63).

Tous les arguments pour ou contre l'existence d'une langue sumérienne, que nous avons examinés jusqu'à présent, sont des arguments plus ou moins indirects : ils tendent à démontrer par exemple que le sumérien ressemble ou ne ressemble pas à l'assyrien. J'ai dû en effet suivre l'argumentation d'Halévy, et parcourir le même chemin que lui, pour relever et redresser les erreurs matérielles ou logiques, sur lesquelles il a échafaudé son système. Mais quel que soit le parti que l'on prenne sur tous les arguments déjà passés en revue, on conviendra qu'aucun d'eux n'est décisif et que la vraie question est celle-ci : Quel est le caractère distinctif d'une langue, par opposition à une idéographie, et le sumérien présente-t-il ce caractère ? Halévy a bien effleuré ce problème quand il a parlé de ce qu'il appelle le manque de fusion entre les syllabes, le groupement des syllabes, la composition des signes (v. pp. 304-7). Mais nous avons vu que des erreurs matérielles enlèvent toute valeur à ses arguments, et d'ailleurs, s'il est vrai que la décomposition des syllabes fermées est imcompatible avec l'hypothèse d'une idéographie, on ne saurait prendre comme condition absolue de la réalité d'une langue la

faculté d'écrire KU-UN au lieu de KUN, MI-IR au lieu de MIR, ou bien ḪU-LI-IK au lieu de ḪUL-IK, NA-MA-AD au lieu de NAM-AD. Qu'est-ce donc qu'une langue? C'est l'expression des idées au moyen de sons, dont l'émission et la combinaison sont soumises à des lois invariables. Ces lois, dont l'action est aussi constante, aussi inflexible que celle des lois physiques, amènent la disparition ou la transformation, ou au contraire la réapparition des sons primitifs, dans certains cas que la phonétique s'occupe à déterminer. La cause de ces altérations est toujours le voisinage d'asutres sons, avec lesquels les sons supprimés ou modifiés sont incompatibles. Par exemple, en assyrien, un mot féminin comme *uṣuratu* est régulièrement syncopé en *uṣurtu*, à l'état absolu ; mais à l'état construit, la désinence tombe, et une forme *uṣurt* étant impossible, le *a* reparaît, et nous avons la forme *uṣurat*. On comprend que tout système d'articulations doit répondre à certaines exigences physiologiques. Au contraire, supposons que les mots et leurs flexions soient figurés par des signes qui représentent non des sons, mais des idées, ou qui, s'ils représentent à la fois des sons et des idées, comme c'est le cas pour les signes cunéiformes, sont choisis pour l'idée et non pour le son qu'ils représentent, il est bien évident que si, au lieu de transcrire immédiatement ces idéogrammes dans la langue qu'ils recouvrent, nous les lisons comme des phonèmes, nous ne pourrons produire qu'une épouvantable cacophonie, quelque chose d'aussi peu euphonique qu'une dépêche chiffrée. Halévy devait donc montrer que le sumérien, dont il contestait l'existence, dont il faisait une simple « idéographie » de l'assyrien, ignorait toute espèce de transformation, d'accommodation phonétique. Il ne l'a pas fait, et nous sommes au contraire en mesure de signaler un assez grand nombre de cas, dans lesquels l'échange des prétendus idéogrammes d'Halévy correspond évidemment à des échanges de sons exigés par l'oreille. (Lenormant, 1875, pp. 51-60).

Le préfixe de l'optatif sumérien est 𒄭, dont la lecture ḪE est attestée par une glose (ASKT, p. 75, l. 4), 𒄩 ḪA, ou bien 𒄷 ḪU. Si nous comparons les formes verbales dans lesquelles entrent ces trois formes du préfixe, nous obtenons le tableau suivant :

ḪA-BA	ḪE-EN[1]	ḪU-MU-E-DA
ḪA-BAB	ḪE-EN-BAN	ḪU-MUN
ḪA-BA-ME	ḪE-EN-ŠIN	ḪU-MUN-DA
ḪA-BAN	ḪE-EN-TA	ḪU-MUN-IB
ḪA-BAN-IB	ḪE-EN-TAN	ḪU-MUN-NIN
ḪA-BAN-IN	ḪE-EN-TA	ḪU-MU-RAB
ḪA-BA-RA	ḪE-EN-TAB	ḪU-UM-TA
ḪA-BA-RAN	ḪE-EM	
ḪA-BA-RIN	ḪE-EM-MAN	
ḪA-MA	ḪE-EM-MA-RAN	
ḪA-MAB	ḪE-EM-ME	
ḪA-RAB	ḪE-EM-TA	
ḪA-RAN	ḪE-EM-TAN	
	ḪE-NEB	
	ḪE-NEB-TA	
	ḪE-REB	

Il est évident que les signes 𒄭, 𒄩, 𒄷 ne sont pas employés ici idéographiquement, car les sens d' « abondance, poisson, oiseau », qu'ils ont respectivement, n'ont rien à voir avec l'idée de l'optatif, ni rien de commun, qui puisse en expliquer l'échange. Au contraire, il suffit de jeter les yeux sur le tableau ci-dessus, pour remarquer que le Ḫ du préfixe de l'optatif est vocalisé en E, en A ou en U, suivant que le préfixe qui le suit est lui-même vocalisé en E, en A ou en U. Nous avons là un phénomène bien caractérisé d'harmonie vocalique, c'est-à-dire d'adaptation des sons aux sons voisins. (Fossey, 1901).

Un suffixe verbal sumérien EŠ est également vocalisé AŠ, et UŠ. Si nous relevons les emplois de ces trois

1. Ou ḪI-IN, ḪI-IN-BAN, etc.

formes, nous remarquons que AŠ se place toujours après une forme terminée par une syllabe en A, UŠ après une forme terminée par une syllabe en U :

TIL-LA-AŠ	IN-ZU-UŠ
MU-UN-TUM-DA-AŠ	IN-SUM-MU-UŠ
IM-MI-NI-IN-DIG-GA-AŠ	IN-NA-AN-SUM-MU-UŠ
	IN-ŠI-IN-SUM-MU-UŠ
GUR-RU-UŠ	NE-IN-SIR-RU-UŠ
BA-AN-BAD-DU-UŠ	IB-TA-AN-GUB-BU-UŠ
BA-AN-GUR-RU-UŠ	AL-GUB-BU-UŠ
MU-UN-DU-DU-UŠ	ŠI-MI-IN-ZU-UŠ
MU-UN-DA-RU-UŠ	IN-GUL-ŠU-UŠ

Seule, la forme EŠ, bien qu'on la trouve surtout après une syllabe en I, se place aussi après une syllabe en A, U. L'adaptation harmonique n'est donc pas aussi absolue ici que dans le cas du préfixe de l'optatif, mais elle n'en est pas moins certaine, et inconciliable avec l'hypothèse d'une idéographie.

Les radicaux nus sont, en certains cas encore mal définis, prolongés par une désinence dont la consonne initiale est assortie à leur propre consonne finale : TIL, « vie », et TIL-LA ; DUG, « bon », et DUG-GA ; GAR, « placer », et GAR-RA. Il y a plus : la voyelle même de cette désinence est susceptible d'accommodation; on dit : GAR-RA-NA, U-GAR-RA-AB, IN-GAR-RA, mais IN-GAR-RI-IŠ, IN-GAR-RI-NE.

La postposition RA se trouve après des radicaux en A E, U : BAR-RA (IV R 1 *c* 43) ; E-NE-RA (V R 62 *a* 60) ; E-KUR-RA (IV R 24 *b* 3). Mais il est très remarquable que ses substituts RU, IR, ne se trouvent qu'après U, I, E : GALU-RU (V R 29 *c* 44) ; A-A-NI-IR (IV R 3 *b* 46) ; DU-MU-NE-NE-IR (IV R *a* 63) ; LUGAL-A-NI-IR (*passim*).

Halévy avait remarqué ce dernier phénomène. Mais il croyait pouvoir échapper aux conséquences, fatales pour sa théorie, que l'on devait tirer de faits analogues, en supposant, gratuitement d'ailleurs, que les prêtres babyloniens, pleins d'admiration pour cette idéographie qu'ils

croyaient d'origine divine, l'avaient peu à peu modifiée, de manière à rendre supportable pour l'oreille la lecture des idéogrammes prononcés comme de simples phonèmes, au lieu d'être transposés en assyrien. C'est du moins ainsi que j'interprète un passage assez obscur de ses *Observations critiques*. « Cette *écriture*, dit-il, ayant revêtu de bonne heure un caractère sacré, n'a pas pu manquer d'être cultivée avec soin et indépendamment de la langue parlée. Le sacerdoce babylonien a dû même considérer les *articulations* du système *figuratif* comme la *langue* des dieux et des esprits. C'est de cette façon que s'explique sans effort la loi d'euphonie observée dans le groupement des signes pour les pronons et certaines prépositions (lisez postpositions), loi qui a égard à la terminaison du mot précédent » (Halévy, 1874, p. 529). J'ai souligné à dessein les termes contradictoires de cette explication. Voici comment Oppert les relevait (1875, pp. 76-77) : « Les assyriologues n'ont pas d'accointances assez divines, pour pouvoir vérifier si le sacerdoce babylonien se trompait ou non. Ce manque d'entregent céleste leur rend plus difficile encore l'intelligence de ce que pourrait être « l'articulation » d'un système « figuratif ». Mais ce qu'ils ne sauraient jamais comprendre, c'est qu'il puisse exister des lois d'euphonie pour le groupement de signes qui ne se prononcent pas et qui s'écrivent uniquement « pour la vue ». L'œil, on ne le niera pas, est d'une surdité complète, et pour juger d'un son, il faut entendre. Il y a chez nous aussi des livres écrits en « signes figuratifs ». Tels sont les livres d'analyse mathématique et les tables de logarithmes. A-t-on jamais pensé à être choqué par la cacophonie des $x\ y\ z$ et des $p\ q$? S'est-on jamais ému à l'idée que la cinquième décimale blesserait peut-être l'euphonie produite par la sixième ? Ce lapsus démontre à M. Halévy qu'il défend une thèse insoutenable. Ou bien il y a un système figuratif, et alors il n'y a pas d'euphonie. Ou bien il y a euphonie, et alors il existe une langue. »

CHAPITRE QUATRIÈME

ORIGINE SUMÉRIENNE DE L'ÉCRITURE BABYLONIENNE
(suite et fin)

Halévy substitue à la théorie de l'idéographie celle de l'idéophonie.— Nature, origine, emploi des phonogrammes. — Arguments tirés : de la polysémie des signes; des noms de nombre; des inversions. — Le prétendu développement historique du système hiératique. — Le témoignage d'un texte philologique. — Est-il possible que les Sémites aient conservé une littérature sumérienne? — Comparaison de l'idéophonie assyrienne avec différentes cryptographies. — Recherche d'une syntaxe sémitique en sumérien. — L'idéophonie échappe-t-elle à l'argument tiré de l'existence de lois phonétiques? — Arguments contre l'existence d'un peuple non sémitique en Babylonie : *a*) histoire de l'art; *b*) nomenclature géographique; *c*) témoignage des auteurs; *d*) traditions locales. — Conclusion.

Sans l'avouer[1], Halévy dut reconnaître que la théorie d'une idéographie pure et simple était devenue insoutenable[2]. Il y substitua donc peu à peu celle de l' « idéophonie », ou de l' « allographie », qu'il définit « un procédé de rédaction dans lequel l'hiéroglyphisme se combine largement avec le rébus et les jeux de mots si recherchés par l'esprit populaire. » (1883, p. 405). Les signes de la rédaction sumérienne ne sont plus uniquement des idéogrammes s'adressant aux yeux seuls, et que le lecteur transcrit immédiatement en assyrien. Ce sont aussi des phonèmes, artificiels il est vrai, mais qui sont énoncés comme les mots de la langue dont ils

1. Bien que sa doctrine ait naturellement évolué, au cours des trente années pendant lesquelles il l'a soutenue, Halévy n'a jamais fait le départ des arguments qu'il abandonnait et de ceux qu'il conservait. Il est inquiétant de voir qu'il reproduit encore en 1883 une erreur sur ŠA relevée par Lenormant dès 1875 (v. p. 317).

2. Incidemment, Halévy se défend d'avoir jamais eu « la pensée idiote que les caractères sumériens ne se prononçaient pas, mais se lisaient par les yeux. » (1902, p. 246). Que signifient alors les passages cités pp. 304 et suivantes ?

sont tirés. « Les expressions hiératiques sont tantôt des idéogrammes, tantôt des phonogrammes, tantôt des combinaisons de ces deux espèces. — Les désinences grammaticales, aussi bien que les mots de liaison de la langue vivante, sont figurés en hiératique, soit par des idéogrammes, soit par des phonogrammes dépourvus de toute signification idéographique, et pouvant se combiner entre eux, au point de produire une grande variété de formes, que le jeu de l'homophonie augmente souvent à l'excès, sans modifier sensiblement la signification. » (Halévy, 1883, p. 362).

Que sont ces phonogrammes? « Des phonèmes hiératiques formant des noms de lecture ou d'épellation, propres aux signes cunéiformes, et ne constituant pas des mots réels, qui n'ont rien de commun avec les racines d'un idiome. Ils sont analogues à nos noms de lettres : *a, bé, cé, dé*, etc., qui sont artificiellement formés ou plutôt déformés des mots phéniciens *aleph, bît, giml, dalt*, sans jamais constituer des mots vrais. — Le mot ברא, créer, se compose des signes *bit-reš-aleph*, et ce rébus, signifiant « maison-tête-bœuf » produit les phonogrammes *ba-ra-'*. Dans l'écriture syllabique des cunéiformes, c'est le même procédé qui est mis en pratique, avec cette différence que, par suite du grand nombre de signes, l'emploi du rébus varie presque à l'infini et se complique par des conventions plus ou moins savantes ou subtiles. — Dans notre alphabet occidental, le nom de la ville de Paris s'écrit avec des lettres qui s'appellent respectivement *pé, a, erre, i, esse;* combien serait grossière l'erreur de celui qui prendrait ces sons artificiels pour les mots réels; c'est pourtant ce qu'ont fait et font encore les partisans du suméro-akkadisme. » (Halévy, 1885, p. 543; 1889, p. 145; 1893, pp. 187-188).

Par quels procédés sont obtenus ces phonogrammes? « Par rapport à leur origine, les 436 phonèmes[1] qui cons-

1. J'en compte 587; cf. p. 285.

tituent l'ensemble des monosyllabes primitifs du pseudo-sumérien forment les divisions suivantes : *a*) Cent-sept monosyllabes qui, sauf la voyelle finale et le *t* du genre féminin, conservent intact le mot babylonien qu'ils représentent : AB, *abu*; AB(P), *appu*; AG, *agû*; AD(T), *atu*; AL, *allu*; AN, *anu*, etc. — *b*) Trente syllabes qui négligent la consonne finale du mot modèle : A, *ammu*; BAR, *parakku*; BI, *bil*; GA, *gal*; GE, *gig*; GI, *gin*, etc. — *c*) Vingt phonèmes qui naissent par la suppression de la syllabe initiale considérée comme adventice, ce qui arrive surtout aux voyelles : NIM, NUM, de *anim*, *anum*; UR, de *gušur*; GIG, de *igug*; LU, de *mulu*; LAM, de *elamu*; RIM, de *erim*, etc. — *d*) Deux phonèmes dus à l'élimination de la nasale médiale : DU, DUG, *dumḳu*; SUG, ŠUG, *sunḳu*. » — Les phonèmes polysylabiques (Halévy en énumère soixante) sont également tirés de mots sémitiques. — Tous ces phonèmes « non seulement découlent de la langue babylonienne sémitique, mais portent en même temps le caractère de phonèmes artificiels, dénués de toute réalité linguistique, et ne pouvant fonctionner que comme simples expressions de son ou comme valeurs idéographiques représentant soit des termes qui leur ont servi de types, soit les idées qui, dans la conception des inventeurs, étaient mises en rapport avec ces types fondamentaux. » (Halévy, 1901, pp. 100-103).

Comment fonctionne ce système d'idéophonie ? « Pour représenter hiératiquement tous les mots de la langue assyrienne, les signes simples, malgré leur polysémie doublée de polyphonie, ne suffisaient pas, et les scribes ont été obligés de mettre en œuvre divers procédés de formation, dont voici les plus connus : 1° La paraphrase : *arallu*, « enfer », se dit dans le système idéophonique E-KUR-BE, (maison du pays de mort); *šarru*, « roi », UN-GAL, (homme grand); *kalbu*, « chien », UR-KU, (jeune animal de maison); *nêšu*, « lion », UR-MAḪ, (jeune animal prodigieux), etc. — 2° La traduction : *Nabû-kudur-uṣur*, « Nabuchodonosor » se dit AN-PA-SA-DU-SIS (Nabou garde

les frontières); *Tuklat-pal-esir,* « Tiglathphalassar », IŠ-KU-TI-TUR-UŠ-E-ŠAR-RA ; *Kimtu-rapaštu,* ḪA-AM-MU-RA-BI, (famille nombreuse) ; *Nabû,* KA-DE-A (annonciateur). — 3° La transcription. Ce procédé rare se borne aux noms propres intraduisibles, ou à ceux qu'on n'a pas pris la peine de traduire : ḪAŠḪAMÎR, ṢARPANITUM, SÂBU, ARALI. — 4° L'holophrase. Elle consiste à attribuer à l'idéogramme et à son phonème toutes les significations qui sont propres aux mots qu'il figure : *karâru,* « tourner, entourer, protéger, courir », KAR, mêmes sens; *ṣalmu,* « figure, ombre, noir, mauvais », GIG, mêmes sens; *inu,* « œil, surface, devant, source », ŠI, mêmes sens; *ilu,* « haut, enlever, éloigner », IL, mêmes sens; etc. — 5° L'homophonie. Elle consiste à représenter par un même signe ou phonème les mots qui ont une analogie phonétique avec le terme figuré : *šattu,* « année, heure », MU, mêmes sens ; *ṭabtum,* « bien », et *dabtum,* « reptile », MUN, mêmes sens : *nasâku,* « fondre », *našaku,* « mordre », *našaḳu,* « embrasser », SUB, mêmes sens ; *saḫâru,* « retourner », *ṣaḫâru,* « être petit », *zaaru* « tourmenter », TU, « rentrer, petit, malade », etc. Ce procédé fournit en quelque sorte des calembours hiératiques. — 6° Le rébus. Il consiste dans une analyse artificielle du mot. On en distingue deux variétés : *a*) rébus simple où l'ordre des syllabes est conservé dans l'écriture : *marrati,* « pays de la mer », Occident, MAR-TU, (demeure du coucher du soleil); *giḫinnu,* « ricin », GI-ḪA-AN, (plante du poisson divin); *ḫigallu,* « canal, abondance », GAN-KAL, (bien possédant); *ekallu,* « palais », E-GAL (maison grande); *tiamtu,* « mer », TI-SAL(=AM)-MAT (de vie servante). *b*) Le rébus à anagramme, dans lequel l'ordre des syllabes est interverti : *kibil,* « feu », BILGI, (roseau brûlant); *apsu,* « océan », ZU-AP, (maison de sagesse). — 7° A ces procédés pour ainsi dire organiques, se joint un moyen graphique qui *déguise* très souvent les signes primitifs par des signes homophones, mais offrant un sens idéographique tout différent. Exemples :

Kuta, « Kouta »,	GU-DU-A,	écrit	TIG-GAB
lilu, « démon »,	LIL-LA,	—	KIT-LAL
Babilu, « Babylone »,	BAB-LU,	—	TIN-TIR
ašakku, « démon »,	A-ZAK,	—	ID-PA, etc.

8° Enfin ces phonèmes, quelle qu'en soit la composition ou l'orthographe, sont susceptibles de lectures particulières qui ne répondent pas aux valeurs syllabiques des signes... Elles sont fréquemment indiquées par des gloses spéciales, mais la plupart de ces lectures, qui justifient pleinement la dénomination d'allographie que nous appliquons au système hiératique, demeurent encore inconnues :

KA-KA-MA, « parole », incantation, lisez ENIM-MA, du démotique (assyrien) *inum*, même sens;

KA-MAŠ, « cuivre », lisez ZA-BAR, du démotique *sipirru*, même sens;

KA-KIP, « laboureur », lisez ABIRA, du démotique *abiru*, même sens;

RAB-GAM, « pilier, chevalet », lisez DIM, du démotique *dimtu*, même sens.

(Halévy, 1885, pp. 546-550).

Pour la nature des phonogrammes, qui seraient de simples « noms d'épellation », il suffira de se reporter à ce que j'ai dit plus haut (p. 263-4) sur les noms des signes, pour comprendre combien est grande l'erreur d'Halévy. Les signes 𒀭 et 𒌓, qu'il prend comme exemples dans la suite de ce passage, s'appellent, le premier ANU, le second ḪISSU ou UTU. On pourrait à la rigueur soutenir que les valeurs AN, ḪIS et UT sont tirées « par voie d'altération et de contraction » des noms des signes ANU, ḪISSU et UTU. Nous avons vu que c'est le contraire qui est vrai; mais, en tout cas, il resterait à prouver que ANU, ḪISSU et UTU sont des mots assyriens, et Halévy ne peut le faire qu'au moyen de tours de passe-passe (v. plus bas). Il faudrait en outre nous dire d'où viennent les valeurs DINGIR, EŠŠU, RA du signe

; d'où viennent les valeurs BAB, BABBAR, BIR, LAḪ, PAR, TAM du signe . Ces valeurs n'ont rien de commun avec les noms des signes, et il en est ainsi pour tous les signes, qui ont un nom, deux au plus, et possèdent quelquefois une dizaine de valeurs phonétiques. Enfin, il faudrait nous dire ce que devient cette belle théorie, quand le nom du signe est tiré de sa forme, et n'a plus rien de commun avec ses valeurs phonétiques, comme il arrive pour , qui a la valeur UḪ, et s'appelle NIG-DUGAKU-NUNA-IDU, pour , qui a la valeur KUL, et s'appelle MU-NU-TILLA, etc. Si la comparaison d'Halévy avec Pé-a-erre-i-esse = Paris était vraie, on devrait trouver comme déguisement de

su-ru-ub-bu ḫar-ba-šu mu-na-as-sir nap-ḫar (IVR 1 *a* 3)
? -GEŠPU-UBBU-SIRU KIKKINU-? -MAŠTÈNÛ MÛ-NANÛ-DÈŠŠU-SIRU NABBU-KIKKINU [1].

Or, on trouve :

A-ZA-AD GAR-ŠE BA-NIGIN-NA BA-E (IVR 1 *a* 1),

qui est quelque chose de tout différent, où l'on chercherait en vain les noms des signes *šu*, *ru*, *ub*, etc. Evidemment la comparaison qu'Halévy a lui-même instituée rend mal sa pensée. Il faut comprendre que chaque mot, et non chaque syllabe, est rendu dans la rédaction idéographique par un signe dont les gloses et les syllabaires nous donnent le nom. Mais, ainsi entendue, la comparaison est encore fausse, car le nom de l'idéogramme pour *ḫarbašu* n'est pas ŠE, mais NIG-UŠLANU-KU-A-SARARÛ-IDU, etc. Halévy a confondu deux choses fort différentes, la valeur phonétique des signes et leur nom. Il a bien essayé de justifier cette confusion en disant que, dans les syllabaires, « le clou perpendiculaire des noms propres précède chaque phonème de la première colonne afin de le qualifier de nom de lecture. » (1884, p. 61). Mais il est à peine besoin de faire remar-

1. Le ? marque les signes dont le nom est encore inconnu.

quer que la fonction du 𒁹 est tout autre : il sert simplement, dans les syllabaires comme dans les présages, à séparer les différents articles.

A la base de la théorie idéophonique, comme de la théorie idéographique, nous trouvons cette affirmation essentielle que tout phonème est tiré du vocabulaire assyrien. Seulement, Halévy a dû reconnaître au moins que tous les mots du « prétendu sumérien » ne sont pas tirés directement de l'assyrien, et il a imaginé certains procédés suivant lesquels ils en auraient été tirés par voie de rébus, de paraphrase, etc. Examinons successivement la dérivation directe et la dérivation indirecte, et voyons si Halévy a réussi cette fois à démontrer le sémitisme du vocabulaire sumérien.

Et d'abord remarquons que, comme procédé de dérivations directe (v. p. 334), Halévy n'admet pas seulement, comme en 1874, le principe de l'acrologie, qui est en soi acceptable, mais aussi le procédé inverse, qui consiste à prendre la seconde syllabe du mot, en laissant tomber la première : NIM vient de *anim* ; UR, de *gušur*, etc. On voit de suite ce que la théorie gagne en souplesse et en élasticité : si le mot assyrien correspondant à un signe, si un synonyme de ce mot, voire même un synonyme araméen ou arabe, ne présente pas comme première syllabe la valeur dont on a besoin, qu'à cela ne tienne, la seconde syllabe nous offrira bien le phonème désiré. Il suffit sur ce point d'opposer Halévy à Halévy : « L'histoire des écritures égyptienne, chinoise et mexicaine, disait-il en 1876 (p. 294), fait foi que les éléments phonétiques des signes dérivent par la méthode acrologique, c'est-à-dire qu'ils représentent la lettre ou la syllabe initiale du mot qui exprime la valeur idéographique de ce même signe ; donc des mots tels que *imida*, *kašat* fourniraient seulement *i* ou *im*, et *kaš*, non *mid* et *sat*, syllabes détachées du milieu et ayant perdu leur première lettre radicale. » — Malgré les facilités nouvelles et presque illimitées que lui donne la violation de ce

principe, Halévy ne s'astreint pas à trouver une coïncidence absolue entre un phonème donné et une syllabe prise arbitrairement dans un mot : DUG vient de *dumḳu*, et ŠUG de *sunḳu*. On s'étonne qu'avec de pareilles ressources Halévy ait laissé sans explication beaucoup de valeurs comme TA, ZA, ZAG, — sur 436 phonèmes (exactement 587), Halévy en explique seulement 159, — et l'on voit mal de quel syllabaire on ne pourrait pas démontrer le sémitisme par un procédé d'étymologies où les ciseaux jouent un si grand rôle. On l'a déjà dit, mais il faut le redire, de pareilles fantaisies ont juste la valeur de celle qui tire l'allemand *fuchs* du grec *alopex*, par les intermédiaires *lopex*, *opex*, *pex*, *pix*, *pax*, *pux*, *fux*.

Les phonèmes obtenus ainsi par amputation sont, il est vrai, peu nombreux. L'origine sémitique des phonèmes obtenus par la méthode acrologique est-elle mieux établie ? Si l'on se reporte à la liste dressée par Halévy, (1901, pp. 101-103), on constate que, sur les treize premiers phonèmes qu'il donne comme tirés de mots sémitiques, il y en a six pour lesquels le signe ne correspond pas au mot assyrien d'où le phonème est soi-disant dérivé : AG n'a pas la valeur *agû* ; AD n'a pas la valeur *atu* ; BAD n'a pas la valeur *battu* ; BAL n'a pas la valeur *balû* ; BIR n'a pas la valeur *pir'u* ; GAK n'a pas la valeur *kakku*. Cinq autres sont tirés de mots dont le sémitisme n'est nullement démontré : *aptu*, « demeure » ; *allu*, « chaîne » ; *Anu*, « Anou » (dieu du ciel) ; *asu*, « médecin » ; *bûru*[1], « vase ». Halévy, comme en 1874 (v. p. 287), fait flèche de tout bois et, sans aucune critique, déclare sémitique tout vocable qu'il trouve en assyrien. Un onzième phonème, BIR, est une lecture conventionnelle, nullement établie, du signe : il n'y a donc pas lieu de s'appuyer sur sa ressemblance avec le mot *bîru*, vision. Reste la valeur AB. Il est

1. Halévy traduit : haut, élevé (p. 90). J'ignore pourquoi.

vrai que le signe 𒀊 a quelquefois le sens *abu*, « père ». Mais ce n'est certainement pas sa valeur primitive, celle que le signe figurait à l'origine. 𒀊, sous sa forme première, représentait un abri, une demeure, en sumérien AB (assyrien *aptu*), d'où sa valeur phonétique AB, et par abus, mais en assyrien seulement, *ap*. L'idéogramme pour « père » est 𒀜 AD. On peut donc dire que, par un procédé inverse de celui qui a donné naissance à l'écriture phonétique, si le signe 𒀊 a quelquefois le sens de « père », *abu*, c'est parce qu'il a la valeur AB. Il est inutile de pousser plus loin cette analyse. Chacun pourra faire ce travail sur les 219 phonèmes monosyllabiques ou polysyllabiques réunis par Halévy, et reconnaître que l'idéophonie de 1901 est tout aussi peu fondée scientifiquement que l'idéographie de 1874.

Les étymologies de S. Guyard et de Delitzsch, qui adhérèrent au système d'Halévy, n'ont pas plus de valeur. Guyard, dont les travaux antérieurs nous auraient fait attendre plus de rigueur, écrivait : « Toutes les fois que l'idéogramme 𒆗 doit être rendu par *dannu*, on le précise à l'aide du complément phonétique GA ; toutes les fois, au contraire, qu'il faut le traduire par *šutukû*, on le précise à l'aide d'un complément BA. Il est très vrai que, dans les premiers cas, le complément GA indique pour notre idéogramme une épellation AG, et que, dans le second cas, il indique une épellation LAB, ou RIB, car on a vu que cet idéogramme, en tant que caractère syllabique, est susceptible de se prononcer DAN, KAL, RIB, LAB et AG ; mais c'est une *épellation* et pas autre chose que marquent, à notre sens, l'un et l'autre compléments phonétiques. Et nous allons plus loin : nous prétendons que cette épellation elle-même repose sur des valeurs assyriennes. Pour AG, nous en sommes parfaitement sûrs. AG est emprunté au mot assyrien *aggu*, « fort, violent », qui est bien connu et qui se rattache à la racine *agâgu*, « être violent, se mettre en colère ». Pour

LAB ou RIB, le mot assyrien n'est pas encore trouvé ; il se trouvera, nous n'en doutons pas. » Guyard 1882, p. 263 ; cf. Delitzsch, 1889, p. 67). Or la lecture AG pour le signe 𒀝 avec le sens de *dannu* n'est nullement établie ; *aggu* signifie « furieux », et non « fort », et on ne voit pas pourquoi les inventeurs de l'écriture auraient tiré du mot *aggu* la valeur phonétique, ou, comme on dit, l'*épellation* de l'idéogramme du mot *dannu*. Enfin, on remarquera une complaisance extraordinaire à s'en remettre à l'avenir du soin de compléter la démonstration, alors que l'on a prouvé sa thèse par des moyens si précaires, pour une valeur probablement imaginaire, et qu'on laisse de côté les cinq valeurs bien établies du signe en question. (Schrader, 1883, p. 33).

A l'objection que les mots assyriens dont il prétend tirer les valeurs phonétiques des signes cunéiformes, ou les phonèmes de « l'idéophonie », sont des mots empruntés au sumérien, Halévy a riposté que « l'origine assyrienne en est prouvée d'une façon absolue : 1° Par leur forme plus complète : *adamatu*, sumérien ADAMA ; *ištarîtu*, IŠTAR ; *lamassu*, LAMA ; *asurakku*, ASURA ; *parakku*, BARA ; *murubu*, MURU ; *udu*, U, etc. — 2° Par leur caractère de première nécessité : *šaḳu*, « tête », sumérien SAG ; *inu*, « œil », INE ; *iṣu*, « bois », IZ ; *idu*, « main », ID ; *ḳatu*, « bras », ḲAT ; *libbu*, « cœur », LIB ; *kibil*, « feu », GIBIL ; *issu*, « feu », IS ; *ablu*, « fils », IBIL ; *ḳaḳḳaru*, « terre », GAGAR ; *karru*, « mur », KAR ; *duppu*, « tablette », DUP — 3° Par ce fait qu'ils donnent lieu à de nombreuses formes dérivées : *alalu*, *alilu*, *ullil*, *telillu*, etc., de *ellu*, « pur », sumérien EL : *šaḳutu*, *ušaḳḳi* de *šaḳû*, « tête, sommet », SAK, etc. — 4° Par leur caractère sémitique commun : *inu* IN), « œil » ; *idu* (ID), « main » ; *gallu* (GAL), « grand » ; *ḫullu* (ḪUL), « mauvais » ; *ilu* (ELIM), « dieu », etc. — 5° Par la tournure assyrienne de l'idée fondamentale, même dans les mots dont le type démotique est encore inconnu : *kabattu*, « colère », au propre, « foie », sumérien, MAS, « foie » et « colère » ;

ramanu, « soi-même », au propre « hauteur », IM, « hauteur » et « soi-même ». — 6° Par le caractère accessoire de la voyelle motrice : MAḪ, MUḪ, « grand, haut » ; GAL, GUL, « grand » ; DAM, DUM, « fils » ; DAN, DIN, DUN, « force » ; GIG, GUG, « douleur » : NIM, NUM, « haut, élevé. » (Halévy, 1883, pp. 403-404). Aucun de ces arguments n'est décisif : 1° Les formes *adamatu*, *ištaritu* ne sont pas des formes plus complètes de ADAMA et de IŠTAR, mais des formes augmentées de la terminaison féminine. Je ne sais à quel mot assyrien *murubu* Halévy fait allusion, mais une forme assyrienne *murubu* est impossible : il faudrait *nurubu* (cf. Scheil et Fossey, *Grammaire assyrienne*, § 64) ; le sumérien MURUB se présente donc comme le prototype dont *murubu* a été tiré, par la simple addition d'une désinence assyrienne. Pour les mots comme *lamassu*, *parakku*, ils peuvent avoir été refaits, suivant une étymologie populaire, ou bien avoir été tirés de LAMMAS, PARAK. Nous ne connaissons, il est vrai, que les formes LAMMA et PARA ; mais la présence de doublets comme GARA et GARAŠ, GUR et GURUN, etc., rend très vraisemblables les formes LAMMAS et PARAK. Quant aux mots *asurakku*, *udu*, ASURA, U, tous les lexiques en ignorent l'existence. — 2° et 4° On n'a jamais contesté que *inu*, *išu*, *idu*, *libbu* ne fussent des mots sémitiques, mais la question est de savoir pourquoi les idéogrammes désignant ces mots ont reçu les valeurs syllabiques IGI, GIŠ, A, ŠAG. Il faut d'ailleurs remarquer que *saḳu* ne signifie jamais « tête », et que *kibil*, *aplu*, *ḳaḳḳaru* ne sont nullement des mots de première nécessité pour une langue qui possède des termes synonymes *išâtu*, *mâru*, *irṣitim*, dont le sémitisme est beaucoup mieux attesté. En outre, le sémitisme de GAL, ḪUL, n'est nullement démontré par l'arabe جل et l'hébreu חל : il n'est pas du tout sûr que חל, « profane » (opposé à sacré), soit le même mot que ḪUL, « méchant », et si la nuance qui

sépare جَلّ « être grand par l'âge ou la dignité », de GAL « grand de dimension », n'est pas un obstacle absolu à un rapprochement, il faut tenir compte de la possibilité d'un emprunt de l'arabe au babylonien, lui-même débiteur du sumérien. — 3° Dans toute langue, un mot étranger, dûment acclimaté, fournit des rejetons : philosophus, philosophari, de φιλόσοφος; banc, banque, banquier, bancable, de bank; alambique, alambiquer, de الأَنْبِيق, etc. — 5° Il n'y a rien de proprement assyrien dans le fait d'exprimer par le même mot le foie, et la colère, supposée avoir son siège dans le foie. Quant à l'idée du pronom réfléchi, exprimée par IM (force, et non hauteur), v. plus haut, p. 316. — 6° Je me suis déjà expliqué sur la prétendue indifférence de la voyelle motrice (v. p. 299). J'ajouterai seulement que MAḪ, « grand, élevé », et MUḪ, « crâne »; DAN, « fort », et DUN, « homme » (DIN n'existe pas); GIG, « maladie », et GUG, « noir », etc., sont des mots absolument différents, représentés par des signes différents, et que « fils » se dit en sumérien DU, et non DAMU, ni DUMU. Il est d'ailleurs singulier de voir le même Halévy invoquer l'immutabilité du radical pour prouver le caractère idéographique de la rédaction sumérienne, et la mutabilité de la voyelle motrice pour prouver le caractère sémitique de la même rédaction.

Il est impossible d'examiner ici une à une les innombrables étymologies qu'Halévy a proposées pour justifier sa thèse de l'origine sémitique du vocabulaire sumérien. Il me suffira d'indiquer quelques-unes des raisons pour lesquelles on ne peut pas leur accorder la moindre valeur démonstrative. 1° Halévy se contente de ressemblances phonétiques tout à fait superficielles. Il écrit : « Dans *Tamouz*, תַּמּוּז, on voit la racine תם = טעם, réduite à *du* dans la forme assyrienne *du-uzi*, דוּ אֻזִּא (= דוּ־עֻזָּא), « maître de force », surnom d'un dieu. » (1876, p. 219). Ainsi תמוז vient de טעם עזא ! « Le sens hiératique de TUR, dit encore Halévy, me semble le résultat d'un jeu d'homophones, si fréquent

dans le système hiératique. En qualité de terme démotique, le verbe TUR n'a que le sens de *saḫâru*, סחר « retourner, entourer », mais, pris comme idéogramme, il figure aussi le verbe *ṣaḫâru*, צחר « être petit, jeune ». Voilà pour l'orthographe ; quant à la lecture DUMU (abrégé DU), que les gloses lui attribuent, elle est purement et simplement le mot assyrien *dumu* ou *damu* « enfant, jeune homme, maître. » (Halévy, 1883, p. 297). Ces étymologies funambulesques ne se discutent pas; il suffit de les citer. Notons pourtant que le prétendu démotique *tur*, synonyme de *saḫâru*, « tourner », se dit *târu*, et qu'un mot assyrien *dumu*, *damu* « enfant » est absolument inconnu de tous les lexicographes. — 2° Halévy se contente de rapprochements sémantiques insuffisants : « Le verbe « être », dit-il, en assyrien *bašû*, est exprimé en hiératique par *ik*, se prononçant *ḳal* ou *gal* ; cette lecture vient du démotique *ḳâlu* « appeler, nommer ». On sait que, dans les langues sémitiques, « nom » et « existence » sont des idées corrélatives. » (Halévy, 1883, p. 319). Passons sur l'invraisemblance du procédé, qui aurait consisté à dire « appeler » au lieu d' « être », — on aurait dit « être appelé », — et notons seulement que *ḳâlu* ne veut pas dire « appeler, dénommer », mais « crier, hurler », idées qui n'ont rien de commun avec celle d' « être », même en sémitique. Halévy objecte que l'à peu près est l'essence du rébus et du calembour (1884, p. 68). Sans doute, mais l'essence de l'à peu près est aussi de ne prouver à peu près rien, ou même absolument rien. — 3° Halévy emprunte ses rapprochements à toutes les langues sémitiques. Je ne sais pas dans quelle langue sémitique טעם signifie « maître », mais c'est seulement en arabe que דו־עזא peut signifier « maître de force ». *Larsa* est expliqué par *la arsa*, « indestructible », de l'hébreu הרס, « détruire » (1883, p. 288). Cette racine ne s'est pas encore rencontrée dans un texte assyrien. Si ce n'est pas une preuve absolue qu'elle manque à l'assyrien, c'est encore moins une preuve du contraire, et jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée, il

serait au moins prudent de n'en pas faire état[1]. « En cherchant des étymologies assyriennes, arabes, hébraïques, syriaques ou éthiopiennes aux mots français, on démontrerait avec plus ou moins de peine que le français est une langue sémitique. » (Pognon, 1883, p. 413). — 4° Enfin Halévy trouve des étymologies satisfaisantes pour des mots sumériens, sur le sens desquels il se trompe totalement. Prenons, par exemple, le commencement de la tablette V de la série *Utukku limnu*. Le sumérien porte, suivant Halévy : A-ZA-AD ŠA ŠUR-A-NI BA-NIGIN-NA BA-E, ce qui est rendu en assyrien par *šurubbu ḫarbašu munaššir napḫar*, c'est-à-dire : « le froid, le frimas qui contracte l'univers ». Halévy traduit : « Le puissant dont l'épée fait tomber l'univers. » Donnant aux mots *šurubbu* (froid), *ḫarbašu* (frimas) et *munaššir* les sens de « puissant, son épée », et « faire tomber », il doit dériver les mots sumériens correspondants, AZA-AD, ŠA-ŠUR-A-NI et BA-E, de racines sémitiques ayant le même sens. Et il y réussit en effet. Ici il faut lui céder la parole : « Le phonème A-ZA-AD rendu par *šurubbu* (r. רבי) « grand, souverain, tyran », est formé du mot *aštu* (r. שׁטשׁ), synonyme de *dannu* « fort », *ša ristan* « premier, chef », et *ašaridu* « supérieur, chef, roi »... ŠA-ŠUR-A = *ḫarbu* « épée », se compose de *ša*, relatif assyrien, *šur* et aussi *sur*, *zur* (racines sémitiques apparentées) « ébranle, fait dévier, agite », et *a*, (désinence vocalique commune en assyrien aux noms et aux verbes, alternant avec *e*, *i*, *u*). — NI est le suffixe idéographique de la troisième personne. — NIGIN-NA = *napḫar* « totalité, univers ». Le phonème NIGIN est pour *nigim*[2], *nikim*, de *nikmu*[3], *nakmu*, de *nakâmu* « amasser, réunir, amon-

1. Répondant à cette critique et à la précédente, Halévy écrit : « Les comparaisons antisuméristes excluent la méthode d'à peu près, se tiennent rigoureusement à l'assyrien seul, et n'invoquent les langues sœurs que pour surcroît d'évidence... ou pour constater l'origine sémitique d'un mot qui ne s'est pas encore rencontré dans la littérature assyrienne. » (1902, p. 168.) La fin de cette dénégation est un aveu.
2. Toujours les à peu près !
3. Cette forme n'existe pas.

celer ». — BA-E = *munaššir* « qui fait tomber, trancher ». L'idéogramme *ba* vient probablement de *bau* « vide » l'hébreu בהו[1]. » (Halévy, 1896, pp. 154-155). Un pareil succès juge la méthode; jamais Pyrrhus n'a remporté de victoire aussi désastreuse. Et s'il est vrai qu'on ne fonde rien sur l'étymologie, on n'en saurait sans doute fournir de meilleure preuve que ce passage, à moins qu'Halévy, averti de ses contresens, n'imagine de nouvelles dérivations sémitiques pour les mots A-ZA-AD, ŠA-ŠUR-A-NI, et BA-E, pris dans leur véritable acception.

Maintenant, la découverte bien constatée, dans un texte sumérien, de quelques mots d'une origine assyrienne indubitable, aurait-elle l'importance qu'Halévy lui attribue? Evidemment non. « Ce serait un miracle que deux nations, vivant côte à côte pendant des milliers d'années, ne se fissent pas mutuellement des emprunts : aucune langue, ni sémitique, ni autre, n'a jamais résisté à ces infiltrations plus ou moins intenses. » (Oppert, 1889, p. 173; cf. Schrader, 1883, pp. 23-24.) Ce sont des questions fort différentes, que de savoir s'il existe une langue sumérienne, et de savoir si nous en possédons des spécimens absolument purs. Bien plus, le fait d'un emprunt du sumérien à l'assyrien ne peut être qu'une preuve de l'existence du sumérien : seule l'hypothèse d'une langue vivante, et parlée, pliant les mots étrangers aux nécessités de sa phonétique propre, peut expliquer la transformation de *tamḫaru* en DAMḪARA, de *muškanu* en MAŠGANA, de *urḳitu* en URIG, de *dâru* en DAER, de *ḫalaḳu* en ḪALAM, car il n'y a aucune de ces modifications qui puisse se justifier par les nécessités du rébus ou du calembour hiératique. (Schrader, 1883, p. 27.) Et le sémitisme même d'une poignée de mots ne fait que mettre mieux en évidence le caractère tout différent du reste du lexique employé dans les textes sumériens. Inversement,

1. Encore l'hébreu : *bau* « vide » est inconnu à l'assyrien. Et quel rapport y a-t-il entre l'idée de « tomber » et celle de « vide » ?

nous trouvons en assyrien un certain nombre de mots qui sont manifestement des emprunts à une langue non sémitique : l'assyrien doit plus qu'il n'a donné au sumérien. (Schrader, 1883, pp. 24-29.)

Le fonctionnement de cette « idéophonie » est encore plus invraisemblable que son origine sémitique. Il semble qu'avec 436 (587) phonèmes monosyllabiques les Sémites auraient pu écrire tous les mots de leur langue, exprimer toutes leurs pensées. Nous constatons en effet que la plupart des textes assyriens sont écrits avec un nombre de signes beaucoup moins grand. Mais le système « hiératique » ne pouvait se contenter à si peu de frais. Aussitôt le phonétisme inventé, les Sémites ne s'en servirent pas pour écrire phonétiquement les mots de leur langue, mais pour les dissimuler[1] par des rébus et des paraphrases, et quels rébus, et quelles paraphrases !

1. Au lieu d'écrire *a-ral-lu*, enfer, ils ont écrit E-KUR-BE, au moyen de trois phonèmes signifiant « maison du pays de mort » et tirés : E d'une racine אוי « demeurer », que leur langue ne possédait pas, mais d'où les Hébreux ont tiré (c'est Halévy qui l'affirme) le mot אי « île » ; KUR, d'une racine qu'ils ne connaissaient pas non plus, mais d'où les Arabes ont tiré le mot كُرَة, « cercle, contrée » ; BE, on ne sait d'où. Au lieu de *šarru*, « roi », ils ont écrit LU-GAL[2],

1. Halévy a protesté avec indignation contre ce reproche (1901, p. 1) : « Nous nous bornons à protester une fois de plus contre la reproduction de la contre-vérité dévergondée répandue par mes premiers adversaires, savoir que, suivant moi, le système sumérien serait une cryptographie. » Il n'y a pourtant pas de terme plus juste pour caractériser le résultat de « l'idéophonie » et Halévy lui-même l'a employé, quoi qu'il en dise. Voir les passages cités pp. 335, 357, 362 et celui-ci : « On m'objectera de prime abord qu'un système d'écriture qui remplace les termes vrais d'une langue par des formes artificielles est bien étrange. A cela je répondrai que les assyriologues eux-mêmes sont obligés d'admettre le fait du *déguisement* linguistique en ce qui concerne les innombrables noms propres assyriens. » (Halévy, 1883, pp. 394-395) Ainsi pour Halévy, ANPASADUSIS est un simple déguisement de *Nabû-kudurri-uṣur*, et la rédaction sumérienne un déguisement du texte assyrien.

2. Lecture de 1901.

au moyen de deux phonèmes signifiant « homme grand » et tirés : LU, de *mulu*, lui-même composé de MU « mâle » + LU, comme « haricot », est tiré, suivant Ménage, de *fabaricotus*, composé de *faba* + *aricotus* (on ignore d'ailleurs pourquoi « mâle », *zikaru* en assyrien, se disait MU en idéophonie) ; — GAL, de *gallu*, qui ne se rencontre que dans des composés d'allure peu sémitique, comme *ugallu*, *urigallu*, *ešgallu*, *ušumgallu*, *gisgallu*, *dimgallu*.

2. Les noms propres eux-mêmes ont été ainsi déguisés. On écrivait AN-PA-ŠA-DU-ŠIŠ, KA-DE-A, ḪA-AM-MU-RA-BI, au lieu de *Nabû-kudurri-uṣur*, *Nabû*, *Kimtu-rapaštum*. Halévy a encore embrouillé les choses comme à plaisir. Il est certain que AN-PA-ŠA-DU-ŠIŠ est un complexe idéographique, qui n'a jamais été lu autrement que *Nabû-kudurri-uṣur*. Au contraire, nous n'avons aucune raison de croire que KA-DE-A, ou GU-DE-A, se soit jamais lu *Nabû*, car nous n'avons aucune preuve que GUDEA ait été un Sémite parlant l'assyrien. Enfin, *Ḫa-am-mu-ra-bi* n'appartient pas à la langue sumérienne. C'est évidemment un nom sémitique composé de deux mots, dont le second, *rabû*, « grand », est bien connu, et dont le premier, *ḫammu*, était tombé en désuétude, ou spécial à un dialecte. *Kimtu-rapaštum* n'est donc pas le vrai nom du roi, mais son explication en termes courants. Nous avons aussi des ouvrages où l'on explique Noirmoutier par « Monastère noir », Lefebvre par « Le Forgeron » ; personne n'aura l'idée de soutenir qu'il faut prononcer « Monastère noir » ou « Le Forgeron ». D'ailleurs, les phonèmes de *Ḫa-am-mu-ra-bi* interprétés suivant la méthode d'Halévy ne signifieraient pas « famille nombreuse », mais « Poisson - ?[1] - mâle - inonder - coupe ». Nous croyons que si *Ḫammurabi* ne traduit pas son nom sémitique en sumérien, quand il écrit dans cette langue, c'est que le propre d'une vraie traduction est de ne pas altérer les noms d'homme, et nous voyons là une confirmation du caractère

1. Halévy (1901, p. 90) n'explique pas le sens du phonème AM, [cuneiform sign].

linguistique de la version sumérienne. Voici comment Halévy essaie d'échapper à cette conséquence. « Afin d'ôter, dit-il, la dernière ombre de doute au sujet de ces singuliers noms propres, je remarquerai que les scribes babyloniens en ont dressé un grand nombre de listes, dans lesquelles les formes hiératiques sont expliquées par leurs équivalents réels et populaires... On comprendra maintenant combien est légère la conclusion que certains assyriologues prétendent tirer du fait que le nom de *Ḫammurabi*, par exemple, est écrit de la même façon dans les deux colonnes d'une inscription bilingue. Ceci aurait un poids considérable si *Ḫammurabi* était un nom réel : malheureusement pour la thèse des assyriologues, dans une des listes dont je viens de parler, les scribes babyloniens nous disent formellement que le vrai nom de ce roi était *Kimta-rapaštum*, en bon assyrien, « famille nombreuse », et que par conséquent la forme *Ḫammurabi* est aussi factice que l'est par exemple celle de AN-PA-SA-DU-SIS pour *Nabû-kudurri-uṣur*. » (Halévy, 1883, p. 396 ; cf. Guyard, 1882, p. 274). Les scribes assyriens ne disent rien de pareil. Ils se contentent de donner sur deux colonnes les noms et leur explication. C'est arbitrairement qu'Halévy prend la glose pour le nom véritable. (Schrader, 1883, pp. 18-21.)

3. Il y a certains noms propres « qu'on n'a pas pris la peine de traduire », — pourquoi cette négligence ? — « ou « qui étaient intraduisibles », — pourquoi cette impossibilité ? — En fait, les noms de divinités, ou même les noms communs qui ont été empruntés par les Sémites aux Sumériens, sont purement et simplement reproduits dans la version assyrienne, tels qu'ils sont dans l'original sumérien, ou même représentés par le seul signe, 𒌋𒌋, *bis*, *idem*. Mais cette explication est trop simple pour Halévy : « En réalité, la rédaction assyrienne n'était pour les scribes, qui maniaient aisément le système hiératique, qu'une superfétation, utile tout au plus pour les commençants et le vulgaire, lesquels avaient besoin qu'on leur expliquât le texte primitif phrase par phrase, et presque mot par mot.

Et cela est si vrai que, toutes les fois que la phrase se composait de mots faciles et empruntés aux passages précédents, ils ne manquaient pas de supprimer la version interlinéaire. Si l'akkadien était un idiome étranger, la traduction sémitique aurait suivi l'ensemble du texte primitif, et tous les versets auraient été traduits avec le même soin. » (Halévy, 1883, pp. 249-250). On se demande pourquoi la traduction d'une langue serait forcément continue, et non celle d'une idéographie.

4. Les mots sumériens comme KAR, GIG, ŚI, IL, ont en effet, comme les mots de toutes les langues, plusieurs sens dérivés du sens propre. Mais je dois faire remarquer que je ne connais pas de verbe assyrien *karâru*, correspondant à un verbe sumérien KAR, et possédant tous les sens qu'Halévy prête à ce mot. De même GIG, [cuneiform], ne signifie pas « figure », ni « mauvais » ; SI, [cuneiform], ne signifie pas « source ». Le parallélisme, dans la dérivation des sens de deux mots équivalents en sumérien et en assyrien, ne dépasse pas celui que l'on retrouve en comparant deux langues quelconques : l'allemand *hof* n'a-t-il pas tous les sens du français « cour » ? (Lehmann, 1892, p. 111, note 1.)

5. Je ne connais pas de mot assyrien *šattu*, signifiant « heure » ; ni de mot *dabtum*, signifiant « reptile », ni du mot *nasâku*, signifiant « fondre ». Bien plus, *nasâku*, « placer », *našâku*, « mordre », et *našâḳu*, « embrasser », contrairement à ce que prétend Halévy, sont rendus en sumérien par des mots différents : SUB, pour le premier ; KA-TAR, pour le second[1] ; SU-UB ou KA-TA-SU-UB, pour le troisième. De même, on dit en sumérien GUR, GA, ou NIGI pour *saḫâru* ; TUR pour *ṣaḫâru* ; ḪUL-GIG pour *zâru* (non *zaaru*). De tous les prétendus « calembours hiératiques » cités par Halévy, *kânu*, « stare », et *ḳanû*, « roseau », rendant tous deux le sumérien GI, sont le seul exemple qui devrait être retenu, si l'on pouvait faire état

1. *Našâḳu*, Brünnow, 562, pour *našâku*, est une faute que l'auteur lui-même a corrigée (*Indices*, p. 41 *a*, en bas).

de quelques coïncidences fortuites pour établir une aussi monstrueuse théorie.

6. S'il plaît à Halévy de voir des rébus dans MAR-TU, GI-ḪA-AN, ḪE-GAL, E-GAL, etc., il peut se livrer à cet innocent passe-temps, qui consiste à traiter des phonogrammes comme des idéogrammes, quoique cela rappelle bien la théorie de l'idéographisme. Mais quelle preuve pense-t-il tirer de ces analyses arbitraires? Il serait tout aussi facile de dire que le « démotique » *gi-ḫi-in-nu* ne présente pas le caractère d'un mot réel, parce que, pris idéographiquement, les signes GI, ḪI, IN, NU signifient « roseau-parfait-vêtement-sans ». Ce ne serait pas plus absurde que « plante du poisson divin ». — « Le procédé par lequel les scribes assyriens ont figuré la ville de *Kutah* au moyen du groupe *Tik-gab-a-ki* est encore plus frappant, car grâce à la loi de la polyphonie, ce groupe se lit simplement *gu-du-a* = *gudâ*, ce qui donne la forme démotique *kûtû* avec le changement des dures en douces, nécessité par le jeu du rébus. Aucun homme sensé ne se résignera à croire que la forme *gu-du* signifiant « cou, aller », soit un nom de ville réel. » (Halévy, 1883, p. 289). Il serait tout aussi raisonnable de dire que *ku-tu* n'est pas un nom de ville réel, parce que les signes *ku* et *tu*, pris comme idéogrammes, ont respectivement les valeurs « vêtement » et « enfanter ».

7. Sous la rubrique « déguisement », Halévy a confondu des choses très différentes. GU-DU-A, LIL-LA, A-ZAK sont les mots sumériens d'où sont tirées les formes assyriennes *Kûtû*, *lilû*, *ašakku*. Il est faux de dire que GU-DU-A est écrit TIG-GAB-A, sous prétexte que GU a aussi la valeur TIG, et DU la valeur GAB. Quel est le mot assyrien qui résisterait à ce procédé? et pourquoi ne dirait-on pas aussi que *ku-tu* est « déguisé » sous la forme *tuš-tur?* Au contraire, TIN-TIR « demeure de vie », est bien une périphrase qui désigne Babylone en sumérien (cf. p. 324), et que rien ne nous autorise à prononcer autrement que TIN-TIR.

8. Dégagés de la phraséologie propre à Halévy, les exemples réunis pour « justifier la dénomination d'allographie » montrent simplement que le sumérien se servait de périphrases et d'idéogrammes. On s'en doutait avant Halévy (cf. p. 311), et il n'y a rien de surprenant à ce que le cuivre soit appelé le « brillant », ZABAR.

Quelles preuves Halévy a-t-il données en faveur du système dont nous venons d'étudier le fonctionnement étrange? Comme dans sa première théorie, les preuves sont de deux sortes : elles tendent à démontrer, les unes, que le sumérien n'est pas une vraie langue, une langue naturelle, — les autres, qu'il n'est qu'une déformation, une transposition, un calque plus ou moins fidèle de l'assyrien. L'explication du lexique sumérien par les calembours hiératiques, telle que je viens de l'exposer et de la critiquer, prouverait à la fois le caractère factice et l'origine sémitique de la rédaction sumérienne. Il me reste à étudier quelques arguments destinés à établir séparément ces deux points.

Le caractère factice du lexique sumérien est révélé, suivant Halévy, « par la divergence extraordinaire des sens, inimaginable dans des mots réels. Le plus léger regard jeté sur les syllabaires *b* et *c* fait voir que chaque signe, envisagé comme idéogramme, est en général rendu par plusieurs mots dans la troisième colonne, ce qui revient à dire que le signe comporte à la fois plusieurs sens... ; le signe isolé 𒄈 GIR, par exemple, prononcé GIR, exprime à la fois quatre objets bien différents : « scorpion » *(zuḳaḳipu)*, « épée » *(paṭru)*, « champ labouré » *(padanu)*, « éclair » *(birḳu)*... Pour tout esprit réfléchi, l'accumulation infinie d'équivoques dans l'akkado-sumérien caractérise celui-ci comme un système *idéographique*, où la polysémie des signes est un principe fondamental et inéluctable. » (Halévy, 1883, pp. 404-405, 275-276; Delitzsch, 1889, p. 65). On trouverait sans peine dans le lexique arabe, sous un seul vocable, des groupements d'idées beaucoup plus étonnants pour nos habitudes

d'esprit. Mais surtout, ce que j'ai dit (pp. 266-268) de l'origine idéographique de l'écriture explique suffisamment la polysémie des signes, sans qu'il soit besoin de recourir à l'idée d'une langue artificielle. Il est très naturel que le signe 𒄈, dont la forme primitive représentait un objet pointu, peut-être un poignard *(paṭru)*, ait servi aussi à noter les idées d' « épine » *(ašagu)*, « scorpion » *(zuḳaḳipu)*, « éclair » *(birḳu)*. De l'idée d' « éclair », on passe sans effort à l'idée d' « embraser, consumer » *(ḫamâṭu)*. Mais cette dernière idée est exprimée en sumérien par le mot TAB. Le signe reçoit donc, outre la valeur GIR, qu'il tenait des significations précédentes, la valeur TAB. D'autre part, « chemin » *(padânu)* se dit en sumérien GIR, dont l'expression propre est le signe GIR, 𒄊, « pied » *(šêpu)*, « démarche » *(tallaktu)*, « marche » *(kibsu)*. Par le jeu naturel de l'homophonie, 𒄈, qui a la valeur phonétique GIR, exprime aussi l'idée de « chemin », bien que sa signification primitive soit toute différente, et il ne faudra pas s'étonner si on le trouve un jour avec les sens de « pied, démarche, marche ». De même, le mot « ami », proprement exprimé par le signe 𒋰, qui se prononce TAB, peut aussi être exprimé par le signe 𒄈, parce que ce signe a la valeur TAB, et je ne serais nullement surpris qu'un syllabaire nous révélât demain que le signe 𒄈, avec la lecture TAB, exprimait encore un certain nombre d'idées marquées proprement par le signe 𒋰 TAB, telles que « ajouter, doubler » *(eṣêpu, šanû)*. De même, veut bien m'écrire M. Chavannes :

« Les Chinois appellent *kia-tsie*, c'est-à-dire « empruntés », les caractères employés dans un sens qui n'a aucun rapport avec leur valeur étymologique. Certains caractères ont complètement perdu leur sens primitif, pour ne plus garder qu'un sens emprunté. Exemples :

爲 *wei* signifie aujourd'hui « faire », mais représentait primitivement un singe femelle ;

萬 *wan* signifie aujourd'hui « dix mille », mais représentait primitivement un scorpion.

(Voyez le P. Wieger, *Rudiments,* 12e volume, 1re partie, p. 164 et p. 81.)

D'autres caractères ont conservé leur sens primitif, tout en étant usités par emprunt dans d'autres sens ; c'est ce qui explique pourquoi, dans les dictionnaires chinois, un caractère peut avoir, à côté de sa valeur étymologique et des sens qui en dérivent, un ou plusieurs autres sens qui en sont totalement indépendants. Exemples :

須 *siu,* qui désigne proprement « la barbe », signifie aussi « falloir » ;

然 *jan,* dont le sens propre est « brûler », signifie aussi « cependant ».

(Voyez le P. Wieger, *op. cit.,* p. 195 et p. 202.)

L'usage d'employer les caractères chinois, en les empruntant, pour exprimer d'autres sens que leur sens propre, est fondé sur l'homophonie ; des mots de sens différents, mais de prononciation semblable, peuvent en effet être représentés par un même caractère, en vertu d'une convention analogue à celle qu'on admet dans le rébus. Les emprunts, qui étaient extrêmement fréquents dans l'antiquité, ne tardèrent pas à rendre l'écriture fort énigmatique ; pour remédier à cet inconvénient, on s'efforça de distinguer entre eux les divers sens d'un même caractère, par l'adjonction d'un élément idéographique. C'est ainsi qu'autrefois le caractère 禽 *k'in,* qui signifiait « animal sauvage », pouvait aussi être employé pour exprimer le mot de la langue parlée, qui se prononce *k'in* et qui signifie « saisir » ; mais, afin d'éviter toute amphibologie, on ajouta au caractère 禽 le signe de la main 手, quand il signifiait « saisir » 擒. Le caractère emprunté devint donc une simple phonétique accolée à un élément idéographique. Telle est la vraie origine du phonétisme dans l'écriture chinoise. »

La prononciation sumérienne des noms de nombre,

écrits avec des chiffres, est naturellement très difficile à déterminer. Avant qu'un document lexicographique (VR, 36-37) vînt trancher la question, au moins en partie, elle avait reçu des solutions assez différentes des divers assyriologues qui l'avaient traitée. Prenant tous ces résultats comme également sûrs, Halévy dressa la liste des noms de nombre sumériens, et prétendit tirer « de l'abondance extraordinaire des noms » pour chaque nombre, « une nouvelle preuve du caractère factice de ces noms. » (Halévy, 1883, p. 416). Par exemple, il accepte comme nom, pour le nombre 2, la valeur KAS, du signe , bien que ce signe ne se trouve avec ce sens que dans le texte babylonien d'une inscription de Darius (*Behistûn*, 55), autorité insuffisante en matière de sumérien. Il maintient contre toute vraisemblance la lecture *arba* pour le groupe (cf. Guyard, 1882, p. 261), bien qu'on lui ait fait observer qu'il faut lire TATTAB-BA et que BA ne peut-être le complément phonétique du nom de nombre assyrien, qui est *arba'i* ou *irbitti*[1]. Enfin, il augmente de sa propre autorité cette liste déjà trop longue : personne n'a jamais attribué au signe , BI, la valeur « deux », mais, dit Halévy : « Dans les inscriptions digraphiques, on trouve le phonème BI, employé comme copule liant deux noms ; il est naturel d'y voir un autre nombre « deux » (1884, p. 74). Cette citation me dispensera de réfuter une à une les erreurs d'Halévy sur le chapitre des noms de nombre. Ceux à qui il resterait quelque doute sur ce point peuvent d'ailleurs se reporter à l'étude de Schrader (1883, pp. 13-15 ; 36-46 ; cf. Lehmann, 1892, pp. 127-131).

Le caractère factice du lexique sumérien est encore attesté, suivant Halévy, « par la position inverse des signes par rapport à l'ordre de la lecture. Ainsi les mots écrits BIL-GI, GAL-LU, ZU-AP, se lisent GI-BIL, LU-GAL et AP-ZU.

1. La graphie purement *assyrienne* , pour *Arrapḫa*, invoquée par Halévy (1883, p. 414), ne peut rien démontrer au sujet de la prononciation *sumérienne*.

Ces lectures sont fournies par des gloses. » (1883, p. 405). Si Halévy connaissait une glose indiquant que BIL-GI doit se lire GI-BIL en sumérien, il aurait dû indiquer l'endroit où elle se trouve, car elle a échappé à Brünnow (n° 4609). S'il est vrai que LUGAL est composé primitivement de + , GAL+LU, et que ZU-AB est glosé AB-ZU par le syllabaire *b*, il n'est nullement sûr qu'on n'ait jamais prononcé GAL-LU et ZU-AB. Le syllabaire *b* ne prouve qu'une chose : l'usage du rédacteur, ou de ses contemporains, ou de sa province. La glose « blanc bonnet », introduite par un lexicographe à côté de « bonnet blanc », ne prouverait pas qu'on n'a jamais dit « bonnet blanc ». Je sais bien que l'assyrien *apsû*, équivalent de ZU-AB, apporte une nouvelle autorité à la lecture AB-ZU ; toutefois, cela encore ne prouve pas que l'on n'ait jamais prononcé ZU-AB, mais seulement que, des deux locutions ZU-AB et AB-ZU, les Assyriens ont préféré la dernière. Il faudrait autre chose qu'une poignée de ces inversions, si peu concluantes, pour démontrer le caractère factice du lexique sumérien.

« Un autre point, dit Halévy, mérite également d'être relevé ; il jette une lumière inattendue sur l'histoire du développement du système hiératique. Les plus anciennes inscriptions... nous montrent déjà ce système dans toute sa perfection. On remarque néanmoins l'extrême sobriété dans l'emploi des indices de liaison, et l'on n'y trouve pas de trace de la particule du datif IR (RA), qui s'emploie régulièrement dans les inscriptions postérieures... On ne peut en attribuer la suppression qu'à ce fait, d'ailleurs commun à tous les systèmes hiéroglyphiques, qui consiste à se contenter, au début, de l'à peu près dans la représentation de la phrase, et de laisser à la sagacité du lecteur le soin de s'orienter au milieu des équivoques. Il est donc vraisemblable que, si nous avions des textes plus anciens, nous y trouverions une sobriété encore plus grande relativement à l'usage des indices de liaison. »

(Halévy, 1883, pp. 358-359). L'affirmation que la particule du datif IR, ou RA, manque dans les textes les plus archaïques était déjà fausse en 1883, puisque, depuis 1861, on connaissait des inscriptions comme celle de GUNGUNUM (I R 2, n° VI, 3), où on lit LUGAL-A-NI-IR (l. 7). Les nombreuses inscriptions archaïques publiées depuis ont complètement trompé les prévisions d'Halévy sur la « sobriété plus grande des indices de liaison ». Lui-même a reconnu au contraire que l'emploi de KA, comme indice du génitif, si fréquent dans les plus anciennes inscriptions, a presque complètement disparu de la littérature postérieure (1901, p. 120); et, pour contredire en même temps ces deux affirmations contradictoires, il a déclaré que « les textes archaïques de 4500 sont d'une rédaction essentiellement identique à celle de l'époque grecque. » (1902, p. 163).

Suivant Halévy, « le témoignage direct d'un texte philologique constate le caractère artificiel et *cryptographique* de ce qu'on nomme akkadien ou sumérien... La colonne de gauche, entièrement akkadienne, offre aux lignes 4 et 5 (33-34) des mots écrits en syllabes cohérentes, ce qui prouve que ces mots étaient lus et prononcés d'une façon audible, tout comme les mots assyriens; et cependant, comment le scribe de Ninive indique-t-il le rapport entre les vocables de la première colonne et ceux de la troisième? Dit-il, comme il devait le faire en présence d'une langue étrangère : « TA, en assyrien *ištu*? » Nullement, mais : « TA, en parole *ištu*. » Il nous apprend par là que l'akkadien, quoique composé de phonèmes et de sons articulés, ne constitue pas un ensemble de paroles, un parler, une langue. » (Halévy, 1883, pp. 253-254; cf. Guyard, 1882, p. 276). Le texte cité par Halévy est précédé d'une ligne qui nous éclaire sur son véritable sens :

.....TA | ŠA-DUG-GA | *am-ta-ši*

C'est-à-dire : « ŠA-DUG-GA signifie *amtaši*, hier » (Del. HW 92 *b*). En dessous nous lisons :

.....TA | ŠA-DUG-GA-TA | *iš-tu* [𒐀]

C'est-à-dire : « ŠA-DUG-GA-TA signifie *ištu amtaši*, depuis hier ». Le texte est cassé après *iš-tu* et les éditeurs ont proposé de lire *is-tu-*[*u*]. Mais cette conjecture est évidemment mauvaise : *u* est bref dans *ištu*. Ce n'est donc pas ⊨𒐈⊨ qui était dans la partie du texte aujourd'hui disparue, mais 𒐖, c'est-à-dire « idem », qui, suivant l'habitude constante des scribes assyriens, indiquait la répétition du mot *amtasi* de la ligne supérieure, après *ištu*, équivalent assyrien de TA. La colonne de gauche portait une autre expression sumérienne, synonyme de ŠA-DUG-GA-TA. La traduction d'Halévy : « TA, en parole *ištu* » est une fantaisie sans valeur, qui montre seulement son inintelligence absolue des documents lexicographiques[1] (Schrader, 1883, pp. 29-30). Lui-même a dû le reconnaître. (1883, p. 443).

« Jamais, dans les souscriptions de tablettes conservées dans la bibliothèque d'*Ašur-bân-apal*, il n'est question de traductions faites d'une langue dans une autre... S'il s'était agi de traduire des documents rédigés dans un idiome étranger et disparu depuis longtemps, il (*Ašur-bân-apal*) n'aurait pas manqué d'indiquer les noms et les qualités des savants babyloniens ou chaldéens qu'il aurait fait venir à Ninive, les moyens qu'il aurait employés pour contrôler l'exactitude de leurs traductions, et de plus le motif qui l'aurait engagé à conserver le texte original akkadien à côté de la version assyrienne. Il ne dit pas un mot de tout cela..... Les souscriptions des tablettes cunéiformes ne parlent jamais de traductions faites du sumérien en sémitique, ni du sémitique en sumérien. » (Halévy, 1874, pp. 488-496; 1883, p. 391). Il est vrai que, dans les souscriptions des tablettes de sa bibliothèque, *Ašur-bân-apal* ne nous donne pas toutes les expli-

1. Je ne dis rien de la logique spéciale d'Halévy : « Une tablette philologique du British Museum applique l'épithète « parole » à la colonne akkadienne. Il en résulte indubitablement que cette colonne consiste en phonèmes artificiels et ne formant pas une langue véritable. » (1883, p. 255).

cations qu'Halévy aurait aimé à y trouver. Mais qu'y faire ? Les rois d'Assyrie n'avaient pas prévu Halévy, et on ne saurait vraiment fonder rien de solide sur leur silence. Tout ce que l'on peut affirmer, contre Halévy, c'est qu'ils ne revendiquent pas « l'honneur d'avoir facilité à leurs serviteurs l'intelligence de l'écriture idéographique à l'aide des transcriptions en écriture usuelle ». De cela il n'est jamais question dans les souscriptions. On pourrait d'ailleurs s'étonner, s'il fallait admettre cette traduction, que les rois de Ninive ne nous eussent pas fait connaître « les moyens qu'ils auraient employés pour contrôler l'exactitude de cette *transcription*, et le motif qui les aurait engagés à conserver le texte original *idéographique* à côté de la *transcription en écriture usuelle* ». On est surpris à tout moment qu'Halévy n'ait pas compris que ce qui vaut contre la langue vaut contre l'idéographie et l'idéophonie, et qu'il se soit servi d'arguments si faciles à retourner contre lui. Il n'est pas évident que « la langue non sémitique devrait être d'innombrables fois mentionnée dans les milliers de documents rédigés au cours des quatre mille ans de vie historique[1]. » (Halévy, 1901, p. 15; Delitzsch, 1889, p. 67). Mais cela est tout à fait vrai du système étrange qu'Halévy attribue aux scribes babyloniens. Or, il n'est fait nulle part la moindre allusion à ce procédé de déguisement, ni aux calembours hiératiques, ni aux rébus allographiques, ni à la rédaction idéophonique. Il est d'ailleurs inexact que la langue sumérienne ne soit jamais mentionnée dans les tablettes cunéiformes. Elle est nommée *li-ša-an šu-me-ri* = EME KU, dans la tablette : 81, 7-27, 130, publiée par Bezold en 1889. Sur le fragment K 14.013, malheureusement incomplet à droite et à gauche, on lit :

1. Homère n'a pas cru nécessaire de nous dire qu'il écrivait en grec, et en dehors du titre, il n'est pas fait mention de grec ni de français, dans un dictionnaire grec-français; or, les lexiques suméro-assyriens d'*Ašur-bân-apal* sont, comme toutes les œuvres de sa bibliothèque, dépourvus de titre proprement dit.

...AN-TA EME-KU.....
...*ak-ka-da-a e-liš šu*.....

que Tiele (1900) a très justement proposé de compléter :

[KI-TA EME TILLA-KI] AN-TA EME KU.....
[*šap-liš*] *ak-ka-da-a e-liš šu*-[*me-ra-a*]

c'est-à-dire : « en bas l'akkadien, en haut le sumérien ». Nous aurions donc dans ce texte la constatation du fait que, dans les textes bilingues interlinéaires, la première ligne est en sumérien, et la seconde en akkadien ou sémitique.

Les arguments d'Halévy contre l'existence d'une langue sumérienne pourraient être employés avec le même succès contre l'existence de n'importe quelle langue. Halévy ne s'est pas fait faute de s'en servir contre la langue cassite, dans laquelle il ne voit aussi que de l'assyrien déguisé : « Les expressions cassites, au lieu de représenter un idiome *sui generis*, offrent probablement une variété du système hiératique ordinaire, et par conséquent un autre procédé pour écrire l'assyrien. » (1884, p. 483; 1885, p. 567, et 1889, pp. 205-224). On s'étonne qu'il ne se soit pas encore attaqué au susien, car il n'est nulle part question d'une langue anzanite ou susienne. Les mêmes étymologies qui ramènent le sumérien à l'assyrien, qui permirent autrefois à Halévy de lire les inscriptions chypriotes en sémitique, ne se seraient pas prêtées moins complaisamment à cette nouvelle manifestation de sa *sémimanie* pansémitique. (Oppert, 1876, p. 73.)

« Les assyriologues vont jusqu'à affirmer que les Assyriens se sont bénévolement mis à recueillir la littérature de ce peuple disparu..., que la langue de ce peuple antédiluvien est devenue la langue sacrée des Sémites, non seulement en Babylonie, mais aussi en Assyrie, où il n'a jamais existé un seul individu de la race de Sumer... Quand le sénat romain jugea utile de faire traduire l'*Agriculture* de Magon en latin, s'est-il avisé de conserver l'original phénicien ? ...On veut que les Assyriens aient conservé par tradition la prononciation exacte d'une langue

étrangère *qui n'est même pas écrite phonétiquement.* Eh bien, nous ne nous résignerons jamais à croire à une absurdité pareille. Du reste, quel intérêt pouvaient avoir les scribes sémitiques pour s'imposer un effort de mémoire aussi surhumain, puisque la lecture ne change rien au sens du groupe : or, pour eux, c'est le sens seul qui importait... Avec l'admission du caractère national assyrien de ces groupes, toutes les difficultés cessent d'exister, et les lectures en apparence si extraordinaires se réduisent au jeu modeste de groupes équivalents, qui rentre parfaitement dans le cadre de toute rédaction artificielle et hiératique. » (Halévy, 1883, pp. 249-250; 287). La littérature sumérienne recueillie et traduite par les Assyriens est une littérature religieuse, et tout spécialement liturgique. En pareille matière, une traduction ne peut pas remplacer l'original, dont les mots ont une valeur propre, un pouvoir magique. Beaucoup de peuples ont ainsi une liturgie écrite et chantée dans une langue qu'ils ne comprennent pas, et dont la traduction en langue vulgaire ne dispense nullement de conserver l'original. « C'est ainsi qu'aujourd'hui les prêtres coptes ont tous leurs missels accompagnés d'une version arabe, qui leur permet de comprendre les paroles rituelles, tandis qu'ils les récitent en copte. » (Lenormant, 1874, p. 241). Ce n'est pas plus absurde que de traîner, comme le suppose Halévy, deux rédactions, dont l'une déguise l'autre ; et l'effort de mémoire nécessaire pour apprendre une langue est beaucoup moins surhumain que ne le serait celui qu'il faudrait faire pour posséder convenablement un système de cryptographie sans règle fixe, où les mots sont arbitrairement déformés suivant les procédés les plus variés. « Soit par routine, soit par superstition, soit enfin par vanité, le scribe assyrien non seulement accueille les calembours anciens, mais il en fabrique de nouveaux à tout propos, à tel point qu'un mot se trouve exprimé hiératiquement de quatre ou cinq, parfois même de dix ou quinze manières différentes, pendant que, d'un autre côté,

un seul phonème hiératique peut désigner jusqu'à 20 ou 30 mots, sans que rien indique le choix à faire. » (Halévy, 1883, p. 408). Comment ses lecteurs et lui-même se retrouvaient-ils dans ce galimatias ?

La difficulté devait être si grande qu'Halévy lui-même n'a pas cru pouvoir esquiver complètement l'objection qu'elle soulève contre son système : « Un seul point paraît encore entouré de mystère, c'est la raison d'être d'un système aussi compliqué, qui *dissimule*[1] toutes les parties de la langue sous une forme méconnaissable. » (Halévy, 1883, p. 246). — « Qu'on voile d'un mystère profond les formules magiques, rien de mieux ; mais des textes unilingues, sans traduction, qui racontent les hauts faits des rois qui voulurent se faire connaître à leur peuple et à la postérité? S'ils écrivaient dans leur langue, ils voulaient qu'on comprît ce qu'ils disaient... Pourquoi, aurait-on écrit le même texte, une fois pour en dissimuler la prononciation, et une autre fois pour la donner. » (Oppert, 1876, pp. 65-66, et 1883, p. 142). Pour expliquer ce mystère, Halévy fait appel à la « *cryptomanie* universelle » et invoque l'exemple du pehlvi, « idéographisme monstrueux, composé de mots araméens lus en persan », des *ephesia grammata*, des formules gnostiques, des mots *Sesak* et *Leb-Ḳamaï*, employés par Jérémie (XXV, 26 ; LI, 141) pour désigner Babel et la Chaldée, et des calembours, équivoques et travestissements cabalistiques que l'on voit apparaître dans le Talmud. Mais les deux mots de Jérémie, et les mots analogues que l'on trouve dans le Talmud et dans la Cabale, sont formés suivant le procédé simple et rigoureux de l'*atbaš*, qui consiste à retourner l'alphabet, à employer ת pour א, שׁ pour ב, comme l'indique le tableau :

א ב ג ד ה ו ז ח ט י כ ל מ נ ס ע פ צ ק ר ש ת
ת ש ר ק צ פ ע ס נ מ ל כ י ט ח ז ו ה ד ג ב א

1. Cf. Halévy, 1889, p. 145 : « Je n'ai pas dit non plus que le système que j'appelle hiératique serait une cryptographie qui *dissimulerait* la prononciation par des rébus. »

Il eût donc été très simple, pour qui possédait la clef, de transcrire des pages entières écrites par cette méthode; pourtant elle n'est employée que rarement. — Halévy cite des exemples de calembours empruntés au Talmud : « Après un examen réitéré des exemples rapportés dans le Talmud, j'y ai trouvé, dit-il, le même système que celui qui sert de base à l'hiératique assyrien, et de plus, ce témoignage précieux entre tous, que les désinences et les particules grammaticales étaient déguisées par le même procédé que les autres mots de la langue... Ce procédé est représenté par les deux exemples suivants : Un docteur voulant demander des nouvelles à son maître d'hôtel, dit : homme-bouche-ce-cru (*Gebar-pum den-hai*), quoi de bon ? Le mot de l'énigme est ceci : l'expression *uspizenâ* (notre maître d'hôtel), est décomposée en monosyllabes *us-pi-ze-na*, puis chacune de ces syllabes est rapprochée d'un mot analogue de la langue hébraïque, ce qui donne *iz-pe-ze-nâ*, ensemble de mots qui signifient « homme-bouche-ce-cru ». Une autre fois, le même docteur ayant voulu commander de l'oseille à la moutarde, *déguisa* sa pensée dans cette phrase : Faites-moi « un bœuf de jugement avec la montagne du pauvre » (*sôr mispat betûr misken*) ; c'est que le mot pour l'oseille, *tardin*, se décompose en deux syllabes, *tar* (=*tôr*) et *din*, qui signifient respectivement « bœuf » (*sôr*) et « jugement » (*mispât*) ; de même, le mot *hardal* « moutarde », décomposé en deux syllabes, se rapproche de l'hébreu *har dal* « montagne du pauvre » (*tur miskên*). » (Halévy, 1883, pp. 405-407). On savait avant Halévy que tous les peuples ont cultivé ce genre d'esprit. Ce qu'il nous faudrait, c'est l'exemple d'une littérature écrite tout entière en calembours : car l' « allographie » assyrienne, a servi à « déguiser » toute une littérature ! Et la découverte même de livres entiers, rédigés suivant le principe employé par le docteur talmudique, ne prouverait rien. Car le propre de ces calembours, comme de tous les calembours, est d'exprimer en quelque sorte deux pensées en une

même phrase, ou, si l'on aime mieux, de donner un sens tout nouveau à une suite de mots que l'on déforme plus ou moins légèrement. Or, la rédaction sumérienne ne répond nullement à cette définition : le sens en est parfaitement identique à celui de la rédaction assyrienne, tandis que la prononciation en est au contraire toute différente. — Les formules magiques des gnostiques et autres sectes ne contiennent que des radicaux empruntés à d'autres langues, et souvent très reconnaissables, comme *Iao*, *Sabaoth*, *Adonaï*. Ni pour l'étendue, ni pour le procédé de formation, elles ne sont comparables à la prétendue allographie. Le pehlvi se rapprocherait de cette allographie, à condition toutefois de revenir à la première thèse d'Halévy, et de soutenir qu'on lisait en assyrien les textes écrits idéographiquement. Mais ainsi entendue, la théorie d'Halévy trouverait plutôt une réfutation qu'une confirmation dans l'histoire du pehlvi. Car cet « idéographisme monstrueux » suppose l'existence d'une langue autre que l'iranien : ces mots qu'on devait lire en persan n'étaient pas du persan tronqué et mutilé, mais de l'araméen ; ce n'étaient pas des déformations artificielles de mots indigènes, mais des mots réels, empruntés à une langue étrangère réelle. (Lehmann, 1892, p. 66.)

La seule comparaison légitime serait celle qu'Halévy n'a pas faite, avec l'argot, qui présente en effet une déformation artificielle d'une langue, et qui a servi à écrire des ouvrages entiers, parfaitement inintelligibles pour ceux qui ne connaissent que la langue usuelle. D'ailleurs, si l'argot est un exemple de « cryptomanie » plus propre que les précédents à justifier la théorie de l'allographie, il est encore insuffisant pour l'établir. En effet, le déguisement argotique porte exclusivement sur le vocabulaire, que même il n'arrive pas à recouvrir complètement; il respecte la morphologie et la syntaxe. Dans ces trois vers, qui forment le début de la ballade quatrième du « Jargon ou Jobelin de maistre Françoys Villon » :

Saupicquez frouans des gours arques,
Pour desbouser beaulx sires dieux,
Allez ailleurs planter vos marques!

Le premier seul n'offre que des mots inintelligibles, et ces mots ont des terminaisons françaises, un pluriel français, et la relation du génitif est marquée entre eux par la particule française « des ». Enfin, l'argot est une langue de vagabonds et de voleurs, dans laquelle on n'a jamais rédigé de documents officiels ni de textes liturgiques, comme ceux que nous trouvons en sumérien. Nous ne voyons donc, chez aucun peuple, rien qui ressemble à la prétendue « allographie ».

Si l'on admet la théorie d'Halévy, il y a une chose plus singulière encore que le fait du « déguisement linguistique » employé par les dynasties de Chaldée, c'est que les rois d'Assyrie n'en ont jamais fait usage dans leurs inscriptions. Dans l'hypothèse d'une langue, la chose est très simple : le sumérien n'ayant jamais été parlé qu'en Chaldée, les rois d'Assyrie n'avaient aucune raison pour l'employer dans des textes destinés à perpétuer, parmi les Assyriens, le souvenir de leurs hauts faits. Mais si ce que nous appelons sumérien n'était qu'une autre manière d'écrire le sémitique, on ne comprendrait pas que cette mode n'eût pas été appliquée en Assyrie par les scribes formés à l'école de la Chaldée. Qu'on nous dise donc « pourquoi les rois assyriens n'ont JAMAIS écrit en *dissimulé*. » (Oppert, 1876, p. 67.)

PINCHES[1] a publié en 1902 des tablettes suméro-babyloniennes, qui présentent une transcription en caractères grecs des deux rédactions sumérienne et sémitique. Il a cru, ainsi que Sayce[2] et les assyriologues, que ces tablettes avaient été rédigées à l'usage d'un Grec désireux de s'initier aux deux langues littéraires de la Mésopotamie, et il y a vu une confirmation de l'existence du sumérien comme

1. *Greek transcriptions of babylonian tablets*, PSBA, t. XXIV pp. 108-119.
2. *The Greeks in Babylonia*, ib., pp. 120-125.

langue réelle. Quelle apparence qu'un contemporain de Bérose se soit amusé à charger sa mémoire du fatras des « calembours hiératiques ? » Halévy en a jugé autrement. Pour lui, « les auteurs de ces tablettes sont des Babyloniens hellénistes, qui ont voulu faciliter la lecture des textes cunéiformes, et surtout des groupes idéographiques, par la transcription alphabétique et précise en caractères grecs. » (1902, pp. 247-268). C'est, je pense, faire assez d'honneur à cette affirmation que de la rapporter.

Examinons maintenant quelques arguments spécialement destinés à établir que l' « allographie pseudo-sumérienne est d'origine assyrienne. » Halévy n'affirme plus comme en 1874 (v. p. 317 et suiv.), que la morphologie et la syntaxe du sumérien sont calquées sur celles de l'assyrien. Le démenti que les faits lui ont infligé l'a rendu plus prudent. Il admet des exceptions, autant d'exceptions qu'on voudra, car il a découvert un principe qui les justifie toutes : « Un système hiéroglyphique, loin de calquer purement et simplement l'ordre et la disposition des mots de la langue réelle, est obligé de satisfaire à certaines exigences matérielles ou conventionnelles, qui lui donnent une physionomie à part. » (Halévy, 1883, p. 402)[1].

Ainsi chaque fois que l'on aperçoit une ressemblance, on s'écrie : Voyez comme ce prétendu sumérien décèle un génie sémitique! Est-on au contraire obligé de reconnaître que l'ordre syntactique est tout différent, on invoque « les exigences matérielles ou conventionnelles » de l'hiéroglyphisme. Et l'on se flatte d'avoir imposé silence à ses adversaires. Que pourraient-ils en effet opposer à un système si commode? Ils ne peuvent que l'exposer, et le laisser à ceux qui s'en contentent.

Le sumérien ne connaît pas la distinction des genres pour les objets inanimés. Toutes les langues sémitiques,

1. Cf. 1901, p. 139 : « Un calque plus minutieux est hors de place dans une *idéographie* due entièrement à l'à peu près instinctif. » — P. 149 : « Un système d'*idéographisme* conventionnel ne cherche même pas à imiter strictement la construction de la phrase vivante. »

et spécialement l'assyrien, direz-vous, appliquent la distinction des genres aux êtres animés et inanimés, et vous vous attendez à voir « l'allographie » reproduire cette distinction, ou tout au moins la négliger complètement; or, elle l'applique aux êtres animés. Vous n'entendez rien à la langue sacrée : « En sa qualité de mot factice, le phonème idéographique se passe de la distinction permanente du genre conventionnel, qui affecte la désinence des mots sémitiques réels. » (Halévy, 1901, pp. 114-115). — Le sumérien rend par des postpositions les rapports syntactiques que l'assyrien et toutes les langues sémitiques expriment au moyen de prépositions. Que cela ne vous arrête pas! Halévy « a depuis longtemps trouvé le motif de la déviation syntactique qui a changé en postpositions les particules KA, GE, KU, RA, TA, DA, GIM, qui représentent les prépositions babyloniennes *ana, ina, ištu, ultu, itti, kima*. La position postpositive a pour but d'indiquer que les monosyllabes précités sont dépouillés de leur puissance ordinaire de mots pleins, et descendus au rang de simples particules de relation, qui n'ont pas la valeur des autres racines..... L'hiératique KU équivaut à *šubtu*, « demeure, lieu », et cela le rend apte à figurer les particules de lieu *ina* « dans », et *ana* « à, vers ». Le phonème *ra*, peut-être apocopé de *ramû* « demeure », figure convenablement aussi bien le relatif « celui qui » que les prépositions de lieu. Le fait que les particules hiératiques *ku* et *ra* sont ordinairement placées après les noms qu'elles déterminent n'a d'autre but que celui d'indiquer qu'elles ne sont pas des substantifs, mais des mots de liaison. » (Halévy, 1883, p. 310; cf. 1901, p. 149, et Guyard, 1882, p. 275). Et l'ingénieux auteur invoque l'exemple des chiffres romains, qui sont de purs idéogrammes. — La conjugaison sumérienne ne donne pas d'équivalents exacts aux dix-huit formes de la conjugaison assyrienne. C'est que « dans ce cas, il n'y aurait plus d'idéographie, mais une seconde langue assyrienne! » (Halévy, 1902, p. 169.) Nous voilà donc revenus à l'idéo-

graphie d'antan. L'idéophonie ne donne que dans les cas désespérés. — Après cela, vous n'aurez pas la naïveté de demander pourquoi, dans KAD-EL-A-NI-TA, le pronom possessif NI est mis après l'adjectif, tandis que, dans l'assyrien *ina ḳâtê-šu ellêti*, son équivalent *šu* est mis après le substantif ? Idéographie ! Pourquoi le pronom régime, qui suit le verbe assyrien, est placé en sumérien entre d'autres préfixes et le verbe ? Idéographie[1] ! Pourquoi l'idiotisme assyrien qui consiste à exprimer, dans les propositions relatives, le pronom possessif qui rappelle le sujet de la proposition principale, n'est pas rendu en sumérien, pourquoi, par exemple, l'assyrien *sa libbasu nasḫu*, « celui dont cœur-sien est arraché », se dit en sumérien ŠAG ZIGA, « cœur arraché » (IV R 3 *a* 19-20)[2] ? Idéographie, vous dis-je ! Et cela n'est-il pas aussi péremptoire que « tarte à la crème » ! (Schrader, 1883, p. 46).

Bien qu'il ait depuis longtemps découvert cet argument merveilleux, Halévy condescend encore à chercher des ressemblances syntactiques entre le sumérien et l'assyrien. Et rien ne lui coûte pour en trouver. Il sait, comme tout le monde, que l'*état construit* des langues sémitiques est marqué par un abrègement du premier substantif ; en assyrien, cet abrègement consiste dans la perte de la terminaison ; on dit : *šarrat šamê*, « reine des cieux », pour *šarratu šamê*. Pourtant Halévy n'hésite pas à donner comme exemples d'état construit en sumérien des locutions comme DIGGA KIŠKI, « butin de *Kiš* », dans lesquelles le premier terme a conservé sa voyelle finale, ou comme GUD ENLIL, « satellite d'*Enlil* », NIN GIRSU, « seigneur de *Girsu* », dans lesquelles le premier mot, quoique terminé par une consonne, n'a subi aucun abrègement, puisqu'il n'existe pas de forme plus complète. (Cf. Lehmann, 1892, pp. 168-169).

1. « Pour écarter la confusion avec le suffixe possessif, on place *ni* immédiatement après l'indice du sujet. » (Halévy, 1901, pp. 135-136).

2. Cf. II R, 17, I, 35-41, un manque de parallélisme analogue. Il serait facile de multiplier les exemples.

De même, S. Guyard a essayé de montrer que le sumérien, à l'imitation de l'assyrien, exprime parfois le féminin. « L'accadien-sumérien ne connait pas la distinction des genres, mais quelquefois il s'oublie. Sait-on comment le mot *dannat* est exprimé en akkadien? Au moyen de l'idéogramme AGGA (*dannu*), précédé de l'idéogramme de la femme! Or, nous nous demandons à quoi peut bien se référer cet idéogramme de la femme, sinon à la terminaison féminine de l'assyrien *dannat*, puisque l'akkadien ignore le féminin! Au surplus, d'autres substantifs et adjectifs assyriens du genre féminin sont figurés en akkadien à l'aide de l'idéogramme de la femme. Ainsi le mot *tanittu*, « haut fait », s'écrit en akkadien par le signe GAN, suivi cette fois, et non plus précédé, du signe de la femme. L'adjectif féminin *ellit*, « brillante », est orthographié par l'idéogramme akkadien de *ellu*, « brillant », mais précédé du signe de la femme. *Limuttu*, substantif féminin assyrien, qui signifie « méchanceté », est orthographié en akkadien par l'idéogramme ḪUL, précédé de l'idéogramme de la femme. On sent bien encore ici que c'est à l'assyrien que songe l'akkadien, quand il forme de semblables composés. » (S. Guyard, 1882, p. 273). Le sumérien connaît la distinction des genres pour les êtres animés (cf. p. 367); la locution [cuneiform], signifiant « Pure est *Bau* », n'a donc rien de spécialement assyrien. Dans [cuneiform], GAN-ŠAL signifiant *tanitti*, il n'est nullement sûr que ŠAL soit l'indice du féminin. Au contraire, il faut reconnaître que des mots abstraits comme ŠAL-ḪUL = *limuttu* « le mal », ŠAL-ŠIG = *damḳûtu* « le bien », rappellent étrangement l'assyrien, qui marque le neutre logique par le féminin[1]. Mais ces mots sont extrêmement rares en sumérien : on en trouverait difficilement une douzaine d'exemples, et aucun dans les textes dont l'antiquité est assurée : le sumérien forme les abstraits au moyen du préfixe NAM. Que le sumérien des scribes

1. Scheil et Fossey, *Grammaire assyrienne*, p. 50.

d'*Aśur-bân-apal*, ou même de *Ḫammurabi*, ait pu être influencé par l'assyrien, cela ne prouve rien contre l'existence de la langue. (Cf. Schrader, 1883, pp. 15-17).

En revanche, Halévy n'a pas pu expliquer à quelles variétés syntactiques du babylonien correspondaient les deux postpositions sumériennes du génitif : KA et GE. Il est manifeste que ces deux formes du génitif ne sont pas employées indifféremment l'une pour l'autre, mais qu'elles correspondent à des distinctions que le sémitique ignore, et qu'il ne peut rendre avec son unique préposition *ša*. Halévy affirme que « si nous avions une littérature phonétique (entendez sémitique) de ces hautes époques, nous aurions certainement rencontré les tours de phrase qui président à ces combinaisons. » (1901, p. 120). Mais nous savons assez l'assyrien pour affirmer qu'il ne possède pas deux prépositions du génitif correspondant aux deux postpositions, GE et KA. Or, si l'on peut concevoir qu'une « idéophonie » ait simplifié la syntaxe, il est au plus haut degré invraisemblable qu'elle l'ait enrichie de nuances inconnues à la langue véritable.

En 1901, comme en 1874, c'est dans la théorie des pronoms qu'éclate le mieux l'insuffisance du système d'Halévy. On y trouve des affirmations comme celle-ci : « Les pronoms personnels de la langue réelle sont représentés par un seul phonème qui est MÊN. » (1901, p. 123). Halévy oublie que « moi » se dit en sumérien MA-E ; « toi », ZA-E ; « lui », BI. Mais il explique tout, les faits imaginaires aussi facilement que les mieux constatés : « Par sa substance consonnantique le phonème complet MÊN, rappelle à première vue le groupe pronominal interrogatif indéfini babylonien *mannu*, groupe dont le résidu MÊ conserve intacte l'idée vague de l'ensemble... La confusion des personnes par le phonème susvisé s'explique ainsi par son origine de pronom indéfini, et rentre dans l'ordre rationnel. » (1901, pp. 123-124.) Mais pourquoi a-t-on écrit MÊN lorsqu'on possédait une écriture phonétique qui permettait d'écrire *anaku*, « moi », *atta*, « toi », etc. ? Pour-

quoi a-t-on remplacé les pronoms personnels par le pronom interrogatif ? L'ingénieux auteur a oublié de nous le dire; je dis oublié, car il a réponse à tout. Écoutez plutôt comment il explique que le suffixe possessif de la seconde personne, *ka* en assyrien, soit devenu ZU en sumérien : « Cette personne (la seconde) n'ayant pas de représentant à la forme isolée (v. ci-dessus), les inventeurs se sont servis du suffixe babylonien réel *ka*, mais en le représentant conventionnellement par la valeur ZU, que ce signe (le signe *ka*) possède en effet. » (1901, p. 124). Il est vrai que le signe *ka* ayant encore treize autres valeurs, GUG, DUG, I, etc., on ne voit pas pourquoi le pronom de la 2e personne n'est *jamais* « représenté » (déguisé paraîtrait plus juste) par un des signes qui ont aussi la valeur GUG, DUG, I, etc. — Halévy est forcé de reconnaître que les deux suffixes possessifs de la troisième personne, BI et NI, « loin d'être de simples équivalents, jouent chacun un rôle particulier et bien déterminé. Le premier se rapporte toujours aux dieux et aux personnes nommées précédemment, le second se rapporte toujours à des choses inanimées. » (1901, p. 126). Cette distinction est absolument étrangère à l'assyrien, qui ne possède qu'un seul suffixe possessif de la troisième personne, *šu*. Mais par ce moyen « les phrases composées de divers sujets en dépendance les uns avec les autres deviennent considérablement plus claires, malgré l'enchevêtrement qui s'y produit souvent, spécialement à la suite des interversions syntactiques. » (1901, p. 127). Ce souci de la clarté est quelque peu étrange chez des « inventeurs » qui ont bouleversé la syntaxe, supprimé la distinction des genres, mutilé et déguisé le vocabulaire de cent façons.

Les nombreux préfixes dont s'augmente le thème verbal sumérien ne paraissent pas destinés à marquer si le sujet est de la première, de la deuxième ou de la troisième personne. Au contraire, l'assyrien distingue très nettement : *ikšud*, « il a conquis » : *takšud*, « tu as conquis » ; *akšud*,

« j'ai conquis ». Pour le commun des mortels, une divergence aussi profonde indique deux génies linguistiques absolument différents. Mais avec un peu de bonne volonté, la distinction des personnes deviendra en assyrien une exception, un accident sans importance, et les deux langues n'en feront plus qu'une. D'abord, « *extérieurement vu* (?), l'*a* de la première personne paraît être une simple nuance de l'*i*, qui marque la troisième personne. » La suite n'est pas indigne de ce début : « Cette confusion est en outre élevée au rang d'une règle immuable dans *toutes* les autres[1] voix verbales. » Il y a bien les formes *aktašad* et *iktašad*, *ikkašad* et *akkasad*, etc. ; mais Halévy sait ne voir que les formes du *piel* et du *šafel*, dans lesquelles la première et la deuxième personne sont en effet confondues (*ukassid*, *ušaksid*). « Quant au *t* de la deuxième personne, il sert dans toutes les langues sémitiques à indiquer en même temps la troisième personne du féminin. » Il n'en faut pas plus : « Devant ce phénomène que présente l'usage courant de leur langue maternelle, l'idée que l'indice de la troisième personne suffit à désigner les deux autres personnes a dû pénétrer profondément dans l'esprit des premiers scribes babyloniens et les amener à désigner dans le système idéographique toutes les trois personnes du verbe par le seul indice de la troisième. » (Halévy, 1901, p. 134.) Cela d'ailleurs n'empêche pas Halévy de comparer les deux systèmes suivant lesquels le sumérien prend certaines particules — qui, d'après Halévy lui-même, ne désignent pas la personne — tantôt comme préfixes et tantôt comme suffixes, avec le permansif et le parfait assyriens, dont l'un suffixe les pronoms indices de la personne, tandis que l'autre les préfixe : « Le verbe hiératique, dit-il, copie scrupuleusement les traits caractéristiques du verbe assyrien. Comme celui-ci, il possède une conjugaison prépositive et une conjugaison postpo-

1. Autres que la forme simple.

sitive. » (1885, pp. 560-561). Les éléments préfixés et suffixés dans les deux langues ne sont nullement les mêmes, mais l'une est tout de même la copie scrupuleuse de l'autre. (Lehmann, 1892, p. 167.)

Un bon nombre des éléments préfixés au verbe sumérien sont des pronoms régimes. La langue montre donc un gènie tout différent de celui de l'assyrien, qui suffixe ces pronoms. On a ainsi :

IN-LAL = *iškul*
IN-NAN-LAL = *iskul-šu*

Comment faire de cette profonde différence une ressemblance? La chose est très simple. Les pronoms régimes « sont traités en hiératique comme de vrais noms, et conformément à l'ordonnance assyrienne qui est : sujet, régime, verbe, ils sont placés entre les préfixes et le verbe. Sous ce rapport, l'hiératique est plus assyrien que l'assyrien lui-même. » (Halévy, 1885, p. 563. Dire que le pronom « hiératique » est traité comme un vrai nom, c'est constater le fait, mais non l'expliquer. Un traitement du pronom, si étranger aux habitudes sémitiques, n'a pas pu être imaginé par un sémite. Il y était d'autant moins porté que l'ordonnance sujet, verbe, régime (substantif) lui était familière, et qu'il disait : *adki ummanateia,* « je mis mon armée en marche ». Pourquoi donc aurait-il constamment appliqué au pronom « hiératique » une construction qui eût semblé monstrueuse pour le pronom « démotique », et qui, pour le nom lui-même, n'était nullement obligatoire? (Schrader, 1883, p. 45; Lehmann, 1892, p. 107.)

L'objection capitale contre la théorie idéographique nous a paru devoir se tirer de l'existence de variations euphoniques en sumérien (v. p. 327-31). Cette objection est-elle moins forte contre la théorie idéophonique? Elle serait certainement très affaiblie si Halévy pouvait démontrer que la langue artificielle, créée de toutes pièces par le sacerdoce babylonien, finit par être employée

couramment dans la conversation des gens de toute classe. On comprendrait alors qu'un vocabulaire et une syntaxe, même élaborés en dehors de toute préoccupation d'euphonie, se fussent peu à peu accommodés au larynx et à l'oreille des Babyloniens, et qu'on y découvrît aujourd'hui l'application de ces lois phonétiques qui nous ont paru caractériser les langues réelles. Halévy n'a jamais fait cette preuve ; il se contente de dire que le système allographique « s'épelait et se lisait tout aussi bien que le système phonétique », et ne semble même pas avoir supposé que l'usage des « calembours hiératiques » ait pu franchir le cercle des prêtres et des scribes. Il objecte que « les groupes artificiels *šešak* et *leb-kâmai* (cf. plus haut, p. 362) sont vocalisés conformément à l'harmonie hébraïque. » (1902, p. 170, note 1). J'ignore ce que « l'harmonie » a de particulièrement hébraïque dans *šešak*, et même quelle autorité a sur ce point la vocalisation massorétique : il est assez vraisemblable que l'on donnait aux mots déformés par l'*atbaš* les voyelles du mot primitif, à moins que la possibilité d'obtenir un sens nouveau ne fît choisir une autre vocalisation, comme dans *leb-kâmai* « le cœur de mes ennemis ». En tout cas nous sommes très loin et de « l'idéophonie », et des phénomènes d'accommodation phonétique que nous y avons remarqués. Enfin, il faudrait surtout prouver que la phonétique de « l'idéophonie » est une phonétique assyrienne. Halévy a bien essayé de le faire. Il a réuni quelques exemples de « cette loi d'attraction vocalique, propre à plusieurs langues de Sem, d'après laquelle la voyelle atone tend à s'assimiler à la voyelle forte de la syllabe voisine, par exemple, en hébreu, שַׁחַת, נֶעֶרְמוּ, נָעֳמִי, תָּעֳבְדֵם, וְהִתְגַּדִּלְתִּי ; en araméen, טַעֲמָא, לֶהֱוֵא, הַחֲרֻבַת ; en arabe, *sikkina, tilmidh, uskufa*. La prononciation du *ševa* hébreu se conforme généralement à cette loi euphonique : קְרַב *karab*, בְּיַד *biiad*, כְּרוּב *kurub* ; סְדוֹם Sodom, Σοδόμα et même מֹלֶךְ, μολόχ, עֲמוֹרָה, Γομόῤῥα. En assyrien, la loi dont il s'agit exerce

une influence capitale sur la forme des mots, tels que *kupur, aban, irṣit*, en face de l'hébreu אֶרֶץ, אֶבֶן, כֹּפֶר, de l'arabe *ard* et de l'éthiopien *ebn*[1]. Aussi les scribes ninivites se sont-ils bien gardés d'enfreindre une loi euphonique à laquelle ils étaient instinctivement habitués. » (Halévy, 1883, p. 260). Jusqu'à ce jour, on avait cru que la vocalisation massorétique (VIIe-Xe siècles ap. J.-C.) représentait une forme altérée de la langue, dont les transcriptions des Septante nous ont conservé une forme plus pure. Halévy a changé tout cela : suivant lui, les contemporains des Septante, et sans doute de Salomon, prononçaient *sodom, ʿomor*, ce qu'ils auraient écrit *sedom, ʿamor*, s'ils avaient connu la massore. — D'autre part, Halévy voit des produits de l'attraction vocalique dans des mots comme *kupur*. Il existe en effet, en assyrien, des formes *fi'il* et *fu'ul*, aussi bien qu'une forme *fa'al*, c'est-à-dire des substantifs dont les deux premières radicales sont mues par la même voyelle. Mais il existe aussi des formes *fa'il, fa'ul, fi'al, fu'al*[2]. On ne saurait donc dire que l'harmonie vocalique soit un besoin impérieux de l'assyrien, ni que *kupur* soit une forme harmonisée de *kupar*, qui n'a jamais existé. On trouve, il est vrai, les formes *usikniš* (*Tig.*, II, 90), pour *ušakniš* ; *unikis* (*Tig.*, VI, 6), pour *unakkis*[3]. Mais ces formes, rares et absolument irrégulières, ne sauraient être comparées que par un abus de langage au phénomène d'harmonie vocalique que nous présente l'optatif sumérien. L'assyrien craint si peu la rencontre de voyelles de nature différente dans un même mot, qu'il dit *liksud*, pour *lû iksud* ; *lušti*, pour *lû ašti* ; *lişlal*, pour *lû aşlal* ; *luşlal*, pour *lû aşlal*, etc.

Depuis l'année 1880, les assyriologues ont remarqué que certains textes sumériens semblaient présenter des

1. « En assyrien, on a *kupur, irṣit, ušikki*, pour *kupar* (כֹּפֶר), *arṣit* (aram. *arʿâ*), *ušakki*. » (1902, p. 170).
2. Scheil et Fossey, *Grammaire assyrienne*, p. 54, § 144.
3. Cf. *ibid.*, § 44.

variations dialectales, telles que le changement de *g* en *m* ou *n*, DIMMER pour DINGIR, INE pour IGI[1]. Ces permutations, constantes dans certaines catégories de textes, et tout à fait conformes aux diversifications régionales que l'on est habitué à voir subir par une langue parlée dans un pays étendu, étaient une nouvelle preuve du caractère réel et vivant de la langue sumérienne. Il a suffi à Halévy de déclarer que c'étaient là de simples « différences de style du système hiératique. » (1885, pp. 566-567; 1901, pp. 112-114).

L'existence d'une langue sumérienne étant démontrée, l'origine sumérienne du syllabaire cunéiforme l'est du même coup, puisque nous retrouvons, entre le nom sumérien de l'objet représenté par un signe et la valeur phonétique de ce signe, l'accord qui doit exister dans toute écriture dérivée du dessin (v. p. 271), et que d'autre part aucun des arguments d'Halévy contre une origine non sémitique ne nous a paru décisif. Il nous reste maintenant à examiner si quelque raison historique nous empêche d'admettre l'existence en Babylonie d'une population sumérienne, antérieure aux Sémites, et qui aurait transmis à ceux-ci l'écriture inventée par elle. Pour nier l'existence d'un peuple sumérien, Halévy emprunte ses arguments à l'histoire de l'art, à la nomenclature géographique, au témoignage des auteurs, enfin aux traditions locales.

« Est-il possible que deux races aussi différentes l'une de l'autre que le sont les Sémites et les Touraniens aient développé séparément un art religieux identique dans la conception et dans l'exécution matérielle? L'art babylonien, ne peut pas avoir pour auteurs deux races différentes : les plus anciens monuments ne diffèrent en rien de ceux dont la provenance sémitique est hors de doute. Où est l'art touranien? » (1874, pp. 479-481; 1876, p. 202). L'argument aurait peut-être quelque portée s'il répon-

1. Pour plus de détails, voir le tome II du *Manuel*.

dait à une théorie émise par les assyriologues partisans d'une origine sumérienne. Mais aucun d'eux n'a soutenu que les Sémites et les Touraniens aient développé leur art *séparément*. Tous admettent, au contraire, que les deux civilisations se sont fondues de bonne heure, et que l'art chaldéen n'est exclusivement ni sémitique ni touranien. Mais si les procédés et les tendances de cet art n'ont rien qui permette d'attribuer une part prépondérante à l'un des éléments ethniques qui ont peuplé la Chaldée, les documents iconographiques qu'il nous a laissés sont tout en faveur de la diversité des races. Il suffit de comparer la tête de *Gudea*(?) avec celle d'*Asur-nâṣir-apal*[1] pour reconnaître que ces deux rois n'appartiennent pas au même peuple. (Lenormant, 1875, pp. 381-394; Schrader, 1876, p. 42).

« Un peuple qui a vécu pendant des milliers d'années dans un pays ne disparaît pas sans laisser de nombreuses traces de son existence, même à défaut de monuments et d'œuvres d'art. Comment donc croire que le souvenir du peuple le plus civilisé et le plus original de la Babylonie se soit effacé jusque dans les noms des lieux qu'il habitait et des villes qu'il avait fondées, tandis que les noms propres d'origine sémitique se sont conservés jusqu'à nos jours? Que les assyriologues nous citent un seul nom de montagne, de vallée, de fleuve ou de ville qui soit emprunté à ce qu'ils appellent la langue touranienne! » (Halévy, 1874, pp. 481-482; 1878, pp. 5-6). On aurait beau jeu en rappelant les pages d'Halévy sur la double nomenclature géographique (v. p. 322). Tantôt il nous dit que les documents sumériens fournissent une désignation particulière pour chaque localité de la Mésopotamie et des pays voisins; tantôt il se refuse à trouver aucun nom sumérien. Rappelons simplement qu'outre les noms sumériens de villes dont nous avons parlé plus haut (p. 324), les textes nous donnent

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. II, pp. 539 et 615.

le nom sumérien des deux grands fleuves de la Mésopotamie, le Tigre, IDIGNA, et l'Euphrate, BURANUNU, d'où les Sémites ont tiré les noms *Idiḳlat* et *Purat*. (Lenormant, 1875, 352-363; Schrader, 1876, p. 43). D'ailleurs, l'argument historique d'Halévy rappelle exactement celui de Gobineau contre l'existence du perse, du susien et de l'assyrien, que j'ai cité à dessein, pages 225-226. Ce rapprochement est la meilleure réponse que l'on puisse faire à cette sorte de raisons.

« Les assyriologues ont rappelé que la population de Babylonie porte chez les auteurs grecs les noms de Chaldéens (Χαλδαῖοι), et de Céphènes (Κηφῆνες) ; ils ont donc pensé qu'il s'agissait de deux races différentes, et comme, selon l'avis général des historiens; les Chaldéens étaient les plus anciens des Babyloniens, ils se sont hâtés d'en faire des Touraniens et d'entendre sous la dénomination de Céphènes les envahisseurs sémitiques, qui firent leur apparition plusieurs siècles plus tard... Mais l'identification des Chaldéens avec les Touraniens me paraît contraire aux résultats les mieux constatés de l'histoire... Les Chaldéens sont souvent mentionnés dans les écrits bibliques ; ils y sont toujours considérés comme les fondateurs de la ville de Babylone, qui est qualifiée de « fille des Chaldéens » (Isaïe, XLVII, 1). La langue que parlaient les Chaldéens est formellement appelée araméenne dans Daniel (II, 4)... Les patriarches de la migration térachite, originaires de la Chaldée, portent des noms sémitiques... Suivant Bérose, Babylone a été peuplée par un grand nombre de tribus diverses, originaires de la Chaldée[1]... Les anciens ne parlent jamais d'une invasion sémitique en Babylonie, mais c'est précisément parce que les Sémites y étaient de tout temps. » (Halévy, 1874, pp. 482-488). Je n'attache pas à la démonstration du touranisme des Chaldéens la même importance que

1. Halévy revient encore sur les noms de villes, de divinités, de rois, d'astres, auxquels il trouve naturellement une origine sémitique. Dans DIL-BAT (étoile du matin), il reconnaît דו־להבת, « doué de flamme » !

Lenormant, et je concéderais sans regret qu'ils sont d'origine sémitique, si Halévy en apportait une preuve décisive. Mais les acceptions variées et souvent vagues que les dénominations ethnographiques ont chez les divers auteurs ne se prêtent guère à une pareille démonstration : elles auraient, au contraire, besoin elles-mêmes d'éclaircissements tirés de faits établis sur d'autres bases. Voyons pourtant les arguments d'Halévy. Quand Diodore de Sicile (II, 29) appelle les Chaldéens « les plus anciens des Babyloniens », il est bien probable qu'il ne donne pas à ce mot le sens que lui donne Isaïe (XXIII, 13), quand il les qualifie de « nation nouvelle ». Le texte d'Isaïe sur la « fille des Chaldéens » est postérieur à *Sin-aḫê-irba* : il est donc possible que les Chaldéens, dont Babylone est la fille, soient ceux qui l'ont reconstruite après la destruction de 689; or, le mot « Chaldéen », après avoir désigné à l'origine exclusivement les Sumériens, pourrait très bien avoir été appliqué à cette époque à tous les habitants de la Babylonie. Fût-il prouvé que « fille des Chaldéens » doit s'entendre de la première Babylone, nous n'y pourrions voir aucune preuve du sémitisme des habitants de la Babylonie et de toute la Chaldée : si les plus anciens rois de Babylone aujourd'hui connus sont des Sémites, comme semble l'indiquer leur nom, ils sont de plus de deux mille ans postérieurs aux plus anciens rois de Kingi et de Širpurla, Enšagkušanna et Urukagina. L'origine chaldéenne attribuée par la tradition au sémite Abraham est aussi un bien pauvre argument : s'il faut accepter cette donnée comme historique, tout ce qu'on en peut déduire, c'est qu'il y avait dès cette époque des Sémites en Chaldée. On le sait par ailleurs, et le pansémitisme d'Halévy n'en est nullement confirmé. — On est étonné de voir Halévy tirer du livre de Daniel, écrit à l'époque d'Antiochus Épiphane, des arguments sur la langue parlée en Babylonie quatre ou cinq mille ans avant J.-C. : autant vaudrait nous dire qu'on parle maintenant arabe à *Bağdâḍ* et

que l'arabe est une langue sémitique. — Le texte de Bérose, imprudemment cité par Halévy, est un des témoignages les plus formels que l'on puisse produire contre la thèse de l'unité de race des habitants de la Babylonie. Ἐν δὲ τῇ Βαβυλῶνι πολὺ πλῆθος ἀνθρώπων γενέσθαι ἀλλοεθνῶν κατοικησάντων τὴν Χαλδαίαν. Cela ne signifie pas, comme le veut Halévy : « Babylone a été peuplée par un grand nombre de tribus diverses, originaires de la Chaldée »; mais : « Il y avait à Babylone une multitude d'hommes, de races étrangères, qui habitaient la Chaldée.» Or, à l'époque de Bérose, le flot de l'immigration sémitique ayant tout submergé, les races étrangères ne pouvaient être que des races non sémitiques. (Lenormant, 1875, pp. 326-343.)

« Voyons maintenant si les Assyro-Babyloniens eux-mêmes font mention d'une race non sémitique qui aurait peuplé le pays euphratique et inventé l'écriture cunéiforme... Les assyriologues prennent l'expression « Sumer et Akkad » comme une désignation du dualisme ethnique qui aurait formé le fond de la population..., mais les termes Sumer et Akkad désignent des divisions politiques et n'ont aucune portée ethnographique ou linguistique. » (Halévy, 1874, p. 488). Il est certain que les textes assyro-babyloniens ne parlent pas d'une race non sémitique : mais il n'est pas moins certain qu'ils ne parlent pas non plus d'une race sémitique. Suivant la logique de Halévy, il en faudrait conclure qu'il n'y a jamais eu de Sémites en Babylonie. La raison du silence des textes est tout autre : les questions d'ethnographie sont absolument indifférentes aux contemporains d'*Ašur-bân-apal* ou de *Ḫammurabi;* ils ne se sont pas préoccupés de savoir si les gens de *Šumer* étaient de même race qu'eux. Ou bien, s'ils ont fait un arbre généalogique de l'humanité, analogue aux *toledot* de la Genèse, il ne nous en est rien parvenu. En tout cas, il n'y a rien à tirer de l'absence de textes sur l'existence des Sumériens, qui ne puisse aussitôt se retourner contre l'existence des

Sémites. Enfin, c'est tout à fait arbitrairement qu'Halévy réduit au rôle de simples expressions géographiques les mots de *Sumer* et d'*Akkad,* sous prétexte qu'ils sont toujours suivis du déterminatif 𒆠, KI, qui indique les noms de pays. (1874, p. 493.) On dit de même : « les gens du pays d'*Asur* » *ša mât Ašur-ki,* pour « les Assyriens ».

Arrivé au terme de cette longue discussion, au cours de laquelle j'ai dû relever tant d'erreurs matérielles et de sophismes, je dois prévoir une objection. Etait-ce bien la peine d'examiner en détail une théorie tout à la fois si invraisemblable et si peu fondée ? Personne n'a répondu au jésuite Hardouin, qui prétendait que la littérature latine était l'œuvre d'ingénieux faussaires du moyen âge. Il y a en effet des absurdités auxquelles on donne, en les combattant, une importance qu'elles n'ont pas, et dont le temps suffit à faire justice. Mais il faut pour cela que tout « honnête homme » soit capable d'étudier la question par lui-même. Or, si beaucoup de personnes ont entendu parler de la « question sumérienne », combien peuvent se reporter aux textes où se trouve la solution ? Il fallait donc, pour retourner à Halévy ses propres expressions, combattre « une fantaisie antiscientifique d'autant plus dangereuse que peu de personnes sont en mesure d'en contrôler les résultats. » (Halévy, 1883, p. 364).

CHAPITRE V

ORIGINE BABYLONIENNE DES ÉCRITURES SUSIENNE ET PERSE

La découverte d'une affinité originelle entre l'écriture susienne et l'écriture babylonienne (v. p. 162) n'a pas résolu la question de l'origine précise de l'écriture susienne. On peut en effet concevoir de deux façons la parenté des écritures de Babylone et de Suse : ou bien elles dérivent toutes les deux de l'invention sumérienne, directement, et indépendamment l'une de l'autre; ou bien, au contraire, l'une d'elles est sortie de l'autre et n'est qu'un sous-dérivé de l'écriture sumérienne. Nous devons examiner successivement ces deux hypothèses. Et d'abord, il est bien évident que l'écriture babylonienne dérive directement de l'écriture sumérienne : la parfaite identité de mécanisme de ces deux écritures exclut en effet l'hypothèse d'un intermédiaire comme l'écriture susienne, où le mécanisme a été beaucoup simplifié. Il nous reste donc sur l'écriture susienne deux solutions possibles : ou bien elle a été empruntée directement aux Sumériens, ou bien elle a son origine dans l'adaptation sémitique, œuvre des Babyloniens. Notre choix sera vite fait, si nous reconnaissons que le syllabaire susien attribue à quelques signes sumériens des valeurs d'origine nettement sémitique, comme *zir*, [cuneiform]; *riš*, [cuneiform]; *lib*, [cuneiform]. Or, le susien [cuneiform] (assyrien [cuneiform]) a la valeur *rab*, évidemment tirée du sémitique *rabû*, et [cuneiform] a la valeur *be*, très probablement tirée du sémitique *bêlu*. En outre, le syllabaire

susien possède deux signes *h* et *ya*, équivalents de l'assyrien ' et *ia*, dont non seulement la valeur, mais la composition même paraît d'origine sémitique. J'ai déjà parlé du premier (v. p. 292); pour le second, je remarquerai seulement qu'Amiaud (1887, n° 97) n'en donne pas d'exemple antérieur à *Ḫammurabi*. Inversement, le syllabaire susien ne connaît aucune des valeurs sumériennes que le syllabaire assyrien a éliminées. Comme il n'est guère vraisemblable que les Susiens et les Babyloniens aient fait indépendamment un choix identique, nous sommes autorisés à conclure que les Susiens ont emprunté aux Babyloniens le syllabaire que ceux-ci devaient aux Sumériens.

L'origine de l'écriture perse présente un problème plus embarrassant. On est tout d'abord tenté de croire que les valeurs alphabétiques *k, g, t* ont été tirées des valeurs syllabiques *ka, ga, ta,* par simple abandon de la voyelle. Mais la comparaison des signes perses et babyloniens n'est guère favorable à cette hypothèse : il est difficile d'affirmer que , *d*, vienne de ; *t* de , etc.; encore plus que *a*, vienne de , *i*, de ; *u*, de , ou .

Dans son mémoire de 1848 (v. p. 145), Wall reconnaît déjà que quelques-uns des signes de la première écriture sont évidemment dérivés de combinaisons de clous exactement semblables dans la seconde et la troisième écriture. D'autres sont trop compliqués pour avoir été employés tout d'abord à l'expression de sons articulés : ils ont dû servir d'abord et longtemps dans quelque autre écriture pour noter des idées. Il est possible que le signe , qui a la valeur *d*, représentât autrefois une idée exprimée en persan par un mot dont la première articulation était *d*. Mais Wall se reconnaît impuissant à en faire la preuve, et il admet que la première écriture est en général dérivée de l'écriture grecque, parce qu'au-

cune autre écriture dirigée de gauche à droite n'a pu être connue des Perses.

La question posée par Wall resta sans réponse jusqu'en 1874. A cette date, Oppert reprit l'idée que Wall avait timidement émise et qu'il avait aussitôt abandonnée, sans en donner même un commencement de démonstration. Oppert avait déjà constaté en 1859 que l'idéogramme perse, pour le mot « roi » , était une modification de l'idéogramme . Ménant avait, en 1869, montré que le perse « pays » dérive du babylonien. Cette fois, Oppert montrait l'origine babylonienne de sept autres idéogrammes perses[1] et en concluait l'origine babylonienne de tout l'alphabet. Mais, suivant lui, la comparaison, même superficielle, des lettres perses avec les caractères babyloniens de même valeur, les particularités de l'alphabet perse dans l'expression des consonnes, et surtout le fait qu'il distingue *m* de *v* et possède des signes pour *f*, *t̲*, *h*, *j*, qui manquent à l'assyrien, écartent l'idée d'une origine directe. L'écriture perse, dit-il, « a été tirée du système graphique de Babylone. On a choisi trente-six mots, pour le sens desquels il existait des idéogrammes babyloniens, et l'on a donné à chaque caractère la valeur de la lettre qui commençait le mot perse correspondant. Les caractères babyloniens ont été modifiés selon les principes suivants. On a banni les clous barrés, diagonaux, les pilons, les petits crochets accumulés : on a admis seulement les clous droits, verticaux ou horizontaux, et les grands crochets. On n'a admis pour chaque lettre que trois, quatre ou cinq éléments, en réduisant la lettre à la forme la plus simple possible. » (p. 240). A l'appui de cette thèse, Oppert donnait un tableau des 36 caractères de l'écriture perse et des idéogrammes babyloniens, dont ils étaient, suivant lui, tirés. Ainsi , *sa*, idéogramme de « être souverain », aurait donné en perse , avec la valeur *a*,

1. Cinq de ces signes paraissent suspects à Weissbach (*Die Altpersischen Keilinschriften*, 1893, p. 1).

parce que « être souverain » se dit en perse *aura*. De , « brique », serait venu , avec la valeur *i*, parce que « brique » se dit en perse *isti*. Quelques-unes de ces explications sont en elles-mêmes satisfaisantes ; ce sont, par exemple :

k, de *karta*, œuvre,	en babylonien	, *epêšu*,	même sens
t, de *tacara*, maison,	—	, *bîtu*,	—
m, de *maṯista*, chef,	—	, *rûbu*,	—
d, de *dâta*, édit,	—	, *ḳabû*,	ordonner.
p, de *panca*, cinq,	—	, *ḫanšu*,	même sens.
k(u), de *kuru*, soleil,	—	, *šamšu*,	—
tr, de *truva*, corne,	—	, *ḳarnu*,	—

Le rapprochement du perse *ṯ* avec le babylonien *ellu*, très satisfaisant pour la forme des signes, l'est moins sous le rapport du sens : le perse *ṯuḫra* signifie « rouge », le babylonien *ellu* « pur, brillant ». Mais surtout un trop grand nombre d'idéogrammes assyriens n'ont pas le sens qu'Oppert leur attribue. Ce sont, par exemple : , « être souverain » (sens exact : filet) ; , « brique » (balance) ; , « grand, large » (héros) ; , « ciel et terre » (vent) ; , « talon » (pied) ; , « quatre éléments » (direction) ; , « puissant » (mur) ; , « texte » (savoir) ; , « nuage » (couvrir) ; , « tuyau » (ordonner), etc. Il semble d'ailleurs difficile d'admettre que les Perses aient pris pour former leur écriture, suivant la méthode proposée par Oppert, des signes qui, en babylonien, ne sont pas employés comme idéogrammes, mais seulement comme phonèmes, tels que , , , etc.

Oppert (1884, cf. 1886) a trouvé une confirmation de

sa théorie dans un cylindre perse où il a lu : *ma. ḫšara-šiya.* « *Ma,* formant un mot seul, ne peut signifier que « cachet ». L'inscription dit : « Cachet de la femme *Ḫšaraši.* » Or *ma* n'est autre que le signe babylonien « cachet » ; et puisque *mâraka* en perse, *mâreh* en persan, veut dire « cachet », on attacha à l'idéogramme de cachet le son de *ma.* Cela s'appelle une preuve. » Pourtant, il faut faire remarquer que la ressemblance entre et le *ma* babylonien n'est guère moins probante dans un autre sens.

Deecke (1878) a essayé de démontrer que les signes perses sont dérivés directement des signes babyloniens ayant les valeurs correspondantes. Quelques exemples montreront la faiblesse de sa méthode. Il tire *u,* de *ḫu,* comme si le *ḫ* n'était pas une consonne forte ; *k(a)* de *ka,* *k(u)* de *gu,* *ḫ(a)* de *ka,* et même *m(a)* de qui a la valeur ma en sumérien, mais non en babylonien.

Sayce (1884) trouve la théorie d'Oppert trop ingénieuse : il croit peu vraisemblable que l'inventeur de l'alphabet ait eu recours à une méthode si compliquée, et juge qu'on fait la part trop belle à l'arbitraire, si l'on admet que la forme des caractères a été capricieusement altérée, en même temps que l'on cherche à déterminer le mot perse qui a été choisi pour noter une des valeurs idéographiques de ce que l'on prétend être le caractère primitif. Il préfère tirer directement les valeurs alphabétiques des valeurs syllabiques correspondantes. Deux moyens seulement ont été employés pour simplifier les signes : deux clous courts se combinent en , tandis qu'un seul clou court, dans un groupe de grands clous, est rejeté. Quelquefois aussi, pour plus de symétrie, un clou vertical devient horizontal, ou bien deux clous échangent leurs places. Sayce tire ainsi :

a de ou *aa*, *à*
b de *ba*
d(*i*) de *di*
d(*u*) de *du*
f de *ap*
g(*a*) de *ga*
g(*u*) de *gu*
h de *he*
ḫ de *ḫa*
i de *e*
j(*i*) de *zi*
k(*u*) de *ku*
l de *la*
m(*a*) de *ma*
m(*i*) de *mi*
m(*u*) de *mu*
n(*a*) de *na*
n(*u*) de *num*
p de *pu*
r(*u*) de *ru*
s de *mes*
š de *is*
t(*a*) de *ta*
t(*u*) de *tu*
t̲ de ou *sa*
tr de *tur*
u de *u*
v de *am*
y de *i*

Sayce renonce à expliquer l'origine de sept valeurs : *c* , *d*(*a*) , *j* , *k*(*a*) , *r* , *v*(*i*) , et *z* , et reconnaît que son explication de *d*(*i*), *d*(*u*), *g*(*i*), *n*(*u*), *p*, *t*(*u*), *t̲*, *š*, fait plus ou moins violence aux principes posés par lui. J'ajouterai qu'il ne me paraît pas possible de dériver *h* de , dont la valeur ḪE est absolument inconnue dans l'usage babylonien. De même, il semble difficile que *ṭu*, qui n'a pas la valeur *du*, mais *ṭu*, ait donné naissance à *d*(*u*), alors qu'il existe un signe affecté spécialement de la valeur *du*. Je ne connais pas de forme [1] pour *di* , pour *mi*

1. La forme , qui existe, aurait dû, d'après les principes posés par Sayce, donner un signe commençant par .

(babylonien ; est la forme babylonienne de), pour *meš*, et de toute façon il est difficile de tirer *s* de *meš*. Enfin, Sayce mélange arbitrairement les formes assyriennes, comme et , aux formes babyloniennes, ce qui facilite beaucoup l'explication, mais n'en augmente pas la valeur. On ne saurait donc considérer sa théorie comme démontrée.

Halévy (1885) fit valoir contre la théorie d'Oppert le fait que « tous les alphabets dérivés que l'on connaît jusqu'ici empruntent à l'écriture modèle les signes phoniques.» (p. 483). Il se demandait « comment les inventeurs ont pu connaître le nombre exact des sons que possède leur langue », et s'étonnait de ne point trouver dans la liste des idéogrammes dressés par Oppert ceux de tête, œil, bouche, main, pied, etc. Ces objections n'ont pas grande portée. Halévy contestait avec raison un certain nombre des valeurs attribuées aux idéogrammes babyloniens. Mais plusieurs de ses corrections n'étaient qu'une erreur mise à la place d'une autre, ou même à la place d'une vérité : il est exact, par exemple, que le signe *mar* a le sens « char », que lui attribue Oppert. Halévy concluait que sept signes seulement « pourraient, avec un peu de bonne volonté, se prêter à l'explication d'Oppert, si le choix prémédité de ces mots par les scribes perses, désireux de représenter tous les sons de leur langue au moyen de lettres initiales, n'était pas en lui-même impossible » pour les raisons rapportées plus haut. Il cherchait donc l'origine des lettres perses dans les signes syllabiques babyloniens correspondants, et tirait :

a de *aḫ*
b de *ba*
d(*a*) de *da*
d(*i*) de *di*
d(*u*) de *du*
g(*a*) de *ga*
g(*u*) de *gu*
ḫ de *ḫa*
k(*a*) de *ḳa*
k(*u*) de *kum*

l de *la* — *r(a)* de *ra*

m(a) de *ma* — *r(u)* de *ru*

m(i) de *mi* — *š* de *su*

m(u) de *mu* — *s* de *su*

n(a) de *ni* — *t(a)* de *ta*

n(u) de *num* — *t(u)* de *tu*

p de *pa* — *z* de *az*

Douze signes lui paraissent tirés des signes perses précédents. Ce sont :

c et *tr* tirés de *z*.
f, *h* et *ṯ* tirés de *ḫ*.
v(a) et *v(i)* tirés de *m(u)*.
j(i) de *s*
j(a) et *y* de *s(u)*.
i et *u* de *a*

Ces formations « secondaires » et même « tertiaires » sont évidemment la partie la plus faible du travail d'Halévy. Les formations « primaires » sont souvent aussi très peu vraisemblables, soit qu'Halévy prenne pour point de départ une forme purement assyrienne, comme *su*, soit qu'il tire une valeur *š* d'une syllabe dont la consonne est toute différente comme *su*, alors qu'il existe en babylonien des syllabes *ša, ši, šu,* soit enfin qu'il déplace les éléments du signe primitif, en diminue, ou même en augmente arbitrairement le nombre, comme on pourra s'en rendre compte en se reportant à sa dissertation.

Peiser (1900) a également rapproché 15 lettres perses de signes babyloniens, et admis que l'alphabet tout entier a été tiré de l'écriture cursive babylonienne, sur l'ordre des rois perses.

Suivant Hüsing (1900), qui n'a donné qu'un court résumé des conclusions auxquelles l'ont conduit ses recherches, les Iraniens empruntèrent au commencement du VIIe siècle une écriture cunéiforme en usage dans le pays d'*Ellip* et de *Ḫarḫar*. Les Mèdes en tirèrent une écriture adaptée à leur langue. Les Perses l'apportèrent dans la Susiane et le Fars.

En résumé, si l'origine babylonienne de l'écriture perse est incontestable, la détermination du caractère primitif, d'où chaque lettre a été tirée, reste encore problématique. En l'absence de formes intermédiaires, qui permettent de suivre l'évolution des signes et de reconnaître les principes suivant lesquels elle s'est effectuée, une place trop grande est laissée à l'arbitraire, et il n'est guère de cunéiforme babylonien qu'on ne puisse, avec plus ou moins de violence, transformer en un cunéiforme perse. La question ne sera résolue que le jour où des fouilles en Perse nous auront rendu au moins quelques-uns des anneaux qui manquent à la chaîne. La plupart des auteurs qui ont traité la question ont admis une formation récente (Cyrus ou Darius) et artificielle, mais il me paraît plus probable que l'écriture perse est le résultat d'une évolution naturelle et lentement poursuivie.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

I. — EXPLORATIONS ET FOUILLES

1543. Benjamin de Tudèle. מסעות של רבי בנימן ז״ל נדפס בקושטנדינה יע״ה קרית המלך האדיר שולטן שוליימאן ירום הודו שנת שנים ועשרים למלכו. בבית צעיר המתוקקים אליעזר בכ״ר גרשם שונצינו ז״ל בשנת חמשת אלפים ושלש מאות ושלשה לבריאת העולם.

Voyages de Rabbi Benjamin, imprimés à Constantinople, chez Eliezer, fils de Gerson Soncino. — Traduit en français dans le Recueil de divers voyages faits en Tartarie, en Perse et ailleurs, publié par Pierre van der Aa, Leyde, 1729, 2 vol. in-4°.

— G. Barbaro. Viaggio alla Tana, in Persia, in India et in Constantinopoli : con la descrittione particolare di città, luoghi, siti, costumi, et della Porta del gran Turco : et di tutte le intrate, spese, et modo di gouerno suo, et della ultima impresa contra Portoghesi. Vinegia, in-8°.

1582. L. Rauwolf. Beschreibung der Reysz Leonhardi Rauwolffen der Arznen Doctoren und bestellten *Medici* zu Augspurg, so er vor dieser Zeit gegen Aufgang in die Morgenländer, fürnemlich Syriam, Judeam, Arabiam, Mesopotamiam, Babyloniam, Assyriam, Armeniam, je nicht ohne geringe Mühe und grosse Gefahr selbst volbracht... Frankfurt am Mayn. in 4°. — Traduit en anglais sous le titre : A collection of curious travels and voyages in two tomes, the first containing Dr Leonhart Rauwolff's itinerary into the eastern countries, as Syria, Palestine, or the Holy Land, Armenia, Mesopotamia, Assyria, Chaldea, etc. translated from the

high Dutch by Nicholas Staphorst. London, printed for S. Smith and B. Walford, printers to the royal Society, at the Princes Arms, in St-Paul's Church-yard, 1693, in-8°.

1590. G. Balbi. Viaggio dell' Indie Orientali, nel quale si contiene quanto egli in detto viaggio ha veduto per lo spatio di 9 anni consumati in esso dal 1579, fino al 1588. Con la relatione de i datii, pesi e misure di tutte le citta di tal viaggio, et del governo del re del Pegu, et delle guerre fatte da lui con altri re d'Auva et di Sion. Venegia, in-8°.

1598. J. Eldred. The voyage of M. J. E. to Trypolis in Syria... and from thence... to Babylon and Balsora. London, fol.

1611. J. Cartwright. The Preachers travels : wherein is set downe a true journall to the confines of the east Indies, through the great countries of Syria, Mesopotamia, Armenia, Media, Hircania and Parthia. With the author's returne by the way of Persia, Susiana, Assiria, Chaldaea and Arabia. Containing a full survew of the Knigdom of Persia... also a true relation of Sir A. Sherley's entertainment there, and the estate that his brother R. Sherley lived in... with the description of a port in the Persian Gulf... and a briefe rehearsal of some grosse absuditties in the Turkish Alcoran. London, in 4°.

— A. de Gouvea. Relaçam em que se trata das guerras e grandes victorias que alcançou o grãde Rey da Persia Xa Abbas do grão Turco Mahometto, & seu filho Ãmethe : as quais resultarão das Embaixadas q̃ por mandado da catholica & real Magestade del Rey D. Felippe segundo de Portugal fizerão algũs Religiosas da ordem dos Eremitas de S. Augustinho a Persia. Lisboa, in-4°. — Traduit en français sous le titre : Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le roy de Perse Cha Abbas contre les empereurs de Turquie Mahomet et Achmet son fils, en suite du voyage de quelques religieux de l'ordre des Hermites de S. Augustin envoyez en Perse par le roy catholique Dom Philippe second, Roy de Portugal ; Par le P. Fr. Anthoine de Govvea, religieux du mesme ordre, recteur du collège de S. Augustin de Goa, professeur en théologie. Traduit de l'original portugais, imprimé à Lisbonne avec licence de l'Inquisition, de l'Ordinaire et du Palais. A Rouen, 1646, in-4°.

1613. A. Sherley. Sir Anthony Sherley his Relation of his Travels into Persia. The dangers and distresses, which befell him in his passage, both by sea and land... Also, a true relation of the great magnificence, valour, prudence, justice, temperance... of Abas, now king of Persia, with his great conquests... Penned by Sr A. Sherley, and recommended to his brother Sr Robert Shirley, bing now in prosecution of the like honourable imployment. London, in-4°.

1620. Figueroa (G. de Silva y). De rebus Persarum Epistola V kal. an. MDCXIX Spahani exarata ad marchionem Bedmarii. Antverpiae, in-8°.

1634. Th. Herbert. A relation of some yeares travaile, begunne Anno 1626, into Afrique and the greater Asia, especially the Territories of the Persian monarchie, and some parts of the orientall Indies... of their religion, language, habit... and other matters concerning them. Together with the proceedings and death of the three late ambassadours... London, in-fol. — Traduit en français par Wicquefort sous le titre : Relation du voyage de Perse et des Indes orientales, traduite de l'anglois de Thomas Herbert, avec les révolutions arrivées au royaume de Siam l'an mil six cens quarante-sept, traduites du Flamand de Jérémie Van Vliet. Paris, 1663. in-4°.

1650-8. Pietro della Valle. Viaggi di Pietro della Valle il Pellegrino... descritti da lui medesimo in LIV lettere familiari... all' erudito, e fra piu cari, di molti anni suo Amico Mario Schipano. Roma, in-4°. — Traduit en français : Les fameux voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, surnommé l'illustre voyageur, avec un dénombrement très exact des choses les plus curieuses et les plus remarquables qu'il a veües dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, et les Indes orientales, et que les autheurs qui en ont cy-devant écrit n'ont jamais observées. Le tout écrit en forme de lettres, adressées au sieur Schipano, son plus intime amy. A Paris, chez Gervais Clouzier, au Palais, sur les degrez de la Sainte-Chapelle, 1662-1664. 4 vol. in-4°.

1653. F. de la Boullaye-le-Gouz. Les Voyages et observations du sieur d. L. B. L. G., gentilhomme angevin, où sont décrites les religions, gouvernemens et situations des estats et royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Palestine, Kara-

menie, Kaldée, Assyrie, Grand-Mogol, etc. Paris, 1 vol. in-4°.

1658. J. A. von Mandelslo. Morgenländische Reysebeschreibung, worinnen zugleich die Gelegenheit und heutiger Zustand etl. fürnehmen Indianischen Länder, Provincien, Städte und Insulen, sampt derer Einwohner Leben, Sitten, etc., herausg. durch A. Olearium. Schlesswig, in-fol. — Traduit en français sous le titre : Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes orientales, contenant une description nouvelle et très curieuse de l'Indostan, de l'Empire du Grand-Mogol, des îles et presqu'îles de l'Orient, des royaumes de Siam, du Japon, de la Chine, du Congo, etc. Publié par A. Olearius, traduit de l'original par A. de Wicquefort. In-fol. Leide, 1719.

1664-1684. J. de Thévenot. Relation d'un voyage fait au Levant, dans lequel il est traité des estats sujets au Grand Seigneur, etc. — Suite du voyage... dans laquelle il est traité de la Perse, etc. — Voyages de M. de Thévenot contenant la relation de l'Indostan, des nouveaux Mongols, etc. 3 pt. Paris, in-4°.

1667. Figueroa (G. de Silva y). L'ambassade de D. Garcias de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand empire, les mœurs du Roy Schach Abbas, et une relation exacte de tous les lieux de Perse et des Indes où cet ambassadeur a esté, l'espace de huit années qu'il y a demeuré. Traduite de l'espagnol par Monsieur de Wicqfort, à Paris, chez Jean Du Puis, in-4°.

1673. A. Daulier Deslandes. Les beautés de la Perse ou la description de ce qu'il y a de plus curieux dans ce royaume, enrichie de la carte du païs, et de plusieurs estampes dessignées sur les lieux, avec une relation de quelques avantures maritimes de L. M. P. R. D. G. D. F. (Louis Marot pilote real des galères de France). Paris, chez Gervais Clouzier, in-8°.

1676. J.-B. Tavernier, Les six voyages de J.-B. Tavernier .. en Turquie, en Perse et aux Indes. 2 vol. Paris, in-4°.

— J. Struys. Drie aanmerkelijke en seer rampspoedige Reysen door Italien, Griekenlandt, Lijflandt, Moscovien, Tartarijen, Meden, Persien, Oost-Indien, Japan, en ver-

scheyden andere Gevesten... Met... plaaten verciert. Amsterdam, in-4°. — Traduit en français sous le titre : Les voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes et en plusieurs autres pays étrangers. Amsterdam, 1681, in-4°.

1681. J.-B. Tavernier. Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier, chevalier baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans, et par toutes les routes que l'on peut tenir, accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le commerce de chaque pays ; avec les figures, les poids et la valeur des monnoies qui y ont cours. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée de diverses choses curieuses, à Paris, chez Gervais Clouzier, au Palais, sur les degrez en montant pour aller à la Sainte-Chapelle, au Voyageur, 1681, 3 vol. in-4°.

1686. J. Chardin. Journal du voyage en Perse et aux Indes orientales, par la mer Noire et par la Colchide. Première partie, qui contient le voyage de Paris à Ispahan. Londres, in fol. — Cette édition n'a pas été achevée. V. année 1711.

1693. A letter from Mr. F. A. Esq. to the publisher, with a paper of Mr. S. Flower containing the exact draughts of several unknown characters taken from the ruines at Persepolis. Philosophical Transactions, vol. XVII, pp. 775-776.

— S. Flower. An exact draught or copy of the several characters engraved in marble at the mountains of Nocturestand and Chahelminar in Persia, as they were taken in November 1667 by M. S. Flower. Philosophical Transactions, vol. XVII, pp. 776-777.

1694. N. Witsen. A letter to Dr Martin Lister, with two Draughts of the famous Persepolis. Philosophical Transactions, vol. XVIII, pp. 117-126.

1697. B. d'Herbelot. Bibliothèque orientale, ou dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient. Paris, 1 vol. fol.

1698. C. de Bruyn. Reizen van C. de Bruyn door de vermaardste deelen van Klein Asia, de eylanden Scio, Rhodus... etc. mitsgaders de voornaamste steden van Aegypten, Syrien, en

Palestina, etc. Delft, in-fol. — Traduit en français sous le titre : Voyage au Levant, c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les Isles de Chio, de Rhodes, de Chypre, etc., de même que dans les plus considérables villes d'Égypte, de Syrie et de la Terre Sainte. Traduit du Flamand. Delft, 1700, fol. — Cf. année 1714.

1705. N. Witsen. Noord en Oost Tartarye, ofte bonding ontwerp van eenige dier landen en volken, welke voormaels bekent zijn geweest. Benessens verscheide tof noch toe onbekende, en meest nooit voorheen beschreve Tartersche en Nabuurige Gewesten, Landstreeken, Steden, Rivieren, en Plaetzen, in de noorder en oosterlykste gedeelten van Asia en Europa..., etc. Amsterdam, in fol.

1711. J. Chardin. Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales, par la Mer Noire et par la Colchide. Amsterdam. 10 vol. in-12.

1712. E. Kæmpfer. Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum et ulterioris Asiæ, multa attentione, in peregrinationibus per universum Orientem collectæ. Lemgoviæ, in-4°.

1714. C. Le Brun. Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales, ouvrage enrichi de plus de 320 tailles-douces, des plus curieuses, représentant les plus belles vues de ces païs... avec les antiquitez de ces païs, et particulièrement celles du fameux palais de Persepolis. Amsterdam, 2 vol. in-fol.

1774-8. C. Niebuhr. Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Landern. Kopenhagen, in-4°. — Traduit en français sous le titre : Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins. A Amsterdam, chez S. J. Baalde, 1780. 2 vol. in-4°.

1748. J. Otter. Voyage en Turquie et en Perse. Avec une relation des expéditions de Tahmas Kouli-Khan. 2 vol. Paris, in-12.

1752-67. A. de Caylus. Recueil d'Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises. Paris, 7 vol., in-4°.

1755 (61) Emmanuel de St. Albert [illegible] d'[illegible]

[illegible] I 101-3

1786. D. Sestini. Viaggio da Costantinopoli a Bassora fatto dall' abate D. Sestini, Yverdun, in-4°. — Traduit en français sous le titre : Voyage de Constantinople à Bassora, en 1781, par le Tigre et l'Euphrate, et retour à Constantinople, en 1782, par le Désert et Alexandrie. Paris, an VI, in-8°.

1790. W. Franklin. Remarks made on a tour from Bengal to Sheeraz on the years 1786-7. — Traduit par Langlès dans sa Collection de voyages traduits de différentes langues orientales et européennes, t. II et III (1801). — En allemand : Bemerkungen auf einer Reise von Bengalen nach Persien in den Jahren 1786 und 87 : Magazin merkwürdiger neuer Reisen, I, pp. 304 et suiv.

— J. Beauchamps. Mémoire sur les antiquités babyloniennes qui se trouvent aux environs de Bagdad, par M. de Beauchamp, vicaire général de Babylone. Journal des savants, pp. 797-806.

1800. A. Michaux. Note sur le monument appelé caillou Michaux. Magasin encyclopédique, t. III, pp. 86 87.

1801-1807. G. A. Olivier. Voyage dans l'Empire othoman, l'Égypte et la Perse, fait par ordre du gouvernement, pendant les six premières années de la République. Paris, 6 vol., in-8°.

1802. D. Denon. Voyage dans la Haute et Basse-Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte. Paris, in-12.

1803. An Inscription of the size of the original, copied from a stone lately found among the ruins of ancient Babylon and sent as a present to Sir Hugh Inglis, baronet, by Harford Jones esq., the hon. the East India Company's resident at Bagdad, and now deposited in the Company's Library in Leadenhall street. London, in-4°.

1809. Rozière. Notice sur les ruines d'un monument persépolitain découvert dans l'isthme de Suez : Description de l'Égypte, antiquités, vol. II. Mémoires, pp. 269-275.

1809. Devilliers. Description des antiquités de l'isthme de Suez. *Ibid.*, XXIV, p. 8.

1812. J.-P. Morier. A Journey through Persia, Armenia and Asia Minor to Constantinople, in the years 1808 and 1809.

with twenty-five engravings from the designs of the author, a plate of inscriptions and three maps. London, in-4°.

1812. C. J. Rich. Memoir on the Ruins of Babylon : Fundgruben des Orients, t. III, pp. 129-162, 197-200.— A part. London, 1815, in-8°. — Traduit en français sous le titre : Voyage aux ruines de Babylone, par M. J. C. Riche, résident à Bagdad, orné de six gravures, traduit et enrichi d'observations avec des notes explicatives, suivies d'une dissertation sur la situation du Pallacopas, par J. Raymond, ancien consul de Bassora. Paris, 1818, in-8°.

1813. Rousseau. Extrait de l'Itinéraire d'un voyage en Perse par la voie de Bagdad : Fundgruben des Orients, t. III, pp. 85-98.

— J. M. Kinneir. A geographical memoir on the persian empire, accompanied by a map. London, in-4°.

1818. J. M. Kinneir. Journey through Asia Minor, Armenia, and Koordistan in the years 1813 and 1814; with remarks on the marches of Alexander and Retreat of the Ten Thousand. London, in-8°. — Traduit en français : Voyage dans l'Asie-Mineure, l'Arménie et le Kourdistan, dans les années 1813 et 1814, suivi de remarques sur les marches d'Alexandre et la retraite des Dix Mille.

— J. P. Morier. A second Journey through Persia, Armenia and Asia Minor to Constantinople, between the years 1810 and 1816 : with a journal of the voyage by the Brazils and Bombay to the Persian Gulph : together with an account of the proceedings of his Majesty's Embassy under... Sir Gore Ouseley, Bart. London, in-4°.

— C. J. Rich. Second Memoir on Babylon ; containing an Inquiry into the correspondence between the ancient description of Babylon and the remains still visible on the site, suggested by the « Remarks of Major Rennell », published in the *Archæologia*. London, in-8°. Cf. Journal des Savants, mai 1821 et avril 1822, et Journal Asiatique, 1822, 56-59.

1819-23. W. Ouseley. Travels in various countries of the East, more particularly Persia, a work wherein the author has described, as his own observations extended, the state of those

countries in 1810-1811 and 1812, and has endeavoured to illustrate many subjects of antiquarian research, etc. London, 3 vol. in-4°.

1820. R. Walpole. Travels in various countries of the East, being a continuation of Memoirs relating to european and asiatic Turkey, etc. London, in-4°.

1821. C. J. Rich. Extrait d'une lettre de M. James Claudius Rich, résident anglais à Bagdad, datée de Solimania, ville capitale de la province centrale de Curdistan, le 15 juillet 1820, et communiquée par M. le baron Silvestre de Sacy. Journal des Savants, mai 1821, pp. 311-315.

1821-1822. R. K. Porter. Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia, etc., etc., during the years 1817-1820. London, 2 vol. in-4°.

1822. C. J. Rich. Extrait d'une lettre de M. James-Claudius Rich, résident anglais à Bagdad, datée de Mossul, le 5 décembre 1820, et communiqué par M. le baron Silvestre de Sacy. Journal des Savants, avril 1822, pp. 237-241.

1825. J. B. Fraser. Narrative of a journey into Khorasan in the years 1821 à 1822, including some account of the countries to the north-east of Persia, with remarks upon the national character, governement and resources of that Kingdom. London. 1 vol. in-4°. Carte.

1827. G. T. Keppel, lord Albemarle. Personal narrative of a Journey from India to England by Bussorah, Bagdad, the ruins of Babylon, Curdistan, the court of Persia, the western shore of the Caspian sea, Astrakhan, Nishney Novogorod, Moscow and St Petersburgh, in the year 1824. London. 1 vol. in-4°,

— J. S. Buckingham. Travels in Mesopotamia including a journey from Aleppo to Baghdad by the route of Beer, Orfah, Diarbekir and Mossoul, with researches on the ruins of Niniveh, Babylon and other ancient cities. London, 2 vol. in-8°.

1828. J. A. Saint-Martin. Notice sur le voyage littéraire de M. Schulz en Orient et sur les découvertes qu'il a faites récemment dans les ruines de la ville de Sémiramis, en Arménie. Journal Asiatique, Sept., pp. 161-187.

1829. J. S. Buckingham. Travels in Assyria, Media and Persia, including a journey from Baghdad by mount Zagros, to Hamadan, the ancient Ecbatana, researches in Ispahan and the ruins of Persepolis, and journey from thence by Shiraz and Shapoor to the sea-shore. Description of Bussorah, Bushire, Bahrein, Ormuz, and Muscat, narrative of an expedition against the pirates of the Persian Gulf, with illustrations of the voyages of Nearchus, and passage by the Arabian sea to Bombay. London, 1 vol. in-4°.

— R. Mignan. Travels in Chaldæa, including a journey from Bassorah to Baghdad, Hillah and Babylon, performed on foot in 1827, with observations on the sites and remains of Babel, Seleucia and Ctesiphon. London, 1 vol. in-8°.

1830. J. B. Fraser. Mesopotamia and Assyria from the earliest ages to the present time, with illustrations of their natural history. The Edinburgh cabinet Library, t. 32, in-12.

1832. J. H. Stocqueler. Fifteen month's pilgrinage through untrodden tracts of Khuzistan and Persia in a journey from India to England, through parts of Turkish Arabia, Persia, Armenia, Russia, and Germany, performed in the years 1831 and 1832. London. 2 vol. in-12.

1834. J. B. Fraser. Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc., with sketches of the character and manners of the koordish and arab tribes. London, 1 vol. in-8°.

— H. Willock. Notice of the circumstances attending the assassination of Professor Schulz, while visiting Kurdistan in the year 1829. J R A S, t. I, pp. 134-136.

1835. Inscriptions from the ruins of Persepolis copied from casts taken on the spot and now in the museum of the royal Dublin Society. — Dublin, in-4°.

1836. C. J. Rich. Narrative of a residence in Koordistan and on the site of ancient Niniveh. London, 2 vol. in-8°. 1 carte des routes de *Bağdâḍ à Suleimanieh*, *Sinna* et *Mauṣil*. 1 carte du pays entre *Sinna* (*Kurdistan* perse), *Erbil* et *Mauṣil*. Plan des ruines de Ninive.

1838. W. F. Ainsworth. Researches in Assyria, Babylonia and Chaldæa, forming part of the labours of the Euphrates expedition. London, 2 vol. in-8°.

1838. J. Shiel. Notes on a journey from Tabriz through Kurdistan, viâ Van, Bitlis, Se'ert and Erbil to Suleïmaniyeh, in July and August 1836. J R G S, t. VIII, pp. 54-100.

1839. C. J. Rich. Narrative of a Journey to the site of Babylon in 1811, now first published. Memoir on the ruins; with engravings from the original sketches by the author. Remarks on the topography of ancient Babylon, by major Rennell, in reference to the memoirs. Second memoir on the ruins, in reference to major Rennel's remarks. With narrative of a journey to Persepolis, now first printed, with hitherto unpublished cuneiform inscriptions copied at Persepolis. Edited by his widow. London, 1 vol. in-8°.

— H. Rawlinson. Notes on a March from Zohab at the foot of Zagros, along the mountains, to Khuzistan (Susiana), and from thence through the provinces of Luristan to Kirmanshah in the year 1836. J R G S, IX, pp. 26-116.

— F. Forbes. A visit to the Sindjar Hills in 1838, with some account of the sect of Yezidis, and of various places in the Mesopotamian Desert between the Rivers Tigris and Khabur. J R G S, t. IX, pp. 409-430.

— J. Ross. Notes on two journeys from Baghdad to the ruins of Al-Ḥaḍr in Mesopotamia in 1836 and 1837. J R G S, t. IX, pp. 443-470.

— H. B. Lynch. Note on a part of the river Tigris, between Baghdad and Samarrah. J R G S, t. IX, pp. 471-476.

1840. F. Schulz. Mémoire sur le lac de Van et ses environs. Journal Asiatique, avril-juin, pp. 257-323; VIII planches.

— H. Rawlinson. Notes on a Journey from Tabziz, through Persian Kurdistan, to the ruins of Takhti Soleïman, and from thence by Zenjan and Ṭarom, to Gilan, in october and november 1838; with a memoir on the site of the Atropatenian Ecbatana. J R G S, t. X, pp. 1-158; avec une carte.

— J B. Fraser. Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc. including an account of parts of those countries hitherto unvisited by Europeans. London, 2 vol. in-8°.

1840-1844. C. Ritter. Die Erdkunde im Verhältniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen; oder allgemeine vergleichende Geographie..., t. IX-XI. Berlin, 8°.

1841. W. F. Ainsworth. Notes of an excursion to Ḳal'ah Sherḳat, the Ur of the Persians, and to the ruins of Al-Ḥaḍr, the Hutra of the Chaldees, and Hatra of the Romans. J R G S, t. XI, pp. 1-20.

— W. F. Ainsworth. An account of a visit to the Chaldeans inhabiting central Kurdistan ; and of an ascent of the Peak of Rowandiz (Ṭur Sheïkhiwa) in the Summer of 1840. J R G S, t. XI, pp. 21-75. Avec une carte du Kurdistan central.

— J. Ross. A. Journey from Baghdad to the ruins of Opis and the Median wall, in 1834. J R G S, t. XI, pp. 121-136.

1842. E. Boré. Lettre sur quelques antiquités de la Perse. Journal Asiatique. Avril, pp. 327-336.

— W. F. Ainsworth. Travels and researches in Asia minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia. London, 2 vol. in-8°. Au tome II, une carte du *Kurdistân*, de *Sert* à *Mauṣil* et au lac d'*Urmiah*.

— A. H. Layard. Ancient sites among the Baktiyari mountains, Extracted from a communication by A. H. Layard. With remarks on the rivers of Susiana and the site of Susa by prof. Long. J R G S, t. XII, pp. 102-108.

1842-1852. C. F. M. Texier. Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie, publiée sous les auspices du Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique. Paris, 3 vol. in-fol.

1843. C. A. G. P. L. De Bode. Extracts from a Journal kept while travelling in January 1841 through the country of the Mamaseni and Khogilu (Bakhtiyari), situated between Kazerun and Behbehan. J R G S, t. XIII, pp. 75-85.

— C. A. G. P. L. De Bode. Notes on a Journey, in January and February 1841, from Behbehan to Shuster; with a description of the bas-reliefs at Tengi-Saulek and Mal Amir; and a digression on the Jaddehi Atabeg, a stone pavement in the Bakhtiyari mountains. J R G S, t. XIII, pp. 86-107.

1843-1845. P. E. Botta. Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad, près de Ninive, publiées par J. Mohl. Extrait du Journal asiatique. Paris, in-8°.

1843-1854. E. N. Flandin et P. Coste. Voyage en Perse, entre-

pris par ordre de M. le Ministre des affaires étrangères, d'après les instructions dressées par l'Institut. Paris, 1 vol. de texte et 4 vol. de planches, pour la Perse ancienne; in-fol. Cartes.

1844. W. F. Ainsworth. Travels in the track of the 10.000 Greeks, being a geographical and descriptive account of the expedition of Cyrus and of the retreat of the ten thousand Greeks as related by Xenophon. London, in-12°.

— W. B. Selby. Account of the ascent of the Karun and Dizful rivers and the Ab-i-Gargar canal, to Shuster. JRGS, t. XIV, pp. 219-246.

— A. de Longpérier. Ninive et Khorsabad. Revue archéologique, 1re année, 1re partie, pp. 213-234.

— A. de Longpérier. Vase fabriqué en Égypte pendant la domination perse. Revue archéologique, 1re année, 2e partie, pp. 444-451. Cf. Litterary Gazette du 21 septembre 1844, n° 1444.

1845. C. A. G. P. L. De Bode. Travels in Luristan and Arabistan. London, 2 vol. in-8°.

— E. N. Flandin : Voyage archéologique à Ninive. Rev. des Deux-Mondes, 15 juin, pp. 1081-1106.

1846. A. H. Layard. A Description of the province of Khuzistân. J R G S, t. XVI, pp. 1-105; carte.

1846-1850. P. E. Botta et E. N. Flandin. Monument de Ninive découvert et décrit par Botta, mesuré et dessiné par E. Flandin. Paris, 5 vol. in-fol.

1846. Rouet. Lettres au sujet de ses découvertes d'antiquités assyriennes. Journal asiatique, t. VII, pp. 280-290.

1847. A. H. Layard. Extrait d'une lettre de M. Layard à M. Botta au sujet de ses fouilles à Nimroud, Revue archéologique, 3e année, 2e partie, pp. 791-792.

1848. F. Luzzatto. Researches round about Nineveh, and notice of a voyage down the Tigris. Milano.

— A. H. Layard. Nineveh and its remains, with an account of a visit to the chaldæan christians of Kurdistan, and the Yezidis, or devil-worshippers, and an enquiry into the manners and arts of the ancient Assyrians. London, 2 vol. in-8°.

1848. P. Savelieff. Notice sur une inscription cunéiforme trouvée à Nimrud; Memoiren der allerhöchst bestätigten Gesellschaft für Archäologia and Numismatik zu Saint-Petersburg, t. II, pp. 139-142.

— F. Jones. Journal of a steam voyage to the north of Baghdad, in April 1846. J R G S, t. XVIII, pp. 1-18.

1849-1853. A. H. Layard. The Monuments of Nineveh from drawings made on the spot. London, 2 vol. in-fol.

1850. C. Masson. Illustration of the route from Seleucia to Apobatana, as given by Isidorus of Charax. J R A S, t. XII, pp. 97-124.

— J. Perkins. Journal of a tour from Oroomiah to Mosoul, through the Koordish mountains, and a visit to the ruins of Nineveh. Journal of the American oriental Society, t. II, pp. 69-119.

— F. R. Chesney. The expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris, carried on by order of the British government in the years 1835, 1836, 1837, preceded by geographical and historical notices of the regions situated between the rivers Nile and Indus, in four volumes with fourteen maps and charts; London. in-4°. (Deux volumes seulement ont paru).

1852. W. K. Loftus. Lithographic facsimiles of inscriptions in the cuneiform character from the ruins of Susa. London (?) Obl. fol.

— L. Ross. Reisen nach Kos, Halikarnassos. Rhodos und der Insel Cypern. Halle, in-8°.

— V. Place. Lettre à M. Mohl sur une expédition faite à Arbèles. Journal asiatique, Déc., pp. 441-470.

1853. J. Fresnel. Lettre à M. Jules Mohl, écrite de Hillah, en décembre 1852, sur les antiquités babyloniennes. Journal asiatique, 1853. Juin, pp. 485-548. Juillet, pp. 1-78.

— A. H. Layard. Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon, with travels in Armenia, Kurdistan, and the desert, being the result of a second expedition, undertaken for the trustees of the British Museum. London-New-York, 1 vol. in-8°, 3 plans et 2 cartes.

1854. H. Rawlinson. Babylonian Discoveries. Athenæum, pp. 341-343; 465-466; 525; 654.

1855. F. Jones. Topography of Nineveh, illustrative of the Maps cf the chief cities of Assyria, and the general geography of the country intermediate between the Tigris and the upper Zab. J R A S, t. XV, pp. 297-398.

— F. Jones. Vestiges of Assyria. 3 cartes (Ninive-Nimrud, Salamiyeh, Mosul). London.

— J. Fresnel. Lettre de Hillah. Journal asiatique. Déc., pp. 525-548.

— J. G. Taylor. Notes on the ruins of Muqeyer. Notes on Abu Shahrein and Tel-el-Lahm. J R A S, t. XV, pp. 260-276; 404-415.

1856. W. K. Loftus. Notes on a journey from Baghdad to Busrah, with descriptions of several Chaldæan remains. J R G S, t. XXVI, pp. 831-153. Carte.

— H. Rawlinson. Recent discoveries in Assyria and Babylonia, and the result of cuneiform research up to the present time. Athenæum, pp. 1024-1025.

— H. Rawlinson. Letter on the merit of the discovery of the slab containing the inscription of Phul. Athenæum, pp. 232-233.

1857. H. Rawlinson. Observations on the Geography of Southern Persia, with reference to the pending military operations. Proceedings of the R. Geog. Soc., Old ser., I, pp. 280-299.

— H. Rawlinson. Researches and discoveries in Assyria and Babylonia. Journal of the Bombay branch of the royal asiatic society, t. V. pp. 478-491; daté July 1855.

— W. Monteith. Notes on the Routes from Bushire to Shiraz. J R G S., t. XXVII, pp. 108-119. Carte.

— F. Jones. Memoirs. Steam-trip to the north of Baghdad in april 1846 : journey for purpose of determining the tract of the ancient Nahrwan canal, undertaken in april 1848; journey to the frontier of Turkey and Persia, through a part of Kurdistan. Carte. — Researches in the vicinity of the Median wall of Xenophon, and along the old course of

the river Tigris, and discovery of the site of the ancient Opis. — Memoir on the province of Baghdad. — Notes on the topography of Nineveh and the other cities of Assyria, and on the general geography of the country between the Tigris and the upper Zab, founded upon a trigonometrical survey made in the year 1852. Compiled and edited by R. Hughes Thomas, assistant secretary, political department. Selections from the records of the Bombay government, n° XLIII, new series. Bombay, in-8°.

1857. W. K. Loftus. Travels and researches in Chaldaea and Susiana, with an account of excavations at Warka, the "Erech" of Nimrod, and Shush, "Shushan the palace of Esther, in 1849-1852". London, 1 vol. in-8°. Plan des ruines de *Warkah*.

— W. K. Loftus. On the excavations undertaken at the ruins of Susa in 1851-1852. Trans. of the r. Society of Litterature. Sec. ser., t. V, pp. 422-453. Plan.

1859. W. B. Selby. Memoir on the ruins of Babylon. Bombay government records, n° LI, new series. Bombay. 2 plans.

— W. K. Loftus. Warkah, its ruins and remains. Trans. of the r. Society of Litterature, second series, vol. VI, pp. 1-64. Plan.

1861. H. Rawlinson. On the Birs Nimrud, or the Great temple of Borsippa. J R A S, t. XVIII, pp. 1-34.

1862-1863. C. T. Newton, A history of discoveries at Halicarnassus, Cnidus, and Branchidæ. London, 2 vol. in-8°, et un vol. de pl. in-fol.

1863. H. Rawlinson. Assyrian discovery. Athenæum, pp. 228-229.

— J. Oppert. Expédition scientifique en Mésopotamie exécutée par ordre du Gouvernement, de 1851 à 1854, par MM. Fulgence Fresnel, Félix Thomas et Jules Oppert, publiée sous les auspices de Son Excellence M. le Ministre d'Etat. Tome I. Relation du voyage et résultats de l'expédition. Paris, in-4°.

1865. J. G. Taylor. Travels in Kurdistan, with notices of the eastern and western Tigris and ancient ruins in their neighbourhood. J R G S, t. XXXV, pp. 21-58. Carte.

— J. G. Taylor. Notes of a visit of the sources of the Tigris,

with an account of some of the ancient remains found in their neighbourhood. Proc. of the r. geog. Society, t. IX, p. 36.

1866. F. A. F. Mariette. La stèle bilingue de Chalouf. Revue archéologique, t. II, pp. 433-439.

— Clément. Souvenirs d'un séjour en Mésopotamie. Le Globe, journal de la Société de géographie de Genève.

1867. V. Place. Ninive et l'Assyrie, avec des essais de restauration, par F. Thomas. Paris, 3 vol. in fol.

— J. B. Bewsher. On part of Mesopotamia contained between Sheriat-el-Beytha, on the Tigris, and Tel Ibrahim. J R G S, t. XXXVII, pp. 160-182. Carte.

1868. H. Rawlinson. Note on the locality and surroundings of *Paï-kuli*. J R A S, t.III, pp. 296-300.

— F. R. Chesney. Narrative of the Euphrates expedition carried on by order of the British government. London, in-8°.

— J. G. Taylor. Journal of a tour in Armenia, Kurdistan and Upper Mesopotamia, with notes of researches in the Deyrsim Dagh in 1866. J R G S, t. XXXVIII, pp. 281-361. Carte.

1871. Trigonometrical survey of a part of Mesopotamia vith the rivers Euphrates and Tigris, 1 : 144.000.

1874. G. Smith. Account of recent excavations and discoveries made on the site of Nineveh : T S B A, t. III, pp. 446-464.

1875-1876. J. Černik. Technische Studien-Expedition durch die Gebiete des Euphrat und Tigris : Petermann's Mittheilungen. Ergänzungsheft, n°s 44 et 45. 7 cartes.

1875. G. Smith. Assyrian Discoveries; an account of explorations and discoveries on the site of Nineveh, during 1873 and 1874. London, 1 vol. in-8°.

1878. T. G. Pinches. Mr Rassam's assyrian treasures : The Academy, t. XIV, pp. 202-203 ; 252-253.

1879. T. G. Pinches. The bronze gates from Balawat and their chased pictures : Athenæum. Avril, p. 480; Juillet, pp. 23-24.

1880. H. Rassam. Recent assyrian and babylonian Research : Journal of the Transactions of the Victoria Institute or Philosophical Society of Great Britain.

1881. L. Heuzey. Les fouilles de Chaldée. Communication d'une lettre de M. de Sarzec. Revue Archéol., t. XLII, pp. 257-271.

— T. G. Pinches. Remarks upon the recent discoveries of Mr. Rassam at Aboo-Habba, T S B A, t. III, pp. 109-111.

1882. F. Stolze. Persepolis. Die achämenidischen und sassanidischen Denkmäler und Inschriften von Persepolis, Istakhr, Pasargadæ, Shâpûr, zum ersten Male photographisch aufgenommen, im Auschlusse an die epigraphisch-archäologische Expedition in Persien von F.-C. Andreas... mit einer Besprechung der Inschriften von Th. Nöldeke, Berlin. 2 vol. in-fol.

— J. Oppert. Die französischen Ausgrabungen in Chaldäa (mit einer Tafel). Verhandlungen des fünften internationales Orientalisten Congresses gehalten zu Berlin im September 1881; Zweiter Theil, erste Hälfte, pp. 235-248.

— G. Perrot. Les fouilles de M. de Sarzec en Chaldée. Revue des Deux-Mondes. Octobre, pp. 525-565.

— A. H. Sayce. The newly discovered Cuneiform inscription on the Nahr-el-Kelb. P S B A, t. IV, pp. 9-11 et 34-36.

— T. G. Pinches. The bronze gates discovered by Mr Rassam at Balawat : T S B A, t. VII, pp. 83-118.

— H. Rassam. Excavations and discoveries in Assyria : T S B A, t. VII, pp. 37-58; deux plans de *Kuyunjik*, un de *Balawat* et un du temple d'*Ašur-nâṣir-apal* à *Nimrûd*.

1883. A. H. Sayce. The cappadocian cuneiform inscription now at Kaisairyeh. T S B A, t. V, pp. 41-44.

— H. Kiepert. Beigleitworte zur Karte der Ruinenfelder von Babylon. Mit Karte. Separatabdruck aus der Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. Berlin, in-8°.

— G. Hoffmann. Nachtrag zu H. Kiepert's « Karte der Ruinenfelder von Babylon ». Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde. Berlin, t. XVIII, pp. 442-444.

— Notes sur les fouilles faites dans la basse Chaldée par M. de Sarzec : Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique de France; deuxième série, t. VI, pp. 313-332.

— E. Sachau. Reise in Syrien und Mesopotamien, mit 2 Karten

von Pr. Heinrich Kiepert, 18 Abbildungen und 22 Lichtdruckbildern. Leipzig, 1 vol. in-8°.

1883. K. Patkanoff et A. H. Sayce. De quelques nouvelles inscriptions cunéiformes découvertes sur le territoire russe. Muséon, t. II, pp. 358-364.

— H. Rassam. Babylonian cities, with comments by Pr. Delitzsch and an appendix by M. Boscawen. Journal of Transactions of the Victoria Institute, t. XVII.

— H. Rassam. On Recent discoveries of ancient babylonian cities. PSBA, t. V, pp. 83-84.

1884. H. Rawlinson, Max Müller and Ainsworth. The discoveries at Behistun and Niniveh. The Athenæum, pp. 593-594 et 623-624.

— E. de Sarzec. Découvertes en Chaldée, publiées par Heuzey. Paris, in-fol. (En cours de publicalion.)

— E. L. Mitford. A Land-March from England to Ceylon forty years ago, through Dalmatia, Montenegro, Turkey, Asia minor, Syria, Palestine, Assyria, Persia, Afghanistan, Scinde and India. London, 2 vol. in-8°.

1884-1885. M. Dieulafoy. L'art antique de la Perse. Achéménides, Parthes, Sassanides. Paris, in-4°.

1885. T. G. Pinches. The antiquities found by Mr H. Rassam at Abu-Habbah (Sippara). TSBA, t. VIII, pp. 164-172.

— H. Rassam. Recent discoveries of ancient babylonian cities. TSBA, t. VIII, pp. 172-197.

— A. H. Sayce. An inscription of Assur-bani-pal from Tartus. TSBA, t. VII, pp. 141-143.

— H. Ward. The Wolfe Expedition. Journal of the Society of biblical Literature and Exegesis. pp. 56-60.

1886. H. Ward. Report on the Wolfe Expedition to Babylonia. Papers of the archæological Institute of America. Boston.

— H. Ward. On recent explorations in Babylon : Johns Hopkins University Circulars, n° 49. May.

— G. Maspero. Pièces relatives à la découverte du monument de Chalouf. RT, t. VII, pp. 1-8.

1886. E. Ledrain. Les fouilles de Suse. Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale, t. I, pp. 119-120.

— J. Ménant. L'expédition Wolfe en Mésopotamie. Revue archéologique, t. VIII, pp. 233-8.

1887. R. Koldewey. Die altbabylonischen Gräber in Surghul und El-Hibba. ZA, t. II, pp. 403-430.

— M. Dieulafoy. La Perse, la Chaldée et la Susiane. Relation de voyage contenant 336 gravures et deux cartes. Paris, 1 vol. in-4°.

— A. H. Layard. Early adventures in Persiäa, Susiana and Babylonia, including a residence among the Bakhtiyari and other wild tribes before the discovery of Nineveh. London, 2 vol. in-8°.

— H. Pognon. Les inscriptions babyloniennes du Wadi-Brissa. Paris, 1 vol. in-8°.

1888. W. F. Ainsworth. A personal narrative of the Euphrates expedition. London, 2 vol. in-8°. Carte.

— D. H. Müller. Die Keilschrift von Aschrut-Darga entdeckt und beschrieben von J. Wunsch... mit einer Tafel einer Kartenskizze und einem Plane. Denkschriften d. Akademie d. Wissenschaften zu Wien, Philosophisch-Historische Classe, t. XXXVI, zweite Abtheilung, pp. 1-26.

— H. Pognon. Découverte de contrats de l'époque de la première dynastie de Babylone. Journal Asiatique, t. XI, pp. 543-547.

1889. H. V. Hilprecht. Keilinschriftliche Funde in Niffer. ZA, t. IV, pp. 164-168.

1891. Berger. Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, t. XIX, p. 120.

1892. H. Pognon. Note sur le pays d'Ašnunak. Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. t. XX, p. 81.

— J. P. Peters. A brief statement concerning the babylonian expedition sent out under the auspices of the University of Pensylvania: Journal of the American oriental Society, t. XV, proc., pp. 145-153.

— Curzon. Persia and the persian question. With 9 maps, 43 plates and several illustrations, appendices and an index. London, 2 vol. in-8°.

1892. W. Belck und C. F. Lehmann. Ueber neuerlich aufgefundene Keilinschriften in russisch und türkisch Armenien : Zeitschrift für Ethnologie, pp. 122-52.

1893. M. Dieulafoy. L'Acropole de Suse d'après les fouilles exécutées en 1884, 1885 et 1886 sous les auspices du Musée du Louvre. Paris, 1 vol. in-4°.

— W. Belck. Untersuchungen und Reisen in Transkaukasien, Hoch-Armenien und Kurdistan : Globus t. 63, No. 22 et 23; t. 64, No. 10 et 12. — Tirage à part, 19 pp., gr. in-4°. Carte.

— W. Belck. Achäologische Forschungen in Armenien : Verhandl. der Berl. Anthropol. Gesellsch., pp. 61-82.

— A. H. Sayce. The cuneiform and other inscriptions found at Lachisch and elsewhere in the south of Palestine. Palestine exploration fund. Quart. Statement, pp. 25-32.

— Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen. Heft XI. Ausgrabungen in Sendschirli. I. Einleitung und Inschriften. Berlin, in-4°.

1893-1896. H. V. Hilprecht. The babylonian expedition of the University of Pennsylvania. Series A : Cuneiform texts ; volume I : Old Babylonian inscriptions chiefly from Nippur. Philadelphia, in-4°.

1894. W. A. Flinders Petrie. Tell el Amarna; with chapters by Sayce, Griffith and Spurrell. London, in-4°.

— H. Rassam. History of Assyrian and Babylonian discoveries : The imperial and Asiatic quarterly review. July, pp. 86-101.

— H. Heuzey. Mission de M. de Sarzec en Chaldée. Huitième campagne de fouilles. Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale, t. III, pp. 65-68.

1895. J. P. Peters. Some recent results of the University of Pennsylvania excavations at Nippur, especially of the temple hill. American Journ. of Archeology, t. X, pp. 13-46. The Nippur arch, ib., pp. 352-368. The court of columns at Nippur, pp. 439-468.

1896. H. V. Hilprecht. Recent research in Bible Lands. Its progress and results. Philadelphia, 1 vol. in-8°.

— H. Rassam. Biblical Lands, their topography, races, religions, languages and customs ancient and modern. Journal of Transactions of the Victoria Institute, t. XXX.

1896. Ein Fund altbabylonischer Urkunden : Berl. Philol. Wochenschrift N° 12, col. 383-4.

1896-1897. J. de Morgan. Mission scientifique en Perse. t. IV. Recherches archéologiques. Paris, in-4°.

1897. J. P. Peters. Nippur or explorations and adventures on the Euphrates. The narrative of the University of Pennsylvania expedition to Babylonia in the years 1888-1890. With illustrations and maps. Vol. I. First campaign. Appendice E. The Gography of the Euphrates. Appendice F. A portion of the diary of W. Hayes Ward, director of the Wolfe expedition to Babylonia (1884-1885), including selections and topographical data from that part of the diary which covers the time spent in Babylonia. Vol. II. Second campaign. — Cf. Harper. Am. journ. of sem. lang. t. XIV, pp. 38-44. — Bibliographie de l'Expédition dans Hilprecht. The Babylonian expedition of the University of Pennsylvania. Series A. Cuneiform Texts, vol. I, p. 45. V. année 1893-96.

— H. Rassam. Asshur and the land of Nimrod. Being an account of discoveries made in the ancient ruins of Nineveh. Asshur, Sepharvaim, Calah, Babylon, Borsippa, Cuthah and Van, including a different journeys in Mesopotamia, Assyria, Asia Minor and Koordistan. New-York et Cincinnati, 1 vol. in-8°. — Cf. Pinches. J R A S, 1898, p. 183.

1898. W. Belck et C. F. Lehmann. Bericht über ihre Entdeckungen in Armenien. Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, etc., pp. 414-416; 522-527 ; 568-592.

— E. Chantre. Recherches archéologiques dans l'Asie occidentale. Mission en Capadoce, 1893-1894. Paris, in-fol.

1899-1900. M. von Oppenheim. Vom Mittelmeer zum persischen Golf durch den Hauran, die syrische Wüste und Mesopotamien, mit vier Originalkarten von Dr Richard Kiepert, einer Uebersichtskarte und zahlreichen Abbildungen. Berlin, 2 vol. in-8°. Cartes.

1899. W. Belck et C. F. Lehmann. Bericht über eine For-

schungsreise durch Armenien. Sitzungsberichte der k. preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, pp. 116-120; Zweiter Vorbericht, ib., pp. 745-749.

1899. W. Belck et C. F. Lehmann. Reisebriefe von der Armenischen Expedition : Mitteilungen der geographische Gesellschaft in Hamburg, t. XV, pp. 1-23, et 189-221.

— W. Belck et C. F. Lehmann. Forschungsreise uuserer urarmenischen Expedition : Verhandlungen der Berliner Gesellschaft f. Anthropologie, etc., pp. 411-420 ; 487-489 ; 579-614.

— W. Belck. Die Rusas-Stele in Topsauä (Sidikan). Briefliche Mittheilungen an Hrn. Rud. Virchow. Zeitschrift f. Ethnologie, t. XXXI, pp. 99-136.

— W. Belck. Aus den Berichten über die Armenische Expedition. Zeitschrift für Ethnographie, t. XXXI, pp. 236-281.

— C. F. Lehmann. Weiterer Bericht ueber den Fortgang der armenischen Expedition. Zeitschrift für Ethnographie, t. XXXI, pp. 281-290.

— W. Belck et C. F. Lehmann. Vorläufiger Bericht über die im Jahre 1898 erzielten Ergebnisse einer Forschungsreise durch Armenien : Nachrichten von der Königliche Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologish-historiche Klasse, pp. 80-86.

— F. Delitzsch. Babylon. Mit einem Plan des Ruinenfeldes : Sendschriften der Deutschen Orient-Gesellschaft, nº 1. Leipzig, in-8°.

— K. J. Basmadjian. Une nouvelle inscription arméniaque ou vannique. Actes du onzième Congrès international des orientalistes. Paris, 1897. Première section, pp. 257-259.

— W. Belck. Schlussbericht über die armenische Expedition. Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, etc., pp. 661-667.

— C. F. Lehmann. Bericht über den v. ihm erledigten Abschnitt d. Arm. Exped. Reise v. Rowanduz bis Alaschgert. Abhandlungen d. Berliner Gesellschaft f. Anthrop., etc., pp. 586-614.

— T. Clay. University excavations at Nippur. Publications of the University of Pennsylvania, 1889, vol. IV, 2, pp. 45-48.

— L. Heuzey. Note sur les récentes découvertes de M. de Sarzec. Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions, t. XXVII, pp. 345-349.

1899-1903. Mittheilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft zu Berlin, n° 1-18. In-8°.

1900. E. Sachau. Am Euphrat und Tigris. Reisenotizen aus dem Winter 1897-1898; mit 5 Kartenskizzen u. 32 Abbildungen. Leipzig, In-8°.

— C. F. Lehmann. Von der deutscher armenischen Expedition : Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, t. XIV, pp. 1-45.

— M. von Oppenheim. Ueber seine letzte Reise in der asiatischen Türkei : Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde, t. XXVII, p. 151.

— J. de Morgan. Délégation en Perse. Mémoires. Tome I. Recherches archéologiques, première série. Fouilles à Suse, en 1897-98 et 1898-99. Paris, in 4°.

— E. de Sarzec et L. Heuzey. Une villa royale chaldéenne. Paris, in-4°.

— C. F. Lehmann. Bericht über die Ergebnisse d. v. Dr Belek u Dr C. F. Lehmann, 1898-99, ausgeführten Forschungsreise in Armenien. Sitzungsberichte d. K. preussischen Akad. d. Wissens. z. Berlin, pp. 619-633.

— W. Belck et C. F. Lehmann. Bericht über die armenische Forschungsreise. Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, etc., pp. 29-66.

— E. Huntington. Armenische Alterthümer. Verhandlungen d. Berliner Gesellschaft f. Anthropologie, etc., pp. 140-152.

— C. F. Lehmann. Bemerkungen. Verhandlungen der Berliner Gesellschaft f. Anthrop., etc., pp. 430-438.

— W. Belck. Die Keilinschriften in der Tigris-Quellgrotte und über einige andere Ergebnisse der armenischen Expedition; ib., pp. 443-466.

— C. F. Lehmann. Neugefundene Menuas-Inschriften; ib., pp. 572-574.

1900. C. F. Lehmann. Entgegnung auf Hrn. Belcks Einsendung über die Keilinschriften der Tigris-Grotte und über einige andere Ergebnisse der armenischen Expedition; ib., pp. 612-626.

1901. H. F. B. Lynch. Armenia. Travels and Studies in two volumes, with illustrations, reproduced from photographs and sketches by the author, numerous maps and plans, a bibliography and a map of Armenia and adjacent countries. London, 2 vol. in-8°. Carte.

— E. Huntington. Weitere Berichte über Forschungen in Armenien und Commagene. Zeitschrift für Ethnographie, t. XXXIII, pp. 173-212.

— C. F. Lehmann. Der Tigris-Tunnel, Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthrop., etc., pp. 226-244.

— W. Belck. Eine in Russisch-Armenien neu aufgefundene wichtige chaldische Inschrift; ib., pp. 223-226.

— C. F. Lehmann. Die chaldische Inschrift auf dem Bingöl-Dagh; ib., pp. 422-424.

— W. Belck. Reisebericht über seine Forschungsreise in Kleinasien; ib., pp. 452-522.

— K. J. Basmadjian. La stèle de Zouarthnotz. RT, t. VII, pp. 145-151.

1902. V. Scheil. Une saison de fouilles à Sippar. Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Tome premier, premier fascicule. Le Caire, in-4°. — Cf. F. E. Peiser, OLZ, VI, 328-335.

— K. J. Basmadjian. Une nouvelle inscription vannique trouvée à Qizil-Qalé. Journal asiatique, t. XIX, pp. 137-140.

— F. J. Bliss et R. A. S. Macalister. Excavations in Palestine during 1898-1900. Chapter by Prof. Dr Wünsch and illustrations from photographs and from drawings made on the spot. in-4°.

1903. H. V. Hilprecht. Die Ausgrabungen der Universität von Pennsylvania im Bêl-Tempel zu Nippur. Mit 56 Abbildungen und einer Karte. Leipzig, in-8°.

1903. H.V. Hilprecht. Explorations in Bible Land during the 19th. century. Edinbourgh, in-8°.

— F. Delitzsch. Im Lande des einstigen Paradieses; ein Vortrag, mit 52 Bildern, Karten und Plänen. Leipzig, in-8°.

— C. L. Henning. Die Ergebnisse der Ausgrabungen am Beltempel zu Nippur. Globus, t. LXXXIV, pp. 133-137, 149-155.

II. — DÉCHIFFREMENT DES CUNÉIFORMES

a) PREMIERS ESSAIS ET ÉTUDES AUXILIAIRES

Pour Pietro della Valle, Mandelslo, Niebuhr, etc., v. plus haut.

1700. T. Hyde. Historia religionis veterum Persarum, eorumque majorum, ubi ... Zoroastris vita, ejusque et aliorum vaticinia de Messiah e Persarum aliorumque monumentis eruuntur ... atque majorum liber Sad-der (Zoroastris præcepta seu religionis canones continens) e persico traductus exhibetur. Dantur veterum Persarum scripturæ et linguæ ... specimina ... Oxonii, in-4°.

1742. G. Cuper. Lettres de critique, d'histoire, de littérature, etc., écrites à divers savants de l'Europe, publiées par M. de B***. Amsterdam, in-4°.

1762. A. H. Anquetil du Perron. Relation abrégée du voyage que M. Anquetil du Perron a fait dans l'Inde pour la recherche et la traduction des ouvrages attribués à Zoroastre. Journal des Savants, pp. 413-429.

1764. A. de Caylus. Mémoire sur les ruines de Persépolis : Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, avec les Mémoires de littérature tirés des registres de cette Académie, t. XXIX, pp. 118-148.

1768. A. H. Anquetil du Perron. Recherches sur les anciennes langues de la Perse, t. XXXI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, pp. 396-512. Deux mémoires lus en 1763.

1771. A. H. Anquetil du Perron. Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, contenant les idées théologiques, physiques et

morales de ce législateur, les cérémonies du culte religieux qu'il a établi, et plusieurs traits ... relatifs à l'ancienne histoire des Perses. Traduit en français sur l'original zend, avec des remarques, et accompagné de plusieurs traités propres à éclaircir les matières qui en sont l'objet. Première partie. Introduction ... Deuxième partie. Vendidad Sadé ... Vie de Zoroastre ... les Ieschte Sadé ... le Boun Dehesh, deux vocabulaires. 2 tomes en trois parties. Paris, in-4°.

1777. C. G. von Murr. Ueber die persepolitanischen Inschriften : Journal zur Kunstgeschichte, und zur allgemeinen Litteratur, t. IV, pp. 122-150.

— J. Richardson. A Dissertation on the languages, litteratures and manners of eastern nations, originally prefixed to a dictionary persian arabic and english. Oxford, in-8°.

1784. S. F. G. Wahl. Allgemeine Geschichte der morgenländischen Sprachen und Litteratur... nebst einem Anhang zur morgenländischen Schriftgeschichte mit elf Tafeln in Kupfer gestochener Alphabete. Leipzig, in-8°.

1787. J. G. von Herder. Persepolis. Eine Muthmaassung. Gotha.— Traduit en français, sous le titre : Conjectures sur Persépolis : Conservatoire des sciences et des arts, ou Recueil de pièces intéressantes sur les Antiquités, etc., t. VI, pp. 203-259.

1791. R. E. Raspe. A descriptive catalogue of engraved gems ... cast ... by J. Tassie ... aranged and described by R. E. Raspe ... to which is prefixed an introduction on the ... uses of this collection, the origin of the art of engraving on hard stones, and the progress of pastes. London, 2 vol. in-4°.

1793. A. I. Silvestre de Sacy. Mémoires sur diverses antiquités de la Perse et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides, suivis de l'histoire de cette dynastie, traduite du persan de Mirkhond. A Paris, de l'Imprimerie nationale exécutive du Louvre, in-4°.

1793-1812. A. H. L. Heeren. Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der Alten Welt. Göttingen, in-8°.

1798. O. G. Tychsen. De cuneatis inscriptionibus persepolitanis lucubratio. Rostochii, in-8°.

1798. Critique de l'ouvrage de Tychsen : Göttingische Anzeigen von Gelehrten Sachen, unter der Aussicht der königl. Gesell schaft der Wissenschaften, pp. 391-397.

1799. S. S. Witte. Ueber die Bildung der Schriftsprache und den Ursprung der keilförmigen Inschriften zu Persépolis. Ein philosophisch-geschichtlicher Versuch. Rostock und Leipzig. 1 vol. in-8°.

1800. F. C. Munter. Undersögelser om de Persepolitanske Inscriptioner, 1 ste Afhandling det kongelige danske Videnskabers-Selskabs Skrivter. Förste Bind, pp. 251-292. — Traduit en allemand sous le titre : Versuch über die keilförmigen Inschriften. Kopenhagen, 1802, 1 vol. in-8°.

1801. A. G. H. Lichtenstein, Tentamen palæographiæ assyropersicæ sive simplicis compendii ad explicandum antiquissima monumenta populorum, qui olim circa mediam Asiam habitarunt, præsertim vero cuneatas quas vocant inscriptiones. Braunschweigisches Magazin. — Réimprimé séparément en 1803. Helmstadt. 1 vol. in-4°.

— J. Hager. A dissertation on the newly discovered babylonian inscriptions. London, in-4°. — Traduit en allemand : Ueber die vor kurzem entdeckten babylonischen Inschriften. Aus dem Englischen übersetzt von Klaproth. Weimar (Asiat. Magazin, 1802).

1802. A.-L. Millin. Description d'un monument persépolitain qui appartient au muséum de la Bibliothèque nationale. Monuments antiques ou nouvellement expliqués, t. I, pp. 58-68.

b) ÉCRITURE PERSE

1802. G. Grotefend. Prævia de cuneatis quas vocant inscriptionibus persepolitanis legendis et explicandis relatio. Gottingæ. Imprimé seulement en 1893 : Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften und der Georg-Augusts-Universität, 13 Sept., n° 14. Les Götting. Gelehrten Anzeigen du 18 septembre 1802 n'avaient donné qu'un court extrait.

1803. Note sur un mémoire de Grotefend : Fasciculi III de sensu magorum inscriptionum et interpretationum præsidiis. Magasin encyclopédique, année IX, t. III, pp. 210-213.

1803. A. I. Silvestre de Sacy. Lettre à M. Millin sur les monuments persépolitains. Magasin encyclopédique, année VIII, t. V, p. 438.

1805. A. H. L. Heeren. Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der Alten Welt. Erster Theil, Erste Abtheilung: Perser. Zweite Auflage. Göttingen. Beilage: Grotefend : Über die Erklärung der Keilschriften und besonders der Inschriften von Persepolis. — Traduit en français sous le titre : De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité par A.-H.-L. Heeren. Traduit de l'allemand sur la quatrième édition par W. Suckau. Paris 1830, t. II. Appendice II : Explication des écritures cunéiformes et particulièremen des inscripttions de Persépolis par G.-F. Grotefend.

1809. A. H. L. Heeren. Conamina eruditorum ad explicanda urbis Persepolis monumenta censuræ subjecta. Göttingische gelehrte Anzeigen unter der Aussicht der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften, pp. 25-34.

1817. G. Grotefend. Gutachten über vier von Sir Gore Ouseley aus Persien mitgebrachte Keilschriften. Göttingische gelehrte Anzeigen, pp. 529-531.

1818. G. Grotefend. Bemerkungen über die Ruinen eines persischen Denkmahles in der Gegend von Suez. Fundgruben des Orients, t. VI, pp. 252-258.

1820. C. Bellino. Account of the Progress made in deciphering cuneiform inscriptions, with three drawings upon two plates, read 30th Juny 1818. Transactions of the litterary Society of Bombay, t. II, pp. 170-193.

— G. Grotefend. Das Gebiet der keilförmigen Inschriften, soweit sie bekannt sind. Allgemeine Hallische Litteraturzeitung, t. I., col. 841-846.

— W. Dorow. Die assyrische Keilschrift erläutert durch zwei noch nicht bekannt gewordene Jaspis Cylinder aus Niniveh und Babylon; begleitet mit dem Nachstiche des vom Abte Lichtenstein herausgegebenen Cylinders, und dem genauen Abdrucke einer alten tibetanischen Handschrift in schönen utschen Characteren. Nebst einer Abhandlung des Professors Grotefend und erläuternden Briefen der Professoren Heeren,

Creuzer, baron Silvestre de Sacy, u. a. Wiesbaden, in-4°. Premier cahier des Morgenländische Alterthümer.

1823. G. Saint-Martin. Extrait d'un mémoire relatif aux antiques inscriptions de Persépolis, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Journal asiatique, fév. pp. 64-80.

— I. R. C. Rask. Observations de M. le professeur Rask sur les alphabets zend et pehlvi, communiquées à M. le baron Sylvestre de Sacy, par M. F. Münter, évêque de Sélande. Journal asiatique, t. II, pp. 143-150.

1825. W. Price. Journal of the British embassy to Persia; embellished with numerous views taken in India and Persia: also a dissertation upon the antiquities of Persepolis, London, 2 vol. in-4°.

1826. R. C. Rask. Om Zendsprogets og Zendavestas Olde og Ogthed : det skandinaviske Litteraturselskabs Skrifter, XXI Bind. Kjöbenhavn. Traduit en allemand : Ueber das Alter und die Echtheit der Zend-Sprache und Herstellung des Zend-Alphabets, nebst einer Uebersicht des gesammten Sprachstammes, übersetzt von Friedrich Heinrich von der Hagen. Berlin, in-16.

1829-1843. E. Burnouf. Vendidad-Sadé, l'un des livres de Zoroastre, lithographié d'après le manuscrit zend de la bibliothèque royale. Paris, in-fol.

1832. M. Klaproth. Aperçu de l'origine des diverses écritures des peuples de l'Ancien monde. Ouvrage orné de onze planches gravées en taille-douce. Paris, 1 vol. in-8°.

1833. E. Burnouf. Commentaire sur le Yaçna, l'un des livres religieux des Parsis, ouvrage contenant le texte zend expliqué pour la première fois... et la version sanscrite inédite de Nériosengh. Paris, in-4°.

— R. C. Rask. Remarks on the Zend Language and the Zend-avesta, in a letter from the late Professor Emanuel Rask. Transactions of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland, t. III, pp. 524-540.

1836. G. Saint-Martin. Nouvelles observations sur les inscriptions de Persépolis. Mémoires de l'Institut royal de France, Académie des Inscriptions, t. XII, 2e partie, pp. 113-146.

1836. E. Burnouf. Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près d'Hamadan et qui font maintenant partie des papiers du Dr Schulz. Paris. Imprimerie royale, in-4°.

— Obri d'Amiens. Critique de l'ouvrage précédent. Journal asiatique, t. II, pp. 365-391.

— C. Lassen. Die Altpersischen Keil-Inschriften von Persepolis. Entzifferung des Alphabets und Erklärung des Inhalts. Nebst geographischen Untersuchungen über die Lage der im Herodoteischen Satrapien-Verzeichnisse und in einer Inschrift erwähnten Altpersischen Völker. Bonn, 1 vol. in-8°.

1837. G. Grotefend. Neue Beiträge zur Erläuterung der persepolitanische Keilschrift, nebst einem Anhange über die Vollkommenheit der ersten Art derselben. Hannover, 48 pp. in-4° et 4 pl.

1838. E. Jacquet. Examen critique de l'ouvrage intitulé : Die Altpersischen Keilinschriften von Persepolis, etc., von Chr. Lassen, suivi de nouvelles recherches. Journal asiatique, t. V, pp. 351-376, 422-445, 544-604 ; t. VI, pp. 385-425.

— E. F. F. Beer. Ueber die neuesten Forschungen zur Entzifferung der Keilschrift. Allgemeine Litteratur-Zeitung. Halle, I, col. 1-47.

1839. C. Lassen. Die neuesten Fortschritte in der Entzifferung der einfachen Persepolitanischen Keilschrift. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, t. II, pp. 165-177.

1840. C. Lassen. Ueber einige neue Keil-Inschriften der einfachsten Gattung. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, t. III, pp. 442-466.

1844. C. Lassen. Die Altpersischen Keilinschriften nach N. L. Westergaard Mittheilungen. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. — A part : Lassen et Westergaard : Ueber die Keilinschriften der ersten und zweiten Gattung. Bonn, 1845, in-8°.

1845. A. Holtzmann. Beiträge zur Erklärung der Persischen Keilinschriften. Carlsruhe. 1 vol. in-8°.

1846. E. Hincks. On the first and second kinds of persepolitan writing. The transactions of the royal irish Academy, vol. XXI, part II, pp. 114-131*. Read June, 9th, 1846.— En allemand :

Ueber die erste und zweite Gattung der Persepolitanischen Schrift. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, t. VII, pp. 201-228.

1846-51. H. Rawlinson. The persian cuneiform inscription at Behistun, decyphered and translated, with a memoir on persian cuneiform inscriptions in general, and on that of Behistun in particular. JRAS, t. X, pp. 1-349.

1847. J. Oppert. Das Lautsystem des Altpersischen. Berlin. In-8°. — Résumé en français sous le titre : Observations sur la langue dans laquelle sont conçues les inscriptions cunéiformes du premier système. Rev. arch., 1848, pp. 1-12 ; 65-77.

— E. Hincks. On the three kinds of persepolitan writing, and on the babylonian lapidary characters. The Transactions of the royal irish Academy, t. XXI, pp. 240-241.

1848. C. W. Wall. On the different kinds of cuneiform writing in the triple inscriptions of the Persians, and on the language transmitted through the first kind. The Transactions of the royal irish Academy, t. XXI, pp. 257-314.

— Ph. Luzzatto. Sulla inscrizione cuneiforme persiana di Behistun. Milano, in-4°.

c) ÉCRITURE SUSIENNE

1844. N. L. Westergaard. Zur Entzifferung der Achämenidischen Keilschrift zweiter Gattung. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, t. VI, pp. 337-466. — En anglais : On the deciphering of the second achæmenian or median species of arrowheaded writing. Mémoires des antiquaires du Nord, pp. 271-439.

1846. H. Rawlinson. The persian cuneiform inscription at Behistun, decyphered and translated ; with a memoir on persian cuneiform inscriptions in general and on that of Behistun in particular. JRAS, t. X, pp. 32-39.

— E. Hincks. On the first and second kinds of persepolitan writing. The Transactions of the royal irish Academy, t. XXI, pp. 125-130; lu le 19 juin 1846.

1847. E. Hincks. On the three kinds of persepolitan writing and on the babyonian lapidary characters. The Transactions of the royal irish Academy, t. XXI, pp. 240-241; lu le 30 nov. 1846.

1849-1850. F. de Saulcy. Recherches analytiques sur les inscriptions cunéiformes du système médique. Journal asiatique, t. XIV, pp. 93-213; t. XV, pp. 398-528.

1850. I. Löwenstern. Lettre à M. de Saulcy sur la deuxième écriture de Persépolis. Revue archéologique, VI[e] année : deuxième partie, pp. 490-496.

— I. Löwenstern. Remarques sur la deuxième écriture cunéiforme de Persépolis, *ibid*, p. 687-728.

1851-54. A. Holtzmann. Ueber die zweite Art der Achämenidischen Keilschrift. ZDMG, t. V, pp. 145-178; t. VI, pp. 35-47; t. VIII, pp. 329-345.

1854. N. L. Westergaard. Om den anden eller den sakiske Art af Akhaemenidernes Kileskrift; særskrift aftrykt af det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs Skrifter, femte Raekke, Historisk og philosophisk Afdeling, Andet Bind, forste Hefte, pp. 41-178). Kjöbenhavn; lu à l'Académie le 24 février 1854.

1855. E. Norris. Memoir on the scythic version of the Behistun inscription. JRAS, t. XV, pp. 1-213; lu le 3 juillet 1852.

— M. Haug. Ueber Schrift und Sprache der zweiten Keilschrift-Gattung. Göttingische gelehrte Anzeigen, pp. 761-806.

1859. J. Oppert. Expédition de Mésopotamie, t. II, pp. 70-77.

1862. A. D. Mordtmann. Erklärung des Keilinschriften zweiter Gattung. ZDMG, t. XVI, pp. 1-126.

1870. A. D. Mordtmann. Ueber die Keilinschriften zweiter Gattung. ZDMG, t. XXIV, pp. 1-84.

1874. A. H. Sayce. The languages of the cuneiform inscriptions of Elam and Media. TSBA, t. III, pp. 465-485.

1879. J. Oppert. Le peuple et la langue des Mèdes. Paris, in-8.

1885. A. H. Sayce. The inscriptions of Mal Amir and the language of the second column of the Akhaemenian inscrip-

tions : Actes du VIe congrès international des Orientalistes, tenu en 1883 à Leyde. 2e partie, section I, pp. 637-756.

1890. F. Weissbach. Die achämenideninschriften zweiter Art, herausgegeben und bearbeitet. Leipzig, 1 vol. in-4°.

d) ÉCRITURE ASSYRO-BABYLONIENNE

1814. G. Grotefend. Entzifferung eines hieratischen Alphabets in einem Briefe an Herrn v. Hammer. Fundgruben des Orients, t. IV, p. 240-245.

— G. Grotefend. Explicatio tabulæ, qua inscriptiones laterum coctilium in veteris Babylonis loco repertorum omnium, qui adhuc innotuerunt, cum magnæ inscriptionis ibidem repertæ et anno 1803 Londini vulgatæ versibus similibus conferuntur. Fundgruben des Orients, t. IV, pp. 331-337.

1816. G. Grotefend. Explicatio tabulæ characteres cuneiformes et tertia quartaque scriptura recensentis. Fundgruben des Orients, t. V, pp. 225-230.

1818. G. Grotefend. Beweis das alle babylonische Keilschrift, so weit sie bis jetzt bekannt geworden, ungeachtet aller Verschiedenheiten in der Schreibeweise, zu einerley Schriftgattung und Sprache gehöre. Fundgruben des Orients, t. VI, pp. 143-162.

1819. G. Grotefend. Vorlaüfige Nachrichten von einigen persischen, babylonischen ung ägyptischen Denkmälern. Allgemeine Litteraturzeitung. Halle. t. II, col. 137-144 et 664.

— G. Grotefend. Bemerkungen über eine bisher noch nicht untersuchte Gattung keilförmiger Inschriften. Göttingische gelehrte Anzeigen, pp. 1950-1952.

1833. G. Grotefend. Nova pericula cuneiformes inscriptiones enodandi, emendatius et auctius facta. — Compte-rendu dans Göttingische gelehrte Anzeigen, pp. 641-647 ; 1209-1210. Le manuscrit inédit est conservé à la bibliothèque de Göttingue (Cf. Fleming. BA, I, 89).

1837-1842. G. Grotefend. Urkunden in babylonischer Keilschrift. Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. Göttingen, t. I, pp. 212-222 ; t. II, 177-189 ; t. III, 179-183 ; t. IV, 43-56.

1840. G. Grotefend. Neue Beiträge zur Erläuterung der babylonischen Keilschrift nebst einem Anhange über die Beschaffenheit des ältesten Schriftdrucks. Hannover, in-4°.

1845. I. Löwenstern. Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne pour servir à l'explication du monument de Khorsabad. Paris, in-4°.

1846. G. Grotefend. Keilinschriften aus der Gegend von Niniveh, nebst einem persischen Siegel. Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes, t. VII, pp. 63-70.

— E. Hincks. Letter on the name of Nebuchadnezzar. Litterary Gazette, July, 5.

1847. I. Löwenstern. Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis. Paris, in-4°.

— A. de Longpérier. Observations sur les sujets représentés dans quelques bas-reliefs assyriens. Rev. arch., IVe année, première partie, p. 296-300.

— I. Löwenstern. Lettre à M. Adrien de Longpérier. Revue archéologique, IVe année, première partie, pp. 415-420.

— P. E. Botta. Lettre à M. Letronne, sur quelques noms propres contenus dans les inscriptions de Khorsabad. Revue archéologique, IVe année, deuxième partie, pp. 465-66.

— A. de Longpérier. Lettre à M. L. Lœwenstern sur les inscriptions cunéiformes de l'Assyrie. Revue archéologique, IVe année, deuxième partie, pp. 501-507.

— A. de Longpérier. Lettre à M. le Rédacteur du Journal asiatique. Journal asiatique, t. X, p. 532-34.

— F. de Saulcy. Le musée assyrien du Louvre. Revue des Deux-Mondes, t. LXVIII, 1er novembre, pp. 447-467.

— E. Hincks. On the three kinds of Persepolitan writing, and on the Babylonian lapidary characters. The Transactions of the royal irish Academy, vol. XXI, part II, pp. 233-248. Read 30th november and 14th december 1846.— Traduit dans le t. VII de la Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes.

1847-48. P. E. Botta. Mémoire sur l'écriture assyrienne. Journal asiatique, t. IX, pp. 373-391, 465-505; t. X, pp. 121-148; 207-229; 296-324; 444-472; t. XI, pp. 242-273.

1848. F. de Saulcy. Recherches sur l'écriture assyrienne. Inscriptions de Van. Paris, in-4°.

— E. Hincks. On the third Persepolitan writing, and on the mode of expressing numerals in cuneatic characters. The transactions of the royal irish Academy, t. XXI, part II, pp. 249-256. Read 11th january 1847.

— E. Hincks. On the Inscriptions at Van (read 4th december 1847). — Additional memoir; 4th march 1848. JRAS., t. IX, pp. 387-449.

— G. Grotefend. Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefässes mit babylonischer Keilschrift. Abhandlungen der historisch-philologischen Classe der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, in-4°.

1849. F. de Saulcy. Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne. Inscriptions des Achéménides. Paris, in-4°.

— F. de Saulcy. Note sur un fragment du texte assyrien de l'inscription de Bisitoun. Revue archéologique, VIe année, première partie, pp, 42-47.

— Ph. Luzzatto. Le sanscritisme de la langue assyrienne, ou les restes de la langue assyrienne recueillis et expliqués par le sanscrit. Études préliminaires au déchiffrement des inscriptions assyriennes. Padoue, in-8°.

1850. Ph. Luzzato. Sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Van et Khorsabad. Padoue, in-8°.

— M. A. Stern. Die dritte Gattung der Achämenidische Keilinschriften. Göttingen, in-8°.

— I. Löwenstern. Note sur une table généalogique des rois de Babylone, dans Ker-Porter. Revue archéologique, VIe année, deuxième partie, pp. 417-420.

— F. de Saulcy. Note sur des inscriptions trouvées à Khorsabad et qui couvrent le seuil des portes du palais. Revue archéologique, VIe année, deuxième partie, pp. 765-773.

— F. de Saulcy. Note sur les noms des rois assyriens publiés par M. Layard. Revue archéologique, VIe année, deuxième partie, pp. 773-783. — A part, sous le titre : Sur les inscrip-

tions assyriennes de Ninive (Khorsabad, Nimroud, Koioundjouk).

1850. E. Hincks. On the Khorsabad inscriptions. The Transactions of the royal irish Academy, t. XXII, part II, pp. 3-73 ; read june 25th, 1849.

— H. Rawlinson. On the Inscriptions of Assyria and Babylonia. JRAS, t. XII, pp. 401-403. — A part, sous le titre : A commentary on the cuneiform inscriptions of Babylonia and Assyria; including readings of the inscription of the Nimrud obelisk, and a brief notice of the ancient kings of Nineveh and Babylon. London, in-8°. — Cf. Ewald. Göttingische gelerhte Anzeigen, 1851, pp. 605-613.

— P. E. Botta et E. N. Flandin. Monument de Ninive, t. V, chap. VII-XI. Considérations générales sur les inscriptions. Catalogue général des signes. Comparaison de l'écriture de Ninive avec l'écriture assyrienne de Van, de Persépolis et de Babylone. Observations sur les substitutions de signes dans l'écriture assyrienne. Liste des équivalents. Liste des noms propres contenus dans les inscriptions de Khorsabad. Détails propres à faciliter le déchiffrement des inscriptions.

— E. Hincks. On the Language and Mode of writing of the ancient Assyrians: Notices and Abstracts of communications to the British association for the advancement of science, at the Edinburgh meeting, p. 140.

— G. Grotefend. Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefässes mit babylonischer Keilschrift. Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, t. IV, pp. 3-18.

— C. Grotefend. Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefässes mit ninivitischer Keilschrift. Nebst drei Steindrucktafeln. Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, t. IV, pp. 175-193.

— G. Grotefend. Das Zeitalter der Obelisken aus Nimrud. Ein Nachtrag zu den Bemerkungen über ein ninivitisches Thongefäss. Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, t. IV, pp. 194-200.

1850. G. Grotefend. Die Erbauer der Paläste in Khorsabad und

Kujjundshik. Zweiter Nachtrag zu den Bemerkungen über ein ninivitisches Thongefäss; ib., pp. 201-206.

1851. H. Rawlinson. Analysis of the babylonian text at Behistun. JRAS, t. XIV, pp. I-CIV.

— H. Rawlinson. Memoir on the Babylonian and Assyrian inscriptions. JRAS, t. XIV, pp. 1-16.

— A. de Longpérier. Antiquités assyriennes. Revue archéologique, VIIe année, deuxième partie, pp. 427-451. — Critique du travail précédent de Rawlinson.

1852. G. Grotefend. Erläuterung der Keilinschriften babylonischer Backsteine, mit einigen andern Zugaben, mit einer Steindrucktafel. Hannover, in-4°. — Comprend : Erläuterung der babylonischen Backstein-Inschriften. — Erläuterung der Inschrift eines babylonischen Steines mit der Abbildung eines Sternsehers. — Die Sternkunde der Assyrier und Babylonier. — Erläuterung einiger morgenländischen Cylinder. — Anrufung der Götter auf dem obelisken aus Nimrud.

— E. Hincks. A list of assyro-babylonian characters with their phonetic values. Dublin. — Republié en 1855 sous le titre : On the assyrio-babylonian characters. V. plus bas.

1853. G. Grotefend. Die Tributverzeichnisse des Obelisken aus Nimrud, nebst Vorbemerkungen über den verschiedenen Ursprung und Charakter der persischen und assyrischen Keilschrift, und Zugaben über die babylonische current und medische Keilschrift, mit zwei lithographirten und drei gedruckten Tafeln. Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, t. V, pp. 207-298; lu le 5 janvier 1852.

— E. Hincks. Monograms for assyrian months, names of cardinal points, etc. Dublin (?), in-8°.

— G. Grotefend. Erläuterung der Inschrift aus den Oberzimmern in Nimrud. Zeitschrift der deutschen Morgenländische Gesellschaft, t. VII, pp. 79-86.

— G. Grotefend. Anlage und Zerstörung der Gebäude zu Nimrud, nach den Angaben in Layard's Niniveh. Nebst einer Steindrucktafel. Abhandlungen der königlichen Gesell-

schaft der Wissenschaften zu Göttingen, t. V, pp. 113-156; lu le 25 mars 1851.

1853. G. Grotefend. Erläuterung des Anfangs der babylonischen Inschrift aus Behistun. ZDMG, t. VII, pp. 156-161.

— G. Grotefend. Erläuterung einer Inschrift des letzten assyrisch-babylonischen Königs aus Nimrud, mit drei andern Zugaben und einer Steindrucktafel. Hannover, in-4°.

1854. F. de Saulcy. Traduction de l'inscription assyrienne de Behistoun. Journal asiatique, t. III, pp. 93-184.

— G. Grotefend. Erläuterung einiger Urkunden in babylonischer Keilschrift. ZDMG, t. VIII, pp. 229-238.

1855. E. Hincks. On the Assyrio-Babylonian characters. The Transactions of the royal irish Academy, t. XXII, part II, pp. 293-370. Read May 24th, 1852.

— J. Oppert. Ecriture anarienne, syllabaire style moderne de Babylone, tableau lithographié avec l'indication du nom du savant qui a le premier fixé la véritable valeur du signe. Paris.

— H. Rawlinson. On the orthography of some of the later royal names of Assyrian and Babylonian history. JRAS, t. XV, pp. 395-401.

— E. Hincks. Letter in reply to colonel Rawlinson's note on the successor of Sennacherib, ib., pp. 403-404.

— H. Rawlinson. Notes on the early history of Babylonia. JRAS, t. XV, pp. 215-259.

— F. de Saulcy. Lexique de l'inscription assyrienne de Behistoun. Journal asiatique, t. V, pp. 109-197.

1856. J. Oppert. Premiers déchiffrements de la langue cunéiforme d'après les grammaires et les dictionnaires de la bibliothèque de Sardanapale. Annales de philosophie chrétienne, t. XIV, pp. 165-196 ; 245-257 ; 325-355.

— G. Grotefend. Erläuterung der babylonischen Keilinschriften aus Behistun. Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, t. VI, pp. 39-64; lu le 8 mars 1853.

— G. Grotefend. Erläuterung zweier Ausschreiben des Königs Nebukadnezar in einfacher Keilschrift mit einigen Zugaben :

Schluss der dreispaltigen Inschrift eines babylonischen Thongefässes. — Erläuterung babylonischer Cylinder in Bezug auf Kindesopfer. — Nachtrag über achtzeiligen Ausschreiben Nebukadnezars und über assyrische Cylinder. Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, t. VI, pp. 65-106; lu le 11 mai 1853.

1856. J. Oppert. Briefe an den Präsidenten der Hamburger Orientalisten Versammlung und an Prof. Brockhaus, 29 sept.-4 déc. 1845, ZDMG, t. X, pp. 288-92.

— J. Oppert. Schriftliche Mittheilung über seine neuesten Entdeckungen in assyrischer Schrift. Verhandlungen deutscher Philologen und Schulmänner. Hamburg, t. XV, p. 100.

— J. Oppert. Rapport adressé à Son Excellence M. Fortoul. Archives des missions scientifiques et littéraires, t. V, pp. 177-228. 15 mai.

1857. J. Oppert. Etudes assyriennes. Inscription de Borsippa, relative à la restauration de la tour des langues par Nabuchodonosor. Journal asiatique, t. IX, pp. 125-209 ; 490-548 ; t. X, pp. 168-226.

— Inscription of Tiglath-Pileser I, king of Assyria BC. 1150, as translated by sir H. Rawlinson, Fox Talbot, esq., Dr Hincks and Dr Oppert, published by the royal asiatic Society. London, in-8°.

1858. J. A. de Gobineau. Lecture des textes cunéiformes. Paris, 2 vol. in-8°.

1859. J. Oppert. Nnnemmmmresusus, roi de Babylone. Les inscriptions cunéiformes déchiffrées une seconde fois. Extrait n° 4 de l'année 1859 de la Revue orientale et américaine. Paris, in-8°.

— J. Oppert. Expédition scientifique en Mésopotamie, exécutée de 1851 à 1854, par MM. Fulgence Fresnel, F. Thomas et J. Oppert. T. II. Déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Paris, in-4°.

— J. Oppert. Les briques de Babylone. Essai de lecture et d'interprétation. Paris, in-8°.

1861. J. Oppert. Recherches sur les expressions idéographiques. Paris, in-8°.

1864. J. A. de Gobineau. Traité des écritures cunéiformes. 2 vol. Paris, in-8°.

e) CRITIQUE DU DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE ASSYRO-BABYLONIENNE

1852. F. de Saulcy. Déchiffrement des écritures cunéiformes. Lettre à M. le Directeur de la Revue orientale (Prisse d'Avennes). Revue orientale et algérienne, recueil de documents sur l'histoire, la géographie, les religions, les mœurs, les coutumes, la littérature, les arts, les sciences des diverses contrées de l'Orient, rédigée par des orientalistes, des consuls, des voyageurs et des publicistes, t. II, pp. 159-168.

1856. J. Brandis. Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften. Nebst einer Uebersicht über die Grundzüge des assyrisch-babylonischen Keilschriftsystems. Berlin, in-8°.

1858. H. Ewald. Études assyriennes. Inscription de Borsippa, etc., par J. Oppert. Göttingische gelehrte Anzeigen unter der Aussicht der königl. Gesellschaft der Wissenschaften, pp. 190-199.

1859. E. Renan. Sur l'ouvrage d'Oppert : Expédition scientifique en Mésopotamie. Journal des savants, mars-juin, pp. 165-186 ; 244-260 ; 360-368.

— J. Oppert. De l'interprétation des inscriptions cunéiformes assyriennes. Réponse à un article critique de M. Ernest Renan. Revue orientale et américaine, pp. 82-114, in-8°.

— J. Ménant. Observations sur les Polyphones assyriens. Lisieux, in-4°.

1861. C. Schœbel. Examen critique du déchiffrement des inscriptions cunéiformes assyriennes. Revue orientale et américaine, t. V, pp. 174-220.

— J. Oppert. Etat actuel du déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Revue orientale et américaine, t. VI, pp. 79-115.

1863. E. Hincks. On the Polyphony of the Assyrio-Babylonian cuneiform writing. A letter to Professor Renouf. Extrait de l'Atlantis, vol. IV, Dublin, in-8°.

4863. F. Talbot. Assyrian history. Athenæum, pp. 120-121.

1864. Olshausen. Prüfung des Charakters der in den assyrischen Keilinschriften enthaltenen semitischen Sprache. Abhandlungen der königlichen Academie der Wissenchaften zu Berlin, pp. 415-496.

1865. H. Rawlinson. Bilingual readings. Cuneiform and Phænician. Notes on some tablets in the British Museum containing bilingual legend (Assyrian and Phœnician). JRAS, t. I, pp. 187-246.

1869-1873. J. Ménant. Le Syllabaire assyrien. Exposé des éléments du système phonétique de l'écriture anarienne. Paris, 2 vol. in-4°. Extraits du tome VII (première et deuxième partie) des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

1869. E. Schrader. Die Basis der Entzifferung der assyrisch-babylonische Keilinschriften geprüft. ZDMG, t. XXIII, pp. 337-374.

1872. E. Schrader. Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften. Kritische Untersuchungen und Grundlagen ihrer Entzifferung, nebst dem babylonischen Texte der trilinguen Inschriften in Transcription, samt Uebersetzung und Glossar. Leipzig, ZDMG, t. XXVI, pp. 1-392.

1875. A. von Gutschmid. Anzeige von M. Duncker's Geschichte des Alterthums, 1ster und 2ter Band, 4te Auflage. Jahrbücher für classische Philologie, pp. 580-586.

— E. Schrader. Zweiter Nachtrag zu Jahrgang 1874, Artikel 387. Jenäer Literaturzeitung, pp. 580-586.

1876. A. von Gutschmid. Neue Beiträge zur Geschichte des alten Orients. Die Assyriologie in Deutschland. Leipzig, in-8°. — Cf. Oppert, Göttingische gelehrte Anzeigen, 1876, pp. 1377-4000, et P. de Lagarde, Symmicta, II, 20.

1902. T. G. Pinches. Greek transcriptions of babylonian tablets. PSBA, t. XXIV, pp. 108-119.

III. — HISTOIRE DES FOUILLES ET DU DÉCHIFFREMENT

1845. F. Spiegel. Uebersicht des gegenwärtigen Standes der Forschungen über die Keilschrift. Halle.

1860. J. Ménant. Les écritures cunéiformes. Exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie. Paris, in-4°. Seconde édition en 1864.

1865. F. Spiegel. Article Keilschrift, dans Herzogs Real-Encyclopädie. Gotha.

1867. F. de Saulcy. Exposé historique du déchiffrement des écritures cunéiformes : Recueil des rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France. Sciences historiques et philologiques. Progrès des études relatives à l'Egypte et à l'Orient, pp. 65-86. Paris, in-8°.

— P. Glaize. Les inscriptions cunéiformes et les travaux de M. Oppert. Paris, in-8°.

1876. J. Oppert. Rapport sur les progrès du déchiffrement des écritures cunéiformes. (Compte rendu de la première session du Congrès des orientalistes de 1873, t. II, pp. 117-149.

— J. Oppert. Ueber den heutigen Stand der Keilschriftforschung und über die Beziehungen Assyriens zur biblische Geschichte und Chronologie. Verhandlungen der Philologische Versammlung zu Rostock.

1879-1880. J. Mohl. Vingt-sept ans d'histoire des études orientales. Rapports faits à la Société asiatique, de 1840 à 1867. Paris, 2 vol. in-8°.

1881. F. Spiegel. Die Altpersischen Keilinschriften im Grundtexte mit Uebersetzung. Grammatik und Glossar. Zweite Auflage, Leipzig, in-8°; pp. 133-148 : Kurze Geschichte der Entzifferung.

1884. F. Delitzsch. Article Keilschrift dans Ersch et Grüber, Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaft und Künste.

1885. F. Hommel. Geschichte Babyloniens und Assyriens. Berlin, in-8°; pp. 58-134 : Geschichte der Entzifferung und der Ausgrabungen.

1889. C. Adler. Announcement of a proposed complete edition of the works of Edward Hincks. With a biographical introduction and portrait of the author : Journal of the American oriental Society : t. XIII, Proceedings, pp. CCXCVI-CCCI et t. XIV, Proceedings, pp. CI-CIV.

1889. P. Haupt, C. Johnston et W. Muss-Arnolt. Contributions to the history of Assyriology, with special reference to the works of Sir Henry Rawlinson. Johns Hopkins University circulars, vol. VIII, n° 72, April, pp. 57-62.

1890. J. Flemming. Der literarische Nachlass C. F. Grotefends. BA, t. I, pp. 80-93.

1894. J. Flemming. Sir Henry Rawlinson und seine Verdienste um die Assyriologie. BA, t. II, pp. 1-18.

— W. Muss-Arnolt. The works of Jules Oppert. BA, t. II, pp. 523-557.

1896. F. Weissbach. Geschichte der Entzifferung und Erklärung der Inschriften. Grundriss der iranischen Philologie, de W. Geiger et N. E. Kuhn, t. II, pp. 64-74.

1898. G. Rawlinson. A Memoir of major-general Sir Henry Creswicke Rawlinson, Bart., K. C. B., F. P. S., D. C. L., London, in-8°. — Cf. The Athenæum, 1898, n° 3672, pp. 333-334.

1899. F. Kaulen. Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen. Fünfte Auflage. Freiburg im Breisgau, in-8°.

1901. R. W. Rogers. A History of Babylonia and Assyria. London, 2 vol. in-8°. t. I, pp. 1-253.

1902. L. Heuzey. Catalogue des antiquités chaldéennes. Sculpture et gravure à la pointe. Paris, in-8°. Introduction.

— A. J. Booth. The discovery and decipherment of the trilingual cuneiform inscriptions. London, in-8°.

1903. H. V. Hilprecht. Explorations in Bible Lands during the 19th century. Philadelphia-Edinburgh, in-8°, pp. 1-578. — Cf. J. D. Prince, OLZ, t. VI, pp. 219-223.

— L. Messerschmidt. Die Entzifferung der Keilschrift : Der alte Orient, t. V, n° 2. Leipzig, in-8°.

— R. Zehnpfund. Die Wiederentdeckung Nineves. Der alte Orient, t. V, n° 3. Leipzig, in-8°.

IV. — ORIGINE ET HISTOIRE DES ÉCRITURES CUNÉIFORMES

a) ORIGINE IDÉOGRAPHIQUE, ÉVOLUTION, ETC.

1860. J. Ménant. Recueil d'alphabets pour servir à la lecture et à l'interprétation des écritures cunéiformes. Paris, in-8°.

1871. G. Smith. The phonetic values of the cuneiform characters. London, in-8°.

1873. E. de Chossat Essai d'une classification du Syllabaire assyrien, moderne-archaïque, babylonien-ninivite. Paris, in-4°.

1874. E. de Chossat. Classification des caractères cunéiformes babyloniens et ninivites. Paris, in-4°.

1876. L. de Rosny. Sur le système de formation de l'écriture cunéiforme. Congrès international des Orientalistes. Compte rendu de la première session. Paris, in-8°; t. II, pp. 165-178.

1877. A. H. Sayce. Lectures upon the assyrian language and syllabary. London, in-8°.

1878. W. Houghton. On the hieroglyphic or picture origin of the characters of the assyrian syllabary. TSBA, t. VI, pp. 454-483.

1880. E. Schrader. Assyrisches Syllabar. Berlin, in-4°.

1882-86. J. N. Strassmaier. Alphabetisches Verzeichniss der assyrischen und akkadischen Wörter der Cuneiform inscriptions of western Asia vol. II.— Leipzig, in-4°. pp. 1120-1144

1884. T. G. Pinches. Archaic forms of Babylonian characters. ZK, t. II, pp. 149-156.

1886. F. E. Peiser. Die assyrische Zeichenordnung auf Grund von S^a und VR 45. ZA, t. I, pp. 95-125.

1887. G. Bertin. Development of cuneiform syllabary. JRAS, t. XIX, pp. 625-654.

— F. E. Peiser. Das Princip der assyrischen Zeichenordnung. ZA, t. II, pp. 316-320.

— A. Amiaud et L. Méchineau. Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne, archaïques et modernes,

avec classement des signes d'après leurs formes archaïques. Paris, in-8°. — Cf. Lehmann, ZA, t. II, pp. 235-255.

1888. P. Haupt. On the assyrian writing. Johns Hopkins University circulars, n° 74, p. 41.

— W. H. Ward. Two stone tablets with hieroglyphic babylonian writing. The american journal of archæology, t. IV, pp. 39-41.

1889. R. Brünnow. A classified list of all simple and compound ideographs occurring in the texts hitherto published, with their assyro-babylonian equivalents, phonetic values. etc. Leiden, in-4°.

1896. H. V. Hilprecht. The babylonian expedition of the university of Pennsylvania, series A : Cuneiform Texts. Vol. I, Part II. pp. 33-46. Philadelphia, in-4°.

— F. Thureau-Dangin. Les deux plus anciennes inscriptions proto-cunéiformes connues. Revue sémitique, t. IV, pp. 43-52.

1897. F. Delitzsch. Die Entstehung des ältesten Schriftsystems oder der Ursprung der Keilschriftzeichen. Leipzig, in-8°. — Cf. Halévy. L'origine des Ecritures cunéiforme et phénicienne : Revue sémitique, 1896, pp. 47-65. — Brutto Teloni : Rivista bibliografica italiana, anno II, n°s 6-7, 1897, pp. 124-127. — P. Jensen. Deutsche Litteraturzeitung, 1897, n° 30, col. 1166-1178, et réplique de Delitzsch, ib., n° 36, col. 1438. — C. F. Lehmann. Literarische Centralblatt, 1898, n° 1, col. 14-20. — H. Zimmern. ZA, t. XII, 1897, pp. 274-277. — F. Thureau-Dangin. Revue critique, 1897, n° 25, pp. 481-482.

— F. Hommel. Der hieroglyphische Ursprung der Keilschriftzeichen. — Communication au Congrès des Orientalistes. Non dans le commerce.

— C. F. Kent. The origin and signification of the Gunû-Signs : American Journal of semitic languages and litteratures, t. XIII, pp. 299-308.

— F. E. Peiser. Zur Frage nach der Entstehung der Keilschrift. Mittheilungen der vorderasiatischen Gesellschaft, pp. 316-327.

— R. Brünnow. Indices zu meiner classified List. Leiden, in-4°.

1898. J. C. Ball. Babylonian hieroglyphics. PSBA, t. XX, pp. 9-23.

1897. V. Scheil. Recueil de signes archaïques de l'écriture cunéiforme (époque de Shargani, Gudéa et des rois de la 2e dynastie d'Ur. 4000-3000 av. J.-C.) Paris, in-8°.

1898. F. Delitzsch. Die Entstehung des ältesten Schriftsystems oder der Ursprung der Keilschriftzeichen. Ein Nachwort. Leipzig, in-8°.

1898. F. Thureau-Dangin. Recherches sur l'origine de l'écriture cunéiforme. 1re partie : Les formes archaïques et leurs équivalents modernes. Paris, in-8°.

— F. Hommel. The babylonian ideogram for image and the slate palette from Hieraconpolis. PSBA, t. XX, pp. 291-295.

1899. F. Thureau-Dangin. Recherches sur l'origine de l'écriture cunéiforme. Supplément à la première partie. Paris, in-8°.

— I. M. Price. Recent thought on the origin of the cuneiform writing : American Journal of Semitic languages and litteratures, vol. XV, pp. 145-156.

1900. F. Thureau-Dangin. L'ordre des signes dans S^b. ZA, t. XV, pp. 162-177 et 399-401.

— F. Thureau-Dangin. Sur quelques signes cunéiformes. ZA, t. XV, pp. 37-55.

1901. C. Fossey. Syllabaire cunéiforme. Paris, in-4°.

1904. P. Toscane. Études sur la langue sumérienne, première série. Paris, in-4°.

b) ORIGINE SUMÉRIENNE

1850. E. Hincks. On the language and mode of writing of the ancient Assyrians. Report of the twentieth meeting of the British Association for the advancement of science held at Edinburgh. London. Transactions of the sections, p. 140.

1853. H. Rawlinson. Résumé d'une communication à l'Asiatic Society. The Athenæum, p. 228.

— J. Löwenstern. La langue scythique retrouvée. Revue archéologique, Xe année, 1re partie, pp. 82-89.

1854. J. Oppert. Brief an Spiegel, ZDMG, t. VIII, p. 598.

— J. Oppert. Quelques remarques sur les différentes espèces

d'écritures cunéiformes. Athénæum français, t. III, pp. 991-993 (21 octobre).

1855. H. Rawlinson. Résumé d'une communication à l'Asiatic Society. The Athenæum, p. 1438.

1856. J. Oppert. Rapport adressé à S. Excellence M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes. Archives des missions scientifiques et littéraires, t. V, pp. 177-228.

1857. E. Hincks. On the relation between the newly discovered accadian language and the indo-european, semitic, and egyptian languages, with remarks on the original values of certain semitic letters, and on the state of the greek alphabet at different periods. Report of the twenty-seventh meeting of the British association for the advancement of science held at Dublin. London, in-8°. Transactions of the sections, pp. 134-143.

1858. Lottner. Remarks on the nation by which the cuneiform mode of writing was invented. Transactions of the philological Society, pp. 124-136.

1859. J. Oppert. Expédition scientifique en Mésopotamie, t. II. pp. 59-85.

— E. Renan. Sur l'ouvrage d'Oppert : Expédition scientifique en Mésopotamie. Journal des savants, pp. 182-183.

1861. C. Schœbel. Examen critique du déchiffrement des inscriptions cunéiformes assyriennes. Revue orientale et américaine, t. V, pp. 177-180.

— J. Oppert. État actuel du déchiffrement des inscriptions cunéiformes : *ib.*, t. VI, pp. 100-106.

1863. E. Hincks. On the polyphony of the assyro-babylonian cuneiform writing, a letter to professor Renouf. Extrait de l'Atlantis, t. IV. Dublin, in-8°.

1868. E. Norris. Assyrian dictionary intended to further the study of the cuneiform inscriptions of Assyria and Babylonia. London, in-4°, p. VII.

1869. J. Oppert. Observations sur l'origine des Chaldéens. Comptes-rendus de la Société française de numismatique et d'archéologie, t. I, pp. 73-76.

— G. Eichhoff. *ib.*, pp. 119-121.

1870. J. Oppert. Verhandlungen der 27 ten Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner, p. 220.

1872. A. H. Sayce. The origin of semitic civilisation, chiefly upon philological evidence. TSBA, t. I, pp. 294-309.

1873. J. Oppert. Notice sur d'anciennes formules d'incantation et autres, dans une langue antérieure au babylonien. Journal Asiatique, t. I, pp. 113-122.

— J. Oppert. Chant en Sumérien et en Assyrien sur une épidémie. Journal Asiatique, t. I, pp. 289-293.

— F. Lenormant. Lettres assyriologiques, IIe série : Études accadiennes, t. I, 3e partie, pp. 59-93. Paris, in-4°. — Cf. Schrader, Jenäer Literaturzeitung, 1874, t. I, p. 200.

1874. E. Schrader. Die Höllenfahrt der Istar. Giessen, in-8°; p. 145.

— F. Delitzsch. Assyrische Studien. Leipzig, in-8°; pp. 3 et 120-125.

— J. Halévy. Observations critiques sur les prétendus Touraniens de la Babylonie. Journal Asiatique, t. III, pp. 461-536.

— F. Lenormant. La magie chez les Chaldéens et les origines accadiennes, chap. VI et VII. Paris, in-8°.

1875. F. Lenormant. La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens. Etude de philologie et d'histoire, suivie d'un glossaire accadien. Paris, in-8°. — Cf. F. Delitzsch. Literarisches Centralblatt, 1875, col. 1075-1077.

— J. Oppert. Études sumériennes. 1° Sumérien ou accadien? 2° Sumérien ou rien? Journal Asiatique, t. V, pp. 267-321, 442-497

— H. Gelzer. Ueber die Ursprache der Chaldäer. Ausland, t. XLVIII, pp. 845-848.

1876. E. Schrader. Ist das Akkadische der Keilinschriften eine Sprache oder eine Schrift? ZDMG, t. XXIX, pp. 1-52.

— J. Halévy. Nouvelles considérations sur le syllabaire cunéiforme. Journal Asiatique, t. VII, pp. 201-380.

— J. Halévy. Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne. Paris, in-8° (réimpression des articles parus en 1874 et en 1876, dans le Journal Asiatique). — Cf.

Schrader, Jenäer Literaturzeitung, 1879, t. VI, p. 273; Deecke, Literarisches Centralblatt, 1877, col. 456-458.

1876. J. Halévy. La nouvelle évolution de l'accadisme. Revue de philologie et d'ethnographie, t. II, pp. 259-272.

— M. Grünwald. Noch ein Wort übers akkadische (suit une réplique de H. Gelzer). Ausland, t. XLIX, pp. 584-587.

— J. Oppert. Sumérien ou accadien? Revue de philologie et d'ethnographie, t. II, pp. 195-208.

— J. Oppert. Études sumériennes. Paris, in-8°. Réimpression des articles parus en 1875 dans le Journal Asiatique.

— S. Ruge. Die Turanier in Chaldäa. Dresden, in-8°. — Cf. Oppert. Göttingische gelehrte Anzeigen, 1877, pp. 569-574.

— F. Delitzsch. Chaldäische Genesis. Leipzig. in-8°, p. 286.

1877. F. Lenormant. Étude sur quelques parties des syllabaires cunéiformes. Essai de philologie accadienne et assyrienne. Paris. in-8°.

— F. Lenormant. Les syllabaires cunéiformes. Édition critique, classée pour la première fois méthodiquement, et précédée d'une introduction sur la nature de ces documents. Paris, in-8°. — Cf. Oppert. Göttingische Anzeigen, pp. 1409-1449.

1878. J. Halévy. La nouvelle évolution de l'accadisme. II. Revue de philologie et d'ethnographie, t. III, pp. 193-215.

1879. W. S. C. Boscawen. The prehistoric civilisation of Babylonia. Journal of the anthropological Institute, t. VIII, pp. 21-36.

1880. S. Guyard. Compte-rendu de l'ouvrage d'Halévy : Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie, Fascicule 1. Revue critique, t. IX, pp. 425-430.

1882. J. Halévy. Sumir and Accad. Academy, t. XXI, p. 451, et Mélanges de critique et d'histoire, 1883, pp. 438-441.

— J. Halévy. Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie. Paris, in-8°.

— S. Guyard. Bulletin critique de la religion assyro-babylonienne. La question suméro-accadienne. Revue de l'histoire des religions, t. V, pp. 252-278.

— E. Babelon. La langue sumérienne. Annales de Philosophie chrétienne, t. VII, pp. 33-57; 171-189.

1883. J. Halévy. Etude sur les documents philologiques assyriens. Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques, pp. 241-304. Paris, in-8°.

— J. Halévy. Les nouvelles inscriptions chaldéennes et la question de Sumer et d'Accad. Mélanges de critique et d'histoire, pp. 389-409.

— J. Halévy. Observations sur les noms de nombre sumériens; ib., pp. 410-421.

— H. Pognon. Inscription de Mérou-Nérar Ier. Journal Asiatique, t. II, pp. 413-414.

— E. Schrader. Zur Frage nach dem Ursprunge der altbabylonischen Cultur. Abhandlungen der k. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, philosophisch-historische Classe, pp. 1-49.

— S. Guyard. Questions suméro-accadiennes. ZK, t. I, pp. 96-114.

— G. Bertin. The Akkadian heresy. Academy, t. XXV, pp. 424-425.

— J. Halévy. Critique de l'ouvrage de Schrader : Zur Frage nach dem Ursprunge der altbabylonischen Cultur. Revue critique, t. XVII, pp. 41-48; 61-77.

— J. Halévy. Compte rendu de l'ouvrage de Delitzsch : Die Sprache der Kossäer. Revue critique, t. XVII, pp. 481-487.

1885. J. Halévy. Aperçu grammatical de l'allographie assyro-babylonnienne. Actes du VIe congrès international des Orientalistes tenu en 1883 à Leyde, IIe partie, section sémitique, pp. 535-568.

— H. Zimmern. Babylonische Busspsalmen umschrieben, übersetzt und erklärt, pp. 4-8. Leipzig, in-4°.

1886. G. Bertin. The Pre-Akkadian Semites. JRAS, t. XVIII, pp. 409-436.

1887. H. Pognon. Les inscriptions babyloniennes du Wadi-Brissa, p. 7, n. 1, et p. 41, n. 1. Paris, in-8°.

— A. H. Sayce. Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Babylonians, pp. 413-436. London, in-8°.

1887. A. H. Sayce. The assyrisches Wörterbuch of Professor Friedrich Delitzsch. ZA, t. II, pp. 341-345.

1887-89. J. Halévy. Notes assyriologiques, ZA, t. II, pp. 397-402; t. III, pp. 186-197; 332-352; t. IV, pp. 52-65; 205-224.

1888. J. Halévy. La religion des anciens Babyloniens. Revue de l'histoire des religions, t. XVII, pp. 169-218.

1888. J. Halévy. Les travaux de M. Jeremias et de M. Haupt sur la religion et la langue des anciens assyriens. *Ib.*, pp. 338-348.

1889. F. Delitzsch. Assyrische Grammatik, mit Paradigmen, Uebungsstücken, Glossar und Litteratur, § 25. Berlin, in-12.

— J. Oppert. Déclaration. Revue des études juives, t. XVIII, pp. 142-144.

— J. Halévy. Réponse; ib., pp. 144-146.

— J. Oppert. Réplique; ib., pp. 146-147.

— J. Oppert. La langue sumérienne dans les Syllabaires assyriens. ZA, t. IV, pp. 172-173.

— C. Bezold. Le texte 81, 7-27, 130. ZA, t. IV, pp. 434-435.

— R. E. Brünnow. A classified list of all simple and compound cuneiform ideographs occurring in the texts hitherto published, with their assyro-babylonian equivalents, phonetic values, etc. Leiden, in-4°.

1890. J. Halévy. La Cosmologie babylonienne d'après M. Jensen. Revue de l'histoire des religions, t. XXII, pp. 180-208.

1892. C. F. Lehmann. Šamaššumukin, König von Babylonien, 668-648 v. Chr. Inschriftliches material über den Beginn seiner Regierung, grossentheils zum ersten Male herausgegeben, übersetzt und erläutert, pp. 57-173. Leipzig, in-4°; — Cf. Weissbach, Literarisches Centralblatt, 1892, col. 449-451; Sayce, Academy, t. XLI, pp. 448-449; Tiele, ZA, t. VII, pp. 72-82; Zimmern, Berliner philologische Wochenschrift, t. XII, col. 1030-1034; Hommel, ZDMG, t. XLIX, pp. 516-522.

— J. Halévy. Le sumérien préhistorique d'après M. Lehmann. Recherches bibliques, pp. 652-683. Paris, in-8°. (Cet article n'a pas été réimprimé dans le volume des Recherches bibliques publié en 1895.)

1893. C. Johnston. The Sumero-Accadian question. Journal of the american oriental society, t. XV, pp. 317-322.

— Halévy. Notes sumériennes. Revue sémitique, t. I, pp. 187-190; 286-288.

1894. J. Halévy. Notes sumériennes. Revue sémitique, t. II, pp. 270-280.

1895 J. Halévy. Notes sumériennes. Revue sémitique, t. III, pp. 88-90.

1896. J. Halévy. Textes religieux babyloniens en double rédaction. Revue sémitique, t. IV, pp. 150-160; 244-251.

1897. J. Halévy. Les plus anciens caractères du syllabaire babylonien, tels qu'ils résultent des inscriptions du 4e millénaire. Journal asiatique, t. IX, pp. pp. 153-5.

1898. J. Halévy. Notes sumériennes. Revue sémitique, t. VI, pp, 274-278; 373-375.

— F. H. Weissbach. Die sumerische Frage. Leipzig. in-8o. — Cf. Bezold. Lit. Centralblatt, 1898, no 17. col. 706-7.

1899. J. Halévy. La naissance du sumérien. Revue sémitique, t. VII, pp. 158-165.

1900. J. Halévy. M. C. P. Tiele et la question sumérienne. Revue sémitique, t. VIII, pp. 9-22.

— J. Halévy. Le sumérisme et l'histoire babylonienne; *ib.*, pp. 239-258; 308-369.

— T. G. Pinches. Sumerian or Cryptography. JRAS, t. XXXII, pp. 75-96.

— C. P. Tiele. Akkadian and Sumerian. JRAS, t. XXXII, pp. 343-344.

— Th. G. Pinches. Akkadian and Sumerian. JRAS, t. XXXII, pp. 551-2.

1901. J. Halévy. Le sumérisme et l'histoire babylonienne (suite). Revue sémitique, t. IX, pp. 7-63; 117-127; 234-243.

— J. Halévy. Le sumérisme et l'histoire babyloeienne. — Tirage à part des articles de la Revue sémitique.

— C. Fossey. La question sumérienne. Recherche d'un criterium. Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pp. 696-706.

1902. J. Halévy. La découverte d'un criterium sumérien. Revue sémitique, t. X, pp. 159-171.

— J. Halévy. Les tablettes gréco-babyloniennes et le sumérisme; *ib.*, pp. 241-268.

c) ORIGINE BABYLONIENNE DE L'ÉCRITURE PERSE

1869. J. Ménant. Sur l'origine de quelques caractères des inscriptions ariennes des Achéménides. Revue de linguistique, t. III, pp. 61-80.

1874. J. Oppert. Note sur la formation de l'alphabet perse. Journal asiatique, t. III, pp. 238-245.

1878. W. Deecke. Ueber Ursprung der altpersischen Keilschrift. ZDMG, t. XXXII, pp. 271-289.

1884. A. H. Sayce. The origin of the persian cuneiform alphabet. ZK, t. I, pp. 19-27.

— J. Oppert. Un acte de vente conservé en deux exemplaires ZK, t. I, pp. 63-64.

1885. J. Halévy. Note sur l'origine de l'écriture perse. Journal asiatique, t. VI, pp. 480-501.

1885-86. J. Ménant. Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie, t. I, pp. 161-166. Paris, 2 vol. in-12.

1886. J. Oppert. Note sur l'origine de l'écriture perse. Journal asiatique, t. VII, p. 86.

1900. G. Hüsing. Die iranische Keilschrift. OLZ, t. II, col. 401-403.

— F. E. Peiser. Das semitische alphabet : Mittheilungen der vorderasiatischen Gesellschaft, pp. 53-55.

INDEX

INDEX ALPHABÉTIQUE

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 20, l. 13, au lieu de *Aǵtamar*, lisez *Aḫtamar*.
P. 20, l. 19, — *Bergiri*, — *Bergri*.
P. 25, l. 29, — *Sahrišch*, — *Sahris*.
P. 44, l. 30, — *Hamir*, — *Amir*
P. 44, l. 31, — *Dulub-Cay* — *Dulub-Čay*.
P. 48, l. 16, — *Ḥaǰǰi-Âbâd*, — *Ḥaǰi-Âbâd*.
P. 60, l. 25, — *Begri*, — *Bergri*.
P. 62, l. 7, — Caucause, — Caucase.
P. 67, en bas, supprimez l'article *Bender-Bušir*.
P. 342, ll. 7-24. Il faut ajouter que *ištarîtu* n'est pas un synonyme de *ištàr*. mais signifie « consacrée à IŠTÀR, « prostituée ». — Des mots *asurrakku* et *uddu* (non *asurakku* et *udu*), le premier peut venir de ASURRA-GE, comme le suppose P. Leander (*Die sumerischen Lehnwörter im Assyrischen*, 1903, p. 6, nº 14), GE étant la postposition du génitif. Quant à *uddu*, son existence est trop incertaine pour qu'on puisse en tirer un argument. Ce mot ne se rencontre en effet que dans le nom propre *Uddusunamir*, que l'on peut tout aussi bien lire *Uṣusunamir*. Et même si la lecture *uddu* devait être préférée, il serait très facile de l'expliquer par le sumérien UD-DA, qui nous présente une forme tout aussi « complète ».

P. 343, l. 19. DU est la seule lecture sumérienne de , avec le sens de « enfant », qui soit attestée par une glose. La lecture DUMU, donnée par une glose du composé , en assyrien *êdumukku,* ne nous renseigne sur la prononciation de « enfant » qu'autant qu'il est vrai que E-DUMU signifie proprement « la maison de l'enfant », c'est-à-dire « la matrice ». La chose est d'ailleurs possible. DU, DUM(U) seraient alors un nouvel exemple de doublets (cf. page 342). Au contraire, la lecture DAMU, proposée par Jensen (ZA, I, 19) pour la glose , ne s'appuie que sur l'équivalent assyrien *edamukku,* qui est un témoignage insuffisant. est évidemment une faute, mais la correction DU me parait au moins aussi satisfaisante que la correction DA.

NOTICE DE LA CARTE

La carte ci-jointe a été dressée à l'aide des cartes suivantes :

H. KIEPERT, *Karte der Ruinenfelder von Babylon*, 1883.

R. KIEPERT, *Carte des Provinces asiatiques de l'Empire Ottoman.*

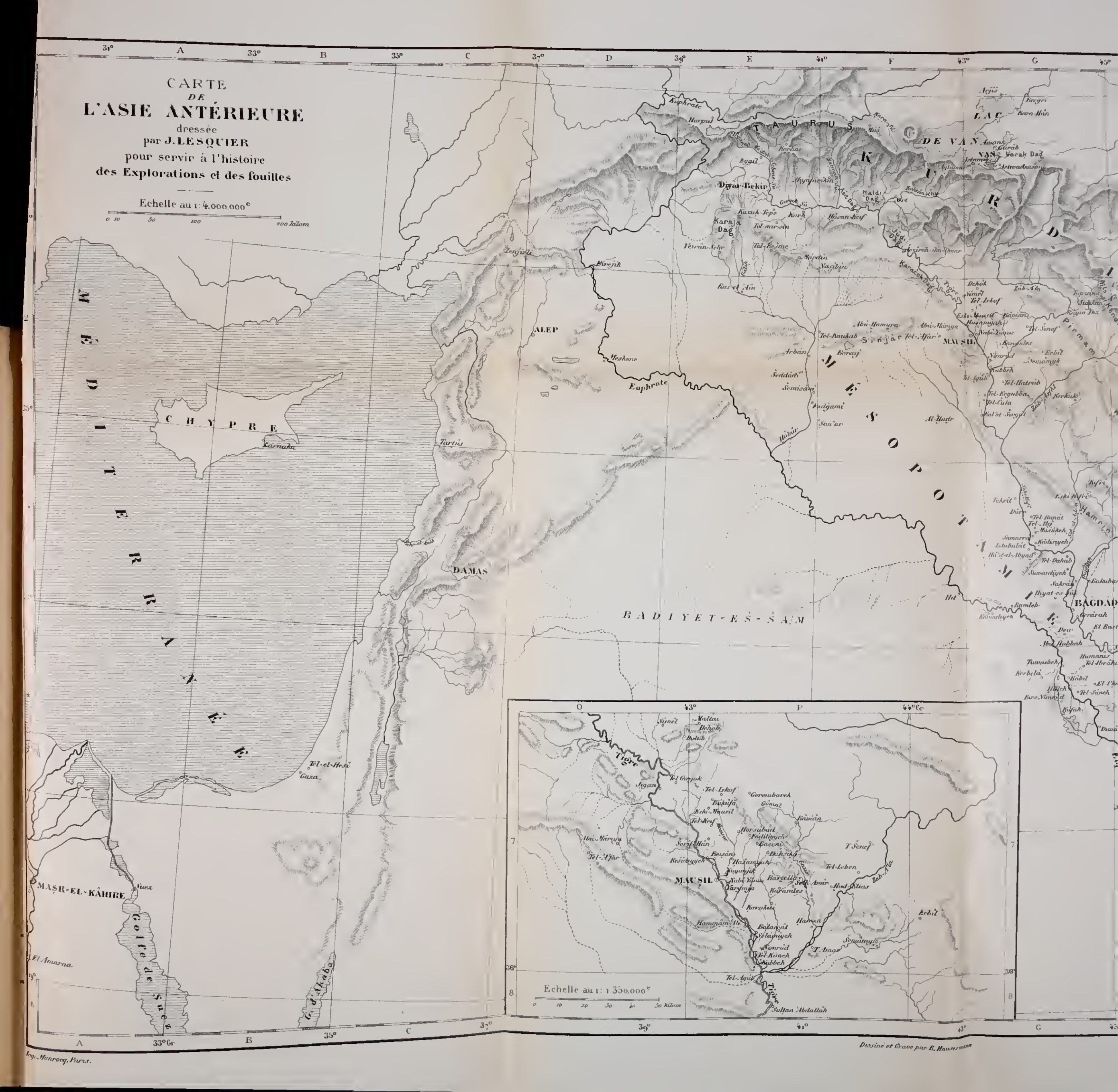
R. KIEPERT, carte de Syrie et de Mésopotamie pour servir à l'ouvrage de Max v. Oppenheim, *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf, durch den Ḥaurān, die Syrische Wüste und Mesopotamien.* Berlin, 1899-1900.

H. F. B. LYNCH, carte d'Arménie, dans *Armenia, Travels* and *Studies*, du même auteur. Londres, 1901.

Elles ont été complétées, pour les détails, par les cartes ou itinéraires joints aux récits des voyageurs qui ont parcouru ces régions, notamment : RAWLINSON, pour le *Zohâb* et le *Ḫuzistân :* JRGS, t. IX et X, 1839-1840; AINSWORTH, pour le *Kurdistân* central : JRGS, t. XI, 1841; LOFTUS, pour la Chaldée, la Susiane, etc. : JRGS, t. XXVI, 1856; TAYLOR, pour une partie du *Kurdistân :* JRGS, t. XXXV, 1865; pour l'Arménie, le *Kurdistân* et la Haute-Mésopotamie : JRGS, t. XXVIII, 1868; FLANDIN et COSTE, *Voyage en Perse*, 1843-54; MORGAN, cartons dans *Mission scientifique en Perse*, t. I et II : *Études géographiques,* 1894 et 1895; J. P. PETERS, carte de l'*ʿIrâḳ*, dans Nippur, 1897; SACHAU, itinéraires dans *Am Euphrat und Tigris*, 1900. Malheureusement, il arrive trop souvent que les cartes ou bien sont insuffisantes, comme celles de Layard, ou

bien manquent tout à fait aux relations des explorateurs; c'est le cas notamment pour de toutes récentes explorations, comme celles de Belck et Lehmann, que nous connaissons seulement par des communications multipliées à l'excès et pourtant insuffisantes. Dans ces conditions, notre carte ne pouvait pas ne pas présenter certaines lacunes, principalement dans le *Ḫuzistân* et l'Arménie. La richesse de la nomenclature en Assyrie et en Babylonie nous a obligé à joindre à notre carte générale deux cartons spéciaux, à échelle plus grande, pour ces deux régions. Carte et cartons ont pour seul et unique but d'illustrer l'histoire des explorations et des fouilles qui forme le premier livre de cet ouvrage : aussi nous sommes-nous abstenu d'y inscrire aucune identification des noms modernes avec les noms antiques.

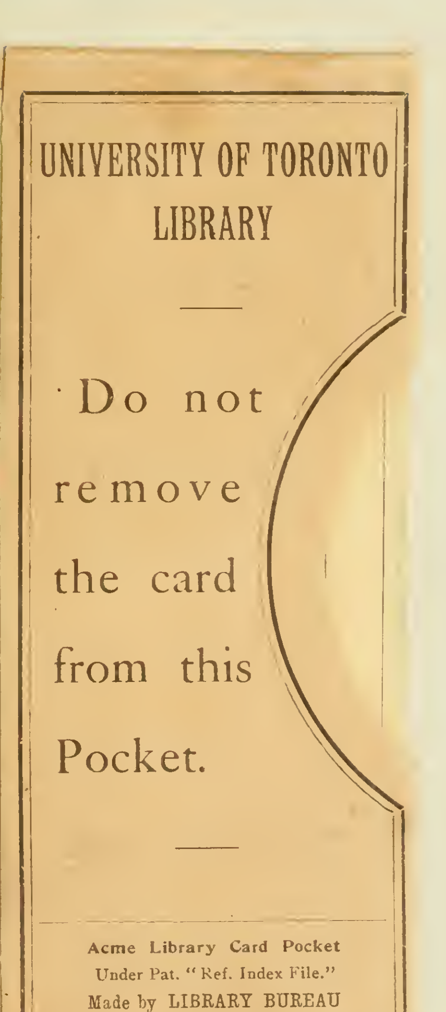
J. Lesquier.


CARTE
DE
L'ASIE ANTÉRIEURE
dressée
par J. LESQUIER
pour servir à l'histoire
des Explorations et des fouilles
Echelle au 1: 4.000.000e
0 10 50 100 200 kilom
MÉDITERRANÉE
CHYPRE
Larnaka
TAURUS
KURD
LAC DE VAN
VAN
MESOPOTAMIE
BADIYET-ES-ŠAM
ALEP
DAMAS
BAGDAD
MAUSIL
MAṢR-EL-KÂHIRE
Golfe de Suez
G. d'Akaba
Suez
Gaza
Tel-el-Hesi
El Amarna
Tartus
Euphrate
Meskene
Birejik
Zenjirli
Harput
Diyar-Bekir
Nasibin
Sinjar
Tel-Afar
Nimrud
Erbil
Kerkuk
Tekrit
Samarra
Kerbela
Babil
Hit
Sultan Abdallah
Echelle au 1: 1 350.000e
0 10 20 30 40 50 kilom
Tigre
Imp. Monrocq, Paris.
Dessiné et Gravé par E. Hausermann



Dessiné et Gravé par R. Hausermann




LeAsy.
F75?m
133664.
Author Fossey, Charles.
Title Manuel d'Assyriologie. Vol. 1.
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU